tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

ECOLE NATIONALE DU GENIE RURAL, DES EAUX ET DES FORÊTS

N° attribué par la bibliothèque
/__/__/__/__/__/__/__/__/__/__/

THESE

pour obtenir le grade de

Docteur de l'ENGREF
Spécialité : Sciences de l'environnement

présentée et soutenue publiquement par

Anne-Sophie DEVANNE

le 02/12/2005
à ***l'Institut National d'Agronomie Paris-Grignon***
Centre de : ***Paris***

MARCHEURS EN MONTAGNE ET EXPERIENCE DE L'ESPACE

Une analyse de la construction du rapport à l'espace, à travers la pratique de la marche dans les Pyrénées

Premier volume : Texte

devant le jury suivant :

M. Pierre DONADIEU	Directeur de thèse
M. Bernard DEBARBIEUX	Rapporteur
M. Raphaël LARRERE	Rapporteur
M. Serge BRIFFAUD	Examinateur
Mme Sophie LE FLOCH	Examinatrice
M. Claude MILLIER	Examinateur

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Référence
Devanne, A.-S., 2005. *Marcheurs en montagne et expérience de l'espace. Une analyse de la construction du rapport à l'espace, à travers la pratique de la marche dans les Pyrénées. Volume 1.* Thèse de doctorat en Sciences de l'environnement, Engref, Paris, 348 p.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

« Les gens ont besoin d'indiquer sur-le-champ où ils se trouvent précisément. Comme si une incertitude les poursuivait, insinuant qu'ils sont peut-être nulle part. Entourés par tant d'abstractions, il leur faut inventer et partager leurs points de repère éphémères. »
John Berger, « Dix dépêches sur le sens du lieu », *Le Monde Diplomatique*, août 2005.

« Quand on se perd, on a l'impression de faire un rêve. Au moment crucial, dans un rêve, on se réveille en poussant un grand cri. Mais quand on s'est égaré, c'est la réalité et, plus on s'affole, plus on s'éloigne. Dans ces moments-là, le mieux est de s'accroupir. »
Cheng A., *Perdre son chemin*, 2001.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Remerciements

Merci à ceux qui m'ont accordé du temps et de l'énergie, particulièrement ceux avec qui des entretiens ont été menés, constituant de fait le matériau de ma thèse, et ceux qui m'ont cadrée et recadrée, lue et relue… au fur et à mesure de la construction de cette recherche. Merci pour leur écoute et leur soutien, pour leur disponibilité et leur prolixité. Ils m'ont apporté une motivation d'une valeur inestimable tout au long des trois ans qu'a duré cette thèse.

En acceptant de diriger ma recherche, Pierre Donadieu m'a offert ses critiques, ses conseils, et m'a permis de mener à bien ce travail sans jamais m'ôter sa confiance. Il m'a aussi ouvert les portes des séminaires de l'ENSP, me permettant d'échanger, de confronter idées et points de vue. Tout cela était à la fois agréable et tellement constructif.
Sophie Le Floch m'a merveilleusement "encadrée" à l'unité ADER du Cemagref de Bordeaux… un cadre en or. Travailler dans ces conditions, entre son soutien, sa disponibilité, la qualité de ses conseils et critiques prodigués au fil de nos discussions et de ses relectures… a été un véritable plaisir et un privilège.
En se joignant au comité de thèse, Serge Briffaud m'a fait bénéficier de la qualité de ses réflexions, au cours de discussions toujours constructives, a apporté un regard sur mon travail dont j'ai apprécié le sens critique.
Yvon Hamon et Jacques Cloarec m'ont reçue, ont pris le temps de prendre connaissance de mon sujet et d'en discuter, de me conseiller, m'aidant par là même à construire ma recherche. Ils ont montré un intérêt des plus motivants pour mon travail.
En acceptant de se joindre à mon jury, Bernard Debarbieux, Raphaël Larrère et Claude Millier m'ont eux aussi fait l'honneur d'un intérêt pour ma recherche.

C'est le Cemagref de Bordeaux, et précisément l'unité Aménités et dynamiques des espaces ruraux (ADER), qui a intégralement financé cette thèse. À ce titre, je remercie Ramon Laplana et Frédéric Saudubray. Je leur suis d'une reconnaissance sans limite pour m'avoir autorisée à travailler dans les conditions qui m'ont été offertes, avec le matériel mis à ma disposition, les possibilités d'aller sur le terrain aussi souvent que j'en ai eu besoin, etc., en d'autres termes avec le confort et la liberté de mener ma recherche comme je le souhaitais. Une liberté que je dois aussi à Michel Marieu, en tant que directeur du Cemagref de Bordeaux.
L'unité ADER, c'est aussi une équipe et surtout… des équipiers, qui m'ont parfois "techniquement" assistée en m'aidant à retranscrire des entretiens ou à trouver des mots récalcitrants (par exemple), mais avec lesquels j'ai surtout partagé de bons moments, de l'amitié, quelques manifs et tellement de « café… et eau chaude »… Qu'ils se sachent tous inclus dans ces remerciements, avec une pensée particulière pour Sophie, bien sûr, mais aussi Jeanne, Ludo, Sandrine et Vincent, Stéphanie, Odette, Philippe, Nathalie, Jacqueline et Marie-Dominique.

Au delà des couloirs d'ADER, Chantal, Marie-Pierre, Patou, Muriel… bref, les "gardiennes"du centre de documentation m'ont été d'une aide précieuse et très appréciée. Gilles et Max m'ont apporté un soutien informatique certain…, surtout quand ils récupéraient *in extremis* des documents égarés. Une flopée de thésards et étudiants de passage – plus ou

moins long – au Cemagref, m'ont permis de partager de joyeuses heures… à jouer aux cartes, à prendre le café ou simplement à discuter. Je pense en particulier à Soizic et Emilie, alias Gratou.

Emmanuelle, Kami, Nathalie et Ludovic se sont prêtés à l'exercice complexe et laborieux d'une relecture de tout ou partie de ce texte, dans des versions plus ou moins avancées, m'apportant ainsi les lumières de leur regard tantôt extérieur, tantôt très impliqué, toujours méticuleux et tellement profitable.

Le bon déroulement de ma thèse doit beaucoup aussi à Xavier Delhert, Fred Delord, et Philippe Gassan, qui m'ont aidée à trouver et prendre contact avec ces marcheurs dont il sera question tout au long des pages à venir. Sans eux, je serais peut-être encore en train de chercher des participants ! Et je saisis ici l'occasion de remercier ces derniers, tous ceux qui m'ont ouvert leur porte, parfois hébergée, toujours accueillie. Sans eux, sans leur gentillesse et leur disponibilité, rien n'aurait été sinon possible, du moins aussi plaisant : Sylvie et son « petit bout », Jésus et sa famille, Gil et Antoine, Dominique et Michel, Joseph et Anne-Marie… euh… Papa et Maman, Zabeth, Françoise et Jean-Pierre, Josette et Daniel, Denise, Paul, Olivier, Elisabeth et Michel, Claire, Pierre, Vincent et Hélène, Martine, Robert, Jean-Claude, Francis ; toutes les autres personnes avec qui j'ai eu l'occasion de marcher ; les habitants de Villelongue… Merci.

Et puis… il n'y a pas que le travail dans la vie…

Merci à cette joyeuse troupe qu'est ma famille : mes parents, mes frères et sœurs, leur moitié et progéniture. Tous, à leur façon, à un moment, m'ont soutenue… et plus on est, plus y'a de soutiens, ce qui n'est pas un moindre avantage…

Kami, Xavier, Clara, Aude, Jean-Martial et Alex étaient mes bouées de sauvetage sur Bordeaux… et en dehors. Merci aux bouées ! … et à leur amitié.
Gaëlle et Pascal, Typhaine, Arnaud, Marynelva, Gwen et James, Laurent, Bertrand ont eux aussi toujours été présents… "cyber-présents" surtout, et à l'écoute. Les savoir là, même en étant loin, était primordial.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Avertissement

Le texte qui suit est largement et uniquement illustré par des extraits d'entretiens menés au cours de ma recherche. Ces paroles de marcheurs (toujours entre guillemets classiques, « »), je les ai indiquées dans une typographie particulière, afin de les identifier rapidement. Dans la mesure du possible, j'ai rappelé le contexte des mots énoncés, souvent en précisant la question qui avait été posée par l'enquêtrice ou l'enquêteur. J'ai parfois fait des coupures à l'intérieur des extraits, signalées par des crochets, […]. Les mots ou groupe de mots en caractères gras sont ceux sur lesquels les participants ont insisté. Ils redonnent avant tout une idée de l'intonation. En revanche, les mots ou groupes de mots soulignés l'ont été par l'auteur, afin d'identifier certains passages particulièrement éclairants pour le propos. Il ne s'agissait pas non plus de souligner des passages dans tous les extraits d'entretiens, de souligner systématiquement LA phrase qui rattache l'extrait au texte : juste quelques formulations plus fortes, ainsi facilement repérables dans des extraits parfois longs.

Les guillemets anglais (“ ”) encadrent des termes ou expressions qui renvoient à des concepts et notions ou à des mots dont j'ai voulu nuancer le sens. Les citations d'auteurs de la littérature sont quant à elles entre guillemets classiques et dans une typographie normale. J'ai choisi de ne pas traduire les citations d'auteurs anglophones, afin d'éviter les erreurs et lourdeurs de traduction que cela aurait pu entraîner.

Le volume qui accompagne ce texte rassemble, sous l'intitulé “Deuxième volume : Annexes”, l'ensemble des documents annexes et des illustrations (hors extraits d'entretiens). Des renvois sont faits dans le corps du texte. J'ai choisi de séparer ces illustrations, d'une part, pour simplifier la reproduction du document (entre couleur et noir et blanc), d'autre part, parce qu'il me semblait plus aisé de consulter un volume à part quand il est fait plusieurs fois référence au même document.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Tables des matières

Remerciements **5**
Avertissement **7**
Tables des matières **9**
Table des annexes (deuxième volume) **17**

INTRODUCTION GENERALE **19**

Le contexte géographique et la problématique 20
Sur la sensibilité des visiteurs 22
Sur la continuité de l'expérience des visiteurs 23
Sur la séparation des habitants et des visiteurs 24
Le Plan. Guide de lecture 25

PREMIERE PARTIE. POSITIONNEMENTS THEORIQUE ET METHODOLOGIQUE **27**

Chapitre 1. L'étroite relation de l'homme qui marche à l'espace. Construction d'un cadre théorique **29**
1.1. Une posture théorique inscrite dans un parcours personnel **29**
1.2. Une approche de la relation sensible de l'homme à l'espace construite autour de l'Expérience de l'espace **31**
1.2.1. Rester à l'écart de certaines approches, dès le départ 32
1.2.2. Identifier et ajuster des outils conceptuels pertinents pour l'Expérience de l'espace 33
1.2.2.1. Quelques principes de l'Expérience de l'espace 33
1.2.2.2. L'Expérience de l'espace pour dépasser les Représentations sociales 36
1.2.2.3. Mobiliser des concepts sous-jacents à celui d'Expérience de l'espace 37
1.2.2.3.1. Le Paysage comme médiateur des relations de l'homme à l'espace *38*
1.2.2.3.2. Le Lieu et le Territoire comme formes d'appropriation de l'espace *40*
1.2.3. L'Expérience de l'espace de marcheurs, visiteurs en montagne 44
1.2.3.1. L'Expérience de l'espace de marcheurs. 44
1.2.3.1.1. Ce qu'implique la marche à pied en matière de rapport sensible à l'espace *44*
1.2.3.1.2. « La marche est le triomphe du corps » *47*
1.2.3.2. L'Expérience de l'espace de personnes en situation de visite 48
1.2.3.2.1. Ce que j'entends par visite et visiteur *48*
1.2.3.2.2. Aperçu sur les théories de l'expérience touristique *49*
1.2.3.2.3. La visite comme expérience du quotidien *52*
1.2.3.2.4. Etre "visiteur chez soi" *54*
1.2.3.3. Être marcheur visiteur en montagne 55
1.2.3.3.1. Entre exploit et simplicité d'une pratique *55*
1.2.3.3.2. La carte et le chemin *57*
1.2.3.3.3. Quand les repères disparaissent *57*
1.2.3.3.4. Une expérience composite *58*

Conclusion. Un ancrage théorique autour de la phénoménologie, entre géographie humaniste et sociologie 59

Chapitre 2. Eléments méthodologiques : le dire, le faire et le redire 63
2.1. La collecte de données : comment, quelles données, auprès de qui ?..... 65
2.1.1. Deux outils d'enquête : entretiens et observation participante..... 65
2.1.1.1. L'entretien semi-directif : écouter et discuter..... 66
2.1.1.1.1. Discuter pour partager une familiarité 66
2.1.1.1.2. Une enquête en trois temps et plusieurs entretiens 67
2.1.1.1.3. La diversité des données recueillies au cours des entretiens 70
2.1.1.2. L'observation participante : partir marcher avec les personnes enquêtées... 71
2.1.1.2.1. Les principes généraux de l'observation participante 72
2.1.1.2.2. Dépasser la forme des entretiens : l'occasion d'une expérience vécue ensemble 72
2.1.1.2.3. Données recueillies lors des observations participantes 73
2.1.1.3. L'interaction entre entretiens semi-directifs et observation participante..... 74
2.1.2. Les marcheurs participants 75
2.1.2.1. Qui pourrions-nous trouver sur les sentiers pyrénéens ? 75
2.1.2.1.1. Détour par la découverte de la montagne 76
2.1.2.1.2. Les marcheurs dans les Pyrénées aujourd'hui : qui sont-ils ? 77
2.1.2.1.3. Point de vue des institutionnels sur les visiteurs 78
2.1.2.2. Les marcheurs participants, qui sont-ils finalement ?..... 81
2.1.2.2.1. À la recherche de marcheurs : contacts possibles et annonces 81
2.1.2.2.2. Premier(s) contact(s) avec les participants : ceux qui se font oublier, ceux qui restent, ceux après lesquels on court..... 83
2.1.2.2.3. Elargissement : et les habitants, des visiteurs qui marchent, non… ?.... 84
2.1.2.2.4. Présentation des marcheurs participants 85
2.1.3. La place de la chercheuse : recueillir et partager..... 89
2.1.3.1. Le statut variable de la chercheuse auprès des participants..... 89
2.1.3.2. Savoir « recevoir » les témoignages 90
2.2. Le traitement des données..... 90
2.2.1. Principes de l'analyse des données..... 90
2.2.2. Trois lectures des entretiens 91
2.2.3. La comparaison des données 92
Conclusion. Retour critique sur des choix de théorie et de méthode 93

DEUXIEME PARTIE. 95

Chapitre 3. L'essentiel de la marche en montagne en six registres de qualification de lieux et d'objets..... 97
3.1. Une dimension sociale de l'expérience ou la montagne comme espace de sociabilité98
3.1.1. Partir et être avec d'autres ou l'importance du groupe de marche..... 98
3.1.1.1. Accorder de l'importance à la composition du groupe de marche 98
3.1.1.1.1. Partir ou ne pas partir seul 98
3.1.1.1.2. Partir en club et/ou en sorties organisées… ou surtout pas 100
3.1.1.1.3. Partir avec des amis et/ou de la famille 102
3.1.1.1.4. Ne pas partir à 30, ni même 10 103
3.1.1.2. Être en "bonne" relation avec les autres membres du groupe de marche... 104
3.1.1.2.1. Être « bien entre nous »..... 105
3.1.1.2.2. Les compétences des uns reconnues et admirées par les autres 106
3.1.1.2.3. Faire visiter son « coin » à d'autres 108
3.1.1.2.4. « Immortaliser le groupe » de marche 108
3.1.2. Rencontrer des gens ou les fuir 109

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.1.2.1. Choisir la bonne destination au bon moment : plutôt loin des « foules » ... 109
3.1.2.2. Voir la montagne comme un espace de « civilité particulière » ... 111
3.1.2.3. Le plaisir des “bonnes” rencontres : les “bonnes” personnes, au “bon” moment et au “bon” endroit ... 112
3.1.2.4. Mieux connaître et comprendre la société locale ... 114
3.1.2.4.1. Les « locaux » en montagne : des bergers, des chasseurs et des pêcheurs ... 114
3.1.2.4.2. Côtoyer les habitants en dehors des sentiers : la vie de village ... 116
3.1.2.4.3. Comprendre ce que l’on voit ... 117
3.1.2.5. Partager avec d’autres, ailleurs ... 120
3.1.2.6. Apprécier d’avoir la montagne pour soi « tout seul » ... 122
Conclusion. ... 122
3.2. Une dimension savante de l’expérience ou la montagne comme espace de connaissances scientifiques ... 123
3.2.1. Être réceptif aux “traces” et accumuler des connaissances scientifiques ... 124
3.2.1.1. Une réceptivité héritée d’une formation scientifique ... 124
3.2.1.2. Être réceptif simplement parce qu’on aime voir, découvrir, comprendre les choses ... 125
3.2.1.3. Quand on est trop réceptif ou trop demandeur… ... 128
3.2.2. Partir seul(e) ou en groupe mais dans des circonstances adaptées ... 128
3.2.2.1. Le petit groupe de marche pour l’observation tranquille ... 128
3.2.2.2. Partir entre marcheurs sur la même longueur d’onde ... 129
3.2.3. Consulter, utiliser, emmener le matériel adéquat ... 130
3.2.3.1. Préparer en utilisant des documents complémentaires de la carte ... 130
3.2.3.2. Emmener et utiliser du matériel d’observation ... 130
3.2.4. Echanger des connaissances ... 131
3.2.4.1. Partager ce que l’on sait avec les autres ... 132
3.2.4.2. Apprendre des autres ce que l’on ne sait pas ... 133
3.2.5. Poursuivre à la maison ... 134
3.2.5.1. Identifier des choses vues et ramenées ... 134
3.2.5.2. Compléter ses connaissances en restant à l’affût des documents et documentaires ... 135
Conclusion. ... 136
3.3. Une dimension esthétique de l’expérience ou la marche en montagne comme pratique de perception et de sensation du « beau » ... 136
3.3.1. Partir voir du beau ... 136
3.3.1.1. Imaginer la beauté d’une destination ... 137
3.3.1.2. Retenir la beauté de la montagne ... 138
3.3.1.2.1. L’esthétique comme critère de comparaison ... 138
3.3.1.2.2. L’esthétique comme valorisation des lieux et de soi ... 139
3.3.1.3. Emmener ou envoyer les autres voir du beau ... 140
3.3.2. Choisir l’itinéraire : la diversité au service de la beauté ... 141
3.3.2.1. Privilégier la variété, l’alternance, les contrastes et l’effet de surprise ... 141
3.3.2.2. Profiter de l’ensemble du parcours ... 143
3.3.2.3. La position particulière de la forêt sur le parcours ... 145
3.3.3. Apprécier la nature pour ce qu’elle donne à voir de « beau » ... 146
3.3.3.1. « Printemps, été, automne, hiver… et printemps » ... 147
3.3.3.2. L’eau, le minéral, le végétal et l’animal ... 148
3.3.3.2.1. Le lac, objet parmi les objets aquatiques et minéraux ... 148
3.3.3.2.2. La faune et la flore : petits objets entre dimensions savante et esthétique ... 149

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.3.4. Capturer la beauté de la montagne 150
3.3.4.1. Saisir l'étendue de la montagne par le point de vue 150
3.3.4.2. Mettre la beauté de la montagne en boite 152
3.3.5. Etre déçu par le laid… ou l'absence de beau..... 153
3.3.5.1. Ne rien voir, ni rien ressentir, c'est toujours un peu décevant..... 153
3.3.5.2. Les gens, un point noir dans la beauté de la montagne ?..... 155
Conclusion..... 156
3.4. Une dimension corporelle de l'expérience ou la marche en montagne comme exercice du corps et des sens 157
3.4.1. Se représenter la montagne en termes de difficultés 158
3.4.1.1. La marche en montagne comme un sport 158
3.4.1.1.1. Rechercher une « activité physique »… 158
3.4.1.1.2. … mais pouvoir doser les difficultés 159
3.4.1.2. Repérer les difficultés du parcours 160
3.4.1.3. Se souvenir des moments difficiles 161
3.4.2. Emporter du matériel et des techniques adaptés..... 162
3.4.2.1. L'équipement de base : confort, assistance et sens pratique..... 162
3.4.2.2. Du matériel et des techniques d'appoint qu'il faut connaître 163
3.4.2.3. Eventuellement aider les autres ou se faire aider..... 164
3.4.3. « Faire corps » avec la montagne 165
3.4.3.1. Des sensations physiques au contact de la montagne..... 165
3.4.3.2. Le marcheur en montagne fuit l'idée de se faire porter..... 167
3.4.4. Atteindre une performance physique..... 167
3.4.4.1. Vérifier que l'on peut faire des choses 168
3.4.4.1.1. Se tester dans le temps ou à un moment donné 168
3.4.4.1.2. Se comparer / se mesurer aux autres 168
3.4.4.2. Aller au delà de ce dont on se sait capable 169
3.4.4.3. Qualifier l'espace en termes d'objectifs physiques 170
3.4.5. Etre à l'écoute de son corps..... 171
3.4.5.1. Exprimer sa fatigue ou ses douleurs 171
3.4.5.1.1. Les marcheurs blessés 171
3.4.5.1.2. Les marcheurs fatigués..... 172
3.4.5.2. Bien-être au retour : fatigué mais satisfait..... 172
Conclusion..... 173
3.5. Une dimension ludique de l'expérience ou la marche en montagne comme un jeu 174
3.5.1. Des moments qui sont toujours « drôles »..... 175
3.5.1.1. Jouer sans même y être 175
3.5.1.2. Des moments du parcours estampillés « amusants »..... 176
3.5.2. Quand c'est plus « marrant » que risqué : récits d'imprévus 177
3.5.2.1. L'imprévu qui pimente le parcours..... 177
3.5.2.2. S'égarer sans se perdre ou l'aventure à moindre risque 178
3.5.2.3. Quand le comique naît de la mise en scène 178
3.5.3. Jouer au gré des chemins..... 179
3.5.3.1. La marche comme une succession de jeux 179
3.5.3.2. Des rencontres qui font « (rires) » 180
3.5.4. Quand ce sont les autres qui s'amusent..... 181
3.5.4.1. Le plaisir de voir les autres s'amuser..... 182
3.5.4.2. En décalage avec l'amusement des autres 182
Conclusion..... 183
3.6. « Cueillir la montagne » ou la marche comme occasion de prélèvement..... 183
3.6.1. Marcher et cueillir au hasard des chemins..... 183

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.6.1.1. Ramasser et consommer sur place 183
3.6.1.2. Ceux qui ramassent pour emporter chez eux 184
3.6.2. Préparer son coup : des cueillettes organisées 184
3.6.2.1. Marcher pour quelque chose… 185
3.6.2.2. … dans des lieux qu'on ne divulgue pas 186
Conclusion. 186
Conclusion. 188

TROISIEME PARTIE. L'EXPERIENCE DES MARCHEURS VISITEURS EN TANT QUE PROCESSUS. OU IL EST QUESTION DE SPATIALITE ET DE TEMPORALITE 191

Chapitre 4. Ici ou là, là-bas et ailleurs… : éléments d'une spatialité de l'expérience des marcheurs 195
4.1. L'"espace de la marche en montagne" : la montagne avant tout 195
4.1.1. La montagne : un espace de la marche opposé à la « plaine » ou la « campagne » 196
4.1.2. Partir marcher en montagne : une conception du "voyage suffisant" 199
4.1.3. La grande dualité montagnarde : les Alpes et les Pyrénées 202
Conclusion. 207
4.2. L'"espace de la marche dans les Pyrénées" : marcher dans les Pyrénées, ici ou (pas) là, comme ci ou comme ça 207
4.2.1. Basse montagne ou haute montagne : une distinction altitudinale 207
4.2.2. France-Espagne : une distinction transversale 210
4.2.3. Des lieux et d'autres, ici ou là : distinction longitudinale 212
4.2.3.1. Dessiner les Pyrénées d'ouest en est 212
4.2.3.2. Préférer ici à là 214
4.2.3.3. Mieux connaître ici que là 215
Conclusion. 217
Conclusion. 218

Chapitre 5. Maintenant, avant, après : éléments d'une temporalité de l'expérience des marcheurs 219
5.1. Le "temps que dure la marche" : entre le point de départ et le point d'arrivée 219
5.1.1. Etapes de parcours 220
5.1.1.1. Marcher en montagne, c'est monter puis descendre… 220
5.1.1.2. … mais c'est aussi identifier d'autres étapes 223
5.1.2. Simultanéité des déclinaisons de l'expérience 224
Conclusion. 226
5.2. Le "temps de la marche" : une pratique inscrite dans une temporalité qui dépasse le parcours 226
5.2.1. La marche : entre imaginaire, vécu sur place et souvenir(s) d'un parcours 227
5.2.1.1. Imaginer et vivre sur place 227
5.2.1.2. Vivre sur place et se souvenir 229
5.2.2. La marche dans les Pyrénées pour régénérer le quotidien 232
5.2.2.1. Marcher pour s'évader du quotidien… 232
5.2.2.2. … mais quelques jours seulement et partiellement 234
Conclusion. 236
5.3. Le "temps des marches" : regards d'une marche à l'autre 236
5.3.1. Une pratique de la marche qui évolue au fil des jours 237
5.3.2. Une pratique de la marche à l'année 239
5.3.3. Relais et évolutions d'une pratique de la marche en montagne au fil de la vie 240
5.3.3.1. Changer de pratique au fur et à mesure 241

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

5.3.3.1.1. D'avant à maintenant ... *241*
5.3.3.1.2. De maintenant à plus tard ... *243*
5.3.3.2. L'événement qui fait changer les choses ... 243
5.3.4. Refaire le même parcours mais faire une nouvelle marche ... 246
Conclusion. ... 248
Conclusion. ... 250

QUATRIEME PARTIE. LA MARCHE EN MONTAGNE, SOURCE ET VECTEUR DE LIEN SOCIAL ... 253

Chapitre 6. La marche en rite(s) ... 257
6.1. Des rites d'institution : la marche en montagne comme consécration de statuts ... 258
6.1.1. Être marcheur-visiteur : passer au delà des touristes ... 259
6.1.1.1. Être plus compétent et plus familier des Pyrénées que les touristes ... 259
6.1.1.2. Aller plus haut que les touristes ... 261
6.1.1.3. Être plus et mieux équipé que les touristes ... 262
6.1.2. Être, parmi les marcheurs-visiteurs, profane ou chevronné ... 263
6.1.2.1. Du point de vue des marcheurs profanes ... 264
6.1.2.2. Du point de vue des marcheurs chevronnés ... 265
6.1.2.2.1. « Faire un 3000 » et dire que l'on a fait un 3000 ... *265*
6.1.2.2.2. Avoir accès à des choses auxquelles d'autres ne peuvent prétendre ... *266*
6.1.3. La prise de risques comme institution en marcheur courageux… ou inconscient ? ... 268
6.1.3.1. Associer la prise de risques à la peur et à l'insécurité ... 268
6.1.3.2. Associer la prise de risques à un manque de connaissances ... 271
6.1.4. Être chez soi et/ou être étranger ... 274
Conclusion. ... 276
6.2. Des rites de renforcement : renforcer des liens préexistants à l'intérieur du groupe de marche ... 277
6.2.1. Une occasion privilégiée de se retrouver ensemble ... 278
6.2.2. Avoir un rôle et savoir le jouer ... 280
6.2.2.1. Le décideur, c'est celui ou celle qui prépare et qui mène ... 281
6.2.2.2. Prendre ses responsabilités ... 287
6.2.3. Cohésion du groupe autour de la nourriture ... 288
Conclusion. ... 290
Conclusion. ... 292

Chapitre 7. La marche en montagne : cheminements ... 293
7.1. La rêverie et la foulée : deux modes de construction pour faire son chemin ... 294
7.1.1. Des cheminements qui font rêver : suivre les tracés sur une carte ... 294
7.1.2. La foulée ou l'ancrage du cheminement dans une matérialité ... 296
7.1.2.1. Avancer : ne pas perdre son chemin… ... 297
7.1.2.2. … ni faire demi-tour ... 298
Conclusion. ... 300
7.2. « Le chemin manifeste l'usage », le sien et/ou celui des autres ... 302
7.2.1. Les chemins de montagne : marcher sur des pistes et sur des sentiers ... 302
7.2.1.1. La piste : accès simplifié… trop simplifié ... 303
7.2.1.2. Le sentier : le chemin du marcheur en montagne ... 305
7.2.2. Le hors sentier comme au delà des autres et de soi ... 309
Conclusion. ... 311
Conclusion. ... 312

CONCLUSION GENERALE ... 315

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La production de paroles 315
La diversité au cœur de l'expérience des marcheurs 316
Le contenu du registre esthétique 318
Les phénomènes à l'œuvre dans le processus de l'expérience de l'espace 319
L'importance de la dimension sociale de l'expérience des marcheurs 320
Chemins et cartes : les « objets » qui consacrent l'imbrication du matériel et de l'immatériel, de l'espace et du temps 324
Quelques perspectives de recherche 326
Bibliographie 329
Références citées 329
Autres références consultées 339
Liste des sites Internet consultés et cités 345

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Table des annexes (deuxième volume)

Sommaire **3**
Table des photographies **5**
Table des cartes **7**
Annexe 1. Le Parc national des Pyrénées. Vue d'ensemble et délimitation des zones centrale et périphérique **9**
Annexe 2. Les guides d'entretien **11**
Annexe 2.1. Guide du premier entretien auprès des visiteurs extérieurs 11
Annexe 2.2. Guide du deuxième entretien auprès des visiteurs extérieurs 12
Annexe 2.3. Guide du troisième entretien auprès des visiteurs extérieurs (Gaëlle) 13
Annexe 2.4. Guide d'entretien auprès des habitants des Pyrénées 16
Annexe 3. Le guide d'observation **19**
Annexe 4. Annonce diffusée pour la recherche de participants à l'enquête **21**
Annexe 5. Note aux participants à l'étude sur le tourisme dans les Pyrénées **23**
Annexe 6. Note d'information à l'attention des intermédiaires avec des participants éventuels : Thèse sur l'expérience touristique des visiteurs des Pyrénées. **25**
Annexe 7. Tableau de présentation des marcheurs participants **27**
Annexe 7.1. Tableau de présentation des visiteurs extérieurs enquêtés 27
Annexe 7.2. Tableau de présentation des visiteurs habitants de Villelongue 29
Annexe 8. Nombre d'entretiens par visiteur extérieur et de visiteurs extérieurs par entretien **31**
Annexe 9. Exemple d'analyse par lectures successives **33**
Annexe 9.1. Lecture 1 : Classification des objets de discours et de leur qualification (premier entretien avec Gaëlle) 33
Annexe 9.2. Lecture 2 : Oppositions d'objets de discours – Associations (premier entretien avec Gaëlle, extraits) 40
Annexe 9.3. Lecture 3 : Synthèse (premier entretien avec Gaëlle) 49
Annexe 10. Exemple d'analyse collective (entretien avec Sarah) **51**
Annexe 11. Les photos prises par les participants **57**
Annexe 11.1. Les photos prises par Anne 57
Annexe 11.2. Les photos prises par Emma 59
Annexe 11.3. Les photos prises par Hervé 60
Annexe 11.4. Les photos prises par Noël 63
Annexe 11.5. Les photos prises par Patricia 64

Annexe 11.6. Les photos prises par Quentin 66
Annexe 12. Une fiche préparée par Bénédicte 69
Annexe 13. Une revue de presse sur l'ours, constituée par Jacques 71
Annexe 14. Comptes-rendus de marches 75
Annexe 14.1. Une marche autour de Lescun 75
Annexe 14.2. Une marche aux granges de Campbieil 79
Annexe 14.3. Une marche entre Vignec et Cadeilhan-Trachère 83
Annexe 14.4. Une marche au-dessus de Fabian 88
Annexe 14.5. Une marche au pic du Cabaliros 93

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Introduction générale

Le jour même où je me penchais sur cette introduction générale, je recevais dans ma boite aux lettres un numéro de Télérama (celui du 29 juin 2005) dont l'enquête était intitulée "Les mirages du tourisme culturel". « Le tourisme est devenu la première activité économique mondiale », peut-on y lire, « devant le pétrole et l'automobile. C'est une révolution en marche […]. Du paysage à la langue, en passant par l'urbanisme, la santé, l'économie, l'emploi, la pollution, la gastronomie, les mœurs… rien n'en sortira indemne. » (Firmin-Didot C., 2005). Au-delà d'un constat économique irréfutable, cette prévision m'a semblé tardive. Est-ce que tous ces domaines n'ont pas, en partie du moins, déjà été ralliés à la cause du tourisme ?

Quoiqu'il en soit, ce dossier, je l'ai vu comme un clin d'œil de l'actualité à une thèse dont le sujet a été lancé dans le très actuel contexte du développement durable des espaces ruraux – à travers, en particulier, la notion de paysage – et le cadre plus précis des loisirs et des vacances[1]. Clin d'œil où il est question de tourisme culturel[2] mais pas de territoires ruraux, plutôt de villes (Paris, Barcelone, Bilbao, Venise, etc.), de musées (Centre Georges Pompidou, Guggenheim, etc.), de sites et de monuments remarquables (Acropole, Tour de Pise, etc.)… Clin d'œil où l'on fait parler des scientifiques, où l'on nous montre des photos, mais où le touriste reste celui dont on parle et celui qui prend les photos… pas celui qui parle.

Tourisme et développement des territoires ruraux. Il n'est pourtant pas rare de voir ces deux expressions se côtoyer, surtout quand il s'agit de légitimer des interventions publiques. Ainsi, en fin d'année dernière (le 30 novembre 2004, précisément), la Section Politiques Territoriales Touristiques du Conseil national du Tourisme se réunissait-elle pour discuter du tourisme comme « outil de revitalisation des territoires ruraux et de développement durable ». Dans la note de synthèse éditée[3], on peut notamment lire que « ce tourisme [dans les territoires ruraux] se fonde sur la sauvegarde de l'environnement local traité globalement (paysages et aménités, biodiversité, espaces et richesses naturelles, prévention contre les risques naturels) » et que « les territoires ruraux apportent non seulement une saine et ludique respiration au monde urbain, mais […] ils attirent des entrepreneurs pour des créations d'activités et d'emplois dépassant le champ du tourisme ». Le tourisme serait ainsi une voie ouverte à un développement économique beaucoup plus large des espaces ruraux. Il serait facteur de « revitalisation », une revitalisation qui, dans les zones à forte spécialisation touristique « signifie plus précisément le maintien d'une certaine spécificité du rural et de ses paysages, menacés de banalisation, et la pérennité de l'outil de production agricole et de ses effets positifs sur les "aménités" ».

---

[1] Un festival récemment organisé autour la randonnée (Eldorando, en mai 2005, dans les Hautes Pyrénées) a ainsi proposé des « journées-débats » autour de la randonnée et du développement durable, laissant une large part au volet touristique de cette pratique et aux différents enjeux alors soulevés (en termes d'éthique comme d'aménagement du territoire).

[2] J'ai tendance à penser que toute forme de tourisme peut être qualifiée de culturelle, dans le sens anthropologique du terme, du moins.

[3] (Conseil National du Tourisme, 2005).

Il y aurait donc un fort lien de dépendance entre développement des territoires ruraux et tourisme, entre tourisme et paysage(s) ; un fort lien de dépendance, aussi, entre populations locales, visiteurs et structures touristiques. C'est du moins ce qui ressort d'un point de vue politique sur la question, un point de vue volontariste qui plus est. Mais de quel(s) paysage(s) parle-t-on, de quels espaces, de quels touristes ? Chaque intervention projetée ou menée apporte certainement sa propre réponse à ces questions. J'ai quant à moi choisi de partir sinon d'une intervention, du moins d'un "discours" institutionnel qui mêle avenir des territoires ruraux et paysage, paysage et individus (habitants comme visiteurs, usagers comme acteurs institutionnels) : celui qui mobilise et, souvent, dénonce la "fermeture des paysages"[4].

Le contexte géographique et la problématique

Sur le territoire du Parc national des Pyrénées (cf. Annexe 1), les changements en cours qui affectent les structures matérielles de l'espace poussent les acteurs publics (élus, personnels des services déconcentrés de l'Etat, personnel du Parc, etc.) à s'interroger sur le phénomène de "fermeture des paysages". Une interrogation qui transparaît par ailleurs dans les publications du Parc qui, en consacrant il y a tout juste un an un dossier au pastoralisme, traitait de ce phénomène (Parc National des Pyrénées, 2004). En parcourant rapidement les pages de ce dossier, on retrouve des titres évocateurs tels que « La déprise laisse des traces sur l'ensemble du massif », « Pourquoi la fermeture des milieux peut-être problématique » (en forme d'affirmation, pas de question), « Lutter contre la fermeture des milieux pour préserver la variété des paysages, de la faune et de la flore »… Aucun doute quant à la position occupée par le Parc : c'est celle d'ériger la "fermeture du paysage" en problème. Et un problème pour tous puisque, d'après ce même dossier, « l'impact paysager de l'abandon des espaces est sans doute celui qui marque le plus le grand public. Ce paysage qui témoigne de l'importance du pastoralisme dans la culture pyrénéenne et qui fait l'attrait touristique de la région est un patrimoine précieux » (p. 8). La fermeture du paysage serait donc préjudiciable à l'image que le touriste se fait des Pyrénées.

C'est dans ce contexte qu'une convention a été signée entre le Cemagref et le Parc national des Pyrénées, afin de comprendre pour qui et en quoi l'évolution de la végétation vers un stade arbustif ou boisé pose problème. En termes de paysage, deux entrées ont été privilégiées par l'équipe chargée de cette étude. Il s'agissait, d'une part, d'identifier les acteurs publics qui parlent d'une problématique « fermeture du paysage », ainsi que le contenu des interventions qu'ils élaborent dans le but d'y remédier et, d'autre part, de comprendre la diversité des interprétations et des appréciations de l'évolution de l'occupation du sol selon les groupes sociaux, en fonction de leurs liens sensibles à l'espace ainsi que de leurs pratiques de l'espace (agriculteurs, autres habitants, acteurs locaux divers…)[5].

[4] Sur la notion de "fermeture des paysage" et sa construction dans la sphère publique, on peut se reporter à : S. Le Floch et A.S. Devanne (2003) et S. Le Floch *et al.* (2005).

[5] Cette équipe de recherche, qui a mené un travail d'enquête auprès d'habitants de deux terrains, en vallée d'Aspe (64) et sur la commune de Villelongue (65), est constituée de trois chercheurs – Philippe Deuffic, Ludovic Ginelli et Sophie Le Floch – et de deux stagiaires qui se sont succédées au cours des étés 2003 et 2004 – Typhaine Dulhauste et Marion Régent. Plusieurs documents ont déjà été publiés suite aux travaux de l'équipe, mémoire de stage ou rapport de convention :
. Dulhauste T., (2003). *Les friches en question : Approche sociologique de la dynamique d'enfrichement auprès des habitants de la vallée d'Aspe.* Mémoire de Maîtrise, IUP Aménagement et Développement Territorial, Université de l'Adour, Pau, 139 p.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

C'est en partie en complément de ces travaux centrés sur les acteurs institutionnels et les habitants que ma thèse s'inscrit : **afin, et c'est là mon objectif central, de contribuer à la compréhension du rapport sensible à l'espace de personnes dans le cadre d'une activité de tourisme en montagne**.

Or, lorsque l'on travaille sur les visiteurs dans les Pyrénées – et en montagne de façon plus générale – on ne peut s'affranchir du poids culturel et historique que constituent les Pyrénées en termes de paysage de montagne. Plusieurs auteurs l'ont montré[6], soulignant à quel point la montagne est un espace sur-représenté et ce depuis son "invention", à travers des images artistiques de toutes sortes, des légendes à la peinture, en passant par le cinéma, la littérature ou encore la photographie ; à travers aussi nombre de brochures touristiques, guides, cartes, sites Internet, revues spécialisées, etc. Autant d'images assez facilement accessibles au visiteur qui décide de s'y rendre. Il est donc légitime de penser que celui-ci "part" avec une représentation pré-construite des Pyrénées et de la montagne, à partir de ces images. Mais qu'en est-il exactement ? En fait, cette question rejoint un constat plus large sur les visiteurs dans les Pyrénées : il existe nombre d'études statistiques, suivis annuels de la fréquentation touristique (abondante) des Pyrénées, menés notamment par les services du Parc et la Cofremca[7]. Pourtant, au delà de cette lucarne statistique, les visiteurs demeurent relativement méconnus. L'un des **enjeux fondamentaux à l'origine de cette recherche est donc d'apporter une pierre à l'édifice des travaux sur les relations de touristes à l'espace** : des travaux qui restent largement orientés vers l'analyse des préférences, vers l'identification et la description de pratiques, vers l'étude des perceptions, l'étude des critères de choix d'une destination, etc., mais qui s'intéressent rarement à l'expérience vécue par des personnes. **Un second enjeu initial est méthodologique : il s'agit d'inciter des visiteurs à produire des récits sur leur relation sensible à l'espace.** Dans cette optique, il est nécessaire de (re)donner la parole aux visiteurs, directement. Une parole que, le plus souvent, s'approprient des acteurs institutionnels et/ou des chiffres. Une parole souvent difficile à recueillir, quand il s'agit de "faire parler" des visiteurs de leur relation à l'espace, parce qu'ils restent souvent sur des considérations relativement superficielles. Pour ce faire, pour parvenir à une production de paroles satisfaisante, j'ai décidé de concentrer mon étude sur une pratique de visite particulière, sur un type de visiteurs *a priori* : les marcheurs. Pourquoi ce choix ? Avant de le développer plus avant (j'y reviendrai dans le chapitre théorique), il faut dire qu'il s'agit d'une option quasi statistique (et ce sera la seule) : la marche à pied (et toutes ses formes de pratique) est, de loin l'activité de visite la plus répandue dans les Pyrénées (et en montagne en général) ; c'est en outre la seule activité que le plus grand nombre de personnes a l'occasion de pratiquer, parce qu'elle leur est accessible. C'est aussi une option des plus pragmatiques, la marche étant la seule activité de loisirs en montagne que j'ai eu l'occasion de pratiquer.

. Ginelli L., (2004). *Des "chasseurs de plumes" aux "chasses de tout poils". Représentations sociales des chasses d'hier et d'aujourd'hui dans les Pyrénées : Le cas de Villelongue (Hautes Pyrénées).* Mémoire de DEA. Bordeaux, Université Victor Ségalen.

. Le Floch S., (2004). *Constat d'un "retour à l'ordre naturel" ou malaise de la "fermeture du paysage" : les habitants de territoires ruraux face à la dynamique de la végétation.* Rapport de convention Cemagref-DNP 2003. Bordeaux, Cemagref.

. Régent M., (2004). *Approche sensible et perceptive de la fermeture des paysages de moyenne montagne - cas de la commune de Villelongue-Ortiac dans les Hautes-Pyrénées.* Bordeaux / Tour, Cemagref / DESS Dynamique des paysages et Organisation des Espaces Ruraux.

[6] Voir, par exemple, les contributions à l'ouvrage édité sous la direction de S. Briffaud (1994c), sur les Pyrénées, ou l'ouvrage de J.P. Bozonnet (1992), sur la montagne en général.

[7] Voir par exemple les rapports sur la fréquentation touristique en montagne et dans les parcs nationaux français (Cofremca et Confédération Pyrénéenne du Tourisme, 1996 ; Cofremca *et al.*, 1998).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Comment, donc, des marcheurs en montagne, des visiteurs, construisent-ils leur relation sensible à l'espace ? De quoi est-il question quand ils nous parlent des Pyrénées, de la montagne et d'ailleurs, de la marche et des marcheurs, d'eux-mêmes et des autres ? L'objectif central de cette thèse, je l'ai évoqué plus haut, est d'apporter des éléments de réponse à cette question : d'apporter des éléments de compréhension quant à l'expérience de l'espace telle que la vivent des marcheurs, visiteurs en montagne. **L'hypothèse principale posée est double : d'une part, l'expérience des marcheurs se construirait dans la diversité des significations attribuées à l'espace et, d'autre part, à travers ces significations, leur pratique de la marche en montagne relèverait d'une découverte et d'une (re)présentation de soi et, au delà, de la définition d'une identité collective.**

Ce premier questionnement soulève trois enjeux que je résumerai, avant de les préciser, à travers trois questions : la sensibilité des visiteurs s'inscrit-elle dans le sillage de discours et d'images institutionnalisés (des discours et des images où le "paysage" est omniprésent) ? L'expérience de visiteurs peut-elle être réduite à un ici (sur un sentier des Pyrénées) et un maintenant (au moment d'une marche) ? Dans un espace où le tourisme est une activité si dominante et où la marche est à la fois une pratique touristique et utilitaire, qu'en est-il des habitants ? Sont-ils définitivement à séparer des visiteurs sur ce plan ?

Sur la sensibilité des visiteurs

Revenons à ce qui a été dit plus haut quant à la problématique soulevée par le Parc national des Pyrénées : ce rejet de la fermeture des paysages par les visiteurs. Se pose ici la question de savoir si **la sensibilité de visiteurs au phénomène de "fermeture des paysages" est réellement une question pertinente**. Est-ce que leur relation à l'espace ne se construit pas à l'écart de problématiques liées à l'évolution de territoires dont ils ne saisissent certainement pas tous les enjeux ? Est-ce que, plus précisément, ils ne viennent pas dans les Pyrénées en sachant ce qu'ils veulent voir et faire et en mettant tout en œuvre pour y parvenir, à travers des pratiques qui les éloigneraient de ce genre de préoccupations ? Plusieurs idées apparaissent en arrière plan de ces questions. Les visiteurs auraient un regard plutôt statique sur l'espace, peu entraîné à percevoir des phénomènes d'évolution matérielle de l'espace – ni même les évolutions de la société locale qui peuvent être derrière ces changements matériels. Au contraire, la montagne serait pour eux un espace plutôt immuable, sans changement. Les évolutions qu'ils seraient enclins à relever seraient plutôt de l'ordre du social et/ou du corporel, telles que la fréquentation des sentiers et leurs propres capacités physiques, par exemple. Il s'agirait plutôt d'évolutions qui interviennent dans leur propre pratique de la marche en montagne.

Dans le même ordre d'idées, si les images des Pyrénées et de la montagne sont légion et accessibles sous de multiples formes, il est intéressant et nécessaire de s'interroger sur **la place de ces images et des représentations collectives de la montagne – et, au delà, du visuel – dans l'expérience des marcheurs**. Ces derniers sont-ils de gros "consommateurs" d'images et, si c'est le cas, lesquelles ? Ces représentations collectives du paysage de montagne sont-elles fondatrices de leur expérience de l'espace ? Cette dernière n'est-elle pas plutôt nourrie de leur propre vécu, de représentations construites sur leurs propres pratiques ? De plus, on peut, sans trop de risques, penser que les marcheurs – certains, du moins – viennent chercher des paysages et du dépaysement quand ils viennent en montagne. Mais est-ce que des visiteurs iraient marcher, souvent à plusieurs, parfois sur des parcours

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

physiquement éprouvants, s'ils ne cherchaient qu'à voir des paysages de montagne, s'ils ne demandaient que des panoramas ?

En d'autres termes, à travers ce premier enjeu, il s'agit de vérifier si le marcheur est véritablement celui auquel on pourrait s'attendre, tel que les discours établis le présentent, avec les préoccupations qu'on lui attribue et des représentations préconstruites. Sinon, qu'en est-il ? Quelles sont les significations attribuées à l'espace qui émergent à l'analyse de récits de marcheurs ? Très rapidement, lors de cette analyse, **un aspect social auquel je ne m'attendais pas a émergé et pris de l'importance, autour des relations entre marcheurs et, plus largement, entre marcheurs et usagers de la montagne**. Que signifie-t-il en termes de représentations et de pratiques de la marche en montagne ?

Sur la continuité de l'expérience des visiteurs

La grande majorité des travaux accessibles sur le tourisme et la visite se concentrent sur les personnes une fois et seulement lorsqu'elles sont arrivées à destination. Elles sont alors invitées à parler de leurs choix, de leur(s) expérience(s), sensations, préférences, etc., depuis le lieu et le moment de leurs pratiques. Or, il est communément admis de considérer les pratiques de tourisme et de loisirs comme une occasion de se couper de son cadre de vie quotidien pour "mieux" y revenir. On le sait aussi, les séances de diapos/photos relèvent quasiment de rituels, particulièrement ceux auxquels se plie (de bon gré) le voyageur rentré chez lui, qui saisit toute occasion de montrer ses clichés – montrer à la fois ce qu'il a vécu et sa fibre artistique. Un phénomène des plus ordinaires dont le pendant plus "prestigieux" se retrouve dans la littérature de voyage ou plus largement dans les carnets de voyages, expositions en tout genre de notes, de peintures, croquis, photographies, etc., que des "écrivains-peintres-photographes-croqueurs-voyageurs" produisent à chaque retour. Un prestige que le foisonnement de telles productions tend inévitablement à nuancer, tant la qualité et l'originalité de tels ouvrages peuvent être variables. Il est ainsi des carnets de voyages qui ne sont finalement pas très éloignés des séances diapos sus-citées, à la différence qu'ils sont rendus publics.

Quoiqu'il en soit, le voyage, le sien et celui des autres, est largement entré dans notre quotidien, puisqu'il est entré dans nos discussions ordinaires, notre bibliothèque, à la télévision, à la radio, dans nombre de librairies y compris généralistes. Il vient à nous sans que l'on ait besoin d'aller le chercher. Libre à chacun, ensuite, de s'en inspirer. Autrement dit et en guise de raccourci, les pratiques de visite sont suscitées par et suscitent des pratiques du quotidien. Sans prétendre prendre la mesure de toutes ces pratiques, **l'enjeu est ici de discuter la séparation entre quotidien et visite** et, plus précisément, d'envisager un élargissement de la visite au delà du maintenant (le moment précis de la visite), ailleurs qu'ici (le lieu de la visite), une continuité de l'expérience des marcheurs dans le temps et dans l'espace de la visite et du quotidien. Et j'ai, pour ce faire, voulu concevoir les participants comme un "terrain d'étude" qui ne sépare pas totalement quotidien et visite, ni en termes de personnes, ni en termes de lieux. En d'autres termes j'ai pris en compte ce qu'ils sont bien au delà de ce qu'ils faisaient lorsque je les ai rencontrés dans les Pyrénées.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

En outre, si la France est toujours le pays en tête des destinations touristiques mondiales[8], les Français ne sont pas les plus enclins à voyager à l'extérieur de leur pays, plutôt adeptes d'un tourisme d'intérieur, voire de proximité[9]. Or, la marche dans les Pyrénées offre l'intérêt de pouvoir facilement illustrer ce tourisme de (relative) proximité, illustrer l**es enjeux d'une pratique de voyage à portée du quotidien**[10], assez librement accessible. Travailler avec des Bordelais (étant moi-même à Bordeaux), des Tarbais, des Palois ou, plus généralement, des Français (ou encore des Espagnols en Espagne) sur leur pratique de la marche dans les Pyrénées peut donc participer à la mise en évidence du rôle, pour les personnes, d'une telle occasion de voyage : un voyage qu'ils peuvent refaire et renouveler tout au long de leur vie, plusieurs fois par an, voire très régulièrement. **Est-ce que ces voyages ne peuvent pas être tout autant (sinon plus) formateurs et essentiels que ceux que les personnes peuvent faire très loin** (pratiques de tourisme international), en ce qu'ils acquièrent, justement, ce statut de pratique non pas ordinaire (sinon elle finirait par entrer dans la routine et perdre son intérêt de rupture) mais sur laquelle ces personnes savent "pouvoir compter", en termes de dépaysement et de paysages, de rencontres, de bien-être… et "mieux-être" aussi ; en ce que, finalement, ils répondent à leurs attentes en matière de voyage (rupture, changement, découverte, divertissement…) tout en étant quasiment intégrés à leur quotidien (régularité, accessibilité, similitude de pratiques…) ?

Sur la séparation des habitants et des visiteurs

Nombre de travaux, en France comme ailleurs, qui portent sur des questions liées aux rapports de personnes à l'espace, divisent les usagers de l'espace en catégories hermétiques telles que, par exemple, agriculteurs et non-agriculteurs, anciens et nouveaux habitants, habitants, touristes et/ou résidents secondaires[11]. C'est particulièrement à cette dernière catégorisation, si souvent établie et communément admise, entre habitants et touristes[12], que je voudrais m'intéresser à travers cet ultime enjeu. Un enjeu qui est finalement celui d'une **rediscussion de la séparation entre habitants et visiteurs**.

Des habitants chez eux. Des touristes étrangers. Des touristes qui viennent jouir des beaux paysages. Des habitants qui perçoivent avant tout le caractère utilitaire de leur paysage. Des touristes consommateurs/clients. Des habitants producteurs et/ou vendeurs. Et si des habitants, des "Pyrénéens", avaient exactement la même pratique de la marche à pied que les personnes venues de l'extérieur, parfois d'un peu plus loin seulement ? Et si des visiteurs se sentaient autant chez eux dans les Pyrénées que ceux qui y vivent au quotidien, tellement leur attachement à un ou des lieu(x) est fort ? Pour explorer cet aspect, j'ai saisi l'opportunité qui

[8] Une tête de classement dont la signification est souvent remise en question, notamment parce qu'il prend en compte les personnes qui ne font que traverser la France pour se rendre sur le lieu de leurs vacances (Rue des Entrepreneurs, *France Inter*, Rediffusion du 23 juillet 2005).
[9] À moins de 200 km du domicile, d'après la définition du *Dicotourisme* de P. Kerourio (http://dicotourisme.ifrance.com/dicotourisme/index.htm).
[10] À condition, toutefois, de ne travailler qu'avec des personnes qui ont physiquement et socialement accès à ce genre de pratiques. Il est d'ailleurs intéressant de voir comment, ces dernières années en particulier, les interventions pour rendre la montagne accessible aux personnes handicapées et aux personnes socialement exclues de façon générale fleurissent.
[11] (Le Floch S. et Devanne A. S., 2004b).
[12] On peut, par exemple, en restant dans des problématiques rurales, se reporter aux publications suivantes : R. Brush *et al.*(2000) pour les Etats-Unis ; S. Oreszczyn (2000) pour l'Angleterre ; E. O'Rourke (1999) pour le sud-est de la France. Parmi les auteurs français, on peut se référer à M. Bergues (1995), N. Cadiou et Y. Luginbühl (1995) ou encore P. Donadieu (1995).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

m'a été donnée de travailler avec ces deux catégories *a priori* d'usagers de l'espace que sont les habitants et les visiteurs (en m'insérant dans l'étude sur les habitants de Villelongue, cf. plus haut). **L'idée, qui sous-tend cette démarche, est que la séparation entre ces deux catégories n'est pas si nette**. Des habitants n'auraient pas un rapport strictement utilitaire à leur espace, à la montagne. Des touristes ne seraient pas de simples consommateurs de paysages.

Le Plan. Guide de lecture

Ainsi, cette thèse porte sur la marche en montagne et, plus précisément, sur des marcheurs en montagne, dans les Pyrénées, et sur la construction de leur relation sensible à l'espace. C'est une recherche qui s'intéresse à des personnes en situation de visite, chez elles ou ailleurs. Elle est centrée sur une pratique de l'espace, la marche à pied, et les représentations qui lui sont liées, celles de l'espace, celles de la marche, celles des personnes aussi.

Une première partie est consacrée aux cadres de cette recherche, théorique et méthodologique, afin de préciser les enjeux énumérés et les moyens mis en œuvre pour les aborder. Un premier chapitre développe la problématique centrale et présente, pour cela, un certain nombre de concepts et de notions sur lesquels repose ma démarche. Différentes hypothèses secondaires sont ainsi proposées. Ce chapitre est aussi l'occasion d'apporter des précisions quant à la façon dont je conçois la pratique de la marche à pied et la visite avec, en filigrane, l'idée que les deux sont des entrées intéressantes pour l'analyse des rapports sensibles de personnes à l'espace. Le deuxième chapitre, indissociable du précédent, est celui où j'expose les démarches et outils retenus pour mener ma recherche. C'est aussi celui où je présente ceux sur qui repose l'ensemble de mes résultats : les marcheurs participants.

La deuxième partie (chapitre 3) présente les résultats quant aux différentes dimensions de l'expérience de l'espace identifiées dans les témoignages des personnes enquêtées. Elle décrit, dans leur diversité, les registres de qualifications mobilisés par les participants dans leurs récits. Quels sont-ils et comment les personnes font-elles la séparation entre les différents registres, si elles le font ? La troisième partie aborde plus précisément le processus de construction à l'œuvre dans le rapport sensible de marcheurs à l'espace, en tentant d'identifier et décrire les différents phénomènes en jeu, phénomènes de continuité spatiale (chapitre 4) et temporelle (chapitre 5). La quatrième partie se concentre sur l'idée d'une marche en montagne créatrice et/ou vecteur de lien social entre des personnes, sur la compréhension du sentiment d'appartenance des participants à des groupes : dans quelles conditions ? quelles personnes ? quels groupes ? Pour ce faire, deux notions ont été mobilisées : les rites (chapitre 6) et les cheminements (chapitre 7).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Première partie.

Positionnements théorique et méthodologique

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Chapitre 1.
L'étroite relation de l'homme qui marche à l'espace.
Construction d'un cadre théorique

Travailler sur les relations de l'homme à l'espace et à la nature n'est pas original en soi : nombreux sont ceux qui y consacrent leurs recherches et ce dans tous les domaines scientifiques, tellement les notions d'espace et de nature sont vastes et leurs définitions variées. Je me concentrerai ici sur la construction de relations sensibles à l'espace, un espace terrestre et concret uniquement, laissant de côté tout ce qui touche aux espaces virtuels (*e-space*) et au cosmos[13].

Travailler sur les relations de l'homme à l'espace peut devenir original, selon la façon dont on aborde la question, quand par exemple on décide de croiser des champs théoriques différents, des champs théoriques et méthodologiques. C'est cette originalité que j'essaierai de présenter ici, mais aussi dans le chapitre suivant, consacré aux aspects méthodologiques de ma recherche.

Travailler sur les relations de l'homme à l'espace c'est donc d'abord effectuer une mise au point précise : celle d'une approche. La mienne découle résolument des sciences sociales et humaines et je me propose, au cours de ce chapitre, de la préciser. Il s'agit de précisions d'ordre général : la construction d'un cadre théorique issu à la fois d'un parcours personnel et de choix conceptuels et dans lequel je m'inscris volontiers. Il s'agit aussi de précisions propres au cadre de ma recherche qui, comme je l'ai présenté en introduction, aborde les questions de la visite et de la marche à pied en montagne. Nous verrons ce que cela implique en termes théoriques.

1.1. Une posture théorique inscrite dans un parcours personnel

Cette thèse a été pour moi l'occasion d'aborder des questions sur lesquelles je n'avais jamais directement travaillé. Sans remonter très loin dans mon parcours de formation, j'ai posé le pied dans le domaine de la recherche en troisième et dernière année de ma formation d'ingénieur paysagiste[14]. Je préparais un mémoire de fin d'étude dans le cadre d'un programme de recherche sur les politiques publiques de paysage et je travaillais alors sur un label "paysage de reconquête" dans le vignoble d'Anjou[15], dans une équipe coordonnée par P. Donadieu, au laboratoire de recherches de l'Ecole Nationale Supérieur du Paysage de

[13] Si je le précise ici, c'est pour souligner la grande quantité de références bibliographiques que j'ai pu voir passer en m'intéressant à la relation de l'homme à l'espace.
[14] À l'Institut National d'Horticulture (anciennement ENITHP), à Angers.
[15] (Devanne A. S., 2000).

Versailles (ENSP)[16]. Peu séduite par la perspective d'exercer une fonction de paysagiste, dans les secteurs privé comme public, et convaincue, à l'inverse, par ma courte expérience de recherche, je décidai de poursuivre dans cette voie et précisément celle de la recherche autour de la notion de paysage. C'est dans cette optique que j'ai recherché un DEA.

Mon choix s'est arrêté sur le DEA Environnement et paysage du laboratoire Geode[17], à Toulouse - Le Mirail. Un DEA de géographie, donc. Il a été l'occasion d'une multiple découverte : le milieu universitaire, la géographie, diverses façons d'aborder la question du paysage dans cette discipline, entre autres. Je suis restée dans une problématique proche de la précédente, toujours dans le domaine des politiques de paysage[18], toujours à partir d'une méthode qui relevait plus d'un "bricolage" qu'autre chose et qui laissait une place importante au recueil de témoignages d'acteurs institutionnels et de professionnels du paysage. Si j'ai une certitude aujourd'hui c'est que je n'avais pas conscience, alors, de faire de la géographie ; pas conscience, donc, de la diversité des champs, des méthodes, des concepts qu'offre la discipline.

Nouvelle étape et nouvelle structure : après mon DEA, je suis arrivée au Cemagref de Bordeaux, dans l'équipe Aménités et dynamiques des espaces ruraux (ADER), pour une nouvelle "découverte" : celle de pouvoir travailler sur une notion (la fermeture du paysage[19]) avant de s'inscrire dans une discipline ; celle, du moins, de pouvoir mobiliser différents champs (la sociologie, la géographie, l'anthropologie, la psychologie, l'histoire, l'économie…) au service d'un même objet de recherche. Lorsque j'ai débuté ma thèse, j'étais donc plongée dans un fourmillement de disciplines et de concepts que je découvrais pour la plupart. Une démarche en outre favorisée par l'intitulé du doctorat dans lequel je m'inscrivais (Sciences de l'environnement, ENGREF) et par la position de mon directeur de thèse, P. Donadieu, agronome et géographe, et des travaux de son équipe au laboratoire de recherches de l'ENSP. Une démarche qui laisse aussi la liberté de construire sa propre approche en allant creuser dans ce qui s'est fait auparavant, dans tout ce qui, finalement, relève de sciences sociales et humaines tournées vers des questions d'environnement[20]. Une possibilité qui me convenait d'autant plus que mon parcours, notamment mon passage éclair à l'université, ne me donnait pas l'impression de pouvoir m'affilier à une discipline particulière, et finalement me poussait à ne pas vouloir confiner ma recherche dans un champ disciplinaire restreint, en tout cas pas dans un premier temps. J'ai donc commencé par explorer le vaste thème des recherches sur les relations de l'homme à l'espace et à la nature, en identifiant des concepts pertinents, indépendamment des disciplines auxquelles ils font référence.

[16] Il s'agit plus précisément du programme de recherche "Politiques publiques et paysages. Analyse, évaluation, comparaison", mené de 1998 à 2003, et du projet sur « Les processus de mise en œuvre des politiques publiques de paysage en milieu périurbain. Intérêts, limites et perspectives de développement des actions conçues avec le concours de paysagistes ».
[17] Géographie de l'environnement.
[18] (Devanne A. S., 2001).
[19] (Le Floch S. et Devanne A. S., 2003 ; Le Floch S. *et al.*, 2005).
[20] Pris au sens le plus large du terme : un environnement à la fois matériel et naturel, social et culturel, « matière continuellement créée et altérée, lourde de mémoire, structurée et chargée de sens par le sujet et contribuant à son existence » (Schmitz S., 2001 : 323).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

1.2. Une approche de la relation sensible de l'homme à l'espace construite autour de l'Expérience de l'espace

Dire que j'étais en marge de toute démarche, de toute posture en débutant ma thèse serait inexact. La façon dont, dans le laboratoire où j'étais accueillie, on aborde la question des relations de l'homme à l'espace relève largement du courant de la phénoménologie et laisse une grande place au concept de paysage ; deux "portes" par lesquelles je suis entrée pour construire mon cadre théorique. En outre, suite à mon DEA, j'étais aussi tentée de rester proche de courants géographiques… à préciser. Plusieurs concepts sont à la disposition d'un chercheur qui s'intéresse aux rapports de l'homme à l'espace dans cette optique. Je pense par exemple aux représentations sociales / spatiales (concepts nés de la psychologie sociale et de la sociologie) ou à l'expérience de l'espace et aux notions qui lui sont associées (toutes celles autour du concept anglophone de *place* particulièrement).

J'ai finalement **arrêté le projet de mener ma recherche en me concentrant sur le concept d'expérience de l'espace** et donc, aussi, sur les concepts qui lui sont associés. Dans cette perspective, il me faut au moins préciser ce que j'entends par "espace". Or, il s'agit là d'une notion particulièrement difficile à définir, « [s]pace is amorphous and intangible and not an entity that can be directly described and analysed. Yet, however we feel or know or explain space, there is nearly always some associated sense or concept of place. In general it seems that space provides the context for places but derives its meaning from particular places » (Relph E. C., 1976). Je compléterai cette conception par l'idée souvent avancée d'un espace en tant que liberté (Tuan Y. F., 2002), en tant que capacité de l'homme à se construire et à construire son propre espace en fonction de ses perceptions, de ses conceptions, mais aussi de ses pratiques ; comme « capacité des relations sociales » (Corsin Jimenéz A., 2003), capacité à la fois en termes de dimensions et d'aptitudes[21].

Le choix de l'expérience de l'espace comme concept central de cette recherche est lié à une construction théorique qui m'a conduite à mettre des approches de côté, dès le départ, et à m'arrêter sur d'autres, qui ont été ajustées au fur et à mesure de mon exploration conceptuelle et du déroulement du volet empirique[22]. Dans un cas comme dans l'autre et comme il a été souligné en introduction, il s'agissait d'aboutir à une compréhension approfondie de la façon dont des personnes ou des groupes de personnes qualifient et interprètent l'espace dans lequel s'inscrivent leurs pratiques. C'est donc sur des travaux dont les objectifs scientifiques relèvent de cette compréhension que je me suis concentrée.

[21] A. Corsin Jimenéz étaye cette idée par l'exemple de la famille, souvent réduite à la sphère domestique de la maison, 'espace naturel' de la vie familiale. Or, souligne-t-il, si une famille vit effectivement dans une maison, il lui arrive d'en sortir, ensemble : « In fact, it is often the case that it is what they do outside the house that brings value to the family, what happens indoors frequently being a source of tension and dispute […] And the family […] can now be envisaged as a structure of distributed capacities, linking material elements (children's games, restaurants, cinemas) to social practices (outings, walks, shopping trips). 'The family' is thus no longer to be understood as a closed unit, but as a propagated and propagational structure. Agency becomes dimensional, extended across things and people […]; it becomes materially woven into the world, and distributed as a capacity » (Corsin Jimenéz A., 2003 : 150).

[22] Sur la façon dont les volets théorique et empirique ont interagi, voir aussi le chapitre suivant.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

1.2.1. Rester à l'écart de certaines approches, dès le départ

Plusieurs positions ont systématiquement été écartées, à plusieurs niveaux. En termes d'objet d'étude d'abord, je suis restée à l'écart de travaux qui, ne s'intéressant qu'à l'homme, aborderaient la question des relations de l'homme à l'espace et à la nature d'un seul point de vue "psychologique", qui feraient de l'espace une vue de l' "esprit" ; mais aussi de travaux qui, à l'inverse, ne s'intéresseraient qu'à l'étude de la matérialité de l'espace.

J'ai aussi mis de côté les approches, qui subordonnent le comportement de l'homme à des lois et ôtent à ce dernier sa part d'intentionnalité. Et parce que je travaille sur des situations particulières liées à la marche à pied en montagne, je citerai le courant béhavioriste, selon lequel, notamment, l'apprentissage relève essentiellement de facteurs externes (en réponse à un stimulus) et « les états mentaux comme croire, désirer, ressentir une douleur, etc., ne sont que des modèles comportementaux […]. Ce ne sont que des mouvements corporels »[23]. Ce qui m'intéresse, plus que la nature des comportements des participants, c'est le sens que ces derniers peuvent leur donner dans leur relation à l'espace. Une séparation entre les « états mentaux » et les « mouvements corporels » des personnes reviendrait entre autres à nier et le rôle du contexte de l'événement et la capacité des personnes à interpréter la réalité qui les entoure en se nourrissant, notamment, de leurs connaissances déjà acquises, de leur vécu. Or « toute interprétation de ce monde est basée sur une réserve d'expériences préalables, les nôtres propres ou celles que nous ont transmises nos parents ou nos professeurs ; ces expériences, sous forme de "connaissances disponibles", fonctionnent comme schème de référence » (Schutz A., 1994 : 12).

Je ne me suis pas attardée sur les travaux orientés vers l'analyse des préférences, préférences paysagères particulièrement. Ces travaux laissent de côté la dimension affective des relations de personnes à l'espace en ne se concentrant que sur l'aspect perceptif – visuel, en particulier – de ces relations, souvent d'ailleurs à partir de photographies (DeLucio J. et Mugica M., 1994 ; Mugica M. et De Lucio J. V., 1996) ou de séquences vidéo (Brush R. *et al.*, 2000). Ils ont souvent aussi pour objectif d'apporter des pistes d'aménagement, notamment en matière de gestion de la fréquentation des espaces naturels. Si je n'ignore pas l'importance de la perception – et, au delà, de tous les sens en action – dans les relations à l'espace que j'étudie, ce n'est pas pour déterminer quels sont les paysages, motifs, objets de l'espace appréciés, dépréciés, préférés des personnes. C'est parce que la perception sensorielle est l'un des principes de base de l'expérience de l'espace (Tuan Y. F., 2002).

Je n'ai pas non plus choisi d'approche qui privilégie l'inventaire (et l'analyse) d'images disponibles à propos d'un espace géographique pour expliquer la relation de personnes à l'espace en question (les choix de destination, les représentations, etc.). Ces travaux sont particulièrement nombreux dans le champ des recherches sur la visite et le tourisme et abordent diverses sources d'images : images matérielles, photographies, cartes postales et brochures diverses (Ateljevic I. et Doorne S., 2002 ; Mackay K. J. et Fesenmaier D. R., 1997 ; Markwick M., 2001) ; littérature (Dann G., 1999 ; Herbert D., 2001) ; cinéma (Riley R. *et al.*, 1998). Si je m'intéresse à des images, ici, c'est uniquement à celles auxquelles les personnes enquêtées font référence lors de leurs témoignages. L'idée est que différentes personnes ne voient ni n'utilisent pas nécessairement les mêmes images et/ou n'utilisent pas forcément une même image de la même façon.

[23] Tiré d'un article sur le béhaviorisme : http://www.cvm.qc.ca/encephi/CONTENU/ARTICLES/CORPS2.htm

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

1.2.2. Identifier et ajuster des outils conceptuels pertinents pour l'Expérience de l'espace

C'est dans **les courants selon lesquels le matériel et l'immatériel, le corps et l'esprit, sont indissociables** que je m'inscris plutôt. Des courants qui se nourrissent particulièrement d'une approche constructiviste de la relation de l'homme à ce qui l'entoure. Cette position, au delà de toute inscription dans une discipline, trouve sa source dans une "géographicité" de la personne. Dans son ouvrage paru en 1952, *L'homme et la Terre*[24], E. Dardel introduit la notion de géographicité, comme relation existentielle de l'homme à son habitat : « (...) Connaître l'inconnu, atteindre l'inaccessible, l'inquiétude géographique précède et porte la science objective. Amour du sol natal ou recherche du dépaysement, une relation concrète se noue entre l'homme et la Terre, une géographicité de l'homme comme mode de son existence et de son destin » *(ibid.* : 2). Une conception qui, si elle commence à faire douter la géographie de ce « paradigme inébranlable » qu'est la séparation entre la réalité objective et les représentations subjectives (Berque A., 1997), mésestime « la part du social dans l'être de l'humain » et surestime le phénoménal, toujours selon A. Berque (2000 : 13). Celui-ci propose une « géographicité de l'être » comme quelque chose qui « n'est autre que la relation par laquelle la chose étendue est si peu étrangère à la chose pensante, qu'elle participe de son être même » (*ibid.*) ; comme une « médiance »[25]. Un concept qui me semble particulièrement approprié pour entrer dans l'"expérience de l'espace" de personnes, surtout quand il s'intéresse à une existence humaine « tout autant sociale qu'individuelle, et spatiale que temporelle » (Berque A., 1999); surtout quand il prend en compte la « double question de la corporéité humaine et de sa réalité anthropologique » (*ibid.*).

1.2.2.1. Quelques principes de l'Expérience de l'espace

En soulignant l'idée d'une « expérience humaine tout autant sociale qu'individuelle », je pense particulièrement à la façon dont M. Lussault a réfuté « le dualisme classique individu / société […] car la connaissance personnelle se construit dans l'interaction permanente entre l'"environnement" sociétal et l'individu, aucun ne dominant l'autre, chacun inclus dans l'autre » (Lussault M., 2000). Il propose alors une conception de l'individu en tant qu'acteur[26], une « dialogique individu-société » inspirée de N. Elias. Une conception de l'individu d'autant plus intéressante qu'elle le conduit à introduire « l'*idée*[27] d'intentionnalité » dans l'analyse géographique : « j'entends l'intentionnalité », précise-t-il, « comme une incoercible *tension vers* – de l'individu vers les finalités de son agir. Cette reconnaissance seule permet d'éviter la réduction de l'acteur à l'agent agi par les structures ; parce qu'intrinsèquement intentionnel l'individu s'affirme avant tout comme un acteur, un protagoniste sans cesse capable de (et occupé à) projeter du "désir dans l'espace public" » (*ibid.* : 19). L'individu serait donc un acteur à la fois doué d'intentionnalité et socialisé.

Il serait, ainsi, dans son rapport à son environnement quotidien, dans un processus dialectique et continu[28]. Un processus par lequel il construit des réalités de l'espace, une expérience de

[24] (Dardel E., 1990).
[25] Une « médiance » – ou le « sens de la relation d'une société à son environnement » (Berque A., 1997 : 21) – que l'auteur définit en s'inspirant directement du philosophe japonais Watsuji Tetsurô, et de son ouvrage Fûdo (1935). Je reviendrai sur cette notion de médiance dans le point intitulé Le Paysage comme médiateur des relations de l'homme à l'espace (1.2.2.3.1.).
[26] Un « individu-acteur » (Lussault M., 2000 : 18).
[27] Tout au long du texte, la mise en forme des citations est celles des auteurs.
[28] D'une part, l'homme produit une réalité qui agit sur lui en retour. Il n'est en cela ni complètement actif – il ne peut construire cette réalité indépendamment des connaissances qui lui sont apportées par son environnement – ni complètement passif car il ne subit pas la réalité sociale mais l'interprète pour construire une réalité nouvelle.

l'espace : « Experience is a cover-all term for the various modes through which a person knows and constructs a reality » (Tuan Y. F., 2002 : 8) ; « An object or place achieves concrete reality when our experience of it is total, that is, through all the senses as well as with the active and reactive mind » (*ibid.* : 18).

Ces « modes » de construction des réalités relèvent donc de relations sensibles à l'espace (Berque A., 2000), dans la double acception du terme "sens"[29]. Ces réalités construites ne relèvent pas de LA réalité des choses à laquelle nous aurions accès directement, mais de "phénomènes" qui n'existent que lorsqu'ils font sens pour les personnes (Schutz A., 1994). Par exemple, des objets ou portions d'espace n'existent pas indépendamment de la personne qui les "crée" ou du moins, ils existent différemment : ils peuvent avoir une matérialité en soi (les lacs, un pic, un village ont une existence matérielle), mais ce n'est qu'à travers les significations qui leur sont attribuées qu'ils prennent sens (aimer les lacs pour l'ambiance qui s'en dégage, atteindre ce pic, vivre dans ce village). Autrement dit, l'espace n'existerait qu'à travers l'attribution de significations et celles-ci seraient le fruit de l'expérience vécue, d'une relation sensible à cet espace, à travers l'identification et la qualification d'objets et de portions d'espace. C'est du moins la position que j'adopterai ici : « Hence, space can be variously experienced as the relative location of objects or places, as the distances and expanses that separate or link places, and – more abstractly – as the area defined by the network of places » (Tuan Y. F., 2002: 12). L'auteur souligne en outre deux principes fondamentaux dans l'organisation de l'espace issue de l'expérience : le corps humain (structure et posture) et les relations entre les êtres. Ainsi, « man, out of his intimate experience with his body and with other people, organizes space so that it conforms with and caters to his biological needs and social relations » (*ibid. :* 34).

Ce sont donc des significations – et la façon dont elles sont attribuées à des objets, des *places* – qu'il nous faut comprendre. Je m'inscris pour cela à la suite de P. Gustafson (2001) qui a montré que les « meanings of place » **se situent dans la relation entre soi, les autres et/ou l'environnement**. Cet environnement est compris dans un sens très large, où caractéristiques physiques, évènements – historiques ou symboliques par exemple – institutions et pratiques institutionnelles ou encore éléments de localisation peuvent être pris en compte. Les *places*[30] ainsi identifiés, mobilisés par des personnes, peuvent être de **différentes échelles** – du fauteuil à la terre entière –, mais les significations peuvent varier en fonction des échelles (Tuan Y. F., 2002). Au delà d'une articulation entre soi, les autres et un environnement, l'attribution de significations ferait intervenir des notions particulières : **la distinction** entre des *places*, par repérages de similitudes autant que de différences (*distinction*) ; une idée **d'évaluation**, positive ou négative, qui justifie notamment de comparer des *places* (*valuation*) ; **une continuité** des significations, autrement dit, des significations qui ont une dimension temporelle (*continuity*) ; **des changements**, qui font que les significations ne sont pas attribuées une fois pour toutes, mais sont des processus (*change*) (Gustafson P., 2001).

Ces connaissances ne lui sont en outre accessibles que parce qu'elles sont institutionnalisées, *i.e.* transmises et communes au groupe social auquel il appartient et à l'intérieur duquel il évolue. La façon dont l'homme se construit est donc à la fois intersubjective (elle ne prend sens que par le caractère social et socialisé de l'individu) et sensible (il s'agit, par l'intermédiaire des sens, d'attribuer des significations socialement et culturellement déterminées aux réalités construites). D'autre part, cette construction est continue. Elle participe de la socialisation d'abord primaire, celle qu'un individu « subit dans son enfance, et grâce à laquelle il devient un membre de la société » ; puis secondaire, celle qui permet « d'incorporer un individu déjà socialisé dans des nouveaux secteurs du monde objectif de sa société » (Berger P. et Luckmann T., 1996 : 179).

[29] Il s'agit d'un « processus qui fait intervenir des *sens* (vue, odorat,…) ainsi que des *significations* socialement et culturellement déterminées » (Le Floch S., 2002).

[30] Les termes en italique dans le texte (hors citations) sont proposés dans leur langue d'origine.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Continuité, changement et, dans une moindre mesure, distinction et évaluation : tout, à travers ces notions, ramène **au(x) lien(s) étroit(s) entre l'espace et le temps**. Au delà, c'est même l'expérience de l'espace qui est un concept à la fois temporel et spatial. En outre, entre, par exemple, le "volume horaire" et le "temps de parcours"[31], les marques d'une relation étroite entre le temps et l'espace sont nombreuses – et ce jusque dans le langage courant. Mais elles sont aussi rarement relevées dans la littérature scientifique. On peut néanmoins citer Y.F. Tuan[32], qui aborde la question du temps dans l'expérience de l'espace et de la relation entre expériences du temps et de l'espace : « Historic time and oriented space are aspects of a single experience. Intention creates a spatio-temporal structure of 'here is now', 'there is then'» (Tuan Y. F., 2002 : 129). S'il s'agit là du temps historique, du « temps continu » ou « sagittal » dont parle aussi N. Belmont (2000), il existe un autre type de temps, un « temps cyclique » dont les « mouvements apparents font partie de cycles répétés »[33]. Dans un cas comme dans l'autre – temps continu et temps cyclique –, des rites contribuent à l'organisation sociale des cultures. Les rites de passages[34], par exemple, interviennent à un moment particulier de la vie des personnes. Ils se déroulent à un moment précis, dans un endroit particulier : ils « ne concerneraient pas seulement le temps et son déroulement, mais aussi l'espace, c'est-à-dire les deux catégories fondamentales de l'humain » (*ibid.*).

Chez les marcheurs en montagne, on peut imaginer que, **avec ou sans conduite(s) rituelle(s), le lien entre l'espace et le temps (continu ou cyclique) est très fort dans la construction de leur expérience**[35] : une expérience qui s'élabore dans la durée, ici, là-bas ou ailleurs ; à travers une pratique (la marche en montagne) qui laisse la part belle au temps, le temps que dure la marche, mais aussi la période de sa vie et l'époque de l'année (les saisons) ou même de la journée.

On peut aussi penser que les personnes enquêtées évoquent des objets et des portions d'espace très variés dans leur nature, leur échelle, la façon dont ils sont mobilisés, etc. Des objets parfois nommés, au sens toponymique du terme (et de fait localisés), parfois non ; parfois décrits ou juste cités ; parfois comparés (distingués ou assimilés) à d'autres, laissant alors apparaître des interconnexions entre eux. Les participants parleraient de rapports sensibles qui évoluent au cours du temps… et au parcours de l'espace ; de relations qui laissent émerger des valeurs, des représentations, des symboles ; de **relations qui sont des relations spatialisées** (entre l'ici et l'ailleurs, le chez-soi et ailleurs, le chez-soi et chez d'autres…) **et temporalisées** (avant, maintenant, plus tard).

Finalement, les expériences de l'espace recueillies à travers le récit de marcheurs apparaîtraient sans cesse renégociées, réinterprétées au cours d'expériences successives, y compris celles qui s'élaborent au cours des entretiens menés auprès des participants[36]. Une expérience de l'espace est, dans cette acception, une interprétation, celle d'une réalité qu'il nous est donné de construire à un moment donné, une compréhension provisoire. C'est aussi un **processus socialisé**, où intersubjectivité et intentionnalité sont à l'œuvre : **l'expérience de l'espace relèverait bien, au delà de la construction de réalités de l'espace et de la nature,**

[31] Particulièrement en montagne où les itinéraires ne sont pas mesurés en longueur kilométrique : ils sont décrits (et les difficultés sont évaluées) en fonctions des dénivelées et des durées de marche. En montagne, on ne marche pas 10 kilomètres, mais on marche 6 heures et on monte / « on fait » 1200 mètres.
[32] Isaac Joseph a aussi souligné cet idée dans un article où il évoque « l'espace des interactions » et, particulièrement, l' « usage corporel d'un espace » (Joseph I., 2000). J'y reviendrai plus bas.
[33] S.J. Gould, cité par N. Belmont (2000).
[34] Notion créée par A. Van Gennep au tout début du XXè siècle et complétée depuis (voire réintitulée, à travers les rites d'institution de P. Bourdieu, par exemple) (*ibid.*).
[35] Voir aussi plus bas, 1.2.3. L'expérience de l'espace de marcheurs, visiteurs en montagne.
[36] Sur le déroulement de l'enquête, voir le chapitre suivant.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

de la construction d'une appartenance à une identité collective, autrement dit à un (ou des) groupe social qui se définit autour de valeurs, de symboles, de normes, de pratiques partagés. Ce qui m'intéresse ici est, d'une part, le fait que des valeurs et normes soient partagées et, d'autre part, le processus de négociation et d'échange (entre parents, entre amis, à travers des lectures, etc.) qui permet la construction / l'adoption de significations par une personne et marque son appartenance à un groupe social[37]. Autrement dit, je m'intéresse à la nature et à la forme des interactions qui peuvent s'établir entre les marcheurs et les "autres", quels que soient ces autres.

1.2.2.2. L'Expérience de l'espace pour dépasser les Représentations sociales

Comprendre l'expérience de l'espace peut donc favoriser la compréhension d'un processus social à l'œuvre chez les personnes : **un double processus à mon avis, entre distinction sociale et identification à un groupe**. Les personnes enquêtées exprimeraient, parfois de façon suggérée, parfois directement et spontanément, cet aspect en distinguant, elles-mêmes, des groupes sociaux (les touristes / les randonneurs / les locaux ; les touristes / nous ; nous / d'autres, etc.), en s'identifiant à l'un d'eux et/ou en se distinguant d'un autre. De quoi relève alors ce caractère socialisé de l'expérience de l'espace ? De représentations sociales (des montagnards, des touristes, des randonneurs ?) ? En partie, mais pas uniquement. Des représentations sociales, sont bien sûr à l'œuvre dans la relation de personnes à l'espace, mais elles ne seraient que l'un des aspects constitutifs de leur expérience, comme les représentations de façon générale (qu'elles soient mentales et individuelles ou collectives) : « […] le processus de représentation est constitutif de la relation, à la fois sensible et pratique, que les hommes établissent avec le monde qui les environne » (Debarbieux B., 1998 : 199).

En outre, si certaines significations attribuées à un objet le sont à travers des représentations sociales, autrement dit, si ces significations ne sont pas « uniquement le reflet de la simple relation du sujet à l'objet », mais cristallisent « les idées, les normes, les valeurs du groupe social dans lequel elles se produisent »[38], ce n'est qu'une fois un groupe social pertinent identifié que nous le saurons vraiment. À ce sujet, **je pose l'hypothèse que le groupe social en question n'est pas un groupe fondé sur des critères sociologiques classiques, tels que l'âge, la catégorie socioprofessionnelle, le genre, etc. Il s'agirait plutôt d'un groupe non formaté sociologiquement, à travers lequel les marcheurs se reconnaissent ou auquel ils aspirent à appartenir ; autrement dit un groupe d'appartenance ou de référence que je voudrais identifier[39].**

Ainsi, il ne s'agit pas d'ignorer la dimension collective et socialisée de l'expérience de l'espace. Partir des représentations sociales reviendrait à partir de groupes sociaux prédéfinis (quels qu'ils soient, habitants et touristes ; hommes et femmes ; en fonction de l'âge ; en

[37] La notion de groupe social est entendue ici dans le sens proposé par R. Merton (cité par Etienne J. *et al.*, 1997 : 180)qui « a proposé une définition qui met en avant deux catégories de critères : les individus doivent être en interaction ou avoir des rapports sociaux qui obéissent à des règles préétablies (critère objectif) ; ils doivent se définir eux-mêmes comme membres du groupe et être définis par les autres comme étant membres du groupe (critères subjectifs) ».

[38] Tiré d'un article sur les représentations sociales : http://www.iperlogo.it/gypsies/francais/cours/repres

[39] Les groupes de références correspondent à « ceux "auquel l'individu se rattache personnellement en tant que membre actuel ou auxquels il aspire à se rattacher psychologiquement ; ceux auxquels il s'identifie ou désir s'identifier" » (M. Sherif, cité par Ferréol G., 1995 : 107). Le groupe d'appartenance est « celui auquel l'individu dit ou est censé appartenir » (*ibid.*). À propos du groupe de référence, J Etienne *et al.* ajoutent qu'il « peut également être "négatif" et servir de repoussoir » (Etienne J. *et al.*, 1997 : 183). À noter que R. Merton est l'un des premiers à avoir « systématisé » la distinction entre groupes d'appartenance et de référence (*ibid.*).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

fonction des catégories socioprofessionnelles ; de modes de pratique de la marche ; etc.)[40]. **Entrer par l'expérience de l'espace et, dans cette optique, par l'individu, me laisse la possibilité de discuter les catégories sociales à l'œuvre**. De plus, étudier les représentations sociales d'un lieu, d'une pratique ou encore d'un groupe social, n'impose pas de prendre en compte un vécu concret du phénomène ou de l'objet considéré. On peut, par exemple, étudier les représentations sociales de la montagne chez des personnes qui ne sont jamais allées en montagne. **En abordant la question des rapports à l'espace par l'expérience, je reste toujours dans une posture qui prend en compte représentations et pratiques qui reposent sur du concret** : je travaille avec des personnes qui effectivement vont marcher en montagne.

Ne pas partir des représentations sociales ne revient pas à en nier l'importance, mais plutôt à considérer que la relation à l'espace telle que je me propose de l'étudier ne peut être réduite à la « forme que prend dans l'intellect une idée, un phénomène, un objet, un espace » (Brunet R. *et al.*, 1998 : 428) ; ni à une production sociale, partagée par les membres d'un groupe et/ou par des groupes différents (Seca J. M., 2001). **La position que j'adopte ici sous-tend que, si elle est en partie constituée de représentations** (par exemple les habitants d'un village de montagne qui se représentent les touristes comme des personnes qui prennent des risques ; ou une personne qui imagine ce qu'elle va voir à partir d'une carte)**, une expérience de l'espace se nourrit largement d'un vécu concret** et **les réalités auxquelles elle conduit ne se construisent pas indépendamment d'une pratique *in situ***. Et pour compléter la façon dont je conçois l'espace, cela revient, à la suite de G. Di Méo (cité par Debarbieux B., 1998), à « concevoir l'espace comme un tout homogène, formé d'instances interreliées, interdépendantes, matérielles et idéelles, au sein desquelles s'échafaudent les rapports sociaux, les attitudes, les comportements, les idées et les représentations propres aux acteurs sociaux ».

1.2.2.3. Mobiliser des concepts sous-jacents à celui d'Expérience de l'espace

J'ai précisé que pour atteindre une expérience de l'espace vécue par des personnes, je voulais m'intéresser aux significations attribuées à des objets ou portions de cet espace. Nombreux sont les concepts qui ont été mobilisés dans cette optique, et dans l'optique plus large d'une compréhension des relations de l'homme à l'espace et à la nature. J'ai parlé, plus haut, des travaux de P. Gustafson sur les *meanings of place*. On rencontre aussi, selon les auteurs, les notions de *sense of place* (Steele F., 1981), *place attachment* (Gustafson P., 2002) ou encore *geographical consciousness* (Li Y., 2000 ; Relph E. C., 1976)[41]. Autant de concepts équivalents et qui tournent autour de la notion de *place* (les portions d'espace auxquelles je

[40] Cela impose aussi d'identifier un phénomène, un objet à étudier. Dans son ouvrage consacré aux représentations sociales, J.M. Seca (2001) précise : « L'étude d'une représentation, outre le type d'objet, le groupe qui le produit et les enjeux qu'elle implique, doit aussi être référée à une *dynamique sociale*, théorisée autour des principe d'*identité*, d'*opposition* et de *totalité* » (p. 48).

[41] « The sense of place […] is the particular experience of a person in a particular setting, (feeling stimulated, excited, joyous, expansive, end so forth) » (Steele F., 1981 : 11). « The concept of place attachment refers to bonds between people and place based on affection (emotion, feeling), cognition (thought, knowledge, belief) and practice (action, behaviour) » (Gustafson P., 2002, citant Low et Altman : 23). « There are rich studies on experiential features of geography, such as those on the experiences of places, spaces, and landscapes – both pleasant and unpleasant – that people have regardless of whether they know geography as a formal science […]. These experiences are the substance of involvement in the world, and constitute the phenomenological basis of geographical consciousness » (Li Y., 2000 : 863). Ces définitions n'en sont qu'une parmi les nombreuses que l'on peut trouver dans la littérature. On pourra aussi se référer aux nombreuses synthèses proposées sur Internet (par exemple Cross J. E., 2001, ou encore).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

fais référence). Si F. Steele a souligné la diversité – et la richesse – des significations du terme en anglais[42], le concept même de *place* n'est pas épargné par la polysémie.

Une polysémie qui, dans les travaux français, se traduit par une multiplication des concepts mobilisés. Toujours dans la perspective de construire mon cadre théorique, j'ai exploré un certain nombre de ces concepts ou de notions proches. Je ne reviendrai pas sur *les meanings of place* / *space*, ou sur les notions similaires (*sense of place*, *geographical consciousness* et *place attachment*) : ce sont pour moi des concepts au cœur même de la compréhension d'une expérience vécue. C'est sur trois concepts récurrents dans les travaux français sur les relations de l'homme à l'espace que je m'attarderai : le paysage, le territoire et le lieu. Trois concepts qui partagent la particularité d'appartenir au vocabulaire du sens commun ; qui peuvent à leur façon traduire une idée de *place*, en tant que portion d'espace signifiante ; et qui sont aussi, parfois, utilisés l'un pour l'autre ou sans que des nuances de sens soient faciles à repérer. Il s'agissait pour moi, après avoir déterminé la façon dont ils sont définis par ceux qui les utilisent, de préciser celle dont ils peuvent étayer la compréhension de l'expérience de l'espace des personnes que j'ai rencontrées.

1.2.2.3.1. Le Paysage comme médiateur des relations de l'homme à l'espace

Le paysage est un concept souvent mobilisé dans l'étude des relations de l'homme à l'espace et autour duquel s'est construit, en particulier ces vingt dernières années[43], une grande quantité de travaux dans des disciplines variées des sciences sociales et humaines (ethnologie, sociologie, anthropologie, géographie, etc.). Des travaux qui soulignent en particulier l'apport du paysage dans le débat sur la séparation entre le matériel et l'immatériel, entre la culture et la nature (Collot M., 1997 ; Hell B., 1996)[44]. Mon parcours personnel aidant, c'est aussi le concept que j'ai retenu pour débuter ma recherche. Bien sûr, il n'existe pas de définition unique du paysage, mais l'idée d'une interaction entre le matériel et l'idéel permet de délimiter un cadre conceptuel dans lequel, je l'ai déjà dit, je m'inscris volontiers.

Le concept de paysage est en fait souvent présenté comme un médiateur des relations de l'homme à l'espace, à la nature, à l'environnement. T. Greider et L. Garkovich (1994), par exemple, s'inspirent de P. Berger et T. Luckmann (1996) pour définir le paysage comme une construction sociale de la nature et de l'environnement : « "Landscapes" are the symbolic environments created by human acts of conferring meaning to nature and the environment, of giving the environment definition and form from a particular angle of vision and through a special filter of values and believes » (p.1). Finalement, le paysage tel que le conçoivent les auteurs rejoint la notion de *place* présentée plus haut. Il est un reflet des définitions que nous avons de nous-mêmes[45]. Le paysage ne parle pas des choses de l'environnement, il nous parle de nous-mêmes dans nos relations à l'environnement et aux autres. Lorsque des changements interviennent dans cet environnement, ce sont, à travers le paysage, les significations

[42] « "Place" may be one of the most frequently used words in the English language. […] The meanings of the word have been as varied (and often as confused) as the ingenious human mind could make them. This richness is not accidental; it reflects the large role that place has played throughout human history » (Steele F., 1981: 5).
[43] Et en fait, en France, depuis la création du Centre National d'Etudes et de Recherche sur le Paysage (CNERP) au début des années 1970.
[44] « Le paysage est un carrefour où se rencontrent des éléments venus de la nature, et la culture, de la géographie et de l'histoire, de l'intérieur et de l'extérieur, de l'individu et de la collectivité, du réel et du symbolique » (Collot M., 1997 : 5).
[45] « […] who we were, who we are, and who we hope to be at this place and in this space » (Greider T. et Garkovich L., 1994 : 2).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

attribuées à ces changements qui sont négociées au sein des ou entre les groupes sociaux concernés.

On retrouve cette idée de paysage comme interprétation de l'environnement et de la nature dans les travaux de Y. Luginbühl[46] ou de A. Berque, par exemple. Ce dernier nous dit que le paysage « […] *est en même temps réalité, et apparence de réalité*. Il est réalité dans la mesure où il est constitué des choses bien réelles qui nous entourent ; mais aussi apparence, dans la mesure où ces choses ne se manifestent que par le truchement de nos sens. Or, les sens […] ne font pas que transmettre la réalité ; ils la produisent aussi dans une certaine mesure… » (Berque A., 1995 : 16). Le paysage, précise-t-il ailleurs, est « l'expression sensible d'une certaine médiance » (Berque A., 1997) ; il est « générateur de lien social : il nous donne à percevoir le sens du monde *où* nous sommes, et *que* nous sommes aussi en ce sens-là (qui est la médiance de notre milieu) » (*ibid.*). Finalement, on est un peu déjà dans la « société paysagiste » dont parle P. Donadieu (2002) à propos de la société occidentale contemporaine, une société en « désir de paysage », d'un paysage qui « exprime la diversité des milieux de vie et celle des regards que la société porte sur eux » (*ibid.* : 9). C'est dans la même optique et dans le cadre d'un travail empirique, que J. Cloarec et M. de la Soudière (1992) parlent des paysages de l'Ardèche. Ils dressent ainsi, comme miroirs des « rapports sociaux au paysage », des « portraits avec paysage », des portraits de relations au paysage en fonction de facteurs de temporalité et d'éloignement (*ibid.* : 74). Ils évoquent une « culture paysagère », parfois « familiale » quand elle est transmise de génération en génération (*ibid.* : 71).

La façon dont le concept de paysage est mobilisé dans les différents travaux auxquels je me réfère, sous-tend que la relation sensible d'une personne ou d'un groupe de personnes à un espace peut être abordée par l'entrée "paysage" : le « paysage se donne comme un "échangeur" entre le sensible et le monde des significations », nous dit P. Sansot (1983 : 24). Je pourrais donc atteindre le monde des significations des participants en m'intéressant à leur sensibilité paysagère. Pourtant, plusieurs éléments des récits de ces personnes m'ont poussée à nuancer cette possibilité et, plus précisément, à rester ouverte au sens que les marcheurs donnent au paysage, à la place qu'ils lui attribuent dans leur expérience de l'espace et, éventuellement, à l'absence de paysage dans l'expression d'une relation sensible à l'espace. J'ai donc choisi de considérer que le **paysage n'était pas LE médiateur de la relation sensible de l'homme à l'espace, mais un intermédiaire parmi d'autres**[47]. Une relation paysagère à l'espace serait une forme de relation sensible, un rapport visuel à l'espace, obligatoirement, mais pas exclusivement : le paysage implique quelque chose qui se voit – le fruit d'une perception visuelle que viennent enrichir tous les autres sens – et que l'on interprète[48]. Il s'agit donc, dans le cas qui nous intéresse, le cas de personnes en situation de visite, de donner du sens à ce que l'on voit en conférant de l'immatérialité à une apparence matérielle.

Il y a en outre, dans la façon d'entendre le paysage, l'idée d'une esthétique positive de l'espace (Roma i Casanova F., 2002), comme si l'on ne pouvait parler que de « beaux paysages ». Plutôt que d'accepter cela sous forme de postulat, je voudrais explorer le rapport entre la mobilisation d'un registre de l'esthétique dans le récit des participants et l'usage du terme paysage. Est-ce que ce dernier « sous-tend ostensiblement » l'existence d' « une beauté

[46] « Qu'il soit de nature ou de l'artifice, tout paysage offre donc un ordre à la vue ; mais c'est le regard de l'homme qui devient paysage et qui le construit, car l'ordre paysagiste est une production de l'homme […] » (Luginbühl Y., 1989 : 44).
[47] Contrairement à la position que j'adoptais au début de ma recherche (Devanne A. S., 2005).
[48] « Le paysage implique l'existence d'un espace sur lequel l'œil et la conscience opèrent », nous dit G. Lenclud (1995) à propos de l'objet paysage en ethnologie.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

des choses et des êtres » (Sansot P., 1983 : 17) ? Et, plus précisément, est-ce que des personnes n'expriment leur rapport esthétique à l'espace qu'en termes de paysage et sinon … en quels termes ? Utilisé dans un sens commun, le paysage englobe tout ce qui est vu, avec ou sans jugement esthétique. Il permet, le plus souvent, d'exprimer soit un état (celui de dépaysement), soit une aspiration à la découverte (voir, découvrir de nouveaux paysage), une sorte de "conquête visuelle" de l'espace. On peut en outre imaginer que l'esthétique est très présente chez les marcheurs enquêtés, et ce d'autant plus qu'il s'agit de marcheurs en montagne. Mais si les participants aspirent à une jouissance esthétique (une quête qu'ils partageraient avec les premiers explorateurs de la montagne), une jouissance qui passe par des paysages variés et des points de vue permettant d' « embrasser de grandes étendues » (Briffaud S., 1994b : 48), je pose l'hypothèse qu'il existe, dans leurs récits, une autre beauté que celle qui est donnée à voir par le paysage, une beauté plus transcendantale, à mettre en relation avec une idée de la marche en montagne et particulièrement une idée de "bon" et peut-être aussi de "vrai", dans le sens "authentique" du terme**. L'expression d'un registre esthétique ne passerait pas forcément, en tout cas pas exclusivement, par le terme de paysage, et ceci serait propre au fait que l'expérience ordinaire, quotidienne, ne procède pas d'une séparation nette entre le beau, le bon, le vrai**[49].

J'ai finalement pris le parti de ne pas voir du paysage dans tous les témoignages, mais de laisser les personnes définir la place de la dimension paysagère dans leur expérience, de les suivre dans leurs registres d'expression. Ce qui revient à postuler que tout rapport à l'espace n'est pas forcément paysager.

1.2.2.3.2. Le Lieu et le Territoire comme formes d'appropriation de l'espace

J'ai choisi de traiter ces deux concepts ensemble par leur proximité dans la littérature et particulièrement parce que les deux sont couramment employés pour traduire le concept de *place*. Mon objectif n'est pas de travailler spécifiquement sur les modes de production de territoires ou de lieux, mais plutôt de comprendre si et comment ces concepts sont à prendre en compte dans la relation sensible des marcheurs (en montagne) à l'espace ; s'ils sont, dans le cas étudié ici, des concepts pertinents. Avant d'aller plus loin, rappelons que, y compris chez les Anglophones, il s'agit de concepts parfaitement polysémiques. Des travaux l'ont particulièrement montré, en inventoriant les différentes approches de *place*[50], de territoire[51] ; d'autres ont souligné les difficultés d'une traduction française unanime[52]. Dans tous les cas, à travers "territoire" comme à travers "lieu", l'idée ressort d'un espace approprié, socialement construit par des personnes ou des groupes. Et à défaut de nourrir les vastes débats autour de l'usage de ces termes (auxquels on pourrait ajouter ceux d' "environnement", de "milieu"[53], entre autres), il me faut choisir la façon dont ils seront utilisés ici.

Souvent, dans les travaux centrés sur la question de territoire, on retrouve une idée de production sociale, de valeur politique attribuée à une portion d'espace de fait

[49] Une hypothèse qui rejoint l' « harmonie des paysages » ou « idéal esthétique » du XIXè siècle souligné par Y. Luginbühl (1989 : 73) et qui « se comprend alors dans le rapprochement de valeurs morales, saisies et réunies par le regard porté sur une nature façonnée : le *Bon*, le *Vrai* supposent donc également le *Beau* ».
[50] Par exemple L. Ciolfi et L. Bannon (2003) et P. Gustafson (2001).
[51] Par exemple P. Alphandéry et M. Bergues dans l'introduction au numéro d'*Ethnologie Française* sur les « Territoires en questions » (XXXIV (1)) et G. Di Méo (1996).
[52] (Banos V., 2003).
[53] Sur la distinction des concepts de milieu, paysage et territoire, voir par exemple l'article de R.Assunto (2002), traduit dans les Carnets du Paysage.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

institutionnalisée. G. Di Méo définit, par exemple, le territoire comme le témoin « d'une appropriation à la fois économique, idéologique et politique (sociale donc) de l'espace par des groupes qui se donnent une représentation particulière d'eux-mêmes, de leur histoire, de leur singularité » (Di Méo G., 1998 : 38). La notion de conflits est souvent sous-jacente, de conflits à travers lesquels le groupe dominant défend ses intérêts ; l'idée de pouvoir, aussi, un pouvoir qui s'exprime en particulier dans une délimitation du territoire (Micoud A., 2004). Dans cette acception, il existe sans aucun doute une idée de territoire dans le récit de certaines personnes enquêtées. Je pense par exemple au Parc National des Pyrénées, où des gestionnaires appliquent des décisions politiques, pratiquent des aménagements, de sentiers notamment, imposent des restrictions d'accès (véhicules et animaux domestiques) et d'usages qui peuvent susciter des conflits. Je pense aussi à Villelongue, à telle vallée ou même aux Pyrénées, dont des habitants développeraient un sentiment d'appartenance à leur cadre de vie en termes de territoire, plus que d'espace géographique.

Mais cela signifie-t-il aussi que le concept n'est pas transposable chez des personnes qui se trouvent en situation de visite ? *A priori* et si l'on considère que tout visiteur est aussi habitant quelque part, on peut imaginer qu'être visiteur "ailleurs" (ou "ici") ne rejette pas cet ailleurs (ni cet "ici") à l'écart du processus de territorialisation des personnes. On rejoint ici l'idée des notions de distinction et de continuité dans l'attribution de significations à l'espace, un espace dont les portions, les objets, sont interconnectés entre eux et forment donc une sorte de réseau. Je rejoins aussi une définition plus large du territoire, telle qu'elle apparaît parfois dans la littérature : « [l]e territoire se rapporte alors aux multiples formes de particularisation et d'appropriation de l'espace, ce qui ouvre un vaste champ d'investigations sur la diversité des manières contemporaines de "faire du territoire", de s'identifier à des lieux et d'y nouer des liens » (Alphandéry P. et Bergues M., 2004).

Une définition qui, par ailleurs, nous oriente dans une direction peut-être plus intéressante pour aborder les concepts de territoire et de lieu : celle qui permet de les mettre en relation. Ainsi, le territoire aurait valeur symbolique, il serait ressenti plus que visuellement repéré et circonscrit et c'est en partie ce qui le distinguerait des lieux : « Le territoire regroupe et associe les lieux. Il leur confère un sens collectif plus affirmé que celui qui découle de leur seule pratique » (Di Méo G., 1998 : 41).

Le territoire relèverait donc du collectif (d'un processus de territorialisation d'un espace au sein d'une société) ; le lieu, espace lui aussi qualifié par la société, serait l'espace de la pratique, de l'usage, de la réalité (*ibid.*). Dans cette optique, et telle que je me suis positionnée plus haut, des territoires ne pourraient émerger des récits des personnes enquêtées qu'une fois ces dernières, marcheuses dans les Pyrénées, "rendues" au groupe (social) à l'intérieur duquel elles se reconnaissent. Pour certains, il pourrait s'agir du territoire de la marche, pour d'autres, du territoire des vacances en famille, etc. En revanche, des lieux pourraient être produits directement, indépendamment d'une question d'appartenance à des groupes sociaux.

B. Debarbieux (1995a) présente le lieu comme une construction symbolique, le fruit de valeurs à la fois sociales et subjectives individuelles, mais aussi comme une figure rhétorique du territoire. Il distingue alors le lieu « attribut » (territoire symbolisé par un de ses lieux les plus notoires – la France et la Tour Eiffel), le lieu « générique » (lieu attribut qui s'efface derrière la forme générique à laquelle il appartient – la France et le petit village) et le lieu de « condensation » (lieu dont la charge symbolique porte à la fois sur le spatial et le social – la France et le Panthéon). Mais il pose aussi et avant tout les lieux comme de simples éléments constituants de l'entité qu'est le territoire.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Dans l'une des définitions de "lieu" proposées dans un récent *Dictionnaire de la Géographie*, J. Lévy (2003) précise que « [l]a caractérisation d'un espace comme lieu est le résultat d'une construction » : « Dans un lieu (ou, plus précisément : pour autant qu'un espace peut être considéré comme un lieu), la position relative des phénomènes les uns par rapport aux autres perd toute signification. En l'identifiant comme lieu, on privilégie d'une part les interactions au *contact* en son sein et les relations distantes avec d'autres espaces » (*ibid.*). Dans le même ouvrage et dans une autre définition du terme, A. Berque (2003) propose de concevoir le lieu sous l'intitulé général de « Là où quelque chose se trouve ou/et se passe. Termes proches : endroit, place, position, site, emplacement, parages, lieudit, localité, coin, scène, théâtre… ». La géographie balancerait encore entre deux conceptions du lieu : l'une géométrique, l'autre relationnelle. A. Berque propose alors de voir le lieu dans l'imbrication des deux. Le lieu est, dans cette optique, à mettre en rapport avec les choses dans la combinaison d'une identité (*topos*, identité physique) et de prédicats (les valeurs et sens qui constituent la *chôra*). Il est de plus soumis à une *chorésie*, une diffusion de la *chôra*, d'autant plus grande que le lieu est signifiant : « les lieux de la réalité, ceux qu'étudie la géographie, transgressent leur topicité : ils s'agencent en chorésies mouvantes, contingentes comme le sont les prédicats de l'histoire ; mais pourtant, jamais ils ne s'affranchissent totalement des lois de l'identité physique » (*ibid.*).

On retrouve, dans ces différentes acceptions de "lieu", des éléments proches des façons dont le concept de *place* a été défini par les Anglophones ; en particulier les définitions de E. Relph (1976 : 46), qui distingue trois composantes (des éléments physiques statiques, des activités et des significations), et de D. Massey (cité par Gustafson P., 2001 : 6), qui voit en *places* un processus, quelque chose qui évolue au cours du temps et qui diffère d'une personne à l'autre, quelque chose qui ne fonctionne pas seul, mais en relation avec l'extérieur. Et si, pour le moment, je n'ai traduit le terme de *place* que par portion de l'espace, je pense, à l'instar de ce que suggère A. Berque, que le lieu peut avoir beaucoup d'équivalents, autant de termes, à mon avis, pour traduire celui de *place*. S'intéresser aux lieux mobilisés dans les récits des participants permettrait donc d'identifier les portions d'espace qui font sens chez eux, des « endroits » pratiqués, connus, décrits, imaginés, désirés, etc. ; des repères dans l'espace (des « coins », comme ils le disent souvent). Autant de termes qui, comme des expressions plus précises telles que « le pic de Machin », « la vallée Unetelle » ou le « lac de Truc », sont englobés dans le concept de *place*, participent de leur expérience de l'espace, de leur définition d'eux-mêmes. C'est en tout cas la position que je me propose d'adopter. En traduisant "*place*" par "lieu", je donne au concept de lieu à la fois ce caractère englobant et les significations précisées plus haut.

Avant de conclure sur ce point, je voudrais évoquer une autre notion qui me semble participer de l'expérience des marcheurs en montagne, **une notion que j'ai appelée "type d'espace"** et qui permettrait de réunir, par **des caractéristiques similaires**, des lieux différents. Je pense en particulier à la façon dont on peut parler de montagne, mer, plaine, ville, etc., pour faire référence à des caractéristiques propres à la montagne, la mer, la plaine, la ville, etc., en général (telles qu'on se les représente et/ou telles qu'on les connaît). Dans cette acception, les mots ne renvoient pas à des lieux que l'on pourrait retrouver une fois sur place ou éventuellement sur une carte, comme des endroits précis. Ils n'ont pas d'échelle, non plus. Ce sont des termes génériques qui désignent à la fois des espaces qualifiés[54] et des ensembles de lieux (et d'objets). **C'est en cela que je les qualifie de "types d'espace", une notion pour exprimer une interconnexion entre des lieux qui résulte de leur « distinction »**[55] :

[54] Une qualification qui n'est pas spécifiquement paysagère ni esthétique, comme le sont la mer et la montagne en tant que « schèmes de perception et de délectation », dans l'ouvrage de A. Roger (1978 : 123-125).
[55] Au sens défini plus haut (1.2.2.1. Quelques principes de l'expérience de l'espace).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

« Importantly, similarities as well as differences may contribute to the distinction of place, as distinction is not only about establishing the uniqueness of the place, but also about categorization, about telling what *kind* of place it is, and thus what it has in common with other places » (Gustafson P., 2001 : 13).

Travailler sur l'expérience de l'espace et non sur l'expérience du paysage ou sur l'expérience des lieux permet de mieux coller au vécu des personnes enquêtées, de ne pas leur imposer d'endroits précis ni de faire correspondre leur discours à des concepts délimités. Cela permet aussi d'identifier les lieux qui font sens (les Pyrénées ? le lac de ? une maison ? etc.) et la nature des significations qui émergent alors. Cela permet enfin de mettre en évidence des réseaux entre des lieux (*networks of places*), qu'il s'agisse de les regrouper en catégorie, de les opposer ou simplement de les associer entre eux. J'ai donc pris le parti de ne pas faire entrer *a priori* le regard des personnes ordinaires dans un moule conceptuel, académique : comprendre la relation des personnes à l'espace passe, à mon avis, **par l'identification des termes dans lesquels ces personnes expriment leur(s) rapport(s) à l'espace**. Or, de façon générale, les personnes enquêtées ne s'expriment pas avec des concepts scientifiques, mais avec des mots, leurs mots.

Dans tous les cas, ce qui nous intéresse ici est la compréhension approfondie d'expériences vécues. J'ai pour l'instant évoqué la question des significations, sans préciser le contexte de production de ces significations. Or, **l'idée que je voudrais défendre ici est que les significations attribuées à un espace n'existent en tant que telles que dans le contexte où elles sont mobilisées : elles émanent d'un "regard" posé** dans le cadre de telle pratique, tel jour, dans tel état d'esprit, etc. Pour véritablement comprendre le rapport de personnes à l'espace on ne peut donc s'affranchir de prendre en compte ce contexte et particulièrement les pratiques dans lesquelles les significations sont mobilisées. Une relation sensible à l'espace **serait, c'est en tout cas la posture que je me propose d'adopter, un jeu entre perception et cognition, mobilisées dans le cadre d'une/de pratiques de l'espace ; un jeu entre les sens (vue, toucher, odorat…), les émotions, les sentiments, les connaissances ; entre, finalement, représentations et pratiques (corporelles) de l'espace.** Elle s'inscrirait ainsi dans un projet, dans le sens où A. Schutz (1994) a défini le terme ; un projet qui prend forme dans l'imagination d'abord (qui est prévu) puis dans les faits[56], un projet qui s'inscrit dans le temps et dans l'espace[57]. Les représentations, ce sont tout ce que l'on … se représente sans y être, y compris les fantasmes, l'imaginaire et les souvenirs, et que l'on "emmène" avec soi. Elles sont influencées par et/ou nourrissent les pratiques. Les pratiques regroupent tout ce qui est usages d'un espace, d'un lieu ou d'un objet… et les conditions de ces usages. Elles sont influencées par et/ou nourrissent les représentations[58].

[56] « Dans ce texte, nous emploierons le terme "d'action" au sens de la conduite humaine, en tant que prévue à l'avance par son acteur, c'est à dire, la conduite basée sur un projet préconçu. Le terme d'"acte", quant à lui, désignera le résultat du processus qui s'est déroulé, c'est à dire l'action accomplie » (Schutz A., 1994 : 26).
[57] « Ce qui est préparé d'une action, c'est aussi bien son lieu que son moment, et la temporalité d'une activité sociale la situe tout autant que son inscription spatiale : elle construit sa narrativité et la met en intrigue alors que son déploiement dans un espace construit son exposition et sa mise en scène » (Joseph I., 2000 : 54).
[58] De fait, quand dans la suite du texte j'emploie le terme de « pratique », pratique de la marche à pied notamment, ce n'est pas en opposition aux représentations, mais bien dans l'acception de pratiques et de représentations "inséparables".

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

1.2.3. L'Expérience de l'espace de marcheurs, visiteurs en montagne

Les personnes que j'ai rencontrées dans les Pyrénées pratiquent la marche à pied et étaient en situation de visite. Il me faut préciser pourquoi j'ai choisi de travailler dans ce contexte et quelles sont les implications théoriques – en termes de construction d'un attachement de personnes aux lieux et/ou entre elles – d'un travail sur la marche, du moins sur des marcheurs à pied, en visite et en montagne.

1.2.3.1. L'Expérience de l'espace de marcheurs.

« Si voyager c'est découvrir, l'important c'est la vitesse », disait un capitaine de navire, héros d'un roman de Bjorn Larsson (1999). Et s'il parlait là de navigation, son idée s'applique, je trouve, à toute forme de voyage ; et, dans l'autre sens, à tout moyen de déplacement. Ainsi, est-ce que toute marche à travers des rues, des champs, des sentiers, sur une plage, etc., n'est pas en soi un voyage (parfois très court, parfois plus long) que l'on s'offre à travers soi, à travers l'espace, à travers le temps ? Un voyage au cours duquel la vitesse à laquelle on se déplace est réduite à son minimum et qui ne prendrait tout son sens que dans cette lenteur, justement louée par P. Sansot (1998) ou N. Bouvier (1992) ? Nul doute, en tout cas, qu'elle est une pratique hautement recommandée pour saisir la diversité, l'ampleur, voire la beauté des choses.

1.2.3.1.1. Ce qu'implique la marche à pied en matière de rapport sensible à l'espace

Si, au début de ma recherche, j'ai décidé de travailler sur la marche à pied, c'est pour plusieurs raisons qui en soulignent l'intérêt dans un travail sur la compréhension des relations sensibles de l'homme à l'espace. **Je voulais d'abord choisir une pratique qui soit accessible à tout le monde (du moins au plus grand nombre)**. Il me semblait difficile et peu approprié d'essayer de faire le tour des usages récréatifs (c'est-à-dire hors usages utilitaires) de l'espace en montagne : de prendre en compte des activités comme le deltaplane, le canyoning, le rafting et tous les sports de sensations ; mais aussi, pourquoi pas, la pêche et la lecture et la sieste et toutes les activités de farniente. J'ai donc préféré me concentrer sur l'expérience de l'espace telle qu'elle naît d'un type de pratique, plutôt que de piocher parmi quelques représentants de quelques activités. Rapidement, mon choix s'est fixé sur la marche à pied et toutes ses déclinaisons, la marche à pied comme constellation de pratiques sociales.

La marche à pied, en montagne comme ailleurs, comprend en effet **un grand nombre de modes de pratique de l'espace**, de la contemplation à l'épreuve sportive en passant par la revendication, de la promenade au pèlerinage, du quart d'heure à trois semaines, etc. Elle se déroule, de plus, dans des contextes variés : en solitaire ou en groupe[59], que ce soit en famille, entre amis, au sein d'un club, etc. La marche à pied est ensuite un **moyen de locomotion (peut-être le seul) qui n'impose pas l'achat ou la possession du moindre matériel,** ni un apprentissage souvent coûteux. Elle est, de fait, accessible, sinon à tous, au moins au plus grand nombre. Ce qui n'est pas le cas de la voiture, ni du vélo, ni du cheval, ni, notamment en montagne, du deltaplane, du rafting, etc. En revanche, rien n'empêche certains d'investir. Et il

[59] Le groupe dont il est question ici est à distinguer du groupe social : il s'agit d'un groupe de marche, c'est-à-dire d'un ensemble de personnes qui se réunissent pour marcher (j'emploie aussi les expressions "groupe de marcheurs", "groupe de participants", "groupe de niveau", etc. pour évoquer cette idée d'une réunion de marcheurs). Il s'agit d'une distinction de termes importante puisqu'elle sera reprise tout au long des chapitres à suivre.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

y a là, certainement, tout un gradient, en termes de matériel, à prendre en compte, allant de l'absence totale d'équipement spécialisé à "la panoplie du parfait randonneur". C'est aussi un moyen de déplacement qui permet de **porter toute son attention sur ce qui nous entoure**, bien qu'il vaille parfois mieux jeter un coup d'œil à ses pieds… et, parfois aussi, maîtriser certaines techniques. Le marcheur, ensuite, n'est rarement que marcheur. Il utilise un certain nombre des équipements et infrastructures à sa disposition : il vient en voiture ou autre (route, parking) et part ensuite marcher (sentiers ou hors piste). **Enfin, la marche est une pratique qui nous offre un contact direct et physique avec la matérialité de l'espace**, qui nous permet d'avoir "les deux pieds dans l'espace" (mais sur terre). C'est aussi celle dont la vitesse est la mieux adaptée à la contemplation… à condition de regarder.

Il existe deux types d'écrits sur la marche, qui permettent d'en saisir l'importance dans une relation vécue aux choses : les témoignages de "marcheurs", à travers des essais littéraires, et les travaux scientifiques ; les seconds font souvent référence aux premiers mais sont aussi largement plus rares. Nombreux sont ceux qui (chez les uns et les autres) attribuent la paternité d'une marche solitaire et oisive – l'invention de la promenade en ce qu'elle implique une superficialité dans un rapport à soi et aux choses – à Jean-Jacques Rousseau et à ses *Rêveries de promeneur solitaire* (publiées en 1782) : « Je ne cherche point à m'instruire : il est trop tard. D'ailleurs je n'ai jamais vu que tant de science contribuât au bonheur de la vie. Mais je cherche à me donner des amusements doux et simples que je puisse goûter sans peine et qui me distraient de mes malheurs. Je n'ai ni dépense à faire ni peine à prendre pour errer nonchalamment d'herbe en herbe, de plante en plante, pour les examiner, pour comparer leurs divers caractères, pour marquer leurs rapports et leurs différences, enfin pour observer l'organisation végétale de manière à suivre la marche et le jeu de ces machines vivantes, à chercher quelquefois avec succès leurs lois générales, la raison et la fin de leurs structures diverses, et à me livrer au charme de l'admiration reconnaissante pour la main qui me fait jouir de tout cela » (Extrait de la Septième promenade)[60]. Il faut néanmoins préciser que, malgré le titre de l'ouvrage, c'est plus dans *Les Confessions* (1770) ou dans *L'Emile* (1762) que J.J. Rousseau évoque véritablement ses "promenades solitaires"[61].

Et c'est à William Wordsworth que revient l'invention de la marche comme « mode d'être-au-monde » (Tiberghien G. A., 2004). W. Wordsworth – avec sa sœur, Dorothy – serait l'un des premiers à avoir marché « pour le double plaisir d'avancer sur [ses] deux jambes et de s'imprégner du paysage à la source de [son] inspiration » (Solnit R., 2002 : 113). Il serait celui qui (avec Thomas de Quincey) a jeté un pont entre la marche subversive, celle qui permet de défendre des droits et des intérêts, et la « flânerie champêtre du connaisseur esthétisant » (*ibid.* : 148). C'est à W. Wordsworth que nous devrions finalement l'idée qu'il « faut se promener à pied dans la nature pour vraiment communier avec elle » (*ibid.* : 379), communier par exemple au son du chant des rossignols :

> « […] This grove is wild with tangling underwood,
> And the trim walks are broken up, and grass,
> Thin grass and king-cups grow within the paths.
> But never elsewhere in one place I knew
> So many Nightingales: and far and near
> In wood and thicket over the wide grove
> They answer and provoke each other's songs –
> With skirmish and capricious passagings,
> And murmurs musical and swift jug jug
> And one low piping sound more sweet than all –

[60] (Rousseau J.-J., 1972).
[61] (Rousseau J.-J., 1995, 1999).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Stirring the air with such an harmony,
> That should you close your eyes, you might almost
> Forget it was not day! On moonlight bushes,
> Whose dewy leafits are but half disclos'd,
> You may perchance behold them on the twigs,
> Their bright, bright eyes, their eyes both bright and full,
> Glistning, while many a glow-worm in the shade
> Lights up her love-torch. »
> (William Wordsworth, extrait de *THE NIGHTINGALE*, A Conversational Poem, Written In April 1798)[62].

Une idée de communion avec la nature qui, quelques années plus tard, ne constitue plus que quelques chapitres de l'*Art de se promener* selon Karl Gottlob Schelle (1802). Celui-ci, philosophe allemand, nous offre un véritable traité, presque un mode d'emploi de la promenade (d'une promenade comme art) en ville comme dans la nature, sur des « promenades publiques » ou non. Pour lui, être promeneur c'est exceller dans l'art de la promenade en toute circonstance : « *Nécessité de se promener régulièrement dans la nature et sur les promenades publiques.* Ces deux façons de flâner, au milieu de la nature et sur les promenades publiques d'une ville, répondent bien à la finalité d'une promenade ; mais aucune n'y répond pleinement. Les deux doivent être combinées si l'on veut que la promenade réunisse tous les avantages que notre existence intellectuelle est en droit d'en attendre. Celui qui ne ferait que flâner sur les promenades publiques témoignerait de bien peu de sensibilité pour la nature, tandis que celui qui s'appliquerait à éviter les promenades publiques par un commerce solitaire avec la nature ferait bien peu de cas des avantages que la vie en société apporte à la culture sous toutes ses formes » (Schelle K. G., 1996 : 46).

Vient ensuite Henry David Thoreau, au milieu du XIX^{è} siècle, avec des ouvrages comme *Walden, or Life in the woods* ou *Walking*[63]. Et, à peu près à la même époque mais en Europe, Robert Louis Stevenson et son *Voyage en Cévennes avec un âne*[64]. Il n'est pas question ici de citer tous ces marcheurs célèbres, mais plutôt de souligner leur présence et leur influence : la marche à pied (et ses différentes déclinaisons) devient, dès fin du XVIII^{è} siècle, une activité culturelle qui contribue à l'expérience esthétique (et souvent solitaire) de ces premiers représentants du romantisme, « une façon tout à fait respectable de voyager » (Solnit R., 2002 : 114)[65].

Et, alors que la marche décline depuis la fin XX^{è} siècle, avec, à la fois, l'évolution des modes de transport et la disparition corrélative des « lieux propices à la déambulation terrestre » (*ibid.* : 330), ces dernières décennies (depuis le milieu du XX^{è} siècle surtout) ont aussi vu passer leurs marcheurs célèbres. Il s'agit d'explorateurs, souvent, dont les excursions étaient / sont à la croisée de quêtes scientifique et idéologique et/ou de combats du corps et de l'esprit ; il s'agit aussi de flâneurs, de curieux, qui mettent à profit le temps que leur offrent leurs longues marches : Théodore Monod (1902-2000)[66], Nicolas Bouvier (1929-1998), Bruce Chatwin (1940-1989), Pierre Sansot (1928-2005)[67] et, aujourd'hui encore, Bernard Ollivier[68] et tant d'autres. Autant d'écrivains-marcheurs – ou de marcheurs-écrivains – qui ont loué (et

[62] (Wordsworth W., 1798).
[63] (Thoreau H. D., 1854, 1862).
[64] (Stevenson R. L., 1879).
[65] Pour un aperçu sur l'histoire de la marche et des marcheurs, voir en particulier les ouvrages de D. Le Breton (2000) et de R. Solnit (2002), auxquels il est par ailleurs largement fait référence ici.
[66] (Monod T., 2002).
[67] (Sansot P., 1983, 1998, 2000).
[68] (Ollivier B., 2000 ; Ollivier B., 2001 ; Ollivier B., 2003).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

appliqué) les vertus du nomadisme. Ainsi, B. Ollivier explique-t-il dans le premier tome de son récit : « La marche est porteuse de rêves. Elle s'accommode mal de réflexion construite. […] La marche est élan, action, mouvement. Dans l'effort, sans cesse sollicité par les mutations imperceptibles du paysage, la course des nuages, les sautes du vent, les flaques de la route, le frémissement des blés, la pourpre des cerises, l'odeur des foins coupés ou des mimosas en fleur, l'esprit s'affole, se fractionne, répugne au travail continu. La pensée butine, vendange, moissonne des images, des sensations des parfums qu'elle met de côté, pour plus tard quand, le nid regagné, sera venu le temps de les trier, de leur donner un sens » (Ollivier B., 2000 : 30).

1.2.3.1.2. « La marche est le triomphe du corps »[69]

Mais si la marche, la longue marche de certains, a trouvé ses quartiers de noblesse dans ces écrits, elle peut aussi rester une pratique modeste, qui allie familiarité des lieux et découverte : « Les lieux se donnent à ceux qui se donnent à eux ; mieux on les connaît, plus on y sème souvenirs et associations, qui y germent, invisibles, attendant qu'on repasse par là pour les récolter, tandis que les lieux nouveaux offrent des idées et des possibilités inédites. Partir à la découverte du monde est un des meilleurs moyens d'aller à la découverte de l'esprit, et qui voyage à pied circule de l'un à l'autre » (Solnit R., 2002 : 24).

Une pratique qui, avant toute chose, offre à l'homme la possibilité d'une relation étroite et physique au monde. Quel que soit le contexte dans lequel on l'exerce – et je n'aborderai pas ici les cas particuliers du pèlerinage[70], de la marche revendicative[71] ou encore de la lutte quotidienne des sans-abri[72] ; je ne parlerai pas non plus de ces formes de marches qui, dans d'autres cultures, dans d'autres environnements, sont avant tout des pratiques de survie – la marche est une activité corporelle particulière qui introduit à « la sensation du monde » (Le Breton D., 1997). Et contrairement aux autres modes de déplacements – motorisés, notamment –, elle n'implique pas la seule vue. « L'homme qui marche participe de tout son corps aux pulsations du monde » (*ibid.*) : il mobilise tous ses sens – toucher, odorat, vue, etc. – et des sensations diverses et opposées, liées aux aléas du climat, aux risques pris ou à éviter, au poids du sac, etc.

Ainsi, la marche serait une manière d'appréhender son corps et la façon dont on établit, à travers lui, un lien à l'espace, un lien au monde, comme le souligne R. Solnit. « Le chemin est un prolongement du marcheur, les endroits réservés aux balades sont les monuments dédiés à son avancée, et marcher est autant une manière de fabriquer le monde que de l'habiter », nous dit-elle (Solnit R., 2002 : 47). Et finalement, marcher serait une « façon de connaître le monde à partir du corps et le corps à partir du monde » (*ibid.*).

C'est donc comme pratique privilégiée dans l'expression d'un rapport sensible à l'espace que je me propose de considérer la marche à pied : « L'impureté de la marche est précisément ce qui la rend digne d'être tentée : les paysages, les pensées, les rencontres – toutes choses qui relient l'intelligence au monde par l'intermédiaire du corps vagabond et sont le levain de l'esprit absorbé en lui-même » (Solnit R., 2002 : 177).

[69] Extrait d'un ouvrage de D. Le Breton (2000).
[70] Voir par exemple D. Julia (1997).
[71] Voir par exemple M. Perrot (1997) et R. Solnit (2002).
[72] Voir par exemple E. Contini (1997).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La marche – et le parcours du marcheur à travers l'espace et le temps – permet de relier des lieux, des objets, physiquement (d'un point à un autre) mais aussi symboliquement (quand, ici, on se souvient d'être allé là ; quand on vient là pour fuir là-bas ; quand on préfère marcher ici plutôt qu'ailleurs ; etc.). Elle permet aussi de constituer réellement et idéellement l' « espace hodologique de chacun » (Besse J. M., 2004) : « l'espace hodologique n'est pas un ensemble de points juxtaposés et renfermés sur eux-mêmes : c'est un système de relations, et de chemins qui *constituent*, en tant que tels, le monde. Ainsi, dire d'un marteau qu'il est "à côté" du clou suppose qu'existe un chemin qui va du marteau au clou et qui *doit* être franchi. Plus généralement, la position d'une chose quelconque est relative au chemin qui y conduit. Le monde originel de l'existence humaine est constitué de chemins et de routes qui mènent vers les choses »… J'en arrive finalement à une précision supplémentaire dans la définition de l'espace tel qu'il est entendu ici, non pas comme quelque chose d'abstrait, propre à la métaphysique, mais comme un « espace à la fois éprouvé et pratiqué, c'est l'espace concret de l'existence humaine » (*ibid.*).

En outre, la marche en tant que pratique de loisirs, en tant que moyen, aussi, de communier avec la nature, en tant qu'expérience contemplative, spirituelle ou esthétique (Solnit R., 2002 : 118) n'apparaît pas comme telle indépendamment du tourisme. C'est aussi au XVIIIe siècle que naissent le tourisme rural et les guides « du bon regard », qui expliquaient « comment regarder ce qu'il y avait à voir » (*ibid.* : 129).

1.2.3.2. L'Expérience de l'espace de personnes en situation de visite

Dans son ouvrage *Le chercheur et le quotidien*, A. Schutz précise à propos du projet et de l'action : « Ce n'est pas le processus de l'action au moment où il se déroule mais l'acte imaginaire comme s'il était réalisé qui est le point de départ de tous les projets que l'on peut faire » (Schutz A., 1994 : 26). Or, travailler avec des personnes en situation de visite facilite à mon avis un travail sur leur « projet », sur la compréhension de leurs intentions : dans le contexte de la visite, l'acte imaginaire peut se dérouler bien avant (anticipation / préparation) et bien après (récits / souvenirs) l' « action », et peut donc être abordé en tant que tel plus facilement que dans le seul contexte des pratiques quotidiennes. Mais que peuvent donc venir chercher ces visiteurs qui font de la marche en montagne et, dans le cas qui nous intéresse ici, ceux qui viennent dans les Pyrénées exercer leur pratique ?

1.2.3.2.1. Ce que j'entends par visite et visiteur

Avant de voir comment répondre à cette question, je voudrais indiquer le sens que je donne aux termes visite et visiteur et, particulièrement, ce qui les distingue de leurs cousins tourisme et touriste. Peu de choses en fait, dans le sens où je les entends ici : il s'agit plutôt de précisions terminologiques.

En ouvrant des dictionnaires, j'ai trouvé (ce ne sont que des exemples) à « tourisme » :

> « Activité d'une personne qui voyage pour son agrément, visite une région, un pays, un continent autre que le sien, pour satisfaire sa curiosité, son goût de l'aventure et de la découverte, son désir d'enrichir son expérience et sa culture »[73].
>
> « Il [le tourisme] comprend les activités déployées par les personnes au cours de leurs voyages et de leurs séjours dans les lieux situés en dehors de leur environnement habituel pour une période consécutive que ne dépasse pas une année, à des fins de

[73] Dictionnaire Le Trésor de la Langue Française, à "Tourisme" : http://atilf.atilf.fr/.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> loisirs, pour affaires et autres motifs non liés à l'exercice d'une activité rémunérée dans le lieu visité »[74].

Le terme couvre aussi parfois un sens plus strict, notamment celui de passer une nuitée au moins en dehors de chez soi. Ainsi, est touriste « tout visiteur dont le séjour dans le pays visité comporte au moins une nuit ou est supérieur à 24 heures. Le motif peut être soit personnel (agrément, visite à de la famille ou à des amis...) soit professionnel (mission , réunion ...) » [75] .

J'ai travaillé avec des personnes qui, si elles se déplaçaient bien de chez elles à l'endroit choisi pour aller marcher, n'y passaient pas forcément la nuit. Ni l'idée de voyage, ni l'idée de séjour ne semblent en fait adaptées à bon nombre des participants. Finalement, un visiteur serait, dans le cas étudié ici, quelqu'un qui se rend quelque part, pour quelques heures comme pour quelques jours, et qui pratique la marche à pied dans l'idée de satisfaire un besoin, une envie, un désir, à des fins de loisirs – et donc en aucun cas pour des motifs professionnels. Une acception qui rejoint celle que l'on peut trouver dans un dictionnaire, au mot « visite » : « action de se rendre dans un pays, un lieu, d'aller voir un monument, un musée, etc., pour en découvrir ou en approfondir l'intérêt (artistique, scientifique, culturel, etc.) »[76].

Etre touriste, c'est donc être visiteur, mais le visiteur n'est pas forcément touriste. Etre visiteur, ce n'est donc pas anodin. Cela relève à la fois d'une décision de partir, de rompre avec quelque chose pour se diriger vers autre chose (de familier ou d'inconnu) ; d'un choix, celui d'une destination, d'une activité, celui aussi de personnes avec qui l'on part ; etc. Pourquoi ajouter cette dimension de la visite à celle de la pratique de la marche ? Justement pour m'inscrire dans le cadre d'une pratique de loisirs. La précision n'est pas nécessaire pour les visiteurs extérieurs, pour ceux qui font le déplacement depuis chez eux pour venir marcher dans les Pyrénées. Ces visiteurs sont finalement des touristes qui ne s'engagent pas dans la durée de leur séjour. Et, d'un point de vue théorique, les recherches sur le tourisme et la visite ont conduit à des résultats qu'il me semble intéressant de prendre en compte et de présenter ici. Mais n'existe-t-il pas d'autres façons d'être visiteur que celle de se couper physiquement de son quotidien ? Et plus précisément, n'est-il pas possible d'envisager que des habitants, des montagnards en ce qui nous concerne, soient "visiteurs chez eux" ? Quand on croise des personnes sur les sentiers pyrénéens, rien n'indique en tout cas qu'ils soient d'ici ou d'ailleurs. Il m'est arrivé, parfois, de discuter avec des marcheurs qui disaient habiter à côté du parking où j'avais laissé ma voiture ou un peu plus loin, dans la vallée. En terminant ce point sur la visite et avant de relier visite, marche et montagne, j'aborderai donc la question des habitants.

1.2.3.2.2. Aperçu sur les théories de l'expérience touristique

Quand on se penche sur la littérature scientifique sur le tourisme ou la visite, on remarque que, bien souvent, les termes visite / visiteurs et tourisme / touristes apparaissent de façon concomitante. Expériences du visiteur et du touriste (*visitor / tourist experiences*) sont des concepts utilisés l'un pour l'autre et mobilisent donc les mêmes champs théoriques. On remarque aussi que la plupart des travaux sont anglophones, avec un nombre significatif de

[74] Sur le site de l'Organisation Mondiale du Tourisme (OMT) : http://www.world-tourism.org.
[75] Tiré de *Le Tourisme , un phénomène économique :* http://dicotourisme.ifrance.com/dicotourisme/lettret.htm.
[76] Dictionnaire Le Trésor de la Langue Française, à "Visite" : http://atilf.atilf.fr/.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

revues consacrées au sujet[77]. Parmi ceux auxquels je me suis intéressée, ceux qui abordent la problématique du tourisme à partir des sciences sociales et humaines, on peut distinguer plusieurs optiques : par exemple les recherches qui visent à comprendre les motivations et attentes des touristes ; celles qui conduisent à des typologies d'usages ou de personnes.

Je me suis particulièrement concentrée sur les recherches qui abordent le rôle du voyage, du tourisme, de la visite dans la construction de l'identité des personnes ; des travaux qui proposent souvent des pistes intéressantes autour d'une quête de l'autre et de l'ailleurs, notamment.

Un ancrage des travaux dans les théories des années 1960-1970

L'un des premiers auteurs à avoir théorisé l'expérience touristique est le sociologue israélien E. Cohen. Dans un article de la fin des années 1970, il dépasse la polémique qui oppose alors deux visions du tourisme[78] (Cohen E., 1979) : une expérience superficielle pour les uns (notamment D.J. Boorstin[79]), une quête de l'authentique, « *pèlerinage de l'homme moderne* », pour les autres (comme D. MacCannell[80]). À la croisée des sociologies des loisirs et de la religion, il propose une typologie basée sur la relation entre les individus et leur "centre", un centre qui symbolise les croyances et/ou les attachements suprêmes (religieux ou culturels) de chacun. Il dégage cinq modes d'expérience touristique, entre le tourisme de masse moderne et le pèlerinage, entre un « tourisme de re-création » (*recreational mode*), qui rapproche l'individu de son centre par un éloignement temporaire, et un « tourisme existentiel » (*existential mode*), pour ceux qui trouvent dans l'expérience touristique un nouveau centre spirituel (un mode qui se rapproche du pèlerinage).

Une autre façon (et une autre théorie fondatrice) d'aborder la question de l'expérience des touristes est celle qui s'intéresse à l'interaction entre les touristes et ceux qui les accueillent, entre les "hôtes" (*hosts*) et leurs "invités" (*guests*). Il s'agit, en premier lieu, des travaux de V. Smith et de son ouvrage paru en 1977, *Hosts and Guests*, dans lequel elle souligne l'omniprésence des touristes et les distingue en fonction de leurs motivations et, de fait, de leurs destinations[81].

Depuis, les recherches sur le tourisme n'ont cessé d'apporter de nouvelles pierres à ces différentes constructions théoriques. Nombreux sont les travaux récents (depuis le milieu des années 1990) qui reviennent sur les théories proposées par ces auteurs (E. Cohen, D. MacCannell et V. Smith principalement). Certains proposent par exemple de nouvelles typologies inspirées de celle de E. Cohen, à propos de la randonnée, du moins du *backpacking*[82] (Uriely N. *et al.*, 2002), des loisirs en général (Lengkeek J., 2001) ou encore

[77] *Annals of Tourism Research, Tourism Management, Tourist Studies, Current Issues in Tourism, Journal of Travel Research*, pour ne citer que des titres parmi les plus généraux (ceux, du moins, auxquels j'ai eu accès).
[78] Plusieurs publications retracent les grandes lignes propres à différentes conceptions de l'expérience touristique (Brown D., 1999 ; Graburn N. H. H. et Barthel-Bouchier D., 2001 ; Li Y., 2000), resituant ainsi les différents auteurs et leurs théories.
[79] Boorstin, D.J., 1964. *The image : A guide to pseudo-events in America*. New York : Harper & Row (cité entre autres – et nombreux – exemples par Cohen E., 1979 ; Graburn N. H. H. et Barthel-Bouchier D., 2001 ; Lengkeek J., 2001 ; Wickens E., 2002).
[80] MacCannell, D., 1976. *The tourist: A new theory of the leisure class*. New York : Schocken Books (*ibid.*).
[81] « There Smith not only confirmed the presence of tourists 'everywhere' but she (and Graburn, 1989) carefully delineated many different kinds of tourists coexistent but differing in their motivations and hence where they would be found » (Graburn N. H. H. et Barthel-Bouchier D., 2001 : 148).
[82] C'est le terme employé dans les travaux sur les personnes qui partent découvrir le monde sac au dos, les routards (*backpackers*). La traduction "*backpacking*" par "randonnée" ne rend pas compte de l'idée de distance et de durée que la pratique implique.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

pour revisiter l'opposition entre le sacré et le profane (Wickens E., 2002)[83]. Ces recherches n'ont cessé, aussi, de souligner (que ce soit pour la dénoncer ou pour la renforcer) la distinction entre le « touriste », chantre de la consommation, et le « voyageur authentique », y compris le pèlerin.

Pauvre "touriste"…

Aborder le tourisme comme processus de construction sociale, c'est envisager celui de distinction sociale, de distinction des "autres". Mais, contre toute attente, dans la littérature, cet "autre" est autant le touriste, celui que l'on dédaigne et, surtout, qui incarne le statut dont il faut se distinguer, que l'hôte auquel on rend visite. Le touriste est le grand perdant dans la façon dont on se représente… le tourisme, et ce depuis ses premières heures[84].

La distinction touriste / voyageur ou touriste de masse / touriste authentique, est particulièrement récurrente et apparaît dès que les recherches abordent l'image que l'on a du touriste ou que celui-ci a de lui-même. Ainsi, interrogés sur la question du prestige (depuis leur propre expérience), certains soulignent que le touriste se distingue du voyageur par la (non)intensité de son expérience (Riley R. W., 1995). V. Galani-Moutafi (2000) précise quant à lui que les touristes ont des images préconçues et sont à la recherche de prestations différentes de ce qu'ils trouvent au quotidien ; ils ont une expérience avant tout visuelle et superficielle ; autant de caractéristiques qui les distinguent du voyageur. Et de façon générale, quelles que soient les significations que le touriste attribue à son activité, celui-ci a plutôt tendance à se refuser en tant que tel et à se qualifier de voyageur, client ou visiteur (McKercher B., 1996). C'est dire à quel point il s'agit avant tout d'une question d'usage des termes et à quel point le sens qu'on leur attribue est important !

Sans réhabiliter le touriste, J.D. Urbain (2002b) propose quant à lui une explication à cette image d' « idiot du voyage ». Il souligne ainsi la méconnaissance dont est « victime » le touriste (il est considéré comme indiscret, voyeur, il dérange, dégoûte, etc.) pour finalement montrer qu'il est avant tout ignoré (en tant qu'individu, pas en tant que consommateur, bien sûr…). Le touriste serait aussi l'anti-héros par excellence des récits de voyage, le voyageur reprochant au touriste de « banaliser » le monde. Bref, au final, c'est surtout la publicité qui parviendrait à tirer son épingle du jeu, sachant habilement se servir de ce « complexe » d'image. Dans le cas étudié ici, à défaut de tenter de comprendre pourquoi le touriste est si mal considéré, j'évoquerai la façon dont les participants parlent des touristes et parlent / en parlant d'eux-mêmes. Mais je ne pense pas parvenir à des conclusions très différentes : ***a priori* les visiteurs extérieurs enquêtés ont plutôt tendance à préférer ne pas être considérés comme touristes**.

Les autochtones d'un côté, les touristes de l'autre. Et qu'en est-il du résident secondaire ? Habitant de passage, touriste « fidèle à un territoire et à un domicile alternatifs » (Urbain J. D., 2002a) ? Ceux que j'ai rencontrés se sentent particulièrement chez eux dans leur domicile d'occasion. Peut-être parce que, finalement, c'est le seul endroit où ils ont pleinement choisi de vivre, même si ce n'est que de façon temporaire ? En tout cas, il peut être intéressant de préciser comment certains se positionnent vis-à-vis des habitants et des touristes.

[83] Les notions de sacré et de profane sont très souvent associées à l'expérience du tourisme, pour distinguer des aspirations individuelles et libres (le sacré) et une part socialement imposée, consensuelle (le profane) (Wickens E., 2002).

[84] Pour les premières heures du tourisme en montagne, on peut se reporter aux ouvrages de J.P Bozonnet (1992) et de S. Briffaud (1994b).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Le tourisme, une pratique diluée dans le quotidien ?

A la fin de son ouvrage, J.D. Urbain (2002b) souligne des aspects intéressants de la pratique contemporaine du tourisme. Il s'interroge, d'une part, sur le statut social du touriste, en se demandant si ce n'est pas la sédentarité qui aujourd'hui devient une étape transitoire entre deux voyages. Il précise, d'autre part, que les pratiques touristiques tendent à s'insinuer dans le quotidien, par l'intermédiaire de l'habillement et de l'alimentation notamment. Le tourisme, né d'une possibilité et d'une volonté de rupture avec le quotidien, lui appartiendrait plutôt. La « déchirure entre l'ici et l'ailleurs » serait en train de se cicatriser pour l'homme qui voyage (p. 331).

On retrouve la même idée chez les auteurs qui soulignent la place sans cesse accrue des temps libres dans l'organisation spatiale et sociale de nos pratiques : « Les pratiques de temps libres et de vacances ont pris une telle place dans la société française, qu'elles sont devenues, en partie à notre insu, de profonds aménageurs du temps, des liens sociaux et du territoire, et il est temps d'en prendre acte » (Viard J. *et al.*, 2002 : 209). Poussées par de nouveaux modes de vie, les pratiques évolueraient de telle sorte qu'elles ne seraient plus véritablement lisibles en tant que telle, en tant que pratiques de loisirs, de vacances, en tant que voyage, courses, travail, etc. (*ibid.*).

On peut en fait se demander si la visite, en tant que pratique sociale, est véritablement qualifiable, de façon unique. Est-ce qu'elle n'est pas en train de se décomposer en de multiples formes, dont les limites avec d'autres pratiques seraient de moins en moins lisibles ? Et finalement, le regard du visiteur a-t-il vraiment un sens propre aujourd'hui ? **On peut émettre l'hypothèse qu'au contraire le regard du visiteur n'est pas à prendre en compte indépendamment du contexte dans lequel évolue chacun au quotidien :** la visite serait finalement une pratique du quotidien, diluée dans celles, plus générales, du temps libre.

1.2.3.2.3. La visite comme expérience du quotidien

À travers l'opposition souvent établie entre le touriste et le voyageur, c'est une distinction en termes de "profondeur" de l'expérience de chacun qui est sous-tendue. Il est en effet communément admis que le touriste se contente d'une recherche de plaisirs, de distractions, quand le voyageur et, au delà, le pèlerin s'investissent dans une véritable découverte / définition de soi. Ce sont là les deux extrêmes de la typologie établie par E. Cohen (voir plus haut).

L'hypothèse que je voudrais vérifier est que **l'activité de visite,** telle, du moins, que je l'étudie ici, sorte de tourisme de proximité, d'intérieur[85], **répondrait plutôt à la fois à une recherche de distractions et de connaissances**, deux attitudes qui seraient plus ou moins présentes en fonction des individus et des pratiques (Li Y., 2000 ; Weber K., 2001). Les visiteurs s'engageraient à la fois dans une démarche de divertissement et d'apprentissage. À propos de cet apprentissage, Y. Li précise : « learning involved, in general, is a natural process occurring mostly incidentally. It is an experiential learning in an individual's spatial interaction with the destination, taking place in the individual's geographical consciousness. This, in a most general term, is the experience of spaces, places, and landscapes both pleasant and unpleasant that people have, regardless of whether they know anything of geography as a formal science. This consciousness is the substance of an individual's involvement in the world, and also involves the emotion, the mind, and the total self of the individual. It arises

[85] Les Anglophones (et, plus généralement, les publications en langue anglaise) parlent de *domestic tourism*. Voir par exemple A. Seckelmann (2002).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

from the spatial and temporal bond between people and places. […] This knowledge, should also be linked to forms of human experience that touch it in its immediacy, such as art, literature, and history, working with and through humanities. » (Li Y., 2000 : 865). Quelles connaissances le visiteur peut-il donc tirer de son expérience ? Non pas tant des connaissances de l'espace géographique visité et des personnes qui y vivent – même si elles sont présentes et ne sont pas à ignorer – qu'une connaissance de soi dans ses relations à un espace et aux autres.

Si l'on considère que la définition de soi, de l'identité, se construit en relation à ce qui est différent, le cas de personnes en situation de visite est intéressant, en ce qu'il y a mise en contact direct avec l'ailleurs et avec l'autre et, de fait, confrontation entre le connu, l'habituel, le familier, etc. et l'inconnu, l'exceptionnel, l'étranger, etc.[86]. Une confrontation qui se retrouve, dans les témoignages, sous forme d'associations, d'oppositions, de comparaisons de lieux, d'objets, de personnes… Et s'il parle de l'anthropologue, ce que dit M. Marié à propos d'un premier contact avec le terrain est, je trouve, adapté à la position du visiteur qui arrive quelque part, que ce soit près ou loin de chez lui, que ce soit pour longtemps ou non : « On ne dira jamais assez l'importance du regard pour l'étranger, celui des autres, le sien propre. L'identité des uns passe par le regard des autres. […] Aussi, dans le chaos de la première installation, le regard a-t-il d'abord fonction de repérage (repère et repaire) que ne peuvent évidemment satisfaire ni les guides touristiques, ni la presse locale dont celui-ci ne connaît pas les codes » (Marié M., 2004a : 90). Un repérage et, de fait, un regard qui se nourrissent donc de ce que l' « étranger » connaît déjà. On peut alors se demander ce qu'il en est quand une personne revient et revient encore au même endroit **et imaginer que son regard s'adapte, s'aiguise, évolue, etc. à chaque nouvelle visite**.

Quoiqu'il en soit, l'expérience vécue par des personnes en situation de visite ne peut donc être étudiée indépendamment d'une expérience plus large de ces personnes, sans prendre en compte leur relation à d'autres espaces, notamment ceux du quotidien ; leur relation à d'autres personnes, y compris celles de leur quotidien (famille, amis, voisins, etc.). Plusieurs hypothèses peuvent alors être formulées**. La première est celle d'une imbrication des cadres du quotidien et de la visite**. Des personnes ne construiraient pas leur relation à l'espace sur le seul lieu de leur(s) pratique(s) : ce qui détermine qui ils sont provient largement de leur cadre de vie quotidien, mais aussi d'un ensemble d'éléments qui inclut par exemple leur origine géographique et leurs connaissances déjà acquises de lieux et de personnes différents (au cours d'activités de tourisme, de loisirs et de leur vie en général) ; autant d'éléments porteurs de sens pour chacun. Cette imbrication peut apparaître dans les récits de visiteurs sous l'idée de la rupture avec le quotidien (nouveaux lieux, nouvelles personnes ; lieux et personnes caractéristiques de la situation de visite ; etc.) ; mais aussi sous la forme d'une incursion de la visite dans le quotidien, au retour (discussions, séances photos, etc.) comme avant le départ (préparation, projets, etc.) ; ou encore d'une incursion du quotidien dans la visite, sur place. La deuxième hypothèse découle directement de la première et s'inscrit à la suite de ce que B. Trauer et C. Ryan (Trauer B. et Ryan C., 2005) ont proposé en jetant les bases théoriques d'un lien entre l'expérience touristique des lieux et la notion d'intimité. Les auteurs ont distingué deux types d'intimités : celle entre touristes et autochtones, celle entre touristes et touristes (des amants ou des personnes d'une même famille, comme des personnes qui se rencontrent sur place). Chacune de ces intimités interviendrait dans le rapport des visiteurs à l'espace[87]. En d'autres termes, **l'"autre" ne**

[86] « Study of tourism, as an arena for the discursive recreation of opposites and others, may reveal much about how we come to understand places, nature, ourselves and mundane social life » (Norton A., 1996).

[87] « First, intimacies within a place are created by interaction with those local to that place, and second, that intimacy and meanings associated with a place emerge from the nature of the interaction between those who visit

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

serait pas forcément l'inconnu ou le représentant d'un autre groupe social (par exemple l'autochtone du point de vue des personnes extérieures). Il peut être parent ou ami, ou bien autre visiteur.

En outre, être visiteur ce n'est pas une étiquette qui colle à la peau : être visiteur extérieur ici c'est être habitant, ailleurs, quelque part ; être habitant ici, c'est aussi souvent être visiteur ailleurs, à un autre moment. Chacun ferait référence à des expériences vécues ici ou là, chez lui ou ailleurs, maintenant ou à un autre moment, pour expliquer son rapport à l'espace. Dans cette perspective, habitant et visiteur extérieur ne sont pas des statuts opposés mais des états, des situations à un moment donné et qui alternent l'une avec l'autre, qui s'enrichissent, aussi, mutuellement. D. Brown parle à ce sujet et à propos des visiteurs de spirale[88] : « Finalement, bien que le processus soit apparemment circulaire, aucun d'entre eux [touriste et pèlerin] ne retourne exactement à son point de départ : même s'ils reviennent plus tristes, ils sont également plus avisés pour leurs voyages futurs. Qu'il aille vers le haut ou vers le bas, le processus n'emprunte pas la forme d'un cercle mais d'une spirale » (Brown D., 1999 : 56).

1.2.3.2.4. Etre "visiteur chez soi"

Souvent, quand on pense aux montagnards – ou aux ruraux en général – qui marchent chez eux ou alentour, on pense aussi à des personnes pour lesquelles la marche est associée à des activités professionnelles, en lien avec l'agriculture notamment, à des bergers le plus souvent. Le fait de marcher en montagne est donc, dans le cas des habitants, plutôt associé à des activités quotidiennes sinon subies, du moins obligatoires, rarement à des activités de loisirs (à l'exception, peut-être, de la chasse, de la pêche et de la cueillette).

Si la visite, telle que je l'ai définie, implique simplement une dimension d'oisiveté, de loisir, dans l'exercice d'une pratique de l'espace, des habitants qui envisagent de marcher autrement que de façon utilitaire (surveillance de troupeaux, ramassage du bois, etc.) sont visiteurs à leur manière, des "visiteurs chez eux". C'est en tout cas une hypothèse que je voudrais vérifier : **les habitants peuvent, à l'occasion, aller marcher pour le simple plaisir de marcher en montagne**. C'est donc à ceux là que je m'intéresse (en plus de visiteurs extérieurs) : savoir s'ils existent et ce qu'il en est de leur relation sensible à l'espace.

Je m'inscris donc dans une approche où l'expérience de l'espace des visiteurs extérieurs n'est pas forcément à distinguer sur tous les plans de celle d' "habitants-visiteurs". Cette position me renvoie à celle du journaliste G. Peissel (2002) dans un article où, faisant écho à l'« idiot du voyage » de J.D. Urbain (2002b), il évoque l' « idiot du paysage », cet habitant qui ne saurait pas "regarder". Ainsi, « non seulement l'indigène est trop ignare pour apprécier le paysage, mais en plus il ne peut en soutenir la vue sans dommage. Cette distinction entre l'habitant des lieux et l'homme cultivé accompagne le paysage depuis sa naissance et traversa le temps à peu près indemne ». C'est toute une conception du paysage et du rapport à l'espace que G. Peissel dénonce et rejette ici, celle par laquelle « [o]n doute, par exemple, que l'agriculteur puisse avoir une appréhension esthétique de son environnement ». **L'idée que je voudrais vérifier ici est que non seulement l'habitant, agriculteur ou non, peut avoir une « appréhension esthétique de son environnement », mais qu'en plus ce mode d'appréhension de l'espace – et d'autres – n'est pas forcément différent de celui des**

---

the place; particularly when those people possess meaningful relationships between them » (Trauer B. et Ryan C., 2005 : 482).

[88] Sur ce que cela implique en termes de méthode, voir le chapitre suivant (2.1.1.1.2).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

visiteurs extérieurs. En situation de visite, les statuts d'habitants et de personnes extérieures se brouilleraient en partie, ainsi que l'expression de leur relation sensible à l'espace.

Etre en situation de visite serait finalement plus un état d'esprit qu'une situation particulière et descriptible en tant que telle. Dans cette optique, être visiteur c'est se donner la possibilité d'aller quelque part en toute "oisiveté", pour profiter pleinement de ce qu'on vient y faire, qu'on habite à deux pas, 30, 300 ou 600 kilomètres. Il ne faut pas forcément découvrir des lieux ni, à l'inverse en être familier. Il ne faut pas forcément dormir sur place, mais quand même y passer un peu de temps. Le temps qu'il faut, disons, pour faire ce que l'on est venu faire.

1.2.3.3. Être marcheur visiteur en montagne

Finalement, parler de visite, c'est pouvoir mettre sous le même vocable des personnes venant de l'extérieur et des habitants du coin ; des touristes, des résidents secondaires, des membres de clubs ; des habitués et des non habitués ; etc. Les personnes, les visiteurs auxquels je m'intéresse ici, vont dans les Pyrénées pour marcher. Nous verrons, en abordant les résultats, si certains se sentent plutôt marcheurs ou plutôt visiteurs (voire touristes). Pour le moment, chacun est potentiellement l'un et l'autre.

À propos du désert, Théodore Monod disait que l' « on marche souvent droit, car il n'y a rien à contourner »[89]. La marche en montagne est à peu près l'inverse : il faut tout y contourner, les formes du relief, d'abord, mais aussi tous les obstacles qui se dressent sur le chemin. Rien, peut-être, n'est moins droit ni moins plat qu'un chemin en montagne où la marche est particulièrement propice à « cet état de conscience particulier entre vigilance et flânerie, où l'espace parcouru n'est pas toujours présent à l'esprit » (Solnit R., 2002 : 179).

1.2.3.3.1. Entre exploit et simplicité d'une pratique

Comme la marche en général, l'alpinisme[90] a connu ses "héros", ceux qui se sont lancés à l'assaut des cimes les plus hautes, celles de l'Himalaya, des Alpes, etc., ou des hauteurs plus modestes des Pyrénées[91]. Et si l'histoire de l'alpinisme se rapporte à des noms illustres, il existe aussi nombre d'anonymes, « dont les récompenses, plus discrètes, sont entièrement personnelles » (Solnit R., 2002 : 192). Quoiqu'il en soit, c'est aux premiers que l'on doit l'histoire de la montagne telle qu'on la connaît aujourd'hui, à travers leurs écrits notamment : « De Pétrarque à Coolidge, en passant par Léonard de Vinci et Saussure, la continuité est absolue. Curiosité scientifique, goût du risque, esthétique nouvelle unissant des sentiments d'horreur et de beauté vont de pair » (Joutard P., 1986 : 197).

Et c'est aussi à ces illustres excursionnistes que l'on doit un héritage qui perdure, celui des clubs, en particulier l'*Alpine Club*, créé par des anglais en 1857, et son équivalent français, le Club Alpin Français (CAF), créé en 1873[92]. Mais il est à noter que la première association française de montagnards n'est pas le CAF, c'est la société Ramond, née en 1865 à Bagnères-

[89] Tiré dans l'un des nombreux Sites Internet consacré à T. Monod : http://jm.saliege.com/desertenverite.htm
[90] J'entends par "alpinisme" l'ascension de sommets … des Alpes ou d'ailleurs. La pratique, plutôt sportive, se distingue de l'escalade.
[91] Sur l'imaginaire et l'invention de la montagne et de ses pratiques, voir particulièrement S. Briffaud (1994b), P. Joutard (1986), J.P. Bozonnet (1992).
[92] Au sujet de la découverte de la montagne et des débuts du tourisme en montagne, voir aussi le chapitre suivant (2.1.2.1.1. Détour par la découverte de la montagne).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

de-Bigorre (Hautes Pyrénées) et toujours active aujourd'hui : « Prenant ses distances vis-à-vis du "tourisme vulgaire", la Société tend à pérenniser une approche de la montagne mêlant science, action et contemplation, celle-là même que pratiquait au XVIIIè siècle Ramond-de-Carbonnières, le père fondateur » (Briffaud S., 1994a : 23). La société Ramond est créée par quelques héritiers et admirateurs de celui dont elle porte le nom[93] : Henry Russel, Farnham Maxwell-Lyte, Charkes Packe et Emilien Frossard, quatre figures du Pyrénéisme (dont deux sont anglaises) qui ont marqué la seconde moitié du XIXè siècle et, pour certains, le début du XXè.

Ces institutions distribuent et développent une pédagogie de la marche, à travers « les revues des associations[94], à travers des récits sans cesse répétés, [où] l'on apprend à être un bon marcheur, un camarade acceptable et un excursionniste endurant » (Bertho Lavenir C., 1999 : 63). Des clubs, le CAF en particulier, financent, mettent en place et entretiennent les aménagements dont peut bénéficier le visiteur (*ibid.*).

Peu de travaux ont abordé spécifiquement la question de la marche à pied en montagne, telle qu'elle peut-être pratiquée aujourd'hui. Parmi ceux qui s'en rapprochent le plus et les plus récents, on peut citer l'article de H. Lorimer et K. Lund (2003) sur la randonnée dans les montagnes écossaises, seul ou en club. Les auteurs proposent une ethnographie de la marche pour montrer comment les marcheurs d'aujourd'hui s'inscrivent finalement dans une histoire unique de la pratique des loisirs dans les montagnes écossaises. Ils mobilisent pour cela la notion de performance, à la fois comme niveau de pratique physique et comme construction d'une identité à l'intérieur d'un groupe social. Ils identifient ainsi, une double satisfaction à vouloir gravir tous les sommets : la satisfaction physique immédiate et celle d'appartenir au groupe de ceux qui sont arrivés à tel sommet ; un groupe qui, en l'occurrence, s'inscrit directement à la suite de « Sir Hugh Thomas Munro, prodigious walker, cartographic critic, sportsman and Scottish landowner » (*ibid.*).

Mais les marcheurs d'aujourd'hui, qu'ils marchent ou non en club, ne cherchent pas tous à imiter les héros d'hier. La montagne, c'est aussi la moyenne montagne, celle dont la pratique n'est pas forcément l'exploit. Et, comme le souligne Smoke Blanchard (cité par R. Solnit R., 2002 : 193), « la randonnée en moyenne montagne peut être une activité que l'on poursuit sa vie durant avec plaisir, sans nécessairement établir des records », ni des performances. Les plaisirs sont alors variés et croisent ceux que l'on peut trouver dans n'importe quelle activité de plein air, avec une particularité, à mon avis, celle du cheminement. **Quand on marche en montagne, rien ne serait plus important que le chemin sur lequel on se trouve (ou celui que l'on cherche…).** Le chemin – qu'il soit sentier, route, piste ou voie, qu'il soit destiné ou non à l'usage du seul randonneur – est le moyen mis à disposition du marcheur pour parcourir l'espace, l'endroit depuis lequel il perçoit ou duquel il s'écarte pour prendre un peu de liberté…. Le chemin est finalement l'intermédiaire entre le marcheur, sa pratique et l'espace qu'il parcourt. Le chemin est aussi une sécurité dans un espace géographique où les repères sont brouillés (soit cachés par le relief, soit faussés par les distances) ; et parfois encore le

[93] « […] un titre qui se rattache à un nom qui rappelle les premières, les plus belles explorations tentées dans les Pyrénées, le nom d'un intrépide voyageur, d'un botaniste distingué, d'un géologue qui pressentit quelques-unes des plus belles théories acceptées de nos jours, d'un historien calme, impartial, élevé, d'un littérateur distingué par l'élégance de son style et par le sentiment toujours sincère du beau, du vrai, du bien… Un nom résume tout ce programme, un homme a réuni le courage de l'explorateur, la science du botaniste, la pénétration du géologue,… celui-là même dont la grande mémoire vous inspire un juste vénération : Louis-François-Elizabeth Ramond de Carbonnières » (Frossard, E. - Pioché sur http://www.pyrenees-passion.info/societe_ramond.php).

[94] Au sujet de ces revues, on peut se reporter aux actes du colloque "Une montagne de journaux, des journaux de montagne", publiés par la revue @mnis (http://www.univ-brest.fr/amnis/pages_francais/numero_special.php), notamment à la contribution de R. de Bellefon (2004).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

support d'un jeu, celui qui consiste à trouver la prochaine balise, le prochain cairn, le jeu de savoir s'orienter.

1.2.3.3.2. La carte et le chemin

S'il existe plusieurs façons de marcher, plus ou moins sportives, plus ou moins cadrées, entre – pour simplifier – la randonnée (le "trekking") et la promenade, la marche en montagne ne tend pas forcément, par définition, plus d'un côté que de l'autre. Ce qui la distingue à mon avis, c'est plutôt son éloignement de l'errance, de la déambulation au hasard des chemins. En montagne, le but n'est pas forcément précis (il peut évoluer au fur et à mesure de la fatigue, des envies, des conditions météo, etc.) mais le trajet, lui, est rarement laissé au hasard. En montagne, le hasard du trajet est souvent synonyme de risques, celui de se perdre en particulier, celui, aussi, de se retrouver face à des difficultés trop grandes.

Pour parer ces risques, il existe un moyen, peut-être le seul outil qui permette autant de préparer une marche que d'en accompagner le déroulement et de se la remémorer : la carte, sous toutes ses formes, du simple plan au document IGN le plus précis. La carte **aurait, en fait, un statut tout à fait particulier dans la relation à l'espace de marcheurs en montagne, en ce qu'elle serait l'image, l'objet matériel largement le plus mobilisé, le plus présent dans la construction de leur expérience**. H. Lorimer et K. Lund (2003) ont montré que la carte était notamment un moyen de passer de l'invisible au visible (par le biais de l'imagination), un médium entre un corps qui anticipe l'action et un paysage qui reste inaccessible[95]. Mais la carte dépasserait de loin le seul statut d'image, de « représentation » matérielle du chemin[96], pour entrer dans la catégorie du matériel de base du marcheur : ce serait l'un de ses principaux outils, celui à partir duquel il prévoirait ce qu'il va faire, se repèrerait sur place et se souviendrait de ses actes.

1.2.3.3.3. Quand les repères disparaissent

Le repérage est particulièrement important pour la marche en montagne, où les distances à vol d'oiseau sont tellement plus courtes que celles effectivement nécessaires pour aller d'un point à un autre. Où, parfois aussi, le chemin qui semblait court est rendu long par le ressenti qu'il nous inspire : « un chemin objectivement plus long peut être plus court qu'un chemin "objectivement" très court, si ce dernier est "un véritable calvaire" et s'il paraît à celui qui le parcourt infiniment long » (Tiberghien G. A., 2004 citant M. Heidegger). Une impression de longueur qui peut naître de difficultés, mais aussi d'une familiarité, trop grande (de l'ennui de refaire le même parcours) ou absente (du fait de sortir du cadre de ce que l'on connaît).

Une impression de longueur qui pourrait aussi être liée à l'absence de vues : à la disparition visuelle des repères, quels qu'ils soient. En effet, ces derniers ne se limitent pas à la connaissance de l'itinéraire : ce sont aussi la connaissance, les représentations, la perception des lieux, des paysages, des personnes, de la pratique de la marche, etc. Ils se nourrissent d'images matérielles, de souvenirs, de récits, etc. Accéder à ses repères visuels, ce serait donc

[95] « It is important to recognize this more complexly layered process of cartographic visualization, when the map becomes a medium between the anticipating body and the still distant landscape » (Lorimer H. et Lund K., 2003 : 137).

[96] Sur l'histoire du chemin et de sa cartographie, voir par exemple l'article de J.L. Tissier (2004) : « Le chemin, familier à ces praticiens quotidiens ou saisonniers, paysans, pèlerins, marchands, colporteurs, rouliers, muletiers, n'accède à la consécration documentaire et quasiment publique que par sa représentation cartographique ».

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

aussi percevoir ce qui fait que la montagne est, pour soi, la montagne. Les perdre signifierait ne plus se sentir en montagne. L'élément le plus décisif dans l'appréciation visuelle d'une randonnée en montagne serait alors… l'absence de vue : **le marcheur ne se rendrait jamais autant compte qu'il ne voit pas le paysage que lorsqu'il ne peut pas le regarder, c'est-à-dire lorsque les conditions météorologiques sont mauvaises ou lorsqu'il n'a aucune perspective visuelle (quand il est en forêt, par exemple, ou en haut de pente).** Le brouillard et la forêt, en particulier, seraient finalement les pires des désagréments pour celle ou celui qui vient chercher des vues, obstacles qui court-circuitent en grande partie le regard. Dans le même ordre d'idée, à propos de randonneurs qui collectionnent les sommets, H. Lorimer et K. Lund (2003) parlent d' « impératif visuel » (*visual imperative*) pour évoquer le fait que, pour certains, seuls comptent les sommets depuis lesquels la vue est dégagée… Les conditions météorologiques sont, en tout cas, d'autant plus déterminantes en montagne qu'elles changent très brusquement et continuellement.

1.2.3.3.4. Une expérience composite

Dans l'ouvrage *Pyrénées, un paysage à la croisée des regards*, S. Briffaud (1994a) montre comment, au XVIII^{è} siècle, l'exploration et la qualification paysagère des Pyrénées naissent d'un double intérêt, esthétique, mais aussi intellectuel. L'auteur souligne, en outre, comment l'"invention" des paysages pyrénéens est renforcée par un phénomène de dichotomie qui renforce les caractéristiques respectives des objets mis en opposition comme, par exemple, deux vallées ou une gorge et un bassin. Puis, à partir de la deuxième moitié du XIX^{è} siècle, après des décennies d'exploration, les Pyrénées ne sont plus à découvrir mais plutôt à re-connaître, à l'exception de quelques hauts sommets : « […] désormais, le divorce est consommé entre cette approche exploratoire et celle du touriste-baigneur, qui fréquente un autre monde. L'univers des vallées, celui des hommes, n'est plus perçu comme un espace offert à l'"exploration". Seule la haute montagne est encore apte à accueillir, ça et là, un regard pionnier. Mais d'une manière générale, le paysage pyrénéen ne pourra plus être "découvert" on ne saura désormais que le re-connaître » (Briffaud S., 1994a : 24). Qu'en est-il de l'intérêt des visiteurs aujourd'hui ? Après la période du « touriste-baigneur » ne serait-on pas dans celle où la pratique de la montagne retrouverait son essence ? L'hypothèse peut être posée que l'attitude **face à la montagne du XVIII^{è} siècle se retrouverait beaucoup aujourd'hui, particulièrement dans le lien entre savoir et sensibilité.**

Mais les significations attribuées à l'espace seraient aussi plus complexes et ne relèveraient pas des seuls registres esthétique et intellectuel. De quelques travaux cités ici, il ressort une idée d'intérêt esthétique et/ou intellectuel, une idée, aussi, de performance physique dont découlerait un statut social convoité. **Au delà, on peut supposer que l'expérience de l'espace des marcheurs en montagne serait construite sur une diversité de significations attribuées aux lieux et aux objets mobilisés pour exprimer leur relation sensible à l'espace** ; une diversité des registres de qualifications (notamment autour de l'esthétique, de l'intellect, du physique et du social) combinés différemment d'une personne à l'autre mais aussi chez une même personne. Il s'agit alors de pouvoir repérer et comprendre ces significations (leur nature, ce sur quoi elles portent, d'où elles proviennent, comment elles sont attribuées, etc.).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion. Un ancrage théorique autour de la phénoménologie, entre géographie humaniste et sociologie

Au terme de ce chapitre, le rapport sensible à l'espace de marcheurs en montagne apparaît comme un processus complexe que le concept d'expérience de l'espace devrait nous permettre de comprendre, à travers la mobilisation des différents concepts et notions qu'il sous-tend. **Dans cette optique, plusieurs hypothèses secondaires ont été émises et je voudrais les rappeler ici.** Les marcheurs convoqueraient un certain nombre de registres de qualifications qui organiseraient les significations attribuées à des lieux et objets de l'espace. Ces significations ne seraient pas que spatiales, mais aussi temporelles et sociales. Ainsi, le marcheur, « individu-acteur » sur lequel se concentre ma recherche, habitant comme visiteur extérieur, construirait son expérience sur l'identification et la qualification de lieux et d'objets de l'espace, autour de la mise en relation de soi, des autres et d'un environnement. Une mise en relation à travers laquelle pratiques du quotidien et de la visite seraient étroitement liées. En outre, et au delà de la construction de réalités de l'espace, cette dimension socialisée de l'expérience des marcheurs (les interactions entre les marcheurs et d'"autres", (re)connus ou non) contribuerait à la reconnaissance de leur appartenance (ou de leur aspiration à appartenir) à un groupe social… à identifier.

Ces hypothèses, rapidement reprises ici, ont été formulées au fur et à mesure d'une construction théorique qui, comme je l'ai précisé au début de ce chapitre, s'ancre d'abord dans le courant de la phénoménologie. Mais je ne suis pas remontée aux origines philosophiques du courant : je me suis "arrêtée" – et j'en suis finalement partie – à son appropriation par une discipline : la géographie, en particulier la géographie humaniste, celle qui s'inscrit (en s'en écartant parfois) à la suite de E. Dardel. Faire de la géographie c'est, dans cette optique, considérer « la *relation* des hommes à la nature, relation existentielle qui est à la fois théorique, pratique, affective, symbolique, et qui délimite justement ce qu'est un *monde* »[97], le monde de l'existence.

Mais faire de la géographie humaniste (ou une géographie de l'existence humaine) c'est aussi, à la suite de A. Berque, s'intéresser à une relation existentielle qui est « écologique, technique et symbolique ». L'auteur, en nuançant sa position par rapport à la géographicité de E. Dardel, nuance son ancrage dans le courant phénoménologique en géographie : « Il y a un pas décisif entre la géographicité dardélienne et celle que j'entends. En effet – sans parler de ses fondements bio-écologiques – de par sa socialité et sa technicité, notre ère relève d'une structuration, donc d'une histoire, dont la phénoménologie ne peut rendre compte à elle seule » (Berque A., 2000). Dans cette optique, A. Berque élargit le champ de la phénoménologie de E. Dardel en insistant notamment sur la dimension corporelle de l'existence humaine : la relation de l'homme à l'espace est une relation médiale[98].

À propos de la géographie humaniste et de la diversité des approches qu'elle sous-tend, A. Bailly et R. Scariati nous disent, quant à eux : « Avec le philosophe, elle se penche sur l'essence même de l'homme, son esprit, ses projets existentiels. Avec l'ethnologue et l'anthropologue elle questionne les rites, la mémoire collective, l'imaginaire spatial des sociétés. Avec le psychologue elle s'interroge sur l'inconscient, la symbolique, les représentations et les comportements individuels et collectifs. Avec le sociologue elle

[97] J.M. Besse, "Géographie et existence d'après l'œuvre d'Eric Dardel", postface de l'ouvrage de E. Dardel (1990).
[98] Une relation où les dimensions matérielles et immatérielles, où les pratiques et les représentations, ne sont pas séparées (Mauz I., 2002).

s'intéresse aux pratiques quotidiennes, aux parcours familiers, aux relations entre individus d'un groupe, ou entre les groupes eux-mêmes. Avec l'historien d'art, elle tente de décoder les messages symboliques contenus dans les œuvres, afin de mettre en valeur ce condensé de significations que seul l'artiste est capable d'exprimer » (Bailly A. S. et Scariati R., 1998 : 219). Sans prétendre à une telle pluridisciplinarité, je trouve cette façon de présenter la géographie humaniste assez séduisante, en ce qu'elle offre, en tout cas, une multitude d'ouvertures, d'entrées pour aborder les relations de l'homme à l'espace. Une assez grande liberté, aussi, dans la construction d'un cadre théorique. Et, de fait, en mobilisant des concepts et notions autour des rapports de personnes à l'espace, je me suis volontiers inspirée de nombreuses disciplines des sciences sociales et humaines tout en restant à un croisement privilégié entre la géographie humaniste et des approches plus sociologiques et anthropologiques, tout en restant aussi dans une perspective phénoménologique. Je me suis aussi appuyée sur des idées moins académiques, parfois portées par des journalistes, parfois issues de professionnels de l'aménagement. J'ai cité F. Steele, je pense aussi à J.B. Jackson et ses travaux sur le paysage (Jackson J. B., 2003) ou aux travaux récents sur la notion anglophone d'espace ouvert (*open space*), portée par exemple par C. Ward Thompson (2002). À des théories qui, finalement, concernent souvent l'espace urbain avant tout, mais, au delà, tout type d'espaces.

Tous les travaux qui m'ont aidée à construire mon cadre théorique ne relèvent pas de la phénoménologie mais nombreux sont ceux qui s'y apparentent et tous, en revanche, s'inscrivent dans une compréhension approfondie des relations de l'homme à l'espace, que ce soit de façon générale ou en relation avec les domaines spécifiques de la marche à pied, de la montagne et/ou de la visite. J'ai ainsi pu croiser des auteurs qui travaillent sur des pratiques de la marche très spécifiques, telles que le pèlerinage, la marche de revendication ou, encore, la marche sans fin des sans-abri[99], des angles d'approches qui, bien que spécifiques, ont nourri ma réflexion. Je n'ai pas eu l'occasion, en revanche, de découvrir beaucoup de recherches sur les relations de marcheurs à l'espace centrées sur d'autres contextes géographiques, d'autres types d'espace ou d'autres montagnes que les Pyrénées. Je citerai néanmoins l'étude de R. Thomas sur « l'accessibilité piétonnière des villes » (Thomas R., 2004). J'ai aussi pu m'intéresser à des travaux menés sur d'autres usagers de la montagne, les habitants particulièrement, et sur leur rapport à l'espace en général (Le Floch S., 2004) ou à travers des pratiques particulières, telles que la chasse (Ginelli L., 2004). Dans tous les cas, je me suis particulièrement intéressée aux auteurs qui "acceptent" l'imbrication de l'espace et du temps, comme celle de l'immatériel et du matériel, dans le rapport de l'homme à l'espace ; à ceux qui, aussi, s'intéressent à l'individu en tant qu'acteur tel que défini pas M. Lussault, un acteur dont la corporéité de la relation à l'espace n'est pas à négliger. J'ai en revanche essayé de rester à l'écart d'un certain nombre de "débats" académiques, en ne les ignorant pas mais en m'autorisant à faire référence à des auteurs *a priori* incompatibles avec certains de mes positionnements, mais dont les concepts développés me semblaient néanmoins pertinents. Je pense à P. Bourdieu qui réfute à l'individu son caractère d'acteur, mais dont la notion de rite d'institution[100], par exemple, m'a semblé appropriée à ma recherche.

Outre les travaux de géographes, les plus nombreux et largement cités plus haut (largement internationaux, aussi), on retrouve donc des travaux d'anthropologues, à propos des rites, du paysage ou encore du tourisme (J. Cloarec, M. Marié, M. de la Soudière, J.D. Urbain, etc.) ; des travaux d'historiens, sur la montagne, le tourisme et/ou le paysage (S. Briffaud, P. Joutard). J'ai emprunté de nombreuses références à des sociologues, là encore sur des problématiques variées, entre représentations de la montagne, marche à pied et tourisme (J.P.

[99] (Respectivement : Contini E., 1997 ; Julia D., 1997 ; Perrot M. et Magos I., 1995).
[100] J'y reviendrai dans la quatrième partie, chapitre 6.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Bozonnet, D. Le Breton, E. Cohen, T. Greider et L. Garkovich, etc.). Une sociologie à laquelle j'emprunte aussi une démarche compréhensive (au sens de M. Weber), celle qui vise à saisir et interpréter l'univers de référence des personnes plutôt que d'imposer ses propres catégories de chercheuse (Boudon R. et Bourricaud F., 1994). Je suis aussi allée voir du côté de la philosophie, celle de *La poétique de l'espace* de G. Bachelard, celle de l'environnement de C. Larrère, celle qui aborde des questions de paysage, de nature, de marche à pied… (J.M. Besse, P. Sansot, G.A. Tiberghien, etc.), ou encore chez les critiques d'art (R. Solnit). J'ai, enfin, rencontré un certain nombre d'auteurs qui se positionnent dans plusieurs disciplines des sciences sociales et humaines (P. Gustafson, Y. Li, I. Mauz, etc.)[101].

Tous ces auteurs, au delà d'un positionnement théorique, m'ont apporté nombre d' "idées" méthodologiques. Mes choix de méthode, je les présenterai dans le chapitre qui suit. La position que j'ai adoptée est celle de suivre les personnes ordinaires dans leur expérience vécue : de les suivre sur le terrain de leurs pratiques, dans leurs registres d'expression. J'ai donc tenté de mettre en place une méthode qui soit en cohérence à la fois avec la mobilisation des courants présentés plus haut et cette position ethnographique ; en cohérence avec une inscription à la fois dans la recherche sur les relations sensibles de l'homme à l'espace et dans le champ des travaux sur la marche à pied et la visite.

[101] Les personnes qui ont accompagné mon travail de recherche s'inscrivent aussi dans plusieurs disciplines des sciences sociales et humaines, autour des questions de paysage en particulier (S. Le Floch, P. Donadieu).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Chapitre 2.
Eléments méthodologiques :
le dire, le faire et le redire

« In experience, events appear as meaningful, both the appearance of worldly objects or happenings and personal thoughts or feelings. Experience is meaningfully ordered; however, its structure and order are difficult to describe. Therefore, the essential task of phenomenological method is to produce clear, precise, and systematic descriptions of the meaning that constitutes the activity of consciousness in human experience. In other words, the essence of the phenomenological method is to describe the meaning of an experience from the worldview of those who have that experience, and as a result attach a meaning to it » (Li Y., 2000 : 866).

Tel est bien ce vers quoi j'ai voulu tendre par la méthode mise au point : décrire et comprendre les significations attribuées à un espace ou à des portions d'espaces, par des personnes en situation de visite, des personnes qui partent marcher dans les Pyrénées. Je reste dans une démarche qui découle des positionnements théoriques présentés dans le chapitre précédent ; une démarche qualitative (comprendre et décrire un phénomène et non le quantifier) et ethnographique[102] ; une démarche où, voulant prendre en compte les aspects matériels et immatériels de la relation de l'homme à l'espace, j'ai choisi de m'intéresser à la fois à leurs dires et à leur faire (Mauz I., 2002).

Nombreuses sont les recherches en lien avec les relations de l'homme à l'espace qui montrent l'intérêt de l'approche qualitative, quand elles ne s'inscrivent pas précisément dans la démarche phénoménologique telle que définie par Y. Li (cf. *supra*). Il peut s'agir de travaux spécifiques à l'activité de visite[103]. L'exploration bibliographique menée à ce sujet est particulièrement éclairante, jusque dans la dominance de la revue *Annals of Tourism Research* parmi les références étudiées[104]. Mais il s'agit aussi, et plus généralement, de travaux autour de concepts des relations de l'homme à l'espace et à la nature[105].

---

[102] Dans l'idée donnée, par exemple, par P. Atkinson et M. Hammersley (1994), qui insistent en outre sur la diversité des significations attribuées à une telle méthode. Les auteurs nous disent : « Ethnographic methods, relying substantially or partly on "participant observation", have a long if somewhat checkered career in the social sciences. The have been employed, in various guises, by scholars identified with a variety of disciplines » (Atkinson P. et Hammersley M., 1994 : 248).

[103] Des travaux qui, à travers l'exploration bibliographique menée, sont majoritairement anglophones (par exemple : Decrop A., 1999 ; Echtner C. M. et Jamal T. B., 1997 ; Jamal T. B. et Hollinshead K., 2001 ; Markwick M., 2001 ; Norton A., 1996 ; Riley R. W., 1995 ; Weber K., 2001). Il apparaît en effet que les travaux des chercheurs français sont plutôt centrés sur des habitants et/ou des acteurs institutionnels ou, à la rigueur, mettent en perspective le vécu de touristes et d'habitants.

[104] Dans leur étude sur le contenu de revues consacrées aux recherches sur le tourisme, R.W. Riley et L.L. Love (2000) montrent que *Annals of Tourism Research* est celle où les recherches qualitatives sont les mieux représentées. C'est une revue plutôt orientée vers des approches sociologiques et anthropologiques, par opposition aux approches économiques qui dominent dans *Tourism Management*, par exemple.

[105] (Brun J.-J. *et al.*, 2002 ; Cloarec J. et La Soudière (de) M., 1992 ; Hayllar B. et Griffin T., 2005 ; Hoyaux A. F., 2003 ; Le Floch S. et Candau J., 2001 ; Mauz I., 2002 ; Ohta H., 2001).

Dans tous les cas, ce sont des travaux où l'intérêt des entretiens peu nombreux et approfondis est mis en avant. R.W. Riley (1995) souligne notamment leur importance dans la compréhension des constructions sociales des participants, dans la compréhension de la façon dont les individus voient le monde. Dans son travail sur la façon dont les habitants construisent la réalité, A.F. Hoyaux (2002 ; 2003) accorde cette même importance à l'entretien, aux « dires » des enquêtés. C'est même selon lui le seul moyen d'accéder à leur expérience : « L'analyse qui sera conduite ici ainsi que les moyens mis en œuvre pour la formuler sont donc inhérents à l'idée que seul l'être-au-monde lui-même peut expliciter cette relation particulière et en donner du sens. Et donc que seul le langage peut permettre à une tierce personne d'avoir accès à cette relation par les significations données et le sens créé à propos de ces dernières » (Hoyaux A. F., 2003).

Nous verrons que l'entretien qualitatif, à la fois semi-directif et approfondi, est fondamental dans la façon dont j'ai tenté de comprendre l'expérience de l'espace vécue par les visiteurs. C'est bien principalement à travers leurs mots que j'ai voulu atteindre cette compréhension. Mais l'entretien n'est pas le seul outil dont je me suis servi : j'y ai ajouté et surtout associé l'observation participante[106], afin que l'analyse du faire complète celle du dire des personnes enquêtées. Je rejoins ici S. Talja (1999), qui introduit l'idée de « *contextual* triangulation » : méthode qui multiplie les contextes de recueil des témoignages. Elle fait référence à la « triangulation », telle qu'elle peut être décrite dans des ouvrages méthodologiques : « To reduce the likelihood of misinterpretation, we employ various procedures, including redundancy of data gathering and procedural challenges to explanations. For qualitative case work, these procedures generally are called *triangulation* » (Stake R. E., 1994).

Dans l'idée d'associer les démarches inductive et déductive propres au travail ethnographique, j'ai, tout au long de ma recherche, favorisé l'interaction des environnements théorique et méthodologique investis : « Opposer les démarches inductive et déductive, c'est ouvrir une mauvaise querelle, car un bon anthropologue fait évidemment l'usage de l'une et de l'autre. Il s'immerge dans une réalité locale, observe, participe, décrit, enregistre, filme, etc., jusqu'à ce que se dégage un modèle (c'est l'approche inductive) ; mais il teste aussi constamment des hypothèses théoriques (les siennes et celles de ses interlocuteurs), en les corroborant ou en les infirmant par l'observation des faits » (Augé M. et Colleyn J. P., 2004 : 109).

C'est, pour en donner le pendant anglophone, ce que P. Gustafson, à la suite de D. Layder, appelle « adaptative theory ». Il nous dit : « Layder suggests that social research generally includes elements of theory-testing (or deduction) as well as theory construction (or induction). […] Thus, the adaptative theory approach implies a constant interplay between the use of prior theory, the collection and analysis of empirical data, and the generation of new theory » (Gustafson P., 2002 : 53).

Concrètement, j'ai construit une méthode qui s'articule autour de deux étapes largement combinées : recueillir et analyser un matériau, matière première de ma recherche, tout en opérant des allers-retours, des ajustements, entre théorie et méthode. Ce chapitre présente successivement ces deux étapes, en soulignant particulièrement l'originalité de la première : celle de multiplier les contextes de production des récits.

[106] P. Atkinson et M. Hemmersley (1994) soulignent la difficulté de définir l'observation participante (« participant observation »). Ils préconisent une autre nomenclature, qui s'affranchit de la distinction participant / non-participant : « More subtle is the widely used fourfold typology: complete observer, observer as participant, participant as observer, and complete participant » (Atkinson P. et Hammersley M., 1994 : 248).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

2.1. La collecte de données : comment, quelles données, auprès de qui ?

De façon générale, je suis restée au plus près de certains principes de la démarche ethnographique, telle qu'elle peut être présentée dans des ouvrages de méthode en sciences sociales[107] : « […] il faut "être avec" ou, mieux encore, "faire avec", pour comprendre quoi que ce soit. Si je me présente, l'autre se présentera. Si je m'explique, l'autre s'expliquera. L'enquête joue sur la *norme de la réciprocité*, sur le plaisir de rendre service, sur les règles du jeu des relations personnelles. L'oublier, c'est croire qu'on peut sortir un poisson de l'eau pour mieux observer comment il nage. […] L'enquête est *active*, elle court le risque des interactions et des malentendus pour éviter celui des contresens et des surinterprétations » (Beaud S. et Weber F., 1997 : 41).

La surinterprétation n'est pas, à mon avis, à confondre avec la mauvaise interprétation à laquelle peuvent conduire les contresens évoqués par S. Beaud et F. Weber. Elle est peut-être même la notion la plus proche de ce à quoi je me suis essayée au fur et à mesure de mes analyses, en allant à chaque fois un peu plus loin. Quant à l'idée de réciprocité et d'échange, elle a une limite. Si j'ai offert un "droit de regard"[108] aux participants, en leur fournissant un exemplaire de nos entretiens retranscrits, j'ai aussi choisi de ne pas les faire intervenir dans l'analyse de mes données[109] : ils ont eu accès à ces retranscriptions pour information – et parce que nous en avions convenu – et non pour réaction. J'ai fait en sorte de rester la plus fidèle possible à leurs témoignages, de ne pas faire de mauvaise interprétation de leurs paroles par un autre moyen : la multiplication des temps de l'enquête.

2.1.1. Deux outils d'enquête : entretiens et observation participante

L'enquête que j'ai réalisée était pour moi l'occasion de recueillir des témoignages riches et précis d'une relation vécue à l'espace de la part de marcheurs. Ces marcheurs étaient, dans un premier temps, des personnes extérieures aux Pyrénées, qui n'y vivent pas, qui, éventuellement, y possèdent une résidence secondaire. En d'autres termes des visiteurs extérieurs. Ce n'est qu'après plus d'une année de travail que j'ai élargi ma recherche aux habitants de Villelongue (65), à des "habitants-visiteurs". La méthode présentée ici ne concerne donc que les premiers, les visiteurs extérieurs, et j'indiquerai en temps voulu comment l'enquête s'est déroulée avec les habitants.

J'ai passé une moyenne de trois heures environs à discuter avec chacun des participants (les différents entretiens cumulés), trois heures auxquelles s'ajoute le temps passé à marcher avec

---

[107] (Beaud S. et Weber F., 1997 ; Grawitz M., 1996).

[108] C'est l'expression que j'ai employée dans un courrier envoyé aux participants (voir plus bas, le point 2.1.2.2., consacré à la recherche de participants).

[109] Certains travaux montrent comment des personnes enquêtées sont amenées à participer à l'analyse des discours qu'elles ont produits – des auteurs anglophones utilisent à ce sujet le terme de « coresearchers » (Li Y., 2000) –, en ayant au moins la possibilité de réagir sur la façon dont le chercheur utilise leurs paroles (Gustafson P., 2002 ; Hoyaux A. F., 2003 ; Li Y., 2000 ; Riley R. W., 1995). Y. Li (2000), par exemple, s'appuie sur les travaux de Y.S. Lincoln et E.G. Guba, pour mettre en place ce qu'il appelle un « member check » : « […] it should be the coresearchers who determine whether the analysis is an accurate reflection of their conversations. Thus "member check" should be performed to have the participants examine the correctedness of the description of their experiences ». C'est dans une idée d'éthique que P. Gustafson (2002) donne à ses enquêtés (« respondents ») la possibilité d'intervenir dans sa recherche : « I have also sent copies of early seminar papers, as well as summaries of accepted articles, to all respondents and invited them to comment on my analysis and results ».

eux (le temps de l'observation participante). C'est séparément que je présente ces deux "outils" largement imbriqués, afin de mieux les décrire.

2.1.1.1. L'entretien semi-directif : écouter et discuter

Lors de la phase de recherche de participants, j'ai simplement indiqué deux caractéristiques de la relation à l'espace que je me proposais d'étudier : la pratique de la marche à pied dans les Pyrénées, sans plus préciser ni endroit[110] ni durée de marche. Ce n'est qu'une fois l'enquête amorcée avec les personnes que les choses ont été précisées, particulièrement le thème de l'enquête et la structure de l'entretien[111] à venir. Il s'agissait pour moi de les faire parler de leur relation à l'espace, tout en ne les amenant pas de force sur le terrain de mes concepts ; autrement dit, faire en sorte que l'enquêté comprenne ce que j'attendais de lui, sans influencer son récit. Cette position m'a particulièrement poussée à ne pas évoquer certaines notions (Cloarec J. et La Soudière (de) M., 1992) – celles de paysage, de territoire, d'attachement, d'expérience de l'espace, etc. –, mon objectif étant de pouvoir les évaluer à travers un témoignage sur une expérience vécue[112].

C'est avec cette idée en tête que j'ai construit mes guides d'entretiens, des guides que j'utilisai comme des listes de choses à aborder, sans me focaliser sur un ordre précis. Je laissai aux participants, quand l'opportunité s'en présentait, le soin d'introduire certains points. Mon rôle d'organisatrice de l'entretien se limitait le plus souvent à introduire telle ou telle partie[113]. Souvent, je les laissais digresser autour de certaines idées – avant de les ramener à notre sujet – afin de les encourager à développer leurs idées, mais aussi et parce que leurs digressions n'étaient pas toujours si éloignées de notre propos, pour compléter leur témoignage.

2.1.1.1.1. Discuter pour partager une familiarité

La possibilité de partager quelque chose, un sujet de discussion, avec les participants me semblait importante pour le déroulement des entretiens : j'ai voulu favoriser au mieux à la fois un climat de confiance (être prise au sérieux) et une certaine complicité avec eux. Je voulais, autant que des réponses à mes questions, aboutir à un échange qui se rapproche le plus possible de la discussion. Or, discuter avec les gens impose de partager des intérêts, des inquiétudes, des connaissances, etc., voire des expériences.

Cette disposition à la discussion passait entre autres par la connaissance de l'actualité à laquelle pouvaient faire référence les participants. Dans le cas présent, plusieurs évènements importants sont intervenus dans les Pyrénées entre le printemps 2003 et l'automne 2004, en particulier : l'ouverture du tunnel du Somport, en janvier 2003 (vallée d'Aspe) ; les débats, toujours d'actualité, autour de la TCP (Traversée Centrale des Pyrénées), projet autoroutier de liaison franco-espagnole qui conduirait à la création d'un nouveau tunnel, sous le Vignemale (65) ; l'ours, d'abord meurtrier et effrayant (printemps et été 2003-2004),

[110] Après une rectification expliquée dans le point sur la recherche des participants (2.1.2.2.1).
[111] La structure des entretiens est détaillée plus bas.
[112] On retrouve là l'inscription dans une démarche de sociologie compréhensive.
[113] Chacune comportant différents points. Ce sont ces parties uniquement que je présentais aux participants dans l'introduction de l'entretien : « C'est un entretien qui va se dérouler en plusieurs temps. D'abord, on va revenir sur le séjour, enfin les marches qu'on a faites ensemble. Et ensuite, je vais vous demander quelques précisions assez générales, des compléments, en fait, des précédents entretiens, soit en abordant des nouveaux points, soit en reprenant des choses que vous avez pu me dire avant. Et une partie en conclusion sur, un peu, le sens de quelques termes et la définition que vous pouvez leur attribuer » (une introduction / présentation du troisième entretien).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

particulièrement pour les bergers du Lavedan et du pays Toy[114] (65), ensuite condamné par la disparition du dernier autochtone (automne 2004), abattu par un chasseur de la vallée d'Aspe.

Il me semblait, en outre, important de connaître le marché de la marche… et du tourisme dans les Pyrénées. J'ai, pour cela, utilisé des entretiens menés avec un certain nombre d'acteurs institutionnels concernés par le tourisme, dans les deux départements des Hautes Pyrénées et Pyrénées Atlantiques. J'ai aussi rencontré quelques accompagnateurs en montagne et représentants de structures qui favorisent l'accès à la montagne (des clubs de randonnée, la Maison de la montagne à Pau), afin de mieux connaître et comprendre leur travail. Je suis aussi restée « connectée » au marché, plus important, des agences de voyage, notamment la Balaguère, qui propose, parmi des séjours en France et ailleurs, de nombreux périples dans les Pyrénées (et qui fut l'une des agences les plus souvent citées par les participants).

En plus de l'actualité, il me fallait aussi repérer les noms de lieux, notamment ceux qui revenaient le plus, pouvoir les situer et remplacer un « c'est où ? » par un « Ah oui ! c'est juste à côté de.., non ? », là encore pour concentrer les entretiens sur des expériences vécues et non sur la localisation de lieux qui m'étaient inconnus.

En d'autres termes, il s'agissait d'engranger un certain nombre d'informations et de connaissances qui me permettent de discuter avec les participants sans donner l'impression de découvrir tout ce qu'ils me disaient ; sans non plus faire croire que je savais tout de ce qu'ils avaient à me dire ; en montrant, surtout, que j'étais disposée à discuter de leurs préoccupations, de choses qui leur tenaient à cœur, de craintes, etc. Précisons que cette disposition était facilitée, d'une part, par celle des participants et, d'autre part, par la multiplication des entretiens : notamment la possibilité d'adapter mes connaissances entre deux rencontres.

2.1.1.1.2. Une enquête en trois temps et plusieurs entretiens

Plusieurs auteurs ont souligné que, dans une démarche qualitative telle que celle suivie ici, il n'est pas nécessaire de multiplier le nombre de participants (Li Y., 2000 ; Talja S., 1999). Y. Li, par exemple, s'inspire des méthodes d'entretien de H.S. Becker : « It is generally agreed upon that the number of coresearchers vary depending on the nature of the study: between one and ten are recommended. However, it is also imperative to keep in mind that sampling theory is not a basis for selecting them since a phenomenological research aims not to statistically generalize but to understand human experience » (p. 867).

Je n'ai pas limité mon enquête à dix participants, mon idée étant plutôt d'atteindre une diversité de personnes satisfaisante pour mon étude. En revanche, j'ai préféré multiplier les contextes de production des récits pour, d'une part, m'inscrire à la suite de S. Talja (1999) dans l' « approche exemplaire » (*specimen perspective*) du discours[115]. Elle-même s'inspire de M. Foucault, pour lequel un critère de l'existence d'un discours serait qu'il est utilisé dans une variété de contextes et qu'il pourrait s'appliquer à une variété de thèmes. La multiplication des contextes d'entretien tient, d'autre part, à l'objet même de la recherche, notamment le fait d'enquêter auprès de personnes en situation de visite. J'ai, dans le chapitre précédent, **posé**

[114] Deux Pays situés entre Argelès-Gazost et Gavarnie.

[115] "Discours" est entendu ici dans le sens de "catégorie de pensée". S. Talja en propose deux approches : factuelle (*factist*) et exemplaire (*specimen*). Pour la première, centrée sur les comportements et attitudes des participants, une grande quantité des données permet d'augmenter la fiabilité des résultats ; pour la seconde, c'est surtout la multiplication des contextes de discussion qui compte (Talja S., 1999).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

l'hypothèse que l'expérience de l'espace ainsi constituée était largement nourrie de ce que les personnes emportent avec elles sur le lieu de leur visite – un quelque chose qui se forge pour l'essentiel dans le cadre de leur vie quotidienne, ailleurs, à un autre moment – dans un processus que l'on pourrait qualifier de spirale (Brown D., 1999). Afin de traduire cette notion de spirale en termes méthodologiques, j'ai posé l'idée que travailler avec des personnes en situation de visite offrait trois "moments clés" pour comprendre leur relation sensible à l'espace : avant le départ, *i.e.* le moment où la personne anticipe et prépare son séjour (parfois très court) et / ou son activité ; pendant le séjour, *i.e.* le moment où la personne perçoit et interprète une réalité concrète et matérielle, tout en y "agissant" (marcher, cueillir, pique-niquer, discuter, …) ; après le séjour, enfin, *i.e.* le moment où la personne organise ses souvenirs et raconte éventuellement son expérience à d'autres. Chacun de ces moments reposerait sur des références, des représentations, des connaissances qui permettraient de donner du sens à ce qui est vu et vécu. Chacun de ces moments permettrait d'atteindre des significations attribuées à un espace dans un contexte particulier ; d'atteindre le regard porté par des personnes sur l'espace.

J'ai donc construit une enquête en trois temps, qui correspondent à ces trois moments clés. M. Boyer (1999) distingue à ce sujet les « trois temps du voyage » : imaginé (avant), vécu (pendant), prolongé (après). Plusieurs auteurs ont montré l'intérêt de ces trois moments clés pour atteindre la construction d'une relation à l'espace lors d'activités de visite[116]. Dans son travail sur la notion de prestige issue de l'activité de tourisme, R.W. Riley (1995) propose ainsi une analyse qui porte sur trois épisodes du « continuum de l'expérience du loisir » (*leisure experience continumm*, une expression qu'il emprunte à Knetsch) : avant, pendant et après le voyage. Trois épisodes pour lesquels il souligne les facteurs conférant du prestige aux touristes.

Rares sont pourtant les chercheurs qui ont proposé de rencontrer des participants à trois reprises[117]. C'est ce que j'ai fait et présente ici : trois rencontres au cours de trois entretiens semi-directifs. Chaque entretien était une invitation faite aux participants à parler, à apporter un témoignage libre, en utilisant leurs propres mots. Nous verrons plus loin pourquoi cette multiplication des contextes de production des récits n'a pas été reproduite avec les habitants de Villelongue.

Le premier entretien, d'une grosse heure en moyenne (d'une demi-heure pour le plus court à plus de deux heures pour le plus long) visait à déterminer les conditions préalables à une marche à pied dans les Pyrénées. Il était structuré en trois parties : la présentation des participants ; les habitudes et pratiques de loisirs et de vacances ; le séjour prévu dans les Pyrénées, leur image des Pyrénées ainsi que leur perception du Parc National (cf. Annexe 2.1). Si j'ai conservé les deux premières parties tout au long de l'enquête, la troisième a rapidement évolué. Le séjour prévu n'était évoqué que quand les participants avaient un projet précis en tête lors de notre première rencontre. Ce n'est le cas ni de membres de clubs, ni de personnes qui partent marcher sans prévoir longtemps à l'avance. En revanche, cette partie s'est rapidement orientée vers des généralités, particulièrement autour de la préparation et du déroulement des marches, des motivations et souvenirs des marcheurs. Il y a un cas où j'ai mené les premier et deuxième entretiens en même temps : le participant étant Espagnol et

[116] (Norton A., 1996 ; Riley R. W., 1995 ; Weber K., 2001).

[117] Parmi les travaux consultés, seule l'étude de Y. Li sur la conscience géographique à travers l'expérience touristique expose une méthode où les co-chercheurs sont rencontrés à trois reprises, avant (en fait, à leur arrivée à l'hôtel), pendant et après un voyage en Chine. Mais c'est aussi une méthode différente, pour laquelle un entretien approfondi est mené, entre deux questionnaires remplis (Li Y., 2000).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

l'enquête réalisée en Espagne, je ne pouvais pas multiplier les temps de l'enquête et je n'ai pas eu la possibilité de trouver un moment pour discuter avant de partir marcher.

Lors de la deuxième phase, observation et entretien se sont idéalement complétés, au cours d'une marche à pied où j'accompagnais les participants. Je partais marcher avec un participant ou un groupe de participants et je lui (leur) demandais, au retour, de me raconter sa (leur) marche (cf. Annexe 2.2). Mais si je précise "idéalement", c'est que cet entretien à chaud n'a pas toujours été possible et n'a été mené que quand les participants semblaient prêts à discuter. Avec les participants d'un club, par exemple, dès que nous étions rentrés au parking où nous avions laissé les voitures, chacun regagnait rapidement la sienne, me faisant sentir, c'est du moins ce que j'ai perçu, que la journée était terminée… Ayant rappelé plusieurs fois à chacun (après l'avoir mentionné dans un courrier envoyé aux participants) que mon enquête comprenait trois entretiens, j'étais partagée entre l'envie de les interroger et la crainte de les braquer (au cas où ils auraient volontairement oublié cette étape). J'ai préféré m'en remettre à cette seconde impression, consciente par ailleurs de la lourdeur du dispositif de l'enquête. Les entretiens menés lors de cette deuxième étape étaient de courte durée : quarante minutes en moyenne, allant de quinze minutes à une heure[118]. Il s'agissait simplement d'un récit de marche, auquel je pouvais ajouter des questions inspirées de mon observation ou du premier entretien réalisé.

La troisième étape est celle d'un dernier entretien approfondi, mené plusieurs mois après le séjour ou la marche, une fois que les participants ont réintégré leur quotidien. Comme le premier, cet entretien, d'une heure et vingt minutes en moyenne, s'est déroulé en plusieurs étapes. Une première centrée sur ce que les participants ont retenu de la marche faite ensemble, quelques mois auparavant[119]. Une deuxième étape me permettait de compléter les informations recueillies lors de nos précédentes rencontres. Ce troisième et dernier temps de l'enquête m'a donc permis d'aborder des points auxquels je n'avais pas pensé en élaborant les guides d'entretien et qui sont apparus importants au gré de nos discussions ; de demander des précisions ou des compléments sur certains aspects, notamment la préparation des marches ; et de faire répéter certaines réponses à des questions qui m'intéressaient particulièrement, quitte à les reformuler plusieurs fois ou de différentes façons ou cours du même entretien ou d'un entretien à l'autre[120]. Une troisième étape, liée aussi à l'analyse des précédents entretiens, était employée à des précisions sur des choses dites ou faites par les participants auparavant[121]. Une conclusion, enfin, était consacrée au(x) sens que les participants attribuent à certains termes et au statut qu'ils se donnent quand ils partent marcher dans les Pyrénées. Finalement, cette dernière phase de l'enquête impliquait de préparer un guide d'entretien propre à chaque participant ou groupe de participants (cf. Annexe 2.3). Elle était en outre d'autant plus précieuse qu'elle m'a permis de réparer mes oublis ; de vérifier soit certains dires, soit des faits observés et mal compris[122] ; d'ajuster l'enquête au fur et à mesure des analyses.

---

[118] L'une des explications de la courte durée de ces entretiens est, à mon avis, le contexte dans lequel ils se sont déroulés, notamment l'état de fatigue de chacun. Il était souvent difficile, après une journée de marche, de nous installer pour discuter de façon concentrée autour de notre sujet.

[119] « Cela fait à peu près cinq mois que nous avons fait notre marche. Avec le recul, qu'est-ce que vous en retenez ? Est-ce que vous pourriez, à nouveau aujourd'hui, me la raconter ? » (Extrait d'un troisième entretien, première question).

[120] Par exemple, pour aborder la question de l'image que se font les participants des Pyrénées : « Quelle est votre image des Pyrénées ? », « Si vous deviez décrire les Pyrénées à quelqu'un, quels termes emploieriez-vous ? », « Si vous deviez décider quelqu'un à venir dans les Pyrénées, quels arguments utiliseriez-vous ? » (extraits).

[121] « Vous disiez aussi ne pas rejeter de revoir un endroit qui vous a plu. Est-ce que vous allez plutôt vers ceux-là ou vers des endroits nouveaux ? » (extrait d'un troisième entretien).

[122] Et ce d'autant plus que ma position dans le groupe ne me permettait pas toujours de tout voir.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Dans la quasi-totalité des cas, j'ai eu l'occasion de rencontrer les participants chez eux et quelque part dans les Pyrénées : une résidence secondaire, un endroit loué pour le séjour ou encore un café où l'on s'arrêtait après la marche. Je tenais à cette possibilité, afin de visualiser les différents environnements dans lesquels les participants évoluent, au quotidien comme en situation de visite : me rendre compte de la localisation de l'appartement ou du gîte loué pour l'occasion ; voir, aussi, quelles sont les images matérielles qui entourent les participants, quand l'entretien se déroule à leur domicile ou dans un lieu significatif pour eux, et éventuellement leur en faire parler.

Le temps laissé entre chaque entretien était très variable d'un participant ou groupe de participants à l'autre, et ne dépendait pas tant de l'enquêtrice que des enquêtés. Si, une fois la prise de contact effectuée, j'ai rapidement pu mener le premier entretien, le temps entre celui-ci et la marche faite ensemble (et, de fait, le deuxième entretien) allait de quelques heures à plusieurs mois, selon les projets et la disponibilité des participants. Quant au troisième entretien, j'avais prévu de le mener environ trois mois après le deuxième, délai que j'avais jugé suffisant pour qu'une personne retourne à son quotidien, sans pour autant qu'elle oublie la marche observée[123]. Ces trois mois ont souvent été dépassés, en fonction de ma disponibilité et de celle des participants. L'irrégularité de ce délai entre les deuxième et troisième entretiens a finalement été bénéfique, en ce qu'elle m'a permis de me rendre compte de son importance relative dans le souvenir que gardaient les participants de notre marche.

2.1.1.1.3. La diversité des données recueillies au cours des entretiens

L'entretien est avant tout un recueil de dires, de témoignages, mais c'est aussi, à travers les mots, une collecte indirecte d'informations objectives et matérielles. Les paroles des participants, d'abord, étaient tantôt spontanées, tantôt suggérées par les questions que je leur posais. Bien sûr la prolixité est très variable d'une personne à l'autre et cette variabilité explique en partie l'écart dans la durée des entretiens (annoncée aux alentours d'une heure). Les témoignages sont donc plus ou moins riches d'anecdotes et de souvenirs, toujours intéressants, par exemple, pour soulever des aspects auxquels je n'avais pas pensé au départ de l'enquête[124].

Les entretiens étaient aussi l'occasion de recueillir un certain nombre d'éléments de connaissance du contexte dans lequel vivent les participants, au quotidien. Largement orientés vers leur vécu, ils m'ont offert l'opportunité de mieux connaître les personnes rencontrées à travers leur façon de se présenter et de parler de leur entourage. En outre, des discussions informelles ont parfois été l'occasion de rencontrer les conjoints des participants ou leurs enfants, et ainsi de rencontrer des personnes auxquelles il était souvent fait référence dans les témoignages. C'est à la fois, ici, l'impression d'avoir satisfait une curiosité (celle de rencontrer une personne dont on m'a parlé) et la sensation d'être autorisée à entrer un peu plus dans l'intimité des personnes (me rendre compte que je n'étais pas tenue à l'écart de cette intimité).

[123] Là encore, la seule autre étude à laquelle je peux faire référence et qui fait mention d'un délai de plusieurs mois, est celle de Y. Li (2000) : « Then, the third questionnaire was developed based on the cross-examination, to collect all their post tourism reflections in China. This instrument was sent to all the seven participants a few months after the trips ».

[124] Je pense en particulier à la notion de risque et aux idées de prise de risques et de mise en danger de soi et des autres.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

En termes plus matériels, ensuite, j'ai recueilli, pour chacun, divers itinéraires de marches en forme de souvenirs, m'offrant, parfois, une véritable cartographie de l'expérience des participants, tant ces souvenirs étaient nombreux et précis. Je relevais les différents documents cités, les cartes et les guides utilisés, les ouvrages mentionnés, parfois aussi des adresses Internet, leur demandant, quand ils les avaient à disposition, de me les montrer et/ou de me préciser l'usage qu'ils en faisaient. Je notais le matériel de marche auquel il était fait référence : boussole, altimètre, bâton, sac, etc. Les entretiens étaient aussi souvent l'occasion de jeter un œil sur des collections plus ou moins étoffées de photographies prises lors de randonnées antérieures. Plusieurs fois, j'ai été invitée à feuilleter des albums photos avec les participants. Outre les photographies, les participants m'ont souvent parlé de documents produits à partir des marches : des notes prises au retour, des cartes où ils consignent tous leurs parcours, des fiches avec photo et compte-rendu, etc. Je les ai consultés quand c'était possible. J'ai finalement pu me faire une idée (plus précise qu'à travers les seuls dires) de la matérialité de la relation des participants à l'espace, à travers ces différents éléments.

Quoiqu'il en soit, la meilleure occasion qui m'a été offerte de découvrir des aspects plus matériels de leur expérience a été de partir marcher avec eux, souvent le temps d'un week-end parfois une journée seulement.

2.1.1.2. L'observation participante : partir marcher avec les personnes enquêtées

Il n'était pas question, ici, de mener une observation participante telle que définie à l'origine (début du XX^{è} siècle) par B. Malinowski et qui consiste à s'intégrer à une communauté étudiée « en apprenant la langue, en partageant la vie quotidienne du village, en se faisant accepter comme l'un des membres de la communauté »[125]. Et pour cause : la « communauté » à laquelle je me suis intéressée est plutôt symbolique. C'est celle de visiteurs (ou bien est-ce celle de randonneurs en montagne ?), de personnes qui, plus ou moins éloignées de chez elles, pratiquent les sentiers – ou hors sentiers – pyrénéens. Quoiqu'il en soit, j'ai construit ce que j'ai appelé une observation participante : pouvoir participer à et observer des marches avec les personnes enquêtées. En d'autres termes, pourvoir m'intégrer à des "groupes"[126] de marcheurs : partir marcher avec eux, en même temps qu'eux, revenir avec eux et souvent passer le temps qu'eux-mêmes passaient sur place, en montagne, quitte à séjourner… avec eux.

Nous avons vu, dans le chapitre précédent, pourquoi j'ai choisi la marche à pied comme pratique (ou constellation de pratiques) de l'espace. Il m'a alors semblé indispensable de suivre les marcheurs pas à pas, de donner une grande part à l'observation sur place. En effet, peu d'études proposent une démarche similaire[127], une démarche qui permet de comprendre faits, gestes et pratiques du corps ; qui permet de capter des émotions et des sensations de l'instant ; et qui est possible à l'échelle de la randonnée. L'observation *in situ* est d'autant plus intéressante que l'expérience de l'espace vécue dans le cadre de la marche en montagne laisse une large place au corps et à une conscience de celui-ci. Or, comme l'explique Y.F. Tuan : « Movements such as the simple ability to kick one's legs and stretch one's arms are basic to the awareness of space. Space is experienced directly as having room in which to move » (Tuan Y. F., 2002: 12).

[125] Tiré de l'article « Bronislaw Malinowski » de l'encyclopédie Wikipédia, (http://fr.wikipedia.org). Voir aussi M. Augé et J.P. Colleyn (2004).
[126] Certains de ces groupes n'étaient constitués que d'un seul participant.
[127] Du moins parmi celles que j'ai été amenée à consulter.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

2.1.1.2.1. Les principes généraux de l'observation participante

J'ai décidé, pour mener l'observation participante, de m'insérer dans plusieurs groupes de marcheurs. L'idéal était pour moi de pouvoir, sinon passer inaperçue, au moins faire oublier mon rôle principal d'enquêtrice. Je ne me leurre pas sur le fait que les participants aient bien gardé en tête le caractère inhabituel de la ou des marche(s) que nous avons faite(s) ensemble (certains me l'ont d'ailleurs explicitement fait remarquer), mais je pense néanmoins être parvenue, le plus souvent, à me fondre aux groupes avec lesquels je suis partie.

Cette tentative de faire passer l'observatrice derrière la marcheuse s'est accompagnée de postures particulières, la première étant de préciser aux participants que j'étais là pour marcher avec eux et non pour les regarder en train de marcher. C'était d'autant plus évident que la marche en montagne demande des efforts, des attentions dont je n'étais pas dégagée. J'ai aussi voulu adapter mon équipement à cette première posture : ne pas en faire trop, ni pas assez ; en d'autres termes ne pas dépareiller des autres membres du groupe de marche et rendre discret mon matériel d'observation. Ce dernier s'est limité à un carnet de notes et un appareil photo. Le premier servant officiellement à légender les secondes, officieusement à prendre le plus de notes possible sur ce qui était dit et fait sur le parcours et faire un compte-rendu de la marche (cf. Annexes 3 et 14). Je voulais avant tout ne pas empêcher les participants de faire ce qu'ils voulaient, de dire ce qu'ils pensaient, etc. C'est pour cette raison que je n'ai pas retenu l'idée de les enregistrer ou de les filmer au cours de ces marches. Dans le même ordre d'idées, j'ai décidé de ne pas poser de questions du type « pourquoi est-ce que vous vous arrêtez ici ? » ; « qu'est-ce que vous pensez de ce que vous voyez ? » ; ou tout simplement « à quoi pensez-vous ? ». Je craignais, en le faisant, de faire peur aux participants, de les brimer dans leur ressenti et leurs attitudes, par exemple de les empêcher de s'arrêter pour qu'on ne leur pose pas de questions. Je ne voulais pas non plus les éloigner outre mesure des conditions habituelles de leur pratique de la marche. Toujours dans cette volonté d'influencer le moins possible les participants, je suis systématiquement restée à l'écart de l'organisation des randonnées et séjours, pour ne pas intervenir ni dans le choix de la destination, ni dans la préparation qui, nous le verrons, revêt une grande importance dans l'expérience de certains marcheurs. Par ailleurs, ce n'est qu'une fois la marche terminée que je leur ai demandé l'autorisation de reproduire les photographies faites sur place. Aucun ne savait donc, avant de partir, que ses photographies feraient partie de l'enquête.

2.1.1.2.2. Dépasser la forme des entretiens : l'occasion d'une expérience vécue ensemble

Une des limites des entretiens est qu'ils sont souvent produits hors situation[128] et qu'ils font passer des faits par un double filtre : celui des paroles utilisées par les participants et celui de la compréhension de l'enquêtrice. Ainsi, quand ceux-là racontent un souvenir précis ou une habitude particulière, ils utilisent leurs propres mots. A l'enquêtrice, ensuite, d'imaginer comment, concrètement, les choses se passent.

L'observation participante offre alors la possibilité de visualiser les choses, d'atteindre l'expérience des personnes plus directement, d'entendre ce qu'elles (se) disent, de savoir ce qu'elles font, etc. C'est en fait l'opportunité d'aller au delà de ce que le participant accepte de dire et veut montrer de lui au cours des entretiens. En étant ensemble sur place, plus personne ne peut se cacher derrière les mots, pas plus les participants que l'enquêtrice d'ailleurs. C'est

[128] Dans le sens où les personnes enquêtées évoquent des choses qui se sont passées ailleurs, à un autre moment, avec d'autres personnes, etc.

le moyen de mieux comprendre des choses dites lors des entretiens, notamment en ce qui concerne les relations des marcheurs entre eux ou avec des personnes rencontrées sur le chemin. C'est parfois, aussi, l'occasion de relever des contradictions entre ce que disent et font les participants.

Mais l'observation participante ne se limite pas à la seule marche et c'est souvent ce qui en fait tout l'intérêt. Chaque fois, nous faisions le trajet jusqu'au départ de la marche ensemble. C'était déjà un premier aperçu de l'ambiance et de l'humeur de chacun. Quelques fois c'est même le trajet de Bordeaux à l'une ou l'autre des vallées pyrénéennes que je faisais avec des participants. J'avais alors la possibilité, par exemple, d'observer les réactions à la vue (ou absence de vue…) des Pyrénées. Le plus souvent, je passais plusieurs jours ou une nuit sur place et chaque fois, dans ce cas, j'ai soit passé la soirée, soit été logée avec / chez les participants. Au delà des marches, nous partagions alors les repas, petits déjeuners et dîners, de courtes promenades dans le village, des discussions à propos de tout… J'entrais alors dans une intimité à laquelle j'étais loin d'avoir accès – directement du moins – lors des entretiens et qui me conforte dans l'idée que je n'étais pas seulement observatrice extérieure mais aussi nouvelle compagne de marche.

2.1.1.2.3. Données recueillies lors des observations participantes

Comme pour les entretiens, mais de façon plus directe, les observations m'ont permis de recueillir des données matérielles. Un parcours, d'abord, avec une durée, des étapes, une adéquation plus ou moins grande entre objectif déclaré et atteint. Dans chaque cas, l'itinéraire des marches a été reporté sur carte, pour mémoire et pour localiser précisément certains évènements, comme l'endroit du pique-nique et les photographies (les miennes et celles des participants). Un matériel utilisé, ensuite, pour lequel j'ai dressé une liste par participant, du bâton à l'appareil photo, en passant par les différents outils de repérage.

Les photographies sont parmi les données matérielles les plus nombreuses. J'en prenais systématiquement pour mémoriser les parcours et les participants ont toujours accepté de me laisser celles qu'ils avaient prises. Plusieurs études montrent l'intérêt de prendre en compte les photographies produites par des personnes en situation de visite[129]. K. Markwell (1997), par exemple, présente la photographie comme étant à la fois pertinente pour révéler l'expérience touristique et révélatrice d'un comportement consommateur caractéristique du touriste. D'une part, il souligne l'importance de l'acte même de photographier, en tant que comportement social. D'autre part, il précise l'importance d'un « filtre sélectif » qui, par l'intermédiaire de l'acte photographique, permettrait au touriste de ne pas dépasser l'état de spectateur, de ne pas s'investir personnellement dans l'expérience : « […] recognize the significance of the act photographic itself as a social act, as well as the role that the photographic collection plays at a form of tangible pictorial record or artefact of the experience ». Quoiqu'il en soit, il note l'importance de l'échange autour des photographies, avec la famille ou les amis, au retour. Dans le cas qui nous intéresse, j'ai fait parler les participants des photographies qu'ils avaient produites, afin de comprendre les significations qu'ils leurs attribuent en tant que telles et dans leur relation à l'espace. Il ne s'agit donc pas d'en analyser le contenu mais bien le sens.

La dernière production matérielle issue de l'observation participante est un compte-rendu, le mien (cf. Annexe 14) : il comporte une carte de l'itinéraire et les photographies faites sur le

[129] (Groves D. L. et Timothy D. J., 2001 ; Markwell K. W., 1997).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

parcours, ainsi qu'un texte, récit de la marche. Sont consignés dans ce texte le contexte de la marche (nombre de personnes, conditions météorologiques, etc.) ; ce qui s'est passé avant de partir et au départ ; le déroulement avec une description du parcours, quelques notes sur les comportements de chacun, les documents et matériel utilisés, un résumé des faits, plus subjectif et tiré des notes prises au cours de la marche, et les personnes rencontrées sur le parcours ; enfin, les réactions de chacun à l'arrivée.

2.1.1.3. L'interaction entre entretiens semi-directifs et observation participante

Je n'ai pas mené ces deux aspects de mon enquête de façon indépendante, bien au contraire : entretiens et observations étaient en continuelle interaction, tant dans leur déroulement que dans leur préparation, parce qu'ils se sont influencés et parce qu'ils se complètent.

Sans même parler d'observation participante, tout entretien était déjà une situation d'observation, dans la mesure où je saisissais souvent l'occasion d'être chez les participants pour observer ce qu'ils me donnaient à voir de leur cadre de vie, particulièrement la décoration, les photos accrochées aux murs. Quand cela était possible, en fonction du déroulement de l'entretien, nous prenions le temps de les évoquer :

> *Enquêtrice : « Les autres photos [au mur], c'est les Pyrénées ou… ? non, pas du tout ? »*
> Inès : « Ça c'est les Alpes hein ! »
> *Enquêtrice : « C'est les Alpes… »*
> Inès : « Ce sont les Alpes… je sais pas si ce sont les Aiguilles.. Je connais pas… enfin les Alpes j'y suis allée, mais enfin, je peux pas dire que je connaisse. Tu connais toi, les Alpes ? »

Le premier entretien m'a permis de relever des éléments vers lesquels orienter mon observation, par exemple lorsqu'une participante me disait toujours emmener la carte avec elle et la sortir à un moment ou un autre ; ou quand une autre me disait être toujours à la traîne quand elle part avec les personnes avec lesquelles nous étions censées marcher. Le deuxième et le troisième entretiens m'ont ensuite permis d'ajuster les résultats de l'observation participante en vérifiant des impressions – et en évitant, par la même occasion, des mauvaises interprétations –. Ainsi, par exemple, alors que je pensais observer que l'un des participants regardait beaucoup plus autour de lui à la montée qu'à la descente et comme je lui en parlais lors du deuxième entretien, il m'a expliqué qu'en fait il faisait exactement le contraire :

> *Enquêtrice : « […] est-ce que tu te dis… par exemple que tu regardes plus autour de toi quand tu montes et moins à la descente… de façon générale, pas forcément sur celle-là.. [la marche] ? »*
> Quentin : « Ben disons que quand je monte je regarde par à coups, quoi. Je sais pas si t'as remarqué, je m'arrête, je sais pas, on va dire…toutes les demi-heures, ou je regarde un peu ce qui m'entoure. Mais sinon… plutôt concentré dans l'effort quoi. »
> *Enquêtrice : « Ouais ? »*
> Quentin : « Plutôt ouais. Alors que quand je descends, ouais, j'ai plutôt le regard… vagabond, quoi.. ouais d'ailleurs c'est un peu plus **dangereux** quoi. On n'arrête pas de buter sur des pierres... »

Je l'ai déjà évoqué, le troisième entretien était l'occasion de discuter des photographies faites par les participants lors de la marche observée, quand ils en avaient fait, afin de comprendre le sens qu'ils donnent à ce type de production. Nous en parlions de façon générale : souvent les participants les décrivaient et exprimaient leur (in)satisfaction face au résultat. Je leur demandais aussi de me préciser s'ils les avaient montrées, à qui et pourquoi.

Le déroulement même de l'enquête s'est inscrit dans cette interaction, particulièrement en ce qui concerne la composition des groupes d'enquête. Par exemple, il m'est arrivé de mener un entretien avec trois personnes qui, bien qu'appartenant au même club, marchent dans trois groupes de niveaux différents. Cette situation était intéressante, parce qu'elle permettait aux

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

trois participants de nourrir leur récit de celui des autres[130], de partager une expérience commune – les trois groupes sont menés par le même accompagnateur – et, plus simplement, de discuter entre eux. En revanche, j'ai décidé de poursuivre l'enquête individuellement, pour pouvoir profiter au mieux de l'observation participante et donner à chacun la possibilité de s'exprimer seul. Dans le même ordre d'idées, je menais des entretiens auprès des couples, quand les deux membres du couple en question marchent le plus souvent ensemble en montagne ; je rencontrais des personnes seules quand elles marchent souvent seules ou avec des groupes très variés. Quand un groupe de marche était constitué d'un couple et d'une troisième personne, je faisais deux groupes de participants distincts, à moins que cette dernière ne marche (quasiment) toujours avec les personnes du couple. En d'autres termes, j'ai essayé de mener des entretiens dans un contexte en cohérence à la fois avec celui de la pratique de la marche – et, de fait, la situation d'observation participante – et le quotidien des participants, avec une limite cependant : la taille du groupe[131]. Pour limiter les interférences entre les récits et faciliter l'analyse des entretiens, j'ai fait en sorte que les situations d'entretiens ne dépassent pas quatre personnes, enquêtrice comprise[132]. Le plus souvent nous étions deux ou trois.

J'ai décrit mes différents outils d'enquête, la façon dont j'ai recueilli mes données et la nature de ces dernières. Nous allons maintenant aborder la question des participants : qui ils sont et comment je les ai rencontrés.

2.1.2. Les marcheurs participants

Je n'avais pas idée, avant de rencontrer les premiers participants, de qui ils seraient finalement. Néanmoins, je suis allée chercher, dans les travaux qui parlent de marcheurs en montagne, des portraits, des types, éventuellement des statistiques, etc., afin de me faire une idée des données existantes.

2.1.2.1. Qui pourrions-nous trouver sur les sentiers pyrénéens ?

Les travaux qui s'intéressent strictement aux marcheurs dans les Pyrénées sont rares, mais ils existent. J'ai pu en consulter de deux types : statistiques, tels que les enquêtes de fréquentation menées pour le Parc National des Pyrénées, chaque année depuis 1996 (Cofremca *et al.*, 1998) ; qualitatifs, comme cette étude sur les randonneurs palois (Bourguet M. *et al.*, 1992). En revanche, de nombreux ouvrages plus généraux sur la montagne et les activités touristiques en montagne m'ont aidée à cerner l'idée que l'on peut se faire, dans la littérature, du marcheur en montagne.

[130] L'entretien collectif a l'avantage de permettre à ceux qui s'expriment de façon moins précise de dire plus de choses, quand par exemple les autres lui font penser à ce qu'il ou elle a oublié de dire. C'est en tout cas l'impression que j'ai eue. Il présente aussi l'inconvénient "symétrique" : que l'un des enquêtés monopolise la parole. J'ai essayé de réduire ce dernier en donnant la parole à ceux qui avaient tendance à s'effacer.

[131] Tout en reconnaissant que les entretiens approfondis individuels sont en général recommandés dans l'étude de l'expérience vécue de personnes (Gustafson P., 2002 : 48), il me semblait intéressant de garder cette cohérence. Cela n'a pas empêché que chaque membre des couples / groupes puissent s'exprimer longuement sur son expérience personnelle. De plus, les interactions entre personnes enquêtées pouvaient être prise en compte dans l'analyse des discours.

[132] Cette décision a été confortée par le résultat d'un entretien que j'ai mené après une journée de marche. Nous étions sept et en train de dîner, tous un peu fatigués. Le résultat est intéressant en tant que témoignage à chaud, donc dans le cadre du second entretien. Mais il m'a semblé trop difficile de mener des discussions approfondies dans ce type de contexte.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Je vais donc apporter ici quelques indications sur celles et ceux qui, en théorie, pratiquent les sentiers pyrénéens. Je ferai un court détour par l'histoire du tourisme en montagne, afin de comprendre qui sont les ancêtres, les prédécesseurs des participants, et éventuellement ceux auxquels ils pourraient se référer. Je me concentrerai ensuite sur des données actuelles, avant de présenter rapidement les idées qui émergent du discours d'acteurs institutionnels des Pyrénées Atlantiques et des Hautes Pyrénées, concernés par le tourisme.

2.1.2.1.1. Détour par la découverte de la montagne

Ce n'est pas vraiment sur les caractéristiques socioprofessionnelles et socioculturelles des marcheurs en montagne que nous renseignent les travaux sur les prémices du tourisme en montagne. J'en ai cependant retiré quelques idées.

La découverte des Pyrénées, qui ne commence qu'au XVIIIè siècle, est réservée aux membres d'une élite sociale, bourgeoise. Rapidement, après un premier coup d'œil jeté par Ramond de Carbonnières à la fin du siècle, thermalisme et voyages savants se développent (Briffaud S., 1994b). Jusqu'à la fin du XIXè siècle, le « regard du voyageur » est à la fois scientifique et esthétique, mais cette imbrication des pratiques éclate dans les années 1850-60 (*ibid.*). Un tourisme montagnard (approche esthétique du paysage) prend ses distances avec l'approche scientifique et « exploratoire » des montagnes, dans les Pyrénées comme ailleurs (*ibid.*). C'est à partir de cette époque de mutation des pratiques de la montagne que guides et clubs apparaissent et se développent. Des guides[133], comme le guide Joanne en 1858, qui se chargent « d'indiquer au voyageur ses 'souvenirs obligés' » (*ibid.* : 353). Des clubs, comme le CAF, qui offrent un accès privilégié à la montagne, avant de s'ouvrir à une population plus large de jeunes et de touristes plus ordinaires ; qui apprennent aussi à ceux qui les utilisent à voir… ce qu'il « faut » voir : « Entrepris, aussi, à l'initiative des clubs alpins, l'aménagement des belvédères et des points de vue apprend au randonneur ordinaire comment lire le paysage » (Bertho Lavenir C., 1999 : 70).

Des auteurs ont en outre souligné les phénomènes de distinction et d'imitation sociale alors à l'œuvre[134], dans le cas de la montagne comme du tourisme en général : « Ainsi, le tour d'Europe des aristocrates anglais […] inclut dès le XVIIIè une étape alpine. Dans chacune [des] stations, les conventions veulent qu'ils réalisent deux ou trois promenades balisées et qu'ils s'organisent leur vie quotidienne de façon très réglée. Par la suite, cette élite anglaise, initiatrice d'une manière de voyager dans les Alpes, cède la place à des groupes beaucoup plus nombreux de Français, d'Allemands et d'Italiens ; souvent les intellectuels, comme à Chamonix ou Cauterets au milieu du XIXè, ont servi de relais à cette diffusion. La recherche de distinction sociale de quelques-uns ouvre la voie à la tentative d'imitation sociale d'un plus grand nombre » (Debarbieux B., 1995b : 21).

Si je pouvais résumer, après un tel raccourci, quelques idées qui ressortent d'approches historiques sur la pratique de la montagne et sur la visite en particulier, ce serait de la façon suivante. Le visiteur appartient exclusivement à une élite sociale aux premières heures du tourisme et avant que ce dernier ne devienne plus populaire. Il est avant tout explorateur – à la fois esthète et scientifique – avant de devenir soit artiste (souvent curiste) soit scientifique. Une fois les grandes explorations menées, les grands paysages représentés, les pratiques évoluent définitivement : « d'une manière générale, le paysage pyrénéen ne pourra plus être 'découvert' : on ne saura désormais que le re-connaître » (Briffaud S., 1994b : 362).

[133] Sur les guides et particulièrement leur contenu et leur impact sur les représentations des territoires, voir (Bonin S., 2001).
[134] (Boyer M., 1999 ; Debarbieux B., 1995b).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Le visiteur ne viendrait donc plus découvrir les Pyrénées, mais pour les « re-connaître » à partir d'images (particulièrement nombreuses) qu'il aurait déjà en tête. Une personne, rencontrée à Haute Pyrénées Tourisme Environnement (HPTE)[135], soulignait l'ancrage du tourisme actuel dans son histoire en dégageant trois étapes, comme autant de courants :

> HPTE : « Je dirais qu'il y a 3 courants qui ont contribué à l'activité touristique actuelle. D'une part c'est le phénomène de découverte des montagnes comme les Alpes, donc c'est les découvreurs, les gens qui sont venus grimper, faire des premières, sous couvert bien souvent au départ de recherches scientifiques, mais qui étaient aussi le plaisir de découvrir. C'est des aventuriers entre guillemets. Donc très lié à une frange de la haute société et en partie anglaise aussi, comme dans les Alpes. Même mouvement au même moment que dans les Alpes. La deuxième chose, la croissance en fait de l'activité thermale au XIXè siècle, dans les Pyrénées et aussi dans les autres massifs français et en particulier sur les Pyrénées, y'a un phénomène qui a joué, c'est au 3ème Empire, dans la mesure où la femme de l'empereur Napoléon 3, qui était Eugénie de Montijo, qui était une Espagnole, et qui est venue dans les stations thermales des Pyrénées. Donc… troisième phénomène, c'est le romantisme, la vague du romantisme au XIXè, qui a amené pratiquement tous les écrivains de l'époque dans les Pyrénées, pour découvrir les paysages pyrénéens. »

Voyons donc maintenant ce qui ressort des travaux qui s'intéressent effectivement à « l'activité touristique actuelle » dans les Pyrénées.

2.1.2.1.2. Les marcheurs dans les Pyrénées aujourd'hui : qui sont-ils ?

Les données sur les pratiques de tourisme et de loisirs en montagne, que ce soit dans les Alpes (Debarbieux B. *et al.*, 2000), dans le cas spécifique des parcs nationaux (Cofremca *et al.*, 1998 ; Richez G., 1992) ou dans les Pyrénées (Bourguet M. *et al.*, 1992 ; Cofremca *et al.*, 1998 ; Parc National des Pyrénées, 2000, 2002) se rejoignent toutes sur un point : la marche à pied est une activité incontournable, l'activité la plus pratiquée en montagne[136]. Il n'est pas question ici de donner des chiffres[137], ils n'auraient pas vraiment leur place, mais de souligner la reconnaissance d'une pratique qui ne cesse de faire plus d'adeptes : « [L]'essentiel des visiteurs fait une promenade ou une randonnée. On reste loin de l'effort physique intense », tel qu'il peut être fourni pour l'escalade, le VTT, etc. (Cofremca *et al.*, 1998 : 9).

Intéressons-nous donc à ces promeneurs et randonneurs et à la façon dont ils sont présentés. Sans nous y attarder, citons déjà les principaux résultats présentés dans ce rapport de la Cofremca et *al.* (1998)[138], en termes de profils de marcheurs et de pratique de la marche dans les Pyrénées :

- Une « clientèle » de proximité avec ses habitudes, notamment des habitués de longue date (Français surtout) à la fois de la montagne et des parcours de randonnée et de promenade. La part des nouveaux venus n'est cependant pas négligeable : ce sont les plus demandeurs de facilités et d'accompagnement de leur visite.

[135] Equivalent du Comité départemental du tourisme pour les Hautes Pyrénées.
[136] Parfois peut-être concurrencée par le vélo, comme le soulignait un conseiller municipal de Villelongue (65) : « Rapport au Tour de France, il y a de plus en plus de gens qui viennent faire du vélo ici. Vous montez l'été le Tourmalet, Luz-Ardiden, ou le Hautacam… c'est impressionnant tous les vélos qu'il y a ! S'il fait beau, ils se touchent ! ».
[137] Pour consulter des chiffres sur le tourisme, voir les document édités par la Direction du Tourisme, par exemple *Les chiffres clés du tourisme de montagne en France* (Direction du Tourisme et SEATM, 2002).
[138] Des résultats qui sont, dans leurs grandes lignes, similaires de ceux du document publié avec la Confédération Pyrénéenne du Tourisme (Cofremca et Confédération Pyrénéenne du Tourisme, 1996). Sont cités ici à la fois des éléments du résumé et du contenu du rapport.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

- Un profil socioculturel particulier : essentiellement des Français et principalement des hommes ; une sur-représentation des 35-54 ans (avec une forte présence des retraités quand même) ; des citadins originaires de villes moyennes (sous représentation des grandes villes), mais une forte présence d'une population rurale dans les Pyrénées ; des catégories sociales plutôt aisées ; la plupart en couple ou en groupe d'adultes.
- Des pratiques de la montagne ciblées : la plupart des visiteurs font une promenade ou une randonnée, pour laquelle ils n'estiment pas nécessaire d'être accompagnés ; une durée de visite entre 2 heures et une demi-journée.

L'idée d'une prégnance des classes moyenne et supérieure est récurrente dans les travaux qui parlent des Pyrénées. M. Bourguet et *al.* (1992) parlent à ce sujet de « bourgeoisie de compétence », c'est-à-dire une idée de la bourgeoisie fondée sur la possession de diplômes. Selon eux, la sur-représentation de la bourgeoisie de compétence – et l'absence concomitante des catégories socioprofessionnelles de type agriculteurs, ouvriers et secteur privé – s'expliquerait par les « écarts entre aspirations éthiques et niveau de satisfaction de celles-ci » vécus par la première.

En revanche, les critères d'âge diffèrent d'une étude à l'autre. Les travaux de la Cofremca parlent d'une sur-représentation des moins de 50 ans, à propos de touristes venus de partout (Cofremca et Confédération Pyrénéenne du Tourisme, 1996), mais soulignent aussi la forte présence des retraités par rapport aux autres parcs nationaux (Cofremca *et al.*, 1998 : 47). L'étude de M. Bourguet et *al.* (1992), centrée sur les Palois, met en évidence une fréquentation avant tout masculine et de personnes de plus de 65 ans. En termes de genre, tous mettent en avant une forte domination des hommes parmi les adeptes de la randonnée et des sports de montagne en général. Mais ils soulignent aussi la forte présence des couples et des groupes d'adultes.

Je n'ai évoqué que des aspects liés à l'identité (objective) des marcheurs, tels qu'ils apparaissent à travers des travaux menés sur les Pyrénées. Bien sûr, dans ces ouvrages, il est aussi question de motivations. Pour rester dans celui qui, centré sur les Pyrénées, est aussi la plus générale des ressources auxquelles je me réfère ici : « Il est significatif de constater que la quasi-totalité des visiteurs fixent un but à leur promenade […]. Ces buts sont avant tout naturels […]. Les destinations humaines sont assez minoritaires[139]. On vient dans un parc national avant tout pour la détente et la nature (respirer l'air pur, se détendre dans un cadre naturel, profiter du silence, contempler le paysage sont des motivations quasi-unanimes) » (Cofremca *et al.*, 1998 : 41).

Une idée de nature, donc, qui prédomine largement. Une idée que l'on retrouve chez les acteurs institutionnels qui s'expriment à ce sujet, mais qui font aussi référence à un comportement plutôt consommateur de la part des touristes.

2.1.2.1.3. Point de vue des institutionnels sur les visiteurs

Lors d'une phase préparatoire de mon travail de thèse, j'ai eu l'occasion soit de discuter avec des acteurs institutionnels des deux départements qui couvrent le terrain de l'étude menée pour le Parc national des Pyrénées (Hautes Pyrénées et Pyrénées Atlantiques), soit de consulter des entretiens menés par d'autres membres de l'équipe. J'ai ainsi pu vérifier

[139] A l'exception des refuges qui, comme le soulignent les auteurs, sont soit un objectif à atteindre pour la nuit, soit un objectif détente, de repos ou pour le pique-nique.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

l'importance de la pratique de la marche à pied pour le tourisme pyrénéen, chacun me confirmant qu'elle est l'activité dominante (et pas uniquement chez les visiteurs extérieurs). Par exemple :

> HPTE : « La plupart des gens… la marche à pied ou la randonnée c'est la première activité des touristes, mais c'est de la petite promenade, c'est de la petite randonnée. Familiale. »
>
> *Enquêtrice : « Donc a priori, la randonnée, la marche à pied, c'est le… une des pratiques ou la pratique la plus présente dans le Parc ? Enfin, c'est vraiment caractéristique de ce que les gens font ? »*
> PNP[140] : « Oui. Alors peut-être plus la promenade que.. la randonnée, hein, si on garde cette nuance. On n'a **quasiment** plus aujourd'hui d'escalade au sens escalade alpinisme, si vous voulez. Y'a plein, plein de grandes voies, bon à l'échelle des Pyrénées, bien évidemment, on n'est pas dans les Alpes, mais des grandes voies qui se faisaient dans les Pyrénées qui ne se font plus aujourd'hui. »

De l'analyse de ces entretiens, il ressort aussi des points de vue variés mais plutôt fédérateurs, non pas tant sur qui est le touriste – et de fait le marcheur –, mais sur ses attentes, ses comportements, ses motivations, etc. Nombreux sont les avis qui émergent en termes d'activités et de relation à l'espace. Pour la plupart, **les touristes viendraient pour consommer les paysages qu'on leur donne à voir,** soit par des aménagements directifs, soit qu'ils ne s'intéressent pas vraiment au reste ou encore parce que les paysages correspondent aux images qu'ils ont en tête :

> *Enquêtrice : « Donc, on est dans du culturel, finalement, largement… »*
> Maire de Gavarnie : « Oui… **Naturel**. Naturel et… culturel, mais non, non, je ne sais pas si c'est tellement du culturel… À l'heure actuelle, non, les gens qui vont en vacances, bon, s'ils viennent ici, faut qu'ils voient Gavarnie, Cauterets, Lourdes. Bon, Gavarnie c'est pour la qualité du **paysage**, hein ! Ils viennent faire la photo du paysage qui est remarquable. Qui a été protégé : voyez, y a pas des tours devant, on n'a pas fait n'importe quoi… »
>
> Chambre d'agriculture des Hautes Pyrénées[141] : Le touriste, il dit 'c'est joli', c'est tout. C'est comme avec mon gamin de 2 ans, devant un gâteau. 'C'est bon'. Ah... 'Ça a quel goût ?', 'C'est bon.' …
>
> HPTE : « […] Mais aussi y'a une perception de la montagne qui a évolué. La montagne est perçue encore comme un lieu hostile, beaucoup plus que la mer. On parle beaucoup plus facilement des accidents en montagne que des noyades en bord de mer. […] C'est-à-dire que maintenant, 80% des touristes sont des urbains, donc ils n'ont pas les notions de l'environnement rural, les montagnards, et ils transposent ou des comportements urbains, ou des images qu'on leur a… puisqu'ils ne connaissent pas a priori, qu'ils ont pris dans toute leur vie, qu'on leur a présentées. »

Les touristes ne se poseraient pas la question de savoir pourquoi (et par qui) les choses, les paysages, sont comme ils sont. C'est ce que soulignent cette représentante de l'office du tourisme de la Vallée d'Aspe (64) et des élus de la commune de Villelongue (65) :

> OT Vallée d'Aspe : Le paysage est vraiment l'élément déclencheur du tourisme dans les cas qui nous intéressent (vallée d'Aspe). C'est l'image de la vallée, image du cadre de vie, de l'environnement. C'est parce que les sites sont beaux que l'on vient y faire de la randonnée. Le paysage est ainsi le fond de commerce du tourisme en Aspe. Mais les gens ne perçoivent pas forcément la main de l'homme dans ce paysage (murets, estives, etc.), particulièrement les gens qui viennent au mois d'août, période du tourisme le plus populaire.
>
> *Enquêtrice : « Et par rapport à cet enfrichement et tout ça, il n'y a pas de remarques de… des touristes ? »*
> Conseiller municipal de Villelongue : « Ah non. Ils se posent pas de questions, les gens. Ils voient les granges abandonnées au milieu des arbres, et tout ça, mais ils se posent pas de questions. »
> *Enquêtrice : « Même au niveau des granges ? Parce que le bâti, souvent, ça frappe… »*
> Adjoint au Maire de Villelongue : « Non, non. »

[140] Responsable du service développement au Parc national des Pyrénées.
[141] Les entretiens non enregistrés sont cités sans guillemets.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Conseiller municipal : « Ils disent, 'oh, il y a de jolies granges'. Mais ils se posent pas la question… »
> Adjoint au Maire : « Ben oui, parce que eux, ils ont pas connu ! »

En conséquence, les touristes deviendraient à la fois passifs dans leur consommation, partisans d'un « assistanat » maximal, comme me le faisait remarquer un acteur de la communauté de communes de Gèdre-Gavarnie, et exigeants dans l'appréciation des structures touristiques. C'est ce que m'expliquait le représentant de Haute Pyrénées Tourisme Environnement, en dégageant trois aspects du « comportement » des touristes, de leur « démarche d'appropriation » :

> HPTE : « C'est à partir de l'endroit où on **les** arrête, qu'ils vont observer le paysage. Et ils veulent retrouver dans ces espaces-là, un minimum de confort : endroit assez beau, travaillé, jardiné, mais il faut pas qu'on le voie… C'est intéressant d'interroger un certain nombre de personnes avant les touristes, parce que les gens qui vont aller, c'est pas pour les prendre pour des imbéciles, mais ils n'ont pas la connaissance, donc ils prennent et ils n'ont pas forcément conscience de leur comportement. Par exemple, un des phénomènes très classique, c'est que si on amène des gens à un endroit, ils vont vouloir pouvoir garer leur voiture, trouver un certain nombre de renseignements, avoir un point d'eau, avoir des toilettes, une table de pique-nique à la limite, acheter des souvenirs… Ça c'est la majorité des gens. […] Deuxième principe, ce qui plaît beaucoup aux gens, aussi, la haute montagne, c'est en milieu hostile. Ce que recherchent beaucoup les gens c'est le milieu humanisé. Léché à la manière très suisse et autrichienne et, depuis quelques décennies, française aussi. C'est le paysage hérité de l'agro-pastoralisme. […] Par contre, dans les niveaux de basse et moyenne montagnes, là où sont installés les gens à demeure et où l'activité pastorale a modelé le paysage, les gens recherchent beaucoup maintenant des petits villages. Ils aiment beaucoup tout ce qui est les prés, les granges, les petits éléments du patrimoine bâti. […] Tout ça fait partie maintenant d'une démarche d'appropriation par les populations touristiques. Ils aiment bien ça aussi. Faut qu'il y'ait aussi les grands sites, mais ils vivent plus bas, surtout dans ces lieux. »

Je finirai ce point en citant à nouveau les élus de la mairie de Villelongue, qui dressent à mon avis un tableau assez fidèle de la façon dont les touristes sont perçus localement. Ils les présentent comme des personnes qui viennent « faire de la montagne » – voire « de la campagne » – principalement de la marche ; qui font le tour des sites les plus remarquables, des « incontournables », parfois découverts à travers le Tour de France ; qui font parfois aussi en sorte de s'isoler des touristes… du moins des autres touristes :

> *Enquêtrice : « Et les touristes qui viennent sur Villelongue, les gens qui louent des gîtes… vous, comme vous avez un gîte, vous savez un peu, qu'est-ce qui leur plaît, indépendamment du fait qu'ils peuvent pratiquer certaines activités – randonnées, tout ça – au niveau du cadre, du paysage ? Est-ce que vous parlez de ça avec eux ? »*
> Conseiller municipal : « Nous, essentiellement, les gens qu'on a dans notre gîte, c'est des gens qui sont là pour faire de la montagne. »
> Adjoint au Maire : « Oui, en général, ils se promènent dans la campagne, beaucoup, les gens. »
> Conseiller municipal : « Bon, pas tous, hein. Mais une grande partie, ils arrivent : 'qu'est-ce que vous connaissez comme jolies balades' ? Ils ont les axes principaux : il faut qu'ils aillent une fois à Gavarnie, une fois à la Brèche de Roland, ça c'est classé – et le Tourmalet ! Ça c'est classé, ils doivent y aller ! Et après, ils demandent. »
> Adjoint au Maire : « Ils font de la promenade en montagne. S'ils ont des enfants, des petites promenades là dans le tour ; ou montagne un peu plus haute montagne. »
> Conseiller municipal : « Il y en a, ils nous demandent pour avoir des promenades où il n'y a pas trop de touristes. Où ils sont sûrs d'être **au calme**. Ou sinon, il y en a d'autres, au contraire, qui préfèrent… ils veulent voir du monde : ils sont pas heureux s'ils sont pas au milieu du monde. Mais c'est essentiellement en montagne. Il y en a très peu qui vont faire le canyoning ou .. ou une autre activité. »
> *Enquêtrice : « Donc les gens choisissent des sites très connus, remarquables, comme Gavarnie. Et sur Villelongue, alors, ils apprécient aussi ce qu'ils voient ? »*
> Conseiller municipal : « Ils apprécient, mais il faut qu'ils aillent faire un tour, quoi. Au Tourmalet, à Gavarnie, tout ça. Comme je dis moi, comme ça quand ils reviennent au bureau : 'où c'est que t'as été en vacances ?' ; 'dans les Pyrénées' ; 'où c'est que t'as été ?' ; 'au Tourmalet' ! Le Tourmalet, tout le monde connaît ! »
> Adjoint au Maire : « Il y a quand même des sites magnifiques qu'il faut qu'ils voient : c'est **vrai**, c'est vrai. On a des sites quand même qui sont incontournables. Incontournables. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Conseiller municipal : « Et puis il y a la publicité Tour de France, aussi. Ils voient la montagne à la télé, 'ouh !… c'est joli là-bas, on va y aller'. »

Pour résumer ces différentes façons d'envisager le marcheur dans les Pyrénées, retenons d'abord qu'il est – et depuis ses débuts – plutôt de catégorie sociale et socioprofessionnelle moyenne ou supérieure. Si les hommes ont toujours été plus nombreux, les femmes ne sont pas absentes (forte présence des couples). Les randonnées sont plutôt de courte durée (moins d'une demi-journée) et les randonneurs, des habitués. La plupart ont entre 30 et 50 ans, mais avec aussi une forte présence des retraités. Le marcheur a à sa disposition quantité d'images matérielles et d'idées préconçues. Il se contenterait, le plus souvent, de consommer ce qu'on lui donne à voir et serait plutôt indifférent à la société locale. C'est dans la partie consacrée aux résultats que nous verrons ce qu'il en est dans le cas des participants.

2.1.2.2. Les marcheurs participants, qui sont-ils finalement ?

Nous avons vu ce que les travaux sur le tourisme en montagne – sur les randonneurs en particulier – et ce que les acteurs du tourisme dans les Pyrénées pouvaient véhiculer comme idées quant aux marcheurs. Je vais présenter ici les personnes qui ont effectivement participé à ma recherche. Mais auparavant, je vais prendre le temps de préciser la façon dont je les ai rencontrées et celle dont j'ai élargi mon enquête aux habitants.

2.1.2.2.1. À la recherche de marcheurs : contacts possibles et annonces

L'une des premières étapes de la préparation de mon terrain a été d'identifier les différentes voies possibles pour trouver des participants. J'avais décidé, dès le départ, de réaliser mon enquête en trois étapes, il me fallait donc rencontrer des marcheurs avant qu'ils ne partent… marcher. Je ne savais pas en revanche, à ce stade de l'enquête, si je devais les trouver sur place (dans les Pyrénées) ou non, ni combien j'en cherchais. J'ai donc commencé par faire une liste des pistes possibles de repérage de marcheurs, en d'autres termes de tous les intermédiaires que je pourrais, à l'occasion, solliciter. J'ai organisé cette liste en fonction des formes de contacts possibles, principalement des diffuseurs d'annonces ou des intermédiaires directs et indirects avec des marcheurs. Finalement, je suis loin d'avoir puisé dans toutes les ressources potentielles de cette liste – et même d'avoir vérifié l'efficacité de ces intermédiaires possibles. Je voulais, pour des raisons pratiques, notamment de déplacements pour l'enquête, limiter ma recherche à des participants vivant dans le Sud-ouest de la France et même si possible aux alentours de Bordeaux. C'est donc auprès d'institutions locales que je me suis en priorité adressée, me laissant porter par les refus et agréments de chacun.

Parallèlement à ce travail de repérage, j'ai construit une annonce pouvant être aussi bien diffusée sur Internet que par version papier (cf. Annexe 4). Cette annonce précisait que je prévoyais de travailler sur deux sites particuliers : les cirques de Lescun et Gavarnie. J'ai abandonné cette idée, parce que j'ai jugé que le choix d'une destination de marche faisait partie intégrante de la relation des marcheurs à l'espace. Leur imposer des sites revenait donc à influencer leur expérience de l'espace, à court-circuiter leur propre choix. Mais si cette idée des sites a vite été abandonnée, elle ne l'a été qu'après que les premiers (futurs) participants se soient manifestés. Je n'ai donc pas eu le temps d'ajuster l'annonce à mon projet. Cet ajustement a été fait de vive voix ou dans un courrier ultérieur.

Les contacts qui ont finalement fonctionné sont peu nombreux, mais la rapidité avec laquelle les premiers participants éventuels se sont manifestés ne m'a pas obligée à tester d'autres voies :

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

- Le réseau Intranet de mon laboratoire (Cemagref de Bordeaux), par lequel j'ai fait passer mon annonce : douze personnes contactées par l'intermédiaire de trois collègues. Dans un cas, j'ai travaillé avec quatre membres d'une même famille (la mère et trois enfants) et l'amie de l'un des enfants. Dans un autre cas, c'était un groupe de six amis (dont deux couples) habitués à marcher dans les Pyrénées et ailleurs ensemble. J'ai travaillé avec cinq personnes de ce groupe. Dans le troisième cas, j'ai été mise en contact avec un autre couple. (Douze participants).
- Un libraire et ami qui tenait, à Bordeaux, une librairie de voyage, La Rose des Vents, jusqu'au printemps 2003 (vente de cartes IGN et topoguides notamment) : sept personnes contactées directement, donc quatre ne donnent pas suite et deux s'arrêtent au premier entretien (un couple) ; deux clubs contactés indirectement (par réseau professionnel du libraire) à partir de la Maison de la Montagne à Pau, dont un avec lequel je n'ai pas poursuivi l'enquête. (Au final, j'ai trouvé ici un participant par l'intermédiaire du libraire et trois par l'intermédiaire de l'un des deux clubs).
- Mon propre réseau de connaissance qui m'a permis de trouver quatre nouveaux participants, dont trois directement (des personnes que je connais et qui avaient prévu d'aller marcher) et une indirectement (avec laquelle j'ai été mise en contact par quelqu'un d'autre).
- Un Office de tourisme (vallée d'Aspe) qui a accepté de diffuser l'annonce sur son site Internet : une personne m'a contactée directement par mail.

Il est intéressant de noter à quel point le rôle de l'intermédiaire est important ici : le suivi des enquêtes a été beaucoup plus efficient dans les cas où les participants (ou une personne en contact avec d'autres participants) m'ont contactée par eux-mêmes. C'est le cas du réseau Intranet du Cemagref et de l'Office de tourisme. Dans le premier cas, sur les trois personnes qui ont répondu à mon courriel, une seule m'a mise en contact avec des tiers, sans devenir participante, et j'ai eu beaucoup de mal à clore l'enquête avec eux. L'intermédiaire du libraire, qui m'a permis de démarrer rapidement mon enquête – avec une première participante trouvée dès le mois de février 2003 – et de contacter beaucoup de participants éventuels, s'est avéré beaucoup moins fructueux que je ne le pensais. Je l'explique justement par le fait que ces personnes ont laissé leurs coordonnées, peut-être intéressées, mais sûres de rien ; peut-être aussi pour paraître intéressées devant leur libraire, sans avoir l'intention ni parfois la possibilité de participer. Pour ce qui est des personnes de mon réseau de connaissances directes et indirectes, qu'elles aient été enthousiastes, seulement intéressées ou qu'elles aient "accepté" de participer, le fait de les connaître ou de connaître une personne de leurs relations a certainement joué dans le déroulement (sans accroc) de l'enquête.

Finalement, tous mes participants – qu'ils m'aient contactée par eux-mêmes ou que l'idée leur ait été suggérée – étaient partants, volontaires, presque candidats… J'ai sollicité des rendez-vous, bien sûr, mais après qu'ils aient été mis au courant du principe de l'enquête. Et dès que je rencontrais quelqu'un qui participait de moins bon gré (poussé par quelqu'un d'autre), notre échange était souvent plus laborieux, le participant moins prolixe que les autres. Moins féru de marche tout simplement, peut-être. Autrement dit et sauf exception, je me suis retrouvée à discuter avec des passionnés, des personnes qui avaient des choses à dire et qui saisissaient là l'occasion de le faire. Qui sur les Pyrénées, qui sur la montagne en général, qui sur la marche à pied ou sur tout à la fois. C'est en partie à cette passion, à ce presque « amour », comme me le disaient certains, que j'essaierai de rester fidèle dans la présentation des résultats.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

2.1.2.2.2. Premier(s) contact(s) avec les participants : ceux qui se font oublier, ceux qui restent, ceux après lesquels on court

Nous venons de le voir, tous les participants éventuels n'ont pas donné suite et, selon les cas, l'enquête a été menée plus ou moins loin avant de s'arrêter. Dans tous les cas, ma première prise de contact avec les participants éventuels s'est faite par téléphone. Elle visait, d'abord, à préciser ma recherche (à ce stade, ils n'avaient vu que l'annonce ou avaient été informés par des intermédiaires), puis à vérifier si les personnes étaient toujours prêtes à participer suite à ces précisions et, enfin, à fixer un rendez-vous pour le premier entretien. Les quatre personnes du réseau libraire qui ont été contactées et qui n'ont pas donné suite sont des personnes avec lesquelles je n'ai pas pu fixer de rendez-vous, parce qu'elles ne savaient pas encore si elles pouvaient (/ voulaient ?) participer. Et de fait, alors que nous avions convenu que ce serait elles qui reprendraient contact avec moi quand leur projet d'aller dans les Pyrénées serait plus précis, elles se sont fait « oublier ». Dans le cas du club avec lequel j'ai cessé de travailler, je m'explique en partie cet échec par le fait que, lors de notre première rencontre, je n'ai pu trouver l'occasion de mener un entretien formel et enregistré avec le président du club (chez lequel j'étais pourtant invitée). Je suis donc partie marcher avec eux sans avoir ni mené ni fixé de moment pour le premier entretien. C'est un peu comme si le fait d'être allée trop loin dans l'enquête sans l'avoir vraiment démarrée m'avait empêchée de revenir en arrière.

Dans tous les cas aussi, suite à notre discussion par téléphone, j'ai envoyé un courrier à chacun (cf. Annexes 5 et 6). Ce document était pour moi une occasion de me présenter, de présenter mon travail et de laisser aux participants une trace écrite de ce à quoi ils pouvaient et s'attendre et prétendre. C'était aussi, et surtout peut-être, le moyen de donner à ma recherche un cadre officiel et précis, celui de mon laboratoire. Ainsi, sans en dire trop, afin de pas influencer la participation de chacun, j'essayai de leur garantir mon sérieux et le sérieux de mon entreprise. Certains ont d'ailleurs réagi directement sur ce courrier, en précisant justement qu'il les avait convaincus du bien fondé de leur participation. C'était enfin l'occasion d'ajuster mon enquête, en faisant disparaître les sites de Gavarnie et de Lescun et en laissant les participants m'emmener où ils le souhaitaient.

Si la plupart des participants éventuels ont effectivement participé à l'enquête, l'idéal était pour moi de travailler avec ceux qui savaient déjà qu'ils allaient partir et quand je pourrais aller avec eux[142]. Dans les autres cas et pendant toute la durée de l'enquête, j'ai été obligée de veiller à ne pas harceler ceux qui ne m'avaient pas contactée pour aller marcher, sans, si possible, les perdre… Je les appelais régulièrement, mais pas trop souvent. Deux cas particuliers sont à préciser. Un premier où j'ai mené un entretien dont l'analyse a fait ressortir des idées que je tenais à vérifier et/ou à approfondir. Je n'ai jamais pu mener la deuxième étape, pour des raisons qui tenaient alternativement à moi-même et aux participants (un couple). J'ai cependant insisté pour les rencontrer une deuxième fois. Ce sont donc deux participants avec lesquels la deuxième phase de l'enquête n'existe pas. Dans un autre cas, le problème était très différent. J'ai effectué un entretien[143] avec un couple mais, contrairement au précédent, j'en ai fait une analyse très tardive ; de leur côté, les "participants" ne m'ont pas rappelée pour poursuivre une enquête… qui s'est arrêtée là (je ne les ai relancés qu'une fois, par courrier).

[142] Ne serait-ce que par souci d'organisation.

[143] Cet entretien, ainsi que les observations (trois marches) du club avec lequel je n'ai pas poursuivi l'enquête pourront à l'occasion illustrer mon propos même si, bien entendu, ils constituent un matériau annexe à celui recueilli dans le cadre de l'enquête complète.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

2.1.2.2.3. Elargissement : et les habitants, des visiteurs qui marchent, non… ?

J'ai proposé, dans le précédent chapitre, de prendre en compte le récit d'habitants des Pyrénées pour alimenter ma recherche auprès de visiteurs, marcheurs en montagne. Il s'agirait alors d' "habitants-visiteurs". En outre, parmi les visiteurs extérieurs, on trouve des personnes de Bordeaux, comme de Pau ou de Tarbes ou encore du Poitou et des Pays de Loire. Des participants, donc, dont l'éloignement des Pyrénées peut-être très variable. Pourquoi, alors, ne pas travailler avec des habitants, des personnes dont le domicile principal est situé en montagne ? Contrairement à ce que j'avais projeté au départ, je me suis donc décidée à élargir mon enquête à une nouvelle catégorie *a priori* de visiteurs : les habitants de Villelongue.

Par manque de temps et surtout parce que j'avais ainsi l'opportunité de travailler avec d'autres sur la question des relations des habitants à leur cadre de vie, ce n'est pas moi qui ai mené les entretiens[144]. Mais quel que soit l'enquêteur, des entretiens semi-directifs évoquaient à la fois des questions propres à la chasse, au fait d'habiter et à celui de marcher (cf. Annexe 2.4). À défaut de les avoir réalisés, je peux exposer les grandes lignes de méthode suivies, des grandes lignes similaires aux miennes. La première est celle de la démarche qualitative et des entretiens semi-directifs mis en œuvre pour y répondre. La seconde est celle de la diversité dans la constitution des échantillons. Il s'agissait, pour les différentes études menées sur Villelongue, de « pouvoir refléter autant que possible la diversité de points de vue » (Ginelli L., 2004 : 23).

Le déroulement des enquêtes était sensiblement différent de celle mise en place pour les visiteurs extérieurs, puisqu'elles se déroulaient en une seule étape, un seul entretien approfondi. Outre la contrainte de temps déjà évoquée, cette adaptation de la démarche répondait à l'idée qu'habiter dans les Pyrénées signifie qu'espace du quotidien et espace de pratique de la marche sont les mêmes. Si dans le cas des visiteurs extérieurs j'ai jugé intéressant de rencontrer les participants chez eux et sur le lieu de leur pratique, dans le cas des habitants il s'agit du même endroit. La multiplication des contextes de recueil des témoignages devient dès lors moins pertinente. En outre, une expérience unique d'observation lors d'une marche avec un Villelonguais m'a laissé penser que les habitants auraient eu, comme lui, tendance à me faire visiter leur coin plutôt qu'à m'emmener avec eux, à me faire partager leur familiarité des lieux. Je n'aurais donc pu mener une observation de même type que celles réalisées auprès des visiteurs extérieurs. Quoiqu'il en soit, la nature des données recueillies auprès des locaux est la même que précédemment : des itinéraires parcourus, des souvenirs, des documents et images auxquels il est fait référence, etc. Cependant, le fait de ne pas mener les entretiens m'a fortement éloignée de cet ensemble de participants, rejetant leurs témoignages à un rôle plus éclairant (mais un éclairage de taille) que réellement structurant dans mon analyse. Il m'a été particulièrement difficile de m'approprier ce matériau recueilli et retranscrit par d'autres.

Parmi les vingt-huit habitants rencontrés par mes collègues, au cours de vingt-quatre entretiens, j'ai retenu ceux qui illustraient de façon diversifiée la situation de visite : ceux qui, dans leur témoignage, évoquaient la possibilité d'aller marcher pour une simple question de plaisir, quel qu'il soit, indépendamment de considérations professionnelles ou de quelconques contraintes. C'est le témoignage de seize habitants (six femmes et dix hommes) que j'ai exploité à mon tour, de nouveaux visiteurs avec des profils, usages, vécus, etc., variés.

[144] J'ai en fait participé à deux entretiens, notamment pour voir si les guides construits avec les autres enquêteurs fonctionnaient. Je suis aussi partie marcher avec l'un des habitants, un chasseur. Les autres entretiens ont été menés par l'une ou l'autre des personnes de l'équipe présentée en introduction générale.

Souvent, et comme l'enquête auprès des habitants de Villelongue s'est déroulée bien après celle auprès des visiteurs extérieurs, le matériau recueilli lors de la première n'a permis que de vérifier des hypothèses déjà formulées, de compléter des résultats. Il n'en a pas, pour autant, un statut secondaire dans l'analyse des entretiens[145].

2.1.2.2.4. Présentation des marcheurs participants

Nous avons vu que les habitants de Villelongue répondaient à une « diversité de points de vue » atteinte dans le déroulement de l'enquête. Pour les visiteurs extérieurs, la diversité souhaitée et déjà plusieurs fois évoquée, relève d'abord de l'âge, du genre et de la catégorie socioprofessionnelle des participants. Il s'est avéré que les personnes qui ont accepté de participer présentaient justement une assez grande diversité dans ces profils, ce qui m'a évité d'orienter ma recherche de participants dans une direction particulière. En revanche, je voulais aussi faire varier, en particulier, le contexte de leur visite dans les Pyrénées, en termes de durée et nature de séjour par exemple. Je voulais rencontrer des personnes qui marchent en groupe, seuls, en club, avec ou sans guide, etc. C'est la raison pour laquelle j'ai cherché à contacter des clubs de randonnée et des accompagnateurs ou guides en montagne. Finalement, j'ai pu travailler avec un club mené par un accompagnateur en montagne. J'ai aussi voulu rencontrer des résidents secondaires, susceptibles de se rendre dans les Pyrénées plus souvent et/ou dans un contexte différent ; mais aussi des curistes, héritiers potentiels du thermalisme qui participa de la découverte des Pyrénées (Briffaud S., 1994b). C'est aussi la raison pour laquelle j'aurais aimé travailler avec quelqu'un qui allait dans les Pyrénées pour la première fois, mais personne dans cette situation ne s'est manifesté et l'énergie et le temps peut-être nécessaires pour trouver quelqu'un me paraissaient démesurés.

Qui sont finalement les participants ? Avant de répondre, je voudrais préciser que je me suis arrêtée à vingt et un visiteurs extérieurs et ce pour au moins deux raisons. La première est que j'avais atteint un nombre suffisant de participants au vu de la diversité souhaitée. La seconde est qu'à raison de trois entretiens prévus par cas, j'avais en perspective soixante-trois entretiens à mener, à retranscrire, à analyser, ce qui me semblait être un matériau conséquent pour ma recherche[146]. Un matériau auquel il me fallait ajouter, d'une part, les entretiens réalisés de façon plus ou moins formelle auprès d'acteurs institutionnels et les observations participantes et, d'autre part et dans un second temps, les entretiens auprès des seize habitants de Villelongue.

Je n'ai pas voulu faire appel aux différents témoignages par des numéros ou des indications précises mais parfois laborieuses, telles que "femme de 55 ans, ancienne comptable, habitant à Mérignac". J'ai donc décidé de prénommer mes participants, sans bien sûr donner d'indice sur leur véritable identité[147]. Pourquoi ce choix de les prénommer ? Principalement pour signifier que j'ai travaillé avec des personnes qui étaient plus que des enquêtés parmi d'autres. Autrement dit, pour ne pas désincarner mon texte. La présentation effectuée ci-dessous est reprise dans un tableau récapitulatif, en annexes (cf. Annexe 7).

[145] Voir : 2.2. Le traitement des données.
[146] Un matériau finalement moins important, puisque plusieurs personnes ont été rencontrées ensemble (cf. Annexe 8).
[147] Pour ce qui est du contenu même des extraits, si je me suis autorisée à faire quelques modifications par rapport aux retranscriptions brutes (comme corriger quelque erreurs de langage ou alléger le texte en éliminant certaines répétitions de termes ou quelques hésitations), je suis en général restée au plus près des paroles de chacun.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Anne a environ 30 ans et travaille en tant que coordinatrice qualité environnement, dans une entreprise de peinture. Originaire de Bretagne, elle vit aujourd'hui à Gradignan, dans l'agglomération bordelaise. Célibataire, elle vit avec son fils de 5 ans (Antoine). Ancienne passionnée de sport, elle a tout arrêté à la naissance de son fils. Aujourd'hui elle recherche la possibilité de retrouver un cercle de connaissances avec lesquelles elle et son fils pourraient régulièrement partir marcher dans les Pyrénées. Elle est encore loin de cette régularité et je l'ai rencontrée dans le cadre d'un projet de vacances : un séjour d'une semaine à la fin de l'hiver 2003, à Saint-Lary-Soulan.

Bénédicte et Bruno, tous deux divorcés, ont respectivement 55 et 66 ans. Lui est retraité de l'enseignement, elle enseigne encore le français, en collège. Ils vivent dans un petit village des Landes et Bénédicte qui rêvait, lors de notre rencontre, de trouver un pied à terre dans les Pyrénées, achètera une grange entre nos deux entretiens. Bruno est originaire des Landes et y a quasiment toujours vécu. Bénédicte, est passé par Marseille puis la Normandie avant de venir dans les Landes. Tous les deux détestent les voyages organisés et vont, ensemble, entre 10 et 15 fois pas an marcher dans les Pyrénées. Ils élèvent une ânesse, avec le projet de la dresser pour porter les sacs lors de randonnées.

Fabienne, institutrice de 52 ans, est la mère de Clément, Damien et Emma. Originaire du Nord de la France, elle (et son mari François) a longtemps vécu à l'étranger avant de venir à Bordeaux. Ses trois enfants ont, de fait, grandi dans divers pays. Clément, 26 ans, est ingénieur de recherche à Bordeaux. Son frère a 23 ans et est en école d'ingénieur. Emma, 24 ans, vient d'obtenir son CAPES d'espagnol et s'apprête à partir vivre un an en Espagne. La famille possède une résidence secondaire dans les Pyrénées où elle passe la plupart des vacances et de nombreux week-ends (à l'exception d'Emma, qui y est moins souvent). Damien est d'ailleurs né dans une ville de la vallée. Camille, l'amie de Clément, a 24 ans. Elle est originaire de Tours mais vit à Bordeaux où elle prépare un doctorat. Elle et Clément ont souvent eu l'occasion de changer de ville, voire de pays, dans le cadre de leurs études.

Gaëlle est à la retraite. Elle a tout juste 60 ans et continue à exercer une activité dans l'exploitation agricole familiale. Originaire de Gironde, elle vit aujourd'hui à Pessac, après avoir passé des années à déménager pour suivre son mari marin (elle est veuve). Elle a longtemps fait partie de clubs de randonnées, menant parfois les groupes, avant de se limiter à des marches entre amis et dans les Pyrénées (plusieurs fois par an, surtout avec Gilles, son ami). Il lui reste de cette époque une véritable passion pour la préparation et les cartes. Parmi les amis en question, souvent les mêmes, il y a notamment Hervé et Héloïse, 53 et 56 ans. Couple recomposé, ils possèdent chacun leur domicile dans l'agglomération bordelaise. Héloïse, originaire de Bordeaux, est secrétaire de direction, Hervé est cadre technique dans l'aérospatiale. Il est Basque d'origine, mais est né à Paris où il a vécu avant de venir à Bordeaux. Contrairement à Héloïse, qui ne marche dans les Pyrénées que depuis sa rencontre avec Hervé, celui-ci est un adepte des sports de montagne, été comme hiver. Il a le même plaisir à préparer les sorties que Gaëlle. Inès et Jacques font aussi souvent partie du groupe. Tous deux ont aux alentours de 75 ans. Anciens amis d'enfance, à Tarbes, ils se sont perdus de vue de longues années, avant de se retrouver (il y a 10 ans environ). Ils ne marchent quasiment qu'ensemble et c'est d'ailleurs Jacques qui a redonné à Inès l'opportunité des randonnées en montagne. S'ils connaissent les Pyrénées depuis l'enfance, Jacques les a énormément pratiquées depuis plus de 60 ans. Ils ont tous les deux beaucoup déménagé, Inès quand elle suivait ses parents (son père était militaire) et Jacques dans le cadre de son travail (il était ingénieur spécialisé en géologie pétrolière et a longtemps vécu en Afrique). Aujourd'hui, Paul vit à Tarbes, Inès à Bordeaux.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Noël, comptable de 41 ans, père de 2 jeunes enfants, tient beaucoup à sa proximité des Pyrénées : toutes ses vacances et tous ses week-ends, il les passe avec sa famille dans un petit village espagnol où il possède une résidence secondaire. Sa pratique des Pyrénées se partage entre la randonnée et la photographie de nature (il lui arrive d'exposer en galerie). Domicilié à Saragosse au début de l'enquête, il a déménagé pour se rapprocher des Pyrénées, à la fois en termes de cadre de vie et en termes professionnels. Il participe en effet à la création d'un établissement espagnol consacré aux Pyrénées.

Odile, originaire du Maine-et-Loire, vit près d'Angers. Institutrice à la retraite (62 ans), elle partage une grande partie de son temps entre balades (à pied, à cheval, en canoë…) et voyages. Elle vient régulièrement marcher quelques jours dans les Pyrénées, avec un groupe d'amis randonneurs. Elle est aussi curiste, et c'est dans ce contexte que j'ai réalisé l'enquête avec elle, sa sœur et son beau-frère, Patricia et Philippe. Ces derniers vivent dans un village du nord des Deux-Sèvres et sont aussi à la retraite. Philippe, 66 ans, était employé municipal dans un service espaces verts, Patricia, 64 ans, était assistante maternelle. Tous les deux ont passé la plupart de leurs vacances en montagne et n'ont toujours eu qu'une fréquentation occasionnelle des Pyrénées. En revanche, ce sont deux marcheurs invétérés, qui marchent quelques kilomètres tous les jours (une pratique récente pour Patricia, très ancienne, à l'inverse, pour Philippe).

Quentin, 30 ans environ, vit à Bordeaux où il enchaîne les petits boulots. Originaire des Deux-Sèvres, c'est depuis ses années étudiantes qu'il a nourri une véritable passion pour les Pyrénées. Une passion qu'il a pu développer en arrivant en Gironde : il part randonner en moyenne plusieurs fois par mois et prépare le concours d'accompagnateur en montagne (ce qui le pousse à aller s'entraîner le plus souvent possible).

Romain, Viviane et Thomas font tous les trois partie du même club de randonnée (dont l'accompagnateur principal est Hector, mais Hélène mène occasionnellement les groupes), dans des groupes de niveau différents : toutes les semaines (sauf vacances scolaires) ils passent une journée à marcher dans les Pyrénées. Romain (groupe des 600 mètres de dénivelée en moyenne), cadre à la retraite, a 66 ans. Adepte de la plage, il a passé toutes ses vacances dans les Landes et bien qu'ayant toujours vécu à Pau, lui et son épouse ont attendu la retraite pour découvrir les Pyrénées. Thomas, 72 ans, vit aussi à Pau, où il est arrivé avec sa femme en 1975 (depuis Paris). Comme Romain, il a attendu d'être à la retraite pour fréquenter régulièrement les Pyrénées, mais contrairement à celui-ci, il y allait de temps en temps, avant (groupe des 1000 mètres de dénivelée). Viviane, elle, a 51 ans. Originaire de la région Parisienne, elle est dans la région paloise depuis une vingtaine d'années. Mère au foyer d'enfants qui sont partis…, elle partage depuis longtemps son temps entre le patchwork, les archives départementales et les Pyrénées, où elle va régulièrement avec son mari (groupe des 800 mètres de dénivelée).

Sarah, 70 ans environ, a toujours vécu à Villelongue. Retraitée, elle a travaillé dans un commerce puis dans un centre de vacances. Elle et son mari sont propriétaires d'un gîte, depuis 2 ans. Tous les deux, aussi, vont souvent marcher dans les alentours, parfois sur les chemins de plaine, parfois en montagne. Simon est leur fils. Il a 52 ans et est employé au SIVOM d'Argelès-Gazost. Chasseur de « plumes » (bécasse et, auparavant, coq de bruyère), il est aussi adjoint au maire de Villelongue, où il a toujours vécu.

Mathieu, 70 ans environ, est retraité d'une entreprise du bâtiment. Arrivé à Villelongue à 27 mois, confié à un oncle et une tante, il est originaire d'une commune voisine, du pays Toy (Villelongue est en Lavedan). Propriétaire de gîtes, il est aussi membre du club du troisième

âge de la commune et ancien conseiller municipal. Maxime, son fils, a repris l'entreprise familiale. Comme son épouse, Marthe, qui est originaire d'Argelès-Gazost, il a une quarantaine d'années. Ils vivent tous les deux, et comme les parents de Maxime, dans le hameau d'Ortiac.

Léo a 33 ans. Il est originaire de Villelongue, où il est revenu après ses études à l'université (jusqu'en maîtrise de physique chimie). Il travaille dans une usine, à côté. Ancien chasseur du coq de bruyère, avec Simon notamment, il est photographe amateur, parapentiste, fait du vélo, etc.

Originaire d'Auch, Cyril (52 ans) est ingénieur à la retraite. Il a vécu plusieurs décennies aux Etats-Unis, avant de venir à Villelongue (sa femme est originaire du coin). C'est un chasseur à la fois dans les Pyrénées (sangliers) et dans les Landes (bécasses et palombes), où il aurait aimé s'installer. Laurent, 55 ans, n'est pas, non plus, originaire de Villelongue : il est arrivé de la Dordogne il y a 30 ans environ. Il a travaillé quelques années dans un élevage de gibier et chasse depuis ses 16 ans. Il a été président de la société de chasse de Villelongue pendant 15 ans, avant de passer le relais à Félix (51 ans), il y a 10 ans environ. Ce dernier, lui aussi chasseur depuis ses 16 ans, habite Villelongue depuis 1980, mais est originaire d'un village voisin. Il travaille à la centrale hydroélectrique de Villelongue.

Joseph et Xavier aussi sont chasseurs. Xavier a 49 ans et chasse depuis ses 16 ans, en battue et à l'approche, tous les gibiers locaux. Il est ouvrier, dans une usine de Lourdes et, s'il chasse à Villelongue, habite un village juste à côté. Joseph a 52 ans et est cuisinier à Lourdes, pêcheur à ses heures. Il est originaire de Villelongue, où il a toujours vécu. Son épouse, elle, est originaire de Cannes. Ils ont trois enfants. Il est issu d'une famille d'anciens agriculteurs qui ont abandonné leur activité pour travailler à l'usine.

Clara a 70 ans. Originaire d'un village près de Villelongue, elle a fait toute sa carrière à Bordeaux. Ce n'est qu'à la retraite qu'elle et son mari sont venus s'installer dans la commune, dans la maison familiale (la mère de Clara est originaire Villelongue). Ils possèdent toujours une résidence à Bordeaux, où ils passent l'hiver, près de leurs enfants. Laura a aussi 70 ans. Sa famille est arrivée d'Espagne en 1923 et ses parents sont venus à Villelongue quand elle avait 8 ans. Jamais, pourtant, elle a eu l'impression d'être acceptée à Villelongue. Elle et tous les membres de sa famille ont passé leur vie professionnelle à l'usine. Elle est une participante atypique : contrairement aux autres, elle ne va ni n'est jamais allée marcher en montagne[148].

Dominique, 45 ans, vit à et est originaire de Villelongue. Son père était employé d'usine, sa mère agricultrice. Elle est propriétaire d'un gîte d'étape, sa principale activité professionnelle depuis 8 ans. Aude, elle, est agricultrice. Elle a 50 ans. Son exploitation est orientée sur l'élevage de vaches. Elle l'a reprise à la mort de sa mère, 20 ans auparavant et après avoir travaillé à l'usine, incapable de laisser le troupeau disparaître.

Wilfried, enfin, a presque 60 ans. Originaire d'une commune à 20 kilomètres, cela fait presque 40 ans qu'il est à Villelongue. Chef de secteur au Parc National des Pyrénées, il a pourtant toujours gardé une envie d'être agriculteur. Sa femme étant elle-même agricultrice, il participe largement à l'activité de l'exploitation, en emmenant le troupeau transhumer sur Gavarnie, sur ses terres.

[148] Je l'ai retenue pour prendre en compte le récit d'une personne qui ne marche pas, ni pour ses loisirs ni de façon utilitaire. Laura est une montagnarde qui ne connaît pas la montagne, comme elle le soulignait elle-même, regrettant ainsi de ne pouvoir répondre à notre enquête.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Armand, Armelle et Timothée représentent les trois personnes ou groupe de personnes avec lesquel(le)s l'enquête n'a pas été menée au bout (matériau complémentaire). Timothée a une quarantaine d'années. Il est facteur et vit près de Pau. Il dirige un club d'amateurs de marche en montagne, qui part le dimanche ou, à l'occasion, sur tout le week-end. Le club est particulièrement familial et ne fonctionne pas sur la performance : ce sont les plus "lents" qui fixent le rythme de marche. Armand et Armelle vivent à Bordeaux. Armand a 58 ans et est cadre retraité. Armelle, 52 ans, est monitrice dans une entreprise de télécommunications. Originaire de l'Aquitaine, elle est adepte des Pyrénées depuis qu'elle est petite, mais ne pratique la randonnée que depuis les années 1990. Armand, lui, est Savoyard d'origine. Né au Maroc, il vit à Bordeaux depuis plus de 35 ans. Ils font de la randonnée régulièrement, été comme hiver (raquettes), parfois avec un accompagnateur.

2.1.3. La place de la chercheuse : recueillir et partager.

J'ai pris le temps, largement, d'expliciter et de justifier mes choix théoriques (chapitre précédent) et méthodologiques. J'ai aussi pris celui d'une distance par rapport à mes « propres constructions » (Marié M., 2004b : 157). Avant de passer à la description de mon analyse, je voudrais souligner quelques aspects concernant ma place, mon "rôle" dans l'enquête. L'idée que je veux défendre ici celle d'une "intériorité mesurée"[149], autrement dit ne pas me leurrer quant à mon influence dans le recueil du matériau et, de fait, la nature du matériau recueilli : « Comment construit-il [le chercheur] l'objectivité de ce qu'il avance ? À partir du moment où l'extériorité absolue du chercheur devient une douce illusion, la seule ressource dont il dispose est d'introduire la "*réflexivité*" au cœur même de l'acte de connaissance, interrogeant *in situ* ses circonstances, ses procédures, ses enjeux » (*ibid.*).

2.1.3.1. Le statut variable de la chercheuse auprès des participants

Je pense particulièrement ici à une différence de statut auprès des visiteurs extérieurs et des habitants de Villelongue. Avec les premiers j'étais enquêtrice. J'ai instauré avec eux une certaine complicité, renforcée par le partage d'une expérience sur place et d'une proximité du cadre de vie (pour ceux de l'agglomération bordelaise et des Pays de Loire). Avec les seconds je n'étais et ne suis restée que chercheuse. J'ai à peine eu l'occasion d'en croiser deux ou trois : je ne les connais pas. En outre, j'étais d'autant plus proche des visiteurs extérieurs que je l'étais moi-même, avec ou sans eux, dès que je partais dans les Pyrénées. À l'inverse, je n'habite ni Villelongue, ni un quelconque endroit des Pyrénées, et je n'ai même pas fait l'expérience de vivre quelques temps parmi les habitants enquêtés.

Je dois aussi préciser que j'avais, dès le début de l'enquête, des liens variables avec les visiteurs extérieurs. J'ai, en particulier, tenté de travailler avec des membres de ma famille, des parents proches[150]. Il me semblait intéressant – mais ce sont certainement les entretiens où j'ai eu le plus d'appréhension – de découvrir des choses qui concernent mon entourage et moi à travers lui. Si l'on excepte les non-dits, inévitables dans ce genre de situation (« Tu te souviens ?… Oui ») et un mode d'interaction particulier à nos liens familiaux, j'ai été étonnée de recueillir des récits qui m'ont semblé parfaitement "comparables" à ceux des autres participants. Est-ce lié à une disposition d'esprit particulière de mes proches – qui auraient particulièrement bien joué le jeu – ou des autres participants – dont je ne peux que reconnaître la sympathie et le sens de l'accueil[151] ? Un peu des deux à la fois, certainement.

[149] En référence à l'illusion de l'extériorité du chercheur (Marié M., 2004b ; Mauz I., 2002).
[150] À vrai dire, mes parents et l'une de mes tantes.
[151] Certains m'ont même proposé d'être mes grands-parents d'occasion !

Dans tous les cas, j'étais enquêtrice avant d'être fille, nièce ou amie ; simple connaissance ou, dans la plupart des cas, inconnue. J'étais aussi une marcheuse, habituée aux grandes balades en plaine, autour de Bordeaux et ailleurs ; relativement habituée, aussi, à la marche en montagne. Sans évoquer spontanément ce fait pendant les entretiens, je n'ai pas non plus fait en sorte de le cacher : bien souvent il a été l'occasion de partager des récits d'expériences avec les participants. Toutefois, si je soulignais plus haut mon envie de faire passer un statut de chercheuse derrière celui de marcheuse – au regard des participants du moins –, ce serait naïveté de penser que j'y suis parvenue.

2.1.3.2. Savoir « recevoir » les témoignages

Le cadre de cette enquête n'était pas d'investir un milieu professionnel ou les réactions autour d'un événement particulier, mais d'entrer dans le vécu de personnes, par la porte qu'ils voulaient bien m'ouvrir. Souvent, nous évoquions des aspects liés à leur enfance, à leurs parents, leurs enfants et/ou leur conjoint(e), nous parlions des différentes étapes de leur vie, parfois d'échecs, plus souvent de belles réussites. Dans tous les cas, nous étions bien souvent dans un registre qui relève de l'intime. J'étais à la fois flattée et gênée d'être invitée à entrer si facilement dans la vie de personnes que je ne connaissais pas quelques heures auparavant.

Parfois aussi il m'est arrivée d'entendre des participants raconter des souvenirs très forts et émouvants ou bien encore d'être prise à témoin, lors de tensions entre les participants d'un même groupe d'observation. Il me fallait alors réagir en conséquence, parvenir à être et rester plus compréhensive qu'engagée. Dans le cas des tensions évoquées, j'essayai de rester à l'écart en précisant que je n'avais rien remarqué. Cela m'a en outre permis d'obtenir des détails, d'une part, sur un problème que je n'aurais pas compris de moi-même, d'autre part, sur les liens entre les personnes concernées.

2.2. Le traitement des données

Après avoir présenté la façon dont les données ont été recueillies et auprès de qui, je vais aborder la question de l'analyse, telle que je l'ai menée. J'en présenterai les grands principes, avant de donner des précisions sur mes différentes lectures des entretiens par personne enquêtée et sur l'analyse transversale.

2.2.1. Principes de l'analyse des données

Si la méthode de recueil de données a varié d'un groupe de participants à l'autre, tous les entretiens de tous les participants ont été analysés de la même façon. Je ne me suis pas intéressée aux aspects linguistiques des entretiens[152], à la façon dont les idées étaient formulées (exception faite du caractère spontané ou suggéré des objets de discours et d'éventuelles associations idées), mais au sens de ces dernières et à ce qu'elles pouvaient révéler de la relation des participants à l'espace.

[152] Et je m'éloigne en cela, en partie, de l' « approche exemplaire » de S. Talja (1999), qui préconise une analyse des expressions linguistiques présentes dans les discours

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Deux postures sont souvent mises en opposition dans la façon d'analyser les entretiens : la méthode positiviste, selon laquelle les données sont un reflet objectif d'une réalité ; la méthode interprétative, qui s'intéresse plus à la subjectivité à la fois de l'enquêteur / chercheur et de la personne enquêtée (Gustafson P., 2002 ; Talja S., 1999). Dans le cas présent, j'ai mené une analyse largement interprétative, au moins dans l'un des sens soulignés par P. Gustafson (2002), citant D. Layder : « Such attempts [through interpretivist view] may suggest "that social reality is composed of both subjective and objective aspects and that they both condition and influence each other since they are deeply interwoven" » (p. 52).

C'est bien la réalité sociale des participants qui s'exprime à travers leur témoignage : à travers des faits, des objets matériels, des expériences personnelles, des points de vue et valeurs, etc. Autant d'aspects qu'il n'est pas toujours possible ni utile de distinguer (*ibid.*). Il n'est pas, en outre, question de la réalité, mais bien d'une réalité, celle construite par les participants à propos du phénomène étudié : « In the specimen perspective, no research data are in themselves more authentic, unbiased, or accurate description of reality. All forms of talk and texts represent situated speech that provides evidence of the various ways in which a particular phenomenon can be approached. Research data do not describe reality; rather, they are specimens of interpretative practices » (Talja S., 1999 : 472).

Pour ce qui est d'une généralisation[153] de mes résultats, je m'en remets à nouveau à P. Gustafson, qui souligne que la recherche qualitative consiste plutôt à dégager des concepts, des typologies ou encore des modèles qui expliquent les résultats empiriques[154]. Une démarche qui sous-tendrait alors de chercher la diversité – et non la représentativité – des participants ; d'être sensible aux cas qui poussent à reformuler ses hypothèses et adapter ses positionnements théoriques ; de construire l'analyse sur les comparaisons et de mener un dialogue continu avec la théorie existante et les recherches empiriques disponibles.

J'ai, je pense, largement montré comment je m'inscrivais dans cette démarche, sauf en ce qui concerne l'idée de comparaison des données, comparaison qui intervient au cours des différentes lectures analytiques des entretiens.

2.2.2. Trois lectures des entretiens

Chacun des 56 entretiens utilisés pour ma recherche a été analysé par trois lectures successives (cf. Annexe 9), parfois suite à une première lecture synthétique et commune qui permettait aux quatre chercheurs concernés par le matériau recueilli à Villelongue de prendre rapidement connaissance de données recueillies par d'autres (cf. Annexe 10).

La première lecture, intitulée "Classification des objets de discours et de leur qualification", était le moyen de récapituler dans des tableaux les différents thèmes abordés par chacun (présentation, type de voyageur, type de montagnard, choix de la destination, déroulement des marches, image de la montagne, etc.), les objets de l'espace mentionnés et qualifiés (relief, eau, végétation, gens, bâti, etc.) et, enfin, le matériel et l'équipement utilisé. Lors de la deuxième lecture, "Oppositions et associations d'objets de discours", j'ai identifié les objets comparés à l'intérieur des entretiens (« Alpes » opposé à « Pyrénées » ; « nous » opposé à « autres » ; « avant » opposé à « maintenant » ; etc.). La troisième et dernière lecture était une

[153] Ou peut-être devrais-je dire une "non-généralisation" de mes résultats.
[154] Il précise : « This is sometimes referred to as "analytic generalisation" or "analytic induction", as such concepts, typologies or models are often assumed to have a wider scope than the specific empirical units or "case" under study » (Gustafson P., 2002 : 53).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

synthèse qui me permettait, en quelques points, de résumer les grands traits de la relation à l'espace présents dans chaque entretien.

Chacune de ces lectures analytiques, parce qu'elle était aussi et avant tout une lecture approfondie des entretiens, était pour moi une occasion de m'approprier le contenu de mon matériau d'enquête, sans perdre de vue la personne qui s'exprimait (qui elle est, d'où elle vient, etc.). Elle était aussi le moyen de faire ressortir, de classer et d'avoir accès rapidement aux thèmes, aux objets de discours qui m'intéressaient et à leur association. C'était finalement le moyen de comparer rapidement et efficacement les entretiens entre différents participants.

2.2.3. La comparaison des données

Avant d'évoquer la comparaison des récits entre eux, précisons que, dans le cas des visiteurs extérieurs j'ai d'abord mené une analyse complète par participant. Si j'ai commencé l'analyse transversale de mes données avant d'avoir rassemblé tous mes entretiens, la première n'a été validée qu'une fois les seconds effectués, retranscrits et analysés. Il arrivait en effet que, d'un entretien à l'autre, un participant complète son témoignage, se contredise, précise ses idées, etc., autant d'éléments qu'il me fallait pouvoir prendre en compte. En outre, certains thèmes ne pouvaient être pris en compte que dans la continuité des entretiens, notamment l'évolution du récit d'une marche à plusieurs mois d'intervalle (entre le deuxième et le troisième entretien) ou l'adéquation entre souvenirs de la marche observée (troisième entretien) et mes notes d'observation. Cette analyse par participant m'a permis de mettre en évidence la complexité de l'expérience de l'espace vécue par chacun (par identification de différents registres de qualifications attribuées à l'espace) et les phénomènes alors en jeu.

C'est ensuite la comparaison des témoignages qui m'a permis de faire ressortir des idées, des concepts supplémentaires et complémentaires des significations issues des expériences recueillies. Comme la plupart des participants ne se connaissaient pas, ce ne sont pas les différentes positions vis-à-vis de la marche, de la montagne, des Pyrénées, du tourisme, etc. que j'ai analysées. Il m'aurait en effet paru insensé d'avancer qu'untel et unetelle ne sont pas d'accord sur leur façon d'appréhender la marche en montagne, alors que les deux participants ne se connaissent pas. En revanche, lorsque je travaillais avec des couples ou avec des groupes de marche un peu plus grands, la situation d'interconnaissance dans laquelle se trouvaient les participants m'a permis de faire de telles comparaisons, particulièrement pour souligner la nature des relations entre personnes. Ce que j'ai voulu repérer, ce sont des idées qui reviennent d'un récit à l'autre ou, à l'inverse, des caractéristiques exceptionnelles. Ces dernières m'ont parfois permis de réajuster des positionnements théoriques. Je pense particulièrement à une participante dont le témoignage, qui ne fait pas référence au concept de paysage, m'a conduite à modifier ma position vis-à-vis de ce dernier[155]. Les idées récurrentes ont quant à elles fait ressortir les notions autour desquelles se rassemblent les participants (Li Y., 2000).

Dans tous les cas, j'ai toujours fait en sorte de pouvoir comparer mes résultats à des données théoriques et/ou empiriques existantes. Pouvoir comparer, par exemple, le témoignage des participants aux travaux sur les visiteurs menés par (ou pour) le Parc national des Pyrénées. Pouvoir comparer, aussi, mes résultats à la théorie sur l'expérience de l'espace, sur la marche à pied et sur la visite.

[155] Voir le chapitre précédent.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion. Retour critique sur des choix de théorie et de méthode

Les choix présentés relèvent du « bricolage » propre à la recherche qualitative et à la démarche phénoménologique en général (Jamal T. B. et Hollinshead K., 2001) : j'ai construit mon travail sur un ensemble de méthodes, d'outils et de démarches qui servent mon projet mais dont le corollaire est que tous les choix opérés sont discutables. Je les ai, autant que possible, justifiés. Je voudrais discuter – et souligner – ici des décisions et orientations qui soit relevaient de choix délibérés, soit étaient prises suite à des contraintes, matérielles notamment.

Sur la qualité des visiteurs extérieurs, d'abord, j'ai déjà dit qu'il me manquait une personne qui serait venue dans les Pyrénées pour la première fois. Il aurait aussi été intéressant, je pense, et puisque j'ai évoqué la question des guides en montagne, de suivre des participants lors de leurs sorties guidées, par l'intermédiaire d'agences de voyage par exemple. Lorsque que je suis partie marcher avec les trois participants d'un même club, si le groupe de marche était "mené", il l'était par un accompagnateur intérimaire, l'accompagnateur principal n'étant pas disponible. Je n'ai donc pu observer aucune marche guidée ou accompagnée par des professionnels.

La question du choix des clubs peut aussi être discutée. J'ai évoqué, lors de mon détour par la naissance du tourisme, l'importance de structures associatives comme le Club Alpin Français (CAF) dans l'histoire du tourisme et de la randonnée en montagne. Aujourd'hui, le CAF est un club qui a des antennes partout en France et qui regroupe plusieurs milliers d'adhérents. Dans le même ordre d'idées, on pourrait citer les Amis du Parc, club situé dans plusieurs villes dont Tarbes, Pau et Bordeaux, créé pour soutenir la création du Parc National des Pyrénées au milieu des années 1960. C'est délibérément que j'ai choisi de ne pas travailler avec de tels clubs, justement pour m'affranchir de leur poids historique et institutionnel et rester dans le cadre de structures plus humaines (à la fois par leur taille et leur fonctionnement). Je n'ai pas, pour autant, ignoré leur existence, particulièrement la façon dont ils interviennent dans les témoignages des participants (ce sont les deux clubs auxquels il est le plus souvent fait référence).

C'est aussi de façon délibérée que je n'ai pas fait d'enquêtes sur les parkings, à la recherche de personnes qui n'auraient fait que quelques pas autour de leur voiture. S'il aurait été très intéressant de comprendre comment se noue une relation à l'espace dans ces cas de visites éclairs, j'ai justement choisi de me centrer sur des personnes qui font de la "randonnée", telle qu'elle peut être définie dans les études comme celle de la Cofremca (1998) : marcher plus de vingt minutes au delà des parkings[156]. Autrement dit, me centrer sur des personnes qui viennent / vont vraiment marcher en montagne. Ce positionnement relève d'ailleurs autant d'un choix théorique que méthodologique. C'est pour la même raison que je n'ai pas travaillé auprès de cyclistes, d'adeptes de l'escalade, du canyoning, du parapente : il s'agit d'autres pratiques qui pourraient faire l'objet d'études à part entière. Il pourrait d'ailleurs être intéressant de comparer les expériences de l'espace vécues en fonction des pratiques mises en œuvres par les personnes. J'ai aussi limité le cadre de l'observation à une pratique que je maîtrise moi-même : je n'aurais pu faire de recherche similaire en me concentrant sur les usages hivernaux de la montagne, n'étant jamais montée sur des skis.

[156] À mon avis, ce délai de vingt minutes est court et, dans le cas présent, il était plutôt de 3 à 4 heures (une demi-journée).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Un autre point qui peut être discuté est celui de la mise en place de deux méthodes distinctes pour deux groupes *a priori* de visiteurs : les visiteurs extérieurs et les habitants de Villelongue. Si je considère – et j'ai précisé pourquoi – qu'il n'était pas handicapant pour la recherche d'avoir fait de tels choix, je ne peux nier me retrouver face à un déséquilibre dans la quantité de matériau recueilli dans un cas et dans l'autre. Un déséquilibre qui se répercutera nécessairement dans la présentation des résultats : je ferai plus souvent référence aux visiteurs extérieurs que locaux.

Pour conclure sur ce retour critique sur la façon dont j'ai mené ma recherche, je préciserai que, quand elles ont eu lieu, les réactions spontanées des participants sur l'enquête ont toujours été très positives… une fois passée la crainte de la « psychanalyse » (Inès). Souvent, ils soulignaient l'intérêt qu'ils avaient trouvé à réfléchir et discuter sur des sujets sur lesquels ils ne s'étaient jamais attardés. En guise de transition avec la présentation des résultats, je terminerai cette première partie par un exemple de ces réactions spontanées :

> *Enquêtrice : « J'ai fait le tour, sauf si tu as des choses à ajouter. »*
> Emma : « Non. »
> *Enquêtrice : « Donc je te remercie. »*
> Emma : « De rien. C'est un plaisir. C'est intéressant dis donc, toutes tes questions je trouve. Oui.. tout ça, ces réflexions sur… c'est le genre de choses dont on se pose pas.. enfin que moi je me pose pas vraiment ; que je **ressens**, puisque je suis capable d'y répondre, mais si tu veux… mais j'y réfléchis pas. Et c'est intéressant, je trouve, d'y réfléchir »
> *Enquêtrice : « Donc d'y répondre .. ? »*
> Emma : « Oui.. Ça aide à se situer soi-même, finalement, c'est bien. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Deuxième partie.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Chapitre 3.
L'essentiel de la marche en montagne en six registres de qualification de lieux et d'objets

Une grande partie de l'expérience de l'espace se joue sur des regards et jeux de regards, le sien et celui des autres ; celui que l'on porte sur soi, sur des lieux, sur des objets de l'espace, sur les autres… Comprendre ces regards revient en partie à saisir des significations attribuées à tous ces objets du regard par des personnes ordinaires et, particulièrement, à saisir la diversité de ces significations. C'est ce sur quoi repose ce chapitre. Comme je l'ai précisé dans la partie précédente, j'ai choisi de suivre les participants à la fois sur le terrain (du moins les visiteurs extérieurs) et dans leurs registres d'expression. Les catégories proposées ici sont donc un reflet des récits recueillis : reflet des idées exprimées comme des mots employés.

Marcher à pied ne se résume pas à l'acte même de la marche, cet acte que Raymond Devos a décrit de façon si pertinente – quoique synthétique… – : « mon pied droit est jaloux de mon pied gauche. Quand l'un avance, l'autre veut le dépasser. Et moi, comme un imbécile, je marche ! » Quand on marche, finalement, seuls nos pieds sont occupés à passer l'un devant l'autre, le reste est disponible : les sens comme l'esprit pour regarder, percevoir, ressentir, penser, s'interroger, comprendre, s'émouvoir, etc. ; les mains pour prendre des photos, pour toucher, ramasser, noter, tenir un livre ou une carte (on peut faire des pauses), aider quelqu'un, etc. ; la parole pour discuter ou juste saluer… En outre, la pratique de la marche en montagne ne se limite pas au parcours, quelles qu'en soient les caractéristiques, le niveau, la durée. Une marche se prépare, matériel à l'appui ou seulement dans sa tête. C'est là l'occasion d'imaginer ce que l'on va voir ou faire (revoir ou refaire). Une marche, c'est aussi un événement dont on peut, à l'occasion, se souvenir, que l'on peut raconter, partager, etc. En d'autres termes, la pratique de la marche est à la fois diverse et complexe et les témoignages des participants sont chargés de significations qui révèlent cette diversité et cette complexité, de significations à identifier.

L'analyse des récits m'a en effet permis de mettre en évidence une grande richesse du regard de chacun, un regard nourri de nombreuses qualifications qui se complètent, s'entrecroisent, s'alimentent mutuellement, qui permettent d'identifier et de comprendre des significations où s'imbriquent le corps et l'esprit, le matériel et l'immatériel. J'ai identifié six registres de qualifications – que, par la suite, j'appellerai des "dimensions de l'expérience des marcheurs" – à l'intérieur desquels s'organisent les différentes significations repérées. Six dimensions que je présente successivement, indépendamment d'une éventuelle hiérarchie dans les récits d'expérience des participants, et qui sont toutes plus ou moins liées, plus ou moins imbriquées. J'ai néanmoins choisi de débuter ce chapitre par la "dimension sociale", parce que s'il est quelque chose qui intervient dans toutes les dimensions de l'expérience identifiées, d'une façon ou d'une autre, c'est bien la notion de sociabilité, quelle qu'en soit la forme.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.1. Une dimension sociale de l'expérience ou la montagne comme espace de sociabilité

Je me suis ici intéressée à la signification des interactions entre des personnes (marcheurs ou non), parfois directes[157], parfois idéelles (quand des traces suggèrent tantôt la présence, tantôt l'absence), volontaires ou non. Les gens marchent à l'intérieur de groupes, ils rencontrent d'autres personnes sur leur parcours. Parfois ils discutent, souvent, même. Et, à défaut, ils sont ensemble ou, quand ils se croisent, se gratifient parfois d'un signe de tête qui pourrait vouloir dire : 'je vous ai vu', 'je vous ai reconnu' ; un peu comme deux motards qui se croisent sur la route se font ce petit signe de la main gauche. Mais qui sont ces personnes qui marchent ensemble ou se rencontrent en montagne ? Comment, du moins, les participants parlent-ils d'eux et d'eux-mêmes ? J'ai choisi, pour répondre à cette question, de m'intéresser à tout ce qui, dans les récits recueillis, fait référence aux "gens" et à la qualité des relations entre eux et avec eux. Les mots employés par les marcheurs sont nombreux, de la qualification la plus générale et impersonnelle (« gens », « monde », « foule »), aux expressions les plus chargées de significations en termes de liens avec les personnes (« le groupe », « amis », « ma femme », « famille », etc.) ou de liens entre les personnes (« partage », « convivialité », « confiance », « responsabilité », « admiration », etc.).

3.1.1. Partir et être avec d'autres ou l'importance du groupe de marche

L'un des niveaux d'interaction qui fonctionne lors d'une marche en montagne est celui du groupe de marche, celui établi entre les personnes qui partent marcher ensemble, quel qu'en soit le nombre. Plusieurs éléments interviennent alors, qui jouent soit sur la nature du groupe de marche, soit sur les relations qualifiées entre les marcheurs.

3.1.1.1. Accorder de l'importance à la composition du groupe de marche

Quand les participants évoquent les conditions dans lesquelles ils vont marcher, les personnes qui marchent avec eux sont très présentes tout au long de leur récit. Et avant même de préciser la qualité des relations qui peuvent être établies, ils décrivent la nature même de leur(s) groupe(s), à travers trois idées souvent émises sous forme d'oppositions : être seul ou à plusieurs, partir en sorties organisées ou par soi-même, limiter le nombre de personnes. Trois registres qui soulignent une même idée : un groupe de marche n'est pas constitué de personnes choisies au hasard ; c'est un groupe d'amis ou bien une "réunion de famille".

3.1.1.1.1. Partir ou ne pas partir seul

Quelques avantages à marcher seul(s)

Partir marcher seul est, pour les participants, l'occasion de profiter d'un moment de solitude, l'occasion – rare – d'être « tout seul », complètement isolé des autres, ou seul avec ceux que l'on a choisi, parce que les moments de solitude n'imposent pas forcément l'isolement total.

[157] Parmi les interactions que j'ai qualifiées de directes, M. Lussault (2000) distingue la « *relation* (*interaction forte* intentionnelle et téléologique) et ce qui, dans le cas d'un rassemblement dû au hasard, comme il s'en produit beaucoup, renvoie à la *coprésence* (*interaction faible*, ce qui ne signifie pas sans importance) des entités sociales » (p.24). On retrouve dans cette distinction le groupe de marche, d'un côté, et les rencontres, de l'autre.

Il est des circonstances où les participants préfèrent être seuls parce qu'ils ont des motivations particulières : quand, par exemple, ils ont décidé d'observer quelque chose et, de fait, de prendre leur temps et/ou de faire le moins de bruit possible[158]. Mais ce n'est pas là le seul argument en faveur de la solitude. Il en est un autre qui revient souvent, c'est celui de la possibilité offerte de « toucher l'esprit de la montagne […] d'écouter le silence […] de trouver un peu de calme dans la vie » (Noël) et, éventuellement, se retrouver face à soi-même :

> *Enquêtrice : « D'accord. Et est-ce que tu as des habitudes au niveau des.. Je sais pas, est-ce que tu y vas plutôt seul, plutôt en groupe, plutôt à deux ? »*
> Quentin : « Ben en fait, ouais.. j'y vais assez souvent seul, parce que… ben les gens que je côtoie, bon, ils aiment bien ça aussi, mais ils sont pas prêts à y aller forcément tous les 15 jours ou.. Mais… ouais, si je peux y aller à deux, c'est pas plus mal quoi. **Mais** ! une petite sortie tout seul, des fois, j'aime bien aussi oui. […] J'aime bien être seul de temps en temps, ça c'est sûr. Je suis plutôt… j'aime bien avoir des périodes un peu solitaire quoi. Et… peut-être un peu un côté ermite, quoi. Dans la montagne, j'aime bien ça, me battre contre moi-même… »

Mais la marche en solitaire, vraiment tout(e) seul(e) est une pratique exceptionnelle : la marche en montagne est quelque chose qui se partage à un moment où à un autre. Si ce n'est pas sur place, c'est au retour, parce qu'on raconte, parce qu'on montre ce que l'on en ramène (des photos, des pierres, etc.), parce que l'on partage son expérience avec ceux qui, comme nous, vont seuls en montagne[159]. De plus, la sensation de solitude tient souvent au simple fait d'être en montagne et de marcher. On peut être à plusieurs, avec son épouse ou avec des amis, et être seul à la fois :

> Simon : « [Le bord de la mer] ça me tente pas plus que ça, quoi. Je préfère la montagne. Ah oui. Moi je prends des congés, je prends 15 jours… »
> *Enquêtrice : « Pourquoi vous aimez mieux, en fait… ? »*
> Simon : « La montagne ? Ben un peu de solitude c'est pas mal, hein ! Puis bon, les sommets, la fraîcheur […] »
>
> Odile : « Et puis je trouve aussi que dans un groupe, c'est très bien, parce que tu peux être complètement tout seul aussi. Tu peux très bien être juste derrière les amis et ne rien dire du tout et continuer ton petit bazar dans ta tête… »

Ne surtout pas partir seul(e)

La possibilité d'être à la fois au calme et avec d'autres compte beaucoup pour certains marcheurs, particulièrement ceux qui vivent la solitude, la vraie, au quotidien. Ils profitent alors de leurs loisirs ou de leurs vacances pour rompre avec leur isolement :

> Odile : « Oui, les gens ont beaucoup d'importance aussi oui. […] Alors [Philippe] me disait : moi je rentre à la voiture et puis on vient te chercher plus bas. Et puis ben j'ai vachement hésité et puis après je lui dis : 'ben non, ça ne m'intéresse pas de faire toute seule. Je peux le faire chez moi'. Je peux faire... chez moi, oui. Mais, je trouve quand même beaucoup plus de plaisir… même si on parle pas ! même si on parle pas, mais.. ouais ! […] Mais c'est vrai que j'y trouve du plaisir, quand même, à être à plusieurs. »
>
> Inès : « Non, c'est surtout des journées entières dehors que j'aime, quoi, dans la nature.[…] On marche, on est en… Bon, on n'est pas seul. Seule, j'aimerais beaucoup moins, certainement, hein ! »

---

[158] Je reviendrai sur cet aspect dans la dimension savante de l'expérience des marcheurs.

[159] Un partage pour lequel Internet est un outil (indirect) non négligeable : nombreux sont les Sites ou des marcheurs proposent des itinéraires commentés, racontent des sorties au « je ». Des récits dont la forme (à la première personne) et les détails rendent ces excursions accessibles à des marcheurs "solitaires" (du moins dans leur pratique sur place) et qui permettent aux marcheurs de se reconnaître entre eux, y compris en communiquant. Voir par exemple le Site de Philippe Quéinnec (à partir duquel Quentin me disait trouver une partie de son inspiration) et son invitation : « Si vous pensez avoir trouvé une erreur, si vous cherchez plus d'informations sur l'une des randonnées décrites ou si vous souhaitez me conseiller une variante originale, n'hésitez pas à m'écrire » (http://www.enseeiht.fr/~queinnec/Rando/).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Enquêtrice : « Seule, seule ? Enfin, toute seule ? »
Inès : « Oui. Toute seule j'apprécierais pas... 30 personnes, j'apprécierais pas non plus.. »

Mais les raisons qu'ont les participants pour refuser de marcher seuls en montagne sont variées et ne concernent pas uniquement ceux qui vivent tout seuls. Certains m'ont expliqué à quel point il leur semblait inconcevable de se retrouver seuls, pour la simple raison qu'ils aiment les gens, la foule, et ce dans toutes les circonstances :

Romain : « J'aime pas être seul... pour rien. J'aime bien qu'il y ait du monde. D'ailleurs le monde m'effraie pas, moi. Y'a des gens qui aiment bien, donc, aller dans des coins pour être au calme, pour être seul. Je parlais des Landes, moi j'ai des amis qui y vont en dehors des vacances, ils y vont quand il y a plus personne. Moi j'aime pas quand il y a plus personne ! moi j'aime quand il y a du monde, c'est comme ça. »

Des marcheurs ont aussi insisté sur l'aspect sécuritaire du groupe de marche. Ne pas partir seul est souvent associé à la possibilité de limiter les risques, parce que la montagne, par définition, c'est dangereux :

Noël : « Normalement, on part à deux ou trois, parce que, bon, c'est plus sûr. On sait jamais ce que tu peux trouver en montagne. Aller tout seul... c'est pas sûr, hein ! On sait jamais si on peut [se] casser un pied.. je sais pas. Alors normalement, on part à deux ou trois. [entretien suivant] Peut-être que le danger il se multiplie quand tu vas tout seul, hein ! tu peux faire le même itinéraire sans chemin, sans sentier, à la découverte quoi. Mais il se multiplie par trois, le risque, si tu vas tout seul ou si tu vas accompagné. Ça.. c'est sûr. »

Philippe : « En montagne… il est pas certain que je m'y aventure seul… C'est même pas certain **du tout** […] Donc… d'où, il en ressort forcément une petite trouille quelque part… si je refuse de faire seul en montagne… c'est que j'appréhende… »
Enquêtrice : « Et du coup, ça ne te gêne pas de ne pas être seul en montagne ? Enfin, j'veux dire… ce fait de devoir peut-être parler… d'être un peu… ? »
Philippe : « Non. Ou alors ça me gênerait pas à la limite de partir seul en montagne parce qu'on est à peu près sûr de trouver beaucoup de monde… En fait… Ben, dans les Pyrénées, jusqu'à maintenant, on a toujours trouvé du monde… on n'a jamais été seul sur les sentiers… Si j'ai l'assurance de trouver des gens, que je croise ou que je double, ça m'est tout à fait… […] Mais par contre, tu vois, la marche qu'on a faite à trois, donc à… à La Soula, c'est ça ? La connaissant maintenant… je m'y serais pas aventuré seul… j'aurais eu peur, je crois. Pas peur de tomber dans un trou !… mais peur de l'isolement en fait… c'est impressionnant, isolé dans la montagne !… »

Xavier : « Une connerie, ça arrive vite. Enfin, sans penser au pire, hein : une cheville foulée, une jambe cassée… ça suffit pour bloquer quelqu'un, surtout quand on est tout seul. »

Et parmi ceux qui ne partent jamais seuls, on retrouve particulièrement les chasseurs qui, à Villelongue, qu'ils chassent en battues (particulièrement les sangliers) ou à l'approche (isards et chevreuils notamment), vont à plusieurs, question de sécurité et question d'organisation.

3.1.1.1.2. Partir en club et/ou en sorties organisées… ou surtout pas

En effet s'il est une forme de pratique de la marche en montagne qui impose une organisation, c'est bien la chasse. Distribution des postes, réunion de sécurité, quota de gibier à abattre (avec colliers de contrôle dans certains cas), rien n'est laissé au hasard par le président de la société de chasse :

Félix : « Voilà donc après de là, bon le matin on boit le café, y en a toujours un qui prépare le café au local où on est, on distribue les postes, de là on se sépare, et puis une fois qu'on a pris les postes, bon les gens commencent la traque avec les chiens…et après… Oui alors ce qu'on fait bon là souvent au rendez-vous on parle de sécurité, puis on parle aussi, moi j'insiste souvent sur le fait d'éviter de tirer les bêtes meneuses, ouais éviter de tirer les femelles, parce qu'une fois que les petits sont livrés à eux-mêmes alors là ils vont au plus facile pour, pour la bouffe, et puis c'est là qu'ils font des dégâts dans les prés, dans les prairies, et ils y reviennent, c'est un peu le problème. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Pour les autres, ceux qui ne chassent pas, être en groupe quand on marche en montagne laisse encore le choix entre plusieurs types de sorties, organisées (en club ou par agence) ou non. Le club, comme les sorties avec guides, présentent plusieurs avantages liés à l'organisation comme au déroulement des marches. Ils offrent d'abord la possibilité de « se reposer sur un professionnel » (Thomas), ce qui, en termes de responsabilités n'est pas négligeable. Ensuite, partir en club, c'est la sécurité d'atteindre un objectif fixé, pour un mode de pratique un peu plus technique ou dans des conditions un peu particulières. La sécurité, par exemple, de trouver de la neige quand on part faire des raquettes :

> Armelle : « Alors déjà, moi je vais vous dire l'avantage qu'on y trouve [aux sorties accompagnées] : c'est qu'on est sûr d'aller à un endroit où y'a… [de la neige]. D'abord on est sûr d'aller au bout. Presque sûr, parce que en fait, on n'était pas allé au bout et on le savait pas… On est sûr d'aller au bout d'une balade et on est sûr que là où on va, ben y'a le terrain qu'il faut. »

Les clubs furent aussi, pour des marcheurs aguerris comme Jacques et Hervé, l'opportunité, d'abord, de prendre contact avec la montagne, puis de diversifier et d'approfondir leurs connaissances de l'espace comme des techniques[160] :

> Jacques : « Oui, alors les Pyrénées… Enfin ce sont les clubs qui jouent pour moi un rôle important. C'est-à-dire que le Club Alpin, les Amis du Parc National. […] Les 1ers contacts que j'ai eus avec la montagne, c'était vers 55. Alors j'avais participé à un camp d'une semaine au lac d'Aumar, près… en amont de St Lary, là… au bout de la vallée qui démarre à Fabian… Alors il n'y avait que… les gens du club, quoi, qui étaient des gens du CAF de Tarbes depuis x années. »

Enfin, les clubs, quand ils proposent des séjours, offrent aux marcheurs, parfois voisins, parfois parents, la possibilité de se retrouver en dehors de chez eux et de leurs habitudes, comme pour ces Villelonguais qui partent ensemble et avec d'autres personnes du village faire du ski dans les Alpes :

> *Enquêtrice : « Vous préférez aller faire du ski dans les Alpes ? »*
> Mathieu : « C'était nos vacances. On fermait l'entreprise avec mon frère, et on partait en famille faire du ski là-bas. Et depuis 10 ans, on est avec les Montagnards Argelésiens[161] : on fait une semaine de ski tous les ans en janvier. C'est une association de sports et loisirs. Donc on a connu toutes les stations des Alpes. On ne connaît pas qu'Ortiac ! »
>
> Sarah : « Après on sort au ski, oui, avec les Montagnards Argelésiens, on va tous les ans 8 jours dans les Alpes. Là on fait plusieurs stations. Cette année… cette année ils vont dans les Deux-Alpes. Je dis 'ils vont', parce que… moi je reste là [cette année]. »

Mais les sorties organisées présentent aussi des contraintes liées, comme leurs avantages, à la fois au déroulement et à l'organisation des marches. Sortir en club, c'est partir quelles que soient les conditions météo ou presque, ne pas forcément pouvoir s'arrêter quand on le souhaite et ne pas choisir les personnes avec lesquelles on marche. Certains y voient juste des inconvénients, d'autres des raisons pour éviter les clubs :

> Viviane : « Ça c'est l'un des inconvénients que je trouve… je crois que c'est le seul inconvénient que je trouve quand on part en groupe comme ça. […] Quand on part en groupe, s'il fait un temps moyen, on part.. on part. C'est **rare** que l'organisateur dise : 'Bon allez, vous avez vu, on vient d'arriver, mais il tombe tellement des cordes qu'on rentre'. C'est rare hein ! »
>
> Armelle : « On profite de la balade. C'est un peu.. Enfin, c'est pas un peu pour ça qu'on part pas en groupe, mais ça fait partie des choses qui freineraient un groupe et.. ben ça nous laisse.. le fait de partir seul ça nous laisse la liberté de faire ce que l'on veut au moment où on le veut, quoi. C'est évident, hein. »
>
> Bénédicte : « Je sais que je ferais jamais partie d'un club montagne, par exemple. »
> Bruno : « Moi je sais pas, je suis pas sûr… »
> Bénédicte : « J'aimerais pas. »
> Bruno : « Je sais pas, j'ai pas d'expérience, j'ai jamais… »
> Bénédicte : « Partir en groupe comme ça… »

[160] À ce sujet, voir aussi le point sur la dimension corporelle de l'expérience.
[161] Club d'Argelès-Gazost, à quelques kilomètres de Villelongue.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Bruno : « Je connais des personnes qui y sont allées.. bon qui m'ont raconté, je sais pas si j'irais, moi, dans un club… Je sais pas, peut-être que oui, je sais pas… »
Bénédicte : « Moi j'aimerais pas. Je sais pas hein, je.. mais partir comme ça, en groupe… »

3.1.1.1.3. Partir avec des amis et/ou de la famille

Un autre avantage parfois attribué au club tient à l'idée de partir avec des personnes avec lesquelles on est sûr de partager quelque chose. Le club de montagne (ou le voyage organisé) apparaît alors comme l'assurance d'être en "bonne" compagnie, même si cette dernière ne tient qu'à un fil (la montagne) et est limitée dans le temps :

Enquêtrice : « La bonne compagnie est importante… »
Thomas : « Et je crois que dans un groupe de montagne c'est quand même… plus fréquent que l'inverse quand même. C'est quand même un milieu un petit peu privilégié, de ce point de vue. »

Gaëlle : « J'aime beaucoup cette ambiance là [avec la Balaguère, Terres du Sud, Chamina[162]]. Les gens sont venus, ont la même motivation de toute façon : c'est pour marcher. Il se passe beaucoup de choses, point de vue relationnel, y'a beaucoup d'amitié. Bon, peut-être que ça pourrait pas aller au delà de 8 jours. Je pense, parce que les gens.. sont peut-être entre parenthèses pendant 8 jours. Tout le monde est dans sa parenthèse. »

Et cette idée de bonne compagnie on la retrouve chez tous les participants et, au delà des structures avec lesquelles ils partent, à travers l'amitié et la famille. Ils vont marcher avec des « amis » et/ou des personnes de leur famille. Ainsi, même quand ils ne connaissent pas leurs compagnons de marche avant de partir (ce qui est souvent le cas quand on part avec des agences) ils y retrouvent ce qu'ils considèrent comme une amitié, une amitié éphémère (cette « parenthèse » partagée par tous dont parle Gaëlle).

J'ai, dans le cadre de mon enquête, rencontré des marcheurs lors de sorties parfois en club, parfois en privé, jamais en voyage organisé. Et tous ont, à un moment ou l'autre de nos discussions, décrit leur groupe de marche (celui avec lequel je suis partie, ou un autre, lors d'une autre marche) comme un groupe d'amis ou un "morceau" de famille. Pour Thomas, Romain et Viviane, par exemple, les sorties hebdomadaires de leur club sont l'occasion de se retrouver entre amis, une amitié qui « compte » :

Romain : « Par plaisir, et en plus je me suis fais, je me suis refais tout un cercle d'amis. J'ai… d'un côté, j'ai perdu mes amis de ma vie professionnelle et je me suis refais un cercle d'amis au sein de la montagne. »

Viviane : « C'est devenu un loisir… le fait de se rencontrer entre amis. »

Thomas : « Le groupe, le plaisir du groupe. C'est vrai qu'on se fait des, des… des amitiés et ça compte. »
Viviane : « Oui, ça compte beaucoup. On a quand même des bonnes tranches de rigolades hein ! »

Ils y trouvent un « compagnonnage » tel, que c'est parfois ce qui les fait partir de chez eux, quand il ne fait pas très beau, notamment, et qu'ils parviennent à oublier les mauvaises conditions de marche :

Enquêtrice : « Est-ce qu'il vous est arrivé de regretter d'être parti comme ça, à cause des conditions [météo] ? »
Thomas : « Non, finalement. C'est dur de partir de chez soi, évidemment, on est bien au chaud, les jours où il fait mauvais à l'extérieur… Mais on a quand même le plaisir de <u>se retrouver en nombre limité mais… mais fidèle</u> (rires). On retrouve l'amitié, quand même, je crois que c'était un… <u>le compagnonnage</u>, c'est quand même une dimension qui compte. »

[162] Agences de voyages spécialisées en séjour de marche à pied.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Dans une moindre mesure, parce que ses sorties sont moins régulières que pour Viviane, Thomas et Romain, partir avec son petit groupe de marche est, pour Gaëlle, une des rares occasions qu'elle a de voir les personnes qui le composent et de leur demander quelques nouvelles :

> Gaëlle : « Y'a quand même aussi la convivialité du groupe aussi, hein. Ah oui ! non, c'est différent, parce que on discute, parce qu'on parle, ça donne l'occasion de… de se voir et de se dire ce qu'on ne se dit pas dans l'année… parce qu'autrement on se voit pas, hein ! On n'a pas… on ne se connaît pas ! on ne se connaît pratiquement pas. On se voit pour une petite… un coup de téléphone par ci, par là, ou un petit repas de temps en temps, mais c'est tout. »

Mais il n'y a pas que les sorties entre amis qui comptent, pour les participants. La famille est aussi présente. Pour Romain, par exemple, son groupe est d'autant plus important qu'il lui permet de marcher avec son épouse :

> *Enquêtrice : « Je sais pas si vous avez j'ai des choses à rajouter, sur l'entretien, sur la montagne, sur... ? »*
> Romain : « Non, on en a quand même pas mal parlé, et c'est vrai que je souhaite... Alors, en plus je suis content, c'est une activité que je peux faire avec ma femme, je suis content de ça aussi, on est un vieux couple maintenant et... Je suis content de faire ça avec elle. Et c'est une raison pour laquelle j'y vais le lundi aussi. Je pense que si elle y était pas, j'aurais attaqué... Je serais resté tout le temps le jeudi, bien évidemment. »

Pour d'autres, c'est la présence de membres de leur famille qui est appréciable, les enfants et petits-enfants notamment :

> Bénédicte : « Mais là on commence à intégrer un peu les petits enfants… donc c'est le rythme des petits.. »
> *Enquêtrice : « Petits petits ? Enfin, c'est des **petits** enfants… ? »*
> Bénédicte : « Ben ceux à Bruno sont plus grands… »
> Bruno : « Oui, il a 11 ans, mais ils sont… ils viennent pas souvent avec moi. Mais ils vont avec son… ses parents. Mais ils ont tellement d'activités aussi ! qu'ils y vont peu encore… très peu. »
> Bénédicte : « Non, mais on commence, un peu quand on randonne à dire 'tiens, là on pourrait y amener…' Le mien, il est tout petit, il a trois ans, alors… on lui a fait monter un petit truc. »
>
> Gaëlle : « En fait moi j'ai eu un moment agréable, parce que j'avais donné rendez-vous à mes enfants. Depuis Bordeaux, on s'était tous donné rendez-vous le premier soir, pique-niquer au col de Boucharo. Pour un coucher de soleil, c'était sympa. »

Il existe même des lieux qui sont, pour certains, de véritables points de rendez-vous familiaux. Le village où se trouve leur résidence secondaire est ainsi, pour Emma et sa famille, le « seul endroit » où ils sont vraiment certains de toujours pouvoir se retrouver. Et, de fait, à chaque fois qu'ils y vont, c'est en famille, avec les parents, avec les cousins… :

> Emma : « Après, forcément, pour passer de très bons moments avec les gens qui sont… ma famille, j'aime bien... Faut voir que la maison à Lescun, on l'a quand même depuis… ben en même temps que moi, c'est-à-dire 24 ans. Donc moi j'y viens depuis 24 ans. Et c'est un peu toute la vie quoi ! Lescun, c'est un peu.. en plus ça a toujours été un peu la **seule** maison qu'on a eue vraiment à nous. Le seul endroit fixe. »
>
> Damien : « Ben au départ, on venait avec nos parents. On se faisait traîner dans la montagne et on râlait. Systématiquement. […] Et maintenant, en fait, on continue à y aller, en général à se regrouper avec les cousins. Je sais pas, y'a toujours quelqu'un qui dit : 'Quand est-ce qu'on va à Lescun ?' On y va. On sait pas pourquoi. »

3.1.1.1.4. Ne pas partir à 30, ni même 10

Que ce soit avec des structures organisatrices ou non, la taille du groupe est importante dans l'appréciation qu'ont les participants de leurs sorties. Et s'ils ne s'accordent pas exactement sur le nombre "idéal", c'est la même idée qui ressort : ni trop grand, ni trop petit… entre 3 et 8, c'est plutôt bien :

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Odile : « Oui, oui. Ben justement. On avait commencé comme ça avec un petit groupe de 6-7. on avait commencé avec les gros sacs à dos et faire un circuit… […] Mais.. après.. ben après, le groupe s'est agrandi, agrandi, agrandi, agrandi… Quand on s'est retrouvé à 15, y'avait des gens qui pouvaient plus porter le sac à dos... bon, ben… moi je suis restée encore un petit peu dans ce groupe là et puis après on a décidé de **re**commencer nos périples avec les sacs à dos et faire la grande randonnée quoi. »

Au delà, il n'est pas rare que le groupe se transforme en sous-groupes, même si tout le monde s'entend bien :

> Viviane : « Et on s'entend tous bien !… pris.. chaque personne pris en petit groupe comme ça, je suis sûre qu'on aurait discuté, on aurait rigolé tous… Hier, on a passé une très bonne journée ! Mais on le voit différemment à 33 qu'à 8 ! »
> Thomas : « C'est tout de suite plus lourd oui. Au-dessus de 8 ça devient lourd, c'est pas… »
> Viviane : « On voit pas les ¾ des gens ! On s'aperçoit qu'on arrive le soir… »
> Thomas : « Oui, on forme des sous-groupes.. »
> Viviane : « On forme des sous-groupes, on forme des quarts de groupe c'est… c'est.. ah oui, oui, c'est trop ! »

Quand on est trop nombreux, la communication devient difficile, parce que « tu peux pas… tu peux pas communiquer avec 10. Cinq six maximum, ouais. Ouais. Non, tu peux pas faire autrement » (Gaëlle), surtout quand il faut prendre une décision :

> *Enquêtrice : « Sur le…le fait d'y aller seul ou pas seul, toujours, est-ce que… y a une composition du groupe… idéale en taille ?…ou est-ce que ça dépend des… ? »*
> Quentin : « Ouais, 3 personnes… je pense 3 personnes, c'est bien… Beh, j'y suis pas allé à… beaucoup… Beaucoup, beaucoup, genre 10… un peu plus… jamais, quoi… Trois, 4, 5 une fois… Mais déjà, à 5, il faut gérer tous les avis… 'on pourrait peut-être plutôt aller là'… et des fois, faut se mettre un peu d'accord… Quand y a pas trop de chemins : 'Tiens ! on pourrait passer par là', 'non, par là, ça a l'air plus prudent'… On n'est jamais d'accord, quoi… À 3, on arrive facilement à…à trouver un avis commun… »

Les sensations et impressions aussi sont différentes. Elles sont plus « grosses », plus « fortes » quand le groupe est petit, parce que l'on discute moins, que l'on est plus concentré, finalement :

> Emma : « Enfin c'est toujours pareil, je ressens toujours le plaisir d'être en montagne. Le fait d'être en groupe, en grand groupe, c'est peut-être différent. Parce que quand on est en petit groupe, très peu de personnes, on se sent encore plus petit je dirais. Donc ça fait une plus grosse impression. La nature fait une plus grosse impression parce qu'on se sent vraiment seul et libre à la fois. Enfin, c'est plus fort comme sensation, je dirais. Le fait d'être en groupe, bon, c'est vrai, ça bavarde, tout le monde s'occupe un peu des autres, etc. C'est plus **sympa**, mais c'est moins émotionnel. »

3.1.1.2. Être en "bonne" relation avec les autres membres du groupe de marche

En club, en randonnée organisée, ou en « privé », si les participants partent à plusieurs, ce n'est donc pas avec n'importe qui et c'est pour communiquer, parler, échanger…, apprendre à connaître les autres aussi, ceux avec qui on a choisi de marcher. Cette idée est très présente à travers la notion de partage : partage de connaissances, de vues, de techniques, etc.[163] Ici, il s'agit de voir ce qu'il en est de façon générale et, surtout, ce que cela signifie pour les participants. Or, nous allons voir que les significations attribuées au groupe de marche à travers les témoignages recueillis sont nombreuses.

[163] Idée de partage, de fait, reprise dans les dimensions suivantes, particulièrement savante, esthétique et corporelle.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.1.1.2.1. Être « bien entre nous »

Aimer la marche en groupe, c'est avant tout en apprécier la convivialité. Les marcheurs insistent notamment sur l' « esprit de groupe » , sur l'ambiance des sorties qui prime avant tout et qui assure les souvenirs les plus marquants (y compris les mauvais) :

> *Enquêtrice : « Donc y'a vraiment… à vous entendre, j'ai l'impression qu'il y a vraiment … avant tout une notion du groupe ! »*
> Romain : « Donc y'a un esprit. Y'a quand même un esprit hein ! »
> Viviane : « Oui, oui, y'a une bonne entente […] »
> Thomas : « Oui, autrement on irait chercher ailleurs hein ! »
>
> Gaëlle : « C'est-à-dire que quand on revoit… revient au même endroit, y'a aussi les souvenirs de.. les souvenirs de l'époque, des personnes avec qui on y a été, de tout ce qui s'est.. du jour quoi. C'est enrichi par tout ça aussi ! Par… des discussions qu'on a eues.. Parce qu'en fait, moi je me suis rendu compte, quand on passe à un endroit, le fait de revenir, de passer… : 'tiens, le chemin qui passe là, ah oui ! c'est ici que telle personne avait dit **ça**'... »
>
> Viviane : « Ça me dérange pas. L'important c'est qu'on soit sur un truc sympa. Mais ça me dérange pas qu'on change… Non, ça me dérange pas. Moi <u>ce qui m'importe c'est la balade, c'est la… le fait qu'on soit bien entre nous</u>. Bon c'est sûr qu'il y'a des balades qui me plaisent plus que d'autres. Mais… Si, si.. si y'a une bonne ambiance… j'allais dire que la balade importe peu, non, c'est faux. Mais… l'important quand on se retrouve à plusieurs comme ça, c'est de voir un truc sympa et… qu'on change ne me dérange pas. »
>
> Thomas : « Moi, mes mauvais souvenirs c'est quand il y a quelqu'un dans le groupe qui … comment dire ? qui détonne par rapport aux autres. Un grincheux… »

Cette convivialité qui importe tant, tient avant tout à la possibilité de partager des choses, de « papoter », de voir ensemble, de se montrer solidaires les uns des autres, etc. Marcher en groupe, c'est ne pas être seul(e), sans que cela impose d'être tout le temps tous ensemble :

> Viviane : « Alors… nous, oui, en général on est assez uni. On s'attend beaucoup, on discute beaucoup de… Alors y'a des… y'a des sous-groupes qui se font, parce que bon y'a toujours des… Enfin quand même on est toujours très homogène. C'est-à-dire qu'on est toujours ensemble et puis on n'aime pas, par exemple, quand on s'installe pour déjeuner qu'il y ait un… qu'il y en ait deux ou trois qui soient à l'écart. Enfin bon. »

Les groupes éclatés et le chacun pour soi peuvent alors faire fuir. Romain, par exemple, a quitté l'un des clubs où il marchait, parce que chacun allait de son côté, sans s'intéresser aux autres, parce que l' « esprit de groupe » n'existait pas :

> Romain : « Non, si quelqu'un est mal foutu, tant pis, on va arrêter la balade s'il faut. Moi le premier, s'il faut s'arrêter au bout d'une demi-heure si quelqu'un est malade, **j'arrête**, sans regret. Et ... donc on se tient tous. Je suis donc sorti [dans un autre club], c'est des gens, on part... Bon, on part, là, on va à tel endroit, à telle cabane ou tel but, il <u>y en a qui partent devant, tu ne les revois plus de la matinée</u>, t'arrives, ils ont mangé tout seuls comme des cons, là, t'arrives, ils repartent… Mais, <u>c'est pas ça, un groupe</u>, c'est pas ça. Je cherche ça, moi aussi. »

Dans le même ordre d'idées, chasser est une pratique où le fait d'être à plusieurs, tous venus pour la même chose, suffit parfois et l'emporte sur celui de tirer :

> Cyril : « Mais je suis plutôt, moi plutôt... Même si j'y vais, même si je n'ai pas de balles, ça ne me dérangera pas. <u>J'y vais, je suis avec eux</u>, je me poste, s'il passe, ça va, je tire mais je ne vais pas le tirer si je ne peux pas le tirer. Mais, c'est l'ensemble, quoi : il faut marcher... Surtout ici, il faut faire des kilomètres des fois. Quand vous prenez un poste, il faut faire quatre ou 5 km et puis c'est… [en pente] »

En fait, il est un ingrédient indispensable à la réussite d'une marche en groupe : c'est l'atome crochu. Si les participants ne sont pas toujours certains de partager autre chose que la marche avec les personnes de leur groupe, ce partage-là est à peu près l'assurance d'être en « bonne compagnie ». Une bonne compagnie qui révèle par ailleurs l'idée d'une homogénéité dans la composition du groupe de marche, l'idée d'un compagnonnage au sein du groupe. Ce dernier est tout sauf une expression d'un désir de diversité des personnes :

Odile : « Ben, je trouve que… si tu pars avec des gens qui partagent le même… j'allais dire amour de la marche que toi… eh ben, tu vas avec n'importe qui. Y a pas… y a pas d'incidences par rapport au **groupe**… J'crois que… Bon… là où ça m'embêterait de marcher, c'est avec des gens qui regardent leurs chaussures tout le temps quoi… »

Bénédicte : « Et puis je crois qu'il y a le bonheur aussi d'être en… comment dire… en bonne compagnie… On s'est toujours dit que.. ça se partage pas avec n'importe qui la montagne. Moi j'ai des amis que j'aime bien mais que j'emmènerais jamais en montagne. C'est.. je sais pas pourquoi, c'est des gens qui ont peut-être le même rythme, le même… regard, le même… Mais y'a des gens que j'aime bien, mais j'aimerais pas aller en montagne avec eux. C'est… je sais pas pourquoi. »

3.1.1.2.2. Les compétences des uns reconnues et admirées par les autres

Comme les responsabilités et aptitudes sont parfois inégales entre les personnes d'un même groupe, quelques participants insistent sur les compétences de certains. Il y a des chasseurs qui reconnaissent l'expérience de leurs pairs, particulièrement des plus âgés. Léo, par exemple, ne tarit pas d'éloges sur Simon, ses connaissances, la renommée de sa famille, le fait qu'il ait arrêté de chasser le coq de bruyère pour ne plus contribuer à sa disparition, etc. :

Léo : « Simon c'est… lui il aura plus, bon il est plus âgé, il a plus, il a vécu un peu sur l'ancienne chasse, et puis la nouvelle… Moi c'est plus la chasse récente, plus…lui j'pense qu'il a vu plus l'évolution et, il a vu les grosses densités de coq, il a vu… même l'isard et… C'est quelqu'un, c'est quand même quelqu'un, bon il fait un peu de montagne tu sais en annexe, mais c'est quand même quelqu'un qui est toujours resté à chasser ici quoi. C'est… c'était, je sais que [sa] famille […] ils ont chassé, ils connaissent très bien le… le coin ils le connaissent [soupir], ils connaissent, c'est une famille de chasseurs quoi, chasseurs. Et lui j'pense qu'il aura plus d'anecdotes à te raconter… voilà. »

Les capacités physiques et les connaissances de la montagne suscitent aussi souvent l'admiration, celle, par exemple, d'Hervé à l'égard de Jacques, « un vrai pyrénéiste comme moi je l'entends » (Hervé). Des participants soulignent ainsi le respect qu'ils ont pour ceux qui les guident et/ou qui leur ont appris des choses :

Thomas : « Ça je… enfin je le glisse ici, mais… la… la personnalité d'Hector, ici, de l'animateur… joue un grand rôle dans l'esprit qui règne dans les différents groupes. »
Viviane : « Ah oui ! »
Enquêtrice : « D'accord. »
Thomas : « C'est **essentiel !** essentiel ! »
Viviane : « Oui. »
Romain : « Hector et Hélène c'est des… »
Thomas : « Avec une… une compétence, une discrétion, une… et une fermeté tout à la fois.. qui sont remarquables. »
Viviane : « Oui. Mais je suis partie plusieurs fois avec Thomas[164] qui menait, il est pas mal non plus hein ! dans son genre… (rires). Mais c'est vrai, Hector… »
Romain : « C'est un jeune qui a été très, très bien accepté par **tout** le monde ! »

Hervé : « Oui. J'en ai fait beaucoup, beaucoup hein ! avec ce groupe là. Oh pendant.. pfff ! Ouais, sûrement une douzaine d'années j'ai beaucoup appris. Parce que en fait, tu sais, dans un club… un club ça tient beaucoup, souvent, par quelques personnes, sinon à **une** personne. Une question de charisme et puis de.. comme ça. et là y'avait un copain de l'entreprise qui est originaire de Saint-Pé-de-Bigorre, à côté de Lourdes. Bon il connaissait déjà **beaucoup** la montagne. Il avait déjà beaucoup pratiqué et puis il avait envie de faire partager. Moi j'ai découvert énormément de choses dans les Pyrénées avec lui quoi. Grâce à lui. Je lui dois beaucoup hein. Je lui dois une grande reconnaissance. C'était sympa avec lui. Bon, depuis, je sors moins avec l'entreprise. Mais on a fait beaucoup de choses. »

Une reconnaissance qui, quand elle intervient au sein d'un groupe de marche, permet par ailleurs d'instaurer un climat de confiance entre les personnes. La confiance entre des

[164] C'est Thomas qui, à l'occasion, mène l'un des groupes du club. Mais il est marcheur avant d'être organisateur.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

personnes du même groupe peut aller dans les deux sens. Bien sûr, quand on se repose sur quelqu'un pour mener une marche ou simplement pour un conseil, pour une idée de sortie, la confiance est indispensable. C'est elle qui assure la sérénité de ceux qui ne savent pas lire les cartes ou qui ne se sentent pas capables de gérer tous les paramètres d'une sortie, et qui, de fait, se fient à leur guide :

> Viviane : « Et moi je me sens pas capable de gérer.. Je pourrais très bien gérer la traversée des Pyrénées… Hendaye Collioure, on me l'a dit plusieurs fois : 'pourquoi tu le fais pas toute seule ?' Et ben si on m'assure que pendant les huit semaines je vais avoir un beau temps impeccable.. je peux oui. C'est sûr. Tu fais le GR10, ou même le HRP… sans problème. Mais on sait pas. Et se retrouver sur le HRP… par temps de brouillard ou… »
>
> *Enquêtrice : « Et vous prenez des cartes pour aller vous promener ? »*
> Dominique : « Non mais j'ai mon ami qui lui connaît pas mal les coins ; enfin bon il la prend des fois il la regarde, il a la carte dans le sac, oui on a toujours une carte mais on ne la regarde pas nécessairement dans la journée, parce qu'il fait beaucoup de ski de rando et jusqu'à présent il fait aussi beaucoup de randonnées pédestres aussi, donc il connaît pas mal de coin ; j'y vais les yeux fermés avec lui ! »

Quand elle disparaît, quand les meneurs apparaissent incompétents aux yeux de ceux qui les suivent, ces derniers préfèrent encore faire demi-tour et en gardent des réminiscences :

> Viviane : « Moi j'ai arrêté, entre autres, [mon ancien club], parce que ça a changé de guide… et y'a eu une randonnée… on a **démarré** un randonnée… je l'ai pas faite d'ailleurs, parce qu'il a fait très mauvais et puis avec la fille avec qui on était on a dit 'bon, il fait trop mauvais, on rentre'. On a été se faire une balade toutes les deux… Mais, moi, là, quand j'ai vu le gars qui a déplié sa carte, dès le départ, au Pont d'Espagne, pour savoir dans quel sens partir… là je me suis dit qu'on partait avec quelqu'un d'incompétent… »

Avoir confiance, c'est finalement se sentir en sécurité, avant de partir comme dans des situations un peu difficiles, celles où l'on perd son chemin, particulièrement. Nous sommes perdus ? Oui, mais pas de panique, nous sommes entre de bonnes mains. Au pire, nous serons un peu plus fatigués que prévu à l'arrivée :

> *Enquêtrice : « Est-ce qui vous est arrivé de vous perdre en montagne ? »*
> Romain : « Oui. Oui, mais nous avons des gens qui lisent très bien les cartes. »
> *Enquêtrice : « Oui, parce que vous, vous pouviez rien faire, enfin c'était encadré la rando, vous suiviez… Donc jamais le sentiment finalement d'être vraiment perdu, ou si, quand même ? »*
> Romain : « Non, on leur fait entièrement confiance. Ils se débrouillent très bien. Ah oui, on se perd, oui. On se perd, mais on se retrouve toujours. »
>
> Patricia : « Ben… moi j'étais pas inquiète ! Je m'inquiétais quand même un petit peu, parce que je me disais : 'bon, s'il faut faire beaucoup de route, peut-être qu'on sera fatigué.' Mais.. même… comme j'étais pas toute seule, que vous étiez là, je… moi j'avais confiance, j'avais… J'avais pas… J'ai jamais été paniquée hein ! » (cf. Annexe 14.4).

Mais la confiance doit aussi être réciproque. Il n'est pas toujours facile de guider des gens, d'avoir la responsabilité d'un groupe, sans être sûr de leurs réactions en cas de problème, par exemple. Surtout quand, d'un point de vue légal, on risque des poursuites :

> Gaëlle : « Quand vous partez comme ça avec des amis, si y'a un problème, si vous êtes le plus compétent et bien la responsabilité.. L'assurance se retourne vers la personne qui était la plus compétente, qui aurait dû prévoir tel… tel incident, ou.. voilà. Donc ça, ça nous poursuit toujours. Quand on a appris.. C'est pas encore très net, au point de vue législation, y'a toujours des risques. C'est pour ça que je peux plus part… […] partir en montagne, je partirais qu'avec de bons amis et en me disant : 'Bon s'il y'a un problème ils se débrouilleront, ils diront qu'ils sont là de leur propre gré', quoi. Il faudrait pas qu'il y ait.. »

Et parfois, quand on a abusé de leur confiance, les marcheurs préfèrent encore partir seuls plutôt que de prendre le moindre risque, parce qu'emmener des gens c'est aussi installer une dépendance entre chacun :

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Enquêtrice : « Ça vous arrive souvent d'emmener des gens ? Vous parliez tout à l'heure de ce monsieur que vous ne vouliez plus… [emmener avec vous][165] *»*
Xavier : « Moi… Enfin, quand les gens ils veulent venir, oui. Quand je suis sûr d'eux, oui. Sinon, non, je préfère y aller tout seul. »
Enquêteur : « Depuis cet épisode là ? »
Xavier : « Non, mais même avant, j'ai toujours aimé faire de la montagne, mais seul. […] Non, et puis je ne suis pas tributaire de quelqu'un, personne n'est tributaire de moi, c'est-à-dire, si j'en ai marre, demi-tour, je rentre. »

3.1.1.2.3. Faire visiter son « coin » à d'autres

Parce qu'on est de là ou parce que l'on a envie d'emmener les autres faire ce qu'on a déjà fait, voir ce qu'on a déjà vu, partir à plusieurs c'est parfois faire visiter aux autres un lieu en montagne, un lieu que l'on affectionne particulièrement ou que l'on considère caractéristique des Pyrénées. Certains se retrouvent ainsi à faire et refaire les mêmes sorties des dizaines de fois et toujours avec plaisir, parce que toujours avec des personnes différentes :

Jacques : « Alors [le Ramougn] 10 fois, le Néouvielle 12 fois et le Taillon, 12 fois aussi. Donc sur les 80… Mais enfin, il se trouve que j'y suis allé 10 fois mais… ou même plus que ça, avec des gens différents souvent. Voilà. Alors des gens différents qui étaient contents de découvrir ou un 3000 dans les Pyrénées ou bien alors un 3000, comme le Ramougn, avec un peu de mini escalade. »

Fabienne : « Donc je sais que.. enfin, je sais, j'essaye toujours, en fonction des gens, d'où la balade, d'ailleurs, de début, en fonction des gens qu'on a, ben finalement de leur faire plaisir. Moi de toute façon je suis toujours contente d'aller marcher quelque part. mais en fonction des gens avec qui je suis, ben qu'ils y trouvent du plaisir oui. »

Emmener les autres à des endroits particuliers relève parfois aussi d'une transmission de savoir entre générations, pour repérer et ne pas oublier les « coins » un peu plus dangereux, ceux où il ne faut pas passer :

Joseph : « On a l'impression de ne pas en prendre [des risques], après il peut arriver des accidents… m'enfin en étant du coin on connaît les endroits où il faut passer. C'est les vieux qui [nous] l'ont appris, nous on l'apprendra aux jeunes et ainsi de suite… Bon on peut pas passer partout en montagne c'est sûr qu'il y a des coins où l'on passe pas… »

3.1.1.2.4. « Immortaliser le groupe » de marche

Quand on apprécie particulièrement de marcher à plusieurs, on cherche parfois à marquer l'événement, à en garder une image : une photo. Parmi les motifs de cette image, les personnes du groupe sont importantes :

Noël : « L'image de l'année dernière. Et beh, l'image c'est la photo qu'on a au Pas d'Escalé, tu sais ? Et bien on est tous ensemble dans le petit pas, le petit trou là. Et beh c'est ça, pour moi. Parce que je l'ai regardée beaucoup de fois cette photo. »

Les marcheurs que j'ai rencontrés ne sont pas des photographes déchaînés. Peu ont pris des photos pendant nos balades et, parmi ceux-là, certains n'ont sorti leur appareil qu'à deux ou trois reprises (cf. Annexe 11). Plusieurs m'ont d'ailleurs expliqué qu'ils étaient revenus de leurs frénésie de la photographie, réalisant finalement que, d'une part, ils ne regardaient leurs clichés bien souvent qu'une seule fois (au moment du développement) et que, d'autre part, ils

[165] Lorsque nous sommes partis marcher avec Xavier, il nous a raconté qu'une fois il avait emmené une personne qui prétendait ne pas avoir peur en montagne (« il avait fait le Vignemale, quand même… ») et qui lui avait fait une crise de panique à un endroit un peu délicat. Il reconnaissait avoir pris des risques mais « sans connaître le bonhomme ». Il nous a précisé que, désormais, il n'emmenait plus personne : « si quelqu'un veut des edelweiss, je vais lui chercher, mais seul ».

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

prenaient toujours un peu la même chose. Pourtant, si leurs photos de paysages peuvent se ressembler, celles de personnes, elles, sont toujours différentes. Ainsi, ce sont souvent les gens que les participants préfèrent "capturer", ceux, du moins, avec qui ils sont partis :

> Camille : « Au début je pense que tout le monde a **vingt** fois les mêmes photos, les photos de la maison, les photos de tel endroit, et puis maintenant, en fait, quand on prend l'appareil, je constate que les uns et les autres, on revient bon, avec une ou deux photos du lac, mais c'est toujours pour avoir les visages et immortaliser, en fait, le groupe. Parce qu'il y'a toujours des gens différents, je parle pour moi, et finalement c'est les photos de **nous** dans un joli cadre, mais finalement on prend plus des photos de nous. »
>
> Emma : « Je préfère acheter des cartes postales, tant qu'à faire, qui sont plus jolies, pour les paysages, qui sont plus réussies, et sinon moi je suis très gens, de toute façon. J'**adore** les photos avec les gens. J'adore les photos de groupes, j'adore les photos… c'est celles là qui me parlent le plus quoi et que j'aime le plus. »

Une façon d'immortaliser le groupe de marche que l'on retrouve par ailleurs à travers certains comptes-rendus ou petites annotations au retour d'une sortie : bien souvent la composition du groupe – les « personnes qui étaient là » – ou simplement le nombre de personnes présentes fait partie des quelques détails repris (cf. Annexe 12).

Finalement, à travers cette idée du groupe de marche, de sa composition et des interactions qui s'y produisent, il ressort l'idée fondamentale d'un petit groupe de personnes "triées sur le volet", celles avec lesquelles on est "bien", avec lesquelles on a envie de partager son expérience. Pour Bénédicte et Bruno qui, comme ils l'expliquaient plus haut, ne partiraient pas en club, le groupe est comme un petit « sac d'amis » :

> *Enquêtrice : « Et dans vos randonnées pyrénéennes, c'est en général tous les deux, ou vous faites des choses un peu plus.. avec des amis ou avec des accompagnateurs ? »*
> Bénédicte : « Non, jamais avec d'accompagnateurs. Tous les deux ou avec un sac d'amis, mais très restreint. La montagne ça se partage pas en grande… (rires) »
> *Enquêtrice : « C'est pas en [grand] groupe dans tous les cas ? »*
> Bénédicte : « Non, pas en groupe non. Au maximum on est 5. Oui, 4-5. »
> Bruno : « Oui, 4-5. C'est.. contenance de la voiture, hein. On est rarement parti avec deux voitures. »
> Bénédicte : « Oui, on prend une voiture. »
> Bruno : « Du moment qu'on se connaisse, qu'on randonne ensemble, c'était à peu près comme ça qu'on pratiquait, hein ! »
> Bénédicte : « Oui, moi j'étais avec deux copines et toi… »
> Bruno : « En famille ou avec.. Beh quand on se rencontrait avec une famille de Toulouse. C'était toujours 1-2 voitures maximum, 4 personnes. Ça dépendait quand il y avait les enfants ou pas. »

3.1.2. Rencontrer des gens ou les fuir

Il y a, dans la façon dont les participants parlent du groupe de marche, une idée de bonne compagnie et de partage. Mais cette idée dépasse le seul cadre du groupe de marche : il est aussi question des personnes qu'ils croisent au hasard des chemins, de ceux dont ils devinent la présence par leurs traces, ou bien encore de ceux qu'ils cherchent à voir, à mieux connaître ou à fuir.

3.1.2.1. Choisir la bonne destination au bon moment : plutôt loin des « foules »

L'idée d'un espace épargné par la « foule » justifie parfois le choix des Pyrénées comme lieu de séjour. Pour certains, les Pyrénées – et la montagne en général – comme destination de vacances offrent ce qu'ils ne trouvent pas, notamment, au bord de la mer : la tranquillité (Simon, Patricia et Philippe). « On n'a jamais été à la mer hein ! » m'expliquait Philippe,

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

« Parce qu'on n'aime pas. Ben on n'aime pas… On n'aime pas la foule, disons ». Pour d'autres, Inès par exemple, la marche en montagne est une échappatoire à la foule, celle des villes en particulier.

Mais si la montagne peut apparaître comme alternative à des types d'espace symboliques des fortes densités de population (la ville, le bord de mer pour les vacances), elle n'assure pas non plus systématiquement la tranquillité que certains sont venus y chercher. Il n'est en fait ni lieux ni périodes où l'on peut être assuré de ne voir personne en montagne (d'autant moins si la fréquentation augmente, voir plus bas). Mais il est quand même possible de limiter les risques de « foule », en évitant les sites les plus fréquentés en pleine période estivale ou en préférant viser les vallées, les sentiers, les sommets, etc. les moins touristiques :

> Gaëlle : « Ben j'ai quelque chose d'un peu négatif, hein ! c'est le cirque de Gavarnie. Parce que, parce que c'est un peu la tarte à la crème pour moi, c'est un peu le Mont Saint-Michel. Je n'irais pas au mois de juillet à Gavarnie, ni au mois d'août. L'an dernier j'y suis allée au mois de .. ou peut-être il y a deux ans, on y est allé.. première sortie botanique en mai, et nous y sommes allés en…premier week-end de juillet, et bien y'avait… Bon et mon ami n'avait jamais vu la Brèche [de Roland], ben… je lui ai montré la Brèche parce qu'il pouvait pas s'en passer (rires) c'était… il avait besoin de sa carte postale. Y'avait trop de monde. Ça m'a… ça m'a fait fuir hein ! Trop de monde. On sent que les gens sont là… Bon… l'impression d'être pompés au point de vue… argent quoi. C'était trop commercial. »
>
> Bénédicte : « Mais curieusement, ma première rando dans les Pyrénées, ça été l'escalade du pic du Midi d'Ossau (rires)… C'est la première que j'ai faite, directement sur un truc jugé.. Là par contre j'avais râlé, sur… parce que c'était vraiment la… on attendait ! on attendait pour grimper les cheminées, on faisait la queue.. y'avait beaucoup de monde, beaucoup de monde pour faire ça… »
> *Enquêtrice : « Ah oui, à ce point ? »*
> Bénédicte : « Ah oui. attends ! ça fait 15 ans que j'ai fait… y'avait.. voilà, on faisait la queue pour attendre que les gens grimpent dans les cheminées… Peut-être que je l'ai fait à une date où y'avait trop de monde. Mais ça m'avait un peu gâché le plaisir quoi… Là ça devient… y'a des courses que je ferais plus comme ça, parce que tout le monde les fait et que ça devient… »
>
> Quentin : « Et en été, surtout en été, ouais… où y a vraiment beaucoup de monde partout… là, j'aime bien plutôt être tranquille… je recherche les vallées un peu oubliées… où y aura pas trop de monde… J'irais pas à Gavarnie en été, par exemple…Voilà… »
>
> Viviane : « L'été oui, hein. L'été, nous, notre groupe, on évite les… on évite.. Nous maintenant on évite les randonnées où y'a trop de… trop fréquentées. »

Et parmi ceux qui cherchent à s'isoler du « monde », les participants qui connaissent bien leur « coin » ont l'avantage de connaître les chemins les moins fréquentés, parce qu'ils ont repéré les lieux où les autres marcheurs ne vont pas :

> Fabienne : « L'avantage, l'été, déjà, c'est que comme on connaît très bien, enfin on commence à bien connaître le coin, même en plein mois d'août quand y'a du monde partout, on a des promenades où y'a personne, parce que les chemins sont pas sur la carte. Donc les gens qui ne connaissent pas ne sont pas là. […] Je connais des chemins où je suis sûre d'être toute seule »
>
> Léo : « Y'a des endroits que je fréquente sur Cauterets que j'vais en été me balader, c'est des… c'est des endroits, mettons c'est des endroits, c'est des endroits où les promeneurs vont pas […] »

Mais choisir un site à l'écart, ce n'est pas non plus toujours possible, surtout quand il faut emmener des personnes qui viennent vous rendre visite en été. Ainsi, même ceux qui connaissent bien les lieux, comme Noël qui passe toutes les fins de semaine en montagne, n'échappent pas forcément au bain de foule :

> *Enquêtrice : « Les endroits où y'a plein, plein, plein de gens, en dehors de ceux que tu accompagnes, ça te dérange pas ? »*
> Noël : « Non ! Pff, non ! écoute, c'est comme ça. Il faut le faire, il faut le faire, hein ! En plus ça m'arrive toujours. Le mois d'août, c'est le mois qu'ils viennent des gens de Saragosse, de

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> connus, la famille… 'Tiens ! On va faire Agua Tuerta'.. bon, il faut y aller quand même ! On peut pas dire : 'oh écoute ! il y a beaucoup de monde, on va pas y aller'. Ben non… »

Parfois, enfin, c'est l'inverse que l'on recherche. Peut-être pas la foule, mais la rencontre avec un peu de « monde ». C'est l'occasion de croiser les personnes que l'on connaît, ou plus généralement d'apercevoir « la vie des gens », d'échanger un bonjour et/ou quelques nouvelles :

> Sarah : « Alors là, on y va à pied [sentier qui suit le gave]. Alors ça fait une promenade. Là on rencontre beaucoup de monde. Beaucoup de retraités comme nous. Puis des mamans qui promènent les enfants : ah oui, le mercredi il y a du monde. »
> *Enquêtrice : « Il vous arrive de discuter, parfois, avec d'autres promeneurs que vous croisez ? »*
> Sarah : « Ah oui. Non, pas parfois : chaque fois ! [*rires*] Et comme <u>un rien nous arrête, comme on se connaît tous !</u> C'est pas parce qu'on est ici, et que Pierrefitte est là : on se connaît tous. Beaucens, c'est pareil. Plus ou moins. »
> *Enquêtrice : « À chaque fois que vous marchez, vous êtes sûr de voir des gens… »*
> Sarah : « Ah oui ! Ou on marche ensemble. Oh oui ! Sauf si on part par des jours comme aujourd'hui [pluie battante] : mais enfin là on ne circule pas, hein ! Sinon oui. Puis ça fait plaisir : on apprend les nouvelles, on apprend… Oui. »

> Odile : « Mais c'est vrai que c'est quand même toujours un plaisir d'aller faire une balade de deux heures. Même si c'est pas loin, même si c'est pas haut, même… c'est toujours des jolis sentiers, t'as de jolis coins. Le village d'hier, c'est superbe. […] La vie des gens, oui. Oui, oui, je crois que c'est… Et puis on rencontre quand même … **plus** de gens aussi. Et puis c'est des 'bonjour' tout le temps, c'est sympa comme tout. »

<u>3.1.2.2. Voir la montagne comme un espace de « civilité particulière »</u>

Il existe ainsi, entre marcheurs qui ne se connaissent pas, un sens de la courtoisie très développé et que plusieurs soulignent comme étant propre à la montagne ou à la randonnée de façon plus générale. À l'instar de Sarah et d'Odile, lorsqu'elles se promènent autour des villages, les gens se croisent en se saluant et/ou en échangeant quelques mots :

> Armelle : « Mais c'est vrai que.. même dans les randos, on rencontre vraiment des gens. Par contre, ça c'est pas forcément mal. Parce que les gens sont.. S'ils ont pas un poste qui braille à fond, mais c'est pas le cas, c'est sympa quand même de rencontrer des gens. On se dit 'bonjour'. C'est bête mais c'est comme ça.. »
> Armand : « Oui, on se dit plus facilement bonjour que dans le métro (rires). »
> Armelle : « Voilà. Que dans la rue. Donc y'a une espèce de… [dans la rue] on sourit même pas. Là ça nous viendrait même pas à l'idée de faire la tête. Donc… ça c'est pas forcément un mal. »

> Bénédicte : « Oui, le bonjour aux gens qu'on croise. Parce ce que c'est vrai qu'il <u>y a une civilité particulière en montagne.</u> »
> Bruno : « Il paraît. Oui des mots de rien du tout qui s'échangent. »

Quentin souligne même à quel point il peut être différent dans son contact avec les gens. « Pas tellement bavard de nature », il prend plaisir à discuter… même en espagnol :

> Quentin : « Ben, pareil, ça dépend un peu de l'humeur mais… Oh ! quand on est tout seul, on aime bien croiser du monde, en général… enfin, quand y a eu personne toute la matinée, je trouve que c'est agréable de s'arrêter, de discuter… d'échanger des banalités… voilà. 'D'où vous êtes partis ? vous allez où ? il va faire beau…' Ce genre de trucs… Et oui, même des fois, ça me rend bavard alors que je suis pas tellement bavard… de nature, quoi… Et même quand je croise des Espagnols, des fois, je me mets à parler espagnol… super bien… »

Parfois, on prend même le temps de donner quelques informations sur un parcours ou sur un sujet qui nous tient particulièrement à cœur. Les participants évoquent alors leur plaisir à expliquer, à conseiller et, parfois aussi, à montrer (et sentir) qu'ils connaissent :

> Noël : « Moi j'aime beaucoup, des gens qui viennent et qui demandent de les donner le plus d'informations possible, de les expliquer, bon.. et ben que ça c'est pas… ça c'est pas un tourisme plage, hein ! le tourisme nature c'est très différent. Il faut les expliquer un peu qu'il… qu'il faut pas laisser les poubelles dans.. dans la montagne… »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Dominique : « Ici c'est le plaisir, c'est vraiment. Non là je me sens très bien, on passe des soirées très agréables, surtout l'été c'est plus facile de discuter avec les familles alors qu'un groupe ils ont leur noyau, je les sers, mais après je ne vais pas m'immiscer dans leur groupe. L'été il y a aussi beaucoup de conseils de rando, ils [clients du gîte] ont besoin, ça les rassure quelque part et puis le matin ils partent ils me disent 'tiens, on part par là', je sais qui va où et voilà. »

> Bruno : « Ou on connaît, un petit peu… Y'en a qui nous le demandent d'ailleurs, hein ! Quand ils nous regardaient… regarde la dame qui est arrivée quand on était en train de boire un café au refuge… j'étais en train de regarder la carte pour savoir exactement… parce qu'il y avait le Soum de ceci, de cela… mais bon sang ! ça correspondait pas. Et je regardais et puis y'a une dame qui est arrivée et qui a vu qu'on regardait la carte, et qui avait sûrement dû comprendre qu'on connaissait un peu le coin, et qui nous a demandé, parce qu'elle était enchantée de cette balade là, si on n'en connaissait pas d'autres… dans le coin, parce qu'elle avait l'air de venir toute seule.. Et c'est ce qu'on lui a dit, hein ! Ça pas a duré longtemps, mais c'était ça, pas l'impression quand même… de **posséder**, mais d'y être, dedans… »

À la civilité s'ajoutent alors autant de codes (parfois même des codes de conduite) à faire passer que de messagers : 'limitez la pollution', 'ne partez pas sans prévenir personne' ou encore 'voyez comme on connaît la montagne'.

3.1.2.3. Le plaisir des "bonnes" rencontres : les "bonnes" personnes, au "bon" moment et au "bon" endroit

Si le marcheur en montagne est courtois, il ne sait pas moins être exigeant dans l'appréciation de ses rencontres. J'ai précisé plus haut que les participants cherchaient à marcher dans des lieux tranquilles, loin des foules, des « hordes d'organisations de touristes, de mecs qui vont faire de l'escalade... » (Clément). Mais cela ne signifie pas qu'ils rejettent toutes les rencontres, juste les mauvaises : avec des marcheurs qui, par exemple, dégradent les cabanes et « une fois qu'ils sont arrivés en haut [laissent tout] dégueulasse » (Viviane) ; ou avec ceux qui ne sont pas vraiment randonneurs, du moins « pas de la même espèce » qu'eux (Inès). Ainsi, Inès dessine-t-elle une montagne où qualité des rencontres et altitude vont de pair :

> Inès : « Quand tu rencontres 1, 2, 3 [randonneurs] ça va. Et haut. D'ailleurs je ne salue que ceux qui sont en haut. »
> *Enquêtrice : « C'est vrai ! ? (rires) »*
> Inès : « (rires) Arrivé à une certaine altitude, y'en a trop et… quand tu vas, je sais pas, au bord de.. je sais pas, tu connais le lac de Bious-Artigues ? »
> *Enquêtrice : « Oui. »*
> Inès : « Bon, ben quand tu descends d'une balade, là, d'Ayous ou d'ailleurs, et puis que t'arrives, ils sont là saucissonnés tout autour du lac, c'est pas pareil qu'un randonneur en haut à 2500 quoi. Je me sens pas de la même espèce qu'eux, c'est tout ! mais je leur en veux pas du tout. Mais… Ça fait du bruit, ça fait du mouvement, ça m'intéresse pas. Ça fait des parasites. C'est pas des parasites mais ils font des parasites (rires). Inconsciemment, ils en font (rires). Moi aussi, j'en fait pour les autres hein ! »

Et de fait, quand on observe les marcheurs en montagne, on se rend vite compte que la civilité dont il était question plus haut est surtout vraie dans les lieux les moins fréquentés ou, du moins, en dehors des foules. L'idée de "sélection naturelle" des rencontres par l'altitude, soulevée par Inès, revient souvent chez les participants. Une fois passés les 2000 mètres ou les premiers kilomètres de piste, c'est tout de suite plus calme :

> Armelle : « Et puis après, ben, on va dire que la limite où y'a du monde, c'est 2000 mètres, à peu près, au delà de 2000 mètres y'a **bien** moins de monde ! Bon après on retrouve un peu la… le côté sauvage, ou naturel on va dire, des paysages, des… »

> Bruno : « Bon on en a vu en France où y'avait des, des trucs d'EDF. Une poussière pas possible ! Tout le monde prend là, parce qu'après le refuge y'a un lac et .. Donc sur ces 4… On perd 4 km ! **Là**, c'est décevant ! là c'est décevant. Mais après, ça s'estompe très vite, hein ! Dès qu'on a

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> passé ça, après.. hop ! On a l'impression… Ou y'a un endroit on voit 10-15 voitures, puis en fait, quand on a passé ce cap là.. Mais où sont les gens ? »

Parmi les raisons qui sont avancées pour préférer certaines rencontres à d'autres, le moment du parcours est très important. Croiser du monde au début d'un sentier n'a pas vraiment d'intérêt, puisqu'il ne s'agit pas du "bon" monde. En revanche, apercevoir ou échanger deux mots avec quelques personnes quand on est loin du point de départ ou dans une situation un peu difficile n'est pas désagréable et peut même être rassurant :

> Philippe : « Alors moi, personnellement, en montagne, si c'est en départ, par exemple, de… de trajet de randonnées où c'est relativement **facile**… Un départ, c'est toujours plus facile… de rencontrer des gens… Si ! je leur dis bonjour… mais ça s'arrête là. Par contre, si c'est beaucoup plus loin et beaucoup plus difficile, je trouve des gens… alors là, c'est pas la même chose… On est vraiment content de les trouver, de les voir…[…] on se rassure quoi […] on n'a pas du tout le même contact avec les gens loin… plus loin. »
>
> Clément : « C'est vrai que des fois quand on est, par contre, dans des situations difficiles, on lie connaissance plus facilement avec les gens… ben pour essayer de savoir. Là, ceux qui descendaient, on aurait pu leur demander comment c'était au-dessus, des choses comme ça. S'ils étaient montés… Bon on était en train de pique-niquer… si on les avait croisés, je pense qu'on y aurait pensé, quoi. »

L'idée de savoir – et de voir – que d'autres partagent son plaisir et son effort est aussi très présente :

> Odile : « Même sur nos grandes randonnées. L'an dernier on a vu plein de gens, et c'est… Quelque part… ça fait vachement plaisir de voir que on n'est pas tout seul à faire d'énormes trucs, d'énormes efforts. Et… que le plaisir est partagé. En fait, moi je trouve que c'est **vachement** important. »

En outre, les discussions en refuges (et éventuellement en gîtes d'étape) permettent de se renseigner sur le parcours que l'on a prévu et d'éviter quelques mauvaises surprises ; de raconter ses souvenirs et de se retrouver dans la bonne humeur après quelques péripéties ; et finalement, comme le souligne Inès, de partager « un univers, la montagne » :

> Gaëlle : « […] Je préfère deux jours supplémentaires dans un gîte, un gîte d'étape et rencontrer des personnes qui ont le même mode de vie que.. au moins les mêmes activités que moi. A Lescun, je vais souvent dans un gîte d'étape de l'hôtel.. L'hôtel du Pic d'Anie, ils ont un gîte d'étape dans lequel on rencontre tout le temps quelqu'un qui.. avec qui on peut échanger sur la randonnée qu'il vient de faire, sur le circuit qu'ils ont fait, sur l'équipement dont ils avaient besoin, sur… »
>
> Jacques : « Et alors on s'est retrouvé… Alors on n'était pas les seuls, on était 4 de notre équipe, mais y'en avait d'autres qui étaient plus ou moins devant nous, ou derrière nous, et on s'est retrouvé, je sais pas, à une dizaine dans une auberge qui s'appelle le Maillet, là, qui est en bas de cette montée, là. Alors… on avait été un peu secoué, nous et les autres hein ! alors là c'était la joie quoi ! »
> *Enquêtrice : « De se retrouver ? »*
> Jacques : « Oui. Là ça a été la détente. On était trempé ! Certains avaient sans doute quelques… linges de secours, dans les voitures, mais moi j'avais rien, quoi. J'étais trempé comme une soupe, alors… Voilà, alors on s'est retrouvé une dizaine à table, là, à se partager une bonne garbure et une ou deux bouteilles de vin (rires). »
>
> Inès : « Est-ce que les gens qui ont l'habitude de randonner ne passent pas leur temps à raconter leurs sou[venirs]… Quand on est… quand on s'est trouvé dans des refuges ou des gîtes, bon ben.. automatiquement : 'd'où vous venez ? où allez-vous ? qu'est-ce que vous avez fait ?' On a un univers, c'est la montagne. »

Partager un même univers… C'est une idée qui ressort chez beaucoup, à travers le récit de ceux qui, particulièrement, expriment la volonté de rester entre personnes qui se "ressemblent". Et c'est souvent la pratique de la marche qui est ici en jeu : quand on marche pour marcher, on ne cherche pas à discuter avec les locaux (Thomas) ; quand on part chasser on évite autant que possible de rencontrer les promeneurs, en les tenant éloignés par des

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

panneaux (Félix) ; quand on monte à sa résidence secondaire, on apprécie de se retrouver entre résidents secondaires (Maxime)… Il s'agit alors de limiter les rencontres aux "bonnes" rencontres, particulièrement quand il y a un risque de conflit d'usages (dans le cas de la chasse, notamment) :

> *Enquêtrice : « Et justement, par rapport aux gens qui y vivent [en montagne], est-ce qu'il vous arrive d'en rencontrer ? de discuter avec des habitants, lors de vos journées de marche ? »*
> Thomas : « Non… [hésitant] Bon je dis pas que ça nous est pas arrivé, mais… finalement, avec ce type de sorties, on ne le recherche pas, on n'a pas de contacts. Quand l'occasion se présente de rencontrer un berger, bien entendu on s'arrête pour discuter avec lui.. Mais… On ne court pas après. »
>
> Maxime : « La piste pour aller dans les bergeries, ça c'est bien. »
> *Enquêtrice : « Elle est où cette piste ? »*
> Maxime : « Y a une route qui continue mais c'est un chemin de terre et on peut aller dans les granges d'altitude, moi je l'ai connue j'allais faire le foin à pied, maintenant il y a la piste, on y va en voiture, c'était tout à l'abandon maintenant ça se rénove, alors, y a du monde le week-end partout c'est chouette c'est sympa, voilà, ça c'est le charme, chacun a sa petite résidence secondaire. »
>
> Félix : « Oh ça arrive oui, oui, avec des chercheurs de champignons quoi, en particulier… Bon beh là ça va, enfin moi j'ai jamais eu de problèmes. On fait des rencontres avec les chercheurs de champignons, mais bon, dans le principe, nous on chasse mais on fait, on chasse en toute sécurité quoi, pour nous et pour, et pour les gens qu'on rencontre. […] Nous on a trouvé des panneaux qui sont assez bien faits, y a marqué 'aujourd'hui est un jour de chasse', on marque la date dessus avec un Stabilo effaçable sur du plastique, et puis on dit 'on est organisés' je me rappelle plus ce qu'il y avait exactement sur les panneaux mais … comme quoi on gère la chasse quoi, c'est pas parce qu'un gars il va passer dans la battue qu'il va prendre une balle. »

3.1.2.4. Mieux connaître et comprendre la société locale

Seul ou pas seul, bonne ou mauvaise rencontre, quand on marche, on marche quelque part, on voit et on entend des choses qui révèlent l'existence et le fonctionnement d'une société locale et de ses habitants : hommes, bâti, animaux… Les traces sont nombreuses et attisent la curiosité de certains, particulièrement de ceux qui viennent de l'extérieur, mais pas seulement : pour les habitants, marcher autour de chez eux est l'occasion de prendre la mesure de l'évolution des choses et de leur société[166]. Si la rencontre avec la société locale se fait, pour la plupart, sur les sentiers, elle peut se poursuivre et/ou débuter au delà : dans les villages, dans les gîtes, les boutiques, sur les documents récupérés…

3.1.2.4.1. Les « locaux » en montagne : des bergers, des chasseurs et des pêcheurs

Quand j'ai interrogé les participants, du moins les visiteurs extérieurs, sur leurs rencontres avec des « locaux » ou des « habitants », trois figures sont revenues systématiquement dans leurs récits : les bergers, les chasseurs et les pêcheurs. Un peu comme si ces derniers étaient les seuls habitants que l'on est susceptible de croiser en montagne. Il faut dire que beaucoup de visiteurs extérieurs ne conçoivent pas l'habitant des villages de montagne comme un randonneur. Les « gens des villages » iraient en montagne pour leur travail, parfois pour chasser. S'ils marchent par plaisir (et loisir) ce n'est qu'occasionnellement (Héloïse) ou alors c'est un phénomène récent (Jacques) :

[166] Je n'insisterai pas ici sur les habitants des Pyrénées et leurs relations à leur environnement : des travaux abordent cet aspect spécifique à partir de la commune de Villelongue et ont été publiés (Ginelli L., 2004 ; Le Floch S., 2004 ; Régent M., 2004). Je rappellerai à l'occasion quelques idées mises en évidence par les auteurs.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Romain : « Les gens de villages ? non. Non, ils le font pour leur activité, ils le font parce que c'est un travail, pour eux. S'ils font de la montagne, c'est parce qu'ils sont bergers, c'est parce qu'ils font... Non, c'est leur travail. […] Ils marchent pas pour le plaisir, eux. Ils marchent parce qu'ils doivent aller à droite ou à gauche pour faire ce qu'ils ont à faire. Aller chercher leurs bêtes, les amener, les ramener, aller couper leurs foins, je sais pas, moi, arranger leurs cabanes. »

Clément : « Les gens d'ici, ils ont pas du tout cette mentalité. Ils vont pas se promener dans la montagne, ils voient pas pourquoi il faut monter pour redescendre. Y'en a quelques-uns : y'a le cuisinier de l'hôtel, qui fait des balades tout seul, sinon ici les gens, en devenant… quand ils sont à la retraite un peu plus, mais sinon eux ici c'est leur vie. Ils ont leur boulot, leurs machins, ils font de la montagne quand ils font la chasse, mais ils font pas la montagne pour la montagne. »

Héloïse : « Ils font pas forcément tous de la randonnée […] Parce qu'on avait discuté l'autre fois avec d'autres propriétaires qui, justement, on voyait qu'ils connaissaient et qu'ils avaient fait pas mal de choses déjà en montagne, c'était des connaisseurs…[…] Alors que la dame, là… le monsieur, on n'a pas eu l'occasion de parler avec lui mais la dame, je crois pas… non… mais enfin, il doit y en avoir beaucoup dans les villages qui… qui en profitent… je pense, quand même… je sais pas si c'est la majorité des villageois. »

Jacques : « Puis y a des sentiers balisés maintenant ou alors y a des… sur les places des villages, y a des panneaux explicatifs avec… l'indication des panneaux balisés… On voit même des gens du pays qui font… qui font des marches comme ça… Alors qu'ils en faisaient pas du tout y a… y a 10 ans ! »

Pourtant, à discuter avec Simon, Sarah ou encore Dominique, qui tous les trois habitent Villelongue, on se rend compte que non seulement les habitants peuvent « faire de la montagne pour la montagne », mais qu'ils peuvent même y consacrer leurs vacances (comme Simon). Mais, sauf à parler avec les gens, il est bien difficile de savoir s'ils sont du coin ou non, à moins qu'ils ne s'occupent d'un troupeau, qu'ils ne portent un fusil de chasse ou une canne à pêche[167].

Quand ils osent aborder ces « locaux », quand ils ne craignent pas de les déranger, les visiteurs extérieurs sont friands de ces rencontres, de ces discussions où ils peuvent mieux comprendre la vie en montagne :

Viviane : « Oh, envie oui, mais d'y aller… on n'y va pas beaucoup en fait. Oh si ! si on croise des gens, on va dire 'bonjour, ça va ?' ... 'le troupeau est joli'… Enfin bon… Mais je veux dire, on s'arrête pas vraiment… non, on fait une grande halte pour aller… ou un détour, pour aller voir le berger dans sa cabane, ou… Non. »
Enquêtrice : « Mais en en ayant envie quand même, ou parce que… »
Viviane : « Ah, oui, oui ! Si jamais on le fait, moi je suis ravie d'aller discuter avec les gens, ou de s'arrêter pour voir ce que fait un paysan ou.. je sais pas moi […] Disons que je vais pas aller… Mais c'est… J'allais dire 'je vais pas aller faire un détour et demander à quelqu'un'… c'est plutôt que moi, j'ai toujours très… dans ma vie courante j'ai toujours très peur de gêner. Donc… J'ai pas envie de donner l'impression de regarder les gens comme des bêtes curieuses quoi ! »

Bénédicte : « Et ça c'est des choses qu'on aime voir, un peu, la vie comme ça… les bergers avec leurs moutons, les.. »

Bruno : « Pourtant je suis très timide. Et j'aime beaucoup aller leur parler.. comme ça, je vais trouver un berger, je vais trouver… bon, maintenant qu'elle a la bergerie, les voisins etc. J'aime.. j'aime savoir comment ils sont, comment… Mais sans du tout… c'est pas une curiosité, en fait, j'ai l'impression que quand ils sont dans les Pyrénées, ben qu'ils sont comme je vois les Pyrénées quoi… Et j'ai envie de leur parler. »

Quentin : « Mouais, si j'en croise… moi, les habitants, c'est surtout les chasseurs et les pêcheurs que je croise… les bergers, pas trop… ben, parce qu'ils sont là en été et en été, ils sont dans leurs cabanes… et moi, en été, j'ai la toile de tente en général… ouais, c'est beaucoup

[167] Et encore : il s'agit plus ici d'une "impression" de rencontrer des locaux que d'une obligation. Le fait, par exemple, d'appartenir à la société de chasse d'un village n'implique pas systématiquement d'habiter le village en question.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

chasseurs, pêcheurs, je croise… et avec qui je discute, quoi… et qui connaissent, d'ailleurs, vachement bien la montagne en général… moi, j'ai trouvé… »

3.1.2.4.2. Côtoyer les habitants en dehors des sentiers : la vie de village

Les marcheurs qui partent pour plusieurs jours, à moins de bivouaquer en montagne, ont l'occasion de rencontrer les habitants du village où ils sont hébergés et, particulièrement, les propriétaires de gîtes, chambres d'hôtes, hôtels, etc. Pour certains, cette possibilité d'être au contact de la population locale est primordiale. Pour Gaëlle, c'est un moyen de comprendre comment les gens vivent localement et quelles sont les évolutions. Toujours attachée au milieu rural et à l'activité agricole, par son passé professionnel, elle s'intéresse à la vie rurale et agricole des autres :

Gaëlle : « […] Quand je veux être sur Lescun, je me débrouille toujours pour rencontrer Monsieur C. (rires) parce que lui est au courant de beaucoup de choses. Il raconte un peu l'histoire de .. l'histoire de Lescun et puis d'Ansabère et puis bon ce sont des familles qui sont impliquées depuis longtemps… là dedans.. et puis.. Et là, pareil, en arrivant j'ai pas de famille très connue [à Grust], mais je vais discuter… je vais essayer de discuter avec le propriétaire de l'hébergement quand même, parce que… j'espère que ce sont de gens.. De toute façon ils sont là depuis longtemps, donc … Pour savoir **comment** le pays évolue, c'est surtout ça aussi, moi ce qui m'intéresse toujours c'est un peu les motivations de mon travail, hein, et puis de mon… Comment évolue la région. »

Gaëlle : « Parce qu'en fait on leur pose des questions. Parce qu'après… l'avantage de la chambre d'hôtes ou quand on prend un petit déjeuner avec les gens chez qui on est, c'est qu'on peut discuter beaucoup, beaucoup. Ah là ! là ! Oui ! Bon, malheureusement, ça… ça a un défaut, un inconvénient, c'est qu'on ne démarre pas de bonne heure le matin. »

Ceux qui possèdent un pied à terre dans un village, les résidents secondaires dont le domicile principal n'est pas en montagne[168], ont quant à eux l'occasion d'établir des liens durables avec les habitants, surtout quand, comme Fabienne et sa famille, ils ont vécu une longue période dans le village. Ils parviennent à une certaine proximité avec les gens, sur place, au point d'en recueillir des témoignages d'inquiétude, voire de faire cause commune. Mais ils s'expriment toujours aussi avec le recul des personnes extérieures :

Fabienne : « Mais on sent quand même.. on est quand même.. **plus** proche d'eux que des simples résidents secondaires. Du fait qu'on a habité un an, que nos enfants sont allés à l'école, ici. Et qu'on les a vus, les gens, dans leur intimité d'hiver. Voilà. Autrement, c'est un village qui est un peu arrogant. De par sa situation en altitude. Et c'était un village qui vivait en autarcie assez longtemps et les gens sont, ici, ont un complexe de supériorité un petit peu. Alors il me font rire, un petit peu, parce que il y'a pas de quoi. Mais ils ont l'impression que **leur** village, c'est le plus beau de partout. »

Fabienne : « Oui. Alors **eux** [les Lescunois] ils en parlent. Eux, ils disent que la montagne redevient sauvage… et pour eux, si tu veux, c'est une… c'est une **déchéance**. C'est... c'est dramatique ! Mais.. je vois bien si tu veux, aussi, que... ils disent que les pâturages sont abîmés par les sangliers. Et ça c'est vrai. »

Fabienne : « C'est comme… on a beaucoup, moi-même hein, la première hein, on a fait une marche de protestation contre le chemin avec le tracteur, tu sais là, qui partait d'ici, du.. de la maison de Lamary… […] .. et puis franchement, bon, je te dis, j'ai marché avec tout le monde pour protester et pour.. etc. mais c'était des conneries. Finalement, ça abîme pas grand chose. »

[168] J'ai cité Maxime, plus haut (Le plaisir des "bonnes" rencontres), qui habite à Villelongue et y possède aussi une grange, comme résidence secondaire.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.1.2.4.3. Comprendre ce que l'on voit

La rencontre avec les locaux n'est pas forcément directe, parfois il s'agit simplement de voir des choses et de les interpréter en termes de vie locale, de son déroulement et/ou de ses évolutions. Les exemples où, dans leurs récits, les marcheurs montrent une volonté et une aptitude à comprendre ce qu'ils voient sont particulièrement nombreux et il est impossible de tous les présenter ici. Tous les domaines de la vie locale sont évoqués. Tous les moyens de se tenir informé peuvent être utilisés, par les visiteurs extérieurs comme par les "habitants-visiteurs" : presse et revues plus ou moins locales (du bulletin municipal à Géo en passant par Pyrénées Magazine), documents d'Offices de tourisme, émission de radios, etc.

> Sarah : « Oui, je regarde un petit… comment ça s'appelle maintenant ? C'est la voisine, parce qu'elle est à l'Economie montagnarde à Luz, alors elle me le passe.. comment ça s'appelle.. ? [cherche] Peut-être l'Economie montagnarde, je sais pas, c'est quelque chose qu'ils éditent une fois par mois, je crois, c'est un journal.. mais comment ça s'appelle ? Oh, quelque chose qui a trait à la montagne, oui… »

> Anne : « De toute façon, ils le disaient, je lisais le truc, ils disaient qu'il y avait plus que, je sais plus combien, 4 ou 5 agriculteurs, en fait, au niveau de St-Lary, ce qui est vraiment infime. […] »
> *Enquêtrice : « Tu disais que tu lisais ça… Dans quoi ? »*
> Anne : « Le bouquin je l'ai pris là, je sais plus où je l'ai mis. C'est un truc local de St-Lary, en fait. De la municipalité, si tu veux. »

> Viviane : « J'ai essayé d'acheter les 2 ou 3 journaux locaux pour essayer de comprendre Artouste[169] et j'ai rien compris… »

Habitants et société locale

Dans un rapport sur les significations attribuées par des populations rurales à l'évolution de leur territoire, S. Le Floch (2004) a montré comment les habitants de Villelongue, conscients du développement spontané de la végétation sur leur commune, avaient choisi de « tourner le dos à la montagne » pour se diriger vers une forme de progrès social plus urbaine. Plus fatalistes qu'alarmistes à la vue de la montagne qui s'enfriche, « en substance, les enquêtés nous disent, "c'est comme ça, on ne peut que laisser faire, c'est trop tard pour vouloir agir sur le processus" » (*ibid.* : 17). Que les habitants soient touchés par ce qu'ils voient, par ce que cela implique en termes de vie locale, n'est pas étonnant en soi, surtout quand cela évoque une idée d'abandon (des prés, des chemins, des granges et cabanes, etc.). Mais, à Villelongue en tout cas, ils ont été assez réactifs pour se réapproprier la montagne comme espace de loisirs, en ré-ouvrant des chemins ou en réhabilitant des granges. Et parmi ces loisirs – et c'est ce qui explique la présence d'habitants de Villelongue dans ma recherche – on retrouve la marche à pied. Bien sûr, tous les habitants ne pratiquent pas la marche comme une activité de détente : beaucoup fréquentent la montagne dans un but uniquement "utilitaire" et agricole. Bien sûr aussi, ceux qui, "visiteurs chez eux", partent marcher pour le plaisir, n'ont pas attendu que la végétation envahissent les alentours pour ce faire. Leurs récits montrent néanmoins ce qu'il en est à l'heure actuelle de leur rapport à la montagne, un rapport où les loisirs et la marche à pied ont leur place. Un rapport où, par ailleurs, leur regard sur la société locale, leur société, est aiguisé, qu'il s'agisse de fréquentation touristique (à travers les touristes qu'ils croisent sur les sentiers et l'importance de l'activité touristique dans l'économie locale), d'agriculture (et de l'impact de son évolution sur leur territoire) ou encore d'accès à la montagne (en termes de sentiers).

[169] Fermeture de la station de ski au début de la saison 2004-2005.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Augmentation de la fréquentation touristique

Ce sont à peu près les mêmes registres qui sont mobilisés dans le récit des visiteurs extérieurs qui, s'ils ne comprennent pas tout, voient beaucoup de choses et se posent beaucoup de questions. L'une des grandes évolutions – et souvent la seule – qu'ils ont repérées ces dernières années dans les Pyrénées, est celle de la fréquentation touristique :

> *Enquêtrice : « Est-ce que vous avez vu des évolutions dans les Pyrénées depuis que vous connaissez ? est-ce qu'il y a des choses qui vous ont.. marqués ? »*
> Bruno : « Moi c'est... c'est le monde, le nombre de randonneurs ! Oui… qui augmente.. enfin, moi j'ai cette impression là. »
>
> Damien : « Enfin on a quand même remarqué que y'avait de plus en plus de monde hein ! Depuis 3-4 ans. À chaque fois on est surpris chaque année, enfin chaque été. »
> Clément : « Chaque été on dit : 'Mais qu'est-ce qu'il y'a du monde !' »

Une fréquentation qui non seulement s'amplifie mais participe, selon eux, au "sauvetage" de la montagne :

> Romain : « Il y a pas que le tourisme qui sauve la montagne. »
> *Enquêtrice : « Alors, y aurait quoi d'autres, justement ? »*
> Romain : « La vogue actuelle des maisons secondaires. Le tourisme, eh ! bien, c'est sûr, le tourisme est un élément très important. Et ben, après il y a donc le goût actuel des gens à posséder une résidence quelque part, et donc tout ce qui peut se vendre s'achète. Et automatiquement, on reconstruit, on fait les chemins, on entretient. Et ben voilà. »

Evidemment, la cohabitation ne se fait pas toujours sans désaccord, entre habitants et touristes (y compris les résidents secondaires). Si les habitants de Villelongue reconnaissent qu'ils ne peuvent désormais se passer du tourisme, à Lescun, par exemple, d'après Fabienne, chacun possède et tente de défendre ses propres intérêts, des intérêts différents et pas vraiment compatibles : pour les Lescunois, les touristes et les résidents secondaires « sont des gêneurs » (Fabienne)[170]. Mais la mésentente intervient aussi sur les chemins, quand les bergers râlent de voir leurs sentiers dégradés par des randonneurs qui ne savent pas les entretenir :

> Bruno : « Mais c'est vrai que plus il y a de monde, plus il y a de risques. Ça c'est… forcément. Mais un même temps ça ent… Enfin, le berger il va pas dire que ça entretient les sentiers, parce que lui il râlait, le berger qui montait voir ses chevaux… parce qu'il disait .. il voyait des pierres sur le sentier étroit et il disait : 'oui, avant, une pierre, on la laissait **pas** comme ça ! on la remettait à plat, en passant.' Tandis que maintenant, en marchant, avec la chaussure on pousse un caillou on… Bon, ça **marque** bien le sentier, quand il y a du monde, mais… c'est vrai que d'après lui, ça ne l'entretient pas, quoi. »

Activité agricole en déclin

Les traces d'une activité agricole présente ou passée posent souvent question aux participants. Parfois ils en rient, quand par exemple ils croisent un troupeau de brebis habillées de « serpillières » (Bruno, voir aussi la dimension ludique de l'expérience, 3.5.3.2.) ; parfois ils sont intrigués, quand ils tombent sur une pierre datée et signée par des bergers (Hervé, voir aussi la dimension savante de l'expérience, 3.2.4.2.). Mais c'est particulièrement les signes d'un abandon, d'un déclin de l'activité agricole qui les interpellent. Les granges de

[170] Un point de vue nuancé lors d'un entretien réalisé auprès du Maire de Lescun, qui a "tenu" à évoquer le sujet (« vous ne vouliez pas me demander un petit peu quelle relation je voyais entre ces touristes et les gens du pays. Est-ce .. c'est vécu comment ? ») : « Moi, quand j'étais jeune, ici.. Je suis fils d'agriculteur, moi, je suis agriculteur, et on souffrait un petit peu d'être agriculteur et de voir qu'il y avait des gens, des gens qui étaient en vacances (rires). Bon je crois que tout ça a complètement disparu. Et je sais même pas maintenant si c'est la tendance inverse qui est en train de se développer. Ça vient du fait… Je crois que le tourisme lescunois d'il y a 40 ans c'était certainement un tourisme de gens très aisés. Je crois. Ce n'est plus **du** tout ça aujourd'hui. Et on voit, dans les touristes aujourd'hui, et c'est très positif, et qui sont très intéressés par… venir voir un petit peu tout simplement ce que nous sommes, comment on vit ici. Y'a de très bonnes relations donc entre les gens qui habitent ici et les touristes. Y'a des échanges. Y compris au niveau de vente directe par certains agriculteurs. » …

Campbieil, par exemple, pourquoi sont-elles dans cet état ? Ne peut-on rien faire pour les réhabiliter ? Quelles que soient les réponses, voir ces granges abandonnées, sans « âme qui vive », c'est toujours un peu triste, surtout quand on imagine la vie des familles qui ont dû y vivre :

> Hervé : « Bon les granges, c'était un peu triste parce que y'avait pas âme qui vive. »
> Héloïse : « Oui ! et surtout le fait qu'elles soient abandonnées. Vous étiez déjà plus loin, je l'ai dit à Hervé, 'c'est dommage'. Ça coûte trop cher de restaurer, c'est ça sûrement ? quel dommage ! »
> *Enquêtrice : « Oui ? justement j'allais vous demander si vous interprétiez ça d'une façon… ? »*
> Héloïse : « Ben oui, je me dis : peut-être que ça coûte trop cher pour… »
> Hervé : « Mais c'est le manque d'accès à mon avis. C'est ça la difficulté. »
> Héloïse : « C'est pas la première fois qu'on voit ce genre de choses. »
> Hervé : « Aujourd'hui, qui est prêt à passer la saison, là, trois mois, peut-être ou quatre, en se faisant ravitailler par la famille ou en redescendant à chaque fois à Gèdre-Dessus pour les vivres ? C'est ça le problème. Y'a pas de piste, donc.. faut trouver des volontaires hein, pour faire ça. Pourtant on devine à la taille des granges que… il devait bien y avoir des familles qui vivaient là l'été à l'époque hein ! »

Les plus habitués repèrent aussi les effets du « recul de l'estivage » dans certaines zones (Jacques), parfois jusqu'à craindre qu'à force de disparition des éleveurs et des troupeaux, les sentiers finissent eux aussi par disparaître (Noël). Certains vont jusqu'à pointer du doigt la priorité donnée au tourisme pour expliquer la disparition des agriculteurs et du pastoralisme :

> Anne : « Donc c'est vrai que t'as un côté on fait fructifier la collectivité locale en amenant du tourisme, en faisant plein de choses, mais à côté de ça, tout ce qui est tradition, bien en fait, malgré ça, se perd un peu quoi. »

> Jacques : « J'ai vu l'abandon des prairies… des prairies de fauche… On l'avait vu ça, quand on était monté au vallon du Campbieil… c'était le 3ème jour d'excursion je crois […] Oui, ça on l'avait vu… y'avait quand même l'abandon des prairies de fauche et le recul de l'estivage… c'est-à-dire de.. des troupeaux de montagne… »

> Noël : « Oui, c'est très fragile, hein, c'est très, très, très fragile. Bon, le jour où y'aura pas de… de .. des éleveurs.. des... des bergers, qu'il y aura pas de vaches, pas de moutons, les forêts, on pourrait pas entrer. Bon, ce qu'il fait le bétail, c'est nettoyer la forêt, nettoyer les chemins, nettoyer les sentiers, hein ! Si y'a pas de bétail dans les Pyrénées, il arrivera un jour qu'on pourra marcher que par les routes. »

Améliorations passées et à venir

Mais les visiteurs extérieurs rencontrés ne sont pas alarmistes, loin de là, et savent aussi repérer les évolutions positives quand ils les voient : des villages qui « redeviennent vivants » (Bruno et Bénédicte) et qui sont de mieux en mieux entretenus (Fabienne) ; des sentiers de plus en plus nombreux (Jacques) et en meilleur état (Viviane) ; des « granges ou bordes arrangées » (Viviane) ; une économie dynamique et la certitude que « ça va s'aménager de plus en plus » et dans le sens positif du terme (Gaëlle)… Ils savent aussi apprécier les prouesses techniques et la difficulté des conditions de vie qu'il faut vaincre pour vivre et travailler en montagne :

> Patricia : « Je suis étonnée moi aussi, de voir des habitations. Quand elles sont assez hautes comme ça, je me dis : 'mais bon, l'hiver, ils font comment ?' C'est quand même.. ils peuvent pas se déplacer comme ils veulent ! Les routes, c'est pas toujours.. […] Je vois, hier, où on était là, où y'avait des maisons, bon ben.. au-dessus de Cadeilhan, tu te dis : Mais, ils peuvent même pas mettre leur voiture chez eux ! Non, moi ça me… des fois je me dis : c'est pas possible de vivre là ! »

Et, s'ils lisent parfois que la montagne se désertifie et que les choses disparaissent, ils préfèrent se fier à ce qu'ils voient, même si cela, en signifiant la présence plus que l'absence de vie en montagne, va à l'encontre de l'information reçue :

> Viviane : « Y'a des gens qui vont parler peut-être de la désertification des trucs, mais moi, non, moi je l'ai pas vu. Même si je le **lis**… mais je l'ai pas **vu** … vu, non. J'ai pas eu l'impression de retourner dans des endroits 6 ans après et de me dire 'oh beh tiens ! ça, ça existait, ça existe

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> plus', quoi. Non, à la limite on a presque plus l'impression qu'on voit plus de… de maisons de bergers, de cabanes de bergers qui sont réhabilitées… À notre grand dam parce qu'en général, à ce moment là, ils les ferment. Mais ça… »

Possibilité de retrouver ses racines

La société montagnarde est, enfin, présentée par quelques-uns comme une société garante de « nos racines », en termes de modes de vie particulièrement. Aller marcher en montagne, c'est se donner la possibilité, en croisant des bergers ou en passant dans une ferme, de rencontrer des gens qui « vivent encore comme avant » (Noël), de retrouver « le mode de vie qu'on avait autrefois ». Mais ce constat n'est pas sans soulever des contradictions entre des montagnards décidés à s'ouvrir vers le progrès social[171] et des visiteurs extérieurs qui cherchent en montagne les traces d'une société ailleurs révolue :

> Gaëlle : « Oui. Et ce qu'on retrouve aussi.. maintenant dans la, la campagne girondine c'est très… c'est très développé au niveau technique, y'a plus de haies. [Il n'] y'a plus.. le mode de vie qu'on avait autrefois, alors qu'on le retrouve encore dans les Pyrénées. Ce qui était autrefois, le paysage et les modes de vie des… des agriculteurs, les modes de vie rurale, on le retrouve encore là bas, donc finalement on retrouve un peu nos racines. Et puis c'est ce qui nous a équilibrés quand on était enfants, hein ! Qui nous a constitués. Donc je pense que c'est peut-être aussi pour ça que les gens.. vont aussi facilement là bas, hein ! […] Ressourcement, oui, on en a besoin hein ! c'est pour ça qu'on.. C'est pour ça qu'on se comporte aussi un peu bêtement par rapport à eux, parce qu'on voudrait qu'on reste en l'état .. Ce qui.. ce qui bloque peut-être leur évolution à eux, leur développement à eux. Eternel problème… »

3.1.2.5. Partager avec d'autres, ailleurs

Rencontrer des gens pour discuter, échanger, autour de la pratique de la marche en montagne, c'est parfois rester chez soi ou aller chez d'autres, mais, dans un cas comme dans l'autre, être ailleurs qu'en montagne et avec d'autres personnes que celles avec qui on a marché. Quand des gens s'intéressent à leurs excursions pyrénéennes, les participants en parlent volontiers. Le premier exemple qu'ils m'ont fourni de leur propension à partager leur expérience a été de me recevoir chez eux lors de notre premier entretien, non sans exprimer d'ailleurs leur plaisir à parler des Pyrénées, alors qu'on ne se connaissait pas. Mais ils n'ont pas besoin d'une enquêtrice et d'une participation à sa recherche pour parler de leurs loisirs, sinon de leur passion. Leur famille et leurs amis constituent un très bon auditoire, qu'il s'agisse de leur raconter ce qu'ils ont vu ou, pourquoi pas, de se vanter un peu :

> Odile : « Ah oui. Oui. Systématiquement. Je parle encore de.. comment.. du… ben des balades .. le Turon du Néouvielle, par exemple, ça j'en parle toujours et je dis : 'si vous avez l'occasion de la faire, bon, elle est longue mais c'est quelque chose de..' Ah oui, ah oui, oui.. »
>
> Philippe : « On parle surtout de ce qu'on a fait. On leur demande pas d'en faire autant, ou d'en faire plus ou moins.. ou.. Ils font ce qu'ils veulent hein ! »
> Patricia : « Quand on a bien aimé et quand c'est bien… »
> *Enquêtrice : « Vous le gardez pas pour vous quoi ! »*
> Patricia : « Non ! »
> Philippe : « Voilà. On raconte nos péripéties. »
>
> Gaëlle : « Y'en a qu'un que j'abreuve, c'est mon ami ! Ou je vais raconter après à mon père, oui, qui est toujours curieux de ces choses là, parce que lui aussi il était très impliqué dans tout ce qui était développement rural.. Je vais lui raconter comment ça s'organise à Laruns, comment ça s'organise.. Voilà. »
>
> Inès : « Non. Y'a des gens, ça n'évoque rien du tout quoi, alors pourquoi leur en parler ? Pour se **vanter** d'être allée à 3000 mètres.. moui.. »
> *Enquêtrice : « Oui, il pourrait y avoir ça. Se vanter ou un autre mot, mais oui. »*

[171] (Le Floch S., 2004).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Inès : « Oh ! .. c'est vrai que maintenant je déteste pas dire : 'j'ai fait tant de 3000'. Oui, et puis c'est tout ce qui me reste (rires). C'est vrai qu' y'a un petit… une petite satisfaction. Peut-être. Mais enfin je sais que je ne suis pas… même si je suis allée à des 3000, c'est des 3000 faci… J'ai pas.. je sais au fond de moi-même… ça peut en mettre plein la vue à quelqu'un qui n'y est jamais allé… mais moi, je sais que je n'ai pas fait de choses extraordinaires, quoi. À part de me forcer, peut-être, à marcher, des choses comme ça, mais enfin j'ai… J'ai fait selon mes capacités quoi. »

Parfois, leurs récits passent par l'image : ce sont leurs photos ou leurs comptes-rendus de sorties qu'ils montrent et partagent avec d'autres. J'ai ainsi été amenée à parcourir les albums photos des uns, les cahiers de comptes-rendus des autres. Ces derniers prennent des formes variées. Romain remplit des cahiers de listes de sorties :

> Romain : « Je peux vous dire que lundi dernier c'était ma 243ème sortie. On était… je mets pas un grand baratin, je mets trois lignes Je mets simplement la date, la sortie, si c'est avec le club ou hors club. Le nombre de participants, le but de la balade, le temps de montée, le temps de descente approximativement et puis s'il a fait beau… et puis.. »

Bénédicte prépare des fiches, « juste pour raconter des petits machins qui sont arrivés, pour fixer la mémoire », des fiches, agrémentées d'une photo (la plus évocatrice du parcours), qui racontent « des choses qui sont.. qui vont être compréhensibles que par ceux qu'il l'ont vécu, mais y'a pas de secret.. oui, oui. Ça peut être montré » (cf. Annexe 12). Quant aux albums, ils sont remplis de clichés annotés (lieu et date), que leurs auteurs montrent ou prévoient de montrer à leur famille ou à des collègues (cf. Annexe 11.3) :

> *Enquêtrice : « Et donc, concernant, les balades qu'on a faites à Estaubé et à Bassia… enfin avant Bassia… vous avez pris un certain nombre de photos que j'ai refait tirer… est-ce que vous les avez montrées… à des gens depuis votre retour ? »*
> Héloïse : « Ben, les enfants oui… Christelle[172] a regardé… »
> Hervé : « Oui, c'est ça, en famille… »
> Héloïse : « Et puis, j'avais dit à quelques collègues que je leur porterais, mais comme on a fini l'album y a pas longtemps puisque… parce que t'as eu le complément, on a tout fini y'a pas longtemps… donc c'est vrai, j'ai pas eu le temps… »

Des photos qui, à l'occasion, sortent de l'album pour être exposées sur les murs d'une pièce ou l'autre de la maison, devenant ainsi accessible à quiconque franchit le seuil. Dans le salon, chez Héloïse ou chez Anne. Dans les toilettes… transformées en musée, chez Bruno et Bénédicte :

> Bénédicte : « Sinon… on a notre musée, venez voir.. »
> Bruno : « Musée ? Ah ! Dans les chiottes… oh.. quelques trucs… »

Une conception du musée qui n'a pas l'air si exceptionnelle, puisque c'est aussi dans les toilettes de leur maison à Lescun que Clément et sa famille ont choisi d'exposer les aquarelles faites en montagne :

> Clément : « Pour ce genre de balade, y'en a aussi l'été qui prennent l'aquarelle et qui peignent… pour mettre dans.. »
> Camille : « Dans les toilettes, pour l'exposition.. »
> Clément : « Fallait pas dire le mot, tant pis. Et .. voilà, pour mettre en exposition.. »
> Camille : « Moi j'aime bien ça. »

Des photos que, parfois aussi, ils font explicitement pour d'autres. Noël, par exemple, part faire ses « balades photos » dans le but de produire des clichés qui soit seront exposés en galerie d'art, soit viendront simplement alimenter sa collection, des photos que, dans tous les cas, il montre à d'autres, membres de sa famille ou amis. Ce n'est pas pour lui seul qu'il prend des photos, c'est particulièrement pour la personne qui l'a poussé à exposer :

> Noël : « Et c'est grâce à la personne qui m'a dit : bon tu peux faire ça, tu peux [exposer].. et… y'a des fois que je fais les photos pour elle. »

[172] Sa fille.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.1.2.6. Apprécier d'avoir la montagne pour soi « tout seul »

Tous les marcheurs enquêtés n'évoquent pas un plaisir constant à rencontrer les autres. Du moins, il en est certains qui expriment le plaisir inverse, quoique occasionnel : celui d'arriver tout seul quelque part. Ainsi, dans certains cas, rien n'y fait : "bons" randonneurs ou pas, "bon" endroit ou non, rien ne vaut la possibilité d'avoir la montagne pour soi… rien que pour soi. Et parmi les moyens mis en œuvre pour parvenir à ce privilège (rarement atteint), l'horaire de départ est important. Ils sont rares les marcheurs qui se lèvent « aux aurores » ou bien en pleine nuit, pour s'offrir un lever de soleil au sommet :

> Quentin : « Oui. Ça.. c'est ça qui me gêne un petit peu quand même, le monde.. J'aime bien arriver à un sommet, tout seul, être… Ben au mois de juin, là, début juin, j'avais été au Mont Calme, c'est en Ariège. C'est le… le 3000 mètres le plus oriental des Pyrénées en fait. Et... ben c'est un chemin qui est assez fréquenté, mais j'étais parti sans montre, du coup j'étais un peu perdu et j'ai du me lever aux aurores et j'étais au sommet il devait être, je sais pas, 8 ou 9 heures du matin et... j'étais tout seul, c'était très bien, et quand je suis redescendu j'ai croisé mais 25 personnes, quoi, qui étaient en train de monter. Du coup j'étais content de pas avoir emmené de montre. »

On comprend alors la déception qu'ont certains à voir leur plaisir gâché à l'arrivée :

> Clément : « C'est juste que quand on monte au Pic d'Anie à 6 heures du matin l'été pour avoir le lever du soleil et qu'en haut y'a déjà.. on se rend compte que y'a 4 personnes, enfin 4 groupes qui ont eu la même idée.. Y'a une grosse déception, quoi. Voilà c'est pour ça, quoi. T'as l'impression de faire quelque chose d'extraordinaire, d'exceptionnel et... et le fait qu'il y'en ait d'autres, ça rabaisse tout de suite le truc quoi. »

Clément résume bien un paradoxe que cette fuite des autres marcheurs soulève : tous venus pour la même chose – le calme, la tranquillité, voire la solitude – les marcheurs supportent assez mal de la partager avec beaucoup de monde :

> Clément : « Ça me gêne pas de rencontrer quelques.. un peu de gens dans une cabane ou des trucs comme ça, mais j'ai pas envie forcément de partager mon.. partager la soirée avec eux ou des choses comme ça. L'autre fois on est allé camper avec mon oncle et ma tante, à un endroit où d'habitude y'a personne, et justement y'avait tout un.. enfin je sais pas si c'était un village ou une famille ou quelque chose comme ça, mais ils étaient tout un groupe de.. peut-être une vingtaine […] Et puis, et j'avais pas du tout envie d'aller discuter au coin du feu avec eux. […] En fait, ce que je recherche dans la montagne, ça m'énerve aussi un peu de le retrouver dans le regard des autres. Enfin je sais pas, les gens ils recherchent la même chose, on recherche tous à être un peu tranquille dans la montagne, mais sauf que comme on est tous là et ben personne n'est tranquille quoi. Enfin c'est assez bizarre. »

Mais ces deux exemples renforcent aussi ce qui a été dit plus haut : vouloir être seul en montagne, en termes de groupe de marche, comme de rencontres, n'empêche par de partager son expérience, ensuite.

Conclusion.

Manifester la dimension sociale de son expérience, quand on marche en montagne, c'est prendre en compte l'"autre", sa présence comme son absence. Cet "autre" peut faire partie du groupe des personnes avec lesquelles on marche. Il est ami ou parent, guide ou guidé. Dans tous les cas, on le choisit et on fait en sorte de partager assez de choses avec lui pour se sentir en "bonne compagnie" : **il y a, dans l'idée du groupe de marche, celle d'un compagnonnage nécessaire entre les personnes de ce groupe**. Mais l'"autre", c'est aussi la personne que l'on croise sur les chemins ou dont on devine la présence (parfois révolue). On le fuit, quand on estime qu'il ne fait pas partie des "nôtres". On le cherche quand, à l'inverse, il peut contribuer aux "bonnes" rencontres en montagne, participer à un

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

partage, celui d'un « univers ». Les marcheurs dessinent ainsi, à travers cette dimension sociale de leur expérience, à travers **l'expression d'un partage entre personnes qui se ressemblent**, les contours d'un **groupe social à l'intérieur duquel ils se reconnaissent et reconnaissent "l'autre comme eux" : celui des "marcheurs-visiteurs en montagne"[173].** Mais on devine aussi, on entrevoit quelques groupes sociaux de référence[174] dans la façon dont les participants se distinguent d'autres personnes, d'autres marcheurs : il y aurait ceux qui constituent le groupe de référence des "mauvaises" rencontres, constitué des « touristes », du « monde », de la « foule »… ; mais aussi ceux dont la profession s'exerce par la marche en montagne, tels que des guides, des accompagnateurs, des bergers et agriculteurs, etc. ; ou encore, et de façon plus générale, les « locaux », les « habitants » [175].

J'ai voulu, dans ce point, souligner la complexité de cette dimension sociale de l'expérience, particulièrement l'imbrication de tout ce qu'elle sous-tend en termes d'interaction et de distinction sociales. Une complexité d'autant plus importante que cette dimension est omniprésente dans les autres dimensions identifiées, à travers, d'une part, le simple fait de communiquer entre marcheurs et, d'autre part, les significations attribuées à l'idée de partage, à la possibilité, par exemple, de partager ses connaissances savantes de la montagne.

3.2. Une dimension savante de l'expérience ou la montagne comme espace de connaissances scientifiques

J'ai retenu deux indicateurs d'une dimension savante de l'expérience dans les récits des participants : l'expression d'un intérêt ou d'une connaissance[176] pour certains domaines scientifiques et l'usage de mots savants pour parler d'une relation sensible à l'espace. Il s'agissait donc d'identifier la signification de registres qui s'inscrivent dans une recherche de savoir et/ou qui révèlent l'importance de connaissances scientifiques déjà acquises. Les domaines sont variés : histoire, géologie, archéologie, botanique, zoologie, etc. Pour les participants, le désir de revenir d'une marche avec plus de connaissances qu'ils n'en avaient avant de partir implique souvent de ne pas se contenter de voir des choses, d'être réceptif à la botanique, à la géologie, à l'histoire, etc. Il leur faut aussi s'équiper, préparer, revenir, une fois rentrés, sur quelques objets collectés. En outre, le savoir se fonde aussi sur l'échange : ceux qui savent racontent avec plaisir, ceux qui veulent savoir écoutent avec, au moins, autant de bonheur.

[173] Dans la suite du texte, ce n'est que quand il sera explicitement fait référence au groupe social que je parlerai de "marcheurs-visiteurs en montagne". Sinon, je continuerai à parler de marcheurs, éventuellement de randonneurs, étant entendu que je n'ai travaillé qu'avec des participants en situation de visite.

[174] « La notion de GR [groupe de référence] a été introduite par H. Hyman, en 1942, pour expliquer l'aspect subjectif du statut social : celui-ci ne peut se déduire uniquement de facteurs objectifs (revenu, éducation) mais est perçu et estimé par rapport à des entités ou des personnes auxquelles le sujet s'identifie ou se compare » (Ferréol G., 1995 : 107).

[175] Il faudrait travailler avec eux pour s'en rendre compte et identifier les groupes en question : est-ce qu'il existe un groupe, plus large, des "marcheurs en montagne" qui rassemblerait tous ces usagers piétons ? est-ce qu'il faut distinguer les marcheurs-visiteurs de marcheurs-touristes et de marcheurs-professionnels, par exemple ?

[176] La façon dont j'emploie le terme de « connaissance(s) », dans la suite de ce point, fait référence au registre scientifique dans toute sa diversité, à une démarche intellectuelle des marcheurs-participants.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.2.1. Être réceptif aux "traces" et accumuler des connaissances scientifiques

L'une des manifestations la plus directe de la dimension savante est celle que les participants ont exprimée à travers leur réceptivité à diverses caractéristiques naturelles (et, à l'occasion, à l'histoire) de la montagne. Deux cas sont à distinguer. Le premier est celui où ils ont été formés à et/ou qui exercent (ou ont exercé) une profession qui oriente leur regard. Le second cas est celui où, par plaisir, par envie, ils essaient de comprendre ce qui les entoure et veulent améliorer leurs connaissances ou regrettent de ne pouvoir reconnaître des traces ou des fleurs. C'est aussi le cas des participants qui analysent "scientifiquement" les phénomènes observés.

3.2.1.1. Une réceptivité héritée d'une formation scientifique

L'un des facteurs de réceptivité est donc celui qui permet à certains de mobiliser, par leur pratique de la marche, une expérience professionnelle et/ou des connaissances acquises durant leur formation initiale. Anne exerce une profession d'expert en questions environnementales, un intérêt qui la suit quand elle part marcher. Alors que nous parlions de ce qui l'attire le plus quand elle marche, de ce sur quoi se porte en priorité son attention, entre son fils ou l'environnement dans lequel elle se trouve, elle soulignait l'importance de sa formation, orientée vers la protection et la gestion de l'environnement, dans sa façon de voir les choses :

> Anne : « Mais c'est au niveau du proche ou du loin, par contre, je vais faire les deux [regarder]. Et c'est vrai que c'est issu de mes formations antérieures quoi, ça c'est clair. […] Le proche, c'est vrai que, bon, quelques fois on peut avoir une surprise, on va tomber sur quelque chose qu'on n'a jamais vu et tout et puis y'a des petites choses, comme ça, des micro systèmes, en fait, qui sont super bien à voir, à interpréter, quoi. On peut tomber sur une plante ou quelque chose… Voilà, c'est .. Je pense que par mon vécu aussi qui fait que.. que j'ai ce regard là quoi. »

Quentin aussi reste marqué par sa formation en géologie, bien qu'il n'exerce pas dans le domaine aujourd'hui. Et s'il ne charge plus autant qu'au départ son sac de pierres ramassées au gré des chemins, il ne résiste pas à celles dont il se souvient le nom :

> Quentin : « J'ai fait une formation... géologie, et du coup au début, j'avais mon sac à dos qui pesait trois fois rien au départ et à la fin il était plein de cailloux. Et… ouais, toujours un petit peu quoi. Quand j'en vois un joli.. ou un dont je sais le nom, dont je me souviens, j'ai des vagues souvenirs, ouais.. je prends quoi. »

On retrouve une influence du milieu professionnel chez Jacques, lorsqu'il évoque son intérêt pour la géologie et des connaissances qu'il a, je l'imagine, acquises et entretenues durant sa carrière. Alors que je lui demandais de préciser le sens qu'il donne au terme de paysage, c'est en faisant référence à cette importance de la géologie[177] qu'il me répond :

> *Enquêtrice : « Quel sens est-ce que vous donnez au mot paysage …que vous avez employé, tout à l'heure, en parlant de paysages sympas ? »*
> Jacques : « Oui, alors.. moi, je me pose la question de le… de voir la géologie… Alors…pff ! des fois, je n'ai pas de documentation nécessaire ou je n'ai pas préparé la sortie… alors ça ne fonctionne pas tous les jours quoi, si vous voulez. Les contrastes sont très saisissants entre les paysages aragonais et les paysages des Pyrénées du nord. Il y a des contrastes extrêmement saisissants… C'est des contrastes de végétation, de climat… Et ensuite y a une… La quantité de roches calcaires… Enfin y en a sur le côté français, mais enfin sur le versant espagnol, c'est quasiment exclusif. Alors ça donne des plateaux, n'est-ce pas, pratiquement arides, **très** rarement cultivés… avec des canyons **très** encaissés. »

[177] Une importance en outre renforcée par le nombre de documents et cartes géologiques qu'il possède chez lui.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.2.1.2. Être réceptif simplement parce qu'on aime voir, découvrir, comprendre les choses

Poser un regard savant (du moins en partie) sur la montagne n'est pas l'apanage de ceux qui y ont été formés. Pour la plupart, c'est juste un plaisir (parfois comme un autre), plus ou moins marqué, une envie d'améliorer sa compréhension d'un sujet auquel on est sensible. Parmi les objets récurrents de cet intérêt on retrouve la flore, la faune et les pierres, parfois simultanément :

> *Enquêtrice : « Oui. c'est bien ces deux éléments [que vous aimez : minéral et aquatique]. Végétation, en revanche… peut-être moins ou.. ? »*
> Bénédicte : « Ben si, moi j'aime bien regarder les… les fleurs. On fait un peu de botanique en route, aussi. On a… on a, enfin toi, t'en as deux, on a pas mal de bouquins de flore des Pyrénées.. On aime bien regarder, reconnaître le nom… Si, c'est important la végétation aussi. »
> Bruno : « Ah oui ! la végétation oui, même les cailloux hein ! regarder… oh ça va pas chercher loin, c'est pas une étude systématique mais.. »
> Bénédicte : « Non, non, mais c'est vrai que… c'est pour ça que la saison où elles poussent toutes c'est une de nos saisons préférées. »
>
> *Enquêtrice : « C'est quoi, les Amis du Parc National ? »*
> Clara : « C'est une association qui est à Pau et une à Tarbes. Vous payez des cotisations et ils proposent des sorties. Ils ont sorti un bouquin en début d'année et puis on fait des balades. J'ai été en Espagne avec eux, y avait surtout des sorties botaniques, y avait une dame qui, bénévolement, qui m'a appris à reconnaître les fleurs, c'était très agréable. »
>
> *Enquêtrice : « Les animaux, donc, c'est quelque chose que cherchez à observer ? »*
> Sarah : « Ah oui oui. On va voir les marmottes, on va voir si on voit des isards, … Ça oui. »
> *Enquêtrice : « Et la flore, et les champignons ? »*
> Sarah : « Oui, aussi. Oui oui oui. Ah oui, ça les fleurs aussi, oui. Oui, on regarde. Il y en a de plus en plus, au Parc National, elles sont revenues un petit peu maintenant. Je crois quand même que les gens sont assez respectueux. Ils n'enlèvent pas toujours les poubelles, mais enfin, ils cassent pas les fleurs c'est déjà pas mal ! C'est beaucoup mieux, déjà. Oui, oui. »
>
> Fabienne : « Y'a une autre forêt, une autre balade avec de la forêt que j'aime beaucoup aussi, parce que de temps en temps y'a… y'a des dégagements de prairies, si tu veux, avec des fleurs. Et quand on y va au printemps, là, **vraiment**, vraiment là y'a un but d'herboriser, de regarder de la flore quoi. Et notamment des… vraiment des champs de fleurs tu vois ! »

Certains soulignent alors qu'ils aimeraient être formés à identifier les choses. Ils ont l'impression de ne pas savoir reconnaître ni comprendre ce qui les entoure, de passer à côté des « traces » sans les voir (Gaëlle), et estiment que ce ne sont pas des connaissances qu'ils peuvent acquérir seuls, sans l'aide d'un professionnel. Ils regrettent ou constatent leur manque de connaissances et parlent alors de s'y mettre mais craignent parfois d'avoir passé l'âge :

> *Enquêteur : « Et vous prenez le temps un peu de regarder... ? vous avez le temps en montant ? »*
> Cyril : « Oui, mais le malheur c'est que je ne connais pas la végétation. Bon, je m'arrête, les arbres et tout ça mais je ne connais pas... Ça, ça m'aurait plu de l'apprendre tout petit… Plus jeune, vous voyez ? Hein, dire : 'tiens, ça c'est…' Bon, le chêne et tout ça, je connais, mais il y a des arbres et des herbes que je ne connais pas. Bon, je m'y mettrai un peu mais… Je m'y mets un peu, mais c'est pas ça. Je pense que c'est mieux quand on l'acquiert très jeune. On fait un peu plus attention, aussi. »
>
> *Enquêtrice : « Et donc ça aussi vous l'avez fait ? Vous reconnaissez les fleurs… »*
> Jacques : « Ça, les fleurs (rires) j'ai beau redoubler, tripler tous les ans, à partir d'un certain niveau, n'est-ce pas (rires).. c'est un domaine où je m'y suis pris trop tard sans doute, parce que.. comme d'autres sans doute, ça ne rentre pas. J'assimile pas. J'assimile pas. Faut dire qu'une fois la journée passée, on ne révise pas forcément… »

La capacité à voir, à reconnaître des fleurs, des traces d'animaux, des pierres, est d'autant plus importante qu'elle marque parfois l'appréciation d'une sortie ou d'une destination. La botanique peut être l'occasion de prendre conscience de la rareté des choses – du lys des Pyrénées, par exemple, « qu'on trouve rarement ailleurs » qu'en vallée de l'Eyne (Thomas) –

ou de souligner l'intérêt d'un lieu (et le privilège qu'est la connaissance de ce lieu), comme la géologie peut rattraper une sortie dans des conditions moyennes :

> Fabienne : « Bon on n'est pas très bon pour la faune et la flore, mais bon, accessoirement... par exemple, on a une promenade, on a repéré que début juillet, fin juin début juillet c'était particulièrement riche pour la flore. Et donc si par exemple il se trouve que début juillet on est ici et que il fait très beau et qu'on a envie.. ben on n'hésitera pas à aller faire la promenade pour aller voir par exemple tous les lys. On sait que c'est un endroit où y'a des lys des Pyrénées, qu'on voit pas souvent, et puis plein d'autres fleurs.. Bon ben à ce moment là, ça sera effectivement avec un objectif fleurs. »
>
> *Enquêtrice : « Et par rapport à la végétation, aux fleurs [avez-vous vu des changements] ? »*
> Dominique : « Sur Isaby, il y a de belles fleurs, il y a le lys Martagon et le lys des Pyrénées, et elles y sont encore. Non c'est quand même respecté. Elles sont pas en bordure de sentiers donc y a des coins bien précis il faut les connaître quoi. Y a même du muguet, au niveau de la flore, y a beaucoup ; les gens qui viennent par ici qui montent au lac d'Isaby, ils prennent les sentiers. Les gens qui s'égarent ce sont les gens d'ici qui respectent bien la nature c'est des montagnards. »
>
> Gaëlle : « Alors ensuite on a eu une demi-journée aussi un peu brouillardeuse, comme ça, pas nette, donc on est monté au col de Boucharo et puis entre… entre Gavarnie et le col de Boucharo, on a fait… on a ramassé des pierres. […] Oui, parce que finalement Gavarnie c'est un site important au point de vue… au point de vue minéraux et au point de vue… allons ! au point de vue géologique hein ! […] Donc, bon, voilà. Même les jours de pluie on arrive quand même à s'occuper. »

Il est aussi des marcheurs qui sont ouverts aux connaissances scientifiques en tout genre, ou presque, et de façon assez pointue ; au delà du simple amateurisme, au delà de petits objets comme les pierres, la flore et la faune. C'est le cas de Jacques. Il faut dire qu'il pratique les Pyrénées depuis bientôt 60 ans[178] et qu'il appartient à la Société Ramond, dans le bulletin de laquelle il publie régulièrement Ainsi, il m'a fait partager son attrait pour les fouilles archéologiques, attrait qui équilibre les difficultés qu'il a toujours eues à retenir le nom des fleurs (voir plus haut) :

> Jacques : « Mais enfin, on trouvait intéressant ce que les gens disent [pendant les sorties à thèmes], parce que.. y'a aussi d'autres thèmes possibles. C'est la recherche des anciennes mines. Et aussi le.. enfin on part pas de zéro, n'est-ce pas, parce que y'a beaucoup de choses qui ont été écrites, hein, pour la recherche d'anciennes mines. Y'a aussi la découverte des tumulus, c'est-à-dire des vestiges des bergers d'Age du fer, à condition de savoir les trouver, de savoir où les voir, n'est-ce pas ! […] J'ai passé des jours et des jours, moi, avec quelques collègues n'est-ce pas pour chercher les anciennes mines de fer de l'époque romaine dans la région des Baronnies, dans les bois. »

Nous avons aussi parlé de son intérêt pour la géographie, en particulier pour la toponymie, une occasion pour lui de regretter les quelques « bêtises » que l'on retrouve ça et là dans les journaux locaux :

> Jacques : « Parce qu'il y a aussi.. Il faut s'intéresser à la toponymie également, il faut s'intéresser au nom des… aux noms géographiques. C'est un domaine, aussi… enfin s'intéresser aux noms géographiques dans le parler local. Voilà, c'est un sujet considérable […]. »
> *Enquêtrice : « Et vous, vous vous y êtes intéressé particulièrement à la toponymie ? »*
> Jacques : « Oui, oui, oui. Mais enfin, en amateur, n'est-ce pas. Si, enfin, j'ai lu une documentation, bien sûr.. […] Oui, alors parce que.. on a envie de pouvoir corriger ce que disent les autres (rires). On a envie de corriger ce que disent les autres. Parce qu'on voit bien… on pourrait espérer que dans un journal local comme celui qui paraît ici pour les Hautes-Pyrénées, y'aurait parmi le personnel ou les reporters ou les employés, quelqu'un qui pourrait éviter quelques bêtises… Les journalistes ne savent pas écrire les noms locaux, n'est-ce pas. »

[178] Jacques : « Et bien j'ai découvert les Pyrénées en 46. En 46, y'a un professeur du lycée de Toulouse qui a demandé à ses élèves s'ils voulaient faire une sortie de deux jours, n'est-ce pas. Et on est allé dans la région de Barèges à .. à la vallée d'Aure, en bas du lac d'Orédon, dans la commune qui s'appelle.. non, le hameau qui s'appelle [prend une carte]… le hameau qui s'appelle Fabian. [...] Alors c'était fin juin. Il y avait beaucoup de neige, il faisait très beau et… bon, à ce moment là j'étais étudiant, évidemment, j'avais pas de temps ni de moyen pour consacrer à ce genre d'activités, mais enfin, je m'étais promis que j'y reviendrais »...

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Pour d'autres, en particulier des personnes qui vivent sur place, à l'intérêt s'ajoute une idée (et souvent des hypothèses) assez précise autour de sujets souvent polémiques et, dans tous les cas, d'actualité. Les participants évoquent ainsi des problèmes d'évolution et/ou de protection des espèces, relayant ainsi qui les médias, qui les personnes directement concernées. Il y a la question de l'ours, bien sûr, et des ravages qu'il a pu faire dans quelques troupeaux de la vallée des Gaves. Parler de l'ours est alors l'occasion de se positionner par rapport à sa réintroduction et d'avancer ses propres hypothèses :

> Laurent : « Et j'ai rien contre l'ours, s'il était des Pyrénées moi j'dis très bien, mais qu'on me dise pas qu'il est des Pyrénées parce que, ils feraient rigoler tout le monde là…Et ça c'est quand même amer pour, disons, le chasseur qui paie quelque chose tous les ans, et puis qu'on voit qu'on dépense des sommes faramineuses pour réintroduire des choses, alors qu'on laisse disparaître des choses qui pourraient être disons pour l'environnement quelque chose de beaucoup plus concret. Quand je parle du lagopède, quand je parle de la perdrix grise et quand on voit toutes les émissions à Seasons[179] ou quoi que ce soit et qu'on voit disons que dans les pays étrangers que ça soit l'Espagne, l'Italie ou autre, qu'on a des progressions de, de, de toutes ces espèces alors que nous on n'est même pas capable de les conserver […]. »
>
> Léo : « D'abord je pense que… pour moi l'ours c'est fini, maintenant. J'pense que c'est cuit quoi, faut quand même pas…Y aura plus de population d'ours dans les Pyrénées. C'est malheureux, c'est con. T'sais, t'as des trucs, là t'as le… C'est y a deux ans, t'as le dernier bouquetin qui est mort dans les Pyrénées, c'est passé totalement inaperçu, c'est passé totalement inaperçu, alors quand même… c'est quand même aussi caractéristique que l'ours ! Et ça, ça doit pas être intéressant, alors que le bouquetin à la rigueur j'pense que s'ils voulaient vraiment le réintroduire, moi je, enfin ils en parlent, ils en parlent, j'veux pas dire qu'ils…Mais bon (silence). »

Les sangliers et leur multiplication ne sont pas en reste. Et si je me limite ici à un exemple, c'est qu'il reflète le consensus autour de la question :

> Félix : « Y a plus de sangliers qu'avant en montagne alors, puis ils se placent **très haut** hein. Nous on le voit maintenant il gèle… mais il faut vraiment qu'il gèle très fort pour qu'ils descendent, tant qu'ils peuvent bouffer en haute montagne, en retournant des, des racines ou des trucs comme ça, ils restent en haut, hein ! Ils savent qu'ils sont moins embêtés… »

D'un côté les sangliers se multiplient et viennent détruire les prairies pour chercher à manger (quand les réserves d'altitude sont épuisées). De l'autre, nombre d'espèces de gibier disparaissent, comme le coq de bruyère, les perdrix, les palombes, les lièvres, etc. Et là encore les hypothèses scientifiques pour expliquer le phénomène ne sont pas rares, en particulier chez les chasseurs, les personnes sans doute (c'est en tout cas ce qui apparaît) les plus intéressées par le problème, parmi les habitants de Villelongue :

> *Enquêtrice : « Donc vous avez constaté des changements dans la faune ? »*
> Joseph : « Ben oui, c'est sûr, la faune qu'il y avait avant ici, c'est dû au climat si elle a disparu, et au mode des paysans.. comment ça s'appelle ? Maintenant il n'y a que des vaches en montagne et les moutons ils disparaissent, et y en a plus de moutons. Et les perdreaux ils aimaient là où étaient les moutons, pourquoi ? Bon bah c'était lié ensemble certainement. Est-ce que c'était les fientes de moutons qui les attiraient ou les mouches qui venaient là ? enfin je pense que c'était lié. »
>
> Simon : « Ensuite le coq de bruyère, bon là c'est un facteur aussi… météo, y a moins de neige qu'avant, donc… Enfin ça c'est personnel, bien sûr ! »
> *Enquêteur : « Oui non, non… C'est ce qui est intéressant quoi [que ce soit personnel] ! »*
> Simon : « Et puis, donc y a moins, y a moins d'avalanches, alors quand l'avalanche tombait, c'était nettoyage complet, et par la suite les framboisiers repoussaient, donc ça faisait de la nourriture pour les coqs, enfin, ce que je pense quoi… Alors en ce moment là y a (soupir) de tous les arbustes, même des saules qui poussent très, très haut, les bouleaux ont repris le dessus, bon les sapins aussi, bien sûr tout… Y a plus de coins vraiment… **propre**s pour le coq quoi. »

[179] Seasons, « la chaîne des chasseurs et des pêcheurs », (http://www.canalsatellite.fr/index.php).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.2.1.3. Quand on est trop réceptif ou trop demandeur…

Les connaissances déjà acquises ou recherchées peuvent aussi jouer un rôle inverse de l'effet recherché : celui de revenir insatisfait(e) voire déçu(e). Anne est tellement exercée à repérer les problèmes ou risques environnementaux qu'elle ne laisse rien passer. Ainsi, elle raconte comment elle s'est retrouvée plongée dans son milieu professionnel au beau milieu d'un sentier pyrénéen :

> Anne : « J'étais **loin** de mon boulot, alors... on se libère de son boulot, j'ai pas de photo là, et qu'est-ce que je vois, dans un champ, en fait, un abri, c'était une vieille, une vieille voiture des années 30-40 ou je sais pas quoi, avec en grand.. enfin c'était un truc de ma boîte. Moi je travaille dans une boîte de peinture, *R.*, je sais pas si tu connais ? »
> *Enquêtrice : « Non. »*
> Anne : « J'étais **hyper** loin, tu vois, et qu'est ce que je vois ? **Ça !** (rires). Ça me fait rappeler mon boulot. Alors là j'étais sidérée. Je l'ai ramené au boulot [photo] je leur ai dit : 'Ben voilà les vacances que j'ai passées ! (rires) C'est pas sérieux !' Alors en plus, l'environnement, j'ai dit : 'C'est pas bien ça, ça vous fait de la mauvaise pub'. Déjà c'est un déchet, mauvais, alors en plus à côté d'une rivière… pile poil.. […]. »

Thomas, lui, est confronté à un autre problème : le groupe de marche auquel il appartient avance avec un rythme trop soutenu pour qu'il puisse s'adonner au plaisir de l'observation :

> Thomas : « Et puis, un vieux réflexe photos… j'aurais tendance à m'attacher davantage au paysage, à l'observation de la nature… identifier des fleurs. Et ça je ne **peux** pas le faire dans le groupe où je suis, parce que c'est un groupe quand même qui marche et… et …ils s'arrêtent pour me faire plaisir mais enfin… c'est vraiment pour me faire plaisir ! (rires) »

Une inadéquation qui lui fait regretter « qu'une fois ou deux dans l'année y'ait pas un peu plus de sorties objectif nature » et qui le pousse à envisager de changer de groupe, malgré les problèmes d'organisation que cela peut poser (il lui faut changer son jour de marche) et des amis qu'il lui faudra laisser[180].

3.2.2. Partir seul(e) ou en groupe mais dans des circonstances adaptées

Enrichir ses connaissances n'est pas compatible avec toutes les conditions de marche en montagne, en particulier la composition du groupe. On retrouve là un lien fort entre les dimensions sociale et savante de l'expérience des marcheurs. Deux éléments émergent des récits recueillis : l'incompatibilité entre l'observation et les grands groupes de marche ; la nécessité de partir avec des personnes qui acceptent de s'arrêter, de prendre leur temps. Deux conditions nécessaires qui font de l'observation scientifique un "outil" de distinction et, de fait, de reconnaissance.

3.2.2.1. Le petit groupe de marche pour l'observation tranquille

Marcher en grand groupe comporte deux défauts majeurs pour la construction de cette dimension savante : plus il y a de personnes, plus il est difficile d'imposer des arrêts fréquents à tous et, dans le cas particulier des animaux, plus il y a de risques de faire fuir l'objet de l'observation…. C'est ce dernier aspect que souligne Quentin, qui voit là l'une des raisons pour lesquelles il aime marcher seul. Il peut choisir son horaire, son rythme et s'il fait du bruit, ce n'est en tout cas pas en discutant :

> *Enquêtrice : « Et est-ce que quand tu pars, en dehors de la photo, t'as d'autres, d'autres divertissements parallèles à la randonnée, du type faune, flore ? »*

[180] Or j'ai montré l'importance des « amis » en question (dimension sociale de l'expérience).

> Quentin : « Ouais. Ouais j'aime bien… Mais ça… C'est pour ça, y aller tout seul c'est mieux quoi. On fait pas de bruit. Quand on marche assez tôt le matin, ou plutôt... en fin de journée, là on a des chances de croiser... des petites bébêtes quoi, des isards et compagnie. Et... ouais j'aime bien ça. J'y vais pas… je les attends pas quoi mais.. des fois ouais… j'en ai vu pas mal quoi. Ouais. Et ça me plaît. »

Le problème de la taille du groupe tient aussi à la configuration du chemin. S'installer pour observer la flore n'est pas un problème quand on marche au milieu des estives ou quand on est sur un plateau. En revanche, certains chemins ne se prêtent pas à l'observation et en particulier lors de sorties en grand groupe. Le chemin de la Mâture (vallée d'Aspe), par exemple, est aussi impressionnant pour son étroitesse que pour le précipice qui le borde d'un côté. Il n'est pas toujours évident d'y croiser quelqu'un et inimaginable de s'y arrêter à trente :

> Jacques : « On n'est pas forcément en phase, n'est-ce pas, avec n'importe quel collègue entre guillemets, hein ! on n'a pas forcément… Alors y'a les.. y'a des sorties de groupe, alors on est 30 personnes et à ce moment là on fait l'aller-retour. C'est-à-dire que.. on ne peut pas.. l'essentiel c'est de ramener tout le monde. Qu'il n'y ait pas des gens attardés, n'est-ce pas, ou … Autrement on peut pas dire qu'on va… Le chemin de la Mâture, par exemple, en vallée de… »
> *Enquêtrice : « D'Aspe »*
> Jacques : « En vallée d'Aspe, voilà. Y'a des gens qui seraient intéressés par des **inscriptions**, parce que y'avait des ouvriers ou je sais pas, des contremaîtres qui écrivaient, n'est-ce pas, sur les roches qu'ils avaient taillées, mais là… un groupe de 30, on peut pas s'arrêter. »

De toute façon, le plaisir de l'observation n'est pas toujours quelque chose qui se partage avec beaucoup de monde. Tomber sur une fleur ou un petit événement particulier devient alors un moment privilégié. C'est souvent l'occasion d'une transmission de savoir entre adultes et enfants[181] et/ou d'un souvenir presque intime. Une intimité en écho à l'émerveillement et au silence qu'inspirent de telles rencontres. C'est la récompense de ceux qui se sont donnés les moyens d'une observation, parce qu'ils se sont levés tôt et/ou parce qu'ils ont été patients :

> *Enquêtrice : « Et est-ce que tu.. c'est au gré des promenades, ou est-ce qu'il peut t'arriver de te dire : Tiens je vais faire une balade parce que.. pour voir des fleurs ou pour voir des animaux, quitte à les observer, quitte à les chercher. »*
> Odile : « Alors, pour chercher des animaux, on l'a moins fait en monta… Ah si ! si ! pour les marmottes par exemple. Ça, on est allé à des endroits particuliers pour trouver des marmottes. Ça c'était avec les enfants, surtout. Bon, maintenant, j'en ai tellement vu que j'en cherche pas forcément. Mais c'est vrai que y'a des fois on est allé **pour** trouver… on savait qu'à tel lac, fallait y arriver relativement tôt, ben on y allait relativement tôt pour trouver des marmottes. On s'installait et on était des heures, des heures, devant une famille de marmottes qui jouait quoi. On a fait ça aussi, une fois, dans les Pyrénées avec une copine. Personne ne voulait se lever à 4 heures du matin, nous on a dit : 'On se lève à 4 heures pour aller voir des marmottes'. On est monté, on a fait une marche de à peu près 4 heures. On est allé prendre le petit-déj là-haut.. au bord d'un lac, dans une espèce… c'était extraordinaire. On a vu des marmottes que personne n'a vues quoi. On est arrivé, ben ils étaient prêts à partir faire une rando quoi. On a fait la deuxième après (rires). »

3.2.2.2. Partir entre marcheurs sur la même longueur d'onde

Ils sont peu nombreux les marcheurs enquêtés qui partent complètement seuls pour exercer leur plaisir d'apprendre, de comprendre, d'observer. Mais quand on part à plusieurs, encore faut-il trouver une ou plusieurs personne(s) qui partage(nt) son intérêt savant. Ainsi, pour Jacques, il s'agit de trouver des « collègues » intéressés, par exemple, par la recherche de vestiges, quitte à ne par sortir de la forêt :

> Jacques : « Et aussi le.. enfin on part pas de zéro, n'est-ce pas, parce que y'a beaucoup de choses qui ont été écrites, hein, pour ..la recherche d'anciennes mines, y'a aussi la découverte des tumulus, c'est-à-dire des vestiges des bergers d'Age du fer, à condition de savoir les trouver, de savoir où les voir, n'est-ce pas ! »

[181] Voir aussi plus bas : 3.2.4. Echanger des connaissances.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> *Enquêtrice : « Et ces.. au début, quand vous marchiez, c'était surtout avec des clubs finalement ? vous partiez assez peu seul ? »*
> Jacques : « Oui, il faut se trouver des collègues ! il faut se trouver des gens… Alors il faut faire des compromis, quelques fois l'exploration se résume à une journée passée dans les bois… »

Comme je l'ai précisé plus haut, Thomas n'a plus, avec son groupe de marche, la possibilité de prendre le temps d'observer. Le problème n'est pas tant une question d'intérêts divergents, d'ailleurs, que de rythme. Certes, les autres personnes du groupe ne s'intéressent pas à l'identification des fleurs, mais s'il pouvait encore les suivre tout en prenant le temps de faire des pauses – le temps de trouver, d'observer, d'identifier… – il ne penserait peut-être pas à changer de groupe.

3.2.3. Consulter, utiliser, emmener le matériel adéquat

Quand on veut être sûr de découvrir ce qu'il y a « à côté de la marche » (Odile), le plus sûr est de s'aider de documents et/ou du matériel approprié. Il y a ce que les participants utilisent chez eux, avant de partir, et ce qu'ils emmènent avec eux, sur place.

3.2.3.1. Préparer en utilisant des documents complémentaires de la carte

Si la carte permet de repérer les caractéristiques du parcours[182], elle ne suffit pas à se rendre compte de ce qu'il y a à voir en plus, à moins qu'il ne s'agisse d'une carte géologique, du type de celles dont Jacques peut se servir :

> Jacques : « […] La nature des roches et la structure des couches… Alors là, c'est des sujets interminables…Y a des cartes géologiques, y a quelques guides de randonnée… Les uns proches du cours de collèges, d'autres proches de la… des étudiants de classes supérieures, quoi… des universités… enfin, qui sont des outils pour les étudiants de l'université… les cartes géologiques… »

Mais en général ce sont de guides ou de topoguides que les participants se servent pour compléter les informations présentes sur les cartes. Ils peuvent ainsi se faire une idée de « ce qu'il y a à voir » (Bénédicte) et savoir, sur le parcours qu'ils prévoient de faire[183] :

> *Enquêtrice : « Et quand tu en lis un, un topoguide, alors sur les Pyrénées particulièrement, tu… est-ce que tu t'intéresses à des infos plus qu'à d'autres ? »*
> Odile : « Ben j'aime bien voir ce qu'il y a à voir à côté, j'aime bien tout ça. J'aime bien… Moi je lis tout en principe, hein ! tout ce qui concerne la balade, moi, ça m'intéresse. »

> Gaëlle : « En fait le… le guide il me met un peu en appétit, aussi, parce que je les lis... j'aime bien lire les… ce qui se passe sur les photocopies, ce qui est sur.. des choses comme ça, sur Pyrénées [Magazine]… [sort des documents] Bon, y'a quand même un petit.. des petits commentaires où.. où ils annoncent l'intérêt de la… l'intérêt, tu vois, ils disent que de tel endroit on va avoir une vue sur le Mont Perdu ou sur… Et puis sur le guide, ils nous disent si… si on va trouver des… si on risque de rencontrer des rapaces, si on risque de rencontrer des chamois des… des chamois.. des isards, des.. la végétation. Alors que sur la carte, on n'en parle pas du tout, c'est pas du tout mentionné. »

3.2.3.2. Emmener et utiliser du matériel d'observation

Des guides que certains n'hésitent pas à emmener avec eux, dans leur sac. Il n'y a pas de mystère, pour observer, reconnaître, apprendre en montagne, il faut un minimum de matériel : deux outils, en fait, le livre/guide et les jumelles (pour observer la faune). La marche en

[182] Sur lesquelles je reviendrai dans la dimension corporelle.
[183] Pour ceux du moins qui le souhaitent. Plusieurs soulignent à l'inverse qu'ils préfèrent que tout ne leur soit pas « mâché » (Quentin) avant de partir.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

montagne ne consiste plus, comme à l'époque de la découverte de la montagne, à… découvrir des choses, mais à les reconnaître[184]. Cette reconnaissance des choses renforce l'idée d'une reconnaissance des marcheurs entre eux : ils se retrouvent en effet, à travers l'observation savante, en tant qu'héritiers des découvreurs des Pyrénées. Les marcheurs ne partent plus pour être les premiers à prélever ou à dessiner, mais pour retrouver sur place ce que d'autres ont découvert avant eux, pour « apprendre » :

> Odile : « Ils restent à la maison *[les guides]*… Mais après… enfin, ce qu'on avait fait au tout début qu'on marchait, c'est essayer d'apprendre 3 ou 4 noms de fleurs par année. Ou de champignons, pareil. Bon, je me rappelle pas forcément, mais **j'aime** bien apprendre. »
>
> Noël : « Comme matériel ? et ben non, non. Seulement, avec le livre d'histoire à la main, peut-être savoir.. bon, la Voie Romaine.. savoir où tu peux trouver le chemin quand même. J'avais.. on peut trouver, je sais pas, quelques pierres gravées ou bon… »
>
> *Enquêtrice : « Oui. Qu'est-ce qui, dans le cadre.. enfin, quand vous partez en rando, vous.. ça recoupe la question des motivations, mais.. est-ce que vous partez en cherchant à voir quelque chose ? un intérêt pour les fleurs, pour les animaux ? »*
> Héloïse : « Oui, les fleurs, oui, j'étais en train d'y penser. »
> Hervé : « Les fleurs oui. »
> Héloïse : « Quand vous commenciez à poser la question. Oui. Les animaux bien sûr. Moi j'emmène les jumelles, on emmène les jumelles, pour les animaux, parce que souvent ils sont loin, pour justement pouvoir.. ah oui ! ça on y fait attention. Les photos des fleurs, Hervé photographie les fleurs, il fait des belles photos. »
>
> *Enquêtrice : « Et en dehors de la photo, est-ce que vous avez des intérêts parallèles à la marche, quand vous faites vos promenades, que ce soit scientifique, entre guillemets, ou… ?* […] »
> Armand : « Des fleurs aussi. Mais on n'est pas scientifique. Moi je suis pas.. je regarde les fleurs, j'aime bien savoir ce que c'est, mais je peux pas dire.. »
> Armelle : « On amène des livres de fleurs, quand on l'oublie pas, effectivement. On a un petit livre sur les fleurs. »
> Armand : « Mais c'est pas vu d'une manière scientifique. C'est vu d'une manière de jardinier, quoi. »
> *Enquêtrice : « D'accord. Animaux, non ? »*
> Armelle : « Ben aussi. On est capable de rester rivé aux jumelles à regarder un isard. Oui. Marmottes. Oui, oui. On va les chercher. Y'a des endroits où, si on nous dit qu'il y en a, on va les chercher. Mais si on les voit pas, c'est pas grave. »
>
> Sarah : « On emmène le casse-croûte, ça on n'oublie pas ! [rires] On n'oublie pas l'eau ! Les cartes, non [on n'emmène pas]. Les jumelles : ah ça oui ! Ah ça, les jumelles, elles sont toujours dans le sac ! Parce qu'on regarde toujours, mon mari regarde toujours si y a des isards, s'il y a quelque chose… Ça oui. »

Et pour ceux qui n'emportent pas de documents, il reste encore deux alternatives pour retarder la reconnaissance au moment du retour : l'appareil photo et éventuellement la poche, pour récupérer pierres ou lichens[185].

3.2.4. Echanger des connaissances

J'ai précisé plus haut que des participants ne se sentaient pas capables d'apprendre seuls à repérer des traces, qu'ils préféraient commencer avec un professionnel, faire des sorties à thème et guidées. Mais avec ou sans accompagnateur officiel, il suffit d'être deux pour partager ses connaissances : pour apprendre aux autres ce que l'on sait déjà ou apprendre des autres ce qu'ils savent.

[184] Voir le chapitre 1 et, de façon générale, les travaux de S. Briffaud (1994a ; 1994b) sur la découverte des Pyrénées.
[185] Voir plus bas : 3.2.5. Poursuivre à la maison.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.2.4.1. Partager ce que l'on sait avec les autres

Si l'exemple par excellence est ici l'accompagnateur ou le guide qui propose des itinéraires commentés (que ce soit en club ou par agence de voyage), les marcheurs amateurs ne sont pas en reste. Quand ils connaissent des choses et qu'ils ne marchent pas seuls, ils apprécient de partager leur(s) savoir(s), en particulier avec leurs enfants ou petits-enfants :

> Anne : « […] Et puis il a son petit guide [fils de 5 ans].. Bon il a un tout petit guide, aussi, de Delachaux, que j'avais acheté… ornitho, un petit peu, pour qu'il puisse chercher de lui-même. »
> *Enquêtrice : « Ils font des guides pour enfants ou c'est les guides classiques ? »*
> Anne : « C'est des minis.. Non.. Oui c'est des guides tout petits. Classiques, quoi, pour quelqu'un qui veut juste par curiosité, comme ça, voir.. Tout simple. Première approche, pour les enfants. Et puis bon, c'est vrai qu'à cet age là, c'est génial. C'est demandeur. Donc c'est idéal. C'est idéal pour ça. »
> *Enquêtrice : « Ouais, d'avoir le minimum de documents. »*
> Anne : « Oui, oui, c'est pff ! de ce côté là.. Et puis en plus ils ont une mémoire ! Enfin Antoine c'est impressionnant. Y'a des trucs tu dis 'Oh ça, t'en fais pas, tu t'en souviens pas'. Le lendemain, il va te dire exactement ce que c'était ! (rires) Alors ça c'est génial quoi. C'est excellent ! Donc c'est le moment quoi. C'est pouvoir profiter de.. d'un moment de passion. Enfin de choses qui, moi, me passionnent et de pouvoir le partager. Ça c'est super. »

> Bénédicte : « J'avais amené mon petit-fils, tout petit, là pour une toute petite balade (rires). Mais ça aussi c'était un sacré bonheur, parce qu'il y avait plein de choses à lui montrer, des petites grenouilles, des petites… Et là on avait été aussi avec ses petits-enfants, à Bruno, donc… voilà. Ça aussi c'est sympa, de les partager avec de tous jeunes enfants. »
> Bruno : « Ah, oui ! Ça c'était au mois de novembre et on s'était régalé. Y'avait un temps **superbe** ! Evidemment ça multiplie les.. ah oui, il faut voir ! »
> Bénédicte : « Avec les enfants, oui, ça multiplie les.. bon, on s'adapte à leur niveau, mais on se rend compte, justement, quand on est avec des enfants que y'a **plein** de choses à montrer. Mais des choses toutes.. Il avait jamais vu de coccinelle à son âge ! Il a failli la manger d'ailleurs (rires). Il a fallu que je lui enlève... »

Mais le partage se fait aussi entre amis, entre compagnons de marche. Jacques est quelqu'un qui raconte beaucoup ce qu'il connaît à ceux qui marchent avec lui. Il faut dire qu'il en sait des choses, sur les Pyrénées et dans tous les domaines possibles et imaginables. Je me souviens d'une montée difficile que nous[186] faisions sur un chemin dans une forêt de grands hêtres et de Jacques qui profite d'une pause pour nous expliquer la différence entre la puissance et la vitesse de marche… en d'autres termes l'endurance (qui me faisait défaut). Je nous revois encore l'écouter très attentivement, puis reprendre notre chemin. Sur un autre parcours, la veille, il nous avait arrêtés devant une pierre gravée (signée et datée) par les bergers. Il était bien le seul capable de repérer ce caméléon minéral. Puis il nous avait expliqué la formation des « marmites de géant », ces trous creusés dans la roche du lit d'un gave par des blocs de pierre piégés, qui tourbillonnent comme des toupies avec le courant. Lors d'une troisième marche ensemble, où nous n'étions que trois avec Inès, c'est aux cabanes en ruines et aux traces des anciens canaux d'irrigations que nous nous sommes intéressés. Il me montre un pont de canal qu'il avait repéré lors de ses recherches et m'explique que les ponts permettent aux canaux de se croiser sans que les eaux ne se mélangent. Et c'est une érudition bien plus grande encore qui ressort des entretiens que nous avons eus (voir aussi plus haut, à propos de la réceptivité des marcheurs). Ainsi, par exemple, nous avons parlé d'histoire. Celle des clubs, en particulier du CAF dont il a longtemps fait partie ; celles des sociétés locales et des rapports franco-espagnols ; celle, aussi, de la guerre et de l'impossibilité de marcher à cette époque :

> Jacques : « Alors, le… puisque le thème c'est la marche et bien y'a pas eu de marches pendant la guerre, évidemment, puisque la.. y'a eu la zone occupée, avec la zone interdite, dans les Pyrénées, à partir d'Argelès. Argelès était l'entrée dans la zone interdite à ceux qui n'y habitaient pas, n'est-ce pas. Alors le promeneur qui arrivait à Argelès en voiture ou en vélo, et bien il n'allait

[186] Nous étions sept : Jacques, Inès, Héloïse, Hervé, Gaëlle, Gilles et moi-même.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> pas plus loin. Il n'y avait que les gens domiciliés dans la zone interdite que les troupes allemandes laissaient passer. »
> *Enquêtrice : « D'accord ! Ah ouais ? »*
> Jacques : « Le reste de la France était occupé et la zone frontalière interdite, pour évi.. pour lutter contre les évasions, les gens qui s'échappaient de France ou qui partaient s'engager en Afrique du Nord, dans les troupes qui étaient en Afrique du Nord. Donc la zone interdite… »
> *Enquêtrice : « Ah oui ! toutes les Pyrénées en fait ou, enfin, une bonne partie des Pyrénées ? »*
> Jacques : « Voilà oui. Alors si bien que les gens qui voulaient quitter la France étaient obligés de faire des.. des exploits sportifs peu communs. Ils partaient par exemple à pied de.. de la gare de Bagnères, où y'avait des guides qui les attendaient, avec un groupe de.. de personnes qui étaient rassemblées pour suivre ce guide et ils marchaient, par exemple, 48 heures… sans repos, la nuit également, en évitant les postes, par des itinéraires très détournés. »

Quand l'occasion se présente, certains n'hésitent pas non plus à communiquer leur savoir aux rencontres de passage, à des personnes qui, en particulier, pourraient s'exposer à des risques parce qu'elles « ne connaissent pas trop » la montagne. Ainsi, Bruno et Bénédicte aiment bien montrer qu'ils connaissent les Pyrénées : ils s'y sentent chez eux, même s'ils ne sont que « voisins ». Un jour qu'ils étaient au Pas de Roland, près de Gavarnie, Bénédicte a mis en garde une famille contre la toxicité des aconits, craignant que les enfants ne jouent avec :

> Bénédicte : « Je sais qu'il y avait beaucoup d'Aconit, c'est des fleurs bleues, très, très dangereuses, et y'avait des… une famille avec des petits enfants, et comme y'avait plein d'aconits, les gamins... j'ai quand même dit à la mère : ' méfiez-vous cette fleur est…' »
> Bruno : « Est toxique »
> Bénédicte : « 'Ah bon ! je savais pas'… donc c'est vrai que, voilà, y'a un petit peu des gens qui ne connaissent pas trop des choses élémentaires, donc peut-être qu'ils respectent moins. »

Une expérience qui lui fait dire que, en montagne, « plus il y a de monde, plus il y a de risques », parce que la majorité ne « connaît rien à la montagne ».

3.2.4.2. Apprendre des autres ce que l'on ne sait pas

J'ai souligné l'étendue de l'érudition de Jacques et sa disposition à la transmettre à celles et ceux qui marchent avec lui. De fait, Jacques et ses connaissances si complètes ont parfois marqué les participant(e)s parti(e)s marcher avec lui. Ainsi, lors du récit d'une sortie entre le lac des Gloriettes et le Port Neuf de Pinède, Héloïse souligne que c'est dans les récits historiques de Jacques qu'elle a trouvé la récompense d'un parcours qui, dans son cas, s'est terminé avant la montée au col :

> Héloïse : « Moi ma petite récompense en fait, ça a pas été d'aller avec vous parce que je vous ai pas suivi, ça a été l'explication de Jacques, par rapport à la guerre, il m'a expliqué que les Juifs essayaient de passer là, etc. et c'est vrai que c'était quelque chose que je ne savais pas et j'ai trouvé ça intéressant. »

Une récompense qui l'a suffisamment marquée pour que nous en reparlions quelques mois plus tard, lors de notre troisième rencontre :

> Héloïse : « Oui et puis moi, [ce qu'il me reste de la balade c'est] quand vous étiez à ce col, Jacques qui m'a expliqué pendant la guerre, là… ça oui, j'ai trouvé intéressant aussi. Ça c'était le côté culturel. »
> Hervé : « Les passages des Espagnols ? »
> Héloïse : « Oui, voilà… »

Elle et Hervé ont aussi particulièrement apprécié l'exposé que Jacques nous a fait sur les « pierres écrites », ces pierres signées par les bergers. Assez du moins pour m'en parler là encore à deux reprises et pour s'interroger sur leur présence, à cet endroit précis :

> *Enquêtrice : « Et est-ce qu'il y'a des… des choses que vous avez vues, peut-être, bouger sur le site, ou est-ce que c'est assez immuable ? »*
> Hervé : « Ah oui, ah tiens y'a une chose que je ne connaissais pas, c'est grâce à Jacques, c'est la pierre écrite tu vois. »
> Héloïse : « Oui, voilà. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Hervé : « Et pourtant ! Alors, la vallée d'Estaubé, j'ai dû y passer… au moins 5 fois, en randonnée, hein, au fil des années. Jamais je n'avais vu ça. [Entretien suivant] Si, moi je reparlerais encore de la pierre écrite. Bon, Jacques nous a un peu expliqué que c'était les bergers qui signaient ça, en somme. Mais pourquoi ils le faisaient à cet endroit là, cette pierre là, à cet endroit.. ? »

On retrouve le même type d'intérêt, la même écoute, chez les personnes qui font des sorties accompagnées. En effet, si le rôle premier des accompagnateurs n'est pas d'expliquer aux personnes du groupe ce qui les entoure, cela fait aussi partie de leurs compétences. Et les marcheurs sont toujours contents d'en apprendre un peu plus. C'est souvent ce qui, pour eux, constitue l'intérêt « culturel » (Viviane) des sorties :

> Armelle : « Et alors, ils sont quand même différents, là ça fait deux fois qu'on le fait. La première année c'était… on en a eu même 3. Le premier il s'intéressait plutôt à l'habitat. Le deuxième il s'intéressait plutôt à la botanique. Et J.D., là, il s'intéressait plutôt à la montagne, proprement dit. Donc ils ont ça en plus, ils sont pas obligés. Parce qu'accompagnateurs, ils sont pas obligés, ils sont justes… Il faut juste qu'ils guident, qu'ils accompagnent, ça c'est leur boulot, mais après c'est vrai que s'ils ont une spécialité, s'ils ont quelque chose de particulier à nous dire, c'est merveilleux quoi. Voilà. Donc après, ça nous intéresse ou pas, mais ils ont ça. Bon, personnellement, ça m'intéresse tout le temps, qu'on me parle de la montagne, de me citer les noms des sommets, de me dire que je pourrais passer par-là, que là derrière y'a un lac… Bon, moi ça m'intéresse. La botanique, pourquoi pas. »

> Viviane : « Donc la semaine début d'octobre, on est parti huit jours avec mon mari, mais avec le même guide qui nous amène pour la traversée des Pyrénées, on a fait la… on a fait un truc qui était pas mal, on fait ce qu'il a appelé 'l'Aragon roman et mozarabe'. c'est-à-dire qu'il a allié randonnée montagne et… visites culturelles […] Et bon, c'était moitié randonnée, moitié, toujours, un peu du culturel, un peu de la visite… Mais avec quand même toujours une approche… même si les lieux qu'on visitait pouvaient être atteints avec une voiture, il s'arrangeait toujours pour nous faire prendre les chemins de St Jacques ou… ou faire une balade d'approche. »

3.2.5. Poursuivre à la maison

Il est rare que les personnes enquêtées n'évoquent pas le plaisir de poursuivre leur sortie, une fois rentrées chez elles. Un plaisir, notamment, à élargir leurs connaissances en vérifiant des choses vues sur place et/ou à rester ouvert à toute opportunité d'apprendre.

3.2.5.1. Identifier des choses vues et ramenées

Certains ne prennent pas le temps d'identifier des fleurs ou des pierres sur place (ou bien n'y parviennent pas). D'autres ne se posent même pas la question : ils n'emmènent pas des guides qui alourdiraient leur sac. D'autres encore rapportent des "échantillons de montagne", morceaux de lichen, de mousse, de roche, etc.[187] Dans tous les cas, la conséquence est la même : l'expérience se poursuit à la maison, en déterminant les échantillons, en montrant ce qu'on a rapporté aux autres, etc. Anne récupère ainsi, sur place, du lichen pour son fils, parce que c'est une espèce qu'elle n'a jamais vue autour de chez eux et parce qu'Antoine aime bien montrer ses trouvailles à l'école :

> *Enquêtrice : « J'arrive à la fin. Tu as ramassé quelques morceaux de lichens, quelques pierres… »*
> Anne : « Ça c'est Antoine, les pierres. »
> *Enquêtrice : « Ouais, les pierres c'est Antoine. Tu en fais quoi, après, généralement ? »*
> Anne : « Ben là, pour Antoine, là c'est… bon on va regarder si on peut voir, parce que j'ai deux petits bouquins à la maison.. Mais bon ça m'étonnerait qu'on puisse retrouver le nom facilement. Et puis bon aussi qu'il montre à l'école, un petit peu. Qu'il montre la différence. On n'a pas vu ce lichen là dans les bois de Gradignan, de je sais pas où, à proximité, mais en montagne y'a celui-ci. C'est sympathique. Bon là ça a un côté ludique pour eux et puis ils aiment bien montrer des

[187] Voir aussi la dimension "cueillir la montagne".

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> choses. Ça c'est clair que Antoine me demande souvent de prendre un truc pour le montrer à l'école, etc. Un moment c'était le jardinage. Bon, je lui avais préparé une boite, tu sais, où il a mis plein de graines, et puis ils les ont semées. C'est sympa. »

Gaëlle, de son côté, est particulièrement intéressée par les pierres qu'elle ramène, stocke et essaie de déterminer. Il lui a d'ailleurs fallu acheter un livre de détermination pour venir à bout de sa collection :

> Gaëlle : « Et… oui, elle [Maison du Parc de Luz] est très bien, moi j'ai bien aimé la présentation de la.. des animaux et puis au niveau documentation, j'ai acheté un petit bouquin sur les pierres d'ailleurs, et je suis revenue ensuite. Alors ensuite on a eu une demi-journée aussi un peu brouillardeuse, comme ça, pas nette, donc on est monté au col de Boucharo et puis entre Gavarnie et le col de Boucharo on a fait… on a ramassé des pierres. »
> *Enquêtrice : « D'accord »*
> Gaëlle : « Et puis du coup, là, je suis en train de les classer avec mon petit bouquin là, que je suis revenue acheter après (rires) ! Je l'ai pas trouvé ici, à Bordeaux, donc je suis revenue l'acheter là-bas, parce qu'il était vendu au Parc. […] Donc on y avait passé une demi-journée, bon, à ramasser des pierres et puis à se poser des questions, et puis je suis tombée là-dessus après. Voilà, donc maintenant, mes cailloux je suis en train de les regarder sous un autre angle ! J'ai découvert que les verts étaient les plus anciens… venaient de… non, venaient du… les teintes vertes, elles viennent du noyau. Elles viennent de très profond. »

Bruno et Bénédicte ont, quant à eux, choisi de prendre les fleurs en photo, pour tenter d'en retrouver le nom une fois rentrés, parce que les guides sont lourds et qu'ils n'ont pas le droit de cueillir les fleurs, mais aussi et simplement parce qu'ils aiment prendre des photos :

> *Enquêtrice : « Vous avez des guides de flore ou de faune ? »*
> Bruno : « Oui, on les regarde après ici. On les amène pas. Ça pèse, évidemment. »
> Bénédicte : « Ça pèse… »
> Bruno : « On préfère amener une bouteille d'eau… Enfin **moi** je préfère ramener une bouteille d'eau supplémentaire… »
> *Enquêtrice : « Et vous déterminez les fleurs ici, alors, après ? »*
> Bénédicte : « Oui. »
> Bruno : « Y'en a un peu partout là… Mais on ramasse pas beaucoup.. »
> Bénédicte : « Oui. Mais on a des photos, on.. Non, non on les ramasse pas, puisque c'est pas permis, et puis.. »
> Bruno : « Moi j'aime les voir, et puis faire des photos, fleurs.. On les laisse sur place. »

3.2.5.2. Compléter ses connaissances en restant à l'affût des documents et documentaires

Au delà des sorties, la marche peut aussi se poursuivre dans les livres, les revues ou même à la télévision… C'est là encore l'occasion de parfaire ses connaissances ou de découvrir des lieux, des phénomènes, des évènements. Le regard des marcheurs est alors plutôt orienté vers des épisodes de l'histoire locale, vers des personnages célèbres, comme les grands guides de montagne :

> Héloïse : « Sinon, non, c'est plutôt des reportages. Lorsqu'il y'a des reportages sur les Pyrénées, t'aimes bien les regarder. »
> Hervé : « Oui, c'est vrai oui. »
> Héloïse : « Oui, oui. Ça c'est certain. »
> Hervé : « Oui, sur l'histoire des Pyrénées, j'ai lu des textes.. j'ai pas lu des **livres** vraiment, mais des textes sur les premières ascensions, sur les.. les grands découvreurs des Pyrénées, les géographes, sur… des choses comme ça. Bon ce qui… Sur l'histoire, aussi, bon, puisqu'il y'a eu la guerre d'Espagne qui a été proche, bon.. On sait qu'il y a eu des gens qui sont passés au printemps ou en hiver à travers des cols des Pyrénées pour se réfugier en France, y'a des choses comme ça oui. Mais là, ce sont des articles que j'ai lus dans Pyrénées Magazine, par exemple. Oui. Ils sont assez éclectiques là. »

Pour Gaëlle, il s'agit surtout de partager son envie de mieux connaître l'histoire locale des Pyrénées en discutant avec son père et en feuilletant les documents que ce dernier se procure :

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Gaëlle : « Ben je suis toujours débordée, hein. Je suis pas très femme d'intérieur (rires) y'a qu'à voir… ! J'ai un père qui a beaucoup de documentation aussi. Qui est très intéressé par tout ce qui est histoire… histoire locale. Donc chez lui, bon il emprunte aussi beaucoup de livres, on lui offre beaucoup de livres, style les livres d'art […], des vieilles photos d'autrefois, l'histoire locale. Donc.. et les Pyrénées aussi. Donc je feuillette pas mal oui. »

Conclusion.

Le marcheur ne s'improvise pas "savant" : c'est une caractéristique qui nécessite soit d'avoir été initié(e), soit d'emmener de quoi comprendre et observer sur place, soit, encore, de prendre le temps, une fois rentré(e), d'identifier ce qui a été vu et, éventuellement, rapporté. Dans tous les cas, c'est une dimension qui se construit, qui s'"affûte" au fur et à mesure des sorties et du vécu de chacun. C'est une envie de savoir : on part en montagne pour apprendre et on revient en en sachant plus, éventuellement en racontant aux autres ce qu'on a appris et souvent avec l'envie de repartir pour continuer à apprendre et ne pas oublier. C'est aussi une dimension qui, finalement, est un peu à l'écart du sentier, au sens propre (il faut souvent en sortir pour aller regarder une fleur ou chercher une pierre) comme au sens figuré (le parcours peut passer au second plan). Il lui faut une marche pendant laquelle on erre, on flâne, on s'arrête souvent. Mais pour beaucoup – y compris pour les participants qui cherchent à apprendre pendant leurs sorties – les fleurs, les animaux, les roches participent aussi et au même titre que les lacs, les sommets, la neige etc., à une « beauté » de la montagne.

3.3. Une dimension esthétique de l'expérience ou la marche en montagne comme pratique de perception et de sensation du « beau »

Pour identifier cette troisième dimension de l'expérience des marcheurs, je me suis intéressée à ce qui, dans leurs témoignages, fait référence à une qualification esthétique de la montagne. Il s'agit bien sûr de tout ce qui est lié à une qualification de la « vue » et des sensations qui en découlent. Mais je laisse aussi aux participants la possibilité d'exprimer une esthétique qui ne soit pas uniquement visuelle. Dans tous les cas, l'idée de beauté est repérable à travers un vocabulaire particulièrement riche en adjectifs et superlatifs : « beau », « belle », « moche » bien sûr ; mais aussi « superbe », « magnifique », « féerique », etc. Elle ressort aussi de significations moins directes mais qui m'ont semblé illustrer une appréciation esthétique de la montagne, à travers le rêve, des expressions d'admiration (des onomatopées, souvent) ou de plaisir à la vue de… . La dimension esthétique évoque, se pose sur un décor. Or, comme le souligne Emma, « quand on change de monde, la première chose qu'on fait c'est regarder le décor ».

3.3.1. Partir voir du beau

Le désir de beauté de la montagne est pour beaucoup dans l'envie qu'ont les personnes de découvrir des lieux particuliers, dans l'idée d'un plaisir à venir... ou non. C'est un désir qui se construit sur des représentations, à partir d'images consultées, et qui relève du rêve, du fantasme… ou simplement de la projection, de l'anticipation. Mais la recherche de beauté

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

repose aussi sur l'expérience déjà vécue de la marche en montagne. Une expérience qui permet alors de comparer des lieux et des types d'espace, de valoriser et/ou de se sentir valorisé(e) par certains endroits et, au delà, de partager ses émotions.

3.3.1.1. Imaginer la beauté d'une destination

Il est des circonstances variées pour rêver la/les beauté(s) de la montagne, pour être transporté à des kilomètres de chez soi à partir d'une simple image. Souvent, on le fait quand on a un livre sous la main. Un livre où les photos, en particulier, nous parlent, nous impressionnent par ce qu'elles représentent et aussi, un peu, parce qu'on ne pourrait pas en faire autant. Emma, par exemple, à qui j'avais demandé si c'était dans l'idée de repérer des lieux qu'elle connaissait qu'elle consultait des livres de photographies, m'a expliqué le « pur plaisir esthétique » qu'elle ressent à la vue de « belles photos » :

> Emma : « J'aime beaucoup la photo en général et… j'aime beaucoup les **belles** photos de paysages, peut-être justement parce que je sais pas les faire. Mais… je trouve ça grandiose, je sais pas comment dire, par exemple les photos de montagne avec brume, les trucs comme ça. Non, je regarde vraiment, je pense parce que j'ai un moment de libre, j'attrape le livre, je dis : 'Tiens c'est quoi ? ' et puis je fais : 'Ohhh !' Voilà quoi. Je le fais comme je pourrais très bien ne pas le faire. »

Et il existe d'autres agitatrices de l'imagination des marcheurs que les seules photographies, d'autres images à partir desquels ils forgent leurs représentations. Et sans avoir forcément prévu d'aller marcher, il rêvent alors « à l'avance » à un quelque part qu'ils finiront peut-être par visiter :

> Léo : « On rêve avec une carte, non mais c'est vrai, moi j'ai déjà acheté des cartes j'me dis tout le temps que j'y vais quoi ! […] Les Gourgs-Blancs, ça ma toujours chanté à l'oreille ça, c'était… Comment ça s'appelle ? je sais pas si t'avais vu La saison, Les saisons du… Les quatre saisons du berger, sur Ca… un film de Canal Plus ? »
> *Enquêteur : « Ça me dit rien non. »*
> Léo : « C'est vachement intéressant, c'est un film qui a été tourné, c'est un… »
> *Enquêteur : « C'est un documentaire ? »*
> Léo : « Ouais c'est un, un c'est un… comment ça s'appelle ? un cinéaste qui a passé une année avec un berger, ça s'appelle Les quatre saisons du berger, voilà, ouais tout ça c'est super, et là le mec il…il était, il montait ses brebis à… au lac des Gourgs-Blancs, ça, ça m'avait chanté à la truc j'm'étais dit : 'faudra que j'y aille un jour quoi'. »

Ou bien les participants anticipent leur plaisir esthétique à partir du moment où ils ont le projet d'aller marcher. C'est particulièrement le cas de ceux qui aiment préparer les sorties à partir de cartes IGN assez détaillées[188] ou à partir de topoguides. C'est d'ailleurs le privilège de ceux qui savent lire les cartes, de savoir à quoi correspondent les lignes de niveau et de pouvoir, de fait, les "transformer" en une représentation du relief[189]. Ils imaginent, à partir d'un tracé ou d'une description de quelques lignes, ce qu'ils pourraient voir sur place, et repèrent ce qui paraît être parmi les choses « les plus belles » à voir :

> Hervé : « Bon c'est que quand je prépare des sorties comme ça, chez moi, bon je dirais que j'ai l'esprit qui vagabonde un peu sur la carte, sur les guides. Bon j'ai envie de faire les choses qui me paraissent les plus belles. »

Mais s'il est quasi impossible de se faire une idée exacte de ce que l'on va voir, il est encore plus difficile de visualiser les itinéraires parallèles. Ainsi l'anticipation ne met-elle pas toujours les participants à l'abri d'une "erreur" de parcours :

> *Enquêtrice : « Et au niveau de ce que tu vois, je sais pas si tu fais, toi, la rétrospective, mais est-ce que tu as l'impression de.. finalement, une fois que tu y es, d'avoir bien imaginé ce que… ? »*

[188] La plupart des marcheurs sont équipés de cartes IGN au 1/25 000 (les « Top 25 ») ou, parfois, au 1/50 000.
[189] Nous verrons dans le point suivant (dimension corporelle) qu'il peut être handicapant de ne pas savoir lire les cartes et leurs courbes de niveau.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Quentin : « Ah ! oh ! ben ça dépend. Des fois je suis plutôt déçu, des fois je pensais voir quelque chose de… disons un endroit magnifique et finalement juste à côté… la vallée d'à côté elle est encore plus jolie, des choses comme ça quoi. »

3.3.1.2. Retenir la beauté de la montagne

Parmi les différentes façons qu'ils ont d'évoquer leurs souvenirs de marche, les participants parlent souvent d'esthétique des lieux et des choses. Ils retiennent ainsi, des endroits qu'ils ont fréquentés, leur beauté – ou bien leur laideur –. Un critère qui intervient ensuite dans leurs choix de destination, qui marque leur attachement à un lieu ou un autre et/ou qui, simplement, leur sert de comparatif.

3.3.1.2.1. L'esthétique comme critère de comparaison

La comparaison peut intervenir à différentes échelles et entre des portions d'espace de nature différente, mais toujours pour justifier une attirance pour la montagne, pour les Pyrénées en particulier ou encore pour un lieu précis. Parfois, il s'agit d'exprimer une préférence pour un type d'espace. Plusieurs expliquent ainsi qu'il préfèrent la montagne à la mer pour la diversité des paysages et la beauté de la première. La mer, c'est beau mais « c'est toujours pareil ». En montagne, à l'inverse, rien n'est jamais pareil et il y a beaucoup plus de choses à découvrir :

> Patricia : « Enfin, la mer c'est bien la nature, mais c'est… »
> Philippe : « Non, on peut pas comparer. »
> Patricia : « C'est pas comparable. À part la mer, tu découvres rien d'autre ! Tandis qu'à la montagne tu découvres les paysages, y'a des animaux, en liberté, y'a les fleurs qui sont, pour moi… enfin pour moi, toujours. »

> Inès : « C'est beau, c'est majestueux [la montagne], c'est… pff ! Je sais pas comment… y'a des panoramas qu'on voit pas ailleurs quoi. Moi, j'ai pas tellement voyagé, moi. Peut-être qu'il y a des choses qui sont encore plus belles. Je trouve qu'il y a une variété de… Quand je compare la mer, l'océan, et la montagne, l'océan, bon, ben c'est beau, j'ai une impression de… Mais c'est toujours pareil. C'est tout uniforme. […] Tandis que la montagne… t'as pas deux coins qui soient pareils. »

L'idée de beauté intervient aussi dans la comparaison des Alpes et des Pyrénées, particulièrement autour de la question des lacs, ces lacs « sublimes » qui font la particularité des Pyrénées. Si Odile a « une toute petite préférence pour les Alpes[190] », elle n'en souligne pas moins cette spécificité des Pyrénées :

> Odile : « Par rapport aux Alpes, c'est toujours **ardu**… vert, assez vert, mais des arbres plutôt que de la pelouse. Oh ! et puis bien rocheux aussi, hein ! bien rocheux aussi. Mais alors, avec des lacs… sublimes ! alors là, les lacs des Pyrénées, je trouve que… je sais pas. Et les… et les torrents. Les cascades et les torrents, ça c'est quelque chose de… je crois que c'est le summum. »

C'est aussi à force de découvrir de nouveaux lieux que les marcheurs affinent leurs critères esthétiques. Des lieux qui leur paraissaient les plus beaux deviennent alors secondaires, allant même jusqu'à les décevoir :

> Patricia : « Nos principaux souvenirs… Les vieux souvenirs. Moi je me souviens que la première fois que j'avais vu Gavarnie, j'avais trouvé ça superbe. Maintenant, quand je le revois, je suis très étonnée d'avoir trouvé ça superbe. Parce que… ben parce que j'ai découvert autre chose, sans doute. On a vu mieux ! Mais c'est vrai que maintenant, le Cirque de Gavarnie me déçoit. »[191]

---

[190] Des Alpes souvent reconnues pour leurs « paysages plus grandioses » que les Pyrénées (Philippe), mais aussi comme étant, par exemple, « plus inaccessibles » (Patricia) ou plus « défigurées » (Quentin). Au sujet des Alpes, et de leur comparaison avec les Pyrénées, voir le chapitre suivant.

[191] Il est amusant de noter que Patricia, qui pensait avoir revu Gavarnie, s'est rendu compte, en discutant, qu'elle n'y était jamais retournée. D'où lui vient cette déception "face" à Gavarnie ? De photos, sans doute : « Quand on est retourné la 2e fois, je l'avais tellement… comment je… idéalisé que je l'ai pas trouvé aussi beau […] Est-ce

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Les marcheurs peuvent aussi comparer les parcours qu'ils connaissent, notamment ceux qu'ils ont faits lors d'un même séjour. Ainsi, Odile, Patricia et Philippe confrontent-ils quelques itinéraires autour de Saint-Lary-Soulan. À l'analyse du récit de leur dernière sortie, on peut se rendre compte que la beauté de la balade ne tient pas qu'aux paysages, aux « jolies vues » ou aux « jolies trouées » dont ils ont pu profiter, mais que l'aventure et la surprise ont aussi leur place :

> Odile : « Non, mais ça a été relativement vite quand même, l'aventure. Et je trouve, ben, que ça t'embellit systématiquement quelque chose. »
> Patricia : « C'est la plus surprenante de toutes. »
> Odile : « Ouais. Tandis que dans.. sur le plan des paysages, y'en avait peut-être qui étaient plus jolies. » […]
> Philippe : « On a eu que de la forêt. »
> Odile : « On l'avait quand même cherché. On avait de jolies trouées quand même. »
> Patricia : « Oh oui ! y'avait de jolies trouées. »
> Philippe : « Oh ! elles étaient pas importantes. Mais bon.. »
> Patricia : « Ben si, sur la route qui montait, là-bas, y'en avait des belles, sur là… sur le côté… de l'autre côté de la route d'Espagne, y'en avait des belles. Enfin.. »
> Odile : « Et quand on était sur notre fameux champignon, là, on en avait une jolie, quand même, une jolie vue plongeante ».

Finalement, les participants parviennent soit à repérer les endroits qu'ils apprécient particulièrement… :

> Dominique : « Oui la Passade, c'est des coins où on va se faire un petit tour le soir parce que l'été c'est très agréable de se balader le soir. D'ailleurs, [depuis] Les Escales, on a un très beau point de vue sur Luz comme sur Villelongue. C'est très joli et la Passade aussi j'aime bien. Je trouve que c'est très, très agréable. J'aime beaucoup ce coin avec la chapelle du Bédouret et tout ça, en montant sur Artalens, c'est très joli, […]. On peut faire aussi, d'ailleurs la dernière fois qu'on y est passé, on peut faire la chambre d'eau, de là on traverse et on redescend, ça fait une boucle. Moi j'aime bien quand on descend au village d'Artalens, la vue qu'on a sur le village d'Artalens est très jolie et très agréable. »

… soit à identifier des lieux de disgrâce, parce que partir voir du beau peut aussi signifier ne pas retourner voir du laid :

> Romain : « Font-Romeu, moi je dis… j'aime pas la montagne de Font… j'aime pas. Ça m'avait pas plu. J'aime bien les Pyrénées d'ici. Ça me plaît ici. […] »
> *Enquêtrice : « Pourquoi est-ce que vous aimez moins ? Qu'est ce qui fait que vous aimez moins ? »*
> Romain : « Et beh d'abord, ce que j'ai pas aimé, justement, puisque je parlais des forêts, les forêts sont extrêmement denses, les arbres très serrés, là. J'ai horreur de ça, moi ! «
> Viviane : « (rires) »
> Romain : « C'est tout serré. C'est noir ! c'est moche ! j'aime pas ça. Et puis j'ai moins aimé ces panoramas, là-bas… c'est difficile à.. à expliquer pourquoi. Mais déjà, on part de hauts plateaux, Font-Romeu, on se rend pas compte qu'on est en montagne, déjà. »
>
> Emma : « Mais je connais pas les Pyrénées Orientales. C'est à Font-Romeu… je connais que Font-Romeu… Et d'ailleurs j'ai pas trop aimé… je trouve ça moche .. Font-Romeu ! […] la montagne est belle ! La montagne est assez jolie, d'ailleurs, hein ! J'ai pas vu beaucoup non plus mais c'est… J'ai vu des **coins** jolis ».

3.3.1.2.2. L'esthétique comme valorisation des lieux et de soi

Il s'agit ici de lieux qui sont aussi les destinations les plus fréquentes des participants ; non pas des destinations dans le sens d'un objectif de marche, mais dans celui d'un lieu de séjour,

---

qu'on y est retourné vraiment depuis ? […] Eh ben, j'y suis peut être jamais retournée alors… Gavarnie […] Alors c'est que je l'ai vu…où est-ce que j'ai vu ça ? sur des photos et que ça m'a…euh…».

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

voire d'un lieu de vie[192]. Ainsi, des habitants et des résidents secondaires décrivent "leur" village, soulignant ce qui en fait la spécificité :

> Clément : « Moi j'ai d'autres endroits dans les Pyrénées, mais je trouve que c'est pas comme Lescun. Enfin, je trouve que Lescun y'a quelque chose en plus et en m… y'a des choses qu'il y'a pas. Par contre à Lescun, y'a le cirque qui… enfin du point de vue visuel, qui est vraiment joli, que j'ai pas retrouvé ailleurs. C'est normal. Parce que comme je suis ici depuis tout petit, pour moi c'est ce qu'il y'a de plus beau, un peu. »
>
> Dominique : « Maintenant on va avoir la chance d'avoir la route qui passe juste en bas du village, cette route va mettre le village de Villelongue en évidence, puisqu'on aura une vue qui va vers Beaucens, il va y avoir une belle vue c'est vrai que ça sera plus attrayant. »
> *Enquêtrice : « Comment ça une belle vue ? »*
> Dominique : « C'est-à-dire que la route elle est pile en face du village et on voit le village en fond avec le Yéous au-dessus, enfin y a une belle photo, une belle arrivée, alors que là on s'en rendait pas compte, on arrivait à Pierrefitte, bon Pierrefitte, depuis Soulom on nous voit un peu et encore il faut vraiment regarder quoi. »
>
> Wilfried : « Beh je sais pas, c'est beau là-haut, vous connaissez pas ? Les Gavarnie, Troumouse ? »
> *Enquêtrice : « Non* […] »
> Sa femme : « Si vous aimez marcher ? ah beh c'est magnifique »
> Wilfried : « Je suis plus attiré par… bon Gavarnie c'est connu mais Troumouse c'est de la régalade. Je suis plus attiré par la haute montagne moi plus que, que par ça. Non et puis c'est parce que j'ai, c'est parce que j'ai toujours vécu, moi dès que j'ai su marcher j'allais au cirque de Troumouse quoi. »

Et parfois, les participants se sentent eux-mêmes valorisés à travers la façon dont d'autres (les médias en particulier) valorisent les lieux auxquels ils tiennent. Ainsi, Fabienne qui trouve que « les gens sont, ici [Lescun], ont un complexe de supériorité un petit peu […] ils ont l'impression que **leur** village, c'est le plus beau de partout », se prend pourtant au jeu quand elle tombe sur une image de Lescun dans un ouvrage :

> Fabienne : « Alors que, bon, quand on a un peu voyagé, y'a des très, très beaux coins ailleurs, hein ! c'est vrai que c'est joli, hein ici [Lescun].. Alors, je sens que, par moment, j'adhère à ce sentiment, parce que quand je vois un Pyrénées Magazine, j'ouvre un Pyrénées Magazine, c'est très rare qu'il y'ait pas une photo de Lescun dedans. Y'a même des livres de géographie où village de montagne c'est Lescun. Et bien je sens que ça me revalorise aussi. J'ai l'impression que… que on met en valeur mon chez-moi aussi. J'ai un sentiment de fierté nationale, c'est très curieux hein ! je suis pas du tout d'ici normalement et puis… »

3.3.1.3. Emmener ou envoyer les autres voir du beau

Chez les marcheurs enquêtés, l'appréciation esthétique de la montagne n'est pas quelque chose qui se vit uniquement de l'intérieur : elle se partage ou, parfois, suscite des désirs de partage. Elle fait partie des raisons pour ne pas partir seul(e), pour profiter, en groupe, de « ce que l'on voit » et pour en parler :

> Gaëlle : « J'aime bien le groupe, oui. Oui, oui. Ne serait-ce que pour partager ce que l'on voit, hein ! 'Tu as vu ? Ben regarde !' Tu .. tu parles quoi, tu dis : 'regarde cette fleur, regarde ce paysage, tu as vu, l'orage arrive, tu as vu ces nuages, tu as vu ce…' »

Parfois aussi, elle donne envie de repartir quelque part avec des gens : ceux qui ne connaissent pas, pour leur faire découvrir ces « coins » où « le paysage est tellement joli ! » ; comme ceux qui connaissent, pour retrouver avec eux « le plaisir qu'on a eu ». Odile, alors que l'on discutait d'une randonnée autour de chez elle, finit pas étendre son idée aux balades en général :

[192] C'est d'ailleurs le sens dans lequel j'emploie en général le terme de destination. C'est parfois une vallée, parfois un village, parfois (plus rarement) un parking… Pour signifier la finalité d'une marche, j'utilise (comme les participants) les termes d'objectif, de but, d'arrivée ; mais aussi tel sommet, tel pic, tel lac, etc.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Odile : « Oui, y a différentes balades comme ça, t'as vraiment envie d'amener les gens parce que ceux qui ne connaissent pas, t'as envie de leur faire partager ça et puis ceux qui connaissent, ben, de leur faire retrouver ce plaisir qu'on a eu… »

Et, de fait, alors que je lui rendais visite, ainsi qu'à Philippe et Patricia, l'année suivant mon enquête, Odile et Philippe m'ont emmenée faire cette marche jusqu'au refuge de la Soula qui les a tant marqués l'année où je les ai rencontrés.

À défaut de partir marcher, certains ont aussi à cœur de conseiller des lieux de randonnée, pour la beauté qui s'en dégage :

> Dominique : « Ils [les clients du gîte] sont enchantés justement parce que moi je trouve que c'est très varié même eux le disent, y a des périodes où c'est boisé d'autres moins et ils apprécient, donc, quand on arrive en bas du lac d'Isaby moi ça m'a toujours fait cette impression qu'il y avait un petit jardin japonais, vous devriez monter c'est superbe ; il y a une petite retenue d'eau et juste au-dessus y a, comment on appelle ça, des.. pleins de… ça fait comme des étangs d'eau assez avec des tiges c'est pas du jonc mais…, je sais plus mais c'est superbe. »

> Emma : « Mais bon, pour **conseiller** d'y aller, je conseillerais Lescun… parce que c'est l'endroit que je connais le mieux, donc je peux en parler. Et puis parce que moi, personnellement, je trouve ça superbe ! mais… je trouve que c'est grandiose, en fait. Ce que j'aime à Lescun, c'est qu'on monte à 900 mètres, finalement c'est bas…[…] Bon, puis les lacs, les balades, tout ça c'est… moi je trouve ça très beau. »

Parfois, aussi, la beauté perçue et ressentie par les marcheurs ne peut que souligner l'absence des personnes auxquelles elles tiennent, avec lesquelles elles voudraient partager la beauté de ce qu'elles ont devant les yeux :

> Bénédicte : « Oui. oh et puis l'envie de partager. Moi je sais que.. très souvent quand je me balade, je me dis 'oh ! si mes gosses voyaient ça, si les gens que j'aime voyaient ça', donc (rires)… c'est souvent aussi… »
> Bruno : « Ouais, l'envie de partager »
> Bénédicte : « Oui.. l'envie de faire partager les beaux coins quoi. »

3.3.2. Choisir l'itinéraire : la diversité au service de la beauté

Les marcheurs ont donc, dans la plupart des cas, la ferme intention d'aller voir quelque chose de beau. Mais dans cette optique, la destination n'est pas seule en cause. Quand on marche, la configuration du chemin et l'itinéraire choisi sont déterminants. En fait, le principal obstacle à l'appréciation d'une beauté de la montagne est sûrement la monotonie. Que ce soit beau ne suffit pas : le regard se pose tout au long du parcours, même si les participants ne rejettent pas l'idée d'une « cerise sur le gâteau », à l'arrivée.

3.3.2.1. Privilégier la variété, l'alternance, les contrastes et l'effet de surprise

En réponse à une question sur leur appréciation de la configuration du parcours[193], la plupart des participants ont exprimé une préférence pour la boucle, parce que c'est le type d'itinéraire qui assure un maximum de diversité visuelle, qui permet de voir le plus de choses possible :

> Romain, qui explique pourquoi c'est plus intéressant de faire une boucle : « Ben, parce qu'on voit d'autres choses que de revoir..., on voit la même chose, en descendant. C'est plus intéressant de faire un tour, oh oui. Pour les paysages. C'est bien plus intéressant. »

Mais parmi ces adeptes de la boucle, il en est aussi qui, à y réfléchir, estiment que le paysage n'est finalement pas le même à l'aller et au retour. Ils se reprennent alors et nuancent leur position :

[193] « Au niveau du choix du trajet, est-ce que la possibilité de faire une boucle plutôt que de devoir revenir sur ses pas a de l'importance, ou pas vraiment ? »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Philippe : « Ah ben non, moi, ça m'est pas égal… je préfère de loin une boucle… »
Patricia : « Moi aussi… »
Enquêtrice : « Alors pourquoi ? »
Patricia : « Ben parce que tu fais pas 2 fois le même… Pourtant… quand on fait de la montagne, c'est vrai que…que des fois, un aller, c'est pas pareil que le retour…tu vois pas du tout de la même façon…mais autrement… Par exemple, si tu fais le tour d'un lac, je trouve que c'est beaucoup mieux de faire la boucle, le tour, que de faire… que d'aller jusqu'au bout et puis revenir. »

Fabienne : « Autant que possible on essaye de faire des boucles. Parce que tu doubles quand même la variété… Quoique, un paysage c'est pas le même en montant et descendant. »

Certains marcheurs ne se posent même pas la question : à partir du moment où on est en montagne, on ne voit jamais la même chose à l'aller et au retour. Et puis, finalement, tout dépend aussi de l'objectif que l'on se donne, de la durée de marche, de l'état d'esprit dans lequel on se trouve, etc. :

Odile : « Alors ça dépend… Si tu es en montagne… un aller-retour, c'est pas gênant parce que tu n'as pas… tu n'as pas du tout les mêmes paysages… »

Bruno : « Et puis même, on aime refaire… des choses que… des rando qu'on a déjà faites. Parce que suivant les saisons… »
Bénédicte : « Ah c'est jamais la même chose ! »
Bruno : « Déjà, l'aller et le retour c'est pas la même chose ! quand on fait des… En fait quand on fait l'aller et le retour, je ne trouve pas qu'au retour… On ne voit pas les mêmes choses qu'à l'aller. »

Emma : « Et dans la journée, par contre, les allers-retours ne me dérangent pas du tout. Parce que… on monte pour **voir** quelque chose et puis la descente ça va plus vite, parce qu'on a déjà fait la montée. Je sais pas trop, c'est pas pareil. Je préfère dans la journée peut-être… enfin je préfère **pas** les allers-retours aux boucles, mais… ça dépend dans quel esprit on y va. Si on va dans un **lac**, si on va voir un lac, par exemple, un aller-retour c'est bien. Descendre par l'autre côté c'est bien aussi, mais c'est comme faire une petite balade et puis aller voir un truc précis. […] Je crois que les boucles ou les longs trajets, des choses comme ça, je préfère pour les grandes balades, par exemple, quand on va découvrir un endroit qu'on ne connaît pas ou qu'on va sur plusieurs jours ou… »

Dans tous les cas, il semble que les participants aient la même idée en tête : celle d'en voir le plus possible et dans les meilleures conditions possibles. Et un autre élément intervient alors dans l'appréciation esthétique d'une marche : c'est la succession d'objets et de lieux différents. Ainsi, quel que soit le type de parcours finalement retenu et sachant que, sur des sorties d'une journée ou moins, il n'est pas toujours facile de faire une boucle, les participants font en sorte de choisir des itinéraires qui promettent une certaine variété dans la configuration des chemins (notamment en termes de relief) et les endroits traversés (espaces ouverts et fermés par exemple). Au delà de cette diversité, c'est même la possibilité d'un effet de surprise qui prévaut : à la sortie d'une forêt, en haut d'une montée ou encore au-dessus des nuages. Deux choses interviennent en fait dans l'appréciation qu'ont les marcheurs de ce qu'ils voient : les contrastes d'un endroit à l'autre et le fait de ne pas s'attendre à ce qu'ils découvrent :

Enquêtrice : « Oui, c'est pas qu'il n'y a pas de paysage [au fond d'une ravine], c'est que c'est toujours le même, et que c'est lassant ? »
Romain : « C'est que c'est toujours la monotonie, ça. »
Enquêtrice : « D'accord. En fait, il faut qu'il soit… Il faut qu'il change, quoi ? »
Romain : « Il faut qu'il change. »
Enquêtrice : « Mais, si vous étiez… Parce qu'il pourrait être monotone aussi en milieu… enfin, dans des pâturages ? »
Romain : « Non, c'est pas monotone. »
Enquêtrice : « C'est pas monotone ? »
Romain : « Non. Non, mais j'ai pris cet exemple d'une ravine, c'est vrai qu'on ne se voit pas aller marcher trois heures au fond d'une ravine, quand même ! »
Enquêtrice : « Non, non. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Romain : « Mais non, c'est pas monotone [les alpages] parce que chaque fois qu'on passe un virage ou autre, ça change. »

Enquêtrice : « En fait y'a des éléments… Ce serait quoi les ingrédients de ce genre d'endroits [qui font penser à un conte de fées] ? »
Emma : « Ben… le ruisseau, indispensable, et puis après il faut que ce soit un espace plutôt plat. Je dirais que.. qui… Voilà, l'ingrédient principal c'est qu'il faut que ce soit un endroit qui **détonne** avec le reste, autour. C'est-à-dire que si on est sur un chemin en pleine forêt, etc., tout à coup une clairière avec un petit ruisseau, sans arbre, qui passe vraiment en plein milieu, avec un petit pont en bois.. Ça fait le Petit pont de bois d'Yves Duteil… tout de suite, ça surprend. »

Fabienne : « Si, si. C'est parce que tu débouches de là et tout d'un coup t'as la vue. Donc tout d'un coup, tout se déploie là, c'est le panorama. Alors que là, on a grimpé, on voit toujours rien quand on arrive ici, et puis, dès l'instant où on tourne ici, et dès que tu tournes au coin qui est là, hop ! t'as tout le panorama qui se déploie devant toi… donc c'est **évident** que tu t'arrêtes là. C'est… c'est un peu la récompense de toute la montée. D'autant plus qu'après ça ne monte plus. Ça descend. C'est ou à flanc ou ça descend, donc ça vaut vraiment la peine… c'est la fin de la **peine** quoi ! »

3.3.2.2. Profiter de l'ensemble du parcours

Un parcours se construit donc dans une certaine diversité : celle des endroits traversés, des vues, des émotions ressenties, etc. Une diversité de tout, sauf de ce qui relève des personnes, celles avec lesquelles on marche ou celles que l'on rencontre. Et si la plupart des marcheurs enquêtés partent avec un objectif en tête (tel que voir un lac ou atteindre un sommet), celui-ci n'est pas toujours un but en soi. Beaucoup veulent en effet pouvoir profiter d'un parcours dans son ensemble. Une vue magnifique qui s'offre au marcheur au bout de deux heures ne vaut pas une découverte au fur et à mesure :

Héloïse : « Et pour… **Moi** c'est pas mon but, hein, d'aller trop vite et .. et de rater. C'est bien d'arriver ! bien sûr, je suis très heureuse quand j'arrive à un but et puis qu'on découvre, on est récompensé par un beau paysage, mais il faut pas rater le reste non plus. »

Enquêtrice : « Et sinon c'est le principal intérêt de la balade, en fait, ça ? Ce côté de découvrir les lacs successivement ? »
Viviane : « Oui, de découvrir comme ça. C'est un petit peu ce que je reproche à certaines balades… pas à celui qui organise, hein ! Quand on organise une balade, on en organise une. Moi, mon intérêt c'est de découvrir au fur et à mesure. J'aime pas une balade où il faut… même si le plan final est superbe, le point de… le point final est superbe, j'aime pas une balade où il faut marcher longtemps dans des endroits encaissés, pas très sympas ou un peu… monotones… même si c'est **magnifique** après. Moi j'aime bien au fur et à mesure découvrir en marchant quoi. »

Mais encore faut-il, comme le fait remarquer Viviane, prendre le temps de s'arrêter pour regarder :

Viviane : « Monter… c'est vrai que quelques fois tu montes sur des chemins qui sont assez durs et tu es obligé de te baisser… Ça nous arrive de dire 'bon allez, on s'arrête', pour regarder. Parce que sinon on voit pas. »
Enquêtrice : « C'est vrai, ouais. »
Viviane : « Donc c'est bien que c'est important et que… C'est très souvent d'ailleurs qu'on le dit 'Bon, on s'arrête pour regarder'. Ou se retourner même. Quelques fois t'as le paysage dans le dos. »

Les participants partent marcher en montagne pour voir et profiter des vues. De fait, pour eux, des types d'espace plus fermés, comme la forêt, ou monotones, comme le bord de mer, n'ont pas toujours beaucoup d'intérêt visuel :

Enquêtrice : « Donc est-ce que tu peux revenir un peu là-dessus ? Qu'est-ce que tu entends par rasoir ? On passe dans la forêt, hein, c'est ça ? »
Fabienne : « Oui. Bon, c'est une partie où y'a aucune vue. Et moi, j'aime bien la vue dans la montagne. C'est sans doute pas… c'est peut-être pas une partie rasoir pour d'autres hein ! mais

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> moi, j'aime bien avoir de la vue. Je vais dans la montagne pour la vue, principalement. Enfin… entre autres. »
>
> Odile : « Rochefort [autre lieu possible pour aller en cure] oui, et c'est vrai que moi, je me disais : 'qu'est-ce qu'on va faire toute la journée ?' quoi ! Alors que, ben là, tu fais une petite balade d'une heure, bon, même si j'en ferais plus, ben même une heure c'est… pff ! Tu montes dans un sens, t'as un certain point de vue. Tu redescends **par** le même chemin, tu vois complètement autre chose ! non, c'est… tu t'en lasses pas quoi. »
> *Enquêtrice : « D'accord, en parlant de ce que tu vois, est-ce que tu as, encore au niveau des Pyrénées, des attentes quand tu pars marcher ? Qu'est-ce que tu attends ? Ça peut être à tous les points de vue : niveau physique, niveau visuel, niveau émotionnel, ou…*
> Odile : « Oui. Alors… Je dirais un petit peu comme Patricia, j'aime bien partir pour voir quelque chose. Qu'il y ait un lac au bout. Mais à la limite, ça ne me gène pas trop si y'en a pas. »

Et l'esthétique d'un parcours permet parfois à certains de ne pas abandonner avant la fin, d'accepter les difficultés du parcours, voire d'apprécier la fatigue au retour. Elle joue le rôle d'un double moteur, parce que les marcheurs prennent plaisir à évoluer dans un cadre qu'ils trouvent beau et parce qu'ils espèrent toujours que ce sera encore plus beau plus loin :

> Philippe : « Ben moi je dis que c'était un peu fatigant mais superbe. On peut pas dire, à mon sens on n'a pas découvert grand chose au niveau paysages, on n'a pas découvert grand chose parce que y'avait pas… on n'a pas eu de surplomb sur quoi que ce soit. Mais c'était quand même… c'était ombragé, c'était, c'était **odorant**. C'était bien. Enfin moi j'ai bien aimé en tout cas. Fatigant, c'est vrai. Même paniquant à certains moments… »
>
> Patricia : « C'est pareil, quand tu es dans une randonnée qui est chouette, t'as beau être crevée, tu veux pas caler, tu veux pas arrêter avant d'arriver. Pour moi [le refuge de la Soula], c'était assez loin, mais c'était pas… Le dernier bout était pas… enfin le petit bout était fatigant, mais y'a eu du… tel… c'était tellement beau ! »
> Philippe : « Oui, ben t'oublies la fatigue hein ! »
> *[Entretien suivant, à propos de la même sortie]*
> Patricia : « Mais si tu veux, quand tu es dans un…quand tu… Par exemple, dans cette balade là, tu étais vraiment dans un paysage féerique, là, Soula, et bien tu te dis toujours : 'plus loin, ça va être…ça va être encore pareil' […] Oui, et puis, ben, si tu veux, c'est vrai que tu te dis : 'y a pas de raisons que ça se termine comme ça', alors que au bout, c'était… c'était charmant mais c'était pas si beau que dans tout le parcours. C'est le parcours qui a été vraiment le plus joli… »

Mais si l'objectif final n'est pas primordial, il n'est pas non plus à négliger. Il fait partie du parcours. Je l'ai indiqué plus haut, quand on part marcher, on part en général quelque part. Ce quelque part n'est pas seulement l'endroit où l'on a décidé de faire une pause, voire de faire demi-tour quand on fait un aller-retour. C'est aussi un endroit dont on attend quelque chose et le plus souvent… une vue, à nouveau. Un endroit qui contribue à l'appréciation d'« une belle balade » :

> Inès : « T'as jamais fait au-dessus du lac d'Estaing ? […] Ben là, moi, c'est une de mes balades préférées. Tu longes le torrent. En fait c'est ça, la balade type pour moi, c'est longer un torrent […] Et puis, et puis, s'enfoncer, s'enfoncer, s'enfoncer… Et puis, ou tu vas vers un pic, ou tu vas vers un… un **cirque**. Quelque chose quoi ! qu'il y ait un but. »
>
> Fabienne : « Ah non ! non, c'est pas **plus** que le parcours [le but]. Mais c'est au moins à égalité avec le parcours. C'est-à-dire que dans les… quand je propose aux gens… quand je propose de leur faire faire une belle promenade, y'a les étapes intermédiaires du parcours et puis… Mais y'a aussi effectivement le but de la promenade. Je trouve que quand on a… quand on a fait une belle promenade, et qu'en **plus** on est **arrivé** quelque part, quoi, et le fait quand même qu'on avait un but… je trouve que c'est… c'est plus complet. »
>
> Fabienne : « Mais, il me semble que… pour une **belle** promenade, si tu veux, bien réussie, y'a **ces** plaisirs du long de la balade, c'est important et puis il faut une cerise sur le gâteau aussi, c'est lié… ben on est arrivé quelque part. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.3.2.3. La position particulière de la forêt sur le parcours

Rapidement et plusieurs fois citée plus haut, la forêt occupe une place singulière dans les itinéraires des participants. Souvent inévitable à un moment ou l'autre du parcours, c'est aussi, par excellence, le lieu où il ne faut surtout pas rester (j'y reviendrai) ou, à défaut, qui doit offrir des vues sur la montagne. En effet, pour les participants, l'absence de vue signifie l'absence de montagne. Une absence le plus souvent associée à la présence de la forêt ou, plus précisément, à un passage en forêt. Or, s'ils sont venus, c'est bien pour être en montagne et pour voir la montagne, non pas pour marcher en forêt, sous le couvert permanent des arbres :

> Odile : « L'important c'est que la balade soit belle. Alors, ce que je n'aime **pas**, c'est tout le temps à couvert. Quand tu est en montagne et puis que tu es toujours sous des arbres, et ben tu te dis : 'mais attends, la montagne elle est **où** là ?!' Ça, ça m'énerve un peu. Et c'est vrai que j'aime bien **découvrir** des paysages. Ça je… c'est… Des fois tu fais haaaann ! c'est tellement beau que… haaaann ! ça te coupe un peu la respiration. »
>
> Emma : « […] c'est vrai que le fait d'être à flanc, comme ça, je sais pas, c'est un endroit qui est vraiment sauvage et on se sent vraiment bien en montagne et à la fois comme on est à flanc, on voit la dénivelée et du coup… on se **sent** vraiment en hauteur… C'est différent. On a vraiment l'impression d'être en montagne. On n'est pas… coincé sur un chemin dans les bois, quoi. »

Mais la forêt n'est pas qu'un obstacle à la découverte des paysages ou la « partie un peu triste » d'un parcours. Elle peut aussi ménager une transition intéressante vers du plus impressionnant, vers du plus beau, ou bien laisser des vues considérables sur la montagne. En fait, les passages en forêt ne sont jamais tant appréciés que lorsque l'on est sûr d'en sortir ou lorsqu'elle offre des « trouées », des « fenêtres » sur la montagne, parce que la forêt assure la possibilité de marcher à l'ombre et une certaine diversité (contrastes et effets de surprise compris) sur le parcours :

> Odile : « C'est très sympa aussi… et puis bon, ça dépend de ce que tu fais mais c'est vrai que des fois, t'es obligé de marcher à couvert hein ! T'es complètement obligé de marcher à couvert… Et puis c'est vrai que tout d'un coup, une fenêtre, c'est vraiment sympa… c'est vraiment très chouette… »
>
> *Enquêtrice : « Ouais. Donc c'est pas pour le plaisir de marcher. Et donc quand vous partez marcher, c'est pareil, vous attendez un plaisir… visuel surtout ? »*
> Patricia : « Ben on attend… oui, de voir des belles choses, de… Enfin, on voit toujours des belles choses, sauf quand t'es sur un… quand tu découvres pas. Parce que c'est rare, dans une randonnée, qu'il y ait pas des trous, des trouées. »
> *Enquêtrice : « Ouais ? »*
> Patricia : « On aime bien la forêt, mais c'est vrai que… on est bien pour marcher en forêt.. »
> Philippe : « Mhmm »
> Patricia : « Parce que c'est à l'ombre quand il fait chaud. Mais on aime bien aussi les **trouées**. »
> *Enquêtrice : « Une balade en forêt sans trouée… »*
> Patricia : « Ah si, j'aime bien aussi. C'est… »
> Philippe : « Ben oui, c'est moins intéressant dans la mesure où tu découvres rien. C'est vraiment…
> Patricia : « Tu découvres **pas**. Tu découvres pas. »
> *Enquêtrice : « Quand vous parlez de découvrir, c'est quand même avant tout de la découverte à grande… des points de vue ? »*
> Patricia : « Oui. Ben la montagne, les points de vue, les sites, les… »
> Philippe : « Mais comme hier, si elle était un peu accidentée, elle était quand même intéressante justement parce qu'il y avait aussi des trouées. »
> [Entretien suivant]
> *Enquêtrice : « Toi, tu l'as trouvé comment la forêt ? »*
> Philippe : « Belle, belle, belle… Mais si tu veux, ça faisait un contraste entre cette forêt et puis le haut, j'veux dire…c'était tellement… 2 paysages différents… » (cf. Annexe 14.4).
>
> *Enquêtrice : « Et la forêt, du coup ? Vous l'appréciez ou .. ? »*
> Thomas : « Ah la forêt ? Oui ! Ah oui.. Oui.. A condition d'en sortir ! (rires) »
> *Enquêtrice : « Oui ? »*

> Thomas : « Mais traverser une forêt, oui, c'est agréable. C'est un habitat que… on rencontre des oiseaux… enfin, c'est pas la même chose. Ça varie le parcours. C'est… traverser une forêt avant d'arriver aux alpages, oui, c'est… c'est classique et j'allais dire presque nécessaire... (rires) »

En outre, même les participants qui n'évoquent pas, de façon générale, la forêt en termes très positifs, ont souligné des cas exceptionnels. Il arrive ainsi qu'ils changent d'avis sur la question de la forêt et se rallient à ceux qui la trouvent belle. Hervé, par exemple, qui insiste sur son peu d'attirance pour les forêts, admet la beauté de celle que nous avons traversée lors de notre seconde marche ensemble :

> Héloïse : « Ah j'ai aimé la forêt moi, j'avoue que.. je suis assez sensible à ces côtés de temps en temps, oui. Ça j'aime beaucoup. »
> Hervé : « Moi aussi. Je dirais, **pour une fois**…[…] Oui. j'ai trouvé la forêt belle.. »
> Héloïse : « Oui, mais là, elle était très belle »
> Hervé : « Oui. Ce que je reproche entre guillemets à la forêt c'est que, bon, ça bouche la vue. Donc… c'est pour ça que je n'aime pas trop, trop les forêts. Sauf pour le bénéfice de l'ombre, pour ces choses là. »
> Héloïse : « Mais y'avait des beaux arbres ! »
> Hervé : « Mais là, elle était très belle. »

Quant à Fabienne, pour qui la forêt marque le moment le « plus rasoir » d'un parcours au long duquel elle recherche des vues, elle reconnaît l'intérêt de certains passages en forêts, mais dans certaines conditions seulement, particulièrement lorsqu'elles ménagent des clairières ou apportent de l'ombre :

> Fabienne : « Y'a une autre forêt, une autre balade avec de la forêt que j'aime beaucoup aussi, parce que de temps en temps y'a… y'a des dégagements de prairies, si tu veux, avec des fleurs. […] Y'a aussi d'autres promenades avec des morceaux de forêt, que j'apprécie parce que, dans la balade, ça va être le moment où on sera à l'ombre, tu vois. »

Mais dans tous les cas, même magnifique, la forêt est et reste quelque chose que l'on « traverse »… et ce statut de passage est peut-être ce qui permet de l'apprécier positivement. En tout cas, « on dit 'on a traversé une belle forêt' », pas 'on a marché trois heures dans une belle forêt'. Du moins aucun des participants n'a présenté les choses en ces termes :

> *Enquêtrice : « Donc, là forêt, ouais… tu disais qu'elle pouvait être jolie, donc c'est pas forcément quelque chose qui est déplaisant sur un itinéraire ? »*
> Viviane : « Ah non ! Ah non, non ! Non, la forêt c'est magnifique hein ! Ah non.. Non, non, la forêt c'est magnifique, moi j'adore ça. Mais je veux dire que quelques fois y'a des endroits en forêt où on est encaissé, où… où y'a rien, les arbres… enfin, c'est dense, y'a pas couleurs, pas de… Non, non. Mais la forêt c'est joli, oui. ça fait partie des… quand on dit 'on a traversé une belle forêt', c'est vrai… là en ce moment, avec les couleurs, c'est magnifique. »

3.3.3. Apprécier la nature pour ce qu'elle donne à voir de « beau »

Directement lié à l'idée de profiter d'un parcours dans son ensemble est celle qui consiste à relever et apprécier tout ce que la montagne peut offrir de « beau ». J'ai conclu le point sur la dimension savante de l'expérience des marcheurs en évoquant l'idée que la flore et la faune pouvaient n'être qualifiées qu'en termes esthétiques. D'autres phénomènes ou objets naturels de l'espace sont particulièrement présents à travers la dimension esthétique. Ainsi, souvent, les différentes saisons sont présentées comme un plus dans la variété du décor que peut constituer la montagne. Dans le même ordre d'idées, les lacs sont parmi les objets qui suscitent le plus d'émotions, qui sont les plus recherchés, et pour des qualités variées.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.3.3.1. « Printemps, été, automne, hiver… et printemps »[194]

J'ai réalisé mon enquête autour d'une pratique de la marche en dehors de la période hivernale, période pendant laquelle on fait rarement de marche à pied, pendant laquelle il faut le plus souvent s'équiper de raquettes, de crampons, voire de skis. Mais les personnes que j'ai rencontrées font souvent référence aux caractéristiques propres à chaque saison en montagne, y compris l'hiver. Contrastes de couleurs, ambiances particulières, chaque saison participe à la beauté et à la diversité des paysages de montagne :

> *Enquêtrice : « Est-ce que en termes visuels il vous arrive encore d'être surpris par ce que vous voyez ? »*
> Romain : « Ben oui, on est toujours surpris. Parce que ça change tout le temps : l'automne, l'été, l'hiver, ça change tout le temps. Le panorama n'est jamais le même. (silence) ».

Mais s'il « y a un charme à toutes les saisons », il y en a tout de même une qui se dégage : le printemps, parce que c'est l'époque à laquelle la nature se réveille et parce que c'est aussi le moment où les marcheurs peuvent à nouveau emprunter les chemins :

> Odile : « Si ce que j'aime bien aussi, c'est au printemps, parce que au printemps t'as… ttt… c'est une ambiance, c'est quelque chose qui sss… mal s'exprimer mais tu sens que tout bouillonne autour de toi, tout vit, tout… T'as les prairies, pratiquement, qui bougent parce que tu sens que toutes les petites bestioles bougent là-dedans, l'herbe elle pousse, tu la vois presque pousser. Et t'as des fleurs, et t'as des arbustes fleuris et t'as les oiseaux qui chantent en veux-tu en voilà et t'as… Ça bouge quoi. C'est… Et c'est vrai qu'au printemps c'est un peu une merveille quoi. Mais… bon l'automne aussi peut être… Enfin, c'est encore pas tout à fait l'automne, c'est la transition là, mais l'automne peut être très beau aussi. Et puis l'hiver avec les grands arbres tout nus c'est aussi.. ça peut être aussi très, très, très beau. […] Je… bon, à vrai dire, je crois quand même que j'ai une petite préférence pour le printemps, c'est sûr oui. Oui, oui. Mais y'a un charme à toutes les saisons en fait. En plein hiver quand c'est… quand y'a plein de givre, que tout brille au soleil, c'est, c'est aussi pfff ! Marcher dans l'herbe qui est toute blanche, tu vois tous tes pas là, c'est, c'est… Et puis en plus, l'air vif c'est bien agréable aussi. Oui, j'ai une **toute** petite préférence pour le printemps, mais je crois que toutes les autres ont du charme aussi. »
>
> Viviane : « S'il y'a de l'eau et des fleurs, moi je suis ravie. »
> *Enquêtrice : « Donc après, quel que soit… ben oui, quel que soit le déroulement du parcours ? »*
> Viviane : « Ah oui, oui. Moi si je peux me… avoir un torrent et puis avoir une multitude de fleurs, des trucs différents, des couleurs différentes, ça me suffit. »
> *Enquêtrice : « Ouais. Et ça veut dire, alors, que tu as quand même une période de l'année où tu as plus de chances d'être… »*
> Viviane : « Oh ! Oui, au printemps y'a plus de… mais, mais tu sais pff ! pratiquement toute l'année, t'as quand même… si t'as pas les fleurs du printemps, t'as les couleurs rouges de l'automne, bon, c'est pas les fleurs, mais c'est un peu… c'est des couleurs.. Non. Je sais pas, une période de l'année… Si ! je peux pas dire que j'apprécie particulièrement l'hiver… bien que maintenant en faisant des raquettes, ça me… ça change. Mais non c'est vrai que… et puis je pense qu'au printemps, aussi, on redécouvre. On recommence quoi. Donc tu recommences, t'as le côté joli de la montagne fleurie et tout… »
>
> Gaëlle : « Oh ! c'est surtout des coups de cœur hein ! C'est envie d'aller… Une fois, la semaine dernière ou y'a 15 jours, c'était de voir le pic du Midi d'Ossau et puis... C'est un peu comme ça. C'est surtout par souvenir de ce que j'ai déjà fait hein. En fait c'est l'envie de revoir… En ce moment j'imagine que ça doit être très beau, voir le printemps à tel endroit… Cette vallée.. .»
>
> Thomas : « Une saison préférée ? »
> *Enquêtrice : « Oui. Ou une période plus courte ? »*
> Thomas : « Une période… Oh ! c'est la saison la plus moche, là, en ce moment (rires). »
> *Enquêtrice : « Oui ! c'est possible, oui ! (rires) »*
> Thomas : « Les jours sont courts, on sait pas quel temps il va faire. On n'est pas encore habitué à l'hiver mais c'est plus l'été. Je crois que c'est la moins agréable. Autrement, chacune des trois autres saisons a son charme… Le début de l'automne avec les feuillages, les couleurs. Le printemps parce qu'on a l'impression de revivre ! et puis l'été parce qu'on peut tout faire ! »
> *Enquêtrice : « Oui. C'est vrai »*

[194] Titre emprunté à un film du réalisateur coréen, Kim Ki-Duk.

Thomas : **«** Oui, je crois que la fin de l'automne, là, c'est le plus mauvais. Oui. L'hiver on a de très belles journées. Oui. »

L'hiver n'est, en effet, pas forcément en reste. Du moins, les marcheurs apprécient-ils particulièrement l'un des principaux symboles de l'hiver en montagne : la neige. Une neige qui peut, par endroit, persister jusqu'aux premiers jours de l'été (voire toute l'année), et qui apporte un élément de décor supplémentaire :

Enquêtrice : « Et sinon, à défaut de monter… de marcher de dessus, est-ce que… vous rechercheriez des paysages enneigés ou… »
Bénédicte : « Ah oui ! c'est joli. On aime bien cette saison parce que justement… c'est vrai que ça fait ressortir. On a été… on a eu fait des balades, et bien justement, celle d'Arlet, de la cascade de Banasse, là, on l'avait faite la première fois où y'avait encore, même pas sur notre de chemin, mais des paquets de neige.. »
Bruno : « Arlet était déjà enneigé.. »
Bénédicte : « Des… des choses comme ça qui soulignent le paysage… »

3.3.3.2. L'eau, le minéral, le végétal et l'animal

Quelle que soit la saison, les lacs, les pâturages, les sommets, parfois la forêt, les fleurs, les animaux, etc. sont autant d'éléments que les marcheurs apprécient de voir, parce qu'ils les trouvent « beaux » : question de couleurs notamment, mais aussi de texture, d'impressions, etc. Au delà, on se rend compte que ce sont aussi, pour eux, les éléments qui font que la montagne est… la montagne :

Enquêtrice : « Et qu'est-ce qui vous attire dans la montagne ? »
Patricia : « Ben les paysages ! »
Philippe : « La diver.. la diversité… »
Patricia : « … des paysages. Tu fais 100 mètres, tu n'as jamais le même.. t'as jamais le même paysage devant toi. »
Philippe : « Et puis la nature, les oiseaux.. . Les marmottes »
Patricia : « … les fleurs, les écureuils.. »
Philippe : « …qu'on voit de temps en temps. »
Patricia : « Je sais pas, c'est la nature… Enfin… la mer c'est bien la nature, mais c'est… »
Philippe : « Non, on peut pas comparer. »

3.3.3.2.1. Le lac, objet parmi les objets aquatiques et minéraux

Parmi les dix-huit marches que j'ai faites lors de mes observations, douze avaient pour objectif final (atteint ou non) ou étape(s) intermédiaire(s) l'arrivée à un lac. Et, de fait, le lac de montagne est, comme plusieurs participants l'ont souligné, l'un des éléments les plus caractéristiques des Pyrénées (notamment en comparaison avec les Alpes). C'est aussi l'un des objectifs de balade les plus courants :

Romain : « En général, ce qui en ressort, les gens, moi le premier, aller à un **lac.** C'est un but qui est toujours préférentiel. Atteindre un lac, ça plaît toujours, ça. C'est vrai, ça se détache de tout, oui. Un lac. Oh, souvent on va à une cabane, à droite, à gauche mais les gens sont contents quand on va à un lac. »

Odile : « Autrement… Si, parce que là j'aimerais bien aller voir tous les lacs… les lacs d'Orédon, Aumar, Aubert, j'aimerais bien les voir. Je les ai vus de là-haut, quand on avait fait le Turon du Néouvielle, avec Oscar [son ami], on avait fait le Turon du Néouvielle, une fois, et on voyait tout de là-haut. C'était d'une splendeur ! c'était vraiment… vraiment joli. »

Gaëlle : « Si, j'ai bien aimé aussi une randonnée qu'on a fait la semaine suivante, la semaine en juillet, nous sommes allés au lac de Bernatoire. C'est très joli. C'est un petit bijou de… le lac, vraiment comme … un lac de… un lac rond de cratère. Mais en fait c'est pas ça hein ! C'est pas un volcan. Il se trouve, je sais pas pourquoi, il est tout petit, tout rond, là, au sommet. Avec des couleurs sensationnelles. »

Enquêtrice : « Et c'est des éléments qui peuvent… jouer sur vos itinéraires ? »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Hervé : « Ah ! Ben c'est sûr que les **lacs**, bon, ce sont souvent des, quand on regarde les guides ce sont souvent des **buts** hein, ou des passages ... »
> *Enquêtrice : « Oui ? »*
> Hervé : « Oui, c'est toujours ... enfin c'est souvent ... souvent très joli. »

Mais il ne s'agit pas ici de n'importe quel lac. Ceux qui sont « en bas » et autour desquels les gens sont « saucissonnés » n'intéressent pas les participants. Ce sont ceux qui sont « en haut » qu'ils trouvent « beaux » :

> Odile : « Alors, des fois les lacs, oui, j'aime bien. Mais pas les lacs en bas, les lacs en haut. Parce que les lacs en bas, c'est toujours plus ou moins artificiel. Tandis qu'en haut c'est vraiment un creux d'eau et… avec la montagne autour, et puis c'est beau ! »

Le lac n'est cependant pas le seul objet aquatique convoité par les marcheurs : les torrents et les ruisseaux participent aussi au plaisir à marcher en montagne, pour leur fraîcheur, quand il fait chaud, mais aussi pour le bruit et l'ambiance générale qu'ils créent :

> *Enquêtrice : « Et vous disiez, tout à l'heure, que vous étiez lacs et paysages. Quand vous dites paysage, c'est de quel ordre ? »*
> Bénédicte : « Il faut qu'il y ait de l'eau quand même. »
> Bruno : « Oui, des ruisseaux, enfin des torrents. »
> Bénédicte : « Des cascades, des lacs. »
> Bruno : « Des choses comme ça. »
> Bénédicte : « Mais on est surtout lacs quand même, hein ! […] Ce qui va plutôt nous rebuter c'est quand on voit que c'est trop minéral. »

Tous les marcheurs ne rejettent pas le minéral. Certains l'apprécient au même titre que les lacs et lui reconnaissent parfois une autre beauté que celle uniquement visuelle. Ainsi, pour Fabienne, chez qui la vue est primordiale en montagne, un « bel écho » est aussi appréciable :

> Fabienne : « Oui. Oui. Ça doit être ma propre sensibilité à moi, si tu veux, j'ai l'impression que, il faut qu'il y ait une récompense, tu vois. […]. Et c'est vrai que pour moi, la récompense, c'est facilement.. c'est un lac **ou** un sommet. »

> Fabienne : « Alors justement, parmi les plaisirs qu'on peut avoir sur un parcours, c'est si, par exemple, sur le parcours il peut y avoir un écho, c'est le cas du lac de Lhurs par exemple. On dit ben.. je dis aux enfants : 'Tu verras y'a un lac et puis je vais te montrer, y'a un bel écho', tu vois. »

D'autres préfèrent finalement le minéral au reste, même s'ils ne refusent pas quelques étendues vertes :

> Quentin : « Ouais. Moi j'aime bien l'univers… tout du minéral quoi. L'univers… Je suis pas forcément trop… petite forêt. J'aime bien ça aussi quoi, mais à la limite je préfère la voir d'en haut quoi. Plutôt que d'être dans le milieu. Si, ouais, sinon les prairies d'altitude j'aime bien ça aussi, les étendues d'herbe. Et… ouais, enneigée, quand même, j'aime bien la montagne enneigée. »

3.3.3.2.2. La faune et la flore : petits objets entre dimensions savante et esthétique

La faune et la flore, enfin, ont la particularité de faire un lien entre dimensions savante et esthétique de l'expérience. Certains participants se concentrent sur la première, d'autres sur la seconde, d'autres encore associent les deux. C'est à ces deux derniers cas que je m'intéresse ici, du moins à la façon dont les marcheurs identifient et qualifient flore et faune en termes de plaisir esthétique, le plaisir de voir de grandes et belles étendues fleuries ou l'edelweiss au sommet, de surprendre des marmottes, des isards et, pourquoi pas, l'ours. Les marcheurs n'expriment pas d'attrait exclusif pour les fleurs ou pour les animaux. Les deux sont en effet le plus souvent associés :

> *Enquêtrice : « Et voir… c'est voir, comment dire, des choses en général, des traces, des petits éléments en particulier ? »*

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Odile : « Ben c'est tout, un peu. Oui, parce que moi j'adore quand, par exemple – tu parles de traces – j'adore quand y'a des animaux. On a vu des troupeaux d'isards, d'une cinquantaine d'isards, haaaann !… tu te dis : 'moi je peine à marcher, je peine à grimper, eux ils sautent d'un truc à l'autre', c'est quelque chose de… absolument fantastique. L'an dernier quand on a vu l'ours… haaaann ! c'était, ben c'était quelque chose d'extraordinaire. Parce qu'on est allé le dire après au Parc national, on a fait tout un compte-rendu là-dessus, en fait ils avaient retrouvé l'ours qu'ils avaient perdu en Espagne, donc ben c'est quelque chose de fantastique. T'as des fleurs, ben les fleurs, au printemps ou en été, c'est quelque chose de haaa !… les… cette année, là, on a vu des immensités bleues, ou jaunes ou roses ou tout mélangé, c'est… pff ! t'es en extase devant, quoi. Tu te dis : 'On voudrait faire un jardin comme ça, on pourrait pas y arriver'. Non, mais c'est vrai, c'est… haaa ! Ou alors t'es dans les rochers, la caillasse, tout ce que tu veux, et puis tout d'un coup, **là !** t'as une toute petite fleur bleue qui pousse, on sait pas comment, ben… Ouais, t'es, t'es… Ou alors, tout d'un coup, c'est un isard tout seul, un chamois tout seul, là, qui se balade. »
>
> *Enquêtrice : « Sur les deux balades qu'on a faites, qu'est-ce que tu en as retenu ? Si tu peux me les raconter…* […] »
> Gaëlle : « Les animaux là… À première vue, tu vois, ce qui me reste aussi, c'est les animaux autour des… au delà des granges, tu sais, vers le lac de Bassia, là. Ouais, c'était le lac de Bassia…qu'on a raté. Ouais là, la végétation, ces pelouses de fleurs, là, c'était sensationnel. A en rêver ! »
>
> Héloïse : « Et puis bon, la marmotte ! ça c'était extraordinaire, cette marmotte sur ce rocher. J'ai trouvé ça… il se retournait presque pour se faire photographier (rires). J'avais pas vu ça encore de si près, c'était extraordinaire ! j'ai trouvé ça très beau. Les fleurs, hein ! les fleurs sont belles, les couleurs. J'en ai vu de belles. C'est la première fois je pense que j'ai vu autant de fleurs.. »

Et quand certains n'insistent que sur la flore ou que sur la faune, c'est même, au delà, sur un animal ou une espèce végétale, à travers le récit d'un souvenir plus ancré, plus précis que les autres :

> Gaëlle : « Du côté de Riglos, là, de Malos de Riglos, c'est maintenant que c'est beau, parce que la lumière elle va.. le soleil il va arriver… y'a plus du tout de végétation, donc c'est roux.[…] Mais c'est pelé parce qu'il y a pas de végétation, y'a que les… la seule végétation ce sont dans amandiers, des vignes… quelques vignes rases et puis quand même encore des beaux sommets et puis... y'a plus du tout… y'a plus du tout d'herbe, à cette saison, y'a plus du tout d'herbe donc c'est roux. Roux, le soleil couchant roux, le… qui rougit tout ça, les lumières rasantes de l'hiver… C'est… et puis alors, là-bas, le souvenir que j'ai, c'est les églantiers. Tu sais y'a beaucoup d'églantiers, là-bas... Enfin, dans les Pyrénées y'a des églantiers. Donc l'hiver, il reste ces fruits rouges. Voilà, t'as plus que ça. Alors c'est que de l'ocre et des… de l'ocre et du rouge. C'est trop beau ça. Ouais… »

3.3.4. Capturer la beauté de la montagne

Pour les participants, marcher en montagne est un parcours en soi et non pas uniquement ce qui mène à un but. C'est donc sur tout le parcours qu'ils recherchent des vues et des points de vue, autrement dit l'occasion et le seul moyen de voir et de se sentir véritablement en montagne, de "capturer" la montagne, sa beauté. Une capture parfois renforcée, prolongée par l'acte photographique.

3.3.4.1. Saisir l'étendue de la montagne par le point de vue

Parvenir à une vue dégagée, quitte à repasser en forêt ou par des chemins plus encaissés ensuite, est un critère important dans l'appréciation esthétique d'une sortie. Parmi les marches que j'ai faites avec les différents participants, c'est assez systématiquement que nous nous arrêtions dans des endroits dégagés qui, dans le meilleur des cas, offraient aussi un point de vue sur les alentours. À quelques rares occasions près (de grandes forêts notamment) les pauses ne se déroulaient pas dans un lieu fermé : nous décidions de sortir de la forêt ou

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

d'atteindre le col pour reprendre notre souffle. Parfois, aussi, une trouée à travers les feuillages ou une crête nous donnait l'occasion de nous arrêter, là encore pour souffler.

Plusieurs participants insistent sur l'importance des « panoramas », des « points de vue », des « trouées » pour réellement ressentir la montagne. Ils veulent découvrir des paysages et bénéficier – ou faire profiter à d'autres – du spectacle qu'offrent certains points de vue, que ce soit au gré ou au terme du parcours. Héloïse, qui n'est pas particulièrement attirée par les sommets ou les crêtes, reconnaît pourtant la fascination ressentie lors d'un passage plus « aérien » :

> Héloïse : « Les crêtes, dis, par là, l'année dernière, au Pays basque, ça j'étais assez... fascinée. C'était beau ça ! Oui, quand tu vois la limite ... c'était très, très beau ».

Quant à Mathieu et son fils, Maxime, chacun possède son beau point de vue depuis la montagne autour de Villelongue, l'un pour aller s'y promener, l'autre pour emmener des gens :

> Mathieu : « On va pas particulièrement se promener… Moi je vais des fois en face, parce qu'il y a un point de vue magnifique. »
>
> Maxime : « Y a un chouette point de vue depuis là en haut, depuis la crête. Ça, ça nous arrive d'y partir s'y balader, amener les amis parce que on monte en voiture, ensuite on marche en traversée, ça c'est sympa sympa. »

C'est souvent au terme d'une ascension que les marcheurs évoquent les émotions les plus fortes face à des vues qui les touchent et à la possibilité de « dominer tout le pays »[195] :

> *Enquêtrice : « Oui, y'a pas quelque chose qui se dégage [parmi tes souvenirs] ? »*
> Noël : « Oui peut-être le plus spectaculaire, hein, le sommet de Aguerri. Bon, ce sommet c'est…. Il est sur la Bouche de l'Enfer, tu sais ? Bon, il est là. Alors tu vois ce qu'il y a d'un côté de la vallée et ce qu'il y de l'autre côté de la vallée. Alors tu vois une panoramique incroyable ! et il faisait beau le jour où on a monté. Alors pff ! »
> *Enquêtrice : « Donc c'est un souvenir pour la vue que tu as eue au sommet ? »*
> Noël : « Ouais. C'est le sommet plus… J'ai fait 4 ou 5 sommets dans la vallée et celui là, pour moi c'est le plus… c'est celui qui m'a touché le plus ouais, davantage. »
>
> Thomas : « Ah, ben je prends un exemple, la première que je suis arrivé en haut de l'Ossau j'avais 61 ans. Je croyais pas qu'à 61 ans on pouvait monter à l'Ossau encore. Bon, ben une fois arrivé en haut… »
> Romain : « Satisfaction personnelle »
> Thomas : « C'était extraordinaire quoi ! La découverte du paysage et puis voir que de ce sommet mythique on dominait tout le pays. A force de l'avoir vu tous les jours cet Ossau, ben on était quand même dessus quoi ! »

Mais pour ce qui est du parcours et à défaut de monter très haut, il faut passer un cap – déjà évoqué plus haut – : la forêt. Ce n'est qu'une fois sorti de la forêt que l'on est définitivement assuré d'avoir de belles vues (jusqu'à la prochaine, du moins, ne serait-ce que celle du retour), y compris une vue sur la forêt :

> *Enquêtrice : « Pour finir, comment vous décririez les paysages d'ici ? »*
> Clara : « Ben y a beaucoup de vert, de la forêt, j'aime bien aller en hauteur, en haut de la montagne, comme maintenant vous allez avoir les rhododendrons, c'est magnifique… y a la saison des myrtilles en haut, bon y a pas de forêt… Bon moi j'aime pas trop la forêt en fait, je préfère plus haut, la haute montagne, il y a une belle vue, je me sens vraiment mieux très haut. Maintenant que je ne peux pas trop marcher, je vais sur les crêtes , ça me plaît beaucoup. »
>
> Emma : « Et puis mis à part ça… c'est peut-être parce qu'en forêt on voit pas, on n'a pas de perspective. Donc on n'a pas de grande vue sur l'étendue… J'aime bien les grands espaces… libres, j'aime beaucoup. Et… et c'est vrai qu'en forêt on n'a pas de ça. On voit pas. Je préfère être au-dessus de la forêt et voir la forêt ! »

[195] Des émotions qui ne sont pas indépendantes de l'idée d'une performance physique. À ce sujet voir le point sur la dimension corporelle de l'expérience.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Quentin « Et puis en fait le… c'est aussi, parce que…quand on est dans cet… cet environnement minéral, ça veut dire que, déjà, qu'on est haut quoi. J'aimais bien ça ou j'aime toujours ça d'ailleurs, le fait d'être un peu au dessus quoi…puisque c'est le dernier étage en fait… Mais là, de plus en plus, ouais, j'aime bien les petites crêtes herbeuses, le relief un peu plus doux quoi… Enfin, j'aime bien varier, ouais, de plus en plus… […] Voilà, là, je…j'sais pas, je crache plus du tout sur faire une petite balade à 2000 mètres…2500 mètres, toute tranquille… Au dessus des forêts quand même, parce que sinon, on voit rien… mais juste à la limite des forêts, là, comment ça s'appelle ?… l'étage subalpin, voilà… entre les forêts et la limite de l'herbe quoi… »

3.3.4.2. Mettre la beauté de la montagne en boite

Parfois un bel instant, souvent une belle vue, la photographie reste le moyen de capturer le beau pour en garder une trace ; un moyen aussi de conserver, indirectement, la force des émotions liées à une vue. J'ai expliqué que les participants prenaient peu de photos (et souvent moins qu'auparavant) et que certains préféraient celles avec des personnes du groupe. Il n'en reste pas moins quelques marcheurs qui apprécient encore la photographie « de paysage ». Noël, par exemple, photographe amateur, « pratique la randonnée et la photographie de nature », une forme de pratique particulière où il part à la recherche de « belles photos » :

> Noël : « Si j'ai fait des belles photos à la moitié du chemin, pour moi ça y est, la randonnée est réussie. »

> Noël : « Si c'est une balade photos, pour faire des photos pour mon but… pour ma collection quoi, pour faire des expos… Oui, je peux faire… Bon, j'y vais tout seul, je connais l'endroit déjà, avant, et je vais avec tout l'équipe[ment] pour faire les photos. »

Quant à Hervé, c'est le plaisir de la photographie qui l'a poussé à aller en montagne et, une fois rendu, à aller toujours plus haut, en quête de points de vue et de clichés :

> Hervé : « […] Mais c'est aussi, oui, la motivation comme a dit Héloïse, moi, c'est pareil hein ! C'est avant tout la découverte des paysages. Personnellement, je suis venu à la montagne, je dirais, par la photographie quoi. C'est… moi j'aimais bien la photographie, de paysage notamment. Donc petit à petit j'ai eu envie d'aller un peu plus loin, un peu plus haut, d'avoir de beaux coups d'œil. Et puis en même temps j'ai pris plaisir à marcher, à… ben à progresser… »

Pour d'autres, il s'agit seulement de fixer un moment, un objet ou un lieu particulier, au gré de leurs découvertes ou de la lumière de l'instant. Il s'agit aussi de retrouver des émotions vécues sur place, à travers les souvenirs liés aux images. Parfois il est impératif qu'ils aient eux-mêmes pris les photos (Odile), parfois non (Héloïse ne prend pas de photos) :

> Odile : « […] L'appareil photo, ben l'appareil photo… il marche pas trop mon appareil et puis comme Patricia a pris le sien… mais… Bon, ça te donne qu'une vague idée des choses mais ça te refixe le paysage, ça te redonne tes émotions que t'as eues quand tu l'as vu, ouais. J'aime beaucoup. Je prends **énormément** de photos. »
> *Enquêtrice : « Que tu prends toi, quoi. »*
> Odile : « Ah oui, que je prends moi. Quand les autres les prennent, j'ai pas le même souvenir sur la photo. »
> *Enquêtrice : « Oui, bien sûr. Et des photos de… ? »*
> Odile : « De paysage, de tout. De fleurs. Je prends toujours des fleurs quand j'ai mon appareil. Ouais, un peu de tout. Pour me rappeler après comment c'était. Quand je trouve beau, ben je m'arrête. »

> *Enquêtrice : « D'accord.. par le fait de voir les photos, quoi… »*
> Héloïse : « Oui…oui, oui…ça fait du bien… »
> Hervé : « Oui, je crois qu'on retrouve la sensation qu'on a **quand** on est dans le paysage, là, sur le terrain… Cette sensation de…de… »
> Héloïse : « Des petits détails comme ça… »
> Hervé : « De liberté…on se sent… Ouais, on est détendu, parce qu'on n'a pas de contraintes, puis on profite de… d'une **beauté** quoi !…à revoir la photo, c'est un peu la même chose qu'on ressent… »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Héloïse : « Ça repose… Enfin, oui, c'est comme ça, moi, ça me repose… Mais la nature me repose… c'est vrai »

3.3.5. Etre déçu par le laid… ou l'absence de beau

J'ai largement développé l'attrait, le plaisir qu'ont les marcheurs à imaginer ou voir de belles choses en montagne. Les participants mobilisent véritablement un registre esthétique dans leurs récits de marches, qu'il s'agisse d'anticiper leurs sorties, de prévoir et d'apprécier un itinéraire ou encore de qualifier et comparer des lieux et des objets de l'espace. Pourtant la dimension esthétique de leur expérience ne se cantonne pas dans la recherche et la satisfaction au contact du « beau ». L'idée était sous-entendue dans le récit de l'expérience de Romain à Font-Romeu[196] : il est aussi des cas où c'est l'absence de beau ou la présence du laid qui entraîne des déceptions.

3.3.5.1. Ne rien voir, ni rien ressentir, c'est toujours un peu décevant

Partir, marcher plusieurs heures et ne rien voir du tout conduit le plus souvent à des déceptions. Et s'il est un ennemi du marcheur, en termes de vue, c'est le brouillard. Dans ces conditions, on ne voit pas plus « à 3 mètres » qu'au loin. Le brouillard est quelque chose de frustrant pour les participants :

Bénédicte : « Si quelques fois, si on a été frustré c'est parce qu'il y avait du brouillard et qu'on n'y voyait rien. Mais c'est tout (rires). »
Bruno : « Ça c'est la météo ! »
Bénédicte : « Ça, ça fait partie de… Mais c'est rare qu'on revienne déçu d'une balade. Sauf quand on a été obligé de faire demi-tour… »
Bruno : « Demi-tour, oui, qu'on n'a pas pu retourner… »
Bénédicte : « Parce qu'il y avait du brouillard. »
Bruno : « Qu'on a perdu complètement les sentiers, parce qu'on savait plus [où on était]. »

Romain : « Et quand il y a du brouillard on est frustré parce qu'on voit rien. Alors là… c'est .. c'est.. On est au bord d'un lac, on voit même pas… oh ! Quel dommage, quel dommage ! et voilà quoi. »

Plutôt que de prendre le risque de ne rien voir, les marcheurs préfèrent parfois ne pas partir, et d'autant plus s'ils ont prévu une ascension :

Hervé **:** « On avait prévu une 4ème balade là en… en Espagne, donc, là où on s'est contenté de faire du tourisme… parce que là aussi, bon, c'était… c'était de faire un petit sommet mais qui donne un très, très beau coup d'œil quand c'est dégagé. Comme c'était pas dégagé, c'est-à-dire… le but c'était de voir tout le massif du Mont Perdu et… disons le versant espagnol, tous les sommets de Gavarnie, et comme on ne voyait rien, bon, on n'a pas tenté de faire le sommet… On a fait du tourisme dans les villages alentour. »

Mais le brouillard n'est pas le seul objet de frustration, la seule cause d'absence de vues : outre les marches sous la pluie, celles en cul-de-sac, où il faut faire demi-tour alors que l'on est persuadé qu'il faudrait poursuivre un peu pour avoir une « vue superbe », sont aussi assez décevantes. Et elles ne sont pas rares : il y a notamment celles où l'on marche en forêt d'exploitation sur des chemins dont la configuration évolue parfois au gré des coupes. Lors de ma seconde sortie avec Patricia, Odile et Philippe, nous nous somme retrouvés dans cette situation, à faire demi-tour toutes les… demi-heures, explorant successivement des chemins invisibles sur notre carte. Odile et Philippe avaient d'ailleurs rencontré des conditions de marche similaires l'année précédente :

*Enquêtrice : « Mais vous pensez que ça pourrait vous **gâcher** une balade d'en avoir trop bavé ? »*

[196] Voir plus haut : 3.3.1.2.1. L'esthétique comme critère de comparaison.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Philippe : « Ah !… une l'année dernière… Quand on a proposé… Toi [à Patricia], tu te souviens ? on était parti de St Lary, on avait pris la direction de la vallée d'Arreau et on avait laissé la voiture… j'sais plus... Tu te souviens ? et… t'avais commencé la balade avec nous et tu es revenue à la voiture. Avec Odile, on a continué un sentier qui débouchait sur rien… t'avais que des… que des… C'était complètement bouché… t'avais aucune jouissance à marcher parce que tu voyais rien… on avait rebroussé chemin… C'est la seule fois qu'on a fait ça d'ailleurs : rebrousser chemin… »

Il existe aussi des exceptions. Elles sont de deux ordres, l'un lié aux participants et l'autre aux conditions météorologiques. Dans ce dernier cas, il s'agit de la mer de nuages. Suprême récompense au terme d'une marche dans le brouillard, la mer de nuages c'est la possibilité de contrer la déception et d'oublier des difficultés à peine surmontées :

> Camille : « Oui ! [la mer de nuages] ça aurait tout effacé. Moi c'est.. ben c'est le fait qu'on va… Là c'était l'idée d'aller au-dessus et de voir quelque chose et finalement on n'a **rien** vu du début à la fin. À la limite on aurait marché pendant.… Bon, on est parti 5 heures au total, je crois que c'est ça, ou 5 heures et demi. On marche 3 heures 45, pour, le dernier quart d'heure, avoir une vue splendide, bon, ben voilà. Mais là, on n'a rien vu du début à la fin, on le savait, à la fin il se mettait à pleuvoir. Bon… »

> Damien : « Et la mer de nuages c'est quelque chose de très beau, par contre. Je pense que ça vaut presque le coup d'être dans la mélasse au début, si on a le droit à la mer de nuages en haut. »

> Wilfried : « Un bon souvenir ? (soupir) Si beh j'avais, ouais, celui-là, c'est vrai que, une fois j'étais au Mont Perdu, depuis Gavarnie là, une journée, dans le brouillard, avec une personne qui voulait à tout prix faire le Mont Perdu et qui marchait pas bien. Et puis, donc on a marché toute la journée dans le brouillard, bon avec, tous les problèmes avec quelqu'un qui n'a pas la condition physique, qui marche pas bien, tout, et puis après, alors, à la fin, pour résumer, à 7 heures le soir on s'est séparé parce que lui il restait en Espagne, côté espagnol, le refuge, et moi je rentrais. Et quand je suis rentré à Gavarnie, quand je suis arrivé, mais il faut connaître un peu, sur les crêtes à 3000 mètres, à un moment donné tous les nuages sont partis côté espagnol, je voyais la montagne, mais alors d'une clarté, et côté français, j'avais une mer de nuages, à 9 heures, ou à 8 heures le soir, une mer de nuages sous les pieds, et le sommet qui dépassait, et ça c'est un souvenir ! »

L'autre cas est celui des personnes pour lesquelles « le brouillard en montagne, c'est super ». Ce sont là les termes de Léo, qui ne voit absolument pas dans le brouillard un obstacle à la beauté de la montagne, bien au contraire :

> *Enquêteur : « Et il t'arrive de prendre des risques, ou t'as l'impression d'en prendre ou ? …*
> Léo : « Ça m'est arrivé, ça m'est arrivé des fois de…ça m'est arrivé ouais, sur Cauterets ça m'est arrivé, même une fois j'me suis vautré, enfin vautré, pas au sens de tomber [incompréhensible], j'ai fait c'tte sortie con, j'me suis planté dans le brouillard… Parce que j'adore le brouillard en montagne, c'est super hein, c'est joli, les sapinières c'est super quand y a du brouillard quoi ! »

Finalement, en dehors des marcheurs qui, comme Léo, apprécient les « mauvaises » conditions météorologiques (ils parlent de « mauvais temps »), le beau temps à un rôle important dans l'esthétique d'une marche. Comme le soulignait Bruno, lors de notre premier contact téléphonique, « ça gâche le plaisir s'il fait mauvais temps ». Mais les participants ne sont pas à court ni de solutions de repli, ni d'une certaine désinvolture. Gaëlle, lorsqu'il ne fait pas beau, reporte facilement son regard vers l'observation scientifique[197], qu'il s'agisse de pierres ou de fleurs :

> Gaëlle : « Et puis on va prévoir des solutions en cas de mauvais temps. Je sais pas, y'a peut-être pas beaucoup de possibilités en cas de mauvais temps, hein ! Regarder les fleurs… ou.. »

Quant à Inès, elle souligne que le mauvais temps n'est pas une question de malchance, mais, qu'à l'inverse, c'est quand il fait beau que l'on a de la chance :

> Inès : « Mais il faut savoir que, au fond, la montagne… le mauvais temps est comment dire ? un peu le corollaire de la montagne quoi. Il faut pas dire : J'ai pas de chance, il fait mauvais. Ce

[197] Voir aussi la dimension savante de l'expérience.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> serait pas la montagne s'il n'y avait pas de mauvais temps. Ça peut arriver qu'on ait des journées de ciel bleu, c'est formidable. […] Donc le mauvais temps ils est… je crois qu'il y est plus souvent que le beau temps, en montagne, hein ! Enfin, il me semble. »

3.3.5.2. Les gens, un point noir dans la beauté de la montagne ?

Nombreux sont les marcheurs qui trouvent dans la présence de ceux qu'ils n'ont pas choisi de voir ou d'apercevoir[198], un facteur de déception, comme si les personnes pouvaient rendre laide la montagne et même lui ôter ce qu'elle a de vrai, une idée de nature vierge :

> Noël : « À part ça… je cherche aussi que le paysage soit… vierge un peu, hein ! sans touché par la main de l'homme quoi. On cherche la nature comme elle est. C'est pour ça que chaque fois on monte un peu plus haut, peut-être. Parce que bon, la forêt, y'a des fois que tu trouves, pfff !… qu'ils ont coupé les arbres, y'a toute le poubelle par là, pff ! Bon, ça commence à être un peu… hein ! Mais on aime un peu plus le paysage plus dur, peut-être hein ! La pierre. Les sommets, surtout. »

Ce sont souvent aussi les gens (les autres) qui sont pointés du doigt pour enlaidir la montagne : les « salauds d'Espagnols » (Romain) pour les uns, ceux qui laissent leurs poubelles et déchets pour les autres, y compris les montagnards. Ainsi, si Maxime note une amélioration, il souligne aussi qu'il reste des choses à faire :

> Maxime : « Y a une chose quand même que j'ai vu évoluer : c'est la propreté, parce que quand même, les décharges sauvages partout, c'est fini tout ça, ça c'est chouette, et la nature est plus propre, le tour des maisons, on voyait toujours des tas de trucs entassés, c'est fini, c'est propre. C'est vrai que le paysage s'est amélioré, franchement amélioré, c'est chouette. Bon, il y a encore à faire, au niveau entretien des bâtiments mais ça on peut pas imposer aux gens parce que c'est une question de finance, mais après… »

En fait, sauf exceptions[199], ce sont toujours les gens qui sont facteurs de "laid" en montagne. C'est particulièrement le cas chez Inès qui, quels que soient le lieu et le parcours, cherche à éviter de voir tout symbole de la foule, particulièrement les villes. Un « lieu qui est beau » est, pour elle, un lieu « loin des gens » :

> Inès : « Et alors ce que je déteste absolument et qu'il le sait pourtant [Jacques], c'est que j'avais la vue sur, je sais plus ce que c'est, Lannemezan ou… la vue sur la plaine d'un côté et la vue sur la vallée d'Aure en bas, quoi, sur les villages. Bon, moi, je dis marcher pour se trouver… et puis on n'a pas marché beaucoup… marcher pour se trouver encore… Moi il faut que je sois coupée des… des villes, de la plaine. Sentir que je m'enfonce dans la montagne. »

> Inès : « Ben je sais, bon, y'a toujours la randonnée, dans un lieu qui est beau, avec des.. des.. Le silence, moi, surtout. Loin de gens (rires). J'ai oublié de te dire ça : loin des gens, hein ! J'ai horreur de la foule. Il faut qu'il y ait personne. Des animaux, en dehors de l'ours. »

Mais les traces humaines ne sont pourtant pas toujours dépréciées, notamment quand elles évoquent un savoir-faire. Ainsi, Odile – pourtant friande de points de vues et de lacs – n'a retenu d'une marche faite ensemble quasiment que les granges, que nous avons parfois longées, parfois seulement aperçues, et des signes d'une présence humaine (cf. Annexe 14.3) :

> Odile : « Les paysages, quand tu te… à l'aller on n'avait pas trop de paysages **devant** nous. À part Soulan, qu'on a vu un petit peu sur la droite. On n'avait pas trop de paysages devant nous. Par contre, derrière, on a vu les granges, on a vu… c'était superbe, c'était vraiment magnifique. […] Les granges, là-bas, moi je les trouve super sympas aussi, je les trouve très belles, les granges de Lias. Elles sont très, très belles. »
> [entretien suivant]
> *Enquêtrice : « Et au final, si tu avais **une** image, presque une photo à rapporter de l'après-midi, ça serait quoi ? »*

[198] Les « mauvaises » rencontres, en opposition aux « bonnes » décrites dans la dimension sociale de l'expérience.

[199] Romain et Emma pour qui Font Romeu et sa forêt sont « moches » et Thomas qui trouve que la fin de l'automne est « la saison la plus moche ».

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Odile : « Je crois que c'est les granges [Grascouéou] avec les villages en bas. Ma photo c'est ça […] Le contraste, un peu, entre la montagne et puis les petits villages, là. La plaine peuplée en bas… Et puis tout ça fait un ensemble absolument superbe quoi. C'est… Ouais je crois que c'est cette photo là, oui, que j'ai vraiment dans la tête. C'est vraiment ça. »

Pour d'autres, c'est plutôt le savoir-faire agricole qui est à rapprocher d'une appréciation esthétique de la montagne. C'est un aspect que l'on retrouve particulièrement chez quelques habitants de Villelongue :

> Clara : « Oh la la ! mais c'est plus pareil. La montagne là, il est poussé plein de forêt, mais c'est fini quoi. Avec tout les près qu'il y avait…il y avait que des près c'était **super** beau, super propre on aurait dit des pelouses. Il y en a encore un peu, il y en a encore à Ortiac là, ces deux vieux garçons qui font encore tout à la faux. »
>
> *Enquêtrice : « Et par rapport à la végétation ? »*
> Simon : « Ben la végétation, j'vous ai dit, bien sûr, oui, les friches… En altitude, au niveau de Hérou… Parce que ce plateau est magnifique, vous avez vu, magnifique, tout plat, bon c'est magnifique, bon même s'il y a une pente dans certains prés, c'est soit pacagé, soit fauché. Là c'est propre, là on peut pas dire, je pense que tous les prés sont propres. Sur Prade aussi. Bon après, ce qui est vilain, c'est dans la pente entre Ortiac et Hérou. C'est pentu, donc ça a été abandonné. Alors là, la végétation… »
>
> *Enquêtrice : « Et les paysages, par exemple là-haut, sur les plateaux, à votre avis ça va évoluer comment ? »*
> Simon : « Les paysages ? Beh, j'espère, moi, qu'y aura toujours des agriculteurs. C'est ça ! Parce que quand même une montagne, avec le bétail, c'est beau ! Et puis ça entretient. Sinon, là c'est certain que la forêt va prendre le dessus. Bon, y en aura peut-être un peu trop, quoi. Et puis il faut concilier un peu tout : forêt, prairies, estives… pâturages. Non, je crois qu'actuellement, bon, c'qu'y a, personnellement, je le disais à Ludovic, ça manque de brebis. »
>
> Maxime : « Y a encore nos deux voisins qui fauchent les prés à la faux, ça c'est beau ! c'est comme ça [fait un geste]. Quand on va à la bergerie, ça c'est chouette mais avant ils étaient 4 à faucher dans la maison là : les deux fils, le père et l'oncle. Ils faisait tout, c'était joli, avant, ils faisaient même là-haut, mais c'est fini, ils le font plus, ça deviendra une friche, un jour. »

C'est, dans ces quelques témoignages, à travers la propreté des prés fauchés, l'entretien des pâturages, les troupeaux, autrement dit tout ce qui évoque une agriculture traditionnelle en montagne, que les participants parlent de beauté de la montagne.

Conclusion.

Dans la dimension esthétique de l'expérience des marcheurs, tout est bon et beau à voir et ressentir, surtout les lacs d'altitude, sauf peut-être les gens et la forêt (en tout cas trop de gens et une trop grande forêt). Une forêt qui occupe par ailleurs une place singulière dans les récits des participants, qui ne donnent jamais d'avis définitif quant à la façon dont ils l'apprécient. Elle est un objet tantôt de diversité tantôt de monotonie. Elle est à la fois ce qui est beau, un écrin de la beauté de la montagne (trouée), une mise en valeur de la beauté (sortir de la forêt) ou, encore, un obstacle à la perception de cette beauté. Quoiqu'il en soit, la totale déception semble quasi impossible : la montagne offre toujours une satisfaction esthétique, la possibilité de satisfaire le « bonheur des yeux » qu'on est venu chercher, parce qu'« en montagne, même quand c'est pas beau, c'est quand même beau… » (Bénédicte). En outre, si les marcheurs font quelques références à des images (matérielles) de montagne – particulièrement les cartes et les guides lorsqu'ils préparent et les photos faites sur place – leur **relation esthétique à l'espace se joue plus sur leur vécu, sur leurs souvenirs**. C'est une relation qui se construit sur la multiplication des marches et sur l'ensemble d'un parcours. Finalement, pour les personnes enquêtées, il n'est pas tant question de préférer un seul lieu ou

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

un seul objet de l'espace, que d'apprécier la diversité que peuvent offrir les itinéraires en montagne.

C'est véritablement dans cette diversité – parfois directement opposée à la « monotonie » – qu'ils nourrissent leur plaisir esthétique. Et si celui-ci est **très largement visuel et centré sur la « découverte de paysages »,** il **laisse aussi leur place aux odeurs ou à certaines ambiances** qui se dégagent d'un lieu. Et s'il est tout aussi largement tourné vers des éléments et phénomènes qui prennent peu en compte la présence humaine[200], les marcheurs ne négligent pas les manifestations de cette dernière. Il est alors des cas où **l'esthétique renvoie à une notion d'authenticité**. Je pense en particulier à Inès qui a « horreur de la foule », mais qui peut concevoir de saluer le « randonneur en haut à 2500 ». L'idée se retrouve aussi dans l'appréciation d'éléments du bâti montagnard, qu'il s'agisse des granges, des cabanes ou de petits abris. Dans d'autres cas, **c'est à une idée de propreté que la beauté est assimilée**, soit que l'on reproche à l'homme de salir la montagne (du moins utilisent-ils les termes « sale », « poubelle »), soit que l'on regrette qu'il ne soit plus là pour la rendre « propre ». Cet aspect renforce un phénomène qui émerge de façon générale des récits recueillis : au delà de la seule perception d'une beauté, c'est à ce que signifie cette beauté que les marcheurs font référence, en termes de sensations, d'émotions mais aussi d'évolution de la montagne. Et parfois, certains marcheurs l'ont clairement exprimé, quand les paysages sont « tellement beaux », « féeriques », l'esthétique devient un moteur, celui dont ils ont besoin pour faire face aux difficultés physiques de la marche ; elle est aussi une récompense, celle qui marque l'accomplissement d'un véritable effort :

> Fabienne : « Oui. Oui. Ça doit être ma propre sensibilité à moi, si tu veux, j'ai l'impression que… il faut qu'il y ait une récompense, tu vois. Parce qu'il y a toujours un effort, hein, quand même, en montagne. C'est pas un sport difficile, mais c'est un sport d'endurance quand même. Si tu… il faut que les gens… enfin, je dis pas : 'Il faut', mais il se trouve que…on doit avoir une certaine ténacité. »

3.4. Une dimension corporelle de l'expérience ou la marche en montagne comme exercice du corps et des sens

La marche en montagne est donc un sport : les marcheurs se rassemblent sur ce point, même si l'effort à fournir est très différent selon les personnes et les itinéraires. Il est donc question de capacités physiques des marcheurs, liées aux difficultés (celles du parcours et les leurs), mais aussi de sensations physiques, au contact de la matérialité de l'espace, et de plaisir à ressentir directement la montagne. Parmi les termes qui revèlent la construction de cette dimension corporelle, il y a bien sûr ceux qui parlent de « difficultés », de « fatigue », de « douleurs » ainsi que du « corps ». Il est aussi question de performances physiques, à travers l'idée de se dépenser, de « tester » ses capacités ou encore de se « dépasser physiquement ». La marche à pied comme pratique sportive appelle aussi certaines techniques et/ou un équipement spécifique, celui qui assure, par exemple, sécurité et confort. Et si le marcheur est à l'affût des caractéristiques de l'espace qu'il parcourt, il est aussi à l'écoute de lui-même, de ce que lui dit son corps à travers ses sensations.

[200] Saisons, minéral, eau, relief, flore, faune, etc.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.4.1. Se représenter la montagne en termes de difficultés

Même si, comme le souligne Fabienne, la marche en montagne n'est pas « un sport difficile », elle n'en présente pas moins des difficultés, plus ou moins importantes selon les conditions physiques de chacun. Encore faut-il savoir repérer les difficultés avant de partir. Dans tous les cas, rencontrer et vaincre des moments difficiles sont des évènements qui marquent les marcheurs.

3.4.1.1. La marche en montagne comme un sport

La façon dont les participants se représentent la marche en montagne prend donc assez systématiquement en compte une dimension sportive. Ils parlent d' « activité physique » et c'est même, pour certains, ce qui les a conduit à choisir la marche en montagne, en termes de pratique comme de type d'espace dans lequel cette pratique se déroule.

3.4.1.1.1. Rechercher une « activité physique »…

La recherche et/ou le besoin d'une activité physique est un argument qui revient régulièrement dans la façon dont les marcheurs expliquent leur choix de la marche en montagne. C'est, par exemple, le cas des personnes qui appartiennent à un club de marche et/ou qui sont domiciliées assez près des Pyrénées pour en avoir une fréquentation régulière. Ainsi, Romain, Thomas et Viviane, que j'ai rencontrés par l'intermédiaire d'un club palois, m'expliquaient tous les trois qu'ils avaient rejoint leur club par envie de trouver une activité physique, soit qu'ils étaient à la retraite, soit qu'ils n'avaient plus d'activité professionnelle :

> Viviane : « Et puis quand j'ai arrêté de travailler, moi aussi, je me suis dit… qu'il fallait que je… fasse de **l'activité physique**. Voilà. Donc j'ai commencé la montagne… Non, j'avais fait un petit peu de montagne avant, avec mon mari ici, parce qu'on sortait un petit peu en montagne, mais quand même relativement peu. Mais, le club de montagne c'était en… le premier en 91-92 quoi. »
>
> Romain : « Je ne faisais pas de rando avant l'age de la retraite. J'étais un inconditionnel de la mer. Ah !… un peu obligé par les enfants, en définitive. »
> *Enquêtrice : « Et ça a été une grande découverte ou… ? »*
> Romain : « Oui. J'ai cherché tout simplement que… Un an avant la retraite, j'ai cherché une activité… j'ai cherché quelque chose pour avoir une activité physique. Le but ça a été ça. »
>
> Thomas : « Ce n'est qu'au… lorsque j'ai pris ma retraite, il y a maintenant plus de 12 ans, que je suis sorti de manière régulière, à peu près une fois par semaine. Pour les raisons qui viennent d'être évoquées et… à savoir, bon, le mot mystique est trop fort, mais… trouver un… y'a une relation qui est affective, c'est vrai avec le… avec le rapprochement de la nature, être loin de la pollution, chercher quelque chose d'authentique. C'est… Alors, bon, maintenant, ça a évolué. Ça a été un loisir, ça a été une recherche de… d'activité… un sport qui n'était pas un sport de compétition, mais où il fallait quand même se donner. Et… ben maintenant je commence à peiner et c'est un effort de volonté pour… pour rester jeune ! (rires) Ça durera ce que ça durera. »

C'est un peu la même idée que l'on retrouve dans le témoignage de Sarah qui, avec son époux, marche très souvent autour de Villelongue. Tous les deux ont besoin de se dégourdir les jambes, et c'est ce qui leur manquerait en premier s'ils devaient arrêter. C'est en tout cas la première réponse à laquelle Sarah pense :

> *Enquêtrice « Qu'est-ce qui vous manquerait si vous n'alliez pas marcher pendant quelques semaines ? Si vous ne pouviez pas ? »*
> Sarah : « Je sais pas. Oui, ça me manquerait, quand même, de ne pas aller marcher un peu. Pourquoi ? je sais pas. Pour se dégourdir les jambes ? Je sais pas pourquoi. Oui. Peut-être, oui. Eh Serge [son époux] ! pourquoi on va marcher, tous les deux ? »
> Serge : « Eh ! [ironique] pour garder la ligne… »
> Sarah : « (rires) Eh ben voilà ! pour se dégourdir les jambes ! Je sais pas, oui. Aujourd'hui, s'il avait fait beau, par exemple, vous ne nous auriez pas trouvés. On serait parti se promener. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.4.1.1.2. … mais pouvoir doser les difficultés

Mais avoir besoin d'activité physique ne signifie pas être prêt à faire face à toutes les difficultés. Certains marcheurs expriment clairement leur position, celle de privilégier la découverte (en termes d'esthétique), pas le physique. Une position d'autant plus forte qu'on part en groupe et/ou avec des enfants :

> Viviane : « T'as entendu qu'il y avait, pas des conflits, mais des désaccords entre les groupes du mardi et du jeudi, ceux qui marchent le plus, justement, le mardi, ça… Et puis nous, on dit : 'purée ! ils ne demandent qu'à **marcher !**' C'est pour ça… Alors que nous, la rando, c'est découvrir, regarder… »
>
> Anne : « C'est comme ça qu'on découvre le mieux. Que de suivre obligatoirement un objectif, quoi. Puis selon, bon je dirais, la fatigue, l'enfant. Si vraiment je vois qu'il marche bien alors qu'on avait prévu une heure ou deux heures de rando, et bien on en fera plus. C'est selon l'enthousiasme de l'enfant, quoi. Bon, jusqu'à présent, c'est vrai qu'il m'a plus **étonnée** qu'autre chose. J'espère que ça va durer ! (rires). »

Et quand prendre en compte les difficultés prend le pas sur l'envie de découvrir, c'est souvent que les marcheurs ont à faire face à des problèmes physiques (voir aussi plus bas). Héloïse comme Bénédicte ont mal aux genoux et font en sorte de limiter les dénivelées. C'est alors au groupe de marche de se mettre d'accord sur le niveau des sorties :

> Bénédicte : « Ben disons qu'à un certain moment, on privilégiait quand même la découverte, hein ! on disait toujours : 'on n'a pas vu ça, on n'a pas vu ça'… Pff ! maintenant, bon… »
> Bruno : « Maintenant on regarde… c'est-à-dire, si, y'en a un où j'aimerais aller, mais t'avais lu sur tes descriptifs que c'était difficile pour les genoux, donc on n'y est jamais allé […] Et moi je ne désespère pas hein ! parce que en fait il [le guide] a laissé échapper ce truc là et si ça se trouve… […] Oui, on regarde aussi la dénivelée avant de choisir. On peut exclure une rando… maintenant, 1000, 1100 mètres, c'est le maximum hein ! […] Avant on a fait 1400 »
>
> Gilles : « Mais toi, t'en es où Héloïse ? »
> Héloïse : « On peut pas faire plus qu'aujourd'hui. Pas plus qu'aujourd'hui hein ! »
> Hervé : « Non, non. »

Une mise au point d'Héloïse qui souligne l'importance de l'homogénéité des personnes à l'intérieur du groupe de marche, particulièrement en termes de capacités physiques. De la même façon, Thomas, Viviane et Romain font partie du même club mais marchent en montagne dans trois groupes différents et déterminés en fonction d'une dénivelée moyenne des sorties (1000 mètres, 800 mètres, 600 mètres). Ainsi, pour partir ensemble, il vaut mieux être sur la même longueur d'ondes en termes physiques :

> Héloïse : « Oh, je crois qu'on aime quand même… on aime à peu près… oui, on aime les découvertes… ensemble, de la découverte… si, on se rejoint les uns et les autres… oui, si quand même… »
> Hervé : « Hormis moi qui ai une expérience… plus ancienne de la randonnée mais sinon vous êtes… Enfin ouais, si, y a Inès aussi, qui en a pratiqué longtemps, mais… »
> Héloïse : « Oui mais bon, maintenant, elle est plus âgée… ce que l'on fait lui convient… »
> Hervé : « C'est relativement homogène sur ce qu'on peut faire, quoi… »
> Héloïse : « Y a quelques années, qu'elle était beaucoup plus… ça lui aurait pas… forcément, elle aurait voulu faire plus… »
> Hervé : « Sauf Gaëlle…Gaëlle, par exemple, ça fait quoi ? ça fait pas 10 ans ? qu'elle fait la… »
> Héloïse : « À peu près…une dizaine… »
> Hervé : « À peu près bon, Gilles moins… enfin, il s'est joint à elle après… »
> Héloïse : « Beaucoup moins… enfin, comme moi, Gilles, un peu… ou peut-être, même, un peu moins parce que moi, j'avais commencé avant de te rencontrer. »
> Hervé : « Bon, ça c'est important que… <u>que ce soit homogène sur ce qu'on peut faire, sur nos capacités</u>… enfin, par rapport à nos capacités… »
> Héloïse : « Bien qu'une fois, avec Inès et Jacques…on a fait plus et eux, sont restés… Oui, là, j'avais bien marché…cette fois, ça s'était bien passé. C'était beau aussi… mais eux, ça les gênait pas puisqu'ils avaient envie de se poser beaucoup plus longtemps que nous…

3.4.1.2. Repérer les difficultés du parcours

Trouver l'itinéraire que tout le monde sera capable de faire exige de savoir à quoi s'en tenir avant de partir, ne serait-ce pour que les difficultés ne deviennent pas un obstacle et, de fait, une raison de faire demi-tour. Il s'agit alors de repérer un itinéraire, sur une carte ou sur un guide, à partir d'indicateurs de base pour le marcheur qui sait les lire : courbes de niveau, profils et dénivelée, explications choisies :

> Noël : « Mais surtout, oui, on regarde le niveau, tu vois, qu'il soit pas très dur. Ça oui, on regarde beaucoup. Bon, si y'a 200-300 mètres de niveau, bon, à partir de 450 mètres, ça commence à être une randonnée un peu dure quoi. Alors on essaye de… bon, ça dépend des gens qui le font, mais oui, les cartes, oui. Je regarde tou… Bon, maintenant si c'est des morceaux que je connais, et beh.. je regarde chaque fois de moins en moins, hein ! parce que bon… oui, que je connais le terrain. Mais si c'est un endroit que je connais pas, oui, je regarde très bien la carte avant. »

En général, ceux qui préparent essaient de prévoir quelque chose qui convienne à chacun, quitte à trouver des variantes pour les plus endurants. C'est l'un des intérêts de partir régulièrement avec les mêmes personnes. Gaëlle, par exemple, connaît assez bien ses compagnons de marche pour envisager un itinéraire pour « les plus forts » :

> Gaëlle : « Le lundi on sera tous ensemble, sans problème. Lundi on essaiera de faire quelque chose de bien. Si on pouvait aller… Ben faire le mieux, finalement, hein ! Faire le plus haut. Si on arrivait à faire… Hervé a envie d'aller jusqu'au col de la Géla, moi aussi, ça tombe bien, on a tous envie de le faire, donc on essaiera. Peut-être que les plus fatigués s'arrêteront en cours et que ceux qui veulent… certains n'iront que jusqu'aux cabanes ou au col et puis on attendra ceux qui sont capables d'aller jusqu'au pic hein ! […] Et puis le mardi, je suis sûre qu'il faudra faire deux groupes, mais avec le même point de départ. Voilà. J'en connais une, une randonnée, une toute petite bien gentille, qui n'est que de la descente. C'est-à-dire qu'on part de très haut, on peut mettre les voitures très haut, et c'est une descente qui nous amène… on marche en permanence face au cirque. Avec pas mal de recul quand même. Mais on ne fait que descendre et on peut laisser les voitures en bas. Donc on peut se donner rendez-vous. Si les plus **forts** peuvent faire une randonnée dans le même circuit ça serait bien. »

Pourtant, une fois sur place, les personnes du groupe ne sont pas vraiment d'accord pour se séparer. Ainsi, alors qu'au retour d'une sortie nous discutions de celle du lendemain :

> Hervé : « Mais ce qu'on a dit hier c'est que si on faisait la totalité de ce qui est sur le topo, c'est vraiment beaucoup. […] »
> Gaëlle : « C'est pas sûr d'arriver au lac. Mais c'est peut-être la possibilité pour certains d'aller jusqu'au lac… »
> Inès : « On peut aller à la Gela et passer par le chemin que tu veux, hein. On ne s'obstine pas à passer dans les plaques de... Mais on s'arrêtera en cours de route et vous continuerez, vous les messieurs...
> Gilles : Non, non, on fait pas ça ! »
> Inès : « Pourquoi ? »
> Gaëlle : « C'est décevant. C'est décevant. »
> Gilles: « Il faut que… On est une équipe, tous. On fait tout en même temps.. »
> Inès : « Ah mais t'es bien parti sans nous, tout à l'heure ! »
> Gilles : « Oui, mais c'est une mauvaise expérience de partir tout seul. »

Le repérage des difficultés d'une marche n'est pas évident pour tout le monde. En fait, il faut souvent savoir lire une carte à grande échelle, ce qui ne s'improvise pas vraiment. De fait, il peut arriver que les marcheurs se retrouvent devant des parcours beaucoup plus difficiles que ce qu'ils avaient imaginé :

> Patricia : « Alors moi, ben, c'était fatigant et… fatigant. Ce qu'il y'a, c'est toujours pareil, quand tu prends un itinéraire en montagne, t'as beau regarder les différences de courbes là, comment vous appelez, les courbes qui montent ? »
> *Enquêtrice : « Les courbes de niveau. »*
> Patricia : « C'est très difficile de se faire une idée de… avant de partir, de… Enfin, pour **nous** qui ne sommes pas habitués trop, de savoir… d'estimer un peu les difficultés quoi. »
> *Enquêtrice : « À partir de la carte, tu veux dire ? »*
> Patricia : « Oui. Donc ça a été beaucoup plus difficile que je pensais. »
> *Enquêtrice : « En termes de montée, descente ? »*

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Patricia : « Oui. Oui, en termes de montée et… Parce que bon, déjà, hier j'avais trouvé que c'était assez. Je pensais qu'aujourd'hui ça serait plus cool. Et bon… (rires) ça n'a pas été plus cool, mais bon, j'étais contente de moi parce que bon, ben ça a été quand même. Ça a été ? »

3.4.1.3. Se souvenir des moments difficiles

Mais quel que soit le degré de difficultés, c'est pourtant les imprévus qui marquent le plus les participants : des moments de « galère », de fatigue, d'égarement, etc. Dans plusieurs récits, de façon spontanée ou en réponse à la question « est-ce que vous avez des souvenirs qui vous ont plus marqué(e/s) », plusieurs ont évoqué des difficultés physiques ou des petits accidents corporels :

Patricia : « Moi j'ai le souvenir, quand on avait fait les vacances… et puis que Patrick et Sandrine[201], ils étaient venus. Quand on était monté au lac d'Oô… ça avait été très difficile. »

Gaëlle : « Oui, oui, des souvenirs, oui. Ben des souvenirs c'est lié aux relations qu'on avait… ben des choses difficiles qu'on a faites, quand on a fait des grands sommets, là, en club. Moi, quand j'ai découvert ça, parce qu'en fait que j'ai découvert ça y'a 13 ans, hein ! 12-13 ans, donc… Oui, la fatigue, l'émotion. »

Félix : « Donc après quand je les avais retrouvés, là ça allait mieux, parce que, on était trois et on avait trois sangliers, donc chacun un sanglier de 35-40 kilos, là ça se joue quoi. Mais quand même, pour rentrer de là jusqu'à l'auto… y a quand même un peu de… un peu de binz eh ! Mais bon c'est des bons souvenirs, ça fait plaisir. Quand on aime ça, c'est le… sur le moment c'est physique mais bon c'est pas la galère quoi ! et puis bon ça c'est des choses, même si on souffre un peu c'est de bons souvenirs. »

Quentin « J'aimerais bien aller à l'Aneto quoi, un jour. Cet été je pense. C'était prévu l'année dernière mais y'a eu une petite entorse du genou qui a… ma copine, pendant la rando, qui a un peu… un peu compromis l'affaire. Ça, c'était une autre galère aussi, parce que j'étais rentré tout seul. C'était côté espagnol, ben juste au pied de l'Aneto quoi. Je l'avais laissée dans une petite auberge et fallait que je rattrape la voiture en France…Y'avait deux jours de marche quoi, pour revenir en voiture la chercher.. Ouais, c'était en plein milieu de la rando, hein ! on avait fait deux jours, on était au point le plus loin de la voiture.. et… ben premier jour très bien, hyper jolie d'ailleurs, la vallée… j'étais tout seul. Une nuit très mauvaise, parce que c'était la saison des amours des cerfs, en octobre, c'était terrible ! (rires) et le lendemain, galère, dans le brouillard, j'ai pas pu passer. Il me restait juste un col à franchir pour arriver à la voiture, c'était plus ou moins un sentier pas très marqué et du coup j'avais peur de me perdre. Je suis redescendu et j'ai été… j'ai marché trois heures sur la route, à faire du stop sous la pluie, personne m'a pris… »

Odile va même au delà, en se représentant les Pyrénées comme une « montagne ardue » (comparée aux Alpes…), en référence à quelques balades particulièrement difficiles. D'ailleurs, c'est plutôt une appréciation positive dans son cas, puisque pour elle rien ne vaut un peu de « piment », d' « aventure » et de difficultés sur un itinéraire[202] :

Enquêtrice : « D'accord. Quelle image est-ce que tu as des Pyrénées dans leur ensemble ?
Odile : « [temps] Une montagne ardue… C'est drôle, alors que les Alpes non. Mais c'est dans ma tête sûrement, parce que… Tu connais le Miguelou ? »
Enquêtrice : « Non »
Odile : « Avec Martine [une amie], on a fait des balades rudes, dans la caillasse. Ça montait, ça montait, ça montait et j'ai ça dans ma tête maintenant. Mais il va falloir que je change quand même, parce que c'est pas tout comme ça hein ! Mais je trouve **difficile…** mais avec le plaisir aussi que ça procure, c'est toujours pareil. »

[201] Fils et belle-fille.
[202] Voir aussi : Une dimension ludique.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.4.2. Emporter du matériel et des techniques adaptés

Prévoir, préparer une sortie en évaluant les difficultés ou, simplement, en limitant le niveau physique, est primordial pour les participants qui ne veulent pas avoir à gérer des imprévus sur place ou bien qui ne s'en sentent pas capables. Mais il existe aussi différents moyens pour limiter les risques une fois parti : de l'équipement le plus basique à la maîtrise la plus précise des techniques.

3.4.2.1. L'équipement de base : confort, assistance et sens pratique

Avant d'aller plus loin sur cet aspect, je voudrais préciser que si tous les participants portent au moins un peu d'attention à la façon dont ils sont équipés, certains expriment leur envie de limiter cet équipement au minimum. Un minimum qui sert aussi de base commune aux personnes avec lesquelles je suis partie marcher[203] : chaussures aux pieds, sac à dos pour l'eau (surtout) et quelque chose à manger (parfois un sac pour deux personnes), document(s) pour se repérer et appareil photo pour quelques-uns. Bruno et Bénédicte vont même jusqu'à exprimer une position presque éthique dans leur refus de consommer… :

> *Enquêtrice : « Mais vous êtes équipés quand même ? Enfin chaussures, sac, bâtons peut-être.. »*
> Bruno : « Ah… oui, chaussures, il faut que je les change tiens au fait… »
> Bénédicte : « Oui.. on est équipé mais… »
> Bruno : « Parce qu'elles commencent à glisser… Il faut être équipé, qu'est-ce qu'il faut ? un bâton, même pas, moi j'en veux pas, des godasses, un sac… »
> Bénédicte : « Et puis c'est tout »
> Bruno : « Et puis des vêtements… »
> Bénédicte : « Oui, mais on n'a pas acheté des vêtements spéciaux […] On n'a pas un pantalon spécial montagne… Non, non, on consomme peu…. »
> Bruno : « Ben.. il faut des lunettes de soleil… »
> Bénédicte : « Oui.. mais on consomme peu, même dans les vêtements, on va pas rentrer dans le vêtement genre.. (rires) crapahuteur de… »
> Bruno : « Faut pas rentrer dans le… »
> Bénédicte : « Faut les chaussures quoi. »

… ce qui ne les empêche pas, d'ailleurs, de prendre plaisir à profiter du matériel de base, en particulier les quelques minutes qui précèdent le départ :

> Bruno : « Ah c'est tout le long [les bonheurs]. Oui, c'est pas **qu'en** haut, ou après la sieste, ou... ah non, non.. ça commence, pratiquement dès qu'on sort d'ici quoi. »
> Bénédicte : « Ah ça commence, déjà, le bonheur de lasser les chaussures de montagne (rires). Moi je sais que ce geste là, c'est significatif de quelque chose… »
> Bruno : « Ouais, ou prendre un café, un petit truc et partir »
> Bénédicte : « Oui, y'a déjà ce petit bonheur : on est avec des amis, on lasse ses chaussures, on prend un petit café et… on démarre… »

Pour les autres, plusieurs qualités de leur équipement prévalent, selon les conditions dans lesquelles ils ou elles vont marcher. Pour Anne, par exemple, qui marche avec son fils qui n'a que 5 ans, il est important de trouver ce qu'il y a de plus « pratique » :

> Anne : « J'ai acheté pour Antoine une petite combinaison… Enfin c'est pas une combinaison, c'est un pantalon. Une combinaison c'est pas pratique. Donc pantalon qui peut servir pour le ski. Et ce qui est bien pratique si on doit randonner un peu dans la neige. C'est bien pratique. Autrement, au niveau… tout ce qui est vêtements on a ce qu'il faut, déjà, je dirais. Bon j'ai des barres de céréales, ça, toujours. Bon, c'est vrai, ce que je recherche là, mais j'ai pas trouvé encore, c'est un petit sac à dos pour lui. Pratique. Et j'ai pas trouvé encore parce que moi je suis très difficile. Quand je me suis fixée quelque chose c'est bien.. il faut qu'il y ait tout quoi, sur le sac. Sinon j'achète pas. »

[203] Il s'agissait de sorties au plus d'une journée (à l'exception d'un bivouac, j'y reviendrai). Je n'ai pas vu comment ils s'équipaient sur des randonnées plus longues, mais de façon plus complète, j'imagine.

Hervé et Héloïse insistent plutôt sur le confort que peuvent assurer des « produits modernes », en termes de vêtements notamment. Entre polaires et habits qui évacuent la transpiration, Hervé souligne d'ailleurs l'évolution de l'équipement :

> Hervé : « Oui, on est équipé avec des produits modernes quoi, je dirais. C'est la polaire, les.. on multiplie les couches, avec des vêtements qui évacuent la transpiration. Enfin bon, c'est vrai qu'on y trouve du confort. »
> Héloïse : « Oui, parce que c'est important d'être bien. »
> Hervé : « Moi, sur les 30 ans de pratique de la montagne, là, c'est sûr que j'ai vu beaucoup de différence. »

Quant à Patricia – et elle est loin d'être la seule – c'est parfois d'assistance dont elle a besoin, particulièrement celle de ses bâtons. Le plus souvent artisanal, parfois récupéré sur le chemin, ce fidèle compagnon du marcheur (et pas seulement en montagne[204]) est l'unique matériel dont il se sert pour s'aider à monter ou à descendre :

> Patricia **:** « De toute façon, on devrait pas être sans bâton finalement… moi, je m'en rends compte. »
> *Enquêtrice : « Par rapport à quoi ? par rapport à ça ? aux risques ? »*
> Patricia **:** « À plein de difficultés justement… Tu vois, quand on était perdu, dans la balade ensemble, et puis qu'il a fallu monter la butte, là, ben t'as pas de bâton… moi, je peux pas… »

Et quand on est mal équipé ou quand on oublie des choses, il arrive qu'on en garde des réminiscences. L'une des sorties qui a le plus marqué Patricia, au cours de son séjour à Saint-Lary-Soulan, est celle où elle a oublié ses bâtons : une sortie des plus « belles »[205] mais aussi des plus « fatigantes ». Camille, de son côté, dans un récit de balade à chaud, relevait toutes les imperfections de notre équipement, essentiellement les manques en matière de « petit équipement de bien être physique » :

> Camille : « Et puis… enfin moi j'avais des chaussettes en laine qui m'ont fait super mal aux pieds, donc je saurai qu'il faut plus mettre ça ! […] J'ai beaucoup aimé la descente dans la neige avec les guêtres… ne jamais oublier les guêtres ! Ne pas oublier non plus le petit matériel type crème solaire, lunettes et Labello, parce que… »
> Damien : « Ah ! C'est pas ce qu'elle demandait, eh ! »
> Camille : « Beh si, ça faisait partie aussi. En fait on n'avait pas trop le petit équipement de bien être physique. »

3.4.2.2. Du matériel et des techniques d'appoint qu'il faut connaître

Pour les marcheurs les plus confirmés, il existe du matériel de précision, en particulier pour se repérer. Mais c'est aussi du matériel dont l'utilisation ne s'improvise pas, quitte à passer par une formation ou un apprentissage en club. J'ai évoqué les difficultés que pouvait poser la lecture de la carte de randonnée. Boussole et altimètre sont aussi l'apanage des plus avertis et/ou de ceux qui mènent les sorties et qui, dès lors qu'ils savent s'en servir, ne s'en séparent plus, « au cas où » :

> Clément : « Ah ben ça dépend. Quand j'organise la balade je regarde tout [sur la carte] parce que, par exemple, on essaye des fois de… Quand t'essayes de prévoir la balade, des fois c'est des endroits où t'es pas allé, donc… Bon là, j'avais pris la carte juste dans le cas où on aurait besoin… où on se serait perdu. C'était juste pour me repérer avec la boussole et l'altimètre. Après… la carte je m'en sers comme ça. Quand c'est à Lescun, j'ai pas besoin de la carte s'il fait jour et tout ça, mais je m'en sers comme point de repère. Et puis ailleurs en fait, ben je m'en sers tout le temps. »

[204] Parmi les vertus du bâton, il en est une qui revient souvent dans les récits de marcheurs ordinaires comme de marcheurs-écrivains – ceux de P. Sansot (2000) et B. Ollivier (2000 ; 2001 ; 2003) par exemple – c'est la possibilité qu'il offre de se défendre contre des chiens ou d'autres animaux plus ou moins sauvages (y compris les vaches…).
[205] Au refuge de la Soula.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La technique même de la marche peut parfois poser problème quand, par exemple, il faut passer des névés ou des éboulis. Lorsque je suis partie marcher avec le groupe de Thomas, nous avons fait le tour du pic du Midi d'Ossau, encore très enneigé à la mi-juin. Si le fait de monter dans la neige n'a *a priori* posé de problème à personne (c'est même souvent plus facile que dans les cailloux), la descente était plus acrobatique pour les moins rassurés qui, plutôt que de courir, se retenaient avec leurs bâtons. À l'instar de Clément, la technique préférée des habitués semble être la descente en courant. Mais il ne s'agit pas non plus de courir n'importe comment. Dans la neige, il faut descendre du côté ombragé sinon… il faut connaître la technique :

> Clément : « Moi je la situe en ressemblance par rapport à une autre fois où je suis allé à Lescun, comme ça, à mi-saison et… au printemps. Aussi y'avait des grands névés de neige et on a fait un peu le même genre de balade. Moins haut, en partant de moins bas, et où aussi on montait du côté au soleil et on redescendait du côté à l'ombre dans la neige en courant. »

> Clément : « Si on allait avec des gens qui font de l'alpinisme, on aurait la langue par terre, hein. Ça c'est sûr. »
> Damien : « Oui et puis de toute façon, à la montée on va pas… »
> Clément : « Mais pour recadrer l'échelle hein ! »
> Damien : « On va jamais vite à la montée de toute façon. C'est plus à la descente parce qu'on a l'habitude. »
> *Enquêtrice : « Oui et que vous savez descendre. »*
> Clément : « Y'a une technique »
> Damien : « Mais la descente est un peu plus technique. Alors que la montée c'est juste marcher… »

Et si apprendre par soi-même, du moins sans formation encadrée, n'est pas impossible pour les techniques les plus simples, voire parfois un peu artisanales, l'acquisition de certaines peut passer par des cours : cours de repérage, école de rochers, école de glace, etc. C'est de cette façon, par exemple, que Jacques a pu faire des excursions de plus en plus difficiles :

> Jacques : « Alors si bien que, au fond, je me suis formé jusqu'à encore un âge… à 50 ans j'allais encore à l'école de rochers ou à l'école de glace. »
> *Enquêtrice : « Et ça c'est des choses que vous avez faites : ascensions, glace.. ? »*
> Jacques : « Voilà. Ça m'a permis de, de… donc de suivre des moniteurs un peu plus… sur des passages un peu plus difficiles ou de passer moi-même sur un passage dont je savais qu'il était à ma portée. »

Mais encore faut-il être accepté par les organismes formateurs. Bénédicte, qui voulait apprendre à s'orienter pour pouvoir partir marcher toute seule, s'est ainsi vue "recalée" :

> Bénédicte : « Donc je voulais faire un stage, avec le .. comment c'est l'association ? le Club Alpin ou la FALEP, je sais pas. Je sais qu'ils faisaient des stages avec des thèmes, notamment orientation, lecture de carte, etc. donc je téléphone. Ils disent : 'pas de problème', ils commencent à prendre mes coordonnées. Et puis ils me demandent : 'quel âge vous avez ? ' J'avais 41 ans, à l'époque, 42 ans. 'Ah non ! On vous prend pas ! On prend pas à cet âge là !' 'Comment ça vous prenez pas à cet âge là ? ' 'Non, non, vous comprenez, les risques…' (rires) J'étais folle ! 'Qu'est-ce que vous croyez que je vais vous faire ? Une crise de ménopause sur les sommets ? !'(rires) Et vous avez vu qui y va en montagne ? C'est pas les tous jeunes ! Ils m'avaient pas voulu parce que j'étais trop vieille (rires). »

3.4.2.3. Eventuellement aider les autres ou se faire aider

Bénédicte a résolu son problème d'orientation : elle marche avec quelqu'un qui maîtrise parfaitement la lecture de cartes. Et de fait, comme les connaissances savantes, la maîtrise des techniques se partage, qu'il s'agisse, dans le cas de Bénédicte et Bruno, de se répartir les rôles ou bien d'aider les autres ou encore de se faire aider[206] :

[206] On retrouve là l'idée de solidarité évoquée à travers la dimension sociale de l'expérience (3.1.1.2.1. Être « bien entre nous »).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Odile : « Oui. Oui, parce que, ben, en plus tu te trouves un… tu te sens un petit peu utile, parce que t'en as qui .. qu'ont vraiment la trouille quand il faut descendre avec la corde, des fois d'ailleurs, et puis… ou en s'accrochant avec les mains et les pieds, tu vois pas trop où tu vas mettre… Enfin faut vraiment ressentir les choses avec tes mains et tes pieds. Avec ton corps quoi. Y'a une fille, en particulier, elle a une trouille dingue ! alors faut vraiment la… l'aider, être tout près d'elle, lui dire tu mets ton pied là, tout ça. »

Patricia : « En fait ça été très bien et… j'ai pas eu de difficultés. D'abord, j'ai pas eu mal aux genoux depuis un moment, ça va bien mieux […] Mais y a autre chose qui m'a **beaucoup,** beaucoup aidée, c'est la façon de descendre… Alors là !… »
Philippe : « Avec les 2 bâtons… »
Patricia : « Non…non, non…en sautant… C'est **extraordinaire**, ça ! C'est des petites choses qu'on devrait savoir parce que c'est vrai qu'autrement tout… quand tu descends, tout ton poids, il pèse sur tes genoux… Et là, ça te…ça t'enlève, mais alors… vraiment énormément de ton poids, hein ! »

3.4.3. « Faire corps » avec la montagne

Si toutes les personnes enquêtées n'accordent pas la même importance à leur équipement ni ne maîtrisent toutes les techniques de marche en montagne, elles se retrouvent, en revanche, dans l'appréciation, voire la recherche, d'un contact physique direct avec la montagne.

3.4.3.1. Des sensations physiques au contact de la montagne

J'ai insisté plus haut sur la sensation de beauté que certains participants ont au contact de l'espace. Ici, il ne s'agit plus de nous cantonner à l'esthétique mais de voir comment les marcheurs expriment une dimension corporelle de leur expérience par la mobilisation de leurs sens. Bien sûr, dans l'idée de "corporel" il y a celle de contact direct, de proximité, et l'on pense à la possibilité de toucher les choses. Mais la conscience du corps sous-tend aussi, de façon secondaire, l'appréciation des objets matériels de l'espace par les marcheurs. Et dans ce dernier cas, deux sens dominent : la vue et l'ouïe[207]. Pour Inès, qui a besoin d'être coupée visuellement de la présence humaine pour se sentir en montagne, la simple vue de villages depuis les hauteurs suffit à rompre son plaisir :

Inès : « Et c'était… on était allé dans le Pays Basque. Alors là aussi, Hervé il était très content, il nous avait fait faire toute une crête. C'était joli… mais d'un côté tu voyais... Alors j'aime pas les crêtes ! »
Enquêtrice : « Ah bon ? ! »
Inès : « Ben non, parce que tu vois en bas les villages… »

Être en montagne, pour elle et pour d'autres[208], c'est voir des lacs, des rochers, des animaux, de la neige, des fleurs, etc. ; tout, sauf ce qui fait écho à l'homme et l'empêche de sentir qu'elle « s'enfonce dans la montagne ». Pour d'autres, c'est aussi entendre et écouter qui les petits bruits plus ou moins caractéristiques de la montagne, qui, à l'inverse, le silence :

Odile : « Bon, j'adore les bruits des ruisseaux, là. J'y suis toujours très, très… très sensible à ça. Comme un petit, un petit… un petit ru, un ruisseau de rien du tout, qui clapote et qui chante. J'adore ça. »

Enquêtrice : « C'est quoi le coin où vous préférez aller à Villelongue ? »
Aude : « C'est là, sur la montagne de Villelongue, au-dessus d'Hérou, parce que c'est calme, et puis on voit… ça change. Moi j'aime bien être tranquille et entendre que des cloches de vache. »

[207] Si les marcheurs parlent de fruits ou de champignons, par exemple, c'est pour le plaisir de les ramasser ou de les cueillir : ils font peu référence au goût (cf. la dimension "cueillir la montagne"). Quant à l'odorat, il relève avant tout d'une esthétique, de la « bonne odeur ».
[208] Notamment Anne, Bénédicte, Bruno, Patricia et Philippe, qui insistent beaucoup sur ces petits éléments de l'espace, mais sans pour autant systématiquement rejeter la présence humaine.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Héloïse : « Moi, souvent, je dis : 'j'écoute le calme, le silence, le silence'. C'est extraordinaire en montagne ! »

Mais pour la plupart, il s'agit bien de sensations au contact direct, matériel, de l'espace, autrement dit de pouvoir toucher les choses – ou être touché par elles –, d'y mettre les mains, accessoirement les pieds, voire de s'y plonger. J'ai déjà évoqué le plaisir d'Odile à « ressentir les choses avec [les] mains et [les] pieds ». On retrouve cette idée chez les personnes qui parlent de se baigner ou de marcher pieds nus :

> Bénédicte : « Un des bonheurs qu'on aime aussi, c'est se baigner dans les lacs. Et là ! t'avais un lac ! extraordinaire ! Le lac de la montagne, d'un bleu ! On ne pouvait pas ne pas s'y tremper, dedans. Alors c'est un peu frais… (rires) »
>
> *Enquêtrice : « Ah d'accord, donc là c'était du loisir, c'était pas… »*
> Wilfried : « Ah non, non, non, c'était pas du loisir quand mon père allait voir les bêtes, le matin. Je dormais pas de la nuit, je partais avec lui, ça c'est clair, et puis même je m'échappais, pour aller, je dis à peine je marchais, et je marchais, je m'échappais pieds nus dans la montagne… »

Parfois, il s'agit même d'établir une véritable symbiose avec la montagne, parce que les marcheurs s'y sentent bien et parce que, une fois les premières difficultés et douleurs passées, l'« harmonie » et, au delà, le « bonheur physique » peuvent s'installer :

> Patricia : « Que dans la roche. La roche elle était abrupte, elle te dégoulinait dessus.. Enfin ! tu, tu étais **dans** la montagne, un peu.. »
> Odile : « Tu faisais un peu corps avec, je trouvais. T'étais dedans quoi. »
>
> Bénédicte : « C'est vrai que c'est beaucoup aussi ce qui s'imprime sur les rétines, mais c'est aussi l'émotion d'un certain effort. Bon moi je sais pas, depuis jeune, j'ai cette impression qu'il y'a un moment où y'a un rythme qui est en harmonie avec celui de tout. Y'a notre rythme à nous, de vie, et puis y'a tout ce qui est autour. Y'a un moment c'est comme si on marchait ensemble. Y'a une harmonie qui se fait. C'est des émotions fortes, mais difficiles à traduire, parce que y'a pas que… y'a celle du souffle, y'a celle de.. Elles sont très complexes, les émotions à la montagne. »
> [Entretien suivant]
> Bénédicte : « D'avoir un certain rythme, à un certain moment… Passées les douleurs du premier quart d'heure ou de la première demi-heure, y'a moment qui est vraiment un bonheur physique ou on se sent en harmonie avec le rythme de la montagne, avec son propre rythme. Là, je le ressens moins, parce que j'ai mal. Donc ça nuit un peu à ce bonheur mais… Mais ça y est. Mais sinon, c'est beaucoup le bonheur visuel, oui, bien sûr. Et puis l'odeur. C'est pour ça que j'aime le Néouvielle, moi. Ça sent… »

Parmi les sensations corporelles du marcheur en montagne, il en est une que je m'attendais à voir formulée beaucoup plus souvent et qui, finalement, n'a été évoquée qu'une seule fois au cours des entretiens : c'est la sensation du vent. C'est Emma qui en parle, alors que, suite à une discussion, je lui demandais de préciser son appréciation de la forêt :

> *Enquêtrice : « Mais t'as pas d'aversion pour la forêt ? »*
> Emma : « Ah non ! pas du tout. Non, je crois que c'est tout simplement ça : j'aime moins les passages en forêt parce qu'on a moins cette impression de liberté[209], de… »
> *Enquêtrice : « Oui. Donc ton impression de liberté, quand tu es en montagne, c'est vraiment lié au.. à l'espace autour quoi ? »*
> Emma : « Ouais. Ah oui ! complètement. C'est… c'est tout quoi. C'est le vent, c'est ce que je te disais, donc les petites sensations comme ça, des détails, mais bien entendu, complètement liés au fait d'avoir l'espace vide et immense devant quoi. Je peux l'avoir dans une prairie fermée, mais bon, ça va pas être la même… Ça va pas être la même sensation. Ça va être moins fort… peut-être. »

[209] On retrouve dans cette « impression de liberté » exprimée par Emma, l'idée de « sensation d'immensité » décrite par Y.F. Tuan (2002) : « Spaciousness is closely associated with the sense of feeling free; it means having the power and enough room in which to act » (p. 52). L'auteur oppose cette sensation à celle d'« encombrement » de l'espace, c'est du moins le terme que j'ai retenu pour traduire « crowding ». Il explique comment ces sensations sont soumises à la fois à l'environnement physique et à l'expérience de l'espace de chacun. Ainsi, par exemple, la forêt peut être un symbole d'immensité pour certains, d'espace fermé pour d'autres et en fonction des points de vue : « Whether forested mountains or grassy plains serve as image of spaciousness depends, at least in part, on the nature of a people's historical experience » (*ibid.*).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.4.3.2. Le marcheur en montagne fuit l'idée de se faire porter

Les participants ne rejettent pas toute forme de transport, ne serait-ce que parce que c'est en voiture qu'ils atteignent leur point de départ. Nous avons même, avec Anne et son fils, fait presque une heure de télésiège avant de commencer à marcher. Plusieurs évoquent aussi des sorties faites ou prévues avec un âne pour porter leur sac (Inès, Bénédicte et Bruno) : ce n'est pas eux qui sont transportés, mais leur effort en est quand même réduit. En revanche, parce qu'elle aime « faire corps » avec la montagne, la plupart des personnes que j'ai rencontrées tiennent absolument à marcher et, dans la mesure du possible, loin des routes et des pistes accessibles aux véhicules motorisés. Ainsi, Noël trouve moins de plaisir sur des itinéraires qu'il pourrait faire en voiture. Il y a, dans l'idée de marcher en montagne, celle d'être sur des chemins si possible réservés aux piétons et aux animaux[210] :

> Noël : « Oui, oui, oui, mais… On peut arriver en voiture, alors ça… pff ! c'est pas… si je peux arriver en voiture… Bon, une randonnée, qu'on peut arriver en voiture, pour moi c'est pas une randonnée, c'est pas une balade, non. Je peux partir de là-bas, tu vois, je peux partir de là-bas et aller de refuges en refuges, oui. Ici, y'en a deux dans la vallée, y'a Gabardito et Lizara, à Araguës, ils sont les deux gardés, mais les deux, tu peux arriver en voiture. Bon… et beh l'unique balade que je peux faire là, c'est d'un refuge à l'autre, hein, par la montagne. »

Pour Inès, il vaut mieux aller moins haut que ne pas aller à pied. Même le sandwich perdrait de sa saveur à monter en télésiège, à ne pas se dépenser physiquement :

> Inès : « Alors l'image que j'ai de la montagne, c'est pas quand même comme ça hein [photo de montagne au mur – Himalaya]. »
> *Enquêtrice : « Non ? c'est pas la même ? »*
> Inès : « C'est pas la même. Bon c'est des pics, c'est vrai… on a envie d'aller en haut. Moi quand je vois un chemin qui s'en va, que ce soit en montagne ou ailleurs, j'ai envie de le prendre. Je sais pas pourquoi mais j'ai envie de le prendre. Et une fois qu'on est en haut, ben on redescend. Et c'est… C'est histoire de se tester, de savoir de quoi on est capable encore. »
> *Enquêtrice : « Oui. Donc il reste cet objectif physique en fait ? »*
> Inès : « Oui. Oui, oui. De se dépenser. Ça me ferait pas plaisir qu'on m'amène, justement, en téléphérique directement là-haut. Non. Mon sandwich, il est bien meilleur quand je l'ai… quand je l'ai transporté jusqu'en haut hein ! »

3.4.4. Atteindre une performance physique

Inès parlait de se tester. Beaucoup marchent en montagne dans la même optique, mais pas uniquement : parfois, il s'agit de se dépasser, d'aller au delà de ses limites, que les participants le fassent de façon préméditée ou non. En fait, sans même exprimer le fait de se tester ou de se dépasser, les participants ont souvent présenté leur pratique en termes de performance physique, comme si celle-ci était indissociable de l'effort qu'ils fournissent quand ils marchent en montagne. Il n'est pas question d'exploits – aucun n'a présenté ses sorties en ces termes – mais plutôt de souligner une bonne condition physique, parce que la marche en montagne est un « sport d'endurance » :

> Clément : « Quand on est là depuis une semaine et que les gens viennent nous voir, là évidemment, on se rend pas bien compte dans ces cas là, de l'état d'essoufflement des gens. Parce que, mine de rien y'a une habitude. Si on fait une balade tous les jours pendant une semaine, même une petite balade, après on a plus de globules, on est en meilleure forme et les gens qui arrivent ils en bavent. »

De fait, il peut être vexant que les personnes avec lesquelles on discute "marche-en-montagne" ne soupçonnent pas cet effort :

> Inès : « Et je me souviens que j'avais montré ces photos… tu vois quand même que je suis contente de montrer mes photos ! je les avais montrées à ma sœur d'Andernos et son mari, qui font pas de [marche en montagne]. Il avait regardé et : 'ouf ! ça doit pas être bien difficile ! vous

[210] Je reviendrai sur cet aspect dans le chapitre 7, consacré aux cheminements.

> n'avez pas l'air fatigués'. Je lui ai envoyé quelque chose dessus ! (rires). C'est pas que je m'enorgueillis de l'avoir fait, mais enfin y'a quand même un effort, hein ! »

3.4.4.1. Vérifier que l'on peut faire des choses

Le test, c'est le moyen que les marcheurs ont pour évaluer leur capacité physique et la comparer à celle des autres. Parmi les participants qui se testent, les cas sont différents : on retrouve ceux qui ont l'habitude de marcher et qui surveillent leur condition physique, ceux qui sont curieux et qui veulent savoir de quoi ils sont capables ou encore ceux qui se mesurent aux autres.

3.4.4.1.1. Se tester dans le temps ou à un moment donné

Marcher en montagne est parfois l'occasion de faire comme un bilan de ses capacités physiques. Cet aspect est particulièrement présent chez les personnes les plus âgées et chez celles qui sont en forme physique moyenne. La dernière performance atteinte devient le repère, celui qui indique si on peut encore le faire :

> Noël : « Oui, mais c'est pas une domination… non, c'est pas une domination pour dominer les gens. C'est une… bon c'est un esprit. C'est comme avant, c'est l'esprit de la montagne. Je sais pas comment l'expliquer. Tu vois, pareil que quand je vais pars Agua Tuerta. Je sais qu'il y a aucun risque, mais.. y'as toujours quelque chose qui me… Bon, ben là c'est pareil, c'est pas une domination, c'est, une auto réalisation, je sais pas… »
> *Enquêtrice : « Oui. Satisfaction non ? »*
> Noël : « Oui, satisfaction, surtout. Oui, oui. De dire : 'j'ai réussi, je suis là…', tu vois, tu le fais… Quand tu le fais de temps en temps, le sommet, et ben : 'encore je peux arriver, je suis là encore, je suis revenu, je peux le faire encore'. »

La satisfaction que les marcheurs en retirent est alors rassurante : ils ont passé leur test. En outre, celui-ci tire une certaine "fiabilité" du fait que, chez beaucoup des personnes enquêtées, la marche (et parfois même, la marche en montagne) est la seule activité sportive régulière. Et parfois, en plus de vérifier ce dont ils sont capables, les marcheurs reviennent surpris : par exemple, la première fois qu'ils atteignent un objectif encore inconnu. Thomas, qui a gravi plusieurs fois l'Ossau, se souvient de sa première ascension et de la sensation de plaisir qu'il a éprouvée au sommet :

> Thomas : « Quand on est en haut d'un sommet un peu mythique, c'est vrai que… on a une joie particulière. »
> *Enquêtrice : « Une joie de quelle nature en fait ? c'est le fait d'avoir fait ce que d'autres ont fait, de pouvoir dire qu'on l'a fait ? » […]*
> Thomas : « Oui, d'avoir surmonté… d'avoir triompher de quelque chose quoi. D'avoir… on a l'impression, oh ! tout modestement, mais enfin… d'avoir maîtrisé pas mal de forces de la nature là… sans illusion, mais enfin, on le vit comme ça quoi. (rires) »

3.4.4.1.2. Se comparer / se mesurer aux autres

La façon dont les participants parlent des performances des autres (amis ou personnes du groupe de marche notamment) signifie souvent une idée de mesure[211]. Il y a des cas où l'on se fixe un objectif parce que d'autres l'ont atteint. Jacques, par exemple, a un jour décidé de « s'étalonner », parce que son voisin un peu plus vieux que lui et blessé au genou était monté au Petit Vignemale. Et s'il était finalement trop fatigué pour aller jusqu'au bout, ce n'est pas sans satisfaction qu'il s'est « promené à 2900 »… :

> Jacques : « Mon voisin, lui, à 80 ans, il est monté avec son genou raide… il est monté au Petit Vignemale. C'est-à-dire qu'il a fait dans la journée 1200 mètres de montée… oui, 1200 mètres,

[211] Quand il ne s'agit pas juste d'admiration, de reconnaissance (cf. dimension sociale de l'expérience).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> en partant d'un endroit qui est dans la région de Gavarnie… En partant de l'extrémité d'une route… À 80 ans… (rires) Alors, je me suis dit… Bon, je les ai pas encore mais… je les aurai que dans 2 ans mais enfin… Y a 1 an et demi… donc l'été 2002, j'ai voulu m'étalonner… et en partant du lac de Cap de Long, j'ai voulu aller à 3000 mètres. […] Et bien, à 1 heure de l'après midi… on est parti de **nuit,** on a quitté le… on est parti de nuit… je sais pas quelle heure il était… Oui, c'est ça, c'était à peu près vers 7h30, 8 heures, peut-être… il faisait nuit… Eh bien, à 1 heure de l'après midi, on n'avait pas mangé, on n'était pas au sommet que l'on visait […] Moi, j'étais fatigué. Voilà, alors à 1 heure de l'après midi, on a dit : 'on va manger…on va se reposer une demi-heure et on regardera l'heure.' Et c'est ce qu'on a fait : on a mangé, on s'est reposé un peu… on est redescendu… Alors je sais pas si je monterai à 3000 mètres… »
> *Enquêtrice : « Ben, ça dépend d'où vous partez ! (rires) »*
> Jacques : « À 80 ans !…je ne sais pas. Mais du coup, j'ai été très content quand même, parce que, quand même, quand on se promène à 2900, dans ce secteur là, avec vue sur le Pic Long, sur le Néouvielle, le Ramougn et tout ça… eh bien… on en profite. »

Dans d'autres cas, les participants mesurent leur rythme et leur endurance à ceux qui marchent avec eux. Mais, comme le soulignent Patricia et Camille, il n'est pas toujours facile de suivre. Et, à force d'essayer, on finit parfois par « râler » (Camille)…, puis par appréhender :

> Patricia : « Ou alors, faudrait que je le descende **tranquillement**. Faudrait pas aller vite. Mais bon, vous allez bien plus vite en descendant ! c'est vrai que vous allez bien plus vite. Mais moi, il faudrait que je descende tout tranquillement. »
>
> Camille : « Non, mais c'est pour ça ! C'est pour ça que moi, pour moi c'était un bon exemple parce qu'on a retrouvé exactement ce que je disais avant de partir, c'est-à-dire que moi j'aime bien marcher en montagne, mais quand je peux aller à mon rythme. Parce que quand il y'a deux gars devant qui sont à 10 kilomètres devant et… et c'est normal qu'ils le soient, à leur rythme, je le respecte tout à fait, mais moi derrière […] »
> [Entretien suivant]
> Camille : « Mais je pense quand même que c'est vachement psychologique, quand même. Le fait que moi j'appréhende et tout à chaque fois avec toi [Clément], je pense que c'est vraiment psychologique, parce que **je sais que** vous allez aller à votre rythme, et que… et je vais pas être bien. À un moment je vais pas être bien. »

À voir les autres marcher, on est parfois aussi tenté de se projeter dans le temps. C'est ce que font Armelle et Bénédicte, à la vue des personnes âgées qui ont « la forme ». Est-ce le fait d'avoir atteint les 50 ans et de commencer à douter de leurs capacités physiques à venir ? En tout cas, toutes les deux en retirent perspectives et encouragement :

> Bénédicte : « Non, c'est sûr qu'il y'a plein de choses à dire, mais.. (rires). Beh, ce qu'il y a de sympa aussi avec la montagne, c'est que… enfin je disais ça avant d'avoir mal, ça donne des perspectives assez **tard**. Parce qu'on rencontre des gens qui ont un certain âge et qu'ont pourtant la forme, donc c'est, c'est quelque chose qui est accessible **tard**. »
>
> Armelle : « Et les personnes sont **pas** forcément jeunes. C'est **pas** forcément des jeunes. On voit beaucoup de personnes âgées… Mais franchement âgées, quoi, hein ! Ça encourage ! (rires) à continuer. On se dit : 'chouette ! à 70 ans je galoperai encore dans les sentiers !' »

3.4.4.2. Aller au delà de ce dont on se sait capable

Intentionnellement chez certains, moins chez d'autres, la marche en montagne peut être l'occasion de dépasser ses limites, de s'engager dans des excursions que l'on n'est pas sûr(e) de pouvoir mener au bout ou que l'on ne se savait pas capable de réussir. Plusieurs facteurs interviennent alors : les difficultés techniques, la dénivelée, la durée de marche, la fatigue ressentie et vaincue, etc. Parmi ceux qui expriment la volonté de se dépasser, l'idée est toujours celle d'un défi corporel à relever, un défi qui parfois augmente le plaisir à marcher en montagne et/ou la satisfaction au retour :

> *Enquêtrice : « Est-ce que tu as, quand tu pars, des attentes particulières ? »*

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Odile : « Ouais ! Ouais. Oui.. je sais pas comment dire. Bon, j'ai **énormément** aimé l'année dernière par exemple parce qu'on a fait de la haute montagne. Et.. j'ai toujours envie d'aller plus loin, de me dépasser un peu. C'est toujours ça. »
> *Enquêtrice : « Physiquement ? »*
> Odile : « Physiquement oui. Physiquement. Je trouve que si tu vas pas un petit peu au delà de toi, il te manque un peu quelque chose. C'est con mais… (rires) »
>
> Gaëlle : « Ben moi ce sont les paysages hein ! **Moi**, ce sont les paysages, c'est… [temps] Je vais faire à la fois des… Bon, il va y avoir des jours où je vais vouloir faire quelque chose, me prouver que je suis capable de me dépasser physiquement, de faire un 2000 mètres ou un 3000 mètres. »

La satisfaction à faire des choses vient aussi du décalage entre une performance et ce dont on se savait capable avant de partir. Ainsi, Patricia revient-elle « surprise de sa forme » de cette marche où, à force de nous égarer, nous avons exploré des chemins qui n'en étaient pas (cf. Annexe 14.4) :

> Patricia **:** « Puis après on a dû faire encore un bout… Et puis comme on savait pas trop où on allait, on s'est dispersée toutes les 2, puis on a monté… Moi, j'me souviens de… de m'être surprise par ma forme. Parce que je… En fait, j'pensais pas que j'étais capable de faire ce que j'avais fait… »

Il est à noter qu'il existe aussi le cas inverse : celui de marcheurs qui privilégient l'assurance de faire des choses simples, accessibles, quitte à toujours faire les mêmes parcours (Camille).

3.4.4.3. Qualifier l'espace en termes d'objectifs physiques

L'idée de performance apparaît, au delà des significations attribuées par les marcheurs aux caractéristiques de la marche en montagne, dans l'appellation de leurs objectifs finaux. La montagne devient un espace de performances dans lequel, le plus souvent, on ne va pas quelque part : on « fait » les choses, on fait de la montagne, on fait des sommets. Et l'inverse est aussi présent : on ne fait pas de sommets, parce qu'on n'est pas là pour la performance…

Dans les Pyrénées, l'altitude qui marque la performance dont on est autorisé à parler, c'est 3000 mètres. Ce sont les sommets qui, même s'ils ne suscitent pas forcément l'admiration, deviennent des références parmi les plus avertis :

> Jacques : « Les jeunes capables de marcher de ma famille, je les ai poussés vers un sommet typique, de taille… Enfin, y a un certain nombre d'amis ou des gens de ma famille que je voulais amener, capables de marcher, n'ayant pas spécialement peur, non plus… Je suis allé pour ça à peu près **12** fois au Taillon et 12 fois au Néouvielle […] Ils peuvent… celui qui dit, n'est-ce pas, dans un milieu où il connaît un peu la montagne 'je suis allé au Taillon', on dit que c'est bien… Enfin, on n'admire pas forcément mais enfin, on dit 'ah c'est bien, quand même, le Taillon…' ou bien : 'le Néouvielle… ah ! c'est bien.' Celui qui connaît un peu le milieu… Normalement celui qui ne fait pas tellement de montagne, s'il a l'occasion de faire le Taillon, et bien.. il **peut** le dire, n'est-ce pas… »

Une performance qui souvent s'arrose pour ceux dont c'est « le premier 3000 » et parfois au champagne, comme cette fois où nous avions prévu de monter au Besiberri Sud, avec le club de Timothée[212]. Mais il existe une ambiguïté dans la performance qui consiste à viser une certaine altitude. Le « 3000 » est avant tout symbolique[213], puisqu'en termes de performances tout dépend de la dénivelée et donc de l'endroit d'où l'on part. On peut faire plus en montant à 2500 mètres qu'à 3000 mètres… :

[212] Il y avait, dans le groupe, une personne qui n'avait jamais gravi de 3000 mètres. Or, la tradition (au moins celle du club) veut que les marcheurs "arrosent" leur « premier 3000 ». La personne en question est donc venue avec une bouteille de champagne dans son sac. Une bouteille qui est redescendue sans être débouchée puisque un orage qui ne se calmait pas nous a obligé à faire demi-tour avant la fin...
[213] À ce sujet, voir le chapitre 6, sur les rites associés à la marche.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Jacques : « Alors d'autres fois on va dire : 'Tiens on fait un 3000'. Voilà c'est ce qu'on a fait. Alors on vise le 3000 qui est à 3006 d'altitude, on regarde d'où on peut partir. Alors on dit : 'Tiens, on va partir de 2100 mètres', donc on s'en tire avec 900 mètres. Et là on y va, parce qu'on a l'espoir, parce qu'on a 75 ans (rires). Voilà. »

L'objectif de la sortie devient alors le sommet pour « faire un sommet », pour le plaisir de monter :

> Noël : « C'est surtout que… aussi que je peux le faire.. savoir, me convaincre que je peux faire un sommet… »

> Odile : « Pour monter là-haut. Pour monter là-haut. On aime bien quand on a une jolie vue, mais bon, on n'a que des montagnes.. Bon on a vu.. on a vu la chaîne **avant** d'être aux 3500 mètres, on avait une chaîne de montagne en face nous, t'avais l'impression d'être aussi haute que les sommets, tu voyais toute la chaîne, c'était.. c'était une merveille. T'as pas besoin d'aller au sommet pour voir de superbes paysages. Je crois que c'est le sommet pour monter en fait. Pour y aller quoi. Pour y monter et pour en descendre aussi ! (rires) »

Mais toutes les performances ne sont pas au sommet : il y en a aussi pour qui « faire un lac » (Gaëlle) suffit largement. D'autres vont même jusqu'à se distinguer de ceux qui « font des 3000 ». Bénédicte voit d'ailleurs dans cette recherche du sommet quelque chose qui relève du « snobisme » :

> Bruno : « On fait pas de 3000 systématiquement… comme certains font des 3000. Bon, ça c'est leur problème. Je connais quelqu'un qui, lui, c'est les 3000. »
> Bénédicte : « Oui, mais ça devient du snobisme ça ! (rires) »
> Bruno : « Ah ! il faut le physique. Enfin, c'est le.. le sport pour le sport quoi. »
> Bénédicte : « Oui, c'est ça. C'est une autre approche, c'est : 'j'ai fait pour dire j'ai fait un 3000', bon mais… »

3.4.5. Etre à l'écoute de son corps

Chacun trouve la mesure de la performance qui lui convient, en fonction des limites qu'il se fixe, de ce qu'il a déjà fait ou encore de ce que font les autres. Mais quel que soit le niveau physique atteint ou recherché, les participants restent à l'écoute de leurs capacités et sensations. Et quand ils expriment ce que dit leur corps, à travers ses réactions à la marche en montagne, deux idées se dégagent : douleurs et fatigue sur place, bien-être au retour.

3.4.5.1. Exprimer sa fatigue ou ses douleurs

3.4.5.1.1. Les marcheurs blessés

Il est des blessures physiques qui marquent plus ou moins fortement les marcheurs. Celles qui m'intéressent ici ne sont pas les blessures ponctuelles, sans conséquences à long terme, mais plutôt celles qui modèlent, voire remettent en cause, la pratique de la marche. Et il y en a deux qui reviennent et sont fréquentes chez les participants : la sciatique et le « mal aux genoux ». Est-ce que les problèmes de genoux touchent d'abord les femmes ? En tout cas, la plupart de celles que j'ai rencontrées en parlent et ce sont les seules. Les conséquences sont variées, de l'angoisse de la descente à l'impossibilité de marcher, en passant par la douleur aiguë :

> Inès : « J'ai toujours peur d'avoir mal au genou.. et puis on sait pas, je sais pas dans quoi on s'embarque toujours hein ! […]. Mais il peut y avoir des choses, des fois trop longues ou, j'en sais rien moi, trop dures. Alors peut-être qu'il y'a une petite appréhension. »

> Bénédicte : « Non, mais c'est vrai que c'est mon problème à l'heure actuelle, donc… C'est dire, monter ça ne me pose aucun problème, c'est la descente. Mais alors, une fois que t'es en haut… que t'as fait 1000 mètres de dénivelée… S'il faut te les refaire en descendant avec la… Monter ça me fait rien. Faudrait remettre la montagne en montée pour la descente ! (rires) »
> *Enquêtrice : « Du coup, vous y penser en montant ? »*

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Bénédicte : « Oui, maintenant j'y pense, parce que je me dis zut… si je vois que le dénivelé est important je me dis que je vais déguster en descendant. »

Héloïse : « Parce que je veux faire ça quand on aura toute la semaine et que je serai plus reposée. Je suis pas assez reposée en ce moment pour me lever à cinq heures. J'ai les genoux en compote, je manque d'entraînement. »

Patricia : « Oh, ben dis donc ! l'année dernière, les genoux, les genoux… Qu'est-ce que j'ai… J'ai souffert des genoux ! La nuit je pouvais pas dormir. »

Clara : « Moi j'ai un problème maintenant je ne peux plus descendre ça me fait trop mal aux genoux. Alors moi je peux plus descendre et lui [son mari] il peut plus monter. Voilà comment on est rendu quoi (rires). Faut admettre. J'ai arrêté de skier aussi, il y a 2 ans. »

3.4.5.1.2. Les marcheurs fatigués

Les participants sont nombreux à exprimer ce qu'ils ressentent physiquement, en marchant en montagne. Et il ne s'agit pas uniquement de douleurs, mais plutôt de prendre en compte sa fatigue et de pratiquer la marche en fonction, en s'arrêtant, en ralentissant, en râlant… J'ai fait peu de marches avec les participants sans que nous nous arrêtions souvent, pour nous reposer, nous soigner, nous protéger du soleil, de la pluie ou encore nous dévêtir. Quant aux récits, ils sont parsemés d'appréciations de leur état physique, qu'il s'agisse de réactions à chaud, au retour des sorties, ou non. Une appréciation, particulièrement de la fatigue corporelle, le plus souvent mise en relation avec d'autres aspects de la marche, entre l'impossibilité de voir les choses, le manque de motivation ou encore les étapes du parcours :

Patricia : « Eh oui ! Et puis, pour moi, c'est difficile ces montées **raides**, toujours, régulières là, toujours régulières. »
Philippe : « Ah ben c'était une montée, une montée droite. »
Patricia : « Tu es essoufflée et puis tu as pas d'endroit plat pour reprendre le souffle. »

Patricia : « Oui. La première partie, bon ben si tu veux, c'est vrai que, moi, quand je peine et que je monte, ben je regarde mes pieds. Et… j'essaye de bien respirer. Bon, alors, si tu veux, tu vois pas grand chose. »

Camille : « Mais sinon… non, ben le brouillard, non quoi. Enfin je veux dire, continuer la balade à tout prix, dans le brouillard, quand je commence à être fatiguée, ça me motive pas. Voilà aussi ce que je voulais dire. Ce que je retiens c'est que au début je rigolais, mais à la fin, bon ça allait on est arrivé à la crête, mais… au dernier tiers, pour le coup, j'avais vraiment envie de m'arrêter quoi. »

3.4.5.2. Bien-être au retour : fatigué mais satisfait

Revenir d'une marche en montagne, c'est revenir fatigué et apprécier cette fatigue et l'effort accompli qu'elle sous-tend. Les participants évoquent alors des sensations de bien-être physique, qui semblent émerger à la fois de la fatigue et de la satisfaction ressenties au retour d'une marche :

Odile : « Ah non ! ah non ! Je n'avais plus de jambes le soir mais le reste marchait très, très bien. Le reste était **ravi** ! (rires)… »

Patricia : « Oui. Et puis bon, y'a aussi une satisfaction pour moi. J'ai des fois du mal à les faire, mais y'a la satisfaction de l'avoir fait quand c'est fini. »
Enquêtrice : « Physique ? »
Patricia : « Oui. »
Philippe : « Oui, ça c'est sûr. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Emma : « Mais c'est vrai que c'est surtout le passage de la mer de nuages qui m'a laissé un très bon souvenir. J'ai… je sais pas, j'aime bien la sensation que ça m'a laissée. Ça m'a laissé une sensation de bien-être, en fait, un petit peu simple, quoi. »

Clément : « Moi sinon j'ai aussi un objectif physique, c'est que quand je reviens de Lescun, je me sens **mieux**, physiquement. […] Y'a toujours… dans une balade y'a toujours un petit moment où on se dit : 'pff ! qu'est-ce que je fais là ? ' mais ça dure pas longtemps si on s'obstine pas dessus quoi. Et… il faut pas non plus penser à ça. Il faut penser plutôt à l'objectif, et se dire : 'Ah ouais ! on aura une belle vue et puis après on sera content quand on va bien dormir ce soir, parce que c'est important' et puis voilà. »

Enquêtrice : « Et c'est quoi, d'après vous, qui engendre ce manque, quand ça fait plusieurs mois que vous y êtes pas allés ? »
Héloïse : « Ben l'activité physique, aussi, quelque part. Oui, c'est certain. Enfin moi, je le ressens hein ! »
Hervé : « Oui, c'est, disons, le bien-être hein, qu'on ressent à… être un peu fatigué. »

Mais ce bien-être n'est pas à attribuer au seul effort physique consenti pendant une marche. L'esthétique ou tout autre forme de satisfaction, de plaisirs, sont aussi présents. C'est en fait un ensemble qui passe par la sensation physique liée à la marche en montagne, comme si la fatigue stimulait les plaisirs dans leur ensemble.

Conclusion.

De façon générale, l'idée de la marche en montagne comme mode d'entretien du corps est peu présente dans les récits recueillis, du moins jamais de façon exclusive : les participants **ne marchent pas dans un objectif uniquement physique et/ou sanitaire**. Il est plutôt question, dans la dimension corporelle de l'expérience, de conscience de son corps, de ses mouvements et de ses capacités et, au delà, d'une homogénéité des capacités physiques à l'intérieur d'un groupe de marche. En outre, la difficulté et le niveau physique de la marche jouent jusque dans le choix des termes et dans la distinction de sens que les participants font, en particulier, entre « balade », « randonnée », « marche » et « promenade ». Tous n'emploient pas les quatre termes et je ne peux pas présenter toutes les nuances qui sont apparues au fil des récits : chacun a sa façon de définir et d'utiliser ses propres mots. Mais il est quand même possible de dégager des récurrences, essentiellement dans la comparaison de la « balade » et de la « randonnée »[214] :

Bénédicte : « Hmm, moi je fais une différence entre balade et randonnée, quand même. Balade c'est ce qu'on fait maintenant, un peu dans la forêt, pas loin, c'est plus bref, c'est montagne à vaches ! (rires) […] Et randonnée c'est déjà plus… pas sportif, mais ça va plus loin, c'est plus haut. Pour moi, moi je fais la différence entre balade et randonnée. Cette année on a fait des balades, on n'a pas fait de randos. Pour moi. »

Clément : « Moi quand je dis randonnée, pour moi, c'est déjà un truc sportif. Mais ça dépend. Quand je parle, par exemple, à mes copains, je dis randonnée parce que je sais que pour eux, si je dis balade ils vont mettre leurs tongs quoi… Et donc bon… sinon je dis balade. »

Camille : « Non, pour moi c'est une différence personnelle. C'est-à-dire que pour moi, la différence entre une promenade… Pour moi, balade et promenade c'est à peu près la même chose. Mais par rapport à randonnée, pour moi, y'a ce moment de ras-le-bol quoi. Ce moment de… d'effort physique et de… […] Pour moi la

[214] La « promenade » est le plus souvent associée à la « balade » ou définie comme n'étant pas appropriée à la montagne, parce qu'elle sous-tend une idée de « plat ». Quand à la « marche », trois définitions reviennent : celle du mouvement ou moyen de déplacement ; celle où elle revêt le caractère intense et presque forcé de la « marche pour la marche » ; celle, enfin, où elle a le même sens que la « randonnée ».

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> promenade ou la balade c'est que du bonheur et la randonnée c'est… ouais, c'est un effort physique. »
>
> Fabienne : « Oui, [marche et randonnée] c'est la même chose, oui. La balade, par contre, c'est différent, c'est la petite promenade gentillette, un rythme beaucoup plus lent, c'est la petite promenade, quoi, la balade. Mais sans but… sans but bien précis. C'est un peu pour… davantage pour occuper le temps. »
>
> Inès : « Promenade c'est… on fait pas de promenade en montagne. On fait une randonnée… une randonnée ou une marche. Oui. La montagne pour moi c'est randonnée ou marche. Plus ou moins longue, ou plus ou moins dure. Peut-être que le mot randonnée évoque pour moi un effort quand même. Randonnée et marche y'a un effort. Balade et promenade… non. D'ailleurs c'est même plus fatigant parce qu'on piétine… (rires) »
>
> Patricia : « Pour moi, une randonnée… Une marche à pied, c'est pas forcément… Comment je dirais bien ça ? … Une randonnée, pour moi, c'est plus organisé qu'une marche à pied. Une marche à pied, pour moi, c'est plus ardu qu'une balade, parce que pour moi, balade, c'est quelque chose de… comme balade, comme le mot : c'est une balade. Et la marche à pied, c'est plus ardu. Mais une randonnée, c'est quelque chose **d'organisé**, de **balisé**, tu peux faire une marche à pied sans que ce soit balisé, pour moi… »

Finalement, la façon dont les participants nomment et qualifient leur pratique de la marche en montagne souligne la présence et la prégnance d'un registre lié au corps, à travers la difficulté, l'effort et/ou le rythme. Mais il est aussi quelques marcheurs qui, au delà de considérations corporelles, voient dans la marche à pied en montagne et ses difficultés, la possibilité de s'amuser.

3.5. Une dimension ludique de l'expérience ou la marche en montagne comme un jeu

Plusieurs cas sont à distinguer dans la compréhension de la dimension ludique de l'expérience des marcheurs. Il y a d'abord l'expression d'un plaisir à s'amuser – et parfois à voir les autres s'amuser – quand on part marcher en montagne. En fonction du degré d'importance accordé au jeu par les participants, la possibilité de plaisanter, de rire, de jouer, etc. peut aller de la simple satisfaction à la condition *sine qua non* pour apprécier une marche en montagne. Mais j'ai aussi pris en compte le coup d'œil amusé des marcheurs sur leur expérience qui, souvent, est exprimé avec un certain recul, à travers le récit de souvenirs. Je me suis donc concentrée sur deux types de repères. Le premier est celui des mots employés (dans une acception "joueuse" des termes), tels que « jeu », « marrant », « amusant / s'amuser », « drôle », « comique », etc. Le second est moins systématique : il s'agissait de prendre en compte les rires qui ont été captés lors de nos entretiens. Bien sûr, tous les rires d'une discussion n'évoquent pas l'amusement, mais il en est qui – au même titre que les onomatopées d'admiration, qui peuvent signifier la dimension esthétique – expriment le comique d'une situation ou de l'évocation d'une situation. Au final, les participants distinguent, à travers leurs récits, des étapes toujours drôles et des évènements imprévus ; des marches pour s'amuser et des marches où, parfois, on s'amuse ; la possibilité de rire des choses, de rire d'eux-mêmes ou de rire des autres ; leur propre amusement et celui des autres.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.5.1. Des moments qui sont toujours « drôles »

Il est des étapes de parcours comme des moments au cours de l'expérience des marcheurs qui sont toujours amusants. Certains s'amusent avant même de marcher ou une fois rentrés, à partir de documents notamment. Beaucoup identifient aussi des passages particulièrement drôles, des descentes surtout et si possible dans la neige.

3.5.1.1. Jouer sans même y être

Ainsi, il est possible de s'amuser ou d'anticiper quelques aspects cocasses d'une sortie avant de partir, quand on prépare un itinéraire ou que l'on repère les quelques indications que l'on nous a données. Thomas et Viviane, par exemple, qui marchent surtout en club, prennent toujours le temps de regarder la carte pour resituer les parcours de leur programme. Le jeu (de piste), quand ce n'est pas un véritable défi, est alors de trouver le point de départ et de pouvoir vérifier, une fois sur place, l'adéquation entre ce qu'ils ont imaginé et ce qu'ils ont devant les yeux :

> Thomas : « Oui. Il faut déjà trouver le point de départ sur la carte. C'est pas toujours évident. »
> Viviane : « Oui, c'est vrai. Quelques fois c'est pas toujours évident, parce qu'il [Hector], nous met : 'départ, cabane de machin'… Alors il nous met quand même la vallée en général : le lieu, la vallée ou c'est, et après le dénivelé et ensuite 'départ cabane de machin, col de truc'. Mais la cabane de machin il faut savoir où elle est ! (rires) »
> Thomas : « Il faut la trouver oui (rires). »
> *Enquêtrice : « Forcément. »*
> Thomas : « Non, c'est pour anticiper la sortie. Pour voir… pendant la sortie ben on voit si ça colle avec ce qu'on a prévu.. »
> *Enquêtrice : « Vous avez imaginé des choses à voir ? »*
> Thomas : « Oui. Oh ! c'est un peu ludique hein ! »

Pour Bénédicte et Bruno, le « détail amusant » tient plutôt aux indications données par les guides, notamment la description des repères et les citations parfois associées. Mais là encore, c'est surtout dans le lien établi entre la préparation et le déroulement – entre la description et la perception d'un pin à crochets et d'une borne bleue, par exemple – qu'ils trouvent à s'amuser :

> Bénédicte : « Elles [fiches de topoguides] sont bien faites, parce qu'il y'a l'itinéraire, y'a le descriptif, y'a… C'est amusant, parce que des fois y'a des petits… y'a des petites indications 'saluer au passage le pin à crochets qui est…', donc on cherche le pin à crochets… […] »
> Bruno : « C'est comme la dernière fois, on n'allait pas manquer la borne bleue (rires) ! »
> Bénédicte : « Oui, ça on pouvait pas la manquer (rires) ! »
> Bruno : « Pourtant il était ancien [le guide]. C'était là dessus, il est vieux hein ! On a vu une borne bleue qui fait trois mètres de haut hein ! Ha y'a des détails ! C'est très important ! (rires) »
> [Plus loin au cours de l'entretien, Bénédicte revient sur le descriptif du pin à crochets et le lit]
> Bénédicte : « '… s'engager dans le vallon, sur le chemin…' Ah oui : 'plus haut, la crête qui conduit au Pic des Tourelles est aussi un chef d'œuvre de la nature. Saluez le pin valeureux qui pousse au sommet d'un piton rocheux de 20 mètres, tout en haut d'un couloir. Comme disait le botaniste Henri Gaussens, c'est l'arbre qui a plus que d'autres la capacité de souffrir sans mourir.' (rires) »

C'est aussi Bénédicte qui se réjouit une fois rentrée, à l'idée de préparer ses fiches souvenirs sur ordinateur, des fiches pour lesquelles elle choisit une photo et un nombre de marmottes approprié à la « qualité de bonheur » ressentie à faire la sortie. Et c'est Bruno qui s'amuse à les regarder :

> *Enquêtrice : « Alors je voudrais que vous me montriez tous ces documents. »*
> Bénédicte : « Ah ! Beh ça m'a pris depuis… »
> Bruno : « Ah ! C'est très bien. Moi je le fais pas mais je me **régale** à le revoir après ! »
> Bénédicte : « Je me rends compte que j'oubliais sinon, après. Alors donc c'est juste pour raconter des petits machins qui sont arrivés, pour fixer la mémoire. Alors ça c'est… comme pour les hôtels, avec les fourchettes, c'est une marmotte, deux marmottes, trois marmottes (rires). »
> *Enquêtrice : « C'est sur l'appréciation… »*

Bénédicte : « Oui c'est ça. »
Enquêtrice : « …pas sur la difficulté ? »
Bénédicte : « Non, non. C'est pour la qualité de bonheur. Alors des fois, comme je sais pas, ça fait deux marmottes et… ¾ (rires). Ça valait un peu plus de deux, mais ça valait entre deux et demi et trois, donc.. voilà, c'est.. et puis maintenant, ça c'est le bonheur aussi de travailler sur l'ordinateur. »

3.5.1.2. Des moments du parcours estampillés « amusants »

Outre l'amusement à comparer ce que l'on voit à ce que l'on avait imaginé, il y a essentiellement deux éléments qui font qu'un moment de marche peut être associé au jeu : les descentes raides et la neige. Il n'est d'ailleurs pas rare que les deux soient associées à travers le plaisir à marcher dans les névés. Le cas des descentes raides concerne ceux qui, maîtrisant la technique, peuvent se consacrer au plaisir de descendre en courant. Deux types d'objets portent alors le plaisir à son comble : les pierriers et les névés. Dans les deux cas, il s'agit de rapprocher la marche en montagne d'un sport de glisse et donc, finalement, de lui préférer ce qu'elle n'est pas ou, du moins, d'en faire varier un peu le mode de pratique :

Emma : « Ah ouais, j'ai une randonnée qui ressort… J'ai **deux** très bons souvenirs en montagne. Alors, le premier on était parti ben camper, en fait. Donc on avait fait… la Table des 3 Rois. C'est une montagne… et donc, c'est assez fort, et donc ça se fait en deux jours en général. Donc on était parti avec mes cousins et c'est un très bon souvenir, parce que au retour, en fait, y'a une descente de pierrier, et… et j'adore ça. Je trouve ça très, très drôle (rires). »

Fabienne : « […] là, tu vois, c'est un pierrier, tout du long, qui est horrible, y'a pas de sentier. **Mais** !… y'a pas le choix, hein, le Billare on le fait comme ça et on redescend comme ça. Mais à la descente y'a le plaisir du pierrier. C'est amusant, hein, une descente sur un pierrier, ça fait un peu escalator quoi. Donc… ça nous est arrivé de se le faire pour le sommet, parce que c'est beau, quand même…. »
Enquêtrice : « Et pour la descente qui est drôle. »
Fabienne : « Et pour la descente. Qui est drôle. Voilà. On a fait un Pic d'Anie, quand même, uniquement, uniquement pour la descente dans le grand pierrier ici, hein ! »

Bruno : « Et quelques fois on y plantait la jambe [dans la neige], et on sait plus où est le sentier et… enfin bon, on a fait demi-tour et pour la descente ça ne pose aucun problème, hein ! raquettes ou pas raquettes, on descend sur le cul et puis en avant. C'est… ça devient un jeu quoi. »

Enquêtrice : « Une [marche] classique parmi d'autres dans le brouillard quoi ? »
Clément : « On peut dire ça, quand même. Avec le recul, c'est ça que ça donne. À part peut-être le fait de courir dans la neige parce que ça, on l'a quand même fait longtemps, c'était rigolo, mais c'est rare de le faire sur de la neige comme ça, bien dure. Là on peut glisser. C'est vrai, ça arrive pas souvent. »

La neige, quand elle n'est pas juste un élément de décor ou quand elle n'est pas sous forme de névés, est vraiment le terrain de jeux des marcheurs. Certains y voient la seule chose intéressante à l'époque où il est difficile de marcher :

Noël : « Bon, je limite les [saisons] je fais que printemps, été… automne. En principe, je fais octobre, hein ! et… novembre, ça y est, c'est le dernier mois. Bon, décembre, janvier et février, c'est fermé la montagne, pour moi. Y'a que la neige, à cette saison. On s'amuse avec la neige, c'est tout. »

Pour d'autres, ce n'est pas seulement une alternative à la marche, c'est un moment de détente sur le parcours, où seule compte la possibilité de jouer (dedans ou avec) à 25 ans comme à 60 ans passés :

Camille : « Moi j'aime bien la neige. »
Clément : « Il **faut** prévoir quoi, c'est sûr. »
Camille : « Y'a les pierriers, y'a la neige, y'a différents types. Moi, la neige, j'aime bien. »
Clément : « C'est vrai que quand on fait une promenade y'a quelque chose de… d'original. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Camille : « J'aime bien parce que tu t'arrêtes… tu fais des… tu glisses, tu sautes, tu fais des boules de neige, tu… C'est fatigant, c'est très fatigant, ça peut-être dangereux quand… quand c'est des plaques ou quoi, mais pendant la balade, quand y'a de la neige j'aime bien. »

Odile : « Ah non ! la neige, c'est…(rires) Je suis incapable de marcher dans la neige sans faire une bataille de boules de neige moi, c'est pas possible !… Moi, c'est pas possible ! Si, j'adore ! C'est pour skier, c'est pour marcher, c'est pour faire des raquettes, c'est pour faire des bonhommes de neige, c'est pour faire des batailles de boules de neige, c'est pour faire des farces aux gens, c'est pour…Oui… C'est systématique… »
Enquêtrice : « Et si t'as la possibilité, tu auras tendance à aller… à faire en sorte d'aller faire un bout de marche dans la neige ? »
Odile : « Oui, absolument, même si c'est très pentu, même si c'est… On met un plastique sous les fesses et on la descend comme ça. Oui, c'est faire de la luge… Quand on est allé… l'an dernier, là… on a donc traversé pas mal de neige et on avait des névés qui étaient très sympas et les névés qui sont pas trop pentus. Et si on sait qu'on peut s'arrêter, systématiquement, mais sur les fesses, ça, on fait de la luge sans luge mais… »
Enquêtrice : « C'est l'espace de jeux…de la montagne ? »
Odile : « Ah oui ! exactement !… »

3.5.2. Quand c'est plus « marrant » que risqué : récits d'imprévus

L'identification de moments toujours amusants dans la pratique de la marche est plutôt le fait des participants habitués ; assez, du moins, pour avoir repéré des récurrences et/ou mis en place une certaine routine (dans la préparation et la fixation des souvenirs notamment). Mais les personnes enquêtées évoquent aussi des situations qui, sans les exposer à une prise de risques trop importante, apportent un certain piment au parcours, un piment qu'ils rapprochent volontiers du jeu et qui pourrait parfois aussi relever du spectacle.

3.5.2.1. L'imprévu qui pimente le parcours

Il y a deux conditions pour apprécier les situations un peu cocasses : que celles-ci ne soient pas dangereuses et, bien sûr, que les personnes n'aient aucune idée de ce qui les attend avant de partir. Il ne s'agit pas de se faire peur, juste de s'inquiéter un peu et de prendre plaisir à savourer le « piment » d'une sortie. Parfois c'est un torrent qu'il faut traverser, un chemin qu'il faut retrouver, parfois c'est toute la marche qui est « pétrie d'inattendus » :

Romain : « Non, je pense que pour ça, il faut des sorties plus pointues pour arriver à ce stade [de mise en danger]. »
Enquêtrice : « Oui. Un événement imprévu ? »
Romain : « Ou un événement imprévu. Ça nous est arrivé, mais c'est pas grave, de nous déshabiller pour passer un torrent. Ça nous est arrivé, justement en Espagne. Mais c'était pas… C'était pas dangereux. »
Enquêtrice : « Non, non. A priori, non. »
Romain : « Il fallait pas tomber à l'eau parce qu'elle devait être à 10°, mais c'était pas dangereux. Tout le monde a joué le jeu très bien et tout le monde s'est déshabillé. On passait avec de l'eau jusqu'au ventre. »
Enquêtrice : « Et à la limite est-ce que ça peut mettre un peu de piment à la marche ? »
Romain : « Ça met du piment, parce qu'après ça fait des souvenirs. Des trucs comme ça, ouais. C'est des trucs marrants, ça. »

Philippe : « Mais sinon, moi j'ai bien aimé hein ! j'ai trouvé ça assez… assez rigolo finalement. La **fin** [culs-de-sac, demi-tours et recherche du chemin] »
Patricia : « Oui, parce que, en fait, c'est… Ça… Y'a rien à faire quoi, ça met du piment dans le truc. Mais bon, c'est pour ça que moi je dis… j'aime mieux ne pas savoir avant de partir. »
Philippe : « En fait, y'avait un peu d'improvisation. »

Patricia : « Pour moi, tout cet ensemble, ça a été tellement pétri d'inattendus, de…de difficultés, de…[…] On s'est…on s'est inquiété, on s'est… Au début, on n'était pas… On a été sûr de nous, vraiment, quand on a été rendu en haut et qu'on a retrouvé ce petit sentier et pis le balisage. […] Même si la descente est difficile on était… on était plein d'ardeur pour descendre… Enfin, moi,

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> c'est ce que je retiens. Et puis le… Et puis la joie d'arriver quand on est arrivé parce que… ça a quand même été… Bon, ça été **semé** de… **d'inattendus**, de surprises… »

Dans tous les cas, si la situation est parfois difficile à apprécier sur place, ce sont des sorties dont les participants se souviennent et/ou pensent se souvenir longtemps.

3.5.2.2. S'égarer sans se perdre ou l'aventure à moindre risque

Pour ceux qui maîtrisent les techniques de repérage et qui ne craignent pas de s'éloigner du sentier, c'est la possibilité de s'égarer un peu qui apporte du piment à une marche, ne serait-ce parce que c'est la seule occasion de sortir la carte, la boussole et l'altimètre. Sans parler de vivre une épopée, il est souvent question d'aventure, du moins « un tout petit peu », avec le recul :

> Odile : « Bon, celle où l'on s'est perdu, c'était vraiment celle là que j'ai préférée. Celle où on s'est perdu, ben c'est le genre de balades que j'aime bien : on crapahute un peu, où on va un tout petit peu à l'aventure sans être perdu, parce que… parce que y avait la carte et puis, on savait où on était quand même… »

> Damien : « Avec le brouillard on voit pas le paysage, mais bon, nous, le paysage on le connaît par cœur. Et le brouillard c'est amusant aussi. Je sais pas, on voit rien au bout de 10 mètres. »
> Clément : « Oui.. on a peur.. . Enfin, on a peur… personne n'a eu peur. »
> Damien : « Ouais, non… On sait pas où on va, on marche un peu à l'aveugle. »
> Clément : « On est obligé de se diriger à la boussole. C'est amusant. »

Il n'est pas rare alors qu'il y ait un décalage entre ceux qui savent s'orienter et qui conduisent la marche et ceux qui, un peu perdus, doivent s'en remettre à leur guide, ce guide qui ne prend pas toujours la peine de rassurer ceux qu'il accompagne et qui peut même aimer s'égarer pour le plaisir de chercher son chemin :

> Inès : « Ah ! Moi je pense que tu aimes te perdre pour avoir le plaisir de te retrouver après. »
> Jacques : « J'aime pas, mais enfin, hm… une fois perdu.. »
> Inès : « T'aimes pas, mais enfin… »
> *Enquêtrice : « Mais enfin… »*
> Jacques : « Après oui. »
> Inès : « T'aimes bien regarder ta boussole, t'aimes bien regarder la carte. Tu aimes bien tout ça ? »
> Jacques : « Hmm. »

> Clément : « Moi, quand on s'égare un tout petit peu, ça ne me gêne pas, ça fait partie de l'orientation, enfin, essayer de se retrouver, tout ça, c'est sympa, mais… c'est pas un plaisir vraiment quoi. La fois où… une autre fois où j'étais dans le brouillard, à un endroit où c'est embêtant d'être dans le brouillard, les autres c'était des amis qui étaient pas habitués à la montagne, et là, pour eux, c'était une aventure, vraiment une aventure. Ils se sont fait peur alors que, bon, y'avait pas de raison. Moi j'avais juste l'appréhension, parce qu'ils étaient là, un petit peu, mais on n'a jamais été perdu, finalement. Mais eux, ils pensaient qu'on était complètement perdu. Moi, j'ai toujours suivi ma boussole. Y'avait pas de chemin de toute façon. Eux je pense qu'ils pensaient qu'ils étaient perdus. »

3.5.2.3. Quand le comique naît de la mise en scène

Il est aussi des fois où ce n'est pas tant la situation vécue que la façon de la raconter qui peut être particulièrement drôle. Je pense notamment aux récits de deux souvenirs d'évènements qui auraient pu être graves, mais qui ont suscité rires et fous rires de leurs narrateurs comme de leurs auditeurs ; les récits d'une chute vécue ou à laquelle ils ont assisté et dont, avec le recul, seul le comique de la situation persiste :

> Jacques : « Moi, quand j'ai cassé mon piolet en bois, là, on descendait de Campbieil, et un peu à travers champs. Et y'avait un endroit où y'avait un joli névé. Heureusement que ce névé il était

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> pentu, hein, assez long. Néanmoins ça se terminait en se relevant, comme ça [montre avec la main], y'avait pas de rochers, enfin, c'était parfait pour s'arrêter. Alors moi j'ai fait comme les autres, je suis parti dans ce névé. Je n'avais jamais eu de leçon d'escalade sur neige, j'avais un piolet. Alors j'ai pris de la vitesse, et quand j'ai voulu me freiner avec le piolet, et bien je n'ai pas su le faire et j'ai même cassé… Comme j'ai fait un geste très violent, j'ai cassé le manche. Alors ça m'a pas du tout coupé mon élan, évidemment (éclat de rires d'Inès et de l'enquêtrice). Alors je suis arrivé en bas avec la tête du piolet, seulement et… Alors j'étais la tête en avant… »
> Inès : « La tête du piolet ou la tienne ? »
> Jacques : « Les deux ! Et puis alors je me suis arrêté très gentiment, au milieu des rires de tous ceux qui étaient déjà en bas, voilà. Et alors, celui qui me suivait, lui, il a pris ce qui restait de mon piolet, ce qui était resté en place, et il me l'a descendu. »

> Inès : « On rit toujours quand on voit quelque chose tomber, alors qu'on peut se faire mal. Mais je sais pas pourquoi la chute fait rire… Comme… Ah non ! tu y étais pas quand je racontais ça, Nicole qui avait glissé. On était au-dessus… mais je te l'ai peut-être raconté, on était au-dessus d'un passage un peu verglacé, on était à la queue leu leu, ça glissait jusqu'en bas, et en bas y'avait un lac, qui était pas très glacé, et j'en ai une de mon groupe qui a glissé, qui a fait un faux pas, qui a glissé jusqu'en bas, qui a perdu son piolet, qui a été terrorisée… Bon et puis nous aussi, on était inquiet. Elle a réussi à remonter, et une fois arrivée en haut [fou rire] tu vois le tableau ! Elle est **repartie** ! Alors là ! c'est là qu'on a ri, alors que vraiment c'était pas drôle hein ! elle nous a fait… elle a fait une crise de tétanie après, tellement elle a eu peur hein ! C'était vraiment pas drôle, mais c'est la répétition. »

Dans un cas comme dans l'autre l'effet de groupe n'est pas anodin : il permet de dédramatiser la situation. Ainsi, c'est la réaction de l'un (celui qui ramène le piolet) et les rires de l'ensemble (à la vue de celle ou celui qui tombe) qui transforment la chute en événement comique, comme si ce dernier n'existait que par son "public".

3.5.3. Jouer au gré des chemins

Il n'est pas toujours nécessaire de frôler l'aventure et de faire face à l'imprévu pour voir, dans la marche en montagne, la possibilité de s'amuser. La dimension ludique se nourrit aussi de petits évènements simples et drôles, de jeux et de rencontres, au gré du parcours.

3.5.3.1. La marche comme une succession de jeux

Pour Damien, l'idéal est quand la marche en montagne s'inscrit dans le registre du ludique. S'il admet que, finalement, il « aime bien » ce « truc de vieux », rien ne vaut pour lui l'opportunité de s'amuser un peu. Quitte à aller à Lescun en famille, quitte à marcher en montagne, autant pouvoir s'amuser :

> Damien : « Si, moi j'espère toujours qu'il y aura un côté plus ludique et plus… je sais pas, plus extrême ou plus intéressant que la balade elle-même. Oui. Mais, parce que, je sais pas… parce que c'est un truc de vieux, je sais pas (rires). Mais j'aime bien. J'aime bien et c'est vrai que je continue. Ça m'étonne moi-même mais c'est vrai que dans la famille, même avec les cousins, ça nous gonfle la balade en montagne, *a priori*, on continue à retourner à Lescun tous les ans, à y aller. Maintenant, en fait, j'aime bien ça. Mais c'est vrai que… si on peut mettre quelque chose d'un peu plus pimenté dans la balade, c'est vraiment intéressant. »

Si tous les participants n'accordent pas autant d'importance à ce caractère ludique de la marche, ils n'en apprécient pas moins la possibilité de jouer. Et les occasions sont nombreuses et variées. Il s'agit parfois de sorties organisées, où le guide propose des jeux autour d'une thématique, comme cette fois où Gaëlle avait visité des châteaux cathares avec un guide qui organisait son circuit « de façon ludique aussi, hein ! parce qu'il avait organisé des… des petits jeux, des choses comme ça ». Mais le plus souvent, le jeu naît de la façon de ressentir et de se souvenir des choses. À propos de la marche que nous avons faite ensemble, Emma racontent les jeux dont elle se souvient : Chloé, la fille de sa cousine, qui jouait à passer des

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

épaules de l'un à celles de l'autre[215] ou la cafetière, petit instrument à une tasse que nous avons fait fonctionner autant de fois qu'il y avait de personnes présentes. Elle souligne d'ailleurs à quel point il s'agit de souvenirs amusants (notamment grâce aux photos) plus que du souvenir de s'être véritablement amusée sur place (cf. Annexes 11.2 et 14.1) :

> Emma : « D'accord. Et puis bon après, je me souviens du jeu avec Chloé, qui voulait aller sur les épaules etc., bon tout ça. Un petit peu, c'est normal. Parce que c'était amusant. […] Et puis le jeu avec la cafetière. J'avais beaucoup aimé aussi. […] C'est un détail **bête**, aussi, que… une fois dans la balade, c'est pareil, on n'y fait pas spécialement attention, et puis après, ça amuse **plus** finalement, avec le souvenir… Comme les souvenirs embellissent généralement. On embellit toujours les choses en souvenir. C'est marrant. Et c'est vrai que j'en ai un souvenir beaucoup plus… beaucoup plus **amusant**, que je pense que le moment même. Je me souviens pas par exemple que le café était pas bon du tout (rires). »

> Emma : « D'accord, au tout début de la balade. Ce qui est amusant sur cette photo, enfin je pense, si je me souviens, on avait essentiellement pris la photo pour… ben pour Chloé quoi, pour prendre la photo avec Chloé, pour [sa mère], pour qu'elle ait un souvenir. Mais j'aime bien la photo parce que je la trouve amusante. J'aime bien Chloé dessus. C'est la seule qui boude (rires). Tout le monde sourit sauf elle et c'est ça qui m'amuse… Ouais. Donc ça c'est au tout début de la balade. Bon ça c'est le café. »

3.5.3.2. Des rencontres qui font « (rires) »

Chacun possède, de la même façon qu'Emma, son lot d'anecdotes amusantes et amusées. Et parfois, ce n'est pas à l'évocation de jeux que les participants plaisantent, mais au souvenir de rencontres… plus ou moins cocasses. Il s'agit souvent de rencontres inhabituelles, avec des animaux en particulier, comme cette fois où, avec Jacques et Inès, nous avons dû "affronter" un troupeau de vaches bien encombrantes, puis maintenir des ânes en dehors de nos sacs et de notre voiture, après avoir consenti à leur laisser nos peaux de bananes :

> Inès : « Ça a été agréable. »
> Jacques : « Enfin les animaux y sont pour quelque chose aussi, parce que vraiment… La poursuite des vaches, l'assaut des ânes.. »
> […]
> Inès : « Bon, y'a rien eu de bien comique aujourd'hui, hein ! »
> Jacques : « Oh quand même ! écoute : les vaches, les ânes… »

Il est aussi des situations où c'est l'interaction entre des personnes et des animaux qui porte à rire, quand « deux types en slip » courent après des chevaux ou que des bergers habillent leurs brebis de « serpillières » pour, semble-t-il, éviter les saillies :

> Inès : « Je sais qu'il y en avait deux, là, qui toute la nuit avait discuté, cherché dans le guide pourquoi ils s'étaient trompés. Et dans la nuit, on avait des chevaux qui galopaient, et qui passaient entre les tentes… »
> Jacques : « Oh ! Ça c'est… c'est normal ça ! Ils passent pas à travers les tentes… »
> Inès : « Hmm. Alors ces deux là, les deux types en slip qui couraient pour faire partir les chevaux (rires). Ça c'était très amusant. Pas pour eux, mais pour nous. »

> Bénédicte : « Et ça c'est des choses qu'on aime voir, un peu, la vie comme ça… les bergers avec leurs moutons… La dernière fois, qu'est-ce qui nous a amusés ? c'est la première fois que je voyais ça, y'avait tout un troupeau de moutons et ils avaient cousu, alors on a supposé que c'était pour empêcher les saillies ou je sais pas quoi, à même la laine des brebis, des serpillières qui descendaient sur leur arrière train, ou des bâches… (rires) »

[215] Alors que pour Fabienne, présente à la même sortie, c'était plutôt le choix d'Emma comme porteuse qui était « rigolo » : « Oh, beh d'abord y'a eu un truc rigolo, c'est que la petite, elle est petite donc fallait la porter à des moments donnés et puis sa mère était crevée, alors euh.. je lui dis, à Chloé, je luis dis : 'Mais, non, mais ta mère elle peut plus te porter là, alors il faut que tu… que ce soit quelqu'un d'autre. Alors choisis quelqu'un d'autre'. Et puis là, elle nous a regardés tous comme ça, et puis elle a choisi Emma. Alors Emma a dit : 'Ah bon ? ! Bon'. Et puis elle s'est pas dégonflée, elle a porté là, Chloé au dos, là, pppf ! sur les épaules (rires). »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Parfois, enfin, ce sont les personnes, leur présence ou simplement leurs traces, qui amusent, lorsque, par exemple, on se fait surprendre alors que l'on était persuadé d'être seul ou que l'on compatit au désarroi de certains :

> Bénédicte : « Le lac bleu, là, avec des copines, où on s'était baignées à poil dedans quand des gens sont arrivés (rires). On croyait qu'on était toutes seules. C'est plutôt, oui, des souvenirs de rigolade. »
>
> Bénédicte : « Rappelle-toi, une fois on avait fait une randonnée où y'avait marqué en bas 'suivre, très bien balisé', et où y'avait rien de balisé (rires). Et quelqu'un qui avait dû se **perdre**, parce que nous on avait coupé à travers les buis, je sais pas quoi, et avec vraiment… d'une main rageuse 'menteurs, c'est pas vrai ! Y'a rien d'écrit !' (rires) y'avait écrit sur le panneau. Parce qu'au début, c'est vrai, y'avait 3 indications et puis après plus rien du tout. Donc ils avaient dû se perdre, les malheureux et ils s'étaient vengés sur le panneau, parce que…'Menteurs, c'est pas vrai ! Y'a rien d'indiqué !' (rires) »

Mais le plus souvent, quand les marcheurs s'amusent à la vue des autres, ce n'est pas sans exprimer un peu d'ironie, voire de moquerie. Inès, par exemple, taquine volontiers Jacques sur les itinéraires qu'il lui propose. « Je lui ai mis 2 sur 20 ! », me disait-elle à propos d'un parcours qu'elle n'avait pas du tout aimé. Et, sur la crainte de Jacques de porter son sac depuis sa sciatique :

> Inès : « C'est lui [Jacques] maintenant qui cherche quelqu'un pour lui porter ses affaires ! (rires) »
> *Enquêtrice : « Faut qu'il investisse dans un petit âne ! »*
> Inès : « Voilà. Et oui. c'est ce que je dis, en montagne, ou il faut un mari ou il faut un âne ! (rires) »

Dans d'autres cas, ce sont des inconnus, des « gens » qui suscitent l'amusement des participants. Rencontres furtives, oreille dressée à l'écoute de réactions maladroites, œil rivé sur un équipement décalé, il est des circonstances où chacun sait être attentif à l'autre :

> Armand : « Au cirque de Troumouse c'est impressionnant. Les gens montent en voiture assez haut. Enfin c'est pas le 64… Mais… c'est vrai qu'ils promènent la grand-mère, elle est en souliers de ville quoi. Elle est pas très à l'aise la grand-mère quand on la regarde marcher là-dessus quand même ! Je pense pas qu'elle soit très heureuse, mais bon… (rires) »
>
> Bénédicte : « Y'a quelque chose qui nous a fait rire la dernière fois, on a fait un petit lac, pas très haut, donc… Encore, nous on y était passé par… Y'a certains lieux où on y accède facilement, presque en voiture, alors que d'autres, faut… Ben le Pas de Roland, par exemple, si vous y arrivez par… par où on gare… en voiture, ou si on passe par Gavarnie, c'est du tout au tout. Donc y'avait là des gens qui connaissaient rien à la montagne et (rires) y'a une dame, ça nous a fait rire parce qu'en entendant les sonnailles des vaches elle dit 'ho ! y'a une chapelle ici ? ' (rires) »
> Bruno : « Oui, c'est vrai qu'il y avait le refuge, quoi, à côté… oh ! elle avait cru… y'avait un peu comme un clocher hein ! Elle avait des excuses ! »
>
> Jacques : « Enfin une revue qui m'avait envoyé toujours des exemplaires, alors je leur avais répondu que je m'intéressais aux sujets techniques et non pas, à l'histoire pure, parce qu'y a toujours des revues régionales qui font beaucoup d'histoire régionale et très localisée et limitées à l'histoire ! Alors je leur avais dit 'voyez, par exemple, j'ai étudié les meules des moulins, leur nature pétrographique…' Alors la dame a fait un extrait de ma lettre… enfin la dame, je me trompe, ou le monsieur (rires)… enfin le service administratif de la revue avait écrit : 'nous avons reçu une lettre de M. Jacques C. qui nous indique qu'il vient de terminer une étude sur les meules de foin' ! (rires)… 'les meules de foin dans les Hautes Pyrénées' ! »
> *Enquêtrice : « Dans les Hautes Pyrénées, c'est déjà ça… (rires) »*
> Jacques : « Si le sujet n'est pas classique, y en a qui… qui pataugent… »

3.5.4. Quand ce sont les autres qui s'amusent

Si les participants évoquent avant tout leur propre amusement, il n'est pas rare non plus qu'ils parlent de celui des autres et de son impact sur leur pratique de la marche. J'ai distingué deux

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

idées qui ressortent de leur témoignage : le plaisir que l'on peut éprouver à voir les autres s'amuser et le décalage qui peut exister entre soi et les autres.

3.5.4.1. Le plaisir de voir les autres s'amuser

Certains marcheurs trouvent leur plaisir dans le plaisir des autres, y compris lorsque ce dernier implique de limiter la durée et la difficulté des parcours. Anne, par exemple, qui veut partager ses connaissances de la montagne avec son fils, attache aussi énormément d'importance à l'idée de le voir s'amuser quand elle l'emmène marcher. C'est d'ailleurs à la fois une image qu'elle conserve de notre sortie au lac de l'Oule et l'une des raisons qu'elle a de vouloir y retourner (cf. Annexe 11.1) :

> *Enquêtrice : « Est-ce que tu reviens avec quelque chose de marqué en tête ? »*
> Anne : « Ah ! moi je dirais c'est l'image là, de voir Antoine en même temps s'amuser avec ses paillettes de glace, dans un sens. C'est vrai, hein ! C'est quelque chose de, à la fois banal, mais beau en même temps, et puis bon, merveilleux pour un enfant. Donc, de le voir, c'est cette image là que je garderai, surtout (rires). Ça c'est sûr. »

3.5.4.2. En décalage avec l'amusement des autres

Mais partir marcher en montagne avec des enfants n'est pas non plus évident : ça monte, ça descend et c'est moins drôle que la plage. Autrement dit, c'est « beaucoup plus facile de leur mettre le derrière dans le sable au bord de la plage. Y'a moins d'effort et c'est plus immédiat » (Fabienne). En montagne, il faut leur trouver des parcours simples avec la possibilité de jouer. Fabienne se souvient avoir été frustrée par cette impossibilité de vraiment aller en montagne avec ses enfants :

> Fabienne : « J'étais très frustrée, moi, quand les gosses étaient petits à Lescun, parce qu'il y avait la montagne et que je pouvais pas y aller. Mais ça c'était une des balades qui étaient faciles à faire, parce que c'était pas très long, que y'avait le pont de la Mouline où on allait jouer, et en attendant, si tu veux, sur le chemin, là, j'arrivais à les traîner, à les tirer, ça montait pas, ça descendait pas terriblement, c'était facilement faisable pour eux. »

Ce n'est pas là le seul cas où les participants soulignent un décalage avec la façon dont d'autres s'amusent ou se sont amusés. Thomas, par exemple, devine que l'accompagnateur de son club se plaît parfois à limiter ses conseils techniques, quand lui n'est pas très à l'aise sur certains passages :

> Thomas : « Je pense que Hector s'amuse quelques fois, enfin il nous laisse faire… à nous faire démarrer en raquettes ou bien sur une rayère : 'oh ! laisser vous aller ! Là, ça va tout seul !' Bon, j'avoue que… il le fait lui… (rires). Et puis il faut dire aussi que j'ai pas fait de ski, moi, alors j'ai pas cette habitude. Moi, l'équilibre en avant… j'ai tendance à me tenir en arrière et c'est mauvais… »

Quant à Emma, elle explique son manque d'intérêt actuel pour le repérage et l'organisation des sorties par la volonté, quand elle était plus petite, de se distinguer de son frère qui « s'amusait à reconnaître la montagne » avec leurs parents. Finalement, ce serait en partie parce qu'elle ne voulait pas jouer de la même façon que Clément, qu'elle se retrouverait dans l'impossibilité d'emmener des personnes marcher avec elle :

> Emma : « Mais lui [Clément] il a beaucoup… il s'est beaucoup baladé tout seul, aussi, avec ses copains et tout. Il a emmené tout seul des gens, et il regardait les cartes aussi beaucoup avec mes parents et il s'amusait à reconnaître la montagne, quand il était petit aussi, avec papa. C'est une chose que nous on a moins fait, je pense, Damien et moi. On était plus petit, donc papa jouait moins à ça avec nous. Et peut-être que, je sais pas, tout simplement on a zappé, j'en sais rien, on s'est pas intéressé… Comme **lui** il le faisait, peut-être par opposition, nous on le faisait pas… tu vois, j'en sais rien, ça arrive souvent ça… »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion.

La dimension ludique de l'expérience c'est l'expression à la fois d'une envie de jouer, du souvenir de s'être amusé, de l'amusement que l'on trouve à raconter des anecdotes ou encore d'un regard porté sur l'amusement des autres. Les marcheurs repèrent et recherchent parfois les moments où ils sont sûrs de rigoler, transforment l'imprévu du moment en souvenir amusé, ou encore trouvent de quoi rire dans de petits évènements incongrus. Et si elle est moins diversement composée que les précédentes, cette dimension n'est pas de moindre importance chez ceux qui la mobilisent : pouvoir rire, blaguer, jouer, etc. tout en faisant de la marche en montagne, c'est le piment et parfois l'intérêt d'une sortie. Un piment qui est en outre à mettre en relation avec l'idée d'être ensemble… avec d'autres marcheurs. Cette dimension ludique ne se construit pas dans la solitude, en tout cas pas à travers les récits : elle se partage sur le moment et/ou se raconte ensuite.

3.6. « Cueillir la montagne »[216] ou la marche comme occasion de prélèvement

Dernier registre de qualifications que j'ai identifié à travers les témoignages des participants, la dimension "cueilleuse de montagne" fait référence à tout ce qui consiste à ramasser, accumuler, collectionner, cueillir des objets quels qu'ils soient. S'il est, dans la littérature, parfois fait référence à la collection d'objets immatériels, tels que les chemins, les sommets, les vues, etc.[217], les personnes que j'ai rencontrées se contentent quant à elles de "cueillir", autrement dit de prélever, des objets matériels, souvent de petite taille. Pour décrire cette dimension, je me suis surtout concentrée sur les objets dont il est question : les petits fruits, « framboises », « mûres », « myrtilles », que les participants ramassent à l'occasion, les « champignons », le « gibier » des chasseurs, etc. Il existe ainsi deux types de cueilleurs parmi les participants, ou peut-être plutôt deux types de cueillettes : celles qui se font au hasard des chemins et celles qui sont "organisées", dans le sens où les marcheurs partent avec l'idée de ramener quelque chose de leur sortie.

3.6.1. Marcher et cueillir au hasard des chemins

3.6.1.1. Ramasser et consommer sur place

Quand on part marcher en montagne et qu'on a l'occasion de tomber sur un versant recouvert de myrtilles ou de framboisiers, en général on s'arrête ou, si ce n'est pas la bonne saison, on repère les lieux pour revenir au bon moment. En effet, ces "rencontres alimentaires" sont toujours appréciées, surtout quand il fait chaud ou quand elles donnent l'occasion de faire une pause supplémentaire. Et si les marcheurs regrettent parfois de ne pas avoir de récipient avec eux, le charme des baies grappillées sur le chemin peut aussi leur suffire :

> Bénédicte : « **Ah !** On a oublié un des charmes de la montagne, c'est tout ce qui se mange, aussi ! En y pensant, y'a toujours des myrtilles, des fraises, des mûres, des choses comme ça (rires), des framboises. Ça aussi c'est… »

[216] Emprunté au titre de l'ouvrage de R. Larrère et M. de la Soudière (1985). *Cueillir la montagne. Plantes, fleurs, champignons en Gévaudan, Auvergne et Limousin*. Lyon, La Manufacture.
[217] Cet aspect a été évoqué dans le premier chapitre, à travers les travaux de H. Lorimer et K. Lund (2003).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Un autre charme des choses à ramasser et à utiliser sur place est celui du morceau de bois, celui que l'on récupère pour en faire un bâton et s'aider à marcher (Patricia), comme celui que l'on prend plaisir à tailler, à toucher, à regarder :

> Bénédicte : « Qu'est ce qu'on a comme charmes aussi. Les bâtons de buis à tailler (rires) […] pour bricoler après. […] »
> Bruno : « Ah ! moi j'emmène mon couteau. **Mes** couteaux même. Pas seulement pour manger, mais pour couper un bâton, des choses comme ça.. »
> [entretien suivant]
> Bruno : « J'ai toujours mon couteau… non… ou que je peux abandonner après, mais j'aime bien… j'aime bien, je regarde le bois, là, ça m'interpelle, toujours… ça m'a toujours interpellé.. J'ai toujours aimé, un peu, avec le couteau… »

3.6.1.2. Ceux qui ramassent pour emporter chez eux

Les marcheurs ne se contentent pas toujours de ramasser des choses, de les regarder et de les laisser là. Souvent ils les prennent et les emmènent avec eux, chez eux. Parfois, c'est dans un objectif scientifique, comme Anne qui récupère des lichens pour les reconnaître sur les livres qu'elle a laissés chez elle ou comme Gaëlle qui ramasse des pierres qu'elle identifie une fois rentrée. Mais ce n'est pas toujours dans un tel état d'esprit que les participants ramènent des choses. C'est parfois pour le simple plaisir, la manie peut-être, de ramasser et d'amasser de petits objets :

> Bénédicte : « Et c'est vrai qu'on ramène toujours, enfin, moi c'est… je ramène toujours des petits trésors dans mes poches aussi… un petit caillou, une pomme de pin, un bout de lichen… un bout de branche qui a une forme… »
> Bruno : « Moi c'est un bâton.. »
> [entretien suivant]
> *Enquêtrice : « D'accord. Par contre, vous, vous ramenez quelque chose ? »*
> Bénédicte : « Oui, oui, oui. Oui, un caillou ou… Mais ça, c'est vrai que ça a été la contagion de.. de la copine Maryse, là, elle se ramenait toujours des cailloux en forme de cœur… et après bon, j'en cherchais pour elle, et puis du coup, maintenant je les garde pour moi… c'est vrai qu'il y a toujours des cailloux en f… des petits, moi je prends les petits, mais elle, elle est capable de se ramener (rires)…dans le sac ! »

Certains vont même jusqu'à reproduire des objets particulièrement significatifs de la marche en montagne, les cairns :

> Gaëlle : « Mais le plaisir que j'ai eu… je ramène des pierres. J'ai un cairn sur le balcon ! Ça c'est des pierres Pyrénées. Toujours des souvenirs comme ça. J'en ai de la cordillère là-bas. Et puis les trucs là, c'est la cordillère. Autrement je ramène jamais d'autres choses.. Les photos, j'ai même pas d'appareil moi-même. »

Et si Gaëlle ne prend pas de photos, celles-ci sont néanmoins un moyen choisi par d'autres pour ramener des choses, à travers leur image : des vues, bien sûr, parfois des fleurs (Bruno), mais aussi des moments particuliers. Odile, par exemple, quand elle trouve beau s'arrête et prend en photo[218]. Mais, comme je l'ai souligné plus haut, la frénésie qu'ont nourrie certains pour la photographie s'est souvent estompée :

> Viviane : « On se rend compte c'est vrai, qu'on est sur un paysage… on prend la photo… c'est vrai que moi, au début, j'ai fait la montagne j'en prenais des photos ! plein, plein, plein, plein ! Et puis on prend les photos et puis, bon, souvent, elles n'intéressent que soi-même en fait… »

3.6.2. Préparer son coup : des cueillettes organisées

La "cueillette" organisée, c'est une forme de pratique de la marche en montagne centrée sur l'idée de ramener des choses, le plus souvent à manger. Mais c'est souvent aussi une pratique

[218] On peut se reporter à la dimension esthétique de l'expérience.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

qui implique une certaine discrétion en ce qui concerne les « bons coins ». La marche organisée pour aller collecter des choses en montagne, par excellence, c'est la chasse. Je n'insisterai par sur cet aspect ici. Nous avons rencontré un certain nombre de chasseurs à Villelongue, qui nous ont expliqué leurs méthodes de chasse (approche et battue), le gibier et son évolution, les types d'armes à utiliser (fusil ou carabine), etc. Je renvoie à ce sujet au mémoire de L. Ginelli (2004).

3.6.2.1. Marcher pour quelque chose…

Partir marcher pour ramasser des choses, pour certains habitants de Villelongue, c'est indispensable parce que cela signifie marcher pour quelque chose… En dehors de chasseurs qui ne pratiquent la montagne que pour la chasse, nous avons en effet rencontré des habitants qui insistaient sur le fait de ne pas aller « marcher pour rien » et/ou qui soulignaient la diversité de leurs objectifs de marche :

> *Enquêtrice : « Oui. Dans quels coins vous préférez vous promener ? »*
> Clara : « Oh ça dépend suivant la saison. Là maintenant, au mois d'avril vous avez les jonquilles là-haut à Prade après y a des iris, là maintenant ça va commencer.. parce qu'il va faire chaud, c'est surtout au printemps. Et puis il y a les champignons, les cèpes, les rosés des près… »
> *Enquêtrice : « Vous allez vous promener plutôt pour aller chercher quelque chose ? »*
> Clara : « Oui plutôt je serais plutôt quelqu'un qui n'aime pas marcher pour rien (rires). »
>
> Joseph : « Bon mais ici à la campagne on est toujours dehors, on n'a pas besoin nous… Bon quand on va se balader c'est pour la chasse ou la pêche, on va pas aller voir… on l'a vu tout petit donc pour nous c'est naturel, on connaît… on y va bon quand on veut ramasser des myrtilles ou des fleurs ou des framboises, ou à la pêche pour passer le temps et se balader. »
>
> *Enquêtrice : « Et autrement, vous allez dans la montagne pour d'autres occasions que la chasse ? »*
> Xavier : « Rando. »
> *Enquêteur : « Rando. Et cèpes, aussi ? »*
> Xavier : « Cèpes. Oui, je n'y vais pas que pour la chasse. D'ailleurs, la chasse pfff !… Bon, j'y vais parce que j'ai des chiens, mais sinon, mon plaisir c'est l'approche. L'approche, choisir sa bête. »
>
> Maxime : « La Prade, Isaby, là où on monte ramasser des cèpes, c'est où ? [il demande à sa femme]… à Coueyla de Monguiès, à côté du lac d'Isaby. »
> *Enquêtrice : « Et cette promenade, vous la faites assez fréquemment ? »*
> Maxime : « Oui, moi j'y vais aux cèpes, c'est régulier… mais j'y vais pas tous les jours, j'y vais 2/3 fois par ans. »

Mais la cueillette en montagne n'est pas réservée aux habitants. Des visiteurs extérieurs connaissent parfaitement certains « coins » et ont aussi une pratique « alimentaire » (Fabienne) de la marche en montagne :

> Bruno : « C'est autre chose oui, c'est dans un autre… Promenade en.. quand on va chez toi, à la bergerie… moi je vais systématiquement dans la forêt… même une heure ou deux, on va voir si y'a des girolles, on va voir si … Mais c'est autre chose, c'est pas la **rando**, c'est pas…. »
>
> Fabienne : « Mais autrement je peux vous faire une petite promenade, par exemple en partant à 2h30 de l'après-midi en revenant à 4h30, je vais cueillir, je vais chercher des myrtilles par exemple. Ou bien... des mûres, ou on va aux champignons, ramasser des noisettes, aller se baigner dans un lac. Ça peut être une promenade d'une demi-journée. […] Sauf les myrtilles, ça c'est à thème. C'est-à-dire qu'on dit : 'On va à tel endroit, le but c'est de ramasser des myrtilles pour faire une tarte'. »
> *Enquêtrice : « Et vous savez qu'il y'a des myrtilles à l'endroit en question ? »*
> Fabienne : « Ah ! oui, oui. J'ai…. on a nos coins à myrtilles et nos coins à champignons. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

3.6.2.2. … dans des lieux qu'on ne divulgue pas

Ainsi, non seulement les visiteurs extérieurs comme les habitants s'adonnent à la cueillette en montagne, mais les uns comme les autres ont « leurs coins ». Quel n'a pas été notre étonnement quand, alors que nous marchions avec Xavier autour de Villelongue, celui-ci nous a indiqué, assez précisément, quelques endroits réputés pour les cèpes… Est-ce qu'il faisait confiance au brouillard assez épais pour nous empêcher de retrouver le coin ? Ou est-ce que cela lui était complètement égal de le divulguer à des inconnus ? Je pencherais pour la première solution, au moins pour deux raisons : d'une part, les habitants de Villelongue se rejoignent souvent dans l'idée que l'on ne peut que se perdre dans le brouillard ; d'autre part, de façon générale, un « coin à champignons » ne se montre pas, alors un coin à cèpes !…

> *Enquêtrice : « D'accord. Et ça vous arrive de vous perdre parfois, en promenade ? »*
> Sarah : « Non, mais je me perdrais facilement quand je vais aux champignons avec mon mari. **Ça** oui ! Parce que je marche, et il me dis : 'Tu restes là'. Et je dis oui, mais je vais voir un peu plus loin et puis je me rends pas compte, je monte , je redescends, je retraverse… […] Quand il me voit pas, au bout d'une demi-heure il m'appelle, ou moi j'appelle et… et comme il faudrait pas trop crier quand on va aux champignons (rires). »
>
> Bruno : « Oui, c'est le même berger moi que j'ai vu, je sais plus où.. je cherchais des champignons, je l'ai vu descendre, j'entendais les sonnailles et je me suis approché un peu, mais pas trop parce que je voulais pas qu'il me voie avec les champignons, mais après je me suis approché, et il descendait et il avait un agneau dans les bras. »
>
> Fabienne : « Champignons et myrtilles, oui. Mais bon les champignons, les coins se disent pas. C'est secret ça. c'est secret ! la myrtille encore, oui. Mais pas les champignons. »
> *Enquêtrice : « Oui. La myrtille on tombe peut-être plus facilement dessus. »*
> Fabienne : « Oui. Mais y'a des gens qui les cherchent encore. Y'a des gens qui savent pas où les trouver au bon moment quoi. En quantité bien sûr. Parce que quand y'en a pas beaucoup.. c'est un peu long quoi. »
> *Enquêtrice : « Oui, ça va pas très vite. »*
> Fabienne : « Ça va pas très vite. Pour faire des tartes ou des confitures, c'est trop long. Faut qu'il y en ait vraiment beaucoup. Mais y'a des coins où y'en a… mais ça, ça se donne les coins à myrtilles se donnent **entre copains** ! mais pas les coins à champignons. »
> *Enquêtrice : « Les coins à champignons c'est sacré… »*
> Fabienne : « Oui. Ultra confidentiel ! y'en a même qui confiaient même pas, paraît-il, dans le village de Lescun, y'a des vieux qui sont morts sans avoir… parce qu'il attendaient toujours le dernier moment pour confier le coin de champignons à leurs enfants et ben ils ont pas eu le temps, ils sont morts avant. Dramatique ! Dramatique ! »

Et si certains indiquent, sur place, les coins à cèpes, d'autres ne nomment même pas les endroits où ils vont les chercher… ni ce qu'ils vont chercher, restant dans le vague quant au lieu et à l'objet de leur cueillette, « des fois que… » :

> Fabienne : « Là, c'est un passage de forêt où… à 90% je suis toute seule avec François [son mari] déjà. Parce qu'en général, quand on va là… »
> *Enquêtrice : « Oui, y'a un but précis.. »*
> Fabienne : « Bon, y'a un but précis. Y'a un but précis, donc, déjà, on cherche à être tout seul… parce que.. on n'a pas envie d'emmener des hordes, justement, de ce côté là, des fois qu'il y ait ce qu'on recherche.. et… et puis.. ça.. Donc ça a un côté très confidentiel. En plus… y'a vraiment… y'a vraiment une atmosphère un petit peu magique à cet endroit là. »

Conclusion.

"Cueillir la montagne" renvoie donc à la disposition des marcheurs à profiter des ressources offertes par la montagne, qu'elles soient alimentaires (le plus souvent) ou scientifiques, qu'il s'agisse d'un plaisir inattendu ou d'un objectif fixé à l'avance. Parfois, les participants ont à cœur de ramener un morceau de montagne avec eux et vont même jusqu'à le reproduire chez eux. Pour d'autres, ce n'est pas

la montagne qu'il s'agit de reproduire, mais la tradition qui, ici comme ailleurs, conduit à ne surtout pas divulguer un coin à champignon à "n'importe qui".

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion.

À travers les significations attribuées par les participants aux lieux et objets de leurs(s) pratique(s) de la marche en montagne, c'est bien d'eux, des autres, d'un environnement physique et symbolique dont ils nous parlent. Plus précisément, ils nous parlent de leurs relations à eux-mêmes, avec d'autres et/ou avec cet environnement. En outre, il ressort, de cette description **à la fois une grande diversité des registres de qualifications et une forte imbrication des dimensions de l'expérience identifiées**. Au delà du fait qu'elles sont liées et parfois dépendantes les unes des autres, c'est leurs caractéristiques communes que je voudrais souligner : en particulier les notions de distinction et de partage, deux notions omniprésentes au fil des témoignages, fondatrices des interactions sociales à l'œuvre.

En plus de ces deux notions, une idée est présente au sein des six dimensions et particulièrement significative dans les récits des marcheurs. J'ai posé, dans le chapitre théorique, l'hypothèse d'un lien entre le "beau", le "bon" et le "vrai". Or, il apparaît, d'une part, que la dimension esthétique de l'expérience des marcheurs fait plutôt le lien entre du "beau", du "vrai" et du "propre". D'autre part, le "bon" n'est pas question d'esthétique seulement : « bonne compagnie », « bonne journée », « bonne entente », « bonne petite rando », « bon moment », « bon coin », « bon souvenir », etc. ; il est, à travers cette idée, exprimée une appréciation positive de la marche en montagne, comme une réussite, une concordance avec ce que l'on est venu chercher. Une appréciation qui met parfois l'esthétique de côté, particulièrement chez ceux pour qui la « bonne compagnie » et le « compagnonnage » prévalent sur la beauté du parcours (et en compense l'absence éventuelle).

Finalement, c'est la dimension sociale de l'expérience qui prend toute son ampleur ici. J'avais posé, dans l'introduction générale, la question de la pertinence du concept de fermeture des paysages pour les visiteurs extérieurs. Au terme de ce chapitre, c'est une réponse négative qui se profile, particulièrement à travers l'absence de la notion (comme des mots) dans les témoignages des personnes rencontrées. Les visiteurs restent, de façon générale, éloignés de ce genre de préoccupations. Mais il ressort, en revanche, un résultat inattendu et qui n'a été mis en évidence qu'à l'analyse des récits, **c'est l'omniprésence de la dimension sociale de l'expérience des marcheurs et le désir d'homogénéité de personnes qu'elle sous-tend.** Une homogénéité qui contraste avec la diversité des ambiances, des objets matériels, des saisons, etc., etc., à laquelle aspirent les marcheurs ; qui comprend autant les personnes du groupe de marche que celles rencontrées sur les chemins. Lors des entretiens, la mobilisation et la qualification d'éléments naturels et, plus généralement, d'éléments physiques de l'espace, par les participants, semblait rendre possible la mise en avant de modèles de marcheurs et de marches – et, au delà, de relations à l'espace et à la nature – classiques. Je pense en particulier au "sublime", avec des marcheurs qui cherchent le dépassement de soi (Luginbühl Y., 1989 : 84), au "pittoresque", parce que les marcheurs repèrent des éléments du cadre de la vie quotidienne des habitants de la montagne (Briffaud S., 1994b : 325) ou encore à la "wilderness", voire de la "wilderness de montagne"[219], pour des

[219] « Par la wilderness de montagne, on entend cet environnement d'altitude non contaminé, où tout ceux qui en éprouvent vraiment la nécessité intérieure peuvent encore faire l'expérience d'une rencontre directe avec les grands espaces, et y éprouver en toute liberté la solitude, les silences, les rythmes, les dimensions, les lois naturelles et les dangers » (http://france.mountainwilderness.org/, extrait des *Thèses de Biella*, 1987. Texte fondateur de Mountain Wilderness). Pour approfondir sur le concept de *wilderness* on peut aussi se reporter à l'ouvrage de C. Larrère (1997), qui rappelle notamment les débats quant à la définition et la traduction du concept. Entre « nature sauvage » et « nature vierge », une « dualité [qui] manifeste bien le conflit d'interprétation sur la *wilderness :* entre la tentative de Callicott, pour trouver, dans l'opposition du sauvage et du domestique, une issue aux impasses, trop américaines, de la défense de la *wilderness*, et l'attachement conservateur de Rolston à la nature vierge, dont l'homme est absent » (p. 91).

marcheurs qui tiennent à se couper de la civilisation. Certes, ces registres sont présents mais, au fur et à mesure de l'analyse, les modèles disparaissent dans leur dilution. Les participants ne sont pas dans l'éclatement des pratiques et représentations qui intervient chez ceux qui explorent les Pyrénées à partir du milieu du XIXè siècle (Briffaud S., 1994b : 338) ; période à laquelle « une approche esthétique du paysage prend véritablement ses distances vis-à-vis de l'approche scientifique et "exploratoire" des montagnes » (*ibid. :* 339) ; à laquelle « la montagne se sépare du montagnard » et le lien est rompu entre une observation de la nature et une observation de l'homme (*ibid.* : 383). Au contraire, ils montrent un rapport sensible à l'espace où différentes intentions sont de mise, simultanément[220] ; où les dimensions de leur expérience coexistent et s'enrichissent mutuellement. En outre, il existe un registre plus fort que cette mobilisation d'objets matériels de l'espace et qui s'exprime à travers les idées de compagnonnage, de groupe de marche, mais de groupe restreint, de rencontres, mais de rencontres ciblées, etc. Un registre qui met en avant l'existence d'un groupe social à l'intérieur duquel les participants se reconnaissent, celui des marcheurs-visiteurs en montagne.

Au terme de cette première partie de résultats, c'est véritablement l'essence de l'expérience de marcheurs-visiteurs en montagne qu'il nous est donné de comprendre, du moins celle qui nous permet d'identifier les conditions d'un sentiment d'appartenance fort à ce groupe social. Mais, au delà, il est déjà question de construction dans la façon dont les marcheurs qualifient les lieux et objets de l'espace. Chacun évoque ses aspirations, ses préférences, ses souvenirs, ses regrets, ses craintes, ses connaissances, etc., tout en inscrivant son expérience dans un cadre plus large que le seul moment et le seul lieu d'un parcours en montagne. Les relations dont parlent les marcheurs ne sont pas figées, elles n'existent pas une fois pour toutes. C'est sur cette idée de l'expérience de l'espace en tant que processus que je vais me concentrer dans la partie suivante.

[220] Et ils sont en cela peut-être plus proches des explorateurs des XVIè (pour les Alpes) et XVIIIè siècles, tels que de Saussure qui « compare la montagne à un "laboratoire de la nature" » (Briffaud S., 1994b : 48).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Troisième partie.

L'expérience des marcheurs visiteurs en tant que processus. Où il est question de spatialité et de temporalité

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Jacques : « Les thèmes, c'est les thèmes. Les thèmes, c'est ça les motivations, hein ! ».

Ainsi, Jacques énumère-t-il ses marches en fonction des thèmes qu'il leur attribue : « marche pour le sport », « marche pour les vestiges », marche pour « pour les amateurs de flore ou d'animaux » et marche pour « les amateurs de roches ». Et c'est là un aspect que l'on retrouve chez beaucoup, qu'ils s'expriment en termes de « thèmes » ou non. Pour Gaëlle, marcher en montagne signifie à la fois la possibilité de « respirer » et d'évacuer des « tensions », de connaître des choses (les découvrir et les comprendre) et de se « dépasser physiquement ». Pour Noël, marcher en montagne c'est, selon les cas, rencontrer des gens[221], faire de la photographie, être accompagné et apprendre des choses, accompagner les autres et leur montrer des choses. Emma, quant à elle, distingue la « marche pour la marche », comme « une aventure de plus, à partager avec les gens », et la marche « pour pas rester à la maison », la « balade décrassage ».

C'est sur cette diversité et, beaucoup plus largement, sur la complexité de l'expérience de marcheurs, que doit nous éclairer la partie qui suit. **À quoi tient cette diversité ? Comment construisent-ils leur pratique ?** J'ai souligné, dans le chapitre théorique, l'existence d'un certain nombre de notions inhérentes à l'expérience de l'espace : échelle, continuité, changement, distinction et évaluation[222]. Des concepts, finalement, qui lient étroitement les questions de l'espace et du temps. Je m'intéresserai particulièrement à ces questions, en me concentrant sur la façon dont les personnes enquêtées attribuent des significations aux lieux en mettant en relation des "espaces" (chapitre 4) et des "temps" (chapitre 5), autrement dit la façon dont ils construisent de l'espace et du temps. C'est séparément que j'aborderai ces deux points, afin de bien décrire les phénomènes en jeu, mais il s'agit d'une séparation dont le flou souligne parfois à quel point elle peut être arbitraire. Ainsi, quand la partie précédente mettait en évidence une diversité des registres de qualifications, celle qui suit doit permettre de mieux comprendre les phénomènes à l'œuvre dans la construction de la relation des marcheurs à l'espace, dans le processus qu'est l'expérience de l'espace.

[221] Il s'agit de rencontres franco-espagnoles organisées entre les vallées d'Aspe et de Hecho et qui ont lieu trois fois par an, au cours de l'été. J'ai pu assister à deux de ces rencontres, deux années consécutives, en partant depuis l'Espagne. Chaque groupe part de son côté pour se réunir à un endroit fixé à l'avance, pique-niquer ensemble, manger, chanter, boire… et repartir.
[222] (Gustafson P., 2001).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Chapitre 4.
Ici ou là, là-bas et ailleurs… : éléments d'une spatialité de l'expérience des marcheurs

Au fil de leurs récits, les participants évoquent des lieux qu'ils ont connus et reconnus, des lieux qu'ils fuient ou dont ils se rapprochent, des lieux dont ils se coupent ou qu'ils fréquentent occasionnellement, etc. Tous ces lieux n'ont pas la même signification et, selon la façon dont ils sont mobilisés, ils apportent des éléments de compréhension quant à l'expérience des marcheurs. Pour éclairer cette compréhension, c'est particulièrement sur une "spatialité" de l'expérience que je me suis concentrée dans ce chapitre : en m'intéressant à ces lieux, ici ou là, là-bas et ailleurs, à leur(s) signification(s), à travers la façon dont ils sont convoqués et associés en termes spatiaux (qui, je le répète, ont parfois un pendant temporel).

Plusieurs échelles interviennent dans cette spatialité. Mais plutôt que de distinguer des échelles géographiques, j'ai préféré identifier des "espaces" différents en fonction de significations attribuées par les marcheurs aux lieux qu'ils mobilisent dans leurs récits et de la façon dont ces significations sont construites et influent sur leur pratique de la marche à pied. Mon intention est ici de mettre en relation et en réseau (spatial) les lieux. Des réseaux qui tantôt distinguent des lieux entre eux, tantôt les réunissent pour construire des types d'espace.

J'ai distingué deux "espaces" qui apportent des éléments de compréhension de l'expérience des marcheurs : l' "espace de la marche en montagne" et l' "espace de la marche dans les Pyrénées". Bien sûr, ces deux "espaces" sont liés. Si je les distingue ici, c'est pour mieux les présenter, mais je ne néglige pas l'influence de l'un sur l'autre. Bien au contraire, c'est ce que je veux souligner ici, en mettant en évidence les ponts faits par les personnes enquêtées entre des lieux qui constituent l'un et l'autre de ces "espaces".

4.1. L'"espace de la marche en montagne" : la montagne avant tout

À l'analyse des récits, il existe des lieux dont les significations permettent de concevoir un "espace de la marche en montagne" des personnes enquêtées. Quel est-il ? Comment peut-on le définir à travers les témoignages des participants ? Bien sûr, il n'existe pas de conception commune à tous de cet "espace". Chacun construit la sienne en fonction de ses connaissances, de ses pratiques, de ses représentations, en fonction des dimensions de l'expérience qu'il convoque. Mais ce qui rassemble en revanche les participants[223] ce sont des dualités et

[223] Etant donné le déroulement des entretiens avec les habitants de Villelongue, autour de thématiques plus vastes que leur(s) pratique(s) de la marche à pied, sans vraiment aborder la question de leurs expériences de loisirs, de voyages, leurs vacances, etc., l'analyse de leur témoignage n'a permis d'alimenter l' "espace de la marche en montagne" que de façon très secondaire. En effet, les habitants rencontrés parlent de « plaine » ou de « campagne », mais peu en termes de marche à pied. Ils parlent peu (voire pas du tout) de leurs voyages et

associations d'idées organisées autour de la « montagne », à travers leur pratique de la marche à pied : montagne et plaine, marche en montagne et pratiques de voyages, Pyrénées et Alpes. Autant d'associations qui nous éclairent sur la construction d'un "espace de la marche en montagne".

4.1.1. La montagne : un espace de la marche opposé à la « plaine » ou la « campagne »

Il n'est pas rare que les participants comparent explicitement leur pratique de la marche en montagne à celle de la marche « en plaine » ou à « la campagne ». Plusieurs critères de comparaison sont avancés pour décrire des particularités propres à la pratique de la marche à pied dans tel ou tel type d'espace. Certains mobilisent le registre corporel, d'autres le registre esthétique, d'autres encore le registre social ; parfois pour évoquer une préférence, mais le plus souvent pour souligner des différences entre « plaine » et « montagne ».

La plupart des marcheurs enquêtés ont l'habitude de marcher en « plaine », souvent par l'intermédiaire de clubs ou lors de sorties organisées entre amis. Odile, dans le Maine-et-Loire, ou Héloïse et Hervé en Gironde, font par exemple partie d'un club de marche grâce auquel ils visitent la campagne autour de chez eux. C'est pour la première comme pour les seconds un excellent moyen de visiter – puis de faire découvrir à d'autres – la région :

> Héloïse : « Vraiment, on découvre des endroits superbes ! de la région. Depuis plusieurs années, j'ai trouvé ça très, très agréable. »

Philippe et Patricia, de leur côté, marchent tous les jours autour de chez eux, quelques kilomètres. Une fois par semaine ils vont aussi marcher avec le club de leur village, pour des sorties sur l'après-midi dans la campagne alentour. Pour Philippe, la différence entre marches en plaine et à la montagne tient surtout à une question de sécurité. S'il précise qu'il ne partirait pas marcher seul en montagne[224], c'est par opposition aux marches qu'il fait dans le bocage des Deux-Sèvres :

> Philippe : « Alors attends… Marcher seul… En plaine, par ici, je préfère. Je préfère tout simplement parce que… j'aime pas beaucoup parler en marchant… Et puis je prends mieux le temps de regarder ce qu'il y a autour de moi.. Seul, ça m'arrive souvent de m'arrêter et regarder… des perdrix qui s'envolent ou… des trucs comme ça… »

Il se représente, à l'inverse, la montagne comme un espace dangereux, où marcher n'est une pratique ni sereine, ni solitaire.

Gaëlle et Inès, marchent en plaine en dehors de clubs, le plus souvent ensemble et parfois avec Hervé et Héloïse. Gaëlle a longtemps fait partie d'un club en Gironde, avant de limiter sa pratique à celle de la marche en montagne, pour pouvoir en profiter le plus longtemps possible, malgré des problèmes de dos :

> Gaëlle : « J'ai arrêté toute randonnée, pratiquement, ici, dans des… sur du plat, pour pouvoir continuer à faire dans les Pyrénées, quand même. Ça, ça me… J'en ai besoin. »

---

vacances spontanément. Et quand ils évoquent les Alpes, c'est à propos de leur pratique du ski. C'est donc surtout sur les propos des visiteurs extérieurs que ce point repose, avec des références aux mots de ceux qui, parmi les habitants de Villelongue, viennent étayer les idées développées ici.

[224] Voir le chapitre 3 (3.1.1.1.1. Partir ou ne pas partir seul).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Une démarche que l'on retrouve chez Thomas et Romain qui privilégient, tant qu'ils le peuvent physiquement, la marche en montagne[225]. La marche en plaine, ce sera pour plus tard… :

> Romain : « On peut faire de la montagne si physiquement… C'est plus intéressant de faire de la montagne [par rapport à la plaine] tant que physiquement on peut le faire. Par exemple, sortir le mardi… non, je pense que je ne ferais pas 1000 mètres. Je me crèverais trop. C'est uniquement question physique. »
>
> Thomas : « Alors je ne vais plus à la campagne depuis ce temps là parce que… j'ai pas pu m'organiser pour me libérer une demi-journée mais je … je le regrette. Je dis pas que j'essaierai pas un jour de… de revoir l'environnement. Y'a des belles promenades à faire, dans la banlieue de Pau. »
> *Enquêtrice : « D'accord. Mais entre la montagne et… Si vous aviez à choisir ? »*
> Thomas : « Ah ben je me dis que tant que physiquement je peux faire la montagne je continue d'aller à la montagne. J'aurai toujours le temps de rester ici après (rires). »

« Faire de la montagne » apparaît alors comme quelque chose de plus intéressant et/ou de plus indispensable que marcher en plaine ; comme quelque chose, aussi, que l'on fait jusqu'à ce que le corps refuse et nous oblige à reporter notre pratique de la marche sur la plaine. Marcher en montagne offre à la fois la possibilité d'une visite (de ne pas « rester ici ») et d'une activité physique.

Pour Inès, tout dans sa façon de marcher distingue la plaine de la montagne : perception, sensations, déroulement des marches, etc. Même la préparation diffère, entre des marches de montagne préparées par Jacques et celles en plaine, dont elle s'occupe parfois :

> *Enquêtrice : « Et comment est-ce que… Enfin est-ce que c'est vous, des fois vous, souvent vous, qui préparez une randonnée, au niveau des itinéraires, de façon très pratique ? »*
> Inès : « Avec Jacques, non. Avec Jacques, je le laisse faire. D'ailleurs je critique toujours, parce que je suis… Le pauvre ! c'est pas étonnant qu'il ait le dos comme ça ! [courbé] (rires) Avec tout ce qu'il a entendu ! En montagne ou… Ben, en plaine, si, ça m'est arrivé, autour de Bordeaux. J'ai un cours de gym, là, où on est une dizaine, et une fois par semaine, je les amenais marcher autour de Bordeaux. Bon. C'est un peu toujours les mêmes itinéraires, que j'avais faits avec un autre groupe de marche et puis après je les ai amenés. Mais enfin c'était deux heures de marche. Et c'était des petits trucs hein. Ou alors vers l'océan aussi. »

Et la montagne, dans son témoignage, ce n'est pas les Pyrénées, ce sont vraiment les hauteurs, au-dessus des zones « pastorales »[226]. Ainsi, marcher dans le Massif Central revient à marcher à la « campagne ». Une campagne certes vallonnée, mais pas très haute. Or, marcher en « montagne », c'est s'assurer l'existence de points de vue et la possibilité de « déboucher sur quelque chose » :

> *Enquêtrice : « Et justement, tous ces éléments, là, qui sont je sais pas, peut-être tous de nature… en rapport avec la nature, est-ce que vous avez besoin de la montagne pour les trouver ? »*
> Inès : « Tiens ! c'est ce que je pensais quand tu étais en train de me le dire. Tout ce calme et de.. Ben voilà ! ben j'en sais trop rien ! [temps] Je me suis souvent posé la question. Est-ce que j'ai besoin d'aller aussi haut ? C'est que je l'aime quand même la montagne. Mais pourquoi ? (rires)… Mais tu trouves pas la même ambiance, quand même, plus bas. C'est pas pareil. T'as pas ces torrents, t'as pas ce bruit des… Bah ! j'aime bien la campagne. Mais alors, si je vais dans la campagne, faut qu'elle soit vallonnée. Une campagne plate, ça n'a pas grand intérêt. Y'a des jolis coins de campagne, hein ! Mais c'est vrai que… Je me souviens être allée dans le Massif Central, d'avoir fait le tour du, du, du.. pppt ! du Velay ? Je sais plus quoi. Le tour du Carou, je l'ai fait deux fois. Mais on… c'était joli, on grimpait, mais on débouchait pas sur grand chose, parce que c'est beaucoup moins haut, que dans les Pyrénées… J'étais restée sur… Bon, les balades étaient agréables, on est… on était en groupe, on était dans la nature, on marchait. Y'avait ces éléments là, **mais…** on a quand même besoin de déboucher sur quelque chose. »

[225] Il faut dire qu'ils ont justement choisi de marcher en montagne pour l'activité physique que cela leur procure (cf. chapitre 3, la dimension corporelle de l'expérience).
[226] J'y reviendrai dans le point sur la distinction altitudinale.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Marcher en montagne c'est prendre de la hauteur. C'est aussi profiter d'une grande diversité, telle qu'elle a été soulignée dans le chapitre sur les dimensions de l'expérience. Une diversité qui, pour Viviane, Thomas et Romain ne se retrouve pas et manque quand on marche en plaine. Marcher en plaine (et non pas faire de « la randonnée », selon Martine), c'est souvent retomber sur les mêmes chemins, marcher sur le goudron, subir la circulation des voitures. En fait, ça ne « change pas » :

> Viviane : « Bon, donc je fais de la marche la semaine, hein ! À plat, avec deux personnes… y'en a une, ça y est, j'ai peut-être réussi à l'accrocher à la montagne, mais l'autre non. Elle aime pas monter. Dès que ça monte elle aime pas ! Mais c'est déjà plus difficile de trouver des endroits intéressants, parce qu'on retombe vite sur la même chose. En plaine, on va se retrouver très vite sur du goudron. Y'a des ran.. y'a des marches.. j'allais dire randonnées ! y'a des marches à plat, bien sûr, autour, dans la région, y'a des sentiers hein !… c'est vrai ! Mais enfin on se retr… on recroise vite un village, du goudron. Sauf à aller faire quelques tours de lacs ou à aller dans les bois ou… »
> *Enquêtrice : « Y'a moins de diversité en fait ? »*
> Viviane : « Y'a moins de diversité quand même. »
> Romain : « Y'a moins de tout oui. Y'a moins de diversité… »
> Viviane : « Y'a… moi je vois, comment… La région où j'habite là, Lescar… j'habite Lescar mais y'a trois quatre communes qui ont fait un petit bouquin de marches, un circuit. Je crois qu'il y a 7 ou 8 marches qui font 3-4 heures, pour certaines, 2 heures pour d'autres. Et après y'a un lien entre les communes. Y'a un chemin pédestre qui relie 4-5 communes. Mais ces marches, on se retrouve automatiquement… y'en a certaines qu'on ne fait que sur du… du gravier.. enfin hors goudron. Mais y'a une partie de ces sept marches où on en fait la moitié sur du goudron et ça veut dire, en général avec des voitures ! Alors la marche à pl[at]… Y'en a bien sûr ! Si on va dans les Landes, on va pouvoir marcher pendant des heures sur du sable. Mais dans le coin, ici, ça retombe vite aux villages, aux villes, aux routes… »
> *Enquêtrice : « Donc finalement ça ne change pas assez peut-être de cadre ou… ça vous permet pas assez de changer de cadre je veux dire ? »*
> Viviane : « On change pas… Moi quand je pars à la montagne à la journée, comme ça, avec le club.. oui, avec la MJC, je dis souvent que j'ai l'impression que je suis partie en vacances tellement ça m'a… changée. Aller marcher dans le coin.. je sais pas si ça vous arrive à tous les deux ? »
> Romain : « Si, moi je marche aussi sur le plat »
> Viviane : « Mais… ça change pas assez quoi. On retombe quand même… je sais pas.. »
> Thomas : « Oui… c'est pas pareil. »

Mais si en plaine la diversité à laquelle les marcheurs aspirent quand ils vont en montagne fait défaut, ce qui "doit être" homogène dans la marche en montagne (et qui relève de la dimension sociale, *i.e.* les personnes que l'on rencontre, ceux avec qui l'on part, ceux que l'on aperçoit, etc.) supporte parfaitement la diversité en plaine. Ainsi, pour Gaëlle par exemple, le souci de ne partir qu'avec des personnes en qui elle a confiance disparaît à la campagne :

> Gaëlle : « Bon, pour marcher en campagne, je pars un peu avec n'importe qui, parce qu'il y'a moins de risques. »

En plaine, il n'y a plus d'étapes de parcours (le début) ou de marche (la préparation) réservées aux "bonnes" rencontres. Elles se font tout au long, au gré des hameaux et des villages traversés :

> Thomas : « Moi je l'ai fait quelques années, là, les premières années de retraite, là , avant d'aller à la MJC j'allais à la… à la fac là, au Temps Libre, et… je sortais donc, une journée en montagne, une demi-journée en campagne. Bon, j'ai arrêté la campagne parce que bon à choisir j'ai préféré la montagne et puis je pouvais pas faire les deux pour une question de temps aussi, mais… j'avais quand même beaucoup de plaisir en campagne. Le but n'est pas le même, on pouvait s'arrêter dans une grange, discuter avec un fermier, visiter une église… »

Ainsi, l'homogénéité en termes de sociabilité des marcheurs, telle qu'elle a été soulignée dans le chapitre précédent, **n'est pas une question de pratique de la marche à pied mais bien de la marche en montagne**.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

4.1.2. Partir marcher en montagne : une conception du "voyage suffisant"

La marche en montagne, plus qu'une alternative à la marche en plaine, tient une place importante parmi les pratiques de visite des participants. Ce n'est pas la seule, loin de là, et certains expriment explicitement leur attirance et parfois leur préférence pour des séjours en bord de mer ou pour des voyages organisés dans tel ou tel pays, d'Europe ou d'ailleurs. Mais la montagne n'en est pas moins un type d'espace récurrent dans les souvenirs de voyages des marcheurs, des souvenirs où il est toujours aussi question de marche, quelle qu'en soit la forme : trekking, ascensions, randonnées, etc.

Des récits d'expériences de voyages et des vacances des participants, il ressort plusieurs idées quant à la conception de la marche en montagne comme une pratique de voyage. D'abord, ils affectionnent particulièrement les séjours en montagne, toutes les montagnes, de France et d'ailleurs. Comme le souligne Quentin, marcher dans les Pyrénées, c'est très bien, mais aller marcher ailleurs est aussi appréciable, qu'il s'agisse du Massif Central ou des montagnes mexicaines :

> Quentin : « C'est peut-être un peu hors sujet mais la marche qui m'a marqué depuis [celle qu'on a faite ensemble], c'est une marche qu'on a fait au Mexique, en fait, voilà… Donc, c'est un grand souvenir… On a été… ben… quasiment au plus haut du Mexique… à 5300. Donc tu découvres le fait… Enfin, le problème de respiration, quoi… C'est pas facile… […] Voilà, bon, y'en aurait peut-être un peu plus à dire mais c'est ce qui me vient à… à l'esprit, quoi… et très froid, la nuit… Si, si, très froid la nuit… pas dormi… […] Mais, ouais, ça change un peu des Pyrénées… Ça fait du bien, à la limite, même si j'adore ça, les Pyrénées… de voir, un peu, quelque chose de différent, quoi… »
> *Enquêtrice : « Des montagnes différentes ou… [des lieux différents] ? »*
> Quentin : « Ouais, des montagnes différentes, ouais, ouais… Même si j'adore y retourner, vraiment ! J'aime bien, quand même, de temps en temps, aller voir ailleurs… J'ai été une journée dans le Massif Central, cet hiver et… j'ai trouvé ça très joli, quoi… Je regrettais pas du tout d'avoir été là bas alors qu'au début, je rechignais un peu… »

Ils sont nombreux les participants qui, à l'instar de Quentin, sont allés « voir ailleurs ». Certains sont allés à l'étranger, comme Armand et Armelle en Egypte, Hervé au Pérou, Gaëlle au Chili, Odile à la Guadeloupe… Autant de souvenirs évoqués au fil de nos entretiens, et souvent présentés comme faisant partie de ceux qui les ont le plus marqués, à la fois en termes de voyages et de marches à pied :

> *Enquêtrice : « Et vous sur vos voyages ? »*
> Hervé : « Ah ! mes voyages ? Alors j'ai commencé assez fort, puisque en 76, bon, j'étais membre du Club Alpin Français. On nous a proposé, mais de s'organiser soi-même, individuellement, d'aller au Pérou. Donc j'ai fait un voyage d'un mois, entre 4 et 5 semaines au Pérou, en alliant… on va dire le tourisme, hein ! avec les moyens de transport locaux, et puis, oui, à peu près une semaine dans la Cordillère Blanche, pour faire de la randonnée. Mais... de manière autonome aussi. On était un petit groupe, mais sans accompagnateur. »

Des souvenirs qui ne sont pas forcément démesurés par rapport à ce qu'ils ont vécu dans les Pyrénées. Ainsi Armelle compare-t-elle les sensations à la vue d'un ciel étoilé dans les Pyrénées et d'un lever de soleil au Mont Sinaï :

> *Enquêtrice : « Et vous avez des… pas forcément sur les Pyrénées, sur les voyages que vous avez pu faire, des moments particulièrement marquants, dont aujourd'hui encore vous vous souvenez ? »*
> Armelle : « Alors moi, j'ai deux souvenirs qui se situent presque au même moment, en fait. Moi j'ai un souvenir de camping en pleine nature et de m'être levée au milieu de la nuit et d'avoir un ciel étoilé ma-gni-fique. Pourtant j'avais une peur **atroce** de là où j'étais, parce qu'on était au bord d'un lac, moi j'ai peur de l'eau, donc on était.. Bon y'avait à peine la place de la tente et je me disais, bon si je fais un pas de trop je vais tomber dans le lac. Donc j'appréhendais ça, mais quand je suis sortie et que j'ai vu ce **ciel**… Oh !… **tout** plein d'étoiles, ah ! ça, c'est un souvenir ma-gni-fique, ça. Et puis.. Pourtant j'avais eu peur la veille au soir, parce mon ami s'était baigné, c'était pas lui encore [Armand], il s'était baigné dans le lac froid, et il avait été à l'hypothermie,

> hein ! Donc, j'avais eu très peur. Donc les étoiles ça m'avait d'autant plus… émue quoi. C'était vraiment superbe. Et puis, en haut du Sinaï, regarder le soleil se lever. Pas toi ? »
> Armand : « Si, si.. »
> Armelle : « Ah si ! ça fait partie des bonnes choses. Il doit y en avoir d'autres, parce que finalement la montagne, moi c'est… moi j'aime ça. »

La plupart (parmi les visiteurs extérieurs mais aussi les habitants de Villelongue), qu'ils aient ou non visité des montagnes hors de France, ont parcouru les Alpes, les Vosges, le Jura… et les Pyrénées. Cette connaissance des différentes montagnes françaises leur offre des comparatifs qui reviennent très souvent dans les récits[227] et dessinent leurs représentations des unes et des autres :

> Clément : « Ben moi, mon image des Pyrénées c'est que c'est pas très haut. C'est pas très dur et.. mais c'est quand même de la vraie montagne contrairement, je sais pas, peut-être aux Vosges ou au Massif Central. Donc y'a… y'a toutes les parties de la montagne, c'est-à-dire les bois, puis l'herbe, puis les cailloux. Y'a de la neige, y'a pas juste la partie alpinisme sur glaciers. Juste peut-être un peu sur le glacier du Vignemale ou des trucs comme ça, j'en sais rien. Je sais pas si y'en a mais… »
>
> Armand : « Bon, c'est une chaîne montagneuse, qui est quand même assez escarpée, c'est… avec beaucoup de paysages assez variés, hein. Bon, je connais un peu les Vosges, c'est un peu toujours pareil, les Vosges. Les Pyrénées c'est pas le cas, quoi… Et puis c'est de vraies montagnes, quoi. »
>
> Thomas : « Ben je dirais que c'est une montagne à taille humaine. Que… c'est pas aride, c'est bien arrosé, c'est pas… y'a pas trop d'extrêmes… [réfléchit] C'est une montagne variée… Je sais pas… »
> *Enquêtrice : « C'est bien ! C'est pas une montagne comme les autres, pour vous ? »*
> Thomas : « Oh … Bon, je dirais pas qu'elle est mieux ou moins bien, mais elle est pas comme les autres, non, parce que.. ça ressemble pas au Massif Central, ça ressemble pas aux Alpes… C'est à la fois de la haute montagne sans altitudes excessives, c'est… Mais c'est quand même une montagne jeune… »
> *Enquêtrice : « En fait chaque montagne pourrait aussi avoir ses spécificités ? »*
> Thomas : « Oui, oui, bien sûr ! Le Massif Central, c'est … y'a les causses, des montagnes arrondies, des… Le bétail n'est pas le même… Oui, parce qu'on a quand même nos races. On a notre blonde d'Aquitaine, on a nos… nos brebis à tête noires.. Ailleurs c'est pas les mêmes. On a notre race pyrénéenne, qui est originale quand même. »

Plusieurs soulignent ainsi, et c'est la seconde idée autour des récits de voyages des participants, que la possibilité de marcher en montagne, et particulièrement dans les Pyrénées, fait partie intégrante de leur conception du voyage ; un voyage qui relève d'un tourisme intérieur et qui peut les satisfaire autant qu'un périple international : marcher en montagne, en France, vaut autant sinon mieux que voyager à l'étranger. Philippe et Patricia, par exemple, passent la grande majorité de leur vacances en « petite et moyenne montagne », « quand même surtout pour marcher… pour découvrir… à pied, parce qu'en voiture, on y découvre pas grand-chose… ». Et même après quelques incursions à l'étranger, ils préfèrent encore « découvrir la montagne » en France :

> *Enquêtrice : « Bon vous avez fait… qu'est-ce que vous avez fait, en dehors des vacances en France ? »*
> Patricia : « Y'a le Canada. On n'a fait que le Canada. »
> *Enquêtrice : « Voilà, y'a le Canada. Y'a eu que le Canada ? »*
> Philippe : « Une journée à Londres. Une infiltration en Allemagne. Une autre en Italie. »
> Patricia : « Oh ben on passait simplement la frontière. […] »
> Philippe : « En Belgique ! En Espagne plusieurs fois. »
> Patricia : « Oui, c'est vrai, mais là c'est simplement la frontière qu'on passe hein ! Oh ben, en Espagne, on a visité quand même de jolis petits coins. […] »
> *Enquêtrice : « Y'a le facteur pays étranger qui joue, selon vous ? »*
> Patricia : « Oui, moi je le pense… »
> Philippe : « Oui, aussi, sûrement. »

[227] Voir surtout plus bas, avec la dualité Alpes–Pyrénées.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Patricia : « Y'a un petit peu le facteur pays étranger. Par contre, je préfère pas, moi, aller en vacances en pays étranger, que d'aller… que découvrir la montagne. Enfin, moi, je suis pas attirée par les voyages organisés, par ces choses là. »
Philippe : « Non. Moi non plus ! »

Dominique et Inès, elles, expriment plutôt un refus des grands voyages, à l'étranger, ne voyant pas ce qu'ils peuvent leur apporter de plus que leurs pratiques pyrénéennes. Dominique, bien qu'étant née et ayant toujours vécu à Villelongue, trouve toujours à se dépayser en allant marcher autour de chez elle :

Enquêtrice : « Est-ce que vous partez en vacances ? »
Dominique : « Non on est pas parti, l'an dernier on est parti une semaine mais pas cette année. Et puis bon on peut prendre une demi-journée faire du ski… On n'a pas besoin de partir des semaines entières dans les îles Truc-machin pour s'évader, on peut se dépayser dans notre coin ! »

Inès, de son côté, voit plutôt des inconvénients aux voyages à l'étranger. Par ailleurs, la distance et la durée de ses séjours dans les Pyrénées sont largement suffisantes étant données les contraintes de son quotidien :

Inès : « J'ai pas fait tellement de voyages.. Mais je crois pas que je sois très tentée, parce que dans.. les voyages à l'étranger, faut prendre l'avion, je peux pas, il faut prendre .. il faut des vaccins, **je ne veux pas de vaccins !** (rires) Il faut une nourriture **que** je ne pourrais pas manger. Et il faut des sous que je n'ai pas. Bon alors avec tout ça, je me trouve des bons prétextes (rires). »
Enquêtrice : « Les Pyrénées c'est… »
Inès : « Ça me suffit. Je sais pas ce que les gens cherchent ailleurs hein. Moi j'ai des amis qui, deux fois par an, font des voyages, la Chine, je sais pas, n'importe où, la Russie.. »
Enquêtrice : « Et vous, y'a rien que vous ne trouviez pas, finalement, dans les Pyrénées quoi ? »
Inès : « Peut-être que ça m'intéresserait. On peut pas ne pas regarder des choses nouvelles. Mais je sais pas ce que ça apporte finalement, d'aller voir les gens ailleurs. C'est des êtres humains comme nous hein. Et alors… […] Souvent, et ça, il faut que tu te dises l'âge que j'ai hein ! j'étais plus dynamique avant. Bon. C'est vrai que… pff ! un déplacement, il faut penser à un tas de choses. Moi j'ai un frère qui est handicapé mental, dont je m'occupe, donc c'est toujours très compliqué de m'en aller. J'ai jamais pu partir plus de 8 jours, à cause de lui. Il faut organiser un tas de trucs… Alors je me dis toujours : 'Oh la, la ! j'y vais ? j'y vais pas ?' Et une fois que j'y suis je dis : 'Mais enfin, comment j'ai pu hésiter à partir ? Alors que c'est.. c'est beau quoi !' Mais, quelques fois je rechigne à partir. C'est… Mais je regrette jamais. »

Ceux qui ont fait de plus longs séjours à l'étranger reviennent quant à eux sur leur conception du voyage, soit qu'ils ont changé de mode de vie, soit qu'ils perçoivent le fait de séjourner en France différemment. Dans tous les cas, la marche en montagne, leur principale forme de fréquentation de la montagne, entre dans leurs modes de voyages :

Odile : « Alors, le voyage.. Enfin moi j'en rêve depuis que je suis haute comme rien du tout, parce que je voulais être missionnaire pour justement aller dans les pays étrangers alors… le voyage j'en rêve tout le temps… Mais le voyage j'ai découvert aussi que ça pouvait se faire en France parce que… ben parce que nos régions sont extrêmement diverses et puis tu vas te balader dans le Périgord, ben t'as des trucs extraordinaires, tu vas dans le Pays Basque, t'as des choses fantastiques, et puis dans les Alpes ou dans les Pyrénées, ben… c'est… je sais pas, y'a pas de mots, trop, quoi… pour dire ce qu'on ressent dans une balade. On a fait des vraies balades. On a commencé à faire des 8 jours avec quelques copains-copines de marche. On est allé.. la Corse, ben la Corse c'est… C'est un monde très particulier mais complètement fantastique. On a marché 15 jours en Corse. Dans les Alpes, ben on compte plus trop. Dans les Pyrénées, c'est pareil. Les Pyrénées c'est depuis très, très longtemps, parce qu'on avait des copains là-bas, qui y allaient tous les hivers et tous les étés, donc l'hiver on y allait faire du ski.. de fond ; et puis donc.. de fond, qui est une superbe balade aussi, tu as un peu l'impression de marcher à pied. Et puis l'été, ben on faisait.. moi j'y étais en principe 15 jours et un jour sur 2 on faisait une balade. Une grande balade d'une journée. »

Bénédicte : « Oui quand j'étais plus jeune. Oui j'ai été au Mexique, sac sur le dos à l'époque (rires). C'était… j'aime pas les voyages organisés donc c'était un peu… Ou sinon, j'ai aménagé justement pour ça, un[e] Opel Combo, où un lit deux places tient et c'est vrai que sur un coup de blues, voilà, partir, un petit peu, dormir dans la voiture, c'est le genre.. c'est le genre de voyages que j'aime. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Enquêtrice : « Et aujourd'hui, donc, c'est plutôt en France ? »
Bénédicte : « Oui. Oui, oui à l'heure actuelle c'est plutôt en France oui. Et pas très loin d'ailleurs, puisqu'on va dans les Pyrénées, on va.. côté espagnol et tout, mais ça reste quand même destination montagne plus qu'autre chose. »
Bruno : « C'est vrai que, que ce soit côté espagnol ou que ce soit côté français… »
Bénédicte : « Ça reste les Pyrénées.. »

La montagne est finalement une destination de vacances significative chez les personnes enquêtées. Elle leur assure de pouvoir exercer une pratique de visite à laquelle ils tiennent, dans des conditions optimales. En outre, partir marcher en montagne suffit à remplir les critères du voyage tel que la plupart le conçoivent. Deux lieux émergent alors à travers les récits de séjours en montagne : deux lieux que les marcheurs opposent, comparent, mobilisent pour mieux expliquer leur relation à l'espace.

4.1.3. La grande dualité montagnarde : les Alpes et les Pyrénées

J'ai souligné, au début de ce point sur l'"espace de la marche en montagne", l'opposition souvent reprise entre la plaine et la montagne, comme une dualité des types d'espace de la marche. Une autre dualité (de lieux, cette fois) est récurrente dans les récits des participants et particulièrement intéressante, en ce qu'elle est le plus souvent spontanée. C'est celle à travers laquelle les participants comparent leurs représentations, leurs connaissances, leur(s) pratique(s) des Pyrénées et des Alpes, « le comparatif français » par excellence (Quentin). Plusieurs critères de comparaison viennent alors étayer les témoignages : paysages, accessibilité, beauté, sensations, tradition, accueil, développement, etc. Plusieurs démarches, aussi, sont mobilisées, entre ceux qui imaginent les Alpes, sans les connaître, ceux qui les connaissent et les préfèrent aux Pyrénées, ceux qui connaissent les Alpes mais préfèrent les Pyrénées et ceux qui, enfin, ne hiérarchisent pas les lieux mais trouvent des avantages à chacun. Toutefois, il s'agit là d'une classification qui reste superficielle, les discussions n'ayant pas été orientées pour développer cet aspect. Ce que je veux montrer c'est justement à quel point les Alpes sont évoquées spontanément lorsque les marcheurs parlent de leurs représentations des Pyrénées, et comment ces représentations sont éclairées par la référence faite aux Alpes.

Je l'ai évoqué plus haut, beaucoup parmi les participants connaissent différentes montagnes françaises. Mais pour préciser leurs représentations des Pyrénées, c'est le plus souvent aux Alpes qu'ils font référence[228]. En fait, de même qu'ils utilisent le plus souvent le terme de « montagne » pour parler des Pyrénées, c'est avant tout les Alpes qui, dans leurs récits,

[228] C'est particulièrement le cas quand ils évoquent leur pratique du ski : ils comparent très souvent les pistes et équipements des Alpes et des Pyrénées. Et ceux qui sont les plus enclins à les comparer sont certainement les habitants de Villelongue (peut-être pour souligner qu'ils ne « connaissent pas que le coin »).
Ainsi, Sarah parle-t-elle des grandes, trop grandes stations des Alpes, comme les Deux-Alpes : « ces grandes stations de ski alpin elles sont pas… elles sont pas équipées en ski de fond ».
Clara, à l'inverse, préfère skier dans les Alpes : « Oh oui, les pistes sont plus belles, c'est plus large, plus vaste. D'ailleurs, je me suis mise au ski tard, c'est peut-être pour ça. Ici, c'est pénible, c'est très raide tandis que les Alpes c'est de grands champs de neige donc vous pouvez, vous avez pas besoin de tourner tout le temps, c'est moins technique, on peut plus se promener, on peut descendre à son rythme plus facilement qu'ici les pentes il faut être constamment en train de faire des efforts. »
Maxime, lui, préfère aussi les Alpes… et précisément pour une raison opposée à celle évoquée par Clara :
Enquêtrice : « Vous allez où pour faire du ski ? »
Maxime : « Ici, à Luz-St-Sauveur, quoi Luz-Ardiden, Barèges. Ensuite on aime bien bouger. Les Alpes, j'adore les Alpes, c'est autre chose, c'est une autre montagne. »
Enquêtrice : « Pourquoi, c'est autre chose ? »
Maxime : « Parce que y a de gros domaines, de gros dénivelés, moi, j'aime bien ça, c'est ce qui manque ici, pourquoi, parce que la montagne est plus raide là-bas c'est plus facile à aménager. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

viennent compléter leurs représentations de la montagne en général. Il y a peu de marcheurs qui témoignent d'une préférence vraiment marquée pour les Alpes ou pour les Pyrénées. Ainsi, Simon qui, pourtant, a toujours vécu dans les Pyrénées, n'hésite-t-il pas à leur associer les Alpes pour souligner que la montagne est « belle » : « Ah ! mais les Pyrénées sont belles. Celui qui aime la montagne, tout est beau en montagne, que ce soit les Alpes ou les Pyrénées. ».

Chaque lieu présente en fait des caractéristiques que l'autre ne possède pas : les « paysages grandioses » pour les Alpes, la « taille humaine » et le côté « traditionnel » mais aussi l' « accessibilité », pour les Pyrénées :

> Inès : « C'est, c'est.. grandiose, hein [les Alpes] ! les spectacles. C'est beaucoup plus grandiose que les Pyrénées hein ! »
> *Enquêtrice : « C'est aussi, oui, un souvenir que j'en ai mais.. après… »*
> Inès : « Y'a la mer de glace, les Ecrins.. tout ça c'est… c'est très beau. Mais je me sens mieux dans les Pyrénées, parce que je connais beaucoup de.. de noms. J'ai des repères quand même. Les Alpes, tu arrives par les routes beaucoup plus haut, la civilisation est beaucoup plus.. va beaucoup plus haut hein ! »
> *Enquêtrice : « Mais y'a beaucoup plus haut au-dessus aussi après. »*
> Inès : « Voilà ! (rires) exactement. Mais t'as.. c'est très beau quoi. Le Parc des Ecrins, tout ça, c'est splendide. Mais ça fait un peu loin d'ici. »
>
> Thomas (hors enregistrement) : Les paysages des Pyrénées, je trouve qu'ils sont variés. On pourrait facilement comparer 3 ou 4 vallées : Aspe, Ossau et celles des Hautes Pyrénées qui sont plus rocheuses, plus glaciaire. Par rapport aux Alpes, aussi, je trouve que là-bas les zones d'habitations montent plus haut. Les Alpes sont habitées plus haut. En revanche, dans les Pyrénées c'est plus sauvage, on trouve des villages abandonnés, aussi. Les cabanes, pour la plupart, sont soient fermées, soient en ruines…
>
> Thomas : « C'est… enfin je sais pas, s'il faut expliciter, je trouve que c'est une montagne à taille humaine… par rapport aux Alpes, c'est plus grandiose. Pyrénées c'est… c'est.. on les appréhende mieux dans leur globalité qu'une montagne plus grandiose ou plus inhumaine comme l'Himalaya.. (rires). »

L'idée d'accessibilité renvoie, par ailleurs, à différents aspects. Parfois, c'est une question d'échelle qui est mise en avant. Les Alpes ne sont pas forcément moins diversifiées que les Pyrénées, mais il faut marcher plus longtemps pour s'en rendre compte :

> Armelle : « C'est-à-dire que pour moi, c'est les paysages variés qui m'attirent. Et puis, en fait, sur peu d'espace, par exemple par rapport aux Alpes, sur peu d'espace on a vraiment de la variété de paysages, de la variété de.. de vie… Et en plus c'est pas **trop** loin de Bordeaux. Ça c'est pour ici, hein ! et même s'il faut quatre heures, hein, mais... Bon c'est vrai que entre le Pays Basque et les Hautes Pyrénées, par exemple, on a toute la variété de paysages que peut nous offrir une montagne, hein ! en fait. Et.. bon moi… ça veut dire que si on peut plus aller dans les Hautes Pyrénées, on a quand même le Pays Basque et tout ça, où y'a encore plein de balades à faire. Moi les Pyrénées je les vois en tant que balades, quoi. Balades, paysages. De l'eau, de l'air, des arbres, du.. de l'espace. Même si c'est encaissé par moment, par rapport aux Alpes, par exemple. […] »
> Armand : « C'est plus vaste [les Alpes]. »
> Armelle : « C'est plus vaste, voilà. »
> Armand : « Pour faire une journée il faut se méfier, quoi. »
> Armelle : « On a besoin de marcher plus longtemps, dans les Alpes que dans les Pyrénées. Dans les Pyrénées, avec une balade de 4 heures mettons, 4-5 heures, on fait un aller-retour sans problème, on fait un circuit. Dans les Alpes, il faut plus facilement 7-8 heures. »
> Armand : « C'est plus vaste, et c'est plus haut. »

D'autres fois c'est à la proximité de la montagne avec leur cadre de vie quotidien que les marcheurs s'intéressent (le « ça fait un peu loin d'ici [de Bordeaux] » d'Inès, quand elle parle des Alpes). Armelle le soulignait en précisant que les Pyrénées n'étaient « pas trop loin de Bordeaux ». Tous ceux que j'ai rencontrés, s'ils habitent parfois à plusieurs centaines de kilomètres des Pyrénées, en sont beaucoup plus près que des Alpes. C'est pour eux un critère important en termes d'accessibilité de la montagne :

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Philippe : « J'crois, quand même, que les paysages sont, à mon avis, plus grandioses dans les… dans les Alpes que dans les Pyrénées… Parce que plus hautes, déjà… »
> Patricia : « C'est beau aussi… Moi, je me souviens, l'Iseran…c'est superbe aussi… »
> Philippe : « Le col de l'Iseran, c'était très beau… »
> Patricia : « Mais plus inaccessible… plus inaccessible.. »

> Armelle : « C'est toujours pareil. C'est la proximité qui joue aussi. Oh ! et puis bon, les gens ils ont aussi l'idée que les Alpes c'est… C'est plus grand. Je sais pas, c'est plus aéré. Je sais pas pourquoi. Moi je reste Pyrénées ! (rires) Moi je reste attachée aux Pyrénées. Même si je trouve que les Alpes.. Enfin... la Vanoise, c'est magnifique. La Vanoise, moi, l'année dernière, j'ai adoré. Même si on a eu des jours de pluie, j'ai été malade.. Il faut la refaire ! »

Un autre critère, sans jugement de valeur fort, qui vient parfois éclairer la comparaison entre les Alpes et les Pyrénées, c'est celui du développement touristique – considéré comme beaucoup plus important dans les Alpes – et d'un corollaire à la fois « plus sauvage » et « plus terroir » dans les Pyrénées. Une opposition entre des Alpes largement tournées vers les activités de sport d'hiver et des Pyrénées plus "intimes" émerge alors :

> *Enquêtrice : « Et alors quelle est ton image des Pyrénées ? si tu en as une qui domine, à l'échelle des Pyrénées ? »*
> Quentin : « À l'échelle des Pyrénées… par rapport aux Alpes quoi, parce que c'est quand même le comparatif français… moi je dirais que c'est quand même moins touristique, je pense. C'est moins axé, comment dire, sur l'or blanc, par exemple, en hiver. Bon y'a des stations de ski c'est sûr, quoi, c'est.. Mais quand même dans l'ensemble, je trouve que c'est assez… plutôt pas mal préservé quoi. Même s'il y'a des problèmes en ce moment avec… enfin des problèmes… avec le Somport là, le tunnel du Somport, qui va peut-être devenir une espèce d'autoroute… ça c'est possible… mais… par rapport aux Alpes, je pense que c'est mieux préservé quand même. Plus sauvage entre guillemets. Peut-être plus terroir aussi, que les Alpes. »
> *Enquêtrice : « Oui ? »*
> Quentin : « Un côté… un côté **chaque** village avec son fromage... Mais bon après je connais pas forcément très bien les Alpes. Du coup je peux me planter aussi quoi. »
> [entretien suivant]
> *Enquêtrice : « Si tu devais conseiller à quelqu'un d'aller dans les Pyrénées… quels… quels arguments est-ce que t'emploierais ? comment est-ce que tu… ouais… tu ferais ? […] Pas forcément pour le convaincre de venir dans les Pyrénées mais pour lui décrire… lui faire passer, ce que toi t'apprécies le plus dans les Pyrénées ? »*
> Quentin : « C'est vaste…(rires). Je sais pas… d'endroits un peu verdoyants, quand même… pas que du rocher comme dans les Alpes… Enfin, dans les Alpes, y a aussi des prairies mais… J'sais pas, le symbole des Alpes, c'est le rocher, quoi… Le Mont Blanc avec le bloc… Là, c'est, j'sais pas, des montagnes plus humaines. Voilà… Peut-être plus traditionnelles aussi… ça se dit, quoi, que les Pyrénées cultivent le côté tradition… pff ! que dire de plus ?… Pas trop stations de ski… par rapport aux Alpes… qui sont pas mal défigurées quand même… Mais qu'il y a, quand même, encore plein d'endroits préservés quoi… et pas trop de monde à marcher… […] Si on veut être tout seul, on peut être tout seul. Voilà. C'est pas les autoroutes quoi… et puis, ben voilà… Quelles autres images ?… ouais, quand même, y a… y a aussi de la haute montagne, si on veut aller sur un glacier, y a des glaciers. Plus petits que les Alpes, c'est clair mais… ça fait plaisir, des fois, d'aller là dessus… c'est… Voilà… C'est tout ce qui me vient à l'esprit pour l'instant… »

Pourtant, là encore il ne s'agit pas vraiment de préférer les Alpes ou les Pyrénées, ou du moins pas pour des critères objectifs. Quentin me précisait en effet, lors de notre dernière discussion, que son attirance pour les Pyrénées était plus une question de « montagne »[229] et un effet de la proximité. D'ailleurs, les personnes que j'ai rencontrées ont du mal à expliciter leur inclination pour les Alpes ou pour les Pyrénées. Elles savent parfois qu'elles « préfèrent » l'une ou l'autre et encore : c'est « ce qu'elles se disent ». Et le plus souvent elles ne « sauraient dire » pourquoi. C'est souvent plus une sensation qu'une véritable préférence :

> *Enquêtrice : « Et justement, la montagne, ou les Pyrénées en particulier, si tu devais les.. la décrire à quelqu'un, voire même convaincre quelqu'un de venir là, est-ce que tu sais quels arguments tu emploierais ? »*

[229] Quentin : « Mais bon, quand même, c'est plutôt pour la montagne en général… j'sais pas, j'habiterais à côté des Alpes, je suppose que ce serait les Alpes… »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Viviane : « Non, je sais pas. Je sais pas. Je sais pas. Je me dis que je préfère les Pyrénées aux Alpes et je serais incapable de dire à quelqu'un… Bien que j'aime beaucoup les Alpes… De dire à quelqu'un 'vient plutôt dans les Pyrénées à cause de ça'. Je pense qu'elles sont plus… comment dire ? c'est pas plus aride. Elles sont plus… pas arides, mais… Comment on dit ? plus sauvages. J'ai l'impression que les Pyrénées me paraissent plus sauvages que les Alpes. Mais bon, pourquoi, je sais pas. Je l'ai dans la tête comme ça. Mais expliquer à quelqu'un, non. »
Enquêtrice : « Plus sauvage en quels termes ? Enfin, c'est quoi, sauvage ? »
Viviane : « Plus sauvage au niveau… j'ai l'impression qu'il y a moins d'incursions de routes et de… de gens et de… Je pense que les… Enfin, je pense, c'est peut-être un erreur, hein !, mais que le tourisme est plus développé peut-être dans les Alpes, donc qu'il y a plus de monde, plus de… Dans les Pyrénées, y'a pas loin à aller pour trouver des balades encore où y'a personne, quoi. Voilà, je pense que dans les Alpes c'est beaucoup plus développé. »

Enquêtrice : « Alors en parlant de montagne… vous êtes allés, un peu, dans toutes les montagnes en France, dans les Vosges, dans les Alpes, dans le Massif Central et dans les Pyrénées… Est-ce qu'il a un… vous avez une préférence pour un des massifs ? et pourquoi ? ou est-ce que vous n'avez pas de préférence ? »
Patricia : « Moi, je crois que j'aime mieux les Pyrénées… Pourquoi ? je sais pas si je saurais le dire… Mais pour moi, les Pyrénées, c'est plus joli que l'Auvergne et que… les Vosges… Mais c'est… c'est plus accessible que les Alpes, pour moi… pour ce qu'on a vu, **nous**… C'est plus facile… Bon, maintenant, dans les Alpes, on a très peu vu, et puis, moi, je faisais pas beaucoup de balades quand on allait dans les Alpes…

La position d'Odile, exceptionnelle parmi les participants puisqu'elle est la seule à exprimer une préférence pour les Alpes, n'en est pas moins du même registre : entre indécision et impressions. « J'ai une toute petite préférence pour les Alpes », me disait-elle, « mais je sais pas pourquoi » :

Odile : « Ce que je trouve dans les Alpes, t'as plus de pelouses, t'as plus de prairies. Mais je sais pas, c'est idiot parce que t'as aussi des… des passages complètement minéraux… On a fait une journée, là, dans les Alpes, donc en Italie, c'était minéral, complètement minéral. On voyait.. on a vu, quoi, des petites fleurs pousser dans les rochers, point. Mais… enfin, y'en a un peu, mais je trouve qu'il y a plus de pelouses dans les Alpes. Et tu peux monter très haut et… enfin je sais pas. Je sais pas.. pfff ! j'aime bien les Pyrénées aussi, mais je sais pas pourquoi. Je sais pas pourquoi, j'ai une petite attirance quand même pour les Alpes […] »
Enquêtrice : « D'accord. Plus de hauteur aussi peut-être ? Est-ce que tu sais si c'est le manque de hauteur qui peut te.. »
Odile : « Je trouve que parfois, dans les Pyrénées, ça vous écrase un peu. Et j'ai **moins** cette impression dans les Alpes. Mais je sais pas, c'est peut-être complètement dans la tête hein ! Mais… dans les Pyrénées t'as des sommets qui te… ahh ! T'es comme ça, tu te dis : 'oh ! la ! la !'… tu te sens tout petit, tout minus. Et puis là-bas [Alpes], t'as même un peu l'impression d'être le roi du monde, un peu.. je sais pas… Je sais pas. »

Chez les quelques personnes qui ont des goûts plus marqués, on retrouve dans leurs représentations des Alpes et des Pyrénées des caractéristiques aussi plus cadrées de la pratique de la marche en montagne. Camille, par exemple, qui ne tient pas à faire des parcours qu'elle ne connaît pas, par crainte des difficultés, apprécie particulièrement les Pyrénées parce que le niveau des itinéraires de marche lui convient :

Camille : « Vous allez dans les Alpes, quand vous voulez faire du ski. Mais pour moi, si je veux faire du ski, [dans les Pyrénées] c'est nickel, donc y'a pas.. pareil pour la montagne, les randonnées... Comme j'aspire, enfin vraiment ce qui me plaît, c'est de faire des promenades du niveau de ce qu'il y'a dans le cirque de Lescun. Eventuellement j'aimerais bien aller dans les Hautes Pyrénées quelques fois, mais.. Par exemple pour l'instant je me sens pas.. je n'ai ni l'envie, ni les capacités d'aller au Mont-Blanc. Donc je vais pas décider de partir en vacances un été plutôt dans les Alpes que dans les Pyrénées pour faire le Mont-Blanc, parce que le Mont-Blanc il m'attire pas. Donc pour moi, ça convient parfaitement […] »

Bénédicte, attachée à son plaisir de « rêver à l'avance » ses itinéraires en montagne, reproche aux Alpes d'être vides de contes et légendes, de tout cet imaginaire qu'elle aime à retrouver dans les Pyrénées. Pour elle et pour Bruno, les Alpes sont « aseptisées » :

Bénédicte, à propos d'un livre de légendes dans les Pyrénées : « C'est-à-dire, c'est l'histoire de leur… de leur voyage. Déjà, bon … le .. Pyrène, là, l'origine, et puis après… donc ils voyagent et puis en route les gens leur racontent la légende, donc ils continuent à marcher, on leur raconte la

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

légende… Voilà. C'est sympa. Mais je crois que ce qui m'avait marquée aussi, et qui m'attache… aux Pyrénées, j'ai eu l'occasion d'aller un peu marcher dans les Alpes, c'est vrai que c'est plus grandiose, plus beau, mais… »
Bruno : « Pff !.. plus beau.. .»
Bénédicte : « Plus beau, je sais pas… Ce qui m'a frappée c'est… c'est vrai que les Pyrénées grouillent de légendes, de mystères, etc. qu'on ne retrouve pas dans les Alpes. Est-ce qu'il y a un côté plus ?.. je sais pas.. »
Bruno : « Va savoir ? »
Bénédicte : « Si ! Si, j'avais demandé justement. Y'en a plein dans les Pyrénées, des légendes, des mystères, avec le diable, etc. Peut-être parce qu'elles sont plus… plus sombres, plus austères, plus… »
Bruno : « Plus vraies.. »
Bénédicte : « Ça s'y prête plus, je sais pas pourquoi.. c'est… Et je l'avais ressenti, hein ! c'est… c'est plus ouvert les Alpes, plus… »
Enquêtrice : « oui ? »
Bénédicte : « Je sais pas. Et.. »
Bruno : « C'est plus aseptisé.. »
Bénédicte : « Peut-être, je sais pas ! »
Enquêtrice : « Vous aimez pas trop les Alpes.. ? »
Bruno : « Oh y'a des coins qui sont restés authentiques, hein ! »
Bénédicte : « je sais pas… enfin, je les connais pas assez pour… savoir.. »
Enquêtrice : « Mais ça vous attire pas.. non ? »
Bénédicte : « Non. J'ai pas envie d'y revenir. »
Enquêtrice : « D'accord. Parce que les Pyrénées, finalement, c'est votre destination... principale ? »
Bénédicte : « Oui, oui. Même de vacances. »

Toujours dans cette idée de représentations en miroir d'une pratique de la marche en montagne, la comparaison entre les Alpes et les Pyrénées peut être convoquée pour exprimer un rejet des premières. Un rejet catégorique, dans le cas de Anne qui connaît les Pyrénées et s'est forgée une image complètement idéelle des Alpes. Un rejet qui ne tient pas tant à des caractéristiques matérielles de l'espace qu'à la dimension sociale de son expérience. Ce que recherche Anne, dans les Pyrénées, c'est la possibilité de trouver des personnes avec lesquelles marcher. Or, pour elle, les Alpes sont peuplées de « gens froids ». Il n'est pas étonnant qu'une telle représentation des Alpes ne la pousse pas à vouloir les découvrir :

Enquêtrice : « Et les Alpes ? Non ? »
Anne : « C'est vrai que non, ça ne m'attire pas trop. Bon de ce que j'en ai entendu parler aussi, c'est moins sauvage... **Ça**, c'est clair. Des amis, c'est tout le temps pour le ski. Non, j'en ai une autre vision. Même si j'y ai jamais été, quoi. Ça me paraît beaucoup plus loin. Beaucoup moins.. ça c'est clair. De ce côté là. »
Enquêtrice : « Moins accessible ? »
Anne : « Moins accessible, oui. Tout à fait. »
Enquêtrice : « Plus haut peut-être aussi ? C'est pas la même montagne.. »
Anne : « Ah, non, c'est pas la notion de.. Moi c'est vraiment la notion de.. bon de ce que **j'ai** aussi entendu, hein, parce que, j'ai jamais été, donc je vais pas dire. Bon c'est vrai que c'est loin au niveau distance, c'est clair, de ce côté là. Et c'est vrai que ça ne m'attrait [sic] pas trop de vivre dans l'est. Ça, je.. J'ai une notion de gens froids, moi je sais pas, je reste là-dessus. Et puis c'est vrai qu'on s'… qu'on a découvert aussi le sud-ouest. On a une autre manière de vivre et puis on s'y attache un petit peu quoi, hein, c'est rigolo. Et puis, oui, cette notion que c'est pas du tout sauvage, quoi. Que c'est vraiment maîtrisé par l'homme, quoi, entre guillemets. »
Enquêtrice : « Sur les Alpes ? »
Anne : « Oui. Bon, maintenant à voir, hein. Est-ce que c'est vraiment la réalité, ou pas ? Je sais pas. »

Finalement, seuls les marcheurs qui ne trouvent pas dans les Alpes ce qui constitue un aspect important de leur pratique de la marche expriment une préférence assez marquée pour les Pyrénées. Dans les autres cas, il s'agit plus d'une question de proximité et, de fait, d'accessibilité des Pyrénées. En outre, chacun avance ses arguments pour expliciter la façon dont il compare les Alpes et les Pyrénées. Parfois les critères semblent véritablement décrire soit les Alpes (paysages « grandioses »), soit les Pyrénées (« taille humaine »). Parfois les mêmes critères sont attribués à l'une ou à l'autre, chez Quentin et Odile, par exemple, qui

décrivent de façon exactement opposée les Alpes et les Pyrénées en jouant sur deux types d'objets, le végétal (pelouses et prairies) et le minéral (rochers).

Conclusion.

En décrivant ce que j'ai appelé un "espace de la marche en montagne", j'ai mis en évidence qu'il existait, dans la façon dont les participants attribuent des significations à une/des pratique(s) et aux lieux de ces pratiques **des ponts, des liens, entre montagne et plaine, entre espace du voyage et espace de la marche en montagne** (pratiques du voyage et pratiques de la marche en montagne), **entre représentations et pratiques des Alpes et des Pyrénées**. Ces liens sont importants en ce qu'ils nous aident à comprendre le choix des Pyrénées comme espace de pratique de la marche. Mais marcher dans les Pyrénées c'est encore quelque chose de vaste et de vague en termes de caractéristiques, de déroulement, de tout ce qui relève de la construction d'une expérience de l'espace. Il existe ainsi, à travers les récits recueillis, un autre réseau de significations attribuées aux lieux. C'est celui qui constitue un "espace de la marche dans les Pyrénées".

4.2. L'"espace de la marche dans les Pyrénées" : marcher dans les Pyrénées, ici ou (pas) là, comme ci ou comme ça

Même s'ils marchent différemment, depuis plus ou moins longtemps, plus ou moins souvent, etc., les participants se retrouvent dans un phénomène de distinction de lieux à l'intérieur des Pyrénées. Des lieux d'échelles différentes, mais surtout, et c'est ce sur quoi je me concentrerai ici, des processus de distinction de lieux différents. J'ai, pour les présenter, choisi de les regrouper en trois registres : distinctions altitudinale (basse et haute montagne), transversale (France et Espagne) et longitudinale (de l'Atlantique à la Méditerranée).

4.2.1. Basse montagne ou haute montagne : une distinction altitudinale

Plusieurs idées apparaissent dans l'opposition entre une haute et une basse montagne, des idées qui véhiculent des significations différentes quant à la pratique de la marche, qu'il s'agisse de performances, de sensations, de déroulement, de préparation des sorties, etc. D'abord, être en basse montagne ne signifie pas toujours être en montagne. Pour Inès et Bénédicte, par exemple, les zones pastorales, « c'est pas la vraie montagne » (Inès), c'est « la montagne à vaches » (Bénédicte). Deux repères imparables nous renseignent pour savoir dans quelle zone nous nous trouvons : « les cloches de vaches »… du moins le bruit qu'elles font et la présence de « rocaille », du « minéral » :

> Inès : « Un élément à retenir… Moi j'ai apprécié la douceur de la.. de la balade. La progression lente au milieu des… de la prairie. Le torrent en bas, les cloches des vaches. C'était pastoral quoi. C'était pas la montagne, pour moi. C'était une balade en.. c'est un autre style quoi. C'était pas comme quand on monte plus haut. Mais j'étais contente qu'on fasse ça quand même, quoi ! c'était une journée de.. avec.. dans la nature. »
> [entretien suivant]

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Inès : « Pour.. pour nous, pour nos capacités maintenant, elle est.. elle est bien, parce que la montée est progressive. C'est plus une promenade qu'une escalade quoi. Enfin c'est pas… c'est pas la vraie montagne. »
Enquêtrice : « Parce que la vraie montagne c'est.. ? »
Inès : « On a fait mieux que ça dans le temps hein ! »
*Enquêtrice : « Oui. C'est presque **que** avec un… Enfin faut que ce soit très haut ? ».*
Inès : « Oui. Ah oui. Arriver à des 2500-3000 quoi. »
Enquêtrice : « Hmm. C'est une histoire d'altitude, je veux dire ? oui ? ou de, de.. faut qu'il y ait de l'escalade.. »
Inès : « Non, parce que l'escalade j'en suis pas capable moi, hein ! Mais un peu plus… moins pastoral quoi, plus… y'a davantage de rocaille, c'est plus dénudé. Plus tu montes, plus c'est dénudé. Là ça fait.. ça fait encore pâturages. Y'avait des moutons, des vaches, des.. et c'est ce côté là, moi je le trouve pas mal. Maintenant. À mon âge ça me convient mieux. »

Enquêtrice : « Est-ce que vous avez une altitude minimum en fait, quand vous allez marcher, est-ce que pour vous, faut que ça commence à un certain niveau [regard entendu entre les deux : la question touche un point sensible] »
Bruno : « La montagne à vaches ! (rires) »
Bénédicte : « (rires) Oui, pendant longtemps j'étais un peu.. quand on faisait des balades comme ça.. »
Bruno : « Oh ! méprisante ! »
Bénédicte : « J'étais un peu frustrée parce que je disais 'oh ! c'est de la montagne à vaches ça !'(rires)… »
Enquêtrice : « La montagne à vaches, c'est toute la zone avec le pâturage ? il fallait que se soit.. »
Bénédicte : « Non, ça dépend aussi du… oui, on aime bien aller un peu plus haut quand même, c'est vrai. »
Bruno : « Moi, ça ne me dérange pas tellement, même… »
Bénédicte : « Là, on est différent, c'est vrai. »
Bruno : « C'est… ça **dépend** du coin, ça dépend de… la végétation… »
Enquêtrice : « Oui ? »
Bruno : « Des mouches, des taons.. on n'aime pas. »
Bénédicte : « Moi j'aime bien que ça ressemble à… à la haute montagne.. quand même. »
Enquêtrice : « Donc avec du minéral plutôt ? »
Bénédicte : « Oui, voilà. Du minéral, un peu de… On aime bien qu'il y ait de l'eau quand même aussi. »
Bruno : « Ah oui ! »
Bénédicte : « Des torrents des… Ça, ça fait partie de nos critères quand même. Le côté trop, trop minéral aride.. »
Bruno : « Ah, si c'est trop chaud, oui.. »
Enquêtrice : « Oui ? »
Bénédicte : « On aime moins. »
[plus loin]
Bénédicte : « Ben voilà typiquement le genre de balade qui pour moi n'est pas une balade de montagne. Iraty… »
Bruno : « De la montagne à vaches… »
Enquêtrice : « Parce que la forêt ? »
Bénédicte : « Parce que la forêt et puis parce que c'est bas… Je me sens pas en montagne, moi à Iraty. »

On retrouve cette même dépréciation des zones de basse montagne chez Jacques qui, de son côté, mobilise non plus des critères matériels (et à travers eux une idée de performance[230]) mais des associations entre certains lieux et les personnes qui les fréquentent. D'un côté, il y a les hauts sommets, tels que le Taillon (3144 mètres) ou le Néouvielle (3091 mètres), ceux dont on peut parler. De l'autre, il y a des sites aussi connus que fréquentés, appropriés pour les « visites du 3ème age » comme pour les sorties du dimanche, des lieux de faible altitude et

[230] À notre retour de cette marche au Pla du Gats, Inès réagissait de cette façon à l'annonce de la dénivelée :
Inès : « J'ose pas te demander la dénivelée.. »
Jacques : « Bien .. on est monté jusqu'à 1660, en partant de 1300… »
Inès : « Alors n'en parle pas ! Mieux vaut ne pas en parler. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

dont on peut se rapprocher en voiture, comme le cirque de Gavarnie (« au bas de la cascade », 1800 mètres), le lac de Gaube (1700 mètres) ou le lac Bleu (1950 mètres) :

> Jacques : « Les 2 sont très spectaculaires… le Néouvielle a un point de vue…circulaire.. très, très beau…dans toutes les directions… Et le…et le Taillon, lui, c'est un point de vue franco-espagnol… Alors que le Néouvielle, lui, est dans un massif à l'intérieur de la France…Et puis le Taillon, on passe par la brèche de Roland qui a été photographiée 1 million de fois… Alors y en a d'autres… C'est un peu embarrassant parce que… les paysages… y'a le paysage… La région de Cauterets et la région de Gavarnie sont quand même… et la région d'Ossau aussi, c'est les grands… les massifs qui sont quand même très impressionnants… Il suffit de s'en approcher… voilà, il suffit de s'en approcher… Alors là, c'est pour le paysage… en partie, même vu des arrêts qu'on peut faire au bord de la route… ou alors… par des petites promenades à pied… comme arriver au pied… à la cascade du cirque de Gavarnie, partir des villages… Voilà. Là, c'est … y a beaucoup de gens qui… comme on va… comme le Tarbais qui va passer le dimanche à Cap Breton… c'est tout à fait normal que le Maubourguetois, ici, du nord de Tarbes, aille un dimanche jusqu'à Gavarnie et puis de là, il marche… jusqu'au… sur un mulet, éventuellement… jusqu'au cirque au bas de la cascade… Ça, c'est une visite de 3ème âge… comme on peut faire… »
> *Enquêtrice : « Alors justement, pour des gens qui marchent pas très bien… c'est là bas que vous iriez ? »*
> Jacques : « Voilà, oui… Ou alors le lac Bleu… le lac Bleu, là, au fond de Cauterets[231]… ça, c'est… le 3ème âge, y a quelques marcheurs qui… et puis y a des gens qui restent au soleil… le soleil d'automne… Voilà. »

Deux modes de pratique peuvent aussi être distingués à travers cet extrait : celle à laquelle Jacques s'est consacré jusqu'à maintenant, accumulant des dizaines d'ascensions à la fois pour la performance et pour partager un certain prestige avec ceux qu'il emmène ; celle de "contemplatifs" qui font des « petites promenades à pied » pour le paysage, quand ils descendent de leur voiture… Et c'est bien là encore comme critère de distinction sociale que ces lieux de basse et de haute montagnes sont mis en opposition.
Un autre critère d'une distinction altitudinale forte, c'est celui de la préparation des marches. Pour Sarah et son mari, en particulier, qui habitent Villelongue, partir marcher autour du village, éventuellement marcher jusqu'au Hautacam (1600 mètres), relève d'une marche "improvisée", sans préparation ni « programme ». En revanche, quand il s'agit de « partir en montagne », de partir « faire une grande balade », il faut prévoir, ne serait-ce que le pique-nique. Et c'est, par la même occasion, une distinction en temps de marche qu'elle opère, entre les parcours de deux ou trois heures et ceux à la journée :

> Sarah : « Eh beh, on prend la voiture, et puis on va jusqu'en bas du village. Bof, si ça nous dit, on prend la voiture et on l'emmène un peu plus loin jusqu'au lac des Gaves. Mais on dit, 'of ! où on va ? On va faire ce tour ?', alors on va faire un petit tour. Mais on peut par exemple monter aussi sur le Hautacam, à pied. Non, ça, ça n'a pas d'importance, hé ! … »
> *Enquêtrice : « Mais en partant de la maison, vous ne le savez pas forcément ? »*
> Sarah : « Ah **non** ! Ah non, non, non, non ! On ne sait pas forcément, non ! On part à 1 heure, à 2 heures, ça dépend, mais, on rentre à 4 heures ben tant mieux, mais si on rentre à 5 ça fait rien ! Personne ne nous attend… »
> *Enquêtrice : « Donc vos balades ne sont pas préparées… du tout. »*
> Sarah : « Ah non, non ! Elles sont préparées quand on part en montagne, oui ! Là, on amène un casse-croûte… Mais si c'est que pour aller là, et si c'est que pour une marche de 3 heures, non. C'est pas programmé, non. [rires] »

Tous ne font pas une distinction aussi forte, aussi exclusive dans la qualification de leur pratique de la marche, entre haute et basse montagne. En revanche, l'attrait des participants pour des zones de haute montagne est souvent explicite. Nous l'avons vu dans le chapitre 3, à travers l'idée de dépasser les zones les plus fréquentées, comme les zones de forêt. On le retrouve finalement chez tous ceux qui expriment la sensation de ne se sentir véritablement en montagne que quand ils sont en haute montagne, même si, à l'instar de Viviane, ils ne peuvent pas toujours expliquer cette « impression de haute montagne » :

[231] J'imagine que Jacques parle ici soit du lac de Gaube, effectivement au-dessus de Cauterets, soit du lac Bleu qui, lui, se trouve vers Campan.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Viviane : « Moi j'ai une impression de haute montagne dans les Hautes Pyrénées que j'ai moins… […] j'ai plus l'impression de montagne en Hautes Pyrénées que en … que en Béarn et Pays Basque… Que en Béarn, parce que Pays Basque c'est encore moins… Mais je sais pas, je sais pas définir. J'en sais rien… Je peux pas dire… »

On peut imaginer qu'il s'agit pour eux d'être en contact avec des objets caractéristiques des hauteurs : rochers, caillasses, absence de verdure, quelques animaux aussi, comme les marmottes, certains rapaces, etc. En contact aussi avec des objets, des lacs notamment, moins « artificiels » en haut qu'en bas (Odile).

4.2.2. France-Espagne : une distinction transversale

Parmi les significations qui émergent de la façon dont les marcheurs mettent en relation la France et l'Espagne, trois reviennent assez systématiquement. La première est "météorologique" : « Quand il ne fait pas beau en France, il suffit de passer la frontière pour trouver le soleil ». Combien de fois ai-je entendu cette idée formulée par l'un ou l'autre des marcheurs rencontrés ! Et comme l'explique Gaëlle, l'Espagne est souvent une « solution de secours », quand il fait mauvais temps en France. À condition, bien sûr, qu'il y ait une route pour s'y rendre (ce qui n'est pas le cas dans la vallée qui mène à Gavarnie) :

> Gaëlle : « Parce qu'il faut un lot de randonnées, d'une part, par beau temps, par mauvais temps… d'autant plus que.. Ah ! oui souvent… Enfin, j'essaie souvent, du moins l'hiver, je vais rarement à Gavarnie l'hiver, hein, parce que c'est un cul de sac et on peut pas s'échapper en Espagne s'il y'a un problème de mauvais temps. Tandis que la vallée d'Aspe ou la vallée d'Ossau ou St-Lary, on peut très vite.. on a toujours une solution de sortie si... enfin une solution de secours pour partir versant espagnol, et souvent le temps est nettement meilleur, donc y'a des solutions. »

La deuxième signification de cette distinction transversale est celle qui renvoie à des différences en termes d'aménagements, d'infrastructures propres à la pratique de la marche. Le fonctionnement des refuges espagnols, par exemple, est souligné tantôt pour ses avantages (une ouverture sur toute l'année, sauf exception…) tantôt pour ses inconvénients (un état sanitaire qui laisse à désirer) :

> Hervé : « Les Encantats. Le Parc… le Parc national d'Aigüestortes et de.. et des Encantats. Oui, j'y suis allé plusieurs fois là-bas. C'est très beau. Tous les refuges étaient fermés mais.. qu'est-ce que c'était beau ! (rires) Parce que.. ce qui est intéressant là bas, en Espagne, enfin dans cette région, notamment, y'a beaucoup de refuges, tu peux faire tout un circuit pendant une semaine, et si tu veux, de refuge en refuge. Et chez eux les refuges sont ouverts toute l'année. Enfin, sauf la partie où nous, nous étions là, et qui.. au mois de mai, pendant une semaine ou 15 jours, ils ferment les refuges quand même. Enfin ils ne les gardent pas. Mais sinon ils sont ouverts **toute** l'année. C'est sympa ça. Tu peux faire un **beau** circuit. »
>
> Viviane : « Et moi j'ai été atterrée cet été quand on a fait notre traversée, là. On a fait 8 jours dans les Encantats, donc en Espagne, 8 jours dans les refuges. Y'avait pas un accès de voitures, rien. Juste des 4X4 pour… des chemins à 4X4. Et l'horreur c'est que sur les 6 refuges que l'on a faits… y'en avait… alors les sanitaires sur les 4.. un ou deux ça allait, sanitaires douches. Sur les deux autres c'était moyen. Le 5ème il avait une douche et un water… non ! y'en avait un qui avait un robinet dehors.. et y'avait… le refuge surplombait un immense lac avec un barrage, y'avait une cabane à l'extérieur, une guérite sans porte, tu mettais une chaîne pour dire Occupé.. et le trou des toilettes descendait directement dans le lac. Et le 6ème refuge, magnifique, sur une presqu'île, le plus beau des refuges ! Y'avait un robinet dehors et pas de chiotte ! C'est-à-dire à dire que tu faisais 30 mètres autour, c'était noyé de merde et de papier rose ! »
> Romain : « Ça c'est les espagnols ! Rien à faire pour les… les Espagnols faut s'accrocher hein ! »
> […]
> Viviane : « Moi, ça m'a espantée de voir cette semaine de.. de refuges. L'horreur ! Bon en France, qu'est-ce qu'il y a comme refuge un peu juste ? Arrémoulit ? bon, Arrémoulit, y'a quand même des toilettes. Et y'a une cuve dehors pour se laver. Bon, ça c'est sûr. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La protection de certains sites varie aussi d'un pays à l'autre. Plusieurs ont souligné que les contraintes étaient beaucoup plus strictes en Espagne. Moins de liberté donc, plus de frustration aussi. Mais, Bruno et Bénédicte soulignent qu'après ces premières impressions, les aménagements espagnols leur sont pourtant apparus comme une « manière pas si stupide […] de ménager le cadre », une façon aussi de faire une marche plus intéressante parce qu'amputée d'un début souvent fastidieux :

> Bruno : « Parce que l'organisation en Espagne, on s'est aperçu que c'est différent qu'en France. »
> *Enquêtrice : « Au niveau des sentiers ? »*
> Bruno : « Oui, parce que, au début, il y a des pistes pour démarrer les randos, il faut prendre comme des taxis, quoi, pour arriver au pied… Y'a des pistes qui sont goudronnées, enfin qui sont cimentées. Bon alors au début ça nous faisait râler parce que nous on marchait et puis eux ils étaient là, avec un convoi qui larguait les gens, seulement ça permet aussi de partir et… »
> Bénédicte : « … de rayonner un peu plus loin… »
> Bruno : « … de rayonner dans, quand même, des réserves qui sont très importantes. »
> Bénédicte : « C'est-à-dire qu'au début, c'est vrai, c'est choquant. On se dit : 'mais qu'est-ce qu'ils font là ? Ils les amènent sur les pistes ?'. Et puis finalement c'est une manière de ménager un peu le cadre. Ça fait moins de voitures, ça permet d'amener les gens. Mais c'est vrai que, premier réflexe, on se dit : 'mais, qu'est ce que c'est ça ? Ils les amènent ! (rires), consommateurs de montagne, là'. Mais finalement en y réfléchissant, c'est vrai que c'est une manière pas si stupide, finalement, de ménager le.. Ben on préserve un peu le cadre pour que tout le monde n'y aille pas avec sa voiture personnelle et puis d'accéder quand même. C'est quand même dur, hein ! de faire du tourisme de masse dans des lieux comme ça. Donc.. »
> Bruno : « Oui et puis ça permettait de gagner deux heures de marche pour accéder à des endroits où on n'a pas pu aller finalement ! Parce que dans la journée, faire l'aller-retour… »
> Bénédicte : « … parce que nous on avait pris la piste… »
> Bruno : « … c'est ça l'avantage ! C'est pour ça que si on y revient, je crois qu'on va faire partie des wagons, hein ! Pour pouvoir après, pendant deux jours… »
> Bénédicte : « … partir… »
> Bruno : « … revenir par nos propres moyens. »
> *Enquêtrice : « Gagner ce temps ? »*
> Bénédicte : « Oui ! Et puis de toute façon on ne peut pas y échapper puisqu'on ne peut pas y aller avec… c'est interdit aux véhicules personnels. »
> Bruno : « Et puis, comme ici en France, combien de fois on a dit… on était obligé de faire demi-tour pour retrouver la voiture. Pour aller d'une vallée à l'autre… : 'Tiens si quelqu'un t'emmenais de l'autre côté !' »
> Bénédicte : « Et ça y'en a qui le font. »
> Bruno : « Ça te permettrait de faire une balade vachement plus intéressante ! Et ça on le trouve pas. »

Pourtant, s'ils reconnaissent ces avantages aux équipements espagnols, à aucun moment de nos entretiens ils n'ont exprimé leur souhait de voir la France durcir les conditions d'usage de ses propres structures[232]. Même si les débuts de parcours peuvent être décevants, ce ne sont que les débuts et encore, sur les itinéraires les plus fréquentés (lac de Gaube au-dessus de Pont d'Espagne, par exemple).

La dernière signification ne tient pas véritablement à une distinction entre la France et l'Espagne : c'est celle qui fait de la frontière une notion importante, qui souligne l'idée que l'on peut, à travers des circuits en montagne, passer à pied d'un pays à l'autre et, surtout, être à la limite entre la France et l'Espagne. Sur le chemin, rien n'indique si nous sommes dans un pays ou dans l'autre. C'est, la plupart du temps, un col ou un lac qui marque la frontière, sans qu'aucune indication sur place ne vienne confirmer celles de la carte. Noël, habitué depuis qu'il est enfant à faire des allers-retours entre la France et l'Espagne (sa sœur vit depuis de nombreuses années à Toulouse), est très attaché à cette notion de frontière et à l'idée de pouvoir, à pied, venir « voir la France » :

[232] Il existe déjà en France un certain nombre de sites qui, en période estivale, ne sont accessibles qu'à pied ou en navette payante : Pont d'Espagne, Gavarnie, Lac d'Orédon (Néouvielle)… Mais ces mesures ne sont pas systématiques. Elles sont ciblées sur quelques-uns des lieux les plus fréquentés.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Noël : « Des alentours, l'ibon de Estaëns [lac d'Estaëns], voilà. Ouais, c'est l'ibon d'Estaëns.. c'est l'endroit où je suis allé plusieurs fois.. plus de fois, hein ! et je l'ai fait par tous les chemins, depuis la France… Bon on a fait presque tous les chemins, pour aller ou pour revenir. Alors je le connais très bien, j'ai de belles photos d'Estaëns.. ça me plaît. C'est le site où, si je vais tout seul, j'arrive toujours là. »
> *Enquêtrice : « Pourquoi ? qu'est qu'il y a là bas ? »*
> Noël : « Pourquoi ? ! … Bon.. C'est un endroit frontalier, il est dans la limite. Alors.. bon, il y a quelque chose qui m'attire toujours vers la France. Alors, je suis là et je dis : 'bon, je vois la France, je suis à côté, un peu plus près de ce qui me plaît'. Et moi, j'aime toujours faire les randonnées France-Espagne, passer la frontière.. même qu'il soit à trois mètres tu vois, comme hier, pareil, hein, mais je sais pas, c'est une fixation quoi. »

C'est d'ailleurs l'image qu'il gardera de la première marche que j'ai faite avec lui et le groupe de marcheurs espagnols, lors de rencontres entre Hecho et la vallée d'Aspe : notre arrêt à l'Escalé d'Aigue Torte, à la frontière. Le lieu depuis lequel il a pris le plus de photos ce jour-là (cf. Annexe 11.4) :

> Noël : « Oui. Là où on s'est arrêté. C'est la cascade sèche où on a été, là. Et c'est pour ça que j'ai fait 4 ou 5 photos là-bas, c'est.. Bon, ça oui.. Mais toujours on est à la même chose, on est à la frontière… Je sais pas. Le pas(sage) de frontière, il a quelque chose tu vois. Bon, normalement, ils sont au sommet des endroits. Oui, un col, un pas.. Bon.. Alors c'est toujours un endroit magnifique. On voit le départ, y'a quelque chose qui m'attire là, à la frontière, alors.. pour moi, l'image d'hier c'est ça. »[233]

Des trois types de significations repérées autour de l'association de la France et de l'Espagne, deux sont finalement très pragmatiques mais déterminantes dans la pratique de la marche. La troisième est uniquement symbolique, mais beaucoup plus forte aussi, en termes de représentation des Pyrénées.

4.2.3. Des lieux et d'autres, ici ou là : distinction longitudinale

Au delà d'un découpage des Pyrénées entre la France et l'Espagne, les participants sont nombreux à faire référence à des lieux disséminés de l'Atlantique à la Méditerranée, à opérer une distinction longitudinale à l'intérieur de la chaîne, du moins de ce qu'ils connaissent ou se représentent. Des connaissances et objets de représentations qui peuvent être plus ou moins nombreux et couvrir une partie plus ou moins importante des Pyrénées.

4.2.3.1. Dessiner les Pyrénées d'ouest en est

Dans les Pyrénées, il existe au moins trois chemins qui permettent de faire une traversée complète de la chaîne : le GR10 et le GR11, qui passent à la fois en haute montagne et dans les villages, respectivement en France et en Espagne, et la HRP (Haute randonnée pyrénéenne), qui reste sur les crêtes. Peu balisée (et au mieux par des cairns), cette dernière nécessite de savoir parfaitement lire les cartes et utiliser la boussole. Les GR sont, quant à eux, parfaitement repérables à la balise blanche et rouge caractéristique de ce type de chemins. J'ai rencontré plusieurs personnes qui se sont lancées dans cette traversée des Pyrénées par l'un et/ou l'autre de ces chemins. Toutes les formules sont possibles, de la traversée en une fois à la succession de séjours d'une ou plusieurs semaines, sur plusieurs années. Et cette traversée est, comme le souligne Viviane, un moyen particulièrement adapté pour prendre conscience de la diversité qu'offre la chaîne des Pyrénées dans son ensemble :

> Viviane : « Moi je découvre les Pyrénées autres, en faisant… tous les ans je fais… Je fais la traversée des Pyrénées avec un guide, là, en huit tronçons. On est parti d'Hendaye, on va arriver bientôt à Collioure… Et là je découvre les autres régions des Pyrénées en fait. »
> Romain : « C'est ce qu'a fait Hector cette année. »

[233] Une image qui n'avait pas changé un an plus tard (cf. 3.1.1.2.4. « Immortaliser le groupe » de marche).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Viviane : « Oui. Oui, oui, on a manqué de se retrouver dans les Encantats. […] »
Enquêtrice : « Sur GR10 ou sur HRP ? »
Viviane : « Sur HR… on a fait un peu de GR10, mais on a dit au guide qu'on préférait le HRP. Donc on fait sur HRP. Et on le fait en huit semaines, enfin, en huit ans puisqu'on fait une semaine par an, puisque les gens qui le font sont.. peuvent pas prendre plus de vacances. »
Enquêtrice : « Huit ans, d'accord ».
Viviane : « Et là c'est vrai qu'on voit les différents paysages des Pyrénées hein ! »

Il n'est cependant pas nécessaire d'avoir parcouru les Pyrénées sur toute leur longueur pour en comparer des lieux aux caractéristiques différentes. Certains, d'ailleurs, cantonnent leur pratique (ou l'un de leurs modes de pratique) à une zone bien délimitée. Pour Viviane, Thomas et Romain, les sorties avec le club sont en général limitées à une heure de route, depuis Pau. Pour Romain, cette contrainte a deux effets. Il identifie des « Pyrénées d'ici », qui correspondent à toute cette zone accessible en une heure de route, et il ne connaît pas le reste des Pyrénées, à l'exception de lieux qu'il a découverts toujours avec son club, mais dans le cadre de séjours plus longs (Font-Romeu) :

Romain : « J'aime bien les Pyrénées d'ici. Ça me plaît ici. »
Enquêtrice : « Quand vous dites 'ici', c'est… ? »
Romain : « Les vallées. »
Enquêtrice : « Mais jusqu'où à l'est ? »
Romain : « Ah ! même on peut englober le Pays Basque… et puis.. »
Viviane : « À l'est »
Romain : « À l'est ? »
Enquêtrice : « Ouais »
Romain : « Hautes-Pyrénées. Après je connais pas. Je peux pas en parler. Je connais que… »
Viviane : « Jusqu'à l'Ariège, à peu près. »
Thomas : « Jusqu'au Néouvielle. Enfin, dans la journée, c'est difficile d'aller plus loin. »
Viviane : « Oui, on peut pas aller plus loin. »
Romain : « On peut pas aller plus loin. »
Enquêtrice : « C'est ça votre…. »
Romain : « Oui. »
Thomas : « Oui, la vallée d'Aure c'est la limite à l'est oui. »
Enquêtrice : « Et vallée d'Aspe, surtout ? »
Viviane : « Oh ! on fait un petit peu de Pays Basque aussi. »
Thomas : « C'est plus rare. »
Romain : « Pays Basque un peu. »

Jacques, de son côté, fréquente une partie des Pyrénées coincée entre la vallée d'Aspe et la vallée du Louron. Une zone qui, finalement, répond aux mêmes critères que précédemment (avec un décalage d'une vallée vers l'est), à savoir une heure de route maximum, mais depuis Tarbes :

Jacques : « Et puis quand même, y'a des secteurs où on a eu l'habitude de… de traverser, d'escalader ou de… randonner. Enfin, moi je me suis cantonné entre le Pic d'Anie et la région de Luchon. Le refuge du Maupas, au-dessus de Luchon. Voilà. En dehors… Bon, je suis allé en ski de fond en Ariège, dans les Pyrénées Orientales, le plateau de Bethmale.. Bon, je suis allé aussi un peu au Pays Basque.. Mais enfin, je n'ai pas tellement cherché à aller très loin, quoi. »

Qu'ils se cantonnent volontairement ou non à quelques vallées, il n'est pas rare que les participants n'en connaissent que quatre ou cinq, celles qui, comme dans les exemples cités, sont à égale "distance" depuis chez eux : une heure pour les Tarbais et les Palois, quatre heures pour les Bordelais (de la vallée d'Aspe à la vallée d'Aure).

Parmi les critères mobilisés pour comparer des lieux d'est en ouest (sur toute ou partie de la chaîne), on retrouve systématiquement une référence à la diversité. Diversité des conditions météorologiques, des usages, des ambiances, des objets matériels de l'espace, etc. Diversité de tout ce qui, finalement, contribue au plaisir des marcheurs :

Viviane : « Le côté aragonais ? oui, il est plus aride oui. »
Thomas : « Et puis quand on va vers les Pyrénées orientales aussi. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Viviane : « Alors c'est une autre beauté hein ! C'est une autre chose, c'est pas vilain. Mais c'est vrai que c'est très pastoral de ce côté là. »
> *Enquêtrice : « De ce côté ? vers ici là [Pau] ? »*
> Viviane : « Oui. Et peut-être plus… peut-être plus tout ce qui est Pyrénées Atlantiques, Pays Basque compris, que les Hautes Pyrénées. Les Hautes Pyrénées font plus montagne, montagne, **vraiment**, **haute** montagne. »
> Thomas : « Oui, oui, plus haute montagne, oui. »
> Viviane : « Bon que, que … que pastorales. »

> Fabienne : « Entre les Pyrénées Orientales, qui sont plus massives… le côté méditerranéen, et puis les Pyrénées Occidentales qui sont assez arrosées, ténébreuses.. Je trouve qu'il y'a une assez grande variété de paysages. »

On retrouve aussi souvent une question d'altitude, avec un gradient d'ouest en est, des montagnettes du Pays Basque à la haute montagne des Hautes Pyrénées :

> Viviane : « Alors c'est sûr que quand on fait entre Béarn et Pays Basque, on le voit, y'a une différence d'altitude. Le Pays Basque c'est vert et c'est des montagnettes ! On va pas leur dire aux Basques, mais… Mais entre Béarn et Hautes Pyrénées, enfin, entre Pyrénées Atlantiques et Hautes Pyrénées, j'ai l'impression qu'il y a une plus grande hauteur de montagne, qu'il y a une plus grande profondeur de montagne… »

4.2.3.2. Préférer ici à là

Les marcheurs opèrent aussi une classification de lieux disséminés sur toute la chaîne et qui les attirent plus ou moins, en fonction, toujours, d'une diversité qui intervient à différents niveaux. En termes de "lieu-destination", d'abord. Gaëlle, par exemple, préfère la région de Gèdre à la vallée d'Ossau, parce qu'elle offre une plus grande variété d'itinéraires. C'est un lieu dont elle ne se lasse pas et dont elle est encore loin d'avoir exploré tous les chemins :

> Gaëlle : « Oui, on a fait une semaine, oui. Oui, oui. Ouais, non, mais en fait, plus on est… on se lasse pas. Moi je me suis pas lassée de la région. A Laruns davantage, là, les… la vallée de… La vallée d'Ossau, j'irais pas trois fois dans l'année, en trois mois de… parce que je… c'est plus vite limité ou j'ai l'impression d'avoir.. vu davantage. Mais là, y'a énormément de possibilités. On n'a pas du tout fait… je connais pas du tout… on est pas allé du côté de Troumouse. »

En termes de "lieu-parcours", ensuite, comme Viviane qui ne se lasse pas de faire et refaire des marches aux lacs d'Ayous, parce qu'elle y trouve toujours des choses à découvrir, contrairement aux marches autour du lac Bleu :

> Viviane : « Oui. Oui… Si tu le fais deux trois fois, bon c'est joli c'est sûr, mais tu sais déjà qu'au prochain tournant tu vas trouver ça, que le lac il est superbe, mais il est comme ça.… Y'a des choses… y'a des endroits où je suis montée plusieurs fois… y'en a qui te parleront du lac Bleu qui est magnifique… C'est vrai que le lac Bleu est magnifique mais… moi je commence à y monter en me disant bon beh… […] Pourtant j'ai dû les faire autant de fois, j'ai pas la même impression quand on fait les lacs d'Ayous… la boucle.. Ça je m'en lasserai jamais. »
> *Enquêtrice : « Ah ! oui ? »*
> Viviane : « Pas spécialement monter au refuge, mais après, toute la boucle. Je crois que ça je m'en lasserai jamais, je trouve toujours des trucs différents. »

Parfois, il ne s'agit pas de comparer et/ou de classer des lieux, mais d'en mettre un en évidence, parce qu'il se distingue de tous les autres parcourus jusqu'alors. C'est parfois un lieu découvert au gré des marches ou, à l'inverse, un lieu "central" dans la pratique de la marche en montagne :

> Gaëlle : « Oui, parce qu'il y avait… C'était du côté d'Aygues-Cluses, je sais pas si tu es allée par là bas. »
> *Enquêtrice : « Non. Non. »*
> Gaëlle : « C'est très joli. Très, très, très joli. […] Et c'est très, très beau. C'est vrai que c'est… Et c'est un paysage très différent de ce qu'on avait vu jusqu'alors. »
> *Enquêtrice : « Parce que ? »*

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Gaëlle : « Complètement différent. Parce que ce sont des granites, donc ce sont des… [se lève] des pierres comme ça.. Tu vois la grise, là-bas, tachetée. Tu vois, ce sont des grosses choses comme ça. »
>
> Damien : « Moi j'ai pas une grande connaissance du reste des Pyrénées. Et… Pour moi les Pyrénées c'est Lescun quoi. Parce que à partir du moment où je vais dans les Pyrénées autant aller à Lescun quoi. Y'a déjà la maison. Et.. je pense que.. non.. J'associe.. »

Et on voit bien, à travers ces quelques exemples, que la qualification des lieux renvoie à la qualification de l'expérience des marcheurs en général : la diversité de toutes les dimensions, sauf du social ou, par exemple, Gaëlle et son plaisir à regarder et reconnaître les pierres.

4.2.3.3. Mieux connaître ici que là

Il arrive que la différence de connaissance d'un lieu à l'autre soit telle qu'elle entraîne des modes de pratique de la marche très variés. Je pense en particulier ici aux résidents secondaires et aux habitants de Villelongue, qui ont une connaissance très approfondie d'un lieu particulier (un lieu de résidence) et pour lesquels tout le reste, toutes les Pyrénées sauf « leur coin », relève d'une autre forme de pratique de la marche.

Plusieurs éléments viennent distinguer la marche en "terrain connu" et "ailleurs". Mais il en est quelques-uns qui sont particulièrement significatifs : particulièrement la préparation des sorties, l'usage de la carte sur place, la durée de marche et l'accompagnement. Ainsi, les quelques participants qui ont une résidence secondaire à Lescun comme les habitants de Villelongue distinguent deux types de marches. D'un côté, il y a les itinéraires dans « leur coin » qui, à force d'être empruntés, ne nécessitent plus ni préparation ni carte. Ce sont des sorties pour lesquelles les participants n'hésitent pas à partir marcher tout seuls ou à emmener des personnes. Des sorties qui, le plus souvent, se font à la journée. De l'autre côté, il y a les marches partout ailleurs, celles qu'il faut préparer, celle pour lesquelles les marcheurs ont besoin de cartes et préfèrent partir avec d'autres. Ce sont aussi souvent des marches sur plusieurs jours, avec bivouac ou nuit en refuge :

> Fabienne : « À Lescun on prépa… sauf les très grandes promenades, on n'a pas besoin de préparer parce que maintenant on connaît à peu près tout hein ! Donc... déjà, en heures de marche et tout ça je sais à peu près. Donc je prends mon sac, je mets ce qu'il faut dedans et… »
> *Enquêtrice : « Oui. Donc plus de carte ? »*
> Fabienne : « Non. Plus de carte. Enfin sauf si c'est plein de brouillard et tout ça, si. Mais sinon, non. […] »
> *Enquêtrice : « Oui. Et quand vous allez en dehors de Lescun, dans des sites que vous ne connaissez pas, qu'est-ce qui vous fait partir ? est-ce que vous avez des motivations particulières ? »*
> Fabienne : « Ah ben oui ! ben oui, parce là c'est des sites qu'on ne connaît pas. Donc là on emmène la carte, on prévoit un itinéraire, avec des bivouacs, la tente, le machin, etc. Là c'est préparé. Ben oui, parce qu'il faut déjà savoir combien il faudra emmener de nourriture, tout ça. Et éventuellement, si y'a des arrêts dans des refuges, il vaut mieux réserver, hein ! l'été. Mais ça, ces promenades-là en général.. j'allais dire… je les fais pas toute seule.. »
>
> *Enquêteur : « Et tu pars avec une carte quand tu pars ou… ? »*
> Léo : « Ici non, ici non, là sur… sur Cauterets ouais, sur Cauterets, sur Luz, mais bon j'ai quand même fait… j'ai quand même fait vachement de… Tout ça, ces trucs j'suis allé quoi, tout ça. »
> *Enquêteur : « Sans carte ? »*
> Léo : « Ouais sans carte, mais bon après, à partir du moment ou t'y vas, t'y vas quand il fait beau, c'est surtout des balades d'été quoi, parce que bon l'hiver, t'as pas grand chose… ouais, ou d'automne… Ouais non la carte c'est pas le… c'est pas mon principal… Quand j'vais, par contre, quand j'vais dans un coin que j'connais pas, c'est rare que j'l'ai pas quoi. J'vais pas mal aussi sur l'Espagne, Ordesa et tout ça, donc en fait c'est plus intéressant, il te faut quand même un truc au moins pour, au moins pour découvrir les bons trucs, les bonnes… les bons passages, les bons… Parce qu'après c'est pas, c'est pas évident non plus à… et moi j'faisais pas mal à une époque les lacs de montagne, enfin j'les fais toujours quoi, donc il te faut quand même une carte pour pas,

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> pour pas te planter, pour t'faire des… C'est sympa aussi tu prends la carte tu fais ton circuit, tu dis 'demain je fais ça'. »

On trouve presque un gradient dans la dimension sociale de l'expérience des marcheurs, entre les lieux qu'ils « connaissent » et « ailleurs ». Un gradient en termes de composition du groupe comme de plaisir à rencontrer des gens :

> Fabienne : « Ailleurs que dans mon coin je vais pas forcément avec n'importe qui, tu vois. Parce que j'aime pas les râleurs. Mais non, mais c'est ça tu vois ! alors… quelqu'un qui recherche quelque chose de très particulier dans la promenade, je suis pas du tout sûre que… Moi… moi j'ai la carte... Si c'est moi qui ai la carte, ou si c'est François, d'ailleurs, qui a la carte… on n'est pas sûr qu'il sera content ! Alors y'a déjà un râleur [François], il peut y en avoir plusieurs hein ! voilà. Donc finalement, c'est vrai que quand on part à l'aventure, quand on prépare un circuit, ben je m'aperçois que je… je l'ai fait qu'avec des gens que je connaissais très bien. »
>
> Camille : « Moi pour moi, Lescun c'est… C'est particulier quand même. Ben en fait je pense que c'est aussi dû au contexte. Quand je suis allée ailleurs dans les Pyrénées c'était toujours en tant que touriste, alors qu'ici c'est plus en tant que résident. […] Dans la mesure où y'a une maison qui nous attend, où les gens nous connaissent dans le village. Moi y'a quelques années c'est vrai que.. en étant là l'été on s'est fait un peu des amis dans le village ce qui fait que… Enfin des gens qu'on a plaisir à revoir… […] »
>
> Clément : « Mais c'est vrai que quand on va dans les Hautes Pyrénées, on voit des hordes de touristes, mais quand je dis touristes, ce sont des gens qui sont finalement comme nous, puisque… En plus quand on est ici on se sent un peu chez nous, parce qu'on connaît vraiment bien le coin par cœur, les gens du village, si on dit : 'La maison des F.', ils savent laquelle c'est, ils nous connaissent. »

Mais connaître "son coin" ne signifie pas connaître tous les parcours autour de son lieu de résidence. Sarah, par exemple, nous parlait des lieux qu'elle ne connaît pas ou qu'elle a découverts récemment, aux alentours de Villelongue :

> *Enquêtrice : « Justement, vous avez encore de quoi découvrir, vous trouvez toujours ?… »*
> Sarah : « Oui, c'est vrai, on trouve toujours, même si c'est pas très loin, on trouve toujours des coins, des… même des vallons qu'on connaît pas, où je suis allée puis que je me rappelle pas, alors on redécouvre ! [*rires*] Oui oui, ça oui. »
> *Enquêtrice : « Et par exemple, là, très proche de Villelongue, est-ce qu'il y a un exemple d'endroits que vous ne connaissiez pas ou que vous aviez oubliés, et que vous avez redécouverts un beau jour ? »*
> Sarah : « Eh bé… Par exemple l'année dernière on est allé au Mont de Gez, là sur Argelès. Je ne connaissais pas, c'est **très** joli. On découvre toute la vallée. Ben ça je ne le connaissais pas ! Puis ça c'est pas très dur à faire. Si je vous disais, je saurais pas y aller toute seule, [*rires*] je ne sais plus où on passerait…, mais c'est pas très loin d'ici, c'est pas **très** dur à… Et c'est **très** joli, il y a un **très joli** point de vue. Oui, très joli. … Oh, il en reste, oui encore des choses à découvrir. »

Et, à l'inverse, connaître des lieux mieux que d'autres et en concevoir des modes de pratiques de la marche différents ne sont pas des phénomènes réservés aux seuls résidents (habitants et résidents secondaires) des Pyrénées. Plusieurs participants sans résidence sur place ont souligné à quel point ils préféraient emmener des gens marcher sur des itinéraires déjà connus, afin de limiter les risques. En outre, tous sont susceptibles, à force de refaire le même parcours, de ne plus avoir à repérer avant de partir ni d'emmener de carte[234]. En revanche, en dehors de ces résidents, les marcheurs n'ont pas de pied à terre unique. Il vont parfois plus souvent dans une vallée ou dans un village que dans un autre, mais en général avec l'objectif de découvrir de nouveaux chemins :

> Armelle : « Et bien c'est vrai qu'on a deux endroits où on va, c'est Accous et Luz. »
> *Enquêtrice : « D'accord. Et vous rayonnez après autour ? »*
> Armand : « Hmmm »
> Armelle : « Et après on rayonne, oui. On fait des balades d'une journée en fait. On n'a pas fait plus. J'ai pas redormi sous la tente.. (rires). […] »

[234] Je reviendrai sur ces particularités liées au fait de refaire des parcours dans le chapitre suivant (Le "temps des marches", 5.3.4.).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Armand : « C'est pas des choix particuliers, quoi. Bon, autour d'Accous, je connais pas tout. Donc j'ai encore de l'intérêt à y aller et à me balader dans la montagne. Et Luz c'est pareil, et c'est encore plus vaste peut-être. Puisque de Luz, y'a Barèges, y'a… »
Armelle : « … Cauterets. »
Armand : « Cauterets. Y'a… »
Armelle : « Gavarnie. »
Armand : « Gavarnie. »
Armelle : « Luz c'est central, ouais. Voilà. »
Armand : « C'est énorme, quoi. »

Conclusion.

Selon ses affinités et au fur et à mesure de la construction de son expérience de marcheur, chacun distingue donc des lieux à l'intérieur des Pyrénées et constitue ainsi ce que j'ai appelé l' "espace de la marche dans les Pyrénées". C'est un espace dont la définition nous éclaire particulièrement sur les choix que font les marcheurs en termes de destination et de parcours dans les Pyrénées ; qui permet de distinguer des lieux dont les significations déterminent des formes de marche très différentes.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion.

Aller marcher dans les Pyrénées c'est finalement aller marcher en montagne, en soulignant ses représentations de l'une et de l'autre ; en précisant, aussi, ce que la pratique de la marche en montagne signifie vis-à-vis d'une marche dans un autre type d'espace ; et en rassemblant ces significations à l'intérieur d'un même "espace" (celui de la marche en montagne). La marche dans les Pyrénées apparaît ainsi comme un "voyage" à portée du quotidien, un voyage que l'on peut faire et refaire. Aller marcher dans les Pyrénées ce n'est pas aller marcher n'importe où dans les Pyrénées. C'est distinguer, à l'intérieur d'un même "espace" (celui de la marche dans les Pyrénées) des lieux différents et les modes de pratique de la marche qui leur sont associées. Des "espaces" qui, de l'un à l'autre, relèvent d'un zoom sur l'expérience des marcheurs, non pas en termes d'échelle géographique mais de précision de leurs pratiques et représentations.

Il émerge de ce chapitre un "espace de la marche" où il est question de la « plaine » ou de la « montagne », de marcher dans les Pyrénées ou ailleurs en montagne, de marcher « dans son coin » ou ailleurs, ici ou là, que l'on soit visiteur extérieur ou habitant. **Un "espace de la marche" qui sous-tendrait aussi deux types de pratiques.** En effet, habitants comme visiteurs extérieurs distinguent, dans leurs récits, d'un côté des marches sur un parcours familier et, de l'autre côté, des marches de dépaysement, de rupture. Les premières, "marches en plaine" des visiteurs extérieurs, "marches dans le coin" des habitants de Villelongue et de quelques résidents secondaires, seraient des marches habituelles, presque des pratiques quotidiennes et/ou rituelles. Ce seraient des marches qu'ils font parfois très régulièrement, parfois seuls et/ou avec n'importe qui. L'occasion de rencontrer ses voisins, de prendre la mesure de ce qui évolue alentour, de se « dégourdir les jambes ». Autrement dit, ce seraient des marches ordinaires, sans préparation particulière**, des marches que je qualifie de "marches spontanées"**. Les secondes, "marches en montagne" pour tous – parfois aussi "marches en plaine" pour ceux qui découvrent la campagne à pied – ne se feraient surtout pas avec n'importe qui. Ce seraient des marches qui se préparent, des marches pour découvrir des choses, des paysages, des personnes. Des marches pour apprendre, se divertir, se dépayser, comme des voyages. **Des marches "apprêtées", parce qu'elles ne se font pas sans y avoir réfléchi et en avoir mesuré les différents aspects**. La distinction entre les deux se ferait finalement moins sur les seuls critères objectifs de l'environnement physique que sur la relation des personnes à cet environnement physique, entre appropriation, connaissance, découverte, etc. Et cette distinction contribuerait finalement à une non-séparation des habitants et des visiteurs dans leur mode de construction de leur expérience de l'espace.

En outre, dans cet "espace de la marche", le quotidien, la montagne et les Pyrénées ont leur place en ce qu'ils déterminent les pratiques des participants par distinction (par mise en évidence de similitudes ou de différences) et par évaluation de lieux signifiants dans la construction de leur expérience. Il existe deux autres phénomènes qui interviennent dans la mise en réseau de lieux et la compréhension de leurs significations et, de fait, dans la construction de l'expérience des marcheurs : la continuité et le changement. Deux processus dont la prise en compte permet de mettre un accent particulier sur la temporalité de l'expérience de l'espace.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Chapitre 5.
Maintenant, avant, après : éléments d'une temporalité de l'expérience des marcheurs

Dans ce chapitre j'ai choisi de me limiter au registre du temps dans la mesure où les participants mettent en relation plusieurs moments et que ces moments sont mobilisés dans l'attribution de significations à leur pratique de la marche à pied. J'ai ainsi identifié trois "temps" propres à l'expérience du marcheur et qui regroupent (en les opposant parfois) des moments liés par les récits des marcheurs : le "temps que dure la marche", le "temps de la marche", le "temps des marches". Ces temps, s'ils vont du plus court (le parcours) au plus long (toute la vie) ne correspondent cependant pas à une stricte distinction d'échelle temporelle : il est, par exemple, des marches qui, à travers le souvenir qu'on en garde, durent toute la vie.

5.1. Le "temps que dure la marche" : entre le point de départ et le point d'arrivée

Quand les participants font le récit d'une marche, la dimension temporelle n'est pas la seule à être mobilisée : le chemin emprunté, par exemple, se déroule aussi dans l'espace, traverse des lieux et des milieux différents, offre des points de vue, permet d'aller d'un point à un autre ou bien de revenir au même, etc. Mais les marcheurs ne parlent cependant pas de leurs parcours en termes de distance (il ne font pas "tant de kilomètres"). Marcher en montagne, c'est partir quelques heures, une journée, plusieurs jours… ; c'est, dans tous les cas, inscrire sa pratique dans la durée du parcours :

> Odile : « Tu peux faire 2 heures de balade comme tu peux en faire 8, si t'en as envie, mais tu peux très bien, dans la montagne, faire des **petites** balades… »
>
> Emma : « On était allé à Mascaru, c'est un petit coin pas très loin, c'est à 3 heures à peu près, de marche. »
>
> Marthe : « Il faut prendre le fond de vallée vers Gavarnie, il y a trois heures de montée, après de là, soit on fait le Petit Vignemale, soit on peut redescendre, on était redescendu une année de l'autre côté du Vignemale, comment ça s'appelle… je sais plus, et une autre fois, on avait fait, on était passé par de l'autre côté, 10 heures de marche. Alors on avait fait sur deux jours… »

Des indications horaires que l'on retrouve d'ailleurs sur place – sur les panneaux qui indiquent et balisent les itinéraires répertoriés – ou dans les guides. Quand une idée de mesure spatiale apparaît dans les récits, il est alors question de dénivelée et, là encore, souvent dans un rapport au temps, en termes de vitesse de montée. Des quelques discussions que j'ai eues au retour de mes observations, il ressort ainsi un rythme qui semble convenir à la plupart : monter 300 mètres de dénivelée en ¾ d'heure-1 heure.

Le parcours est l'échelle de temps la plus petite parmi celles que j'ai identifiées dans l'expérience des marcheurs : c'est la période qui se déroule depuis le point de départ de la marche jusqu'au retour (période de quelques heures à la journée pour les marches auxquelles j'ai participé). Nous avons vu, dans la partie précédente, que les participants cherchaient des itinéraires où la diversité des lieux traversés et l'intérêt tout au long du chemin primaient sur la volonté (et la satisfaction) d'atteindre un but. Cet intérêt à la fois pour la diversité et pour l'ensemble du parcours m'a permis de mettre en évidence un temps continu du parcours[235], un "temps que dure la marche" au cours duquel des étapes – et leurs significations – sont identifiées et des dimensions de l'expérience coexistent.

5.1.1. Etapes de parcours

Les participants mobilisent deux façons de découper – pour le décrire – un itinéraire de marche en montagne dans le temps et, nécessairement, dans l'espace : entre montée et descente ou en fonction d'étapes plus aléatoires.

5.1.1.1. Marcher en montagne, c'est monter puis descendre…

Tous les participants se rejoignent sur cet aspect : que l'on fasse un aller-retour, une boucle ou que l'on rejoigne deux points, quand on marche en montagne, d'abord il faut monter, puis il faut redescendre[236], avec, le plus souvent, une pause entre les deux… pour le pique-nique. Il est alors possible de fixer, avant de partir, le temps que l'on souhaite consacrer à chacune des étapes :

> Inès : « C'est bien, trois heures de montée, trois heures de descente. C'est correct ! »
> Héloïse : « Oui, ça me suffit moi. »
> Inès : « Et deux heures d'arrêt. »
> Gilles : « Partant de ce principe là, on va trouver.. »

> Inès : « Si on a une journée, je préfère partir tôt le matin, moi c'est ce que je faisais autrefois hein ! c'était… trois à quatre heures de montée, tu arrives en haut, tu prends ton temps, tu regardes le paysage, tu te fais… et puis tu redescends en trois heures, quoi, à peu près. »

« Deux heures d'arrêt », entre la montée et la descente… Inès nous parle là de parcours à la journée, de parcours où, s'il est une chose de sûre, c'est que le groupe devra s'arrêter pour pique-niquer[237]. Tous ne consacrent pas autant de temps à cette grande pause centrale que constitue le pique-nique. En revanche, pour tous il est un repère dans le temps du parcours[238], il est, lors de marches à la journée, l'instant de basculement entre la montée et la descente. Un instant qui répond parfois même à un impératif physique, qui est de ne plus monter après avoir manger :

> Bénédicte : « Oh ! ça dépend un peu de notre faim… C'est-à-dire que souvent, ce qui fait le point d'arrivée avant le retour ou le début de la boucle de retour, c'est souvent le casse-croûte de midi une heure, hein ! c'est souvent celui là ! »

---

[235] Je renvoie au chapitre théorique et aux travaux qui soulignent le poids de la dimension temporelle dans la relation à l'espace (Belmont N., 2000 ; Tuan Y. F., 2002). L'expression « 'here is now', 'there is then' » empruntée à Y.F. Tuan est particulièrement adaptée pour cette question de l'itinéraire de marche, pour laquelle progression dans le temps et dans l'espace vont de pair (voir aussi le chapitre 7, sur les cheminements).

[236] Dans le cas de marches d'une journée maximum. Il est bien sûr possible, même en quelques heures, d'enchaîner deux passages de cols et, de fait, plusieurs étapes de montée et de descente, mais c'est plutôt le profil des marches de plusieurs jours. En outre, pour ces dernières, il n'est pas rare que chaque journée de marche reproduise cette succession d'une montée puis d'une descente.

[237] Au sujet du pique-nique, voir aussi le chapitre 6 (6.2. Rites de renforcement).

[238] Et on voit bien là à quel point spatialité et temporalité peuvent aller de pair : le pique-nique est certes à un moment mais aussi à un endroit du parcours, le moment et l'endroit entre la montée et la descente.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Bruno : « Comme on dit toujours 'avant de manger, il vaudrait mieux être en haut'… »
> Bénédicte : « Voilà oui. C'est vrai que… on a remarqué, et c'est comme ça dans notre organisme, qu'après mangé on a plus.. pff !… »
> Bruno : « Ouais, l'effort physique… »
> Bénédicte : « On a plus de mal à se remettre en route après manger. »

Parfois il est un peu tard, parfois un peu tôt. Mais à moins d'un imprévu incontournable, les participants se montrent peu enclin à déroger à ce principe – qui fonctionne par ailleurs dans l'autre sens puisque, en général, ils ne commencent pas leur descente (finale) avant le pique-nique – :

> Fabienne : « On pique-nique **toujours** au même endroit ! c'est… C'est… tiens !… Dans la famille, je pense que… quand on voit arriver l'endroit c'est, quelle que soit l'heure, c'est pouf ! on pose le sac parce que c'est là qu'on va pique-niquer. »

C'est donc bien non pas une signification horaire mais un rôle de repère à l'intérieur d'une "durée" qui est conféré à ce pique-nique, après la montée, avant la descente.

Nombreuses sont alors les significations attribuées à la descente, à la montée et à leur enchaînement. Nous avons vu, dans le point sur la dimension corporelle de l'expérience, que certaines marcheuses appréhendent la descente et les douleurs aux genoux[239]. Je voudrais ici souligner un aspect récurrent dans les témoignages : les liens faits entre la montée et la découverte, la descente et le « retour » (et les significations de ce retour). Ainsi, (re)descendre, c'est rentrer, faire le trajet du retour, parfois « à regret ». Et même si, lorsque l'on descend, on est mieux à même de prendre son temps, c'est comme si le véritable plaisir de la découverte n'était réservé qu'à la première étape, celle de la montée :

> Inès : « J'ai toujours préféré monter, quand c'est pas trop dur… Descendre… je suis toujours descendue à regret. Là, on avait fait une balade, une fois, quand je sortais avec le Club Alpin, je traînais un peu la patte, parce que.. Et c'est vrai qu'à la descente on voit davantage le paysage, parce qu'on n'est pas pris par l'effort, on est… il tarde pas d'arriver, au contraire on prend son temps. On regarde. »

> *Enquêtrice : « On disait.. enfin, tu me disais en descendant que.. que la descente, ça te paraissait long, que c'était chiant.. »*
> Quentin : « Ouais, toujours. »
> *Enquêtrice : « Toujours ? »*
> Quentin : « Toujours… »
> *Enquêtrice : « Et c'est parce que c'est… la même chose que ce qu'on a fait à l'aller ? »*
> Quentin : « Ouais, je pense que ça participe et puis… y'a aussi le fait que ce soit pour rentrer à la voiture. »

Il est alors significatif de voir à quel point la descente peut être présentée comme une contrainte, une sorte de contrepartie au plaisir de la montée, le versant négatif et obligatoire de la marche en montagne, puisque « de toute façon, quand tu vas en haut, t'es bien obligé de descendre, hein ! t'as **pas** le choix » (Patricia). Quand les participants parlent d'aller ou d'arriver quelque part, ce n'est pas à leur voiture ou chez eux, mais bien au point le plus haut de leur parcours, celui depuis lequel il font demi-tour ou descendent par un autre chemin. C'est un aspect particulièrement prégnant dans les récits de souvenirs (y compris des marches que j'ai observées), où, en dehors de petits évènements qui peuvent intervenir à tout moment (des rencontres, en particulier), les participants se contentent souvent de raconter la première partie du parcours, la montée, comme si la descente valait à peine le coup de "s'y attarder" ou était en dehors du parcours. Les exemples sont nombreux et tous les participants ont une anecdote racontée en ce sens : que ce soit pour décrire des itinéraires connus ou raconter des

[239] Avec parfois, comme chez Héloïse, un décalage entre une douleur prévue/imaginée à la montée et la descente effective : Héloïse : « Et la descente que j'appréhendais s'est bien passée, en fait… J'ai pris le rythme et après, ça allait… Comme quoi, des fois, on se… on s'imagine que c'est très dur, enfin, que ce sera un peu long, et puis non… Ça a été presque plus court que ce que j'imaginais… »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

péripéties vécues, c'est la montée qu'ils relatent le plus précisément. J'ai, pour illustrer cet aspect, retenu deux récits de situations convoqués différemment : Hervé qui raconte, à ma demande, ce qu'il a retenu de l'une des marches faites ensemble, après quelques mois (cf. Annexe 11.3 et 14.2) ; Jacques qui évoque spontanément un souvenir où il s'était égaré avec son neveu. Deux récits à travers lesquels on découvre des montées, mais suite auxquels le déroulement des descentes (la fin de l'histoire, finalement) reste inconnu à celui qui n'a pas fait la marche :

> Hervé, récit de notre marche vers les granges de Campbieil et le lac de Bassia, après trois mois et demi : « Oui… ben, la deuxième journée, oui, c'est vrai, m'a moins enthousiasmé… Bon, il faisait moins beau… le temps était un peu grisâtre, orageux, on l'a vu aussi… Ce que j'ai retenu, j'ai… c'était les fleurs… y avait beaucoup, beaucoup de fleurs… des pelouses de fleurs, on pourrait dire… juste à l'abord… où on s'est arrêté un petit peu avant de… de dépasser les granges, là… Ça ruisselait, y avait des petits ruisseaux, plein de fleurs autour. Ça, c'était beau. Le site des granges est joli, oui, mais bon, comme on l'a déjà dit, sauf qu'elles sont… un peu désolantes, voilà. […] Oui et puis bon, le temps a fait que…on n'a pas…on n'a pas pu poursuivre très haut non plus. […] Oui, c'est moins vaste, bien sûr… Enfin ce qui était beau quand même, c'était la montée dans la forêt, le matin, ces grandes voûtes… sous les arbres… […] Le chemin qui montait… c'était assez soutenu comme montée mais régulier en même temps… on montait bien. »

> Jacques, récit spontané d'un souvenir aux lacs d'Ayous : « On était parti avec un de mes neveux… on était parti… c'était fin juin, je sais plus à quelle occasion. Il était étudiant mais enfin, je sais pas pourquoi, il avait 2 ou 3 jours de libre, on était parti pour 3 jours dans la région de Bious-Artigues, aux lacs d'Ayous… Voilà, c'était fin juin et on est parti par beau temps. Alors, je connaissais plus ou moins la région, enfin, donc, j'étais vraiment pas… prêt à me sentir un peu désorienté… On est parti une après-midi, on est monté aux lacs d'Ayous, on a trouvé le refuge fermé mais, enfin, le sous-sol est toujours ouvert… On avait des provisions, enfin, on avait tout ce qu'il fallait pour rester 2 ou 3 jours. Et donc le lendemain matin, le temps était… s'était gâté. Enfin… s'était gâté !… : le brouillard était **bas**… Alors on s'est dirigé du refuge du lac d'Ayous, on s'est dirigé vers un lac qui s'appelle le lac de Peyreget… Là, c'était plus haut que le refuge donc on s'est trouvé dans le brouillard… On arrive au lac, évidemment… mais dans le brouillard… Et alors, n'ayant pas pris la boussole, n'est-ce pas, je n'ai pas… Et ensuite, il y avait de la neige, y avait de la neige… N'ayant pas pris la boussole, je suis parti… et puis mon neveu suivait parce que, bon, il connaissait encore moins que moi… Alors on a pris trop à droite, on n'a pas trouvé la suite du chemin de l'autre côté du lac…on n'a pas assez bien cherché… et on a tourné… on a tourné à droite, au lieu de partir en face, de l'autre côté du lac. On a fait une erreur de 50°- 45°. Voilà. Et alors, dans le brouillard, sur la neige, on marchait pas à pas pour ne pas tomber dans des fondrières ou je sais pas quoi. Et, au bout d'un moment, on voit le brouillard se déchire… Alors que je m'attendais de trouver des ruisseaux descendant vers la gauche, n'est-ce pas… je n'ai trouvé que des ruisseaux qui descendaient vers la droite… Alors je me suis dit : 'tu n'as pas encore changé de vallée', parce qu'après y avait encore un col, alors je m'attendais à me trouver en tout terrain, bien sûr, mais enfin, dans l'autre vallée ! après avoir passé un col… Eh bien, on n'avait rien franchi du tout… on était resté dans la 1ère vallée… Alors, on a… bon, ça s'est à peu près dégagé après… on est arrivé à notre refuge, la 2ème étape… x heures après parce que vraiment, on s'est déjà pas mal éloigné… voilà. Et alors là, heureusement aussi… Refuge fermé, mais enfin, y a toujours une pièce ouverte… heureusement… Alors là, on s'est installé pour la 2ème soirée, mais enfin, on est arrivé, je sais pas, à 6h du soir parce que… on était vraiment… un grand écart. Et puis le temps de se retrouver, de choisir la fin de l'itinéraire… Alors ça, je m'en souviens très bien… Pour une fois où j'avais oublié la boussole… Voilà, c'est la seule fois où j'ai oublié la boussole. »

Les descentes ne sont en fait jamais décrites dans leur ensemble mais le plus souvent seulement évoquées pour leurs caractéristiques générales : à travers ce qu'on leur reproche, par celles qui craignent d'avoir mal aux genoux ; à travers ce pour quoi on les aime, par ceux pour qui la descente est plus technique et/ou plus amusante.

Pourtant, même si les participants ne s'attardent pas sur leur description, ces descentes ont aussi, dans le cas des allers-retours et, précisément, chez ceux pour qui « un aller, c'est pas pareil que le retour », « un paysage c'est pas le même en montant et descendant »[240], une autre

[240] Cf. Chapitre 3 : 3.3.2.1. Privilégier la variété, l'alternance, les contrastes et l'effet de surprise.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

signification : celle qui tend à souligner que faire un retour par le même itinéraire n'engendre pas nécessairement une répétition de l'aller.

5.1.1.2. … mais c'est aussi identifier d'autres étapes

Raconter le déroulement d'un parcours ne revient cependant pas systématiquement à découper celui-ci en deux étapes, toujours identiques et toujours convoquées dans le même ordre. Quel que soit le nombre d'étapes retenues, ce sont alors d'autres indicateurs qui sont mobilisés qui, le plus souvent, expriment un intérêt différent pour l'une ou l'autre de ces étapes. Les participants ne parlent plus, alors, de monter puis de descendre, mais de première, deuxième, troisième… étape, phase, partie, etc., du parcours. Pour Patricia, Philippe et Odile, par exemple, la marche que nous avons faite au-dessus de Fabian se divise en deux « parties » ou « phases », parfois un peu difficile à identifier mais qui, globalement, se partagent entre une partie « désagréable » de montée, raide, sans lacets et « sans beaucoup d'intérêt », et une partie qui regroupe la fin de la montée, où nous nous sommes égarés, et l'ensemble de la descente (où nous nous sommes aussi égarés…) :

> Philippe : « Oui. Ben personnellement j'ai trouvé la deuxième partie… à partir de, de… de la colonie, bien plus intéressante que la montée vers la colonie. »
> Patricia : « Ben oui. Oui, c'est vrai. »
> […]
> *Enquêtrice : « Donc si je… parce que je crois que c'était pas très clair tout à l'heure quand je l'ai noté, pour toi, les deux parties de la balade d'aujourd'hui, c'était du point de départ à l'endroit où on s'est repris, après avoir un peu cherché avec Patricia, c'était ça la première partie ? »*
> Philippe : « La première partie c'est surtout du départ jusqu'à la colonie. »
> *Enquêtrice : « Donc tu as préféré la **fin** de la deuxième partie… »*
> Philippe : « Oh… oui… Enfin les ¾ de la deuxième partie. »
> *Enquêtrice : « OK. Et du coup, la deuxième partie pour le côté un peu plus… divertissant ? »*
> Philippe : « Le côté imprévu. Oui. »

Fabienne et Emma, quant à elles, découpent différemment le trajet que j'ai fait avec elle et une partie de la famille, entre le refuge de Labérouat et le plateau de Sanchèse. Emma, distingue trois parties qui sont, pour elle, plus pertinentes que l'habituelle séparation entre la montée et la descente : une partie triste et deux parties agréables…

> *Enquêtrice : « Et alors simplement, en fait, je voudrais que tu me racontes la balade... à la fois ce que tu as ressenti, ce que tu as vu comment ça s'est passé, s'il y'a eu plusieurs moments.. »*
> Emma : « Ouais, moi je peux dire qu'il y a eu plusieurs moments. Bon, ben toujours, en général, on a envie de découper montée-descente, mais… oh ! j'irais jusqu'à… Première partie jusqu'au pont de la Mouline. Donc, ben ça c'est très simple, c'est gentillet.. Je crois.. on monterait même jusqu'à la cabane, j'irais même jusqu'à la cabane.. jusqu'à la cabane, bah… […] Donc jusqu'à la cabane, et ben c'était le… c'était la partie un peu **triste** je dirais, parce que bon, on est dans les .. on est dans les feuillages, on voit pas grand chose.. c'est pas très gai. On n'a pas l'impression, finalement, d'être vraiment en hauteur ou en altitude, d'être au-dessus. On n'a pas de **vue**. Ensuite, bon, le pique-nique, ben y'avait toute la partie à flanc la plus agréable. C'est toujours la plus agréable, c'est une partie que j'aime beaucoup. […] Et puis la troisième partie, ben c'est la descente jusqu'à Sanchèse. Donc ça c'est aussi une partie plus ou moins.. Plus agréable que la première, je dirais, dans la mesure où le paysage je l'ai trouvé.. moi je le trouve beaucoup plus agréable, parce que c'est des petites prairies, un petit sentier… C'est.. C'est plus agréable, parce que c'est plus vert, en fait. C'est peut-être aussi parce que c'est lié à des souvenirs personnels, je sais pas trop, mais c'est un endroit que j'aime bien. »

Fabienne, elle, distingue une première partie, « rasoir », du point de départ au Pont de la Mouline et une seconde partie, plus confidentielle (« là où on laisse la foule »), à partir du pont. Mais dans un cas comme dans l'autre, c'est le caractère « agréable », d'un côté, « rasoir » ou « triste », de l'autre côté, qui détermine le découpage.

Et cette distinction en fonction du caractère « agréable » / « désagréable », de l'intérêt du parcours finalement, est ce qui revient le plus souvent dans cette alternative au découpage

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

montée / descente des itinéraires, avec, en filigrane, l'idée qu'il faut souvent passer un moment désagréable (une mise en jambe, un passage en forêt, des sentiers très fréquentés, etc.) pour profiter de la ou des étapes agréables. Un moment désagréable qui succède parfois aussi à l'agréable quand la fin de la descente est un peu longue, qu'il faut repasser en forêt et, finalement, regagner la voiture.

5.1.2. Simultanéité des déclinaisons de l'expérience

Le parcours, s'il peut être décrit comme une succession d'étapes, est aussi un moment à part entière, au cours duquel les marcheurs **construisent leur expérience, une expérience à plusieurs dimensions**, parfois nombreuses (même si tous ne l'expriment pas de façon explicite, du moins pas à propos de toutes leurs marches). J'ai, en effet, évoqué en introduction de cette troisième partie le fait que certains participants partaient parfois marcher avec des thèmes particuliers et prévus à l'avance, des thèmes qui tantôt correspondent à une dimension de l'expérience, tantôt en croisent plusieurs. Des thèmes qui finalement dessinent des modes de pratique de la marche, mais qui ne sont aussi que des priorités vers lesquelles ces marches sont orientées. Ainsi, Jacques, pour qui la recherche de vestiges (qui recoupe la dimension savante) est un thème, ne marche pas seul en montagne, mais tient au contraire à trouver des « collègues » et n'hésite pas, ensuite, à faire part de ses découvertes et travaux (y compris en publiant des articles). En fait, on retrouve toujours une dimension sociale dans son regard, même si celle-ci n'est pas exprimée directement. C'est un phénomène identique que nous offre le témoignage de Noël qui distingue quatre types de marches. La dimension corporelle, *a priori* absente de ces thèmes (du moins non explicite), est pourtant présente en filigrane, parce que la marche en montagne est sa seule activité physique :

> Noël : « Oui, c'est… c'est un.. un ensemble de motivations peut-être.. bon, comme je peux pas faire de sport, dans la semaine, pour le travail, ben le peu de sport que je fais c'est ça. pour mon corps, pour la salud, c'est important déjà. C'est surtout que… aussi que je peux le faire.. savoir, me convaincre que je peux faire un sommet, que je peux faire une randonnée, à part… l'âge que j'ai déjà, le poids que j'ai, hein ! bon, on peut dire, bon 'il peut pas arriver..'. Non, je sais que je peux le faire. Bon, c'est une motivation aussi. »

Dans les cas où la simultanéité des dimensions de l'expérience est explicite, il s'agit parfois de souligner l'exclusion de certains registres, incompatibles avec ce que les marcheurs sont venus chercher. Plusieurs rejettent ainsi l'idée de performance si elle n'est pas récompensée par des vues ou des « bonheurs » divers et variés (Bruno et Bénédicte, Hervé et Héloïse). La possibilité de marcher à son rythme, entre autres exemples, est aussi opposée au fait de marcher avec d'autres ou dans un groupe de marche trop important (Armelle, Xavier, Bénédicte…). Il s'agit parfois aussi, et le plus souvent, de souligner l'interaction de certaines qualifications issues de dimensions différentes. Patricia et Philippe notaient ainsi leur propension à accepter la difficulté de l'effort quand l'esthétique du parcours leur permet « d'oublier la fatigue ».

Mais le jeu entre les registres de qualifications de l'expérience peut faire intervenir plus de deux dimensions. Ainsi, Thomas, alors qu'il réfléchit sur ses véritables intentions de marcheur, finit-il par dégager trois registres : l'esthétique, l'effort et le compagnonnage :

> Thomas : « Alors est-ce que… on va chercher à la montagne un plaisir esthétique ou un… ou une occasion de faire un effort à caractère physique. Qu'est-ce qui domine ? je sais pas. »
> *Enquêtrice : « Pour vous-même, vous ne savez pas ? »*
> Thomas : « Ben je… je réfléchis, en parlant là… (rires). Il me semble que c'est plus l'esthétique que l'effort quand même. Bon le… le souhait de faire un effort n'est pas absent. Mais quand… je veux dire j'ai jamais aimé le sport de compétition, en revanche… j'aime bien quand même, bon, attraper une bonne suée, au jardin ou en montagne. Hein ! plutôt que de se laisser à la chaise longue ou… hein ! (rires) »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Enquêtrice : « Oui. »
Thomas : « C'est de cette nature là quoi. Mais y'a pas d'envie d'arriver le premier quelque part… Alors je pense que la part de recherche de l'esthétique est quand même très importante pour ne pas dire majoritaire, quand même. Enfin, pour moi. Mais elle n'est pas exclusive. Y'a la part de compagnonnage. On a là l'occasion, enfin je l'ai dit ça et on peut le trouver ailleurs. On peut le trouver dans une chorale ou dans une… d'autres vies associatives c'est certain. Mais enfin, là y'a quand même quelque chose de privilégié, quand même. Le fait de se trouver un petit peu isolé dans un petit groupe, là… à vivre une expérience ensemble, agréable ou quelques fois plus difficile quand on se trouve… enfin, en difficultés.. on s'est pas trouvé en vraies difficultés, mais enfin, en recherche, quand même… Dans un pas dont il faut sortir ! (rires) Ça, ça crée des liens. »

Ils sont nombreux ceux qui, comme Thomas, accordent la priorité à un registre de qualifications esthétiques et visuelles – à la découverte de « beaux » paysages et au dépaysement, aux sensations face à la « beauté » de la montagne, au « bonheur des yeux », etc. – tout en reconnaissant l'importance d'autres dimensions de leur expérience. **Mais l'esthétique visuelle – et, à travers elle, le paysage – n'est pas une dimension présente chez tous les participants**. Anne, par exemple, relate une expérience où les paysages et leur beauté sont absents, où le visuel, en général est peu présent. La marche en montagne est, chez elle, orientée en priorité (voire exclusivement) vers deux éléments : son fils et ce qu'il lui est possible de partager avec lui ; une relation naturaliste à l'espace, de Robinson (idéal de vie dans la nature) à l'environnementaliste confirmée. Damien, lui non plus, ne témoigne pas d'un rapport paysager à l'espace quand il évoque sa pratique de la marche en montagne. Il parle exceptionnellement d'une beauté visuelle des choses, quand il évoque la mer de nuage (« c'est quelque chose de très beau »). Il souligne même, à l'inverse, qu'à force de les voir, les paysages n'ont plus vraiment d'importance : « le paysage, on le connaît par cœur ». Mieux vaut, pour lui, la possibilité de s'amuser un peu et de « faire un peu de sport » : « Mais bon, enfin le paysage, bon m'a pas manqué cruellement. Et.. c'est amusant aussi d'être dans le brouillard. Enfin je pense ».

Quant à Bruno et Bénédicte ou encore Fabienne, ils mobilisent différents registres sans priorité, sous-tendus par une multitude d'objets qui composent, à leur goût, la « marche idéale » ou « la plus belle balade ». Les premiers sont les seuls parmi ceux à qui la question a été posée qui m'ont véritablement "dessiné" leur « idéal de parcours »[241]. Un idéal qui dénote une certaine "gourmandise" dans leur pratique de la marche en montagne :

Enquêtrice : « Est-ce que vous avez un idéal de marche ? de parcours ? »
Bénédicte : « Oui, on a un idéal… si on devait dire le parcours idéal… bon… »
Bruno : « Il fait beau.. y'a des fleurs, y'a de l'eau.. »
Bénédicte : « Y'a un ruisseau qui nous accompagne en chantant tout le long… (rires) Y'a des fleurs, y'a des rencontres d'animaux, y'a des rencontres… de personnes. »
Bruno : « Même des rencontres de gens, de personnes… »
Bénédicte : « Y'a peut-être un petit refuge où on peut faire une petite halte, discuter avec des gens.. y'a un col à franchir, qui nous prépare une surprise… y'a des paquets de neige. »
Bruno : « On n'a pas trop de mal.. »
Bénédicte : « Y'a des framboises à grappiller en route.. (rires). Si, on peut la dessiner, hein ! la balade idéale… Y'a des… des.. amis agréables avec qui partager ça.. Je sais pas.. (rires) Oui, y'a des jolis plateaux aussi, pour faire le pique-nique.. »
Bruno : « Oui, un petit coin à sieste.. »
Bénédicte : « Un petit coin à sieste… oui, ça c'est pour Bruno (rires). »
Bruno : « Et éventuellement une température suffisante pour se foutre dans l'eau.. »
Bénédicte : « Et un lac, et un lac… »
Enquêtrice : « Et un lac oui. »
Bruno : « Et encore… »
Bénédicte : « Et encore… »
Bruno : « Ça arrive souvent qu'il y ait tout hein ! »

[241] Ce sont aussi les seuls qui étaient deux au moment de cette question, et on voit bien, dans leur réponse, à quel point ils se relancent et s'inspirent mutuellement.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Bénédicte : « Ça nous arrive, qu'il y ait tout… »
> Bruno : « Et peut-être l'idéal, ça serait qu'on y trouve encore autre chose.. qu'on ne connaît pas.. »
> Bénédicte : « Oui, mais je ne vois pas quoi.. »
> Bruno : « Ben non, à partir du moment où on ne sait pas quoi ! »
> Bénédicte : « Si ! un ours.. on n'en a jamais rencontré (rires). »

Fabienne, de son côté, décrit spontanément ce parcours qu'elle « pense être la plus belle balade de Lescun ». Un itinéraire où tout est diversifié… sauf la présence des "autres" :

> Fabienne : « Voilà. Ça c'est.. c'est certainement un des plus belles, enfin c'est ce que je trouve, une des plus belles du Cirque, parce que elle est variée et… alors t'as… T'as la montée, ici, très raide, après t'as une immense plaine, là, que tu remontes. Ici c'est un coin magique aussi pour camper. On était tout seul. C'était magnifique. Après, la Table des Trois Rois, c'est un très, très beau sommet, avec une vue magnifique. Tu redescends dans un pierrier, tu fais glisser les pierres, c'est très rigolo. T'arrives à Mascaru, qui est **aussi** un endroit magique, et puis... tu redescends dans cette vallée d'Ansabère qui est très belle, par un endroit où y'a personne, en plus, alors que tout le monde est là, quoi. Et en plus on était tout seul. […] Donc on commence à monter en lacets, là, très raides. Après on passe dans le bois. On débouche ici. Et là on a… on est en fait entre le pic d'Anie… le.. le Peneblanque ici, le Billare juste derrière et on remonte cette vallée glaciaire, là, jusqu'en haut. Et là t'es dans un cirque de montagne, t'as… tu .. t'as toute la vue et t'es… y'a des petits pins à crochets, y'a des ruisseaux qui courent et.. c'est vraiment un très, très bel endroit là, pour dormir. Après t'es dans un autre paysage, complètement différent, puisque que tu montes sur des dalles calcaires là, ce qu'on appelle des arres, on appelle des arres, tu vois, les Arres d'Anie, c'est pareil. »

Conclusion.

Le parcours est, par excellence, ce qui, à petite échelle, permet de faire le lien entre des dimensions spatiale et temporelle de l'expérience des marcheurs : c'est un cheminement à travers une portion d'espace qui n'est pas mesuré en distance mais en temps, celui que dure la marche. Définir et décrire un "temps que dure la marche" permet alors de mettre en évidence une continuité dans l'expérience de l'espace (tout au long du parcours), ainsi que les changements repérés par les participants d'une étape à l'autre. Quelle que soit la façon dont ces étapes sont construites, les marcheurs organisent les moments de leur parcours autour de la dualité agréable/désagréable et découpent celui-ci en succession et/ou alternance de moments plus ou moins agréables. Mais, ce premier temps n'est pas que le découpage d'un itinéraire en étapes. C'est aussi un moment à part entière, durant lequel les marcheurs multiplient les registres de qualifications.

5.2. Le "temps de la marche" : une pratique inscrite dans une temporalité qui dépasse le parcours

Quel que soit le parcours, idéal ou non, les participants inscrivent la marche dans une temporalité plus étendue que celle présentée plus haut, dans un "temps de la marche" à l'intérieur duquel un avant et un après leur présence dans les Pyrénées interviennent. À l'analyse des récits, j'ai identifié deux façons de mettre en évidence cette caractéristique temporelle de leur expérience : en soulignant le jeu et particulièrement les décalages entre le parcours (vécu sur place), l'avant (imaginaire) et/ou l'après parcours (souvenirs), en insistant sur l'imbrication du quotidien et de la situation de visite.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

5.2.1. La marche : entre imaginaire, vécu sur place et souvenir(s) d'un parcours

Il n'est pas nécessaire, quand on discute d'un parcours, d'amener les marcheurs à mettre en perspective leur imaginaire, leur vécu sur place et leurs souvenirs. C'est quelque chose qu'ils évoquent spontanément :

> Inès : « Parce que y'a quand même un peu d'angoisse, toujours.. moi... quand je partais quelque part : 'est-ce que je vais y arriver ? est-ce que je vais pas être fatiguée en route ?' On connaît pas trop les.. la résistance que l'on a. Alors y'a un peu cette… »
> *Enquêtrice : « Avant de partir ? »*
> Inès : « Avant de partir. Mais remarque, c'est une angoisse que l'on peut avoir dans d'autres domaines hein ! Avant un événement... Moi je suis contente d'un événement, mais j'appréhende toujours un peu parce que.. j'ai pas confiance en moi ou… »
> *Enquêtrice : « Oui. c'est de jamais être sûre de pouvoir le faire avant. »*
> Inès : « J'oublierais jamais une nuit que j'ai faite, j'étais en Suisse et on devait aller à 4000 mètres. Je partais de 3000.. j'étais montée en téléphérique jusqu'à 3500. J'avais 500 mètres, mais c'était au milieu des crevasses. Et la veille au soir, le groupe où j'étais, ils ont pas arrêté de parler… de raconter ce qui… Je me disais : 'c'est pas possible, je vais jamais arriver à le faire !' »
> *Enquêtrice : « Hmm, hmm. Et vous l'avez fait ! »*
> Inès : « Je l'ai fait, oui. mais alors là j'étais.. j'étais euphorique, hein ! Je crois que c'était l'altitude. »
> *Enquêtrice : « L'altitude, oui. Moi je suis jamais allée très haut... »*
> Inès : « Parce qu'on m'avait dit de faire attention. C'était même pas normal quoi (rires) ! »
> *Enquêtrice : « Ah oui ! ? »*
> Inès : « Ben non, parce que c'était l'altitude qui devait brouiller la tête quoi. J'en sais rien. Mais là, je suis sûre que j'ai eu plus de joie une fois que ça a été fini… que pendant. Tellement j'avais eu peur avant. »
> *Enquêtrice : « Hmm, hmm. Il faut qu'elle soit forte la joie au retour pour que.. »*
> Inès : « Ben oui.. mais j'avais eu tellement peur la nuit précédente… Je sais pas si j'avais dormi. Je me disais : 'Mais c'est de la folie que j'aille là-haut ! C'est de la folie, avec tout ce qu'ils m'ont raconté !' Pff ! »
> *Enquêtrice : « Et vous en être rentrée contente quand même ? »*
> Inès : « Ben c'était très beau là-haut, quand même hein ! à 4000 mètres... t'as un univers ! Et puis tu aperçois les crevasses, tu… Je suis contente d'y être allée, ça je vais pas dire non. Mais souvent, on est presque content **après**. Parce que… parce qu'on a eu très peur avant. »

Inès ne parle pas, dans ce cas précis, d'une marche dans les Pyrénées, mais la façon dont elle débute et termine son récit élargit son ressenti à toutes les marches un peu difficiles (comme à « d'autres domaines », du reste). En outre, plusieurs fois dans la partie précédente, l'idée de « se faire une idée avant de partir » ou de réaliser « que j'étais capable de faire ce que j'avais fait », a été soulignée, qu'il s'agisse d'un plaisir esthétique ou de difficultés, notamment. Mais ce qui m'intéresse ici n'est pas tant la possibilité d'anticiper ou celle de prendre du recul sur un parcours, que les décalages qui peuvent être mis en évidence, par les participants, entre imaginaire, vécu sur place et souvenir. Et s'il est rare que, comme Inès, les participants comparent avant, pendant et après le parcours, deux types de dualités sont, en revanche, très souvent mobilisées en termes de décalages : imaginaire / vécu sur place et vécu sur place / souvenir.

5.2.1.1. Imaginer et vivre sur place

L'imaginaire n'a pas une place négligeable dans la façon dont les participants pratiquent la marche en montagne, bien au contraire. Et l'une des étapes au cours de laquelle cet imaginaire est le plus fécond est celle de la préparation, celle où ils se plongent dans les guides et/ou dans les cartes :

> Bénédicte : « C'est-à-dire qu'on repère toujours. Je lis et puis on regarde, on ouvre la carte, et donc.. : 'tu vois ça part d'ici ?'… »
> Bruno : « Et puis la rando elle commence là, aussi. La préparation. Elle commence là. Après c'est le dessert. On cuisine… »

En comparant la marche à un repas, Bruno et Bénédicte soulignent surtout que la marche ce n'est pas que le parcours, c'est aussi ce qui se passe avant, la préparation et le repérage de l'itinéraire. Mais c'est d'un repas dont la composition des plats est incertaine dont il est question : entre ce que l'on a prévu et ce qui se passe réellement, les décalages sont fréquents et variés.

À moins de connaître le parcours (parce qu'on l'a déjà fait ou parce qu'on l'a repéré à l'aide de photos), le visuel fait partie des choses qu'il est difficile d'imaginer et qui, quand on s'y essaie, conduit souvent à des surprises :

> Noël : « Oh ! l'idée visuelle, c'est difficile la faire avec les cartes. Bon, tu fausses un peu l'imagination mais… tout ce que tu peux imaginer de vision sur une carte, après ça change beaucoup quand tu arrives à l'endroit, tu vois 'ben c'est pas ça que j'avais pensé !' »

Le décalage est tellement évident pour certains, que l'idée d'imaginer ce qu'ils vont voir avant de partir leur semble saugrenue :

> Anne : « Oui. Parce que je m'imagine pas du tout le.. réellement le paysage. Ça c'est clair. Non, j'avais pas pensé à ça tu vois ! (rires) Et puis ça doit faire drôle de… tu te dis 'tiens ! on va voir ça comme ça'… et puis du coup 'Ah ben non !'… Bon, à part savoir si y'a des arbres ou des choses comme ça, mais en fait… non. »

Il n'y a pas, de plus, que le visuel que la carte peut fausser. Le profil de l'itinéraire révèle lui aussi des décalages entre un parcours imaginé et vécu sur place et d'autant plus quand on a du mal à lire une carte[242] ou quand on ne s'y attarde pas assez :

> *Enquêtrice : « Je sais pas, oui, il y a une différence, vous le disiez tout à l'heure, mais vous vous attendiez à quoi ? »*
> Patricia : « À une jolie balade avec des petites montées, des.. des descentes, mais beaucoup de plat quoi. Alors que là, y'a vraiment eu très, très peu de plat. »
> Philippe : « (rires) »
> Patricia : « Enfin, pour moi, y'a eu très peu de plat… »
> Philippe : « Y'en a eu très peu oui… »
> Patricia : « Et en fait, oui, ben pour moi, les balades… C'est vrai qu'en montagne tu, tu… tu peux pas avoir… En fait, si j'avais bien réfléchi en regardant la carte, sachant que la route elle est encaissée au milieu de la montagne… quand tu réfléchis bien… »
> Philippe : « …Y'a pas de plat. »
> Patricia : « C'est un peu de la naïveté parce que tu sais très bien que tu vas grimper ! »

La quantité de personnes croisées sur les sentiers participe aussi à ce décalage et toujours dans le même sens, parce que les marcheurs (en dehors de Romain) espèrent toujours voir le moins de monde possible. Et il n'est pas besoin de beaucoup de gens pour que les participants soulignent leur étonnement. Sur les deux sorties dont il est question ici, c'est moins de dix personnes que nous avons parfois croisées, parfois juste aperçues :

> Quentin : « Je pensais qu'on allait voir moins de monde. »
> *Enquêtrice : « Moins de monde ? »*
> Quentin : « Ouais. Ouais, ouais. A cette époque de l'année[243], ouais, j'imaginais pas tant de monde, parce que finalement on a croisé quand même… 6 ou 7 personnes, quoi, quand même. »
>
> Damien : « La réaction c'est la surprise. On s'attendait pas à voir des gens par ce temps et à cette période de l'année… et au même endroit que nous[244]. »

Et quand ce ne sont pas les caractéristiques générales du parcours qui remettent en cause ce à quoi on s'attendait, ce sont de petits évènements, souvent de petits objets en plus grande quantité qu'imaginée ou à une place inattendue :

> Fabienne : « Je me rappelais pas qu'il y avait autant de fleurs si tôt. Je pensais qu'on les aurait plus tard. Mais là, peut-être qu'il a fait chaud. Donc j'étais assez surprise de voir.. je sais qu'il y'a

[242] Cf. chapitre 3 : 3.4.1.2. Repérer les difficultés du parcours.
[243] Fin novembre, au-dessus de Cauterets (cf. Annexe 14.5).
[244] Week-end du 8 mai 2003, Lescun.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

des fleurs, beaucoup de fleurs, mais j'étais assez surprise de les voir **maintenant**. En plus on a vu que la neige, à certains endroits, était partie y'a pas longtemps. »

Clément : « Et ce que je regarde peut-être le moins, c'est l'environnement, dans la carte, c'est-à-dire par exemple est-ce qu'on va avoir des bois ? est-ce qu'on va avoir des rochers ou pas ? Si, les rochers je les repère, les pierriers des choses comme ça, mais les bois pas trop et c'est vrai que des fois je suis surpris, je me dis : 'Mince ! je m'étais pas imaginé qu'il y'aurait des bois si haut.' Ou : 'Mince ! on n'a pas d'ombre parce qu'il y'a pas de bois.' Enfin.. Ça c'est vrai que c'est en **gros** sur la carte, que c'est du vert, mais j'y fais pas attention. »

Dans tous les cas, il est assez rare que les surprises soient complètement mauvaises. Patricia, par exemple, qui aurait certainement préféré « une jolie balade avec des petites montées », le jour où nous sommes allés au-dessus de Fabian, ne nie pas le charme qu'apportent les imprévus. Finalement, comme elle le souligne, il est des cas où il est préférable de ne pas trop en savoir avant de partir :

Enquêtrice : « […] Non, non. Personne ne s'y attendait je crois. »
Odile : « Non, non. Mais c'est ça ce qui en fait le charme en fait. »
Philippe : Oui, mais on est bien d'accord. »
Odile : « Parce qu'il y a la surprise, y'a … et, et.. comme tu dis, Patricia, si tu avais su, peut-être que tu n'y serais pas allée.. »
Patricia : « Non, j'y serais pas allée. »
Odile : « Alors que là, tu… moi je trouve ça fantastique, parce que en fait, on fait des choses… »
Patricia : « Ben oui ! Moi je dis : 'il vaut mieux, presque, ne pas savoir, ce que tu…' »

Au delà du fait que savoir avant de partir pourrait les dissuader de faire une marche, la plupart des surprises qu'aménage le parcours[245] sont, pour les participants, une véritable « prime » au plaisir imaginé et attendu :

Bénédicte : « C'est vrai que… c'est l'attente d'un lac, c'est l'attente de… Les fleurs, elles y sont..
Bruno : « Pas toujours ! »
Bénédicte : « Pas toujours, mais… Si ! C'est pas forcément celles qu'on avait attendues, mais… »
Bruno : « Des fois y'en a **plus** que… y'a des surprises, hein ! »
Bénédicte : « Oui, y'en a plus qu'on avait prévu, mais c'est… C'est plutôt des **primes**. On a des choses en prime, par rapport à… que des frustrations. »
Bruno : « Oui, plus des bonus. »

Et, finalement, cette idée de surprise dans l'expression d'un décalage entre le parcours imaginé et réalisé s'explique d'autant mieux que, comme le souligne Quentin, imaginer avant de partir c'est souvent se fier au vécu et au ressenti des autres et rien ne dit que l'on va (perce)voir les choses de la même façon. Ainsi, même si l'on croit savoir à quoi s'attendre, on ne peut jamais en être certain :

Quentin : « Ouais très souvent aussi je me base sur des petits guides qui ont été faits, pour les randos. Du coup les gens, ils décrivent… ce qui **eux** leur a plu et ce qui à moi va me plaire peut-être, mais… peut-être qu'il y aura encore autre chose qui va me plaire… »
Enquêtrice : « Te plaire plus ? »
Quentin : « Ouais. C'est que c'est assez subjectif quoi, tout ça. »

5.2.1.2. Vivre sur place et se souvenir

Le second décalage intéressant – et plus rarement mis en avant par les marcheurs – est celui qui intervient entre ce qu'ils ont vécu, sur le parcours, et ce qu'il en reste, dans leur souvenir. Le repère mobilisé pour souligner ce décalage, c'est la photographie. Intermédiaire entre ce qu'ils ont vu ou ressenti et ce qu'ils en conservent finalement, la photo (celle, du moins, qu'ils ont prise) est, semble-t-il, un bon moyen pour se replonger dans le temps du parcours. C'est,

[245] En dehors, et c'est certainement là leur unique objet de frustration, des parcours où ils rencontrent "trop" de personnes.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

en tout cas, l'un des rares souvenirs matériels qu'ils rapportent et le seul à la vue duquel le décalage vécu sur place / souvenir est évoqué[246].

Deux marcheurs ont particulièrement insisté sur cet aspect (parmi les six qui ont fait quelques photos lors de l'observation) lorsque, au cours de notre troisième entretien, nous avons discuté des photos qu'ils avaient prises. Et il est intéressant de noter que chacun souligne un aspect diamétralement opposé à l'autre. Pour Emma, l'une de ses photos a été l'occasion de prendre la mesure de ses sensations à la vue d'une mer de nuages, des sensations qu'elle ne se souvient pas avoir exprimées sur le coup (cf. Annexe 11.2) :

> Emma : « Je crois que… en fait, elle [la marche] m'a laissé un souvenir assez important. Je pense que sur le coup, j'en n'avais peut-être pas parlé, parce que je… je m'en rendais peut-être pas compte. En fait, c'était juste après dans le moment, dans le contexte. Mais c'est vrai qu'après j'ai… Ben j'avais fait quelques photos, je sais pas si tu te souviens ? »
> *Enquêtrice : « Oui. »*
> Emma : « Et, j'avais… j'ai eu un très.. j'ai un **très** bon souvenir, peut-être un peu embelli mentalement parlant, tu vois, après coup, de la mer de nuages qu'on avait eue. Et … c'est vrai que.. du coup j'ai un bon.. je m'en souviens **bien**. […] Mais c'est vrai que c'est surtout le passage de la mer de nuages qui m'a laissé un très bon souvenir. J'ai… je sais pas, j'aime bien la sensation que ça m'a laissé. Ça m'a laissé une sensation de.. de bien-être, en fait, un petit peu simple, quoi. Et… et je me souviens essentiellement de ça. Ça, ça m'a.. c'est ce qui m'a le plus marquée. Mais ce que je pense, ce qui est curieux c'est que ça m'a pas spécialement marquée sur le moment. Ou.. ça m'a un petit peu.. ça m'a **plu** sur le moment. Mais après coup, dans le contexte, j'ai pas forcément ressenti ça. Et c'est vraiment après… »

Quentin, lui, se souvient avoir été impressionné par la lumière sur place. Mais comme les photos ne rendent pas vraiment, la sensation vécue finit pas s'atténuer avec le temps (cf. Annexe 11.6) :

> Quentin : « Y a des randos où t'as … j'sais pas, une certaine vision qui te reste d'un massif ou… Là, non… parce que tu vois, il me semble, que le jour même, j'avais été frappé par la lumière… qui était jolie, je sais pas si tu te souviens ?
> *Enquêtrice : « Oui. Oui, oui… »*
> Quentin : « Mais finalement, c'est pas resté tant que ça sur les photos, c'est pas… »
> *Enquêtrice : « Ça se voit pas ? »*
> Quentin : « Ça se voit pas tellement…(rires) donc… Finalement, ça s'est un peu dilué avec le temps. »

Cette prise de conscience d'un décalage entre le vécu « sur le coup » et le souvenir d'un parcours est loin d'être systématique. Pourtant, le décalage, lui, est plus fréquent que les marcheurs ne l'expriment, particulièrement lorsque l'on compare leur récit de parcours recueilli "à chaud" et le souvenir du même parcours "refroidi" par quelques mois de recul. Rien d'étonnant à cela, cependant, si l'on garde à l'esprit l'idée que leurs représentations sont sans cesse retravaillées.

Ainsi, par exemple, lorsque je suis allée marcher avec Fabienne et Emma, nous nous sommes arrêtés un moment pour cueillir des narcisses, les « fleurs » que Fabienne ne s'attendait pas à voir (cf. plus haut). On aurait pu penser que cette présence inattendue serait marquante. Pourtant, presque cinq mois plus tard, il n'en restait presque rien, tout au plus une suspicion d'en avoir aperçu, parce qu'on était à la bonne saison :

> Fabienne : « En général, si tu veux, c'est pas une balade où on **attend**... des choses exceptionn… on la connaît par cœur, par cœur. Par contre, du point de vue des fleurs, ça change suivant les saisons. Donc là, on était, si je me rappelle bien, on était en début de printemps. »
> *Enquêtrice : « Ouais, c'était au mois de mai. »*
> Fabienne : « Et, début de printemps, donc on devait avoir le début des fleurs, des choses comme ça… »

[246] On peut penser que c'est celui qui les renvoie le plus instantanément au parcours.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Odile, quant à elle, passe d'une « aventure », plusieurs fois évoquée au retour de notre marche au-dessus de Fabian, à « un tout petit peu d'aventure » six mois plus tard :

> Odile (deuxième entretien) : « Mais… c'est sûr qu'aujourd'hui, j'ai adoré parce que c'est l'aventure quoi ! alors, ça… Le petit côté un peu 'on sait pas trop où on est et puis…'. .. moi j'adore ce genre de choses. Ça met du piment, je trouve, dans la.. dans la balade. Et puis c'était quand même **super** joli. Et puis ces tout petits bouts de sentiers de vaches, là… »
>
> Odile (troisième entretien) : « Celle où on s'est perdu, ben c'est le genre de balades que j'aime bien…on crapahute un peu… Où on va un tout petit peu à l'aventure sans être perdu…parce que…parce que y avait la carte et puis, on savait…où on était quand même… »

C'est comme si, avec le recul, l'effet de surprise s'était là aussi estompé, noyé dans la masse des marches faites dans les Pyrénées et ailleurs, des marches souvent beaucoup plus intenses que celles de ces après-midi d'après cure.

La multiplication des parcours est certainement l'un des éléments parmi les plus importants dans la prégnance et la précision des souvenirs. Fabienne et Odile ne redonnent pas beaucoup de détails quelques mois après l'observation. Damien, lui, ne se souvient plus de rien (avant que Camille et Clément ne lui rappellent quelques évènements) et si Camille se souvient de tout, c'est certainement en partie lié à la petite rancune qu'elle nourrit à l'égard de ses compagnons de marche, qui ont tendance à ne pas l'écouter quand elle veut s'arrêter ou même ralentir :

> *Enquêtrice : « Bon, je voudrais d'abord, assez simplement, avec le recul, trois mois après la marche qu'on a fait ensemble, que.. et bien savoir ce que vous en avez retenu. »*
> Clément : « Vas-y Camille, exprime-toi. »
> Damien : « J'ai oublié moi… »
> Camille : « Non, vas-y, parce que sinon je vais te rappeler certaines choses. Moi je me rappelle de tout. »
> Damien : « Alors je commence. Moi je me rappelle plus de laquelle il s'agit… Je me rappelle plus où on était allé. Et je me rappelle plus ce qui s'était passé. »
> Clément : « Voilà, ben tu vois, tu as son impression... c'était le lac de Lhurs dans le brouillard et Camille râlait les montées.. »
> Damien : « Ahaa ! Ahaa ! je me rappelle ! »

Ainsi, chez ceux qui ont une pratique fréquente ou très fréquente de la marche en montagne – en dehors de ceux qui ont vécu quelque chose de fort ou d'exceptionnel[247], y compris négativement (Camille), et/ou qui ont pris des photos susceptibles de leur rafraîchir la mémoire – il reste peu de choses du parcours fait ensemble, lorsque l'on en discute après plusieurs mois.

En revanche, ceux pour qui la pratique de la marche en montagne est l'événement exceptionnel se souviennent plutôt bien et en détail du parcours, même avec un recul de quelques mois. C'est le cas de Emma, qui me le faisait remarquer explicitement (après presque 8 mois) :

> Emma : « Alors, je me souviens **bien** de la marche qu'on a faite… Je crois qu'entre autres… pour… parce que d'abord ça fait pas mal de temps maintenant que je marche peu dans la montagne. Je marche pas autant qu'avant. Non. Parce que je vais moins souvent à Lescun, j'ai moins l'occasion et je suis plus occupée. Les étés je travaillais, donc, ben pas toujours… Donc en fait je crois que quand j'en fait une ou deux, je m'en souviens mieux. Maintenant je… Donc je m'en souviens pas mal. »

[247] Il est à noter que l'observation (et la présence de l'enquêtrice) fait, pour certains, partie des « choses exceptionnelles ». Quentin, qui part très régulièrement marcher dans les Pyrénées : « Qu'est-ce qu'il me reste ? ouais eh ben, un bon souvenir quoi…quand même… et puis… bon, en fait un souvenir de toi puisque j'ai marché avec toi pour la 1ère fois… Voilà, je me souviens quand même des gens avec qui je marche… Enfin, c'est ça, qui me rappelle un peu l'ambiance de la… de la rando quoi… et… Qu'est-ce que je pourrais te dire qui m'a marqué vraiment ? Ouais, je dirais pas qu'elle m'a marqué… enfin, j'en ai un souvenir agréable… Voilà, on va dire ça comme ça. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

C'est aussi le cas de Philippe et Patricia qui, s'ils marchent quotidiennement autour de chez eux, ne vont en montagne qu'à l'occasion de courts "voyages" et pas tous les ans (sauf depuis qu'ils vont en cure). Un parcours qui fait partie du « genre de balade que j'aime bien » d'Odile, est ainsi, pour Patricia, celui dont « je me rappellerai le mieux de ma vie, moi, je suis sûre parce que… j'en ai plein de détails… Parce qu'elle a été… elle a pas été **simple**… ».

5.2.2. La marche dans les Pyrénées pour régénérer le quotidien

Aller marcher dans les Pyrénées est pour la plupart une occasion de partir de chez soi, peu de temps mais suffisamment pour retirer du bien-être de ce changement d'environnement. Il s'agit, à la fois, de laisser son quotidien de côté et de le retrouver dans de meilleures dispositions.

5.2.2.1. Marcher pour s'évader du quotidien…

Les marcheurs parlent alors souvent de « se laver la tête » ou de se « vider la tête », de « se ressourcer », des expressions pour illustrer ces allers-retours entre un quotidien parfois oppressant et les marches en montagne :

> Odile : « Ah si ! y'a un truc que je vais dire, ça me lave la tête, de randonner. Ça me lave la tête. Carrément. »
> *Enquêtrice : « Tu penses plutôt à rien ou … ? »*
> Odile : « Je crois pas que je pense à rien, mais je… je pense que **vraiment,** si j'ai des gros soucis, la journée de marche me les fera un peu oublier. Ça reviendra le soir (rires). Mais dans la journée, j'aurai… Ah oui, je crois vraiment. J'ai pas trouvé d'autres mots, mieux que 'ça me lave la tête'. »
>
> Héloïse : « C'était une chose que je voulais faire un jour, quand… quand.. Je savais qu'après je pourrais, je serais plus libre, je pourrais le faire. C'était… Pourquoi ? je sais pas, mais c'était comme ça. **Marcher**… j'adore la marche. Ça c'est vrai que ça me.. ça vide la tête, complètement. Ça c'est extraordinaire. Je me ressource. »
> *Enquêtrice : « Oui. Le retour est souvent apprécié, c'est vrai. »*
> Hervé : « Oui, on prend beaucoup de recul… sur la vie, sur.. sur ses problèmes, quand on en a. »
>
> Emma : « Et donc y'a des moments j'étouffe à Bordeaux. J'en ai marre, j'ai besoin de voir le temps passer. Et… et j'ai besoin de travailler par exemple, j'ai besoin… Bon je sais qu'à Lescun on travaille pas beaucoup parce que en général y'a des balades et puis y'a des livres, et puis y'a plein de choses à faire ! (rires) pour pas travailler. Mais c'est quand même idéal. Quand on a le courage de travailler c'est idéal. Et ça m'est arrivé de travailler ici. C'est vrai que j'ai toujours fait du **bon** travail, parce que... je suis à tête reposée, je suis dans un décor qui me plaît, j'ai pas de stress. Donc je viens pour ça et <u>je viens pour me reposer, je viens pour me ressourcer.. essentiellement</u>. […] Et puis… Et la montagne a le même effet en fait. Je viens pas pour me balader.. enfin je viens pour me balader, mais quand je me balade... ça a exactement le même effet que quand je suis à la maison. C'est-à-dire <u>que quand je suis en pleine nature, j'ai l'impression de revivre, un peu, de me ressourcer</u>. C'est pareil. »

La marche est alors une occasion de s'évader et la montagne devient l'espace de cette évasion. Une évasion d'autant plus grande que l'on peut partir loin et longtemps :

> Gaëlle : « Bon, je randonne beaucoup. On se débrouille pour partir… avec mon ami on part quand même une fois par mois, ou une fois tous les deux mois. »
> *Enquêtrice : « Sur plusieurs jours ? »*
> Gaëlle : « Sur plusieurs jours. Sur un week-end ou 2-3 jours, on arrive à cumuler 2-3 jours. Alors donc ça se passe [dans les] Pyrénées. Quand on a 4 jours, ben on s'évade un peu plus, hein ! Quand on a que 2 jours on fait que vallée d'Ossau et puis, sinon, on arrive, en 4 jours, on arrive à faire jusqu'à Perpignan, jusqu'à la côte du Roussillon, là. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Mais il n'est pas nécessaire de s'éloigner ni beaucoup ni longtemps de chez soi pour s'en détacher. Les visiteurs extérieurs expriment souvent l'idée d'avoir la sensation d'être partis longtemps quand ils n'ont passé que deux ou trois jours à marcher en montagne :

> Héloïse : « Bien que moi, je sais pas pourquoi, des fois, j'ai cette sensation, le fait d'être partie qu'1 journée, même pas, à peine… d'être partie plus. Ça me fait ça… et même quand on est parti presque 3 jours, 4 jours, ça nous est arrivé… oui, j'ai eu…on a l'impression que c'est [plus long]. »
> Hervé : « Non, mais là, je suis d'accord à ce propos... pour moi aussi, une journée en montagne… pour moi, le temps d'une journée en montagne, la **durée**, le déroulement du temps, dans une journée de montagne, ça n'a rien à voir avec une journée au travail…alors là… »

Quant à certains habitants de Villelongue, ils évoquent même la possibilité de voyager chez eux[248].

Un double phénomène intervient, de plus, chez des participants qui, à la fois, s'éloignent momentanément de leur cadre de vie quotidien et se rapprochent de quelque chose d'inhérent à la marche en montagne (et, par la même occasion, peuvent se rapprocher du / se raccrocher au souvenir d'un quotidien révolu). C'est particulièrement le cas de Gaëlle qui, en même temps qu'elle s'évade, cherche à « retrouver » le souvenir de son mari décédé et des dernières vacances passées en famille :

> Gaëlle : « Ah pour moi c'est très fort hein ! c'est vraiment… Parce que bon, [c'est] très personnel aussi, parce que, moi, j'ai découvert la randonnée finalement très tard… J'ai découvert les Pyrénées le dernier été que j'ai passé avec mon mari et mes enfants. […] Bon, on savait pas du tout qu'il était malade, mais les derniers étés qu'on a passés ensemble, ben en fait on les a passés du côté de Gavarnie. C'est la seule et dernière fois. Et lui il a découvert ça aussi. Il a dit : 'Mais c'était formidable'. Il a découvert ces paysages et il a dit : 'C'est sensationnel ! C'est quand même bête de ne pas en avoir profité plus tôt'. Et ensuite il est... Bon, il est décédé d'un cancer, il s'étouffait, et... je lui ai toujours dit : 'Ben on y reviendra'. J'ai dit : 'Ben on respirera, on retournera là haut et puis on respirera, et puis on verra loin'. Je lui ai toujours promis qu'on repartirait. Et... j'ai rencontré… Il a terminé sa vie [dans] un centre pour cancéreux. J'avais rencontré là des gens qui accompagnent des gens en chimiothérapie, enfin en traitement cancer, et qui les aident à .. ben à monter, à faire des sommets tout en faisant suivre les médicaments, parce que c'est le personnel médical qui fait ça. Et.. ben j'ai rencontré ces gens là, j'ai beaucoup discuté avec eux et puis j'ai eu envie de faire pareil. Au départ je suis partie avec des gens qui avaient des problèmes de .. des problèmes de santé. C'était un peu, peut-être, pour continuer le travail d'accompagnement des personnes malades, hein, c'était peut-être un peu pour me prolonger vers ça, voilà. Donc, ma motivation, au départ, c'était… Donc je suis partie randonner c'était aussi pour m'évader, pour respirer et aussi pour le retrouver, lui, là bas. Voilà. Et, sinon, les Pyrénées, même par famille, ça a toujours été le lieu de vacances. »

Parmi ceux qui s'évadent de leur routine par la marche en montagne, les habitants de Villelongue que nous avons rencontrés ne sont pas en reste. S'ils parlent de leur cadre de vie quotidien avant tout en termes d'identité, de modes de vie, d'évolutions, etc. – c'est en partie ce qui a été montré à travers les travaux menés sur la commune[249] – ils le qualifient aussi en termes de pratiques de loisirs et de visite. **L'une de mes hypothèses de départ concernait la possibilité de rencontrer des habitants susceptibles d'aller marcher dans les Pyrénées pour le plaisir de marcher**. Depuis le début de la présentation des résultats, j'ai été amenée à vérifier cette hypothèse de l'existence de la notion d'habitants "visiteurs chez eux", en m'appuyant sur leurs témoignages pour illustrer l'un ou l'autre des points développés. Et de fait, c'est bien le plus souvent (depuis) chez eux ou dans les alentours que les habitants de Villelongue vont marcher[250]. Parfois ils vont aussi un peu plus loin, parfois ils changent même de montagne, mais c'est toujours « leur coin », celui qu'ils « connaissent », qu'ils préfèrent :

---

[248] Cf. chapitre précédent : Dominique qui parle de « se dépayser dans notre coin » (4.1.2. Partir marcher en montagne : une conception du "voyage suffisant").
[249] (Ginelli L., 2004 ; Le Floch S., 2004 ; Régent M., 2004).
[250] On peut se reporter à la distinction entre deux types de marches proposée en conclusion du chapitre précédent.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Xavier : « Des randos de 1 journée. »
Enquêtrice : « Sur la journée ? »
Xavier : « Sur une journée, oui. Ah oui, c'est pas des randos [de plusieurs jours]… En principe, quand j'en fais, c'est le week-end, parce que la semaine, on bosse, donc... Après, l'été, je varie un peu. »
Enquêtrice : « Vous prenez la voiture et vous allez ailleurs ? »
Xavier : « Non. »
Enquêtrice : « Ah oui, c'est toujours à partir d'ici ? »
Xavier : « Oui, parce que après, je ne vois pas l'intérêt d'aller ailleurs. »

Dominique : « Moi je suis bien ici, j'aime bien ici alors pourquoi aller chercher ailleurs, on aime la nature, on aime les fleurs… les randos, le ski. Même si c'est prenant on a réussi à s'échapper 2-3 jours faire des randos et puis on n'est pas loin de l'Espagne, on est parti un jour du coté de Panticosa et l'autre fois dans le Pays Basque, on connaît pas trop… Donc il y a plein de coins, plein de choses à faire. »

Simon : « Et il y a plein de… sites touristiques : Cauterets, c'est magnifique, Gavarnie, le cirque de Gavarnie, Troumouse, Barèges, Pic du Midi. Plein de vallées. Une multitude de lacs. Bon, il reste quelques névés. Pour quelqu'un qui aime la montagne, c'est vraiment ciblé : c'est milieu montagnard, quoi. Pêche à la truite, après, bien sûr ; y a plein de loisirs, quoi. Le vélo : tous les cols mythiques des Pyrénées, le Col du Tourmalet, le col d'Aubisque… »
Enquêteur : « Donc vous souhaitez pas… »
Simon : « M'exiler ? Ah absolument pas, là il n'en est pas question ! Quoique… Un pays de montagne… Je connais le Mercantour, la Vésubie : magnifique ! La Savoie, c'est magnifique, la Haute-Savoie, les Hautes-Alpes aussi. »
Enquêteur : « Vous préférez ici ? »
Simon : « Oui bien sûr parce que je connais, quoi ! On me perdra pas en montagne. Ailleurs il faut… »

5.2.2.2. … mais quelques jours seulement et partiellement

Pour autant qu'ils prennent plaisir à s'évader de leur quotidien pour aller marcher en montagne, les visiteurs extérieurs rencontrés ne seraient pas prêts à y passer beaucoup plus de temps que celui qu'ils consacrent à leurs loisirs. C'est un véritable plaisir qu'ils expriment, mais sans volonté d'autre chose qu'une coupure. La plupart ne s'imaginent pas mettre de côté leurs habitudes de vie quotidienne et le confort qu'ils trouvent à habiter en ville ou à proximité. Qu'ils fassent ou non le projet de se rapprocher des Pyrénées, les marcheurs, visiteurs extérieurs, soulignent qu'ils n'iraient pas habiter dans un village de montagne, où les conditions de vie seraient trop difficiles à leur goût :

Quentin : « Après, dans un petit bled de montagne, je sais pas si je pourrais [habiter], j'en sais rien. Je suis devenu un peu urbain quand même, quelque part, pour… j'aime bien la campagne, mais… j'y ai vécu toute mon enfance, mais bon... Je sais pas, après, une fois que tu t'habitues à ce petit monde urbain… »

Anne : « Même si… tu sais pas, tu vois pas tout. Quand tu y es qu'une semaine, je dirais, ben t'apprécies. Mais si t'es là pendant une année à vivre dans cette zone là, tu connais tous les temps, tu connais toutes les températures aussi, bon là, peut-être que c'est beaucoup plus rude. »
Enquêtrice : « Ouais. Et y'a des périodes assez mortes. »
Anne : « Oui, tout à fait. Donc… C'est sûrement autre chose quoi. Mais c'est vrai qu'en y allant comme ça de temps en temps, bon ben, on n'a plus… enfin moi j'ai la sensation que déjà tu respires, t'es mieux.. Pourtant c'est bizarre, parce que ça devrait être le contraire puisque tu vois moins ton espace, ton horizon, dans un sens quoi, mais moi je m'y sens bien. Ça c'est clair. »

Thomas : « Il m'arrive souvent de dire : 'Oh ! que c'est beau ici, mais je voudrais pas y vivre l'hiver' ».
Viviane : « Oui, voilà, oui. Y'a des endroits, quand on voit les petits villages perdus, on dit : 'C'est magnifique !' Mais pfff ! C'est sûr oui. »
Enquêtrice : « Donc c'est quand même un attachement assez… enfin, assez distant… vous êtes mieux où vous êtes quoi ? »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Thomas : « Oui, oui. Oui, oui. Y'a quand même une vie culturelle à Pau qu'on n'a pas en montagne. C'est autre chose. »
Viviane : « C'est le climat c'est… Oui, c'est le fait de l'isolement. Moi j'aime beaucoup m'isoler en montagne mais j'aime bien retrouver du monde en ville. Enfin, en ville… »
Thomas : « Non, j'ai pas une vocation de berger non. »
Viviane : « Non, non… »

Partir de chez soi quelques jours, c'est bien. Mais une fois parti, c'est parfois l'envie de rentrer qui prend le relais :

Bruno : « Moi je suis, comment on dit, un **enraciné**, toujours habitué à rester. J'aime bien partir mais j'aime bien revenir. Rarement plus d'une semaine. Oh ! j'ai fait quelques petites escapades hors de France : en Irlande, Madère, puis ce doit être à peu près tout, hein. L'Algérie, mais pour d'autres circonstances, dans d'autres circonstances, les guerres coloniales, entre autres. Et puis là, mes loisirs, évidemment c'est plus que ça puisque je suis retraité. J'ai surtout des activités agricoles, hein, le jardin, et puis les escapades dans les Pyrénées. Les randos. Dans mes moyens physiques, physiologiques, quoi. »

Même à la retraite, le jardin, les activités agricoles encore en cours (Gaëlle), les animaux domestiques dont il faut s'occuper (Bruno, Philippe et Patricia), etc., sont autant de raisons pour ne pas s'absenter trop longtemps et ne pas aller trop loin en cas de problème à la maison :

Gaëlle : « Habituellement, dans les années passées on partait en Andalousie, mais moi j'ai des problèmes familiaux, aussi, parce qu'on a… on tient… j'ai quand même une exploitation. On risque d'avoir des problèmes d'arrosage… On a du tournesol et du maïs, donc il va peut-être falloir surveiller les arrosages en juin, début juillet. J'ai un père qui commence à être fatigué et qui est malade. J'ai perdu ma mère il y a 6 mois. Enfin bon, la famille est en train de se… s'organiser autrement. Un beau-frère qui a surveillé les chantiers qui quitte la famille puisqu'il est en train de divorcer… donc y'a plus que moi pour surveiller un peu tout ça. Donc je ne peux pas aller très loin. Donc on a décidé de… de rester dans les Pyrénées et au plus près pour pouvoir éventuellement rentrer dans la semaine s'il y avait un problème. J'espère que ça se fera pas, hein ! Je me suis organisée pour qu'il y ait quelqu'un pour me remplacer, mais… »

Philippe : « Ben disons que… le fait que… qu'on a ces soins le matin, ça… ça me dérange un peu dans les vacances justement. Ça… j'y prends pas le même plaisir quoi. C'est tout un contexte hein ! [la cure] »
Patricia : « Et c'est long ! pour moi. »
Enquêtrice : « Qu'est-ce qui est long ? »
Patricia : « Trois semaines. »
Enquêtrice : « Trois semaines. Le temps de [la cure]… Philippe aussi ?
Patricia : « Trois semaines partis, c'est long. »
Philippe : « Oui, oui c'est long. Quinze jours, moi ça m'a toujours plu, mais trois semaines c'est… Surtout quand on a un chat à la maison quoi ! [ironique] »
Odile : « Oh pppff ! ! Tu vois, Philippe, j'essayais de pas écouter, mais là j'ai entendu… (rires) »
Patricia : « Ben écoute, elle se fiche pas de nous, quand même, parce qu'elle est contente de nous voir revenir… »

C'est donc une coupure à la fois de courte durée et partielle que les participants font avec leur quotidien. Si la coupure physique paraît évidente, quand ils sont sur place les marcheurs restent mentalement attachés à ce quotidien et d'autant plus quand il est source de contraintes. Le lien entre quotidien et visite peut aussi prendre d'autres formes à travers, par exemple, les amis ou les membres de la famille auxquels les marcheurs pensent, qu'ils souhaiteraient être là, en montagne, avec eux. Ce lien, c'est aussi la façon dont, une fois rentrés, les marcheurs font en sorte de prolonger leur évasion en se projetant depuis chez eux dans des lieux en montagne : à travers des petits objets matériels ramenés ; en se plongeant dans leurs photos et leurs comptes-rendus, dans leurs cartes et documents ou, tout simplement, en préparant la prochaine sortie :

Gaëlle : « Mais je passe des bons moments avec mes cartes hein ! Il m'est arrivé, au moment d'une grippe, de déplier une carte sous ma couette et de m'évader comme ça…. (rires) Oui ! »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Pratiques quotidiennes et de visite sont donc liées, dans la mesure où les premières suscitent les secondes. Mais, au delà, c'est parfois au même moment qu'elles sont convoquées, la séparation entre les deux n'existant plus vraiment.

Conclusion.

Plusieurs idées émergent de ces quelques exemples qui soulignent que le "temps de la marche" n'est pas réduit au seul "temps que dure la marche". D'abord, le temps laissé à la construction du souvenir n'a pas d'importance : ce sont les faits marquants et ce qui relève du caractère exceptionnel de la marche qui entrent véritablement en jeu. Une idée renforcée par le fait que, de façon générale, les souvenirs mobilisés au cours des récits ne sont pas les plus récents, mais les plus forts. En outre, ce n'est pas non plus l'importance du décalage entre l'imaginaire et le vécu sur place qui est le plus déterminant dans la fixation du souvenir et ce décalage n'est pas forcément celui qui se retrouve entre le vécu sur place et le souvenir – même si cela arrive (Patricia) –. Enfin, il apparaît bien que **l'expérience de la marche ne se construit pas uniquement sur place, sur la durée du parcours**. Elle met en jeu le quotidien, comme un pendant de la situation de visite, à la fois ce qui la suscite et ce qui donne du temps à la marche : le temps de s'y projeter, de la préparer, de s'en souvenir. Des petits objets matériels, tels que les photos prises sur place, les pierres glanées sur le chemin, des livres, mais aussi et surtout les cartes, entrent alors en scène, parce qu'ils produisent du lien entre le quotidien et la situation de visite, entre l'imaginaire, le vécu sur place et le souvenir. L'expérience des marcheurs fait donc intervenir un moment, auparavant, au cours duquel on se plaît à imaginer ce qui va se passer, à se souvenir de marches antérieures, à anticiper un bien-être au retour, etc. et un moment, plus tard, qui permet finalement d'organiser, de fixer son souvenir : le "temps de la marche" peut finalement être très long, depuis l'idée d'un parcours jusqu'à l'épuisement du souvenir. Ces différents moments ne constituent pas une temporalité segmentée mais une temporalité longue, continue, au cours de laquelle les marcheurs négocient sans cesse entre des souvenirs de représentations antérieures, des souvenirs de sensations vécues sur place et des représentations qui dominent au moment du récit.

5.3. Le "temps des marches" : regards d'une marche à l'autre

C'est aussi au fur et à mesure de leurs marches que les participants construisent, déconstruisent, construisent, etc., leur expérience. C'est pour prendre en compte cette succession et mise en relation de différentes marches que j'ai introduit le "temps des marches", un temps à l'intérieur duquel j'ai distingué plusieurs périodes, de quelques jours à plusieurs années, voire toute la vie. La première est celle d'un séjour proprement dit, pour ceux qui passent plusieurs jours dans les Pyrénées et font plusieurs marches. La seconde est celle de l'année, pour ceux qui pratiquent la marche en montagne à différentes époques / saisons. La troisième relève de références faites par les participants à différentes époques de leur vie, plus ou moins lointaines. La quatrième et dernière n'a pas de durée sinon celle qui sépare la première fois que l'on fait un parcours de la dernière. J'ai choisi de rassembler ces quatre périodes dans le même temps, parce qu'elles soulignent le même phénomène : l'association de différentes marches, d'un jour au suivant, d'une fois à la suivante.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

5.3.1. Une pratique de la marche qui évolue au fil des jours

Marcher en montagne, c'est parfois partir quelques jours, le temps d'un week-end, de vacances ou d'un séjour de cure, par exemple. Les personnes que j'ai rencontrées, s'il leur arrive de faire des parcours de plusieurs jours, ont plutôt tendance à rayonner depuis le lieu où elles séjournent. Leur pratique est alors souvent intense puisque, dans la mesure du possible, elles vont marcher tous les jours. Les rencontrer dans ces conditions m'a permis de mettre un phénomène en évidence : une évolution de leur façon de marcher au fil des jours.

Bien sûr, la comparaison des itinéraires accumulés sur le séjour est aussi présente dans les récits, mais rarement de façon spontanée : c'est une question qui a été abordée pendant les entretiens. Parmi les critères de comparaison mobilisés, la qualification des paysages, le profil de la marche, les conditions météo et la nature des chemins sont les plus fréquents. Les participants peuvent alors proposer des classements de parcours à travers l'un ou plusieurs de ces critères :

> Philippe : « Moi j'ai préféré celle d'hier[251] dans son profil. »
> *Enquêtrice : « C'est-à-dire ? »*
> Philippe : « De montée. Parce ce que c'était en lacets. Je me répète un peu, mais je préfère quand c'est en lacets qu'en ligne droite, dans des montées assez pentues.. »
> Patricia : « Je sais pas si j'ai préféré moi. Je sais pas. »
> Philippe : « Mais sinon, globalement, j'ai bien aimé les deux balades hein ! Moi, j'ai trouvé la 2ème plus belle[252]… tout simplement par son paysage… »
> *Enquêtrice : « Est-ce que tu peux préciser un peu ? »*
> Philippe : « Ben la 1ère d'abord, y'avait plus… Les routes… les sentiers étaient larges… Y avait autant de routes que de… sentiers »
> Patricia : « C'était des chemins pierreux, c'était pas des routes… y'avait beaucoup de pierres. »
> Philippe : « Ouais…et… le paysage était quand même par moment… **bouché**, fermé… On en voyait pas…on n'avait pas une vue… »
>
> Héloïse : « Moi, j'ai beaucoup aimé cette balade[253]. C'est la 2ème fois que je la fais et…que je la faisais… »
> Hervé : « Moi aussi… Enfin du séjour, c'est… c'est un peu ce qui reste pour moi… Enfin, c'est presque que ça, quoi… »
> Héloïse : « C'est quelque chose qui me plait…j'aime faire ce…ce genre de balades… parce que le paysage est superbe… »
> Hervé : « Oui, c'est très ouvert… »
> Héloïse : « Les teintes… oui, ça, ça me plait bien… C'est pas trop accidenté… »
> Hervé : « Oui. Non, c'est vrai, c'est vrai… on monte par… un peu par palier… y'a des étapes… Oui, ben pour moi, ça était… comme c'était… Ben la fin, là, la montée au col, là… avec le point de vue sur l'Espagne, bon, c'était quelque chose que je n'avais jamais fait donc c'est… J'en ai gardé un très bon souvenir… donc une découverte… Ah oui ! oui, moi j'ai trouvé ça très beau… Oui… Ben, la 2ème journée[254]…oui, c'est vrai, m'a moins enthousiasmé… Bon, il faisait moins beau, le temps était un peu grisâtre… orageux, on l'a vu aussi… Ce que j'ai retenu, j'ai… c'était les fleurs… y avait beaucoup, beaucoup de fleurs… des pelouses de fleurs, on pourrait dire… juste à l'abord… où on s'est arrêté un petit peu avant de… de dépasser les granges, là… Ça ruisselait… y avait des petits ruisseaux… plein de fleurs autour… ça, c'était beau… Le site des granges est joli, oui… mais bon, comme on l'a déjà dit, sauf qu'elles sont… un peu désolantes, voilà… »
> Héloïse : « C'est un parcours auquel…qui m'a moins marquée… »
> Hervé : « Oui et puis bon, le temps a fait que… on n'a pas… on n'a pas pu poursuivre très haut non plus… »
> Héloïse : « Parce que c'est déjà plus… si je me trompe pas, plus étroit. C'est moins… l'espace est différent… »

---

[251] La marche « d'hier », ou « la première », est celle faite de Vignec à Cadeilhan-Trachère.
[252] La « deuxième » est celle juste après laquelle a été mené cet entretien, au-dessus de Fabian.
[253] « Balade » depuis le lac des Gloriettes jusqu'au Port Neuf de Pinède (cirque d'Estaubé).
[254] Marche depuis Gèdre-Dessus, vers le lac de Bassia. Nous nous sommes arrêtés un peu au-dessus des granges de Campbieil, au pied du Sausset.

> Hervé : « Oui, c'est moins vaste, bien sûr… Enfin ce qui était beau quand même, c'était la montée dans la forêt, le matin…ces grandes voûtes…sous les arbres… »

C'est plutôt une évolution de la pratique de la marche, spontanément soulignée par plusieurs participants, que je voudrais mettre en avant ici. En effet, les marcheurs qui sont restés plusieurs jours – et qui ont fait autant de marches – mettent souvent à profit leur séjour dans son ensemble. Parfois, c'est un état d'esprit général qui évolue d'un jour à l'autre, parce qu'il faut du temps pour véritablement s'immerger dans la pratique de la marche. Ainsi, pour Gaëlle, le premier jour est toujours une transition entre ses soucis quotidiens et le plaisir de la marche[255] :

> Gaëlle : « Et puis c'est le fait d'être mieux au retour hein ! on le fait pour ça, se sentir bien, pour.. Pour oublier les… j'ai beaucoup marché quand je travaillais et que j'avais des choses difficiles à vivre, hein ! Des tensions à vivre.. Je continuais à marcher.. Le premier jour de rando, en principe, je continue à travailler en marchant (rires), à peiner en pestant contre les organismes avec qui je me battais.. je me battais sur Bordeaux ou autre et puis.. Bon le second jour, c'était pour mon plaisir à moi (rires). Les problèmes étaient réglés ! Et puis la semaine suivante, en retrouvant tout le monde, ben c'était bien ! c'était.. on avait un peu vidé son agressivité. Voilà. »

Mais le plus souvent, ce sont des raisons physiques qui interviennent. Les participants font en sorte d'organiser leur séjour en tenant compte d'une nécessaire mise en jambes, mais aussi d'une fatigue qui peut, après plusieurs marches, commencer à se faire sentir. Ils essaient de « faire une progression » entre les marches du séjour :

> Gaëlle : « Ensuite, là, je sais qu'on va vouloir faire fort dimanche et lundi, et là... Héloïse et moi on risque d'être fatiguées, parce que je commence à avoir des problèmes, moi aussi, santé. Donc là il faudra faire deux groupes, ce jour là, certainement. »
>
> Héloïse : « Et puis on essaie quand même de faire, quand on part trois jours comme ça, de faire, le premier jour une balade, on va dire moyenne.. »
> Hervé : « Oui, de faire une progression quand même, hein ! »
> Héloïse : « Le second, des choses plus.. plus long et plus.. avec un dénivelé plus important. Et le troisième jour, souvent, on fait.. peut-être pas Hervé ni Jacques, mais Gaëlle et moi, on est quand même un peu fatiguées et.. on fait quelque chose de plus calme. Ou on fait pas, ça dépend. Ou si on fait encore le troisième jour, on fait pas le quatrième. »

Anne a aussi cet aspect physique en tête quand elle organise ses vacances avec son fils. Parce qu'il est encore petit, elle prévoit de faire des interruptions, de ne pas aller marcher tous les jours. Et si un parcours s'est particulièrement bien passé, elle ne rejette pas l'idée de le refaire – plutôt que de chercher ailleurs – et, éventuellement, d'aller un peu plus loin :

> Anne : « Si ça va avec le petit bout, moi j'aimerais bien y retourner oui. »
> *Enquêtrice : « Pourquoi ? »*
> Anne : « Pourquoi ? Et bien pour en faire un peu plus. (rires) Pour aller plus loin. En même temps pour l'amuser encore avec ses cristaux de glace, qui auront bien fondu. Et puis pour aller un peu plus loin. Jusqu'à la cabane minimum, si c'est pas plus. (rires) Ca serait bien. Ça serait sympa. »
> [entretien suivant]
> Anne : « Donc c'est clair qu'on y est retourné après, en plus, parce que ça lui avait bien plu. On n'a pas revu la même chose, parce que ça avait fondu et tout. Ça a été un autre aspect. Antoine a été un peu déçu de pas revoir ses, ses cristaux de glace, mais il a vu… découvert autre chose, quand même, encore. »

Parfois, enfin, c'est l'apprentissage d'un jour qui est mis à profit de la marche du lendemain, parce que marcher en montagne c'est aussi apprendre quelques techniques[256]. Et finalement, même si l'exercice reste fatigant, il devient alors possible de limiter les difficultés d'un jour à l'autre :

> Patricia : « Mais la descente a aussi été quand même pénible… pénible. Et ce que tu m'as dit hier, moi ça me sert vraiment beaucoup, là, de… de marcher… de marcher presque en sautillant

[255] Et on retrouve, à travers ses mots, un exemple assez édifiant de la façon dont le quotidien et la visite peuvent être imbriqués.
[256] J'ai souligné l'importance de ces techniques dans le chapitre 3 (dimension corporelle de l'expérience).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

quoi. Bon, je le fais pas tout le temps parce que c'est quand même fatigant. Mais y'a des moments où ça m'aide. »

En outre, ce n'est pas un apprentissage qui s'oublie une fois le séjour terminé. On peut imaginer que Patricia continuer à « sautiller » dans les descentes.

5.3.2. Une pratique de la marche à l'année

Quand ils font des séjours (et/ou des marches d'un jour) répétés plusieurs fois dans l'année, c'est cette dernière que les participants découpent en formes de pratique de marche différentes. J'ai montré plus haut l'importance que pouvaient avoir les saisons dans l'appréciation esthétique de la montagne. C'est aussi dans la façon de marcher en montagne que les saisons interviennent. Des participants, par exemple, craignent de marcher dans la neige et limitent, de fait, leurs sorties à la seule période déneigée : l'été[257]. Marcher dans la neige est, pour eux, un signe d' « insécurité », d' « hostilité » de la montagne, et ils en gardent parfois des souvenirs inquiets :

Enquêtrice : « Est-ce qu'il y a une saison que vous préférez pour aller.. »
Inès : « En montagne ? »
Enquêtrice : « En montagne. »
Inès : « Ah ! l'été, oui. »
Enquêtrice : « L'été ? »
Inès : « Ah ben oui. Mis à part les orages. Non, je la trouve un peu hostile, l'hiver, la montagne. Surtout s'il fait pas très beau. Toutes ces plaques de neige et tout ça. C'est noir, c'est… »
Enquêtrice : « Et en été, c'est pour… pour la météo ou.. que vous préférez ? parce qu'il n'y a plus de neige ? »
Inès : « Parce qu'il y a plus de neige. Je trouve le sol plus agréable. »
Enquêtrice : « Oui. donc c'est toute la partie déneigée en fait. Enfin ça peut être printemps, été.. fin du printemps ? »
Inès : « Oui, j'aime pas aller marcher dans la neige. »

Patricia : « Le col d'Aspin…qu'on en avait fait une, là, dans la neige… »
Philippe : « Ah ! et qu'on avait rencontré des gens d'ailleurs…à qui on avait parlé… »
Patricia : « Mais alors c'était **tout** enneigé parce que c'était au mois de… mars-avril… avril… »
Philippe : « C'est ça… »
Patricia : « Et moi…moi, ça me donne… un sentiment d'insécurité, la neige, parce que j'ai toujours l'impression que ça va me cacher des… Comme par exemple, aux bords des pentes, si tu… ça te fait un amoncellement… Bon, ben…moi, j'oserais pas approcher… »
Philippe : « Et faut pas approcher d'ailleurs… »
Patricia : « Tu sais pas ce qu'il y a dessous !… tu te dis, bon… moi, ça, ça me fait un peu peur… Et puis, ben… c'est **beau**… C'est beau mais c'est plus fatigant… quand tu t'enfonces dans la neige… »
Philippe : « Ah ben oui ! si t'as de la neige jusqu'aux chevilles… […] Mais marcher dans la neige… c'est pas… j'aime mieux autrement… »

Mais la crainte de la neige ne concerne souvent que la marche à pied (et pas tous les participants, loin de là). Inès faisait du ski et ce n'est que depuis quelques années qu'elle a arrêté[258]. Quant à Philippe, peu enclin à marcher dans la neige, il rêve pourtant de découvrir la montagne l'hiver, à ski ou en raquettes :

Philippe : « Et beh… **moi**, mon rêve, j'crois que ça restera toujours un rêve d'ailleurs… c'est d'aller en montagne… **l'hiver**... pour marcher… »
Patricia : « Dans la neige… »
Philippe : « Sur des sentiers, bien sûr… pas n'importe où mais… Oui, j'aimerais beaucoup découvrir la montagne…l'hiver… […] En raquettes et même j'essaierais les skis de fond… […] Et

[257] Une saison d'été souvent prise au sens large, pouvant aller de juin à octobre-novembre.
[258] Inès : « Y'a aussi qu'avant je faisais du ski. J'ai fait du ski de piste, j'ai fait du ski de fond et puis le ski de fond, j'ai arrêté y'a 2 ans. »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> puis pour le paysage en même temps parce que ça doit être sacrément … Par beau temps, ça doit être quelque chose de tellement extraordinaire ! »

Les participants ne justifient cependant pas leur(s) période(s) de fréquentation de la montagne (et les modes de pratique de la marche qui en découlent) par leur seule crainte de la neige ou leur attirance pour les paysages de printemps ou d'automne. Ceux qui marchent en club, par exemple, n'ont pas de sorties organisées pendant les vacances scolaires. Il leur faut alors soit s'arrêter de marcher, soit s'organiser différemment. Or, ceux que j'ai rencontrés ont justement mis en place un système qui leur permet de se retrouver en dehors du club, « en privé », pour continuer à marcher (pendant les vacances de la Toussaint et de Pâques surtout) :

> *Enquêtrice : « Mais c'est vrai que ça… ça s'interrompt à toutes les vacances et… c'est ça hein ? »*
> Viviane : « Oui, à chaque vacances. Mais en fait on a bien réglé le problème hein, parce que quels que soient les groupes… Vous, au mardi, vous le faites vraiment officiellement, pour l'été en tous les cas. »
> *Enquêtrice : « Vous le faites officiellement, vous vous faites un truc… ? »*
> Thomas : « Ben officiellement, non. La MJC ne couvre pas. »
> Viviane : « La MJC ne couvre pas mais enfin c'est presque… »
> Thomas : « Mais enfin, on se donne rendez-vous tous les mardis matin à 8 heures et… »
> Viviane : « A tel endroit, voilà, oui. »
> Thomas : « Et on va quelque part quoi. »
> Viviane : « Nous on le fait un peu différemment, le groupe du jeudi. C'est-à-dire que… on se fait notre petit planning en début d'année, d'une douzaine de randos qu'on se met sur papier, comme ça on sait déjà à peu près ce qu'on veut voir, et puis… c'est pas un lieu fixe, quelques fois, c'est même pas un jour fixe parce qu'on regarde la météo et puis on prévoit le jeudi mais on se dit : 'Ah bon sang ! S'il fait mauvais jeudi'… bon beh à la limite on change et c'est… c'est pas un rendez-vous à tel endroit, fixe, c'est celui qui veut venir, téléphone. »

Parmi les habitants que nous avons rencontrés, il en est aussi qui ont une pratique très périodique de la montagne et de la marche en particulier. Les raisons peuvent varier d'une personne à l'autre, mais le résultat est le même. En effet, qu'il s'agisse de trouver le temps ou de fuir les grandes "transhumances" estivales, c'est pendant les "creux" de la période touristique qu'ils vont marcher :

> *Enquêtrice : « Est-ce que vous pratiquez la marche à pied ? »*
> Dominique : « Oui, un petit peu. On en faisait davantage quand j'ai ouvert le gîte parce qu'il n'y avait pas beaucoup de monde, donc on était davantage disponible, maintenant un petit peu, on essaie de s'échapper au printemps pour faire quelques randos et un peu à l'automne entre deux clients. »

Et finalement, qu'ils soient visiteurs extérieurs ou habitants, c'est à peu près à la même période de l'année que les participants apprécient le mieux d'aller marcher en montagne : à l'automne et au printemps. Il faut dire que c'est à ces deux saisons qu'ils sont le plus susceptibles de trouver les significations de leur expérience identifiées plus haut, y compris les "bonnes" rencontres de la dimension sociale.

5.3.3. Relais et évolutions d'une pratique de la marche en montagne au fil de la vie

Les participants évoquent leur vécu plus large pour parler de plusieurs choses, de plusieurs phénomènes qui entrent en jeu dans la construction de leur expérience de marcheurs. Tantôt ils soulignent et décrivent les conditions et d'une continuité dans leur pratique de la marche ; tantôt ils parlent de rupture(s) et de ses (leurs) conséquences.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

5.3.3.1. Changer de pratique au fur et à mesure

Je ne m'intéresserai pas à la disposition des participants à observer et noter les évolutions matérielles de l'espace de leur pratique. J'en ai parlé plus haut et les objets de cette observation sont particulièrement nombreux : du chemin au village, en passant par les refuges ; des clubs aux guides, en passant par les gens de façon générale ; des fleurs au gibier en passant par la propreté de la montagne… Tout change et nombreux sont ceux qui s'en rendent compte, visiteurs extérieurs comme habitants (même s'ils ne sont pas forcément attentifs aux mêmes choses).

Ce sur quoi je vais me concentrer ici, c'est plutôt la façon qu'ont les participants d'exprimer une conscience de leur propre évolution, une évolution physique, particulièrement, mais pas uniquement ; une évolution bien plus importante à leurs yeux de marcheurs que celles, matérielles, de l'espace :

> Bénédicte : « Bon, ce qui a changé, c'est nous, c'est pas les Pyrénées ! (rires) c'est nos muscles ou notre possibilité ! »

5.3.3.1.1. D'avant à maintenant

Parmi les personnes qui ont beaucoup marché et/ou qui sont assez âgé(e)s, la conscience d'une capacité physique déclinante est très présente. Or, aucun ne voulant s'arrêter, chacun trouve ses alternatives : de la limitation des objectifs, à la marche par procuration. La prise de conscience des effets de l'âge sur les capacités physiques n'est pas toujours évidente, mais elle est inévitable. Il n'y a rien à faire, à partir d'un certain moment on commence à devoir limiter les parcours. Ainsi, Inès qui parle de se tester pour voir ce dont elle est encore capable, souligne surtout, de la même façon que Gaëlle ou Thomas, les conséquences inéluctables du fait de vieillir :

> Gaëlle : « Autrefois on faisait les pics, maintenant on fait que les cols et les lacs ! (rires) et puis on va bientôt se retrouver à faire les prairies et puis on descend au niveau des vaches… C'est vrai ! c'est malheureusement vrai ! (rires) »
>
> Inès : « Bon alors, autrefois, évidemment, je visais des sommets. Après je vise les cols. Et après les cols c'est les lacs ! (rires) et après ce sera les bergeries et puis après ce sera en bas. Ça descend les objectifs ! »
>
> Inès : « Maintenant le quatre heures de montée est passé à… Oh ! c'est pas qu'on monte longtemps, mais comme on monte beaucoup moins vite, on va moins haut. Et comme on s'arrête plus souvent … »
>
> Thomas : « Alors, bon, évidemment y'a un objectif. Et qu'on essaie d'atteindre. Personnellement je commence à être un petit peu en marge du groupe, bon, parce que je vieillis, je commence à traîner la patte. Je sens bien que je retarde l'échéance, mais il va falloir un jour que je… que je prenne… que je change de groupe. J'ai un peu commencé. »

Et le risque, quand on se voit vieillir, c'est de finir par trop s'écouter et, de fait, de se limiter plus qu'il n'est nécessaire. Inès et Jacques, qui marchent le plus souvent ensemble, ont ainsi tendance à ne plus aller très haut. Ils ne se « stimulent pas beaucoup », comme le souligne Inès :

> Inès : « Je trouve qu'on s'écoute un peu trop quoi. »
> *Enquêtrice : « Oui. Vous êtes plus réactifs, peut-être aussi, à la fatigue… enfin, dès qu'elle vient ? »*
> Inès : « Ben on ne se stimule pas beaucoup, maintenant. Mais je ferai mieux l'année prochaine. Je désespère pas. Le problème c'est qu'il faut quand même toujours emporter du matériel, quoi. Et en montagne, il faut avoir de quoi se couvrir, de quoi boire, c'est ça qui pèse. »

Quand on finit par marcher beaucoup moins qu'avant, il reste une solution qui apporte encore un peu de plaisir : partir sans partir. C'est ce que fait Inès, marcher par procuration, entre les souvenirs de ce qu'elle a fait et ce que font ses proches. Mais ce n'est pas non plus sans frustration, sans envie de refaire les choses, qu'elle les suit de loin :

> Inès : « J'ai ma petite-fille là, mais je te l'ai peut-être dit, qui a 18 ans, et qui est allée cette année pour la première fois dans les Pyrénées. J'étais contente qu'elle fasse ça, parce que ses parents l'encouragent pas. […] Bon, alors moi comme je l'ai fait, maintenant je fais les choses par heiiiin !… par souvenirs et j'aurais envie de le refaire tout ça. J'ai d'excellents souvenirs. Surtout des trucs itinérants comme ça. Tu pars d'un point, tu dors à un gîte, tu en fais un autre morceau, tu… […] Après y'a Gaëlle et Gilles qui sont allés… qui sont partis de Gavarnie, la vallée d'Ossoue, en bas.. […] Voilà. Alors là aussi, j'ai suivi ce qu'elle fait et… bien sûr que ça donne envie. Il faudrait pouvoir le refaire. »

Ces effets de l'âge sur leur façon de marcher en montagne peuvent prendre d'autres formes qu'une limitation de l'objectif du parcours. Clara et Inès, par exemple, ont abandonné leurs sorties en club, parce que les gens y sont plus jeunes qu'elles et qu'elles ne peuvent plus les suivre (Clara : « Souvent, j'ai fait des grandes balades. Je partais avec les Amis du Parc National, m'enfin j'ai abandonné depuis 4-5 ans parce que j'avais du mal. »).

Mais le fait de sentir son corps et ses capacités changer n'est pas le seul facteur d'une évolution continue de la pratique de la marche. J'ai rencontré des personnes qui marchent régulièrement en club et qui m'ont expliqué que si elles avaient choisi la marche en montagne pour avoir une « activité physique », cette dimension corporelle avait fini par passer au second plan, derrière la dimension sociale notamment :

> *Enquêtrice : « Et c'est toujours dans cette optique là [activité physique] que vous.. que vous le faites ? »*
> Romain : « Maintenant, non, c'est par plaisir. »
>
> Viviane : « Maintenant c'est bien, tant mieux, ça me fait une activité physique, mais, comme Romain, maintenant c'est devenu un loisir… le fait de se rencontrer entre amis… le fait de voir des belles choses. Non, c'est plus la priorité. Tant mieux si ça reste physique (rires). […] Mais le sport qu'on faisait au début, on l'a amélioré en fait. C'est plus un… On le prend plus comme un sport au départ, mais… il est **pire** que… (rires) que ce qu'on faisait eu début. Voilà. »

Ainsi, l'habitude de marcher en montagne réoriente parfois le regard des participants. À force de voir des marmottes, par exemple, on ne les cherche plus (Odile : « Bon, maintenant, j'en ai tellement vu que j'en cherche pas forcément »). Il est aussi des évolutions plus en profondeur, comme celles liées à une forme de "maturité" des marcheurs. Une maturité qui pousse à prendre moins de risques ou à voir les choses différemment :

> *Enquêtrice : « La notion de risques…est-ce que tu… Enfin, c'est quelque chose que tu as à l'esprit quand tu marches, de prise de risques ? »*
> Quentin : « Hmm… Ouais. De plus en plus, je pense d'ailleurs… Je sais pas si c'est le fait de vieillir mais…je sais pas… Une meilleure connaissance du milieu… j'en sais rien mais… Ouais par rapport aux avalanches surtout… ça, j'y fais gaffe alors qu'avant, je m'en… je m'en foutais un peu, quoi… Là, maintenant, je… je fais attention, quand même… J'arrête des randos, quoi, alors qu'avant s'il faisait à peu près beau, j'allais au bout, quoi… Là, j'entends un petit bruit d'avalanche : 'Stop !, on va pas plus loin'… Et quand je suis tout seul aussi, ouais… »
>
> Xavier : « Je prends pas un permis pour aller anéantir… Ça, ça m'a passé. Ça allait quand j'étais jeune, mais après ça m'a passé. Je préfère... J'ai autant de plaisir à les voir qu'à les tuer. C'est bizarre, j'ai autant de plaisir à les jumeler qu'à l'abattre, c'est vrai. Enfin, moi personnellement. Je vous dis ce qu'il en est. Même, quand je les tue, j'en ai mal au cœur. C'est malheureux à dire… Ça devrait pas se dire de la part d'un chasseur ! »

Une maturité qui permet aussi d' "apprendre" à marcher pour soi et non plus d'essayer de suivre les autres. Camille, dont j'ai plusieurs fois évoqué les difficultés à marcher avec Damien et Clément et les colères qui en ressortent parfois, m'expliquait ainsi qu'elle avait

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

compris qu'il fallait qu'elle choisisse différemment les personnes avec lesquelles elle marche, pour mieux vivre « sa position de dernière » :

> Camille : « Non, en général ça va de mieux en mieux avec.. Je me suis rendu compte de ça, je sais plus à quelle occasion mais.. bah tiens ! avec ton oncle et ta tante à St-Tropez [parle à Clément], on se baladait comme ça et tu disais : 'Mais t'es derrière et tout'. Et maintenant je préfère. Maintenant je suis derrière, je regarde mes trucs et tout, je le vis beaucoup mieux en fait. Et il est arrivé de faire des balades où j'étais volontairement en retrait et ça se passait bien. […] Mais je la vis de mieux en mieux quand même, je trouve, ma position de dernière. »
> Damien : « C'est bien ! »
> Camille : « Non, mais ça va… Mais j'ai décidé et j'essaierai de m'y tenir, faut que j'arrête aussi de.. enfin je veux dire, c'est pareil, c'est du masochisme, d'aller avec Gilles, Damien, Antoine et Clément. Faut que j'y aille avec Emma, avec Agnès, avec Sophie, faut qu'j'y aille avec des filles. Faut que **j'arrête** d'aller avec les garçons et.. et leur mère quoi. Mais c'est vrai ! j'ai qu'à faire comme Emma… et quand y'a des enfants. Quand y'a des enfants et des vieux aussi… »

5.3.3.1.2. De maintenant à plus tard

L'évolution continue passe aussi pour quelques-uns par des projets et/ou des projections dans le temps. Gaëlle, qui me précisait qu'elle revoyait ses objectifs de marche à la baisse, se "réserve" des parcours pour plus tard. Pour elle, tant qu'il est possible de monter, il faut monter, et c'est d'ailleurs avec étonnement qu'elle s'est rendu compte qu'elle pouvait aussi apprécier des itinéraires plus modestes :

> Gaëlle : « Et elle était intéressante, là, la dernière, parce que… c'est celle qu'on a fait, donc, au niveau des granges. Parce que moi, habituellement, je me lance pas là-dedans. Je me dis : 'C'est pas très haut, donc j'y arriverais toujours, je ferai ça quand je serai vieille, quand je serai fatiguée' (rires). Donc mon truc c'est d'aller toujours le plus haut possible selon mes possibilités actuelles, bon, qui sont plus celles d'il y a.. 10 ou 15 ans. »

Se projeter dans le temps, c'est aussi, parfois, exprimer le désir de se rapprocher physiquement des Pyrénées, voire d'en faire son cadre de vie quotidien. Plusieurs visiteurs extérieurs rencontrés, qui vivent actuellement aux alentours de Bordeaux, ont explicitement parlé, sinon d'aller vivre dans les Pyrénées (sans préciser de lieu), au moins de s'en rapprocher, chacun avec des projets très différents, des projets professionnels en particulier. Mais Gaëlle, elle, c'est un projet de retraite dans les Pyrénées qu'elle évoque. Un rêve de « terminer sa vie » dans la vallée qui, au fur et à mesure de ses séjours de randonnées, lui est apparue comme la plus accueillante, la plus "vivable" :

> Gaëlle : « Si j'étais libre de toute attache familiale, j'irais passer ma retraite là-bas, tu vois. Je vendrais tout ici, en Gironde, et j'irais passer mes.. ouais. »
> *Enquêtrice : « Dans un lieu particulier ou… ? »*
> Gaëlle : « Ah ! une petite vallée.. Ben écoute, je sais… j'étais très attirée par les coins d'Oloron et Bedous, là, ce coin là, mais là, j'ai découvert cet été, j'ai découvert Luz-Saint-Sauveur .. Cette région ça me plait beaucoup, parce que c'est quand même… y'a quand même aussi... une sécurité de… de la ville et puis de toutes les infrastructures de la ville hein ! au point de vue que ce soit alimentaire, médical… il se passe quand même.. et puis même culturel, y'a quand même… il se passe beaucoup plus de choses là qu'à Bedous, hein ! A Luz-Saint-Sauveur. Mais… c'est vrai que je me vois bien… je m'y verrais bien par là, moi, pour terminer ma vie par là, ouais. »

5.3.3.2. L'événement qui fait changer les choses

L'évolution de la pratique de la marche en montagne n'est pas que continue : elle peut être brutale, suite à un événement particulier. La nature de cet événement peut bien sûr être variée, mais il s'agit toujours de quelque chose qui a un impact assez fort pour entraîner une rupture. L'exemple le plus flagrant est peut-être celui qu'a vécu Anne depuis la naissance de son fils. Habituée à faire beaucoup de sport, à très souvent partir marcher dans les Pyrénées, elle a tout

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

arrêté et ce n'est que maintenant qu'elle cherche à retrouver quelque chose qui se rapproche de ce qu'elle a connu auparavant :

> Anne : « Parce qu'autrefois j'ai fait de la randonnée, j'ai fait de l'escalade. En fait depuis 5 ans je ne fais plus du tout de sport, on va dire, quasiment, mais autrefois j'en faisais constamment. Je faisais de la rando, de l'escalade. Je faisais du karaté et d'autres sports. Donc maintenant, avec la naissance de mon fils, je peux plus trop. Mais maintenant qu'il bouge beaucoup plus, bon, c'est-à-dire ça fait 3 ans à peu près, on y va au moins 1 fois par an, dans l'année, ou deux, donc dans les Pyrénées, faire des petites vadrouilles, je dirais, entre guillemets, parce que vu son âge… […] Mais **avant** que j'aie Antoine, c'est vrai que.. j'avais des amis.. Bon c'est vrai que j'ai tout cassé un peu, mais j'avais des amis qui randonnaient pas mal, donc, en fait, je randonnais avec eux. C'est clair. Un petit peu de randonnée raquettes, très peu, mais un peu. Et c'est vrai que c'était passionnant. Ça j'aimais bien. […] Et c'est vrai que, ben on y allait régulièrement. Après, ça, c'est vrai que moi j'étais toujours avec des amis en train de randonner, de faire de l'escalade, ou des choses comme ça. Bon, te dire une périodicité, je peux pas te dire. C'était presque.. pas tous les week-ends, mais assez régulièrement. Et bon, ça fait quand même maintenant 6 ans que… que j'ai quitté ce truc, donc c'est… Et c'est vrai que ça me manque. Donc, à venir, l'objectif moi que je souhaiterais, c'est que et ben que je puisse y aller au moins une fois par mois et après, si possible, une fois tous les 15 jours… Et retrouver quelque chose que j'ai connu. Un espèce de groupe où ils accepteraient les enfants, et qu'on puisse.. mais retrouver ce côté là quoi. »

Et si toutes les mamans n'ont pas connu une telle rupture, elles sont plusieurs à souligner le fait qu'avoir des enfants en bas âge complique la pratique de la marche en montagne, quand cela n'empêche pas, tout simplement, de marcher[259] :

> *Enquêtrice : « Et vos vacances avant, est-ce que c'était différent ? »*
> Philippe : « Avec les enfants ? »
> Patricia : « Ben, on marchait peut-être moins. On marchait pas à ce moment là. Mais on découvrait, on… on découvrait en voiture, on… »
> Philippe : « On faisait quelques marches quand même. »
> Patricia : « Oh, pas beaucoup. On n'en a pas fait beaucoup. Je m'en rappelle pas beaucoup moi. Enfin, on ne march.. on ne faisait pas **que** de la voiture, mais.. on faisait pas de randonnées, du tout. »
> Philippe : « En VVF, y'avait des groupes de marche.
> Patricia : « Ah ben oui ! quand on était… »
> Philippe : « Parce qu'on a fait que du VVF. »
> Patricia : « Oui. Ben, toi tu les faisais, mais moi je restais avec les gamins, en général, avec les petits. »

Au delà d'un empêchement, une fois que les enfants sont introduits à la marche en montagne, il faut noter que cette rupture est aussi une ouverture vers de nouvelles perspectives : celles de la transmission de savoirs et d'expériences, d'échanges, de partages, etc. Anne emmène Antoine marcher avec elle et, comme je l'ai déjà souligné, apprécie particulièrement de pouvoir partager sa passion. Philippe et Patricia ont passé la plupart de leurs vacances estivales en montagne et les « petits » ont pu, à leur tour, découvrir la marche en montagne.

Un autre exemple de rupture, déjà plusieurs fois évoqué, est celui des personnes qui partent à la retraite ou cessent leur activité. Je ne reviendrai pas sur ce point largement développé à propos de ceux qui, par exemple, recherchent une activité physique. Le fait de changer de travail peut aussi intervenir. Noël, par exemple, est passé au cours de mon enquête de comptable à Saragosse à gardien au Pirenarium[260] qui s'ouvre à Sabiñanigo (à quelques dizaines de kilomètres du Somport). Pour lui, ce changement est un privilège, celui d'une nouvelle « qualité de vie » possible grâce à la proximité des Pyrénées et à laquelle il ne s'attendait pas si tôt. C'est désormais comme « habitant des Pyrénées » qu'il se considère, un habitant dont la pratique de la marche en montagne est menacée, puisqu'il n'est pas sûr d'avoir encore le temps de s'y consacrer :

[259] J'ai rapidement évoqué cet aspect au chapitre 3, la dimension ludique de l'expérience (3.5.4.2. En décalage avec l'amusement des autres).
[260] Une sorte de "Pyrénées en miniature".

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Noël : « Même qu'il soit à Hecho, même qu'il soit à Sabiñanigo.. je suis déjà un habitant des Pyrénées… Bon, avec deux maisons. C'est tout (rires) ! Une maison ici et une maison à Sabiñanigo, mais… mais un habitant quand même. J'espère pouvoir continuer [à marcher] oui. Bon ça va être difficile quand même, parce que le parc, tu sais, le week-end … il va falloir travailler le week-end. Bon, je ferai les.. je ferai les randonnées le mardi ! »

Une autre "menace", mais de nature très différente, à laquelle sont confrontés quelques participants, c'est la présence de l'ours, particulièrement médiatisée ces dernières années. Dès ma première rencontre avec Gaëlle, Inès et Jacques ou encore Hervé et Héloïse, le sujet a été évoqué. Jacques a réuni et m'a donné des articles sortis dans la presse locale à ce sujet (cf. Annexe 13). Pour les uns, l'ours représente un risque à prendre en considération. Pour Hervé, c'est surtout « un vieux rêve de randonneur » (celui de le croiser)… :

> Héloïse : « Faut pas y penser. Inès est assez inquiète. J'espère qu'elle se calmera et puis qu'elle en parlera pas trop parce qu'après au niveau de l'angoisse.. »
> Hervé : « Pour moi, y'a vraiment pas lieu de s'inquiéter.. »
> Héloïse : « Bon, on peut situer les endroits où il risque d'être, mais enfin, ça bouge un ours, hein, alors c'est difficile hein, d'éviter un endroit si.. parce qu'il risque d'y être. Il peut aussi se retrouver à l'endroit où on voudrait aller. »

> Gaëlle : « Et puis alors y'a ce problème de l'ours qui commence à m'inquiéter ! parce que.. vous avez… Inès, elle a commencé à m'en parler y'a… Parce que l'ami d'Inès... comment il s'appelle.. Oh du coup je sais même plus ! d'un coup, un trou.. comment il s'appelle son copain ? bon, enfin bref, il habite à Tarbes et donc lui il est abonné à toutes les revues, enfin les journaux locaux et il entend parler de cet ours. Donc ça fait un moment qu'il.. qu'ils ont crié 'Au fou !' en disant.. Quand on a décidé que c'était Gavarnie.. qu'il nous a dit : 'Mais on pourra pas marcher'.. Elle a prévu de me mettre dans la boîte à lettres des articles de journaux. Et puis effectivement sur Sud-Ouest on en a parlé cette semaine, là. Avant hier. […] Y'a Héloïse qui me dit : 'Mais tu sais, c'est peut-être.. on pourrait peut-être changer encore'.. Oh tant pis hein ! je pense pas que.. on va pas laisser, on laissera pas partir des randonneurs comme ça.. s'il y'a un danger quelconque. Non, moi j'ai vu celui qui était sur le journal d'hier ou d'avant hier, mercredi. Donc ils annoncent quand même une quinzaine de… de moutons qui ont été égorgés quand même hein ! »

Mais le véritable changement de pratique lié à la présence de l'ours, c'est chez les habitants qu'il intervient. Plusieurs nous ont en effet expliqué que, depuis qu'ils le savent dans le coin, ils n'ont plus la même témérité. L'ours leur fait peur :

> Félix : « Enfin, pour tout dire moi avant j'aimais bien partir en montagne le matin, de bonne heure avec la nuit et tout ça, et puis maintenant de savoir – même y dormir, hein – maintenant de savoir que y a l'ours dans le secteur où on va, moi j'irais plus dormir sous la tente, c'est fini, hein ! (rires) c'est... Parce que j'ai bien peur qu'un jour il y ait un gros problème, quoi. »
> *Enquêteur : « Ah oui ? »*
> Félix : « Ben, un jour, une femelle qui aura un petit s'attaquera à un homme ou un truc comme ça. »

> Sarah : « Ce qui m'étonne, maintenant, c'est le truc de l'ours, là. C'est cette histoire de l'ours qu'il y a partout là… pff ! J'aurais une appréhension. Autrefois, je serais partie toute seule en montagne, là.. enfin, aller rejoindre quelqu'un, j'aurais peur maintenant. […] Oui, et puis, bon ils étaient pas très loin là, aussi, dans le coin. On a vu passer les gardes qui y sont allés tout cet été et qui y sont restés, tout… Alors… ça vous donne pas envie d'aller vous y promener hein. Enfin, moi toujours. Ça fait un peu peur quoi. Je sais pas pourquoi ils veulent réintroduire l'ours. Je sais pas. Enfin, il parait qu'il n'attaque pas l'homme, mais je sais pas. J'aimerais pas trop en voir un. Je sais pas. Il y a une certaine polémique, je sais pas s'il faut être pour, s'il faut être contre, je sais pas. Pff ! Je sais pas. Mais moi, j'aimerais pas en rencontrer un, toujours, hein ! Comme il est descendu pas très loin (rires).. ça fait un peu peur. Voilà, ça fait un peu peur ça. Oui. »

Une autre catégorie de personnes qui a changé sa façon de marcher en montagne, ce sont certains chasseurs : ceux dont le gibier de prédilection a disparu ou est en train de disparaître (le coq de bruyère et la perdrix particulièrement). Deux phénomènes interviennent ici : la disparition des espèces en question et la passion de ceux qui les chassaient :

> Léo : « Et c'était marrant parce qu'en fait t'avais…t'sais Simon, Simon il chassait le coq, mais il chassait pas l'isard, moi c'est pareil je chassais pas l'isard, à la rigueur tu préférais, t'étais sur le coq t'étais… »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> *Enquêteur : « Ouais c'était vraiment que là-dessus quoi »*
> Léo : « Ouais voilà exactement quoi, moi j'étais vraiment là-dessus et c'était vraiment… moi je trouvais ça, c'était super quoi… l'important c'était d'en voir mais là maintenant ça devient triste… Alors je me suis mis à la photo alors (rires). »
>
> Joseph : « Bon sinon y avait beaucoup de coq de bruyère, beaucoup de perdreaux, maintenant les coqs de bruyère ils sont rares, ils en restent quelques-uns uns parce qu'ils sont protégés mais ça va disparaître dans les 10 ans à venir mais ça je pense que c'est le temps qui veut ça ; enfin pour moi, bon les chasseurs ils en ont tué m'enfin moi j'en ai tué mais il y a 20 ans, maintenant j'y vais mais bon c'est plus pour se promener. »

Ils deviennent alors des chasseurs qui partent plus pour se promener (ou promener le chien) que pour ramener du gibier. Et on voit bien là à quel point, pour certains, la chasse en montagne est avant tout – et de plus en plus – une forme de marche.

Ce ne sont que quelques exemples de ruptures dans la pratique de la marche que j'ai présentés ici. Les exemples sont finalement assez nombreux, mais j'ai voulu mettre en évidence les plus importants, dans la façon dont les marcheurs en parlent. Ceux qui, en outre, proviennent d'un événement extérieur. Cet aspect illustre en outre l'idée que l'expérience des marcheurs est en continuelle construction, parfois avec des phases différentes, induites par des évènements plus ou moins marquants.

5.3.4. Refaire le même parcours mais faire une nouvelle marche

À quelques jours, mois ou années d'intervalle, il n'est pas rare que les participants répètent des itinéraires. Tantôt ils font en sorte de découvrir de nouveaux parcours, tantôt ils préfèrent, à l'inverse, réemprunter des chemins déjà connus. Et il ne s'agit pas, ici, d'une question de personne, mais bien de pratique, chacun pouvant, selon les cas, « faire » ou « refaire » un parcours.

« Faire » un nouveau parcours, c'est s'assurer de découvrir un maximum de choses, de satisfaire tous les volets de sa curiosité. Quand je leur ai posé la question, les participants ont répondu qu'ils privilégiaient la possibilité de faire des nouveautés, mais tout en se reprenant pour préciser que le fait de « revoir » des choses ne les gênait pas non plus, bien au contraire :

> Gaëlle : « Ah ! j'ai toujours envie de voir des choses nouvelles. »
> *Enquêtrice « Oui ? »*
> Gaëlle : « Oui, c'est quand même ma priorité. Et puis… pff ! je prends autant de plaisir aux deux ! Non, en fait je privilégie pas l'un sur l'autre… »
>
> Quentin : « j'aime bien découvrir des endroits que j'ai jamais vus, ça c'est sûr. Mais.. je sais pas, si j'ai des copains qui me disent : 'demain on va à tel endroit', et j'y suis déjà allé, ben pourquoi pas hein ! vraiment sans problème. »

En fait, quand on refait un parcours, quel qu'il soit, il y a toujours quelque chose qui change, en commençant par l'état d'esprit dans lequel on marche. C'est, par exemple, s'autoriser à être « plus relax » ou bien à accorder plus d'attention aux paysages et aux choses à voir en général, parce que l'on est dégagé du repérage du chemin et de ses difficultés :

> Hervé : « On a rarement 2 fois le même temps aussi… alors la vision, elle est pas souvent la même… Alors ce qui ne m'incite pas… Ce qui m'a jamais trop incité à refaire des sommets, par exemple, c'est quand j'avais gardé un très bon souvenir, que ça été avec un temps magnifique… j'ai pas trop envie de le refaire parce que je me dis, ça va difficilement être aussi bien…et puis… il faut pas essayer… Enfin moi, je trouve qu'il faut pas essayer de rejouer les choses la 2ème fois, c'est… Ça peut pas être comme la 1ère… y a moins d'émerveillement aussi, je pense… Non, par contre, sinon, c'que je voulais dire, c'est que… la grosse différence entre faire une balade la 1ère fois et la refaire…c'est sur le plan de l'itinéraire, par contre… La 1ère fois, je suis avant tout, préoccupé par… enfin la recherche ou le… ne pas me fourvoyer dans l'itinéraire… enfin suivant

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

ce que c'est, si y a des variantes possibles, enfin, des bifurcations mais… Je suis avant tout soucieux de bien suivre mon topo, enfin ce que j'ai prévu, voilà… Bon, la 2nde fois, en général, j'ai d'assez bons…[…] J'ai une assez bonne mémoire visuelle… des paysages… J'ai des… ouais, en général, j'ai des bons repères. Donc la 2ème fois, j'ai plus le regard qui… qui vagabonde quoi… »

Noël : « Bon, préférence… oui, j'aime plutôt… j'aime plutôt les balades que je connais… que je fais… que j'explique. Bon c'est bien, c'est plus satisfai[san]t… »
Enquêtrice : « Tu préfères expliquer ? D'accord. »
Noël : « Oui, je préfère expliquer oui. J'aime plus… c'est plus relax pour moi, je fatigue moins que s'il faut que je.. que j'apprenne, quoi. Ça, ça fait travailler. »

Elles sont nombreuses et variées, les raisons qui poussent ainsi les participants à faire plusieurs fois le même itinéraire en montagne. Et, comme la plupart le soulignent, il y a toujours quelque chose de différent d'une fois à l'autre. Parfois, ce sont les thèmes qui ne sont pas les mêmes (cueillette des champignons, botanique, sport, photographie, etc.), mais le plus souvent, ce sont les conditions de marche. Le brouillard, par exemple, motif de frustration visuelle par excellence[261], est une bonne raison pour refaire un parcours :

Romain : « Un peu comme on est monté au pic du Midi, une fois, on voulait y aller, bon, on y est monté un coup, en téléphérique… On en avait parlé à Hector. Bon, OK, on l'a fait. On démarre depuis… comment ça s'appelle là-bas ? »
Viviane : « La Mongie ? »
Romain : « La Mongie. Un temps **épouvantable !** à pas mettre les chiens dehors !… Bon, ils nous ont fait démarrer quand même, à je sais pas quelle heure. On y est monté. On était là, bon… on est parti. Ben on a fait jusqu'en haut, on se voyait pas… on voyait pas à 3 mètres sous la cabine quoi. Alors qu'il y a un panorama fantastique. On est arrivé en haut, ben on voyait pas les rambardes. Bon.. on a dit : 'on y reviendra par beau temps, à pied'. On l'a fait. On est reparti à pied… on est monté à pied par derrière, là. Beau temps. Et… sur la fin, au Grand Paillon, brouillard. On est arrivé en haut, on voyait pas à 3 mètres quoi ! Oui. On n'a pas eu de chance. Et ça, c'est très frustrant ! y'a un panorama **fantastique !** »

Quentin : « Donc j'étais descendu assez frustré. Mais… ouais, non, j'avais vraiment rien vu, hein ! Rien, rien, rien du tout. Du coup, là, j'étais quand même content, là, aujourd'hui, de voir quelque chose, quelque chose de joli quoi. »

La diversité des saisons, de leurs couleurs, de leur lumière, des fleurs que l'on est susceptible de trouver, de la praticabilité des chemins, etc., sont aussi des facteurs de répétition / distinction d'un même parcours. Mais, parmi les objets de différenciation, il en est de moins évidents *a priori* qui reviennent, particulièrement les personnes avec lesquelles on marche. Les participants trouvent ainsi leur plaisir dans la possibilité de, simultanément, multiplier les sorties sur le même parcours et marcher dans des conditions différentes :

Enquêtrice : « Et quand tu dis que ça te dérange pas de retourner à des endroits…même tout seul en fait ? »
Quentin : « Peut-être plutôt accompagné pour montrer aux gens ce que j'ai vu… Tout seul… ouais, si, je le ferais le… Ben le pic où on a été le week-end dernier, j'y étais déjà allé cet été, par exemple… avec quelqu'un d'autre… mais… j'aurais été tout seul, j'y serai retourné quand même…parce que c'était l'été, là, on était en hiver, c'était enneigé, c'était différent… 2 fois dans les mêmes conditions… peut-être que j'aurais attendu un petit peu… un petit peu plus… Parce que là, c'était quand même frais, là, c'était au mois d'août dernier… je m'en souvenais bien quoi… »

Jacques : « Les endroits.. enfin, attendez… anciens, évidemment, les endroits où on s'est plu, n'est-ce pas, et bien on rejette pas de les revoir, même d'un peu loin, même partiellement. C'est … Or il se trouve que, enfin, Inès y faisait allusion tout à l'heure, dans les Hautes-Pyrénées et puis ensuite vers.. jusqu'à Lescun, vers l'ouest, ou le pic d'Anie, par là, n'est-ce pas, jusqu'à la région de Luchon, et bien je suis monté à… plus de 80 fois à plus de 3000 mètres… […] Seulement, sur les 80 fois, je suis monté 30 fois sur trois pics (rires). Les autres je suis monté 5 fois ou 2 fois ou 1 fois. Voilà. Mais enfin, les 3 pics c'est le.. le Néouvielle, donc la région

[261] Cf. chapitre 3, la dimension esthétique de l'expérience (3.3.5.1. Ne rien voir, ni rien ressentir, c'est toujours un peu décevant).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> d'Orédon, le Néouvielle, son petit frère, le Ramougn, qui est plus dur à escalader, mais enfin, quand on sait où il faut passer on y arrive sans trop de mal, avec une corde, si l'on veut. […] Mais.. donc j'y suis allé avec beaucoup de gens, mais différents, souvent. Quelques fois les mêmes, n'est-ce pas, mais enfin.. alors tout compte fait et bien, les années passant ça a fait.. ça a fait des chiffres importants. »

> Hervé : « Mais bon, nous 2, tous les 2, on n'aurait pas refait rien que pour nous, cette balade là quoi… On l'a refaite parce que…on a eu envie de la partager, parce que Gaëlle et Gilles ne la connaissaient pas…parce que …bon, pour toi, un peu, aussi…mais enfin… Parce que ça nous plaisait… »

Revenir au même endroit avec des personnes différentes, c'est donc la possibilité offerte aux marcheurs de partager autant de fois que de marches leur plaisir et leurs connaissances avec d'autres. Mais c'est aussi, pour certains, une solution pour limiter les risques et/ou les mauvaises surprises. Camille, par exemple, préfère refaire les mêmes sorties, celles qu'elle sait à son niveau, plutôt que prendre le risque de découvrir des choses trop difficiles. Elle établit ainsi l'inventaire des itinéraires qu'elle peut faire sans appréhension… lacs de Lhurs, d'Estaëns, de la Chourique, cabanes du Bouey :

> Camille : « Moi j'ai retenu, par rapport à la balade, que jusqu'au lac de Lhurs c'était parfait. Enfin c'était tout à fait… La prochaine fois, quand on le proposera, moi le lac de Lhurs je viendrai. Par contre après, si c'est… enfin ça dépendra des conditions, mais si c'est… Je saurai que jusqu'au lac de Lhurs ça va. »

> Camille : « Moi je préfère aller aux endroits où je suis déjà allée en fait. Par exemple le lac d'Estaëns. On dit : 'on va aller au lac d'Estaëns', j'aurai aucune appréhension. Je connais parfaitement, je sais très bien que c'est cool, y'a pas de problème. Le lac de la Chourique c'est pareil. Le problème c'est que comme avec eux j'ai peur que ce soit toujours trop, toujours plus, quand je connais pas, je me dis : 'Ahh ! ça va être horrible'. Mais une fois que j'y suis déjà allée, c'est bon. Les cabanes du Bouey, j'y retourne quand tu veux. »

Conclusion.

Quel que soit le pas de temps à l'intérieur duquel les participants inscrivent la succession voire l'enchaînement de leurs marches en montagne, c'est donc aussi d'une marche à l'autre que leur expérience se construit, au fil d'un "temps des marches" plus ou moins long. Lorsqu'ils prévoient de marcher plusieurs jours d'affilée (marches différentes), ils organisent leur séjour en fonction de l'évolution de leurs capacités et de leur état d'esprit. Une évolution qui détermine celle des difficultés des parcours prévus. Lorsqu'ils marchent à plusieurs moments de l'année, ils adaptent leur façon de marcher à la saison et à l'évolution des conditions de marche.

En outre, qu'il s'agisse d'une évolution régulière ou des conséquences d'un événement brutal, les participants parlent d'une pratique de la marche qui évolue au fil des années. Deux phénomènes prédominent dans l'explication d'une évolution progressive de la marche : le vieillissement du corps et le déclin physique qui l'accompagne ; une certaine habitude de la marche qui soit réoriente le regard des marcheurs, soit se traduit par une maturité dans leur pratique. Les évènements qui peuvent modifier brutalement la pratique de la marche sont quant à eux aussi nombreux que possible. Il en est deux, pourtant, qu'il me semble intéressant de souligner : le fait d'avoir des enfants en bas âge, du moins pour les femmes ; l'actualité de l'ours de ces deux derniers étés (2003 et 2004), particulièrement pour les habitants de Villelongue.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Enfin, s'il leur arrive de répéter un même parcours, les personnes enquêtées ne cessent de faire de nouvelles choses, parce que les conditions ne sont jamais exactement les mêmes d'une fois à l'autre**.** Refaire un parcours, ce n'est pas refaire une marche : c'est faire une nouvelle marche en empruntant le même chemin.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion.

Il apparaît, au terme de ce chapitre, que la temporalité est une dimension fondamentale dans la façon dont les participants parlent de la marche à pied, la pratiquent et font évoluer leur pratique. L'expérience des marcheurs est un processus qui a lieu dans le temps, dans les "temps" identifiés ici : du début à la fin du parcours ; avant, pendant et après ce parcours ; et d'une marche à l'autre. Entrer dans l'analyse par la temporalité de l'expérience apporte donc un éclairage nouveau et, surtout, complémentaire du précédent (la spatialité) : il y est toujours question d'une construction qui lie des lieux, d'un temps à l'autre ; il y est toujours question d'une relation à soi, aux autres, à un environnement qui n'est jamais figée. Chaque lieu parcouru renvoie à sa spatialité et chaque parcours à sa temporalité. Chaque lieu parcouru renvoie à d'autres parcours, ailleurs, à un autre moment. Mais ce chapitre met aussi en évidence un phénomène qui apparaît moins quand on ne s'intéresse qu'à la seule spatialité de l'expérience, c'est l'imbrication du quotidien et de la visite, à travers la façon dont les participants posent la marche en montagne comme une possibilité de se couper quelques jours de leur quotidien, à travers l'idée que, malgré cette coupure, l'un et l'autre ne sont jamais totalement séparés.

Au delà de ces phénomènes qui rassemblent les participants, la façon de convoquer les différents temps identifiés est propre à chacun et, surtout, aux pratiques de chacun. Selon qu'une personne marche depuis très longtemps ou non, depuis très jeune ou pas, selon qu'elle marche souvent ou non en montagne, selon la longueur de ses itinéraires et/ou de ses séjours, selon ce qu'elle a vécu, ce qu'elle vit, ce à quoi elle aspire, ses capacités, le déroulement d'un parcours… selon tout cela et bien d'autres choses encore, son expérience se construit, s'alimente sans arrêt.

À l'issue de cette troisième partie, c'est donc différents phénomènes qui interviennent dans la construction de l'expérience des marcheurs qui ont été mis en évidence et décrits. Des phénomènes qui, par ailleurs, ne sont pas indépendants les uns des autres. Il s'agit, d'abord, d'une expérience qui dépasse le seul cadre de la pratique *in situ*, pour s'inscrire dans le quotidien ou, plus largement, dans un "ailleurs-que-sur-place", à un autre moment. Quand ils vont marcher, les participants laissent de côté leur routine quotidienne, s'en échappent… mais partiellement toutefois. Les lieux qu'ils parcourent font partie d'un réseau à l'intérieur duquel ils comparent et/ou évaluent des lieux connus ou imaginés, dans le cadre de pratiques quotidiennes ou de visite, lors de marches dans les Pyrénées ou ailleurs, en montagne ou non. Cette expérience, ensuite, se nourrit d'un vécu qui s'exprime au fur et à mesure des marches et, parfois, évolue brutalement, suite à une rupture dans la pratique. Dans tous les cas, elle ne peut être comprise indépendamment de ce vécu, de qui sont les personnes. De plus, la marche ne se limite pas à un parcours : elle se constitue aussi autour d'un imaginaire et/ou d'une préparation et de souvenirs que l'on en garde… tout le temps qu'on les garde. L'expérience des marcheurs, enfin, n'est pas un processus solitaire, loin de là : elle se construit sur des interactions sociales omniprésentes et variées avec des personnes du quotidien (auxquelles on montre des photos, on raconte des choses, que l'on fuit parfois aussi quand on veut se libérer de tensions professionnelles par exemple, etc.), avec des personnes avec lesquelles on marche (qui composent le groupe de marche), avec des personnes que l'on rencontre sur les chemins ou, encore, avec des personnes que l'on évoque dans le quotidien mais que l'on rencontre en montagne, comme ces habitants de villages où « on ne voudrait pas vivre ».

Bien sûr, les significations attribuées à l'espace varient d'une personne à l'autre et la diversité des registres exposés dans la partie précédente le soulignait déjà. Mais l'expérience de

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

l'espace des un(e)s et des autres fonctionne autour de ces mêmes phénomènes : il s'agit d'un processus en évolution, en construction permanente, au cours duquel ces significations sont sans cesse (re)négociées, au cours duquel les personnes se définissent et définissent leur appartenance au groupe social des marcheurs-visiteurs en montagne. Outre ces phénomènes spatiaux et temporels, il existe des notions qui donnent son sens à la pratique de la marche telle que la racontent les participants, qui donne du sens à ce partage de normes et de valeurs que sous-tend l'idée de groupe social, une pratique où des liens sociaux sont créés et/ou renforcés.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Quatrième partie.

La marche en montagne, source et vecteur de lien social

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

J'ai, dès le début de la présentation des résultats (dimension sociale de l'expérience), introduit l'existence d'un groupe social qui, dans les récits des participants, apparaît à travers les idées de distinction sociale et de partage. Cet "entre-soi", fondé à la fois sur les personnes du groupe de marche (et leur compagnonnage) et sur les rencontres de passage, à la fois sur des personnes qui sont présentes et des personnes auxquelles on pense, met en tension diversité et homogénéité : diversité des choses à voir, à faire et à découvrir ; homogénéité de personnes qui sont sur la même longueur d'ondes, dans le même état d'esprit, et qui, à l'intérieur du groupe de marche, ont les mêmes capacités physiques.

Parler d'"entre-soi" ou de groupe social, c'est parler d'identité collective et, de fait, de certaines valeurs et normes partagées entre des personnes[262]. Je voudrais, en m'intéressant aux conditions du lien social entre marcheurs, éclairer, préciser ces idées de partage et de distinction sociale : des objets de partage ont été largement définis dans les chapitres précédents, mais comment celui-ci est-il institué ? J'ai retenu deux entrées conceptuelles pour aborder cette question de la constitution et/ou du renforcement de lien social, pour comprendre comment et en quoi la marche telle que la pratiquent les personnes enquêtées est source et vecteur de lien social : les rites et les cheminements, deux "passeurs" d'un regard sur les autres et sur soi à travers l'espace et l'expérience qu'en ont les marcheurs.

Le rite (chapitre 6) institue et renforce la cohésion sociale entre marcheurs et, par là-même, leur sentiment d'appartenance à un groupe. Il donne du sens au statut social des marcheurs, un(des) statut(s) que j'essaierai d'identifier. Il renforce, particulièrement à travers le groupe de marche, l'imbrication du quotidien et de la visite : il s'agit d'un groupe préconstitué, de personnes qui se (re)connaissent. Le rite est source de lien social, en tant qu'il consacre des statuts de personnes (d'identification de soi et des autres, de soi par rapport aux autres). Il est vecteur de lien social, en tant que ciment de liens préexistants, entre les personnes du groupe de marche. Il dessine par ailleurs et de fait des sous-groupes sociaux. Le cheminement (chapitre 7) donne du sens aux chemins… et à leurs usagers. Le chemin est, par excellence, le lieu des interactions sociales. Il est vecteur du lien social entre tous les usagers de la montagne… et de lien social entre des groupes plus restreints, tels que des marcheurs-visiteurs, des initiés, etc. Le chemin est aussi source de lien social en tant qu'indicateur, en tant que manifestation des usages et des usagers de la montagne.

[262] « D'un point de vue analytique, le sociologue distingue, dans la diversité des « paliers » ou des « dimensions » de l'expérience, les *normes*, qui sont des manières de faire, d'être ou de penser, socialement définies et sanctionnées, des *valeurs* qui orientent d'une manière diffuse l'activité des individus en leur fournissant un ensemble de références idéales, et du même coup une variété de symboles d'identification, qui les aident à se situer eux-mêmes et les autres par rapport à cet idéal. Mais l'ordre des valeurs et l'ordre des normes ne sont pas strictement séparés […]. La plupart du temps, la distinction entre normes et valeurs reste relative et abstraite […] » (Boudon R. et Bourricaud F., 1994 : 417).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Chapitre 6.
La marche en rite(s)

Je voudrais, dans ce chapitre, revenir à la notion de rite telle qu'elle est convoquée dans les récits des marcheurs. J'ai, au fil des deux parties précédentes, cité et décrit un certain nombre de phénomènes qui pourraient être rapprochés de « rites d'interaction » tels que E. Goffman les a décrits[263] : à travers les manifestations du partage, de la distinction sociale, de la transmission, etc. mises en évidence. Ce sur quoi je voudrais me concentrer ici est la façon dont certains rites **participent à la définition et à la cohésion sociale d'un groupe social[264] de marcheurs en montagne et/ou d'un groupe de marche**. La marche en montagne en situation de visite est génératrice de lien social dans la simple expression (et omniprésence) de la dimension sociale de l'expérience, dans la simple mobilisation de certaines significations attribuées par les marcheurs aux lieux et objets de l'espace. Mais, à travers certaines expériences de marche ou, plus précisément, l'expérience de certaines formes de pratique de la marche, la notion de rite peut être mise en évidence et éclairer les conditions de ce lien social.

Qu'est-ce qui fait rite dans les expériences de marcheurs recueillies ? Et, d'abord, qu'est-ce que le rite ? Les définitions de la notion sont variées tant le champ de recherche est vaste. Pour rester dans le domaine des pratiques quotidiennes, ordinaires, je le définirai de la façon la plus large comme « un ensemble de conduites individuelles ou collectives, relativement codifiées, ayant un support corporel (verbal, gestuel, postural), à caractère plus ou moins répétitif, à forte charge symbolique pour leurs acteurs et habituellement pour leurs témoins, fondée sur une adhésion mentale, éventuellement non conscientisée, à des valeurs relatives à des choix sociaux jugés importants, et dont l'efficacité attendue ne relève pas d'une logique purement empirique qui s'épuiserait dans l'instrumentalité technique du lien cause-effet »[265]. Le rite, c'est finalement un ensemble de conduites (codifiées, formalisées, corporelles, symboliques) qui signifient une culture[266] et, dans le cas qui nous intéresse, une culture de marcheurs en montagne. Un rite c'est, à travers ces conduites, le renforcement de la cohésion sociale d'un groupe… social ; c'est ce qu'il faut réaliser si on veut y être inclus ou si on veut renforcer, renouveler, son inclusion. Proposer la marche en montagne comme rite, c'est donc y voir une façon de donner du sens à l'appartenance ou au désir d'appartenance des participants à un groupe (social) de marcheurs en montagne.

La marche en montagne peut rapidement – et à la seule observation – apparaître comme une succession de conduites rituelles qui fondent et lient le groupe social des marcheurs-visiteurs

[263] L'ouvrage de E. Goffman porte sur les interactions « face à face », sur les « relations syntaxiques qui unissent les actions de diverses personnes mutuellement en présence » (Goffman E., 1974 : 8).
[264] À l'intérieur duquel il peut exister des sous-groupes qui se définiraient autour de la variabilité de certains statuts, de certains critères.
[265] C. Rivière, cité par D. Féménias (1999).
[266] Dans le sens où « la culture est "un ensemble lié de manières de penser, de sentir et d'agir plus ou moins formalisées qui, étant apprises et partagées par une pluralité de personnes, servent, d'une manière à la fois objective et symbolique, à constituer ces personnes en une collectivité particulière et distincte" » (G. Rocher, cité par Ferréol G., 1995 : 55).

en montagne. On peut ainsi repérer tout un ensemble de gestes codifiés[267] sur, par exemple, une marche à la journée : préparation du parcours, préparation du sac, habillage (chaussures, short ou pantalon, polaire et/ou poncho…) et vérification du sac, petit encas et coup d'œil à la carte avant de partir, rassemblement du groupe aux intersections, pause centrale (pique-nique) qui signifie souvent l'arrivée au but (quel qu'il soit et quelle que soit la performance impliquée), échange d'impressions à l'arrivée, compte-rendu, etc. Des conduites auxquelles on peut ajouter toutes celles qui reposent sur les interactions entre marcheurs, du groupe et de rencontre, entre convivialité, partage, civilité, solidarité, etc. La marche en montagne peut donc apparaître comme une succession de conduites, un ensemble de codes. Elle serait, c'est en tout cas ce que je voudrais montrer ici, à la fois **rite(s) d'institution** (en ce qu'elle consacrerait le statut d'une personne) et **rite(s) de renforcement** (en ce qu'elle… renforcerait des liens au sein d'un groupe préexistant).

6.1. Des rites d'institution : la marche en montagne comme consécration de statuts

Quelle que soit l'expression retenue pour aborder la question qui nous intéresse ici, elle renvoie à des définitions qui, souvent, font référence à des grands phénomènes sociaux, plutôt universels. Les "rites de passage" (expression introduite par A. Van Gennep en 1909[268]) sont souvent associés au mariage, à la naissance, l'adolescence, la mort, à l'éducation, etc. Certains parlent plutôt de "rites d'initiation", d'autres, à la suite P. Bourdieu qui a introduit la notion, parlent de "rites d'institution" (ou de légitimation ou de consécration). P. Bourdieu insiste, à travers cette notion, sur la ligne de séparation entre l'avant et l'après rite, sur la façon dont le rite « consacre », « institue » une différence : le rite d'institution sépare, selon lui, « ceux qui l'ont subi non de ceux qui ne l'ont pas encore subi, mais de ceux qui ne le subiront en aucune façon et [institue] ainsi une différence durable entre ceux que ce rite concerne et ceux qu'il ne concerne pas »[269].

Si j'ai choisi d'intituler ce point "rites d'institution", ce n'est pas pour me positionner dans le débat sur l'usage des termes, sur le rejet de l'un ou de l'autre, c'est pour insister sur l'importance de la rupture, de la séparation, en d'autres termes du processus de distinction sociale auquel conduit la marche en montagne en tant que rite : « l'institution crée la différence ou exploite les différences existantes. Elle crée la rupture en la consacrant »[270]. Il ne s'agit pas de situer la marche en montagne au même niveau que des rites de mort, de naissance, de passage d'une génération à l'autre, du mariage, etc., mais de souligner comment certains modes de pratique de marche en montagne contribuent à l'institution du statut des participants. Ces derniers identifient ainsi des limites, celles qu'ils passent, comme celles qu'ils ne peuvent pas passer… à moins de se dépasser, celles que d'autres ne peuvent pas passer. Des limites constitutives de leur expérience et qui sont de plusieurs ordres, particulièrement autour de la familiarité avec les lieux, l'altitude, la prise de risque, l'accumulation de parcours et les capacités physiques.

[267] Des gestes ou conduites présents en plus ou moins grand nombre d'un marcheur à l'autre.
[268] Sur les notions de rite de passage, de marge, de rite d'institution, etc., on peut se reporter à l'article de N. Belmont (2000), qui en rappelle les grandes lignes et au chapitre de l'ouvrage de P. Bourdieu (2001) sur les rites d'institution.
[269] (Bourdieu P., 2001 : 175).
[270] (Belmont N., 2000).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La question du statut des personnes a été évoquée spécifiquement lors des entretiens[271]. Les récits des participants sont par ailleurs ponctués d'allusions spontanées à cet aspect : qui sommes-nous quand on vient marcher dans les Pyrénées ? qui sont les "autres" ? qui aimerions-nous être et ne pas être ? À travers les réponses à ces questions – qui s'expriment par des oppositions formulées plus ou moins explicitement par les participants entre ce qu'ils sont et ce qu'ils ne sont pas (et, de fait, ce que sont les autres), ce qu'ils sont et ce qu'ils voudraient être, ce qu'ils sont ou voudraient être et ce qu'ils pensent être, ce qu'ils voudraient ou pensent être et ce qu'ils ne sont pas… – il est possible de comprendre la façon dont chacun définit son statut en se comparant aux autres et/ou en se projetant dans le regard des autres.

6.1.1. Être marcheur-visiteur : passer au delà des touristes

Quand j'ai demandé aux participants, visiteurs extérieurs, la façon dont eux se considèrent quand ils sont dans les Pyrénées, la première opposition qui a émergé est celle entre « randonneurs » ou « marcheurs » et « touristes ». Quand elle est mobilisée, c'est toujours dans le même sens : pour souligner qu'ils sont randonneurs, surtout pas touristes. Plusieurs éléments de distinction sont alors avancés pour justifier cette position.

6.1.1.1. Être plus compétent et plus familier des Pyrénées que les touristes

Romain, par exemple, qui vit à Pau, est randonneur et non touriste, simplement parce que « les touristes, en général, ils sont pas dans … ce sont des gens extérieurs à la région. C'est ça un touriste ». La familiarité avec les lieux suffit donc, pour lui, à délimiter le statut de chacun. Mais "être marcheur-visiteur et ne pas être touriste" revêt parfois des significations plus complexes et/ou plus péjoratives. Elles sont plus complexes quand il est question – toujours autour de la familiarité – du touriste qui ne fait que passer, qui n'a pas l'habitude de faire de la randonnée et qui, surtout, ne s'informe pas de ce qui se passe localement ; et quand, à l'inverse, le randonneur connaît plus de choses et, en particulier, essaie de se fondre (dans la mesure du possible) dans la population locale. Ces significations sont plus péjoratives chez ceux qui, pour les raisons évoquées ci-dessus, refusent de se considérer comme des touristes :

> Viviane : « Touriste non, parce pour moi le touriste c'est quelqu'un qui n'est que de passage. C'est pas une question que ce soit péjoratif, hein, mais… c'est parce que touriste, pour moi, c'est quelqu'un qui vient 15 jours et qui repart, quoi. Donc c'est ça. […] Qui vient de plus loin et… en général, quand on dit 'je suis un touriste', ça veut dire que t'es pas trop au courant de… tu passes, tu te tiens un petit peu au courant mais pas trop. Alors que nous, depuis le temps qu'on parcourt, on connaît plus. C'est pour ça que je dis : 'non, pas touriste'. »
>
> Odile : « Ah ! je suis pas touriste… enfin, on se refuse à être des touristes… D'ailleurs, je crois que c'est pour ça, qu'on a des relations avec les gens… On se refuse à être des touristes. On est …Ben on essaie de prendre les habitudes des gens aussi… d'ailleurs, on essaie de vivre un peu comme eux, on essaie d'aller à leurs spectacles quand on peut, on essaie de… d'aller à leurs fêtes ou… quand y a des apéros d'offerts, on va…on va à l'apéritif…enfin, tu vois… […] Je veux être une marcheuse ou une randonneuse, si je vais faire de la randonnée, qui vient découvrir une région et qui vient la découvrir sous tous ses angles, si tu veux… »
>
> Inès : « Ben oui, je suis une randonneuse.. une randonneuse. […] Touriste… c'est celui qui a pas l'habitude de faire de la randonnée ! qui vient là.. qui reste.. qui va pas très haut, qui est pas souvent bien équipé, qui fait du bruit et… C'est un peu péjoratif, pour moi, hein ! »

[271] La question posée visait à proposer aux participants (visiteurs extérieurs uniquement) de choisir parmi quelques statuts que je leur soumettais (ou d'autres s'ils le souhaitaient) et d'expliquer leur choix : touriste, randonneur, visiteur, étranger, parfois résident secondaire. Elle était complétée par une question à propos de la façon dont, d'après eux, les autres (les locaux en général) les considèrent.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La limite est alors beaucoup plus confuse, plutôt liée à une représentation de ce que l'on ne veut pas être. Elle n'en souligne pas moins une rupture : le touriste est et reste « de passage », et, contrairement au marcheur-visiteur – qui finalement n'est aussi que de passage – **il n'essaie pas et n'essaiera jamais de « vivre un peu comme eux » ; il n'a pas et n'aura jamais « l'habitude de faire de la randonnée »**.

Tous, cependant, ne voient pas de contradiction dans le fait d'être à la fois touriste et randonneur : tout dépend du point de vue et de la personne qui "regarde". Pour Philippe et Patricia, qui viennent en cure à Saint-Lary-Soulan, les matinées sont consacrées aux soins et tous les après-midi ils s'en vont marcher en montagne, activité qu'ils assimilent à une pratique touristique non pas vis-à-vis de la marche, mais par rapport à leur cure :

> Patricia : « Il faut bien être touristes pour tout… pour tout accepter… Enfin, pour faire avaler le morceau quoi [la cure]… ».

En fait, c'est surtout suite à la marche que nous avons faite ensemble au-dessus de Fabian, que Patricia et Philippe ont changé de statut, qu'ils sont entrés dans une catégorie de marcheurs à laquelle d'autres curistes/touristes[272] n'ont physiquement pas accès[273]. Ils ont été initiés à une façon de marcher qu'ils ne connaissaient pas, ont fait des choses dont ils ne se savaient pas capables. En fait, ils sont passés de curistes qui occupent leurs après-midi en faisant des « petites choses que les curistes peuvent faire, même ceux qui marchent pas beaucoup … » (Patricia)[274], à un statut certes de marcheurs profanes (voir plus bas), mais aussi de marcheurs qui font des choses inaccessibles à d'autres curistes :

> *Enquêtrice : « Est-ce que c'est le genre de promenade que vous conseilleriez ? »*
> Patricia : « Ah ben oui ! à des gens bien vaillants comme toi, oui ! (rires) Pas à la petite grand-mère qui est en cure avec nous ! pauvre petite mère ! Elle me ferait bien de la peine ! »

Parfois, c'est dans le regard des autres, et des locaux en particulier, que l'on se voit touriste. Thomas et Damien, par exemple, se projettent touristes – même s'ils n'emploient pas forcément le mot – dans le regard des habitants. :

> Thomas : « Je pense que c'est variable . Bon y'a des… Je pense que y'a des gens qui nous voient comme des gens du dimanche… pff.. comme nous, nous pouvons voir des Parisiens débarquer dans la région ou… (rires). En revanche y'a des gens qui sont contents de nous voir […] »
>
> Clément : « J'ai pas l'accent, tout ça, et je le sens pas.. pourtant on fait, bon, quand même, du tourisme, mais je me sens plus chez moi que en touriste [à Lescun]. C'est sûr. »
> Camille : « Moi je me sens pas locale. Mais… »
> Clément : « Oui, quand tu vois tous les gens qui ont loué une maison, qui connaissent pas, qui demandent leur chemin sur place, on n'est pas comme ça. »
> Damien : « Oui.. on se considère.. de toute façon… »
> Camille : « Vous, vous y avez habité aussi. »
> Damien : « Ça c'est valable quand… c'est forcément vis-à-vis de quelqu'un. Donc c'est.. Si on se balade en montagne et qu'on voit des Allemands tout rouges de coups de soleil, en short, avec des baskets.. on dit : 'Qu'est-ce que c'est que ces touristes'. […] Et si on tombe sur un gars du village et ben on se considère comme des touristes. »

Et, de fait, quand des habitants de Villelongue parlent des personnes extérieures croisées sur les sentiers, ils emploient indifféremment « touristes », « promeneurs », « gens », etc., sans jugement de valeur entre les termes, ni même de considération forcément négative par rapport

[272] Je m'autorise ce raccourci entre touristes et curistes, ces derniers étant largement intégrés à l'histoire du tourisme pyrénéen.
[273] Il serait intéressant de travailler auprès de curistes, de ceux, du moins, qui occupent le reste de leur journée en se promenant. Certains, semble-t-il (mais il s'agit là d'une impression à leur rencontre et/ou aux dires de Philippe, Patricia et Odile), sont restés assez proche des premiers curistes, empruntant uniquement les "promenades" aménagées à leur intention.
[274] Comme la première marche que nous avons faite ensemble à partir de Vignec et vers Cadeilhan-Trachère (cf. Annexe 14.3).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

aux locaux. C'est même parfois l'inverse qui ressort, quand les locaux reconnaissent aux touristes un comportement au moins aussi respectueux que le leur :

> Xavier : « La nature, elle est à tout le monde. […] Du moment… Il ne faut pas dire que ce sont les gens qui foutent le bordel, c'est pas vrai. Parce que de ceux qui se baladent, il y en a d'aussi respectueux que des gens du coin. Peut-être même plus. »

Quoiqu'il en soit, « touriste » reste un terme que les visiteurs extérieurs emploient avec précautions et que les habitants-visiteurs n'emploient pas pour parler d'eux-mêmes dans les Pyrénées. « Touristes… on n'emploie pas beaucoup ce mot… », me précisait Patricia à la suite de l'extrait présenté plus haut. Quant à Thomas il se « classe » quand même parmi les randonneurs, pour les raisons évoquées plus haut et, précisément, la familiarité et la dépense physique (voir plus bas, marcheurs chevronnés et profanes). En fait, comme Damien le soulignait, être ou ne pas être touriste tient finalement plus aux personnes auxquelles on a affaire ou auxquelles on se compare, qu'à un statut véritablement institué. Ce n'est pas qu'une stricte question de pratiques.

6.1.1.2. Aller plus haut que les touristes

« Touriste… c'est celui qui […] va pas très haut », me disait Inès (cf. plus haut). Et nous avons là l'une des limites les plus fortes dans l'institution du marcheur-visiteur et, au delà, de la "bonne" rencontre : c'est une limite d'altitude, c'est les « 2000 mètres ». Au-dessus de 2000 mètres, il y a moins de « monde ». Au-dessus de 2000 mètres, aussi, on a dépassé la forêt. Et si j'évoque la forêt ici c'est qu'il n'est pas rare qu'elle soit mobilisée dans un registre similaire à l'évocation des personnes rencontrées : un registre où il est question de faible densité (peu de gens, une forêt peu dense et qui offre une possibilité d'ouverture, de trouées, sur la montagne), de "bonnes" rencontres (des "vrais" randonneurs qui nous ressemblent, une forêt dont on sort mais qui apporte de l'ombre et éventuellement des champignons…) au "bon" moment et au "bon" endroit (la forêt et le « monde » au début et à la fin, en deçà de la limite à passer).

Plus qu'une limite d'altitude précise, ces « 2000 mètres » symbolisent l'idée de passer, à la fois, au-dessus de la forêt et au delà des "mauvaises" rencontres. En fait, la forêt renforce ce que disent certains participants sur leur relation aux personnes qu'ils croisent : rencontrer le moins de forêt possible, en tout cas ne pas y rester, parce qu'elle les empêche de voir loin et de profiter des grandes étendues, sans personne ou du moins avec les "bonnes" personnes. (d'autres marcheurs-visiteurs en montagne, des locaux, parfois signifiés par leur cabane ou leur troupeau, etc.).

Le cheminement qui permet d'atteindre et passer cette limite, je l'ai appelé **"portion initiatique"** d'un parcours. C'est la portion indispensable pour avoir accès tant à une beauté de la montagne qu'aux "bonnes" rencontres recherchées et/ou appréciées, pour dépasser la « montagne à vaches » dont parle Bénédicte, pour commencer à rentrer dans la « vraie montagne » (Inès). C'est la portion qui institue par ailleurs le marcheur en "bonne" rencontre pour ceux qu'il croise et qui participe de fait à la légitimation de son appartenance au groupe social des marcheurs-visiteurs en montagne. Cette portion initiatique a la particularité de marquer à la fois le début et la fin d'un parcours. Au début, les personnes en qui les marcheurs ne se reconnaissent pas, comme les passages en forêt, sont un cap à passer. Je l'ai largement exposé dans le troisième chapitre. Je ne reprendrai que l'exemple de Bruno et Bénédicte qui mettent particulièrement en parallèle ces deux objets que sont la forêt et les gens :

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Bénédicte : « Si, ce qui peut nous décevoir c'est quand, mais généralement on prend pas ces routes là, c'est quand on se retrouve avec trop de monde. »
> *Enquêtrice : « Ouais ? »*
> Bruno : « Mais c'est au départ qu'il y a beaucoup de monde. »
>
> Bruno : « On ne dit pas, c'est très agréable de partir dans la forêt parce qu'il y'a de l'ombre, même au retour. Mais il faut passer la forêt quand même. Il faut pas rester dans la forêt. »

À la fin, les marcheurs reviennent parmi les usagers, jamais anonymes toutefois parce qu'objectivement, physiquement marcheurs-visiteurs en montagne. La fin, c'est la descente, c'est aussi le retour, le moment sur lequel les participants ne s'attardent pas, ni dans leurs récits ni sur place. C'est alors en dehors de la montagne que leur expérience se poursuit : quand ils racontent ce qu'il ont vu et fait, quand ils voient et montrent leurs photos, quand ils se replongent dans leurs cartes… entamant déjà une nouvelle marche.

La "portion initiatique", c'est aussi ce qui peut servir de test quand on veut vérifier ce dont les personnes sont capables et, de fait, les initier à la marche en montagne. Je pense en particulier aux participants qui emmènent des gens avec qui ils n'ont jamais marché en montagne. Ainsi, par exemple, le parcours que j'ai fait avec Fabienne, Emma et leur famille, qui part de Labérouat (Lescun), passe au-dessus de la forêt pour entrer dans une portion plus « confidentielle » :

> Fabienne : « La cabane et puis après quand on tourne et là où on a mangé. Ça c'est un coin que j'aime beaucoup. Et puis, en principe, bon à partir du moment où on a tourné dans le bois d'Azuns et puis on descend sur la cabane, sur le pont de la Mouline, très souvent on est tout seul. »
> *Enquêtrice : « D'accord. C'est le point où on laisse les autres. »*
> Fabienne : « Voilà, c'est le point où on laisse la foule… Et .. donc, là… ça redevient sauvage et ça redevient un petit peu confidentiel. Voilà. »

C'est aussi le parcours qui leur sert de référence pour estimer la façon de marcher (en termes de capacités physiques, notamment) des personnes qui viennent leur rendre visite :

> Fabienne : « Alors, il faut aussi dire, je pense que ça joue, que... autant ici, de ce côté là, on amène toujours des tas de gens, c'est la petite balade de mise en jambes des gens qui arrivent. C'est un peu rituel, on se dit : 'Tiens ! on sait pas comment marchent ces gens-là, on va les emmener là, parce que là, on sait qu'on bouclera toujours, on verra si ça marche bien'. »

C'est un parcours ni trop simple (d'où sa valeur de test et d'initiation), ni trop compliqué pour risquer de s'engager dans des sorties impossibles à terminer. C'est juste passer la limite la plus basse, celle au-dessus de la forêt, celle au delà des gens, celle qui permet de « se sentir en montagne » et que ne franchissent pas les gens « saucissonnés tout autour du lac », en bas…

6.1.1.3. Être plus et mieux équipé que les touristes

Un troisième élément qui intervient dans l'instauration du marcheur-visiteur, c'est son équipement. Le marcheur-visiteur en montagne ressemble physiquement à un marcheur-visiteur en montagne. Au minimum, il possède un sac à dos, des "bonnes" chaussures de marche et, pour certains, un ou deux bâtons. Il tient la carte et la photocopie du guide à la main. Dès que le soleil pointe, il sort les lunettes, parfois le chapeau. Dans son sac, en plus du guide, il met un poncho, un gros pull, un short, la crème solaire, à manger et à boire. Plus il va haut et loin, plus il part longtemps et plus son équipement se complète : parfois la tente et le duvet, la couverture de survie, le réchaud, les guêtres, les gants, etc. Rien de visible le plus souvent, si ce n'est que son sac grossit. Ainsi, quand il est au début ou à la fin d'un parcours,

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

sur cette “portion initiatique”, il est reconnaissable parmi la « foule » de « touristes », et reconnaît ceux qui comme lui sont marcheurs-visiteurs en montagne[275] :

> *Enquêtrice : « Et alors… par exemple, quand tu… Les gens que tu croises finalement en rando, dans les Pyrénées... tu leur donnes pas, donc, de casquette de touristes ? pour toi, c’est pas des touristes ? »*
> Odile : « Non, pour moi, non… »
> *Enquêtrice : « Dans aucun cas ? »*
> Odile : « Ou alors si, s’ils se baladent en talons hauts… petites chaussettes blanches… lalalère… là, ça, c’est des touristes… On a vu des touristes, je ne sais où, dans de la gadoue pas pensable, ils étaient en baskets blanches… bon ça, pour moi, c’est des touristes… »
> *Enquêtrice : « Et donc sinon, c’est des marcheurs ? »*
> Odile : « Oui…oui… quand tu vois les godillots de marche et puis l’allure des gens un petit peu… »
> *Enquêtrice : « D’accord… donc y a une… une posture… de… enfin… une façon de se reconnaître… ? »*
> Odile : « Ah oui, je crois vraiment… Ouais, tu vois les…tu…tu distingues les baladeurs du dimanche aux randonneurs quoi… aux gens qui font des randonnées… oui, tu les distingues tout de suite hein, c’est… »
> *Enquêtrice : « Dans leur comporte.. enfin… »*
> Odile : « Dans leur… dans leur… dans leur physique… dans leur aspect physique, je trouve… La façon de marcher, tout ça… Mais… je trouve que c’est super bien d’être randonneur du dimanche hein !…(rires)… je ne… je ne critique pas du tout… C’est super parce que déjà, ils prennent l’air et… ils se baladent en campagne… Et puis de toute façon, on fait ce qu’on peut… »

L’importance accordée aux chaussures par les participants (les leurs et celles des autres) est assez remarquable : c’est peut-être là le code le plus partagé parmi les marcheurs. Je me souviens particulièrement d’une discussion entre Camille, Clément et Damien, alors que nous marchions ensemble, à propos de leurs chaussures et surtout de leur prix : toutes valaient plus de 150 € la paire…

6.1.2. Être, parmi les marcheurs-visiteurs, profane ou chevronné

Quand on s’intéresse à la distinction entre marcheurs chevronnés et marcheurs profanes opérées par certains participants, on retrouve particulièrement ce que P. Bourdieu décrit à travers les rites d’institution, notamment l’idée qu’ils consacrent une différence de statut, y compris parce que certains ne parviendront jamais à passer la limite. Je pense, par exemple, à ceux qui se disent « amateurs » et qui n’entreront jamais dans le groupe de ceux qu’ils qualifient de « grands marcheurs » ou de « grands randonneurs » :

> Patricia : « C’est vrai que là, on n’était pas très tranquille… dans ces p’tits trucs, on avait l’impression que c’était un petit passage de vaches… »
> Philippe : « En fait, <u>on est vraiment des amateurs dans le domaine</u>… »
> Patricia : « Ben oui mais Philippe ! on est des amateurs, hein ! »
> Philippe : « Un grand marcheur ne va pas s’inquiéter de ce genre de détails… »
>
> Thomas : « Enfin, sur le plan de la dépense physique… alors s’il faut choisir entre touriste et randonneur, je me classe parmi les randonneurs, dans ce cas là. Bon, ceci étant <u>je me classe pas dans les grands randonneurs. J’ai pas fait la traversée des Pyrénées</u>… (rires) »
> *Enquêtrice : « Oui, vous pensez qu’il y a un… y a comme ça un étiquetage randonneur / grand randonneur ? Dans le milieu de la randonnée ? »*
> Thomas : « Oh ! je crois que les gens sont modestes. Y’a… des gens que je considère comme des grands randonneurs mais qui n’en font pas état, qui sont pas… qui ont fait des choses un peu remarquables, extraordinaires mais… mais enfin qui ne l’affichent pas, qui n’ont pas un badge… (rires) »
> *Enquêtrice : « Club des grands randonneurs (rires) »*
> Thomas : « Club des grands randonneurs… Non. Je pense pas que… Ceci étant, y’a des gens pour qui j’ai de l’admiration, c’est certain. »

[275] Voir aussi au chapitre 3, Emporter du matériel et des techniques adaptés (3.4.2.).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

6.1.2.1. Du point de vue des marcheurs profanes

Philippe et Patricia resteront, dans leur idée, des marcheurs profanes parce qu'ils savent, du moins relatent, qu'ils n'iront jamais très haut, jamais beaucoup plus haut que les 2000 mètres qui les font entrer de justesse dans le groupe des marcheurs-visiteurs[276] :

> *Enquêtrice : « Philippe, tu disais…campagne, montagne… je me souviens que vous aviez dit que c'était souvent en petite ou moyenne montagne, les vacances… C'est donc… Enfin, pourquoi est-ce que c'est toujours, un peu, ce besoin de relief… ou cette envie, cette attirance pour…pour le petit relief ? »*
> Patricia : « Pour nous, c'est le plus beau… pour nous, c'est ce qu'il y a de plus beau… Enfin pour moi… »
> Philippe : « Ben on n'a jamais été plus loin en fait que… on n'est jamais monté très haut… »
> Patricia : « Oui, mais moi, je dis pas qu'il faut qu'on monte… pour moi, c'est… Même quand tu es pas en grande altitude, les paysages, ils changent à… tous les 10 mètres… »
> Philippe : « Oui, mais on peut pas tellement en parler parce que…on n'a pas fait de randonnée en altitude… importante »
> Patricia : « Mais moi, je ferai jamais de randonnée en altitude… en grande altitude… »
> Philippe : « Non mais je parle pas de 4000 mètres, mais on n'est jamais grimpé à plus de 2000 mètres… on est monté à 2000 mètres, mais c'est tout hein !… »
> Patricia : « Mais moi, ça me suffit… »

Dans le même ordre d'idée, Thomas et Viviane soulignent la performance d'Hector dans sa traversée des Pyrénées (Atlantique-Méditerranée) en six semaines à suivre. Viviane le fait, mais en huit fois une semaine, sur huit ans. Elle ne se verrait pas le faire en une seule fois :

> *Enquêtrice : « Oui, ça se passe bien, toujours ? »*
> Viviane : « C'est à faire ça ! C'est à faire ! »
> *Enquêtrice : « Oui ? même en le faisant… enfin, ça doit faire bizarre de faire… sur une si longue période ? Parce que ça fait long !* »
> Viviane : « Oui, ça fait long. Ah oui ! ça fait très long oui… mais oui, mais le problème c'est que… Enfin, y'a en qui le font… Hector l'a fait en un an, hein ! enfin, en une série… Bon, il faut avoir le temps, déjà… Il faut avoir la forme physique… Bon, c'est vrai que là on pourrait le faire en 15 jours.. diminuer de moitié quoi… […] mais je sais pas si j'aurais autant apprécié, justement… peut-être qu'en faisant deux semaines… deux semaines par deux semaines… Mais plus, plus longtemps, je sais pas si j'aurais autant apprécié… parce ce que y'a quand même le côté… transport des affaires, dormir en gîte ou en refuge… Au bout d'une semaine on est content de… Non, il faut être mordu comme Hector pour le faire… »
> *Enquêtrice : « Oui. En une fois il faut le faire quand même… »*
> Viviane : « En une fois… euuh ! moi je pourrais pas… J'aime ça pourtant hein, mais je me verrais pas ! »

Thomas, lui, ne l'a pas faite cette traversée des Pyrénées et ne la ferait pas, pas plus qu'il ne ferait les marches de plusieurs jours propres à ceux qu'il qualifie de « grands randonneurs » :

> Thomas : « Mon fils me parlait d'un… d'un de ses amis qui était venu justement faire… ils étaient venus l'été dernier. Ils ont fait une sortie avec nous, au Tussau, là, c'est… ils ont dû rigoler ! Il a fait… 46 sommets dans les Alpes en… il avait pris deux mois de vacances quoi.. »
> *Enquêtrice : « Ah ou.. Ah oui.. »*
> Thomas : « Oui. Oui (rires). J'étais très honoré de l'avoir connu ! »

Il existe donc, chez ceux qui se positionnent en retrait des marcheurs chevronnés une limite physique (l'accumulation des parcours, une altitude) et symbolique (il s'agit de choses auxquelles ils ne se sont jamais "attaqués") qu'ils ne se voient pas franchir et qu'ont franchie ceux du groupe en question. Philippe, Patricia, Viviane et Thomas considèrent qu'ils n'ont pas été et ne seront jamais institués "marcheurs chevronnés". Ils n'expriment pas de regret par rapport à cette situation : il s'agit d'un constat de faits. On retrouve cet aspect chez ceux qui, par exemple, ne s'attaquent pas aux « 3000 mètres » :

> Héloïse : « Et puis bon, parce que c'est plus le côté physique, je pense que ces gens-là font… en fait, c'est ça… moi, c'est pas mon truc… »

[276] Philippe et Patricia sont vraiment à la limite entre ces deux groupes, touristes et marcheurs-visiteurs, à la fois dans leur pratique et leurs mots.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Hervé : « Et puis, c'est... c'est dire que l'on a fait un 3000, voilà… »
Héloïse : « Oui. Bon, ben si je fais pas un 3000 de ma vie… »
Hervé : « C'est ça aussi… (rires) c'est vrai ! »
Héloïse : « Non parce que… peut-être, avoir plus d'autres choses… superbes et qui m'apportent, qui me font du bien, que ça quoi… »

Or les « 3000 mètres » sont, par excellence, la limite qui fait écho aux « 2000 mètres » évoqués dans le point précédent. Une limite qui revient comme un leitmotiv dans les récits des participants.

6.1.2.2. Du point de vue des marcheurs chevronnés

6.1.2.2.1. « Faire un 3000 » et dire que l'on a fait un 3000

De fait, à l'analyse des entretiens, le passage du « 3000 » m'a semblé particulièrement bien illustrer celui du statut de profane à chevronné. Les participants ne sont pas dupes du caractère symbolique du 3000 mètres dans les Pyrénées. Jacques souligne ainsi que « 3000 mètres c'est un chiffre rond qui, pour les Pyrénées, a un sens, comme sans doute 4500 ou 4000 dans les Alpes ». Je ne sais pas ce qu'il en est des Alpes, mais il est vrai que, dans les Pyrénées, avoir gravi un et si possible plusieurs « 3000 », en connaître les noms, savoir les reconnaître… ce n'est pas rien. Le « premier 3000 » s'accompagne ainsi, chez certains, du rituel de la bouteille de champagne débouchée au sommet. J'en ai parlé plus haut à propos de cette sortie avec le club mené par Timothée[277]. Monter à 3000 mètres pour la première fois, gravir l'un de ces sommets répertoriés[278], est alors une performance dont il faut marquer le coup. Le « 3000 » fait, comme le précise Jacques, partie de ces choses que « l'on n'admire pas forcément », mais que l'on « peut dire », quand même. Certes, ils sont plus ou moins renommés, plus ou moins connus, plus ou moins difficiles à gravir aussi, mais ils restent des « 3000 ».

C'est assez systématiquement, semble-t-il, que les participants mentionnent les « 3000 » auxquels ils sont allés : c'est bien là quelque chose qui se dit. Quentin, par exemple, en même temps qu'il m'aidait à localiser les sommets dont il me parlait, précisait qu'il s'agissait de « 3000 » :

Quentin : « Ben au mois de juin, là, début juin, j'avais été au Mont Calme, c'est en Ariège. »
Enquêtrice : « C'est en Ariège ? d'accord. »
Quentin : « C'est le... le 3000 mètres le plus oriental des Pyrénées en fait. »

Enquêtrice : « Et alors, pour finir, est-ce que tu as des souvenirs, des expériences mémorables de randos dans les Pyrénées ? qui dominent ? »
Quentin : « Hmm.. Ouais, quand même. Ouais, on avait été au Balaïtous, je sais pas si tu vois où c'est ? »
Enquêtrice : « Non. »
Quentin : « Ben c'est le 3000 le plus occidental des Pyrénées, en fait. Voilà. Dans la vallée d'Arrens, je crois. »

[277] Chapitre 3, la dimension corporelle de l'expérience (3.4.4.3. Qualifier l'espace en termes d'objectifs physiques).
[278] Les sources abondent et divergent parfois un peu sur « les 3000 des Pyrénées », sur la façon de les nommer, de les répertorier. Sur Internet, plusieurs Sites, en tout cas, annoncent un nombre autour de 200 (http ://www.pyrenees-team.com/pteam/dossiers/3000/4 ; http ://membres.lycos.fr/dupac/RANDO/sommets_pyrenees.htm ; http ://www.pyrenees-passion.info/3000.php ; http ://www.enseeiht.fr/~queinnec/Rando/).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

« Faire des 3000 »[279] est un mode de pratique en soi, une expression de la performance qui rassemble en trois mots quelque 200 pics. Il y a ceux qui en « font » … :

> Léo : « J'suis allé faire des 3000, des pics, des pics, tu sais des pics, des noms qu't'entends… Clarabide et tout ça… donc j'y suis allé quoi. »
>
> Odile : « Et l'an dernier.. l'an dernier on a fait.. on a fait plus de 3000 plusieurs fois, on a toujours été dans des sites absolument extraordinaires, avec pas trop de gens, plein d'animaux de toute sorte. On a vu un ours, donc… »

… et ceux qui en ont fait et qui n'en font plus parce qu'ils n'ont plus les capacités physiques nécessaires (Jacques, Inès, Bénédicte par exemple). Mais ceux-là, parce qu'ils connaissent les noms, parce qu'ils savent expliquer, sur place, ce qui les entoure, parce qu'ils ont des souvenirs pétris d'ascensions et qu'ils ne lésinent pas sur les anecdotes, ceux-là restent les marcheurs qu'ils étaient quand ils étaient au mieux de leur forme. Ils restent des marcheurs qui « ont fait des 3000 ». C'est en tout cas ce qui apparaît dans la façon dont d'autres parlent d'eux, dans la façon dont Hervé, particulièrement, qualifie Jacques de « vrai Pyrénéiste ». Un statut qui confère à Jacques respect et reconnaissance[280] de la part de ceux avec qui il marche :

> Hervé : « Alors j'en avais parlé... oui j'en avais parlé avec Jacques. Donc Jacques, tu as vu, qui a beaucoup d'expérience, qui connaît beaucoup. Donc je lui ai demandé, je lui ai dit : 'c'est intéressant, est-ce qu'il y'a de beaux coups d'œil ?' Il m'a dit : 'oui c'est beau, la vallée de Pineta, derrière'. »

6.1.2.2.2. Avoir accès à des choses auxquelles d'autres ne peuvent prétendre

Dans leurs récits, les marcheurs chevronnés s'opposent aux profanes, en évoquant des choses auxquelles d'autres n'ont pas accès, que ce soit par manque de capacités physiques ou par manque de connaissances des lieux. Il en découle une idée de fierté, mais peut-être aussi et surtout de privilège, celui de faire ce qui n'est pas accessible à tout le monde ou d'être (du moins de se sentir) parmi « les gens du pays » :

> Odile : « Et puis alors, dans les petites balades quand même, ce que j'apprécie c'est que c'est à dimension **humaine**, vraiment. C'est vrai qu'on fait des grands trucs, qu'on monte à des 3500.. mais <u>on sait que tout le monde peut pas le faire</u>. Et bon là, ça te procure une joie vraiment… quelque chose de très fort, mais **même** dans les toutes petites balades, tu peux avoir aussi des émotions un peu pareilles, moins fortes peut-être, mais t'as quand même toujours un peu quelque chose. »
>
> Fabienne : « C'est un petit peu.. c'est un <u>coin un peu pour les initiés</u>, ça, enfin pour les gens de Lescun. C'est **une** des petites balades favorites, enfin on le voit bien y'a pas beaucoup de… D'abord le sentier est pas balisé et… sur la carte il est à peine tracé et… Donc les gens qui viennent quelques jours ne vont pas là, les gens qui… y'a les gens du pays là. Et encore, y'a plus de moutons ! »

Etre chevronné, c'est aussi avoir une « culture de la montagne », être capable de saisir « l'esprit de la montagne ». En d'autres termes, c'est savoir ce qu'il faut faire et ne pas faire, savoir aussi que le risque est toujours présent[281]. Quelques habitants soulignent cet aspect comme étant propre aux « gars du coin », aux « montagnards », mais l'exemple de Noël montre qu'il s'agit plus d'un état d'esprit accessible à tous que d'une « culture » réservée aux seuls habitants :

---

[279] Autrement dit, faire l'ascension de pics dont le sommet est au moins à 3000 mètres d'altitude (et au plus à 3400, avec l'Aneto)

[280] Une reconnaissance qui, semble-t-il, se joue beaucoup sur l'accumulation de parcours. Mais il faudrait travailler sur le long terme pour s'en rendre compte.

[281] J'aborderai cette question du risque dans le point suivant.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Xavier : « Le curé, il s'était tué là, il croyait pouvoir passer, mais non. Et il a fini 300 mètres plus bas. Enfin, il a commencé à descendre, mais… après il est descendu. Et celui-là, il s'est tué bon… je crois qu'il avait glissé. Oui, il a glissé. C'est des choses qui arrivent. Mais c'était l'hiver, quand même, avec la neige. Il voulait faire les crêtes… Bon, en principe, les gars du coin, ils ne le font pas, ça. »
>
> Noël : « Si je vais tout seul, y'a toujours quelque chose qui me dit.. : 'fais attention'. Même que je connais très bien l'itinéraire […] y'a toujours quelque chose… Mais je crois que ça c'est l'esprit de la montagne, hein ! qui te… qui te couvre quoi… Il faut toujours faire attention, on peut jamais savoir qu'est-ce qu'il peut arriver. »

En revanche, parmi les habitants, il est quand même des chevronnés qui se dégagent particulièrement, parce que leur pratique implique une grande connaissance de la marche en montagne sous tous ses aspects : ce sont certains chasseurs. Ils connaissent « les endroits où il faut passer » pour éviter les risques (Joseph), ils sont habitués à parcourir la montagne, à repérer le gibier, son évolution et sa qualité. Ils ne pratiquent pas une chasse ouverte à n'importe qui :

> Laurent : « Mais après conditions climatiques, les dévers ou, ou tous les escarpements et tout que l'on peut trouver, bon beh y a, c'est pas une chasse pour n'importe qui. Moi quand je suis arrivé ici… j'aurais plutôt posé le fusil que, que continuer à chasser. Et c'est petit à petit que j'me suis adapté aussi à la région, après il faut avoir, il faut avoir je dirais tout un, tout un entraînement, que l'on veuille ou non, c'est comme ça… Puis aller avec son rythme… »

Des chasseurs qui se reconnaissent dans le groupe des marcheurs-visiteurs, du moins ceux qui, comme Simon, ne tiennent pas tant que ça à leur fusil[282] ou se contentent de le « promener » :

> Simon : « Bon y a des coins qui sont pas dangereux d'autres qui le sont un peu plus quoi, y a des barres rocheuses… La brume c'est un ennemi oui. Le vent est l'ennemi de la chasse, le vent, mais la brume c'est l'ennemi de, du randonneur. Parce qu'on se considère randonneur, moi je me considère randonneur, avec un fusil, même… on a un port d'armes, c'est tout quoi, maintenant c'est ça. »
> *Enquêteur : « Oui ça fait partie du truc… »*
> Simon : « Et… Voilà, voilà. Parce que même sans fusil, j'irais quand même, j'irais me promener, ça…(silence) »
>
> Joseph : « Enfin on promène le fusil, la chasse ça donne une motivation pour aller se promener sinon pour dire 'qu'est-ce que j'ai tué ? un chevreuil cette année, un chevreuil, des faisans'… [les faisans] c'est même pas la peine de les tuer parce qu'ils sont nourris à l'aliment, ils sont dégueulasses à manger. »

C'est donc, du point de vue des marcheurs chevronnés, une question de familiarité des lieux qui entre à nouveau en jeu.

Mais l'institution en marcheur chevronné à laquelle accède ou n'accède pas le marcheur en montagne est aussi quelque chose de relatif, dans la mesure où il peut être chevronné dès lors qu'il l'est plus que quelqu'un d'autre. Si je reprends le cas de Thomas, Patricia et Philippe, par exemple, il est à noter que Thomas appartient à la catégorie « grands marcheurs » définie par Patricia et Philippe. En fait, dès lors que les participants ont appris quelque chose (des techniques de marche, des connaissances savantes, etc.), qu'ils ont découvert de nouveaux lieux et/ou qu'ils ont eu l'occasion de se dépasser physiquement (en allant plus haut que jamais, en marchant plus longtemps que jamais, en s'égarant comme jamais…), autrement dit, dès lors qu'ils savent ce que d'"autres" ne savent pas, font ce que d'"autres" ne pourraient pas faire, ils acquièrent un statut, sinon de chevronnés, de plus chevronnés que d'"autres". Ces "autres", ne sont plus ceux qui ne leur "ressemblent pas", ceux qui restent en bas… ce sont

[282] Plusieurs chasseurs rencontrés insistent sur le plaisir d'aller se promener ou de « promener les chiens » plus qu'à véritablement chasser (Simon, Xavier, Léo, Joseph). Comme les chiens sont interdits en montagne en dehors des périodes de chasse, ils profitent de leur statut périodique pour les emmener.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

d'autres marcheurs-visiteurs. Cette distinction entre marcheurs chevronnés et marcheurs profanes est donc une distinction de sous-groupes à l'intérieur des marcheurs-visiteurs.

6.1.3. La prise de risques comme institution en marcheur courageux… ou inconscient ?

La prise de risques est une idée très présente dans les récits recueillis, entre les marcheurs qui évitent toute forme de risques, ceux qui en prennent volontiers quelques-uns et ceux pour qui le risque n'existe pas ou presque. Et si la question a été spécifiquement abordée au cours des entretiens[283], il s'agit aussi d'un thème que les participants évoquent assez spontanément, justifiant par là de faire ou de ne pas faire certaines choses. Il y a, dans la façon dont les participants se positionnent par rapport à la prise de risques, deux idées à distinguer, deux relations de cause à effet différentes et que l'on pourrait résumer de la façon suivante : le risque, c'est la peur, le danger, le manque de sécurité, on ne prend pas de risques **parce que l'**on a peur[284] ; le risque, c'est le manque de connaissances, on ne prend pas de risques **puisque** l'on connaît. Mais c'est ignorer ceux qui en prennent, les raisons pour lesquelles ils en prennent et les conditions dans lesquelles ils les prennent. Quoiqu'il en soit, c'est bien à la prise de risques comme limite que je m'intéresse ici, avec l'idée de comprendre la séparation qu'elle institue.

6.1.3.1. Associer la prise de risques à la peur et à l'insécurité

Les raisons pour mentionner la peur et tout ce qui la suscite (« dangers », « risques », « accidents », etc.) quand on parle de marche en montagne sont nombreuses, mais ce sont les aléas météorologiques qui sont, de loin, les causes d'inquiétudes et les occasions de prises de risques les plus fréquentes. Se faire prendre par le « mauvais temps », autrement dit principalement par le brouillard ou l'orage, fait peur à la plupart, parce que cela signifie la présence de risques, de danger :

> Inès : « Mais enfin, dans le brouillard, il peut arriver des pépins, hein ! on peut se perdre pour de bon. »
>
> Simon : « Après, après il peut y avoir qu'une seule chose, se faire surprendre par la neige, et le brouillard, voilà, ça c'est le… le plus terrible, parce que là y a plus de repères là. »
>
> Bruno : « Parce que quand on voit rebondir les grêlons.. ils étaient de taille, hein ! On a trouvé quand même ce rocher, ça **pétait**, y'avait de l'orage. J'aime pas l'orage. Moi, en montagne, ça m'inquiète. Les éclairs qui sont en dessous de.. »
> Bénédicte : « Ah ! Moi j'aime (rires) »
> Bruno : « Oh ! non ! Quand je vois les éclairs courir en dessous de.. moi j'aime pas ça ! »
> Bénédicte : « Ça fait un spectacle de caisse de résonance. »
> Bruno : « J'ai la trouille, là ! »
>
> Gaëlle : « Nous… le surlendemain, donc, on a fait.. puisqu'il a plu le lendemain, on est reparti. Donc, là, nous on a pris des risques mais on le savait. On nous avait annoncé un orage, on a dit 'Tant pis ! on le fait'. Et on a eu l'orage… Là, c'est la première fois que j'ai ça de ma vie et c'est vrai qu'on a eu très, très peur. On est parti faire les lacs de Madamète. L'orage était annoncé sur.. bon, 5 heures de l'après-midi. Mais la veille ils avaient annoncé 5 heures de l'après-midi et puis il était arrivé à 6 ou 7, alors on a tenté, on a dit : 'On va essayer de faire pareil !' (rires) On avait une marge d'erreur… […] C'était impressionnant, oui. Oui, oui, oui. Et oui, et puis il y a eu cette angoisse de descendre très vite, de… et puis d'avoir peur de… on a eu beau répéter :

[283] « Est-ce que vous estimez qu'il vous arrive de prendre des risques et, si oui, dans quelles circonstances, intentionnellement ou non ? »
[284] Ou l'inverse ou toute forme de mise en relation entre la prise de risques (cause) et la peur (effet).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> ‘qu’est-ce qu’on a… qu’est-ce qu’on a comme objet.. comme métal dans les sacs à dos, comme ci, comme là’. Je sais pas pff ! si y’a possibilité de faire grand chose. »

En dehors de ces “risques météo”, les participants ont aussi des peurs plus ponctuelles, des peurs qui limitent leur pratique de la marche en montagne parce qu’elles déterminent ce qu’ils s’autorisent à faire ou non. J’ai déjà parlé de Patricia et de son sentiment d’insécurité face à la neige ou de ceux qui ont peur de l’ours[285]. Plus largement, les personnes enquêtées sont assez peu enclines à « partir à l’aventure », à s’engager sur des parcours qui, par exemple, demandent de maîtriser des techniques qu’elles ne connaissent pas ou avec lesquelles elles ne se sentent pas ou plus assez à l’aise, pas en sécurité :

> Gaëlle : « Mais pour aller au grand Vignemale, il faut passer sur du glacier. Donc on n’avait pas pris l’équipement, et puis surtout moi, j’avais peur de m’y lancer comme ça, toute seule. […] La crevasse, oui. Oui, oui. Donc y’a des endroits où on.. il faut savoir les contourner. Y’a des endroits où la glace elle fond, parce que c’était en période de fonte, donc ça risque de s’effondrer. Donc… On peut pas partir sans guide quoi. Honnêtement, je crois pas. »

> Gaëlle : « J’étais capable de marcher dans la neige et je faisais des raquettes. Je faisais de la raquette. Ben maintenant je le ferais plus. »
> *Enquêtrice : « Plus de raquettes… ? »*
> Gaëlle : « Ou simplement sur un petit truc, bon, je marcherais pendant une heure ou deux heures mais sachant… je partirais moins à l’aventure qu’auparavant. Parce que j’ai peur du froid. Mais ça c’est mon côté… c’est parce que je vieillis hein ! Autrefois j’étais persuadée, moi, que la raquette allait me permettre de faire ce que je faisais en marchant, en randonnée. »

> *Enquêtrice : « Et au niveau de la prise de risques, est-ce que… est-ce que vous avez l’impression, des fois, de prendre des risques ? est-ce que vous, peut-être, aimez un petit peu le risque ou … ? »*
> Inès : « Pas trop ! pas trop.. »
> *Enquêtrice : « Ou est-ce qu’à l’inverse… »*
> Inès : « J’aime pas quand ça glisse sur de la neige glacée… J’aime pas les petits… comment ça s’appelle, là, quand tu traverses, que tu as des petits cailloux là… ? »
> *Enquêtrice : « Les pierriers. »*
> Inès : « Les pierriers. Les pierriers bien pentus. On en a eu.. Non, non, je suis pas audacieuse hein ! j’ai besoin de sentir mon pied .. [montre sur la table] bien arrimé. Bien à plat et bien arrimé. Traverser un torrent un peu large et tumultueux, ça m’emballe pas. »

Ne pas prendre de risques c’est certes ne pas être « audacieux », mais c’est surtout ne pas être confronté à une peur qui rend mal à l’aise, une peur qui n’apporte rien de “bon” sur le moment et qui peut marquer les marcheurs bien au delà du parcours. Et c’est peut-être là un aspect “positif” de ce genre d’expériences, si la mauvaise aventure devient, avec le recul, une bonne leçon :

> Fabienne : « Par contre, oui, si, si, ça m’est arrivé de dire : ‘Tiens ! là, finalement, finalement je suis un peu limite’. Oui ça m’est arrivé.. ça m’est arrivé deux fois. Une fois en montant sur ce truc là, tu vois… ?
> *Enquêtrice : « Au pic de.. de la Chourique ? »*
> Fabienne : « Au pic de la Chourique. C’était… c’était avec un instituteur qui était passé nous voir, que j’avais rencontré en Ecosse et puis qui était… qui est passé nous voir et qui voulait monter, faire une balade, et puis il voulait monter sur un sommet, et puis nous, ici, normalement, on fait pas de sommets spécialement quoi, on va aux lacs. Et j’étais avec mon frère, et puis je lui dis : ‘Ben non, là, tu vois, ça monte pas, en tout cas moi je sais pas monter’. Et puis, petit à petit, bêtement si tu veux, on a dit : ‘Oh ben tiens ! si, ça monte un peu’. Alors hop ! on a monté, un petit peu, avec les mains. Et puis après on a dit : ‘Ah ben, non, non. Ahh ben non, non, ça on sait pas faire ! on va s’arrêter’. Et puis, à chaque fois, l’un de nous trois, on était donc trois, lui, mon frère et moi, disait : ‘Ah ben si tiens ! ça repasse par là.. alors’… etc., etc. … On a fini par grimper jusqu’au sommet, mais y’a eu des passages qui étaient pas bons du tout, finalement, et on n’était pas du tout équipé pour. On n’avait pas de corde. »
> *Enquêtrice : « Ça ressemblait plus à de l’escalade ? »*
> Fabienne : « Ah ben oui ! ça ressemblait.. c’était **carrément** des mauvais passages de.. oui. »
> *Enquêtrice : « D’escalade ? »*

[285] Cf. chapitre 5, 5.3. Le temps des marches.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Fabienne : « Oui. »
Enquêtrice : « D'accord… »
Fabienne : « Oui, avec du mauvais terrain, tu vois, qui s'effritait partout en plus. Et… et puis la descente a pas été commode.. tu vois ? alors bon, c'était idiot ! ça c'était idiot. Et là, ça s'est fait, tu vois, tout petit à petit et on aurait eu un pépin… on était bête, quoi. On était bête. »
Enquêtrice : « Donc vous vous êtes pas rendu compte en le faisant que c'était… vous voyez juste le caillou d'après… »
Fabienne : « À chaque fois on se disait… Oui, voilà ! à chaque fois on se disait : 'attends ! on n'est pas équipé quand même, on n'est pas venu pour ça'… et puis à chaque fois, un des trois qui disait : 'Ah ben tiens ! Si, par là ça passe finalement'. Tu vois. Et puis de proche en proche, on s'est retrouvé embarqué dans une aventure qui.. était pas bonne. »

C'est, à l'inverse, quand la peur, la mise en danger, sont associées à des sensations positives que les participants s'y adonnent volontiers. Il en est en effet pour qui « avoir un peu peur » est un plus, voire un stimulant. C'est la preuve qu'ils sont parvenus à faire des choses difficiles, des choses « à la limite », parce qu'ils sont les premiers à les faire ou parce qu'ils ne les avaient jamais faites avant :

Enquêtrice : « Est-ce que vous avez déjà eu l'impression de prendre des risques, ou de vous faire peur, oui ? »
Wilfried : « Moi ? Ah moi oui, quand j'ai pris des risques ça a été quand même à des endroits difficiles, ça a été, ça a été… bon peut-être des fois, moi j'ai eu fait de l'escalade ou des fois pour pas rallonger… essayer des passages vraiment difficiles où personne était passé mais, mais c'est dans ces conditions-là que je me suis fait peur. Bien sûr, quand on pratique de la montagne, moi je… je pense que, à un moment donné, on se fait peur quoi hein ! Bon beh après il faut la mentalité et, c'est… ça dépend comment on réagit quoi ! Mais le… la personne qui fait de la montagne et qui n'a jamais peur, je pense que, soit il, soit il est inconscient ou alors il… »

Enquêtrice : « Et quand tu dis que tu aimes un peu le risque, c'est l'impression, toi, d'être mise en danger entre guillemets, ou est-ce que ça rejoint l'idée de te dépasser physiquement ? »
Odile : « Ben un petit peu le danger je crois. Un petit peu le danger parce que.. ben à cheval c'est pareil, quand j'ai un cheval trop, trop gentil, il me manque un peu quelque chose. C'est.. c'est envie de faire quelque chose qui est à la limite, un peu. »
Enquêtrice : « Ouais. D'accord. A la limite à la fois de tes capacités et de ce que tu connais déjà ? »
Odile : « Voilà. Oui. Oui, parce que tu vois, les copines, bon y'en a.. à part une ou deux maximum sur les 7 qu'on est, elles ont vraiment beaucoup d'appréhension. Moi j'en ai **un peu**, mais j'aime ça. »
Enquêtrice : « D'accord. Y'a une différence oui.. »
Odile : « Voilà. Alors qu'elles, ne semblent pas du tout aimer ça. Ça les met un petit peu en état de… en trop grand état d'insécurité je pense. Alors que moi, un petit peu, ça m'aide et me donne du plaisir. »

Ils s'engagent alors sur des parcours où ils se retrouvent parfois piégés par leur témérité, quand ils ne savent plus par où passer, quand ils ne trouvent pas de prise pour poursuivre un passage d'escalade… Mais piège ou non, les risques qu'ils s'autorisent à prendre sur place, la peur éprouvée parfois, semblent produire, chez les participants concernés, des souvenirs parmi les plus forts, les plus marquants et parfois les meilleurs[286] :

Enquêtrice : « Est-ce que… par exemple, de te… de faire une balade où… où t'as eu des petits moments de flip pendant la balade, est-ce que ça peut te faire, avec un peu de recul, ou en y repensant… te faire déprécier la balade ? te dire : 'elle était pas top, j'ai eu peur…' ou… ? »
Quentin : « Ah non ! au contraire… au contraire… »
Enquêtrice : « Au contraire ? »

[286] T. Elsrud (2001) souligne la propension des routards, des randonneurs au long cours (*backpackers*), à faire le récit de risques et d'aventures. Dans le même ordre idée, du moins pour illustrer cet aspect, B. Ollivier (2000) parle-t-il ainsi de ses peurs et des celles de ses amis : « Ils ont, prêt à être raconté, un florilège bien imagé d'anecdotes sur leurs anciennes expéditions, connaissent la moitié du monde mais ne rêvent que d'arpenter l'autre. Leurs peurs me renvoient à mes propres peurs. De même que tous les voyageurs, Louis et Eric ne se souviennent de leurs voyages qu'à travers les épreuves, les catastrophes, les accidents qui les ont émaillés. Comme si le voyage n'était qu'affaire de tracas et de tourment, une manière bien à lui de nous en faire voir, pour que l'on en rie mieux ensuite » (p. 28).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Quentin : « Ouais, plutôt… plutôt content de l'avoir fait, quoi… ouais. Y'a une fois, je suis resté une demi-heure bloqué… enfin, pas sur la paroi mais…à me dire 'Mais comment je vais passer ce truc, quoi !'… et en essayant par plusieurs p'tits chemins, quoi… et… au final, de trouver une prise magique, je sais pas, ça s'enchaînait tout seul, on n'avait pas besoin de forcer alors que c'était… c'était assez impressionnant quand même… c'était… Et j'étais tout seul en plus… et… Où j'étais redescendu avec des bouts de corde… j'avais dû te le dire, ça… […] C'est vraiment du n'importe quoi. Pourtant la balade, j'en ai un grand souvenir… Mais bon, c'est clair que c'était pas prudent du tout… »

C'est, du moins, de façon assez systématique qu'à ma question sur leurs souvenirs les plus ancrés ils ont répondu par des récits de choses dangereuses et/ou de peurs ressenties : des récits de marches où ils se sont égarés, de passages en forêt de nuit et, le plus souvent, des souvenirs de gros orages.

Quoiqu'il en soit, prendre des risques, y compris à travers le récit de ceux qui en prennent, est assez facilement associé à une idée de « n'importe quoi », d' « imprudence », rarement de « courage » ou d' « audace »… C'est aussi quelque chose qui peut varier en fonction des personnes avec lesquelles on marche, qui peut s'atténuer avec l'âge, etc. En effet, comme le souligne Jacques, il n'est pas rare que le marcheur hésite entre la « sécurité » et l'« audace », qu'il fasse évoluer son « goût de l'aventure ». Or, les goûts et les couleurs…

> *Enquêtrice : « Et vous parliez tout à l'heure de votre goût de l'aventure qui s'était vite… [estompé] »*
> Jacques : « Ah mais tout le monde ! vous savez, tout le monde oscille, n'est-ce pas, entre la sécurité et l'audace, entre l'isolement et la collectivité. On oscille hein ! toujours, entre l'isolement et la collectivité… entre la sécurité et l'audace, oui, oui. Alors on a un peu le goût de l'aventure, par moment, pendant un certain temps ! pendant un certain temps. »

Dans tous les cas aussi, il y a des risques avec lesquels les participants ne jouent pas en montagne, particulièrement ceux liés aux conditions météorologiques. D'accord pour quelques imprudences, pour quelques poussées d'adrénaline, des choses finalement liées à leur propension à côtoyer leurs limites physiques, leurs peurs. En revanche, les risques qu'ils ne peuvent en rien contrôler, ils ne parlent pas d'aller les chercher. Et le meilleur garde-fou contre ces risques-là, c'est d'avoir conscience de leur présence, autrement dit, de « connaître » la montagne…

6.1.3.2. Associer la prise de risques à un manque de connaissances

La connaissance de la montagne est en effet assez systématiquement reliée à la sécurité, à l'idée de ne pas prendre de risques. J'ai parlé des risques en cas de « mauvais temps ». La réponse de Maxime à ce sujet est simple, et la plupart des participants, visiteurs extérieurs comme habitants, ont exprimé la même idée : « nous, c'est la météo, on part dans de bonnes conditions et c'est tout ». En fait, il y a deux idées qui lient connaissance de la montagne et prise de risques : savoir que le risque est omniprésent et savoir (ou penser savoir) l'éviter.

L'omniprésence du risque quand on marche en montagne fait figure de leitmotiv chez certains participants. C'est une évidence pour les uns, un mérite attribué à ceux qui savent « être d'accord avec la montagne » pour les autres. Dans les deux cas, c'est l'expression d'un certain savoir qui mène à la même posture : à « risque permanent », « vigilance permanente ».

> Noël : « Ah non, non. Je cherche pas le risque. Pas le risque non. C'est pas.. c'est con écoute ! Ou peut-être, j'ai 42 ans, si j'avais 20 ans, je sais pas qu'est-ce que je ferais mais… (rires) Hein ! Mais.. non c'est pas… La montagne, elle a un risque déjà. Un risque … Bon… Le risque de la montagne il est là, même qu'elle soit facile, la balade, ou qu'elle soit difficile, le risque il est là. Un orage, je sais pas. Comme hier, hier c'était pas trop difficile, bon.. c'était un peu dur, mais pas difficile, mais l'orage il pourrait nous compliquer l'existence hier ! »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Enquêtrice : « Est-ce que vous trouvez qu'il y a des risques en montagne ?
Mathieu : « Oui ! Y a que de ça ! Il y a beaucoup de risques. En montagne, c'est comme la mer, il faut… surtout être d'accord avec elle. C'est comme la mer, c'est comme l'océan, c'est comme l'eau… Parce que le risque est permanent. Il y a un risque par la mauvaise gestion d'une sortie, pour vouloir se dépasser, vouloir faire des choses dans un inconnu qu'on ne maîtrise pas. Enfin, nous, on voit ça par rapport… Nous, les montagnards, on a une culture de la montagne : on sait qu'il y a du risque, on sait quand on descend le petit pavage qu'il y a vers la grange qu'on risque de glisser. Bon, on le sait. Ça c'est un détail minime. Mais le risque est permanent. Soit par les éboulis, soit par la glissade sur l'herbe sèche parce que ce n'est pas assez cultivé, assez pacagé, soit un caillou, soit … On peut pas dire, il y a des milliers de choses. Il faut une **vigilance permanente**. Ça c'est une vigilance que nous les montagnards on a. Et que les gens de l'extérieur n'ont pas. Ils suivent les conseils, ils suivent les dépliants touristiques, ils suivent… On ne sait pas trop quoi, mais il y a toujours un risque. Toujours. »

La seule différence entre ce que nous disent Noël et Mathieu est l'insistance du second à n'attribuer cette vigilance qu'aux seuls montagnards. Et c'est là une idée très présente, même si elle n'est pas toujours aussi explicite, chez les habitants que nous avons rencontrés à Villelongue. **Ils posent leur connaissance de la montagne comme une protection contre le(s) risque(s) qui leur serait réservée**. Ils connaissent les coins dangereux, ils ne s'aventurent pas en montagne par mauvais temps, ils savent se repérer aux ruisseaux, etc. Il ressort de leur témoignage un consensus qui rejoint ce que Mathieu appelle la « culture de la montagne »[287], une culture propre aux « gens du pays », des gens qui ne se perdraient pas quand ils sont en montagne et pour lesquels « quand on connaît, il n'y [aurait] pas de risque » :

Félix : « Ah non, non, nous on connaît le secteur de chasse, on part à pied depuis Prade pour aller jusqu'au fond d'Isaby, on revient par là, on va, non mais là on se perd pas quoi, même quand on va par ici, vers Sias et tout ça, y a aucun risque, tout ça on connaît. »

Enquêteur : « Ça vous est arrivé déjà de… [vous faire prendre par la brume] »
Simon : « ah oui, oui, oui, oui, oui. Oui, oui, oui, oui. Justement en chassant la perdrix là entre le Léviste et le pic du Yéous, y a un flanc, y a beaucoup de cailloux, et j'avais levé les perdrix, et puis bon, je faisais la remise donc, à un moment donné la brume est montée […] Bon j'allais pas me perdre, parce que je savais très bien qu'en descendant j'allais retrouver un ruisseau et sûr…. »

Enquêtrice : « Est-ce que vous pensez qu'il y a des risques ici en montagne ? »
Clara : « Non qu'est-ce que vous voulez… faut faire attention quand même, des fois c'est un peu abrupt mais bon. Faut faire attention des fois on rencontre des vipères moi je mets pantalon et chaussures et chaussettes de laine. »
Enquêtrice : « Et vous prenez des cartes ? »
Clara : « Oh non ! moi je connais là. À part les sentiers pour aller au lac d'Isaby, on peut pas se perdre. »

Sarah : « Non. Les risques non.. »
Enquêtrice : « Non ? »
Sarah : « Oh non. Y'a pas assez de… Bon, y'aurait des risques, quoi ? si on va à… par mauvais temps, de se perdre dans le brouillard, alors on pourrait glisser. Non. Là où y'a des risques c'est l'hiver, c'est sûr […] Non, je vois pas. Non, pas de risques. Et puis en montagne, l'été, non. Non, on n'y pense même pas au risque, et puis… pff ! »

Enquêteur : « Et sinon, par rapport au fait de vous perdre ou comme ça, vous parliez du brouillard tout à l'heure, c'est un truc… Vous y pensez ? Même à la prise de risque… »
Xavier : « Oui. C'est surtout bon, le… Là où on était ce matin, non, il n'y a pas de risque. Quand on connaît, il n'y a pas de risque. »

Être habitué, connaître les endroits : ces habitants soulignent ainsi, plus qu'une véritable absence de risques, leur capacité à ne pas en prendre. « Moi, ça ne me viendrait jamais à l'idée, c'est d'essayer de couper en montagne, surtout quand vous êtes en haute montagne », nous disait aussi Cyril, laissant entendre, de la même façon que ses concitoyens, que ça

[287] Voir aussi plus haut, à propos de la distinction de statut entre marcheurs chevronnés et profanes.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

pourrait venir à l'idée d' "autres" personnes, celles qui ne « sont pas du coin » (les « promeneurs »), celles qui prennent des risques, des risques inconscients.

Pourtant, les visiteurs extérieurs enquêtés sont loin d'être dans ce registre de l'inconscience. « Je pense que c'est l'inverse qui serait dangereux. C'est qu'on se rende pas compte que… oui, qu'il y a du danger », me disait Viviane (et acquiesçaient Thomas et Romain) à propos de la montagne en général. Comme les habitants, les visiteurs extérieurs ont leurs peurs et font avec, j'ai l'ai montré plus haut. Mais contrairement aux habitants, les visiteurs extérieurs n'associent pas la (non) prise de risques à une connaissance des lieux, mais à une (re)connaissance d'eux-mêmes, de ceux avec qui ils marchent, de ceux qu'ils croisent sur les chemins, autrement dit des capacités et compétences en présence. Et, contrairement aux habitants, les visiteurs extérieurs ne s'affranchissent jamais des risques. Ils font en sorte de les limiter ou des les « contrôler » :

> *Enquêtrice : « On avait aussi discuté de l'éventualité de partir seul en montagne.. et là c'était toi qui m'avais dit que, en général, même si tu recherchais pas forcément des gens, des fois ça donnait une sensation de sécurité… ou tu préférais en tout cas savoir que tu es sur des sentiers… »*
> Viviane : « Oh ben oui, hein ! Toute seule, toute seule, ça m'est arrivé de temps en temps, y'a un moment, parce que j'avais le cafard et que j'avais pas envie de rester chez moi, de partir, mais là tu choisi justement les chemins où y'a du monde, quoi. »
> *Enquêtrice : « Où y'a du monde, oui ? »*
> Viviane : « Oui. Mais c'est pour une question de sécurité, hein ! C'est pas une question de dire 'je vais aller me coller à un groupe'. C'est simplement le fait de se dire 'bon, je marche, mais si jamais j'ai un pépin, n'importe quoi, j'ai quelqu'un quoi'. »
>
> Noël : « Bon, je prends pas de risques… je prends quelques risques, mais c'est des risques contrôlés, peut-être, hein. Bon, c'est des risques que je peux contrôler. Bon, je sais descendre dans la montagne sans sentier. Bon, je prends le pied, je.. sais mettre le pied, j'ai mon bâton, bon je peux le faire, je sais le faire, mais je prends pas de risques que je peux pas contrôler. Non. Ou, si je le prends c'est parce que je vais avec quelqu'un qui peut… m'en sortir de ce problème, hein ! parce qu'il connaît très bien.. il connaît très bien le sentier, il connaît très bien le chemin… même, il me dit : 'y'a pas de chemin ! mais je sais par où on peut passer'. Bon et ben, on le fait, c'est un risque contrôlé. »
> *Enquêtrice : « Oui. Par quelqu'un d'autre. »*
> Noël : « Oui, mais avec quelqu'un, oui. »

Finalement, à travers cette question de la prise de risques chez les marcheurs en montagne, on retrouve des limites déjà sollicitées dans les rites d'initiation précédents : la familiarité, les compétences et connaissances de la montagne, en particulier. Mais on retrouve aussi un jeu de regard particulier entre les visiteurs extérieurs et les habitants, issu d'un **décalage dans l'explicitation de leur rapport à la prise de risques**. Pour les premiers, la marche en montagne et les risques vont de pair. En avoir conscience, c'est déjà les contrôler en partie et limiter le danger (qu'ils en cherchent un peu ou non). Les habitants, à l'inverse, évoquent pour la plupart un risque pour les "autres", les promeneurs, les visiteurs extérieurs. Leur connaissance de la montagne est, selon eux, le meilleur rempart contre les risques. En comparant leurs récits, on se rend compte que, finalement, **chacun voit dans l'autre celui qui prend le plus de risques, celui qui se met en danger : l'inconscient, pas le courageux**.

Mais chez les uns comme chez les autres, c'est aussi une autre idée qui émerge : si la possibilité de dépasser sa ou ses peur(s) est propre à chacun, **tous les risques ne sont pas bons à prendre, pour tous**. Il y a des choses que l'on peut faire, d'autres non, comme si les premières étaient raisonnables, voire valorisantes, et que les dernières (couper en haute montagne et partir dans de mauvaises conditions météo, particulièrement) n'étaient pas dignes d'un marcheur en montagne. Ceux qui restent en deçà de la prise de risques sont, selon les cas et de leur propre point de vue, raisonnables ou timorés. Raisonnables quand ils considèrent qu'il y a des choses qui ne se font pas et que, d'ailleurs, il ne leur « viendrait pas à l'idée de

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

les faire ». Timorés quand ils posent le fait de ne pas prendre de risques comme une conséquence de leur(s) peur(s) et de fait une limite à leur expérience. Ceux qui prennent des risques se voient tantôt courageux, quand la prise de risques est une valorisation d'eux-mêmes (une expression de leur "sens de l'aventure"[288]), tantôt inconscients, quand ils racontent une "mauvaise aventure", quand ils n'en ont rien retiré que de la peur. Dans tous les cas, ces risques, ils les prennent tout seuls ou avec des personnes qui sont dans un rapport au risque similaire.

6.1.4. Être chez soi et/ou être étranger

Les visiteurs extérieurs enquêtés sont nombreux à exprimer des sentiments assez forts dans leur attachement aux Pyrénées et qui semblent parfois paradoxaux, quand ils allient à la fois l'idée d'y être étranger et d'y être chez soi. Les façons de décliner ces deux sentiments, leur distinction et leur coexistence, sont multiples. C'est là qu'interviennent particulièrement les oppositions dont j'ai parlé en introduisant les rites d'institution, où il est question de ce que l'on voudrait être et/ou de ce que l'on pense être (pour les autres) :

> Quentin : « Ben, j'aimerais bien me sentir familier mais j'sais pas encore… touriste, ouais, forcément quoi… forcément… Après, j'sais pas quand j'y vais, des fois je me sens un peu… en terrain connu quoi, un peu comme chez moi, des fois… Alors je suis un touriste étranger (rires)… Ouais, dans les faits, je fais pas partie de…des gens qui vivent là bas, quoi… c'est clair… […] [Les locaux] je pense qu'ils me perçoivent quand même comme un… comme quelqu'un d'étranger. »

J'ai souligné que des visiteurs extérieurs insistaient sur l'idée d'être marcheurs-visiteurs et non touristes. Ce refus du statut de touriste, on le retrouve aussi dans l'expression d'une volonté d' « être chez soi » dans les Pyrénées ou, quelques fois, dans un lieu particulier des Pyrénées (pour les résidents secondaires). Le sentiment d'être « chez soi » – puisqu'il s'agit d'un statut qui découle plus d'un ressenti que d'un passage effectivement institué –, tel qu'il ressort des récits, provient de plusieurs caractéristiques du rapport sensible des personnes aux Pyrénées : une proximité du cadre de vie quotidien, une grande fréquence des visites, une connaissance de personnes qui vivent là-bas, voire une expérience de vie en montagne. Finalement, les marcheurs peuvent à la fois venir d'ailleurs (et se distinguer en cela des "vrais" habitants, par exemple des Lescunois, pour Fabienne) et être chez eux :

> Bénédicte : « En fait on est pas des vrais **touristes** des Pyrénées, on est un peu des voisins qui.. rendons souvent visite, donc.. […] ni pyrénéens… ni pyrénéistes (rires). On est des… ben comme y'en a qui vont à la plage le dimanche, nous on va à la montagne. »
> [entretien suivant]
> Bénédicte : « Mais c'est vrai, le statut que j'ai, des fois je ressens ça, peut-être par rapport à des gens qu'on croise, c'est d'être randonneur… mais chez moi… Je suis chez moi, dans les Pyrénées.. j'y suis pas en touriste… Alors qu'on y habite pas. Et c'est pas parce que j'y ai une résidence secondaire maintenant hein !.. je me suis toujours sentie comme ça… Je suis randonneur, mais chez moi. »
>
> Camille : « Moi je me considère pas comme touriste, parce que je me considère comme touriste quand je vais à un endroit... enfin que je connais pas et où je me sens étrangère en fait. C'est vraiment un sentiment… et c'est bizarre parce que bon, Lescun, y'a peut-être pas trop de raisons a priori mais moi je m'y sens vraiment chez moi et d'autant plus… bon le fait de connaître des

[288] (Gyimothy S. et Mykletun R. J., 2004 ; Weber K., 2001). Pour une définition de l'aventure, particulièrement à travers des pratiques de "grand-air", on peut se reporter à l'article de K. Weber (2001) sur la perception de ce qui constitue une l'aventure pour ceux qui la vivent. L'auteur souligne que les définitions académiques de l'aventure varient d'un chercheur à l'autre. Pour certains, il s'agit d'un jeu entre compétences et prise de risques ; pour d'autres, c'est plutôt la recherche de perspicacité et de connaissances qui fonde l'idée d'aventure. Elle s'écarte quant à elle de ces définitions pour souligner l'importance de la personnalité et des expériences passées des personnes dans leur perception de l'aventure et pour aboutir à sa définition du tourisme d'aventure, comme un jeu entre une recherche de risques et de dangers et une quête de connaissances.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

gens, genre l'épicier et tout, qui te reconnaît au bout d'un moment etc., ce qui fait qu'on n'a pas… j'ai **pas** l'impression d'être.. d'être une touriste. »

Fabienne : « Oui, j'ai une image particulière parce que comme on y a habité un an, c'est un .. c'est chez moi ! J'ai pas beaucoup de chez-moi. J'ai deux chez-moi, dont Lescun. Donc c'est chez-moi, et les gens je les connais. Pas tous hein ! mais je connais maintenant le noyau de population des vieux un petit peu. Alors que c'est très difficile de les connaître normalement. Y'en a pas beaucoup… mais, nous on est un p… On n'est pas, quand même **des** Lescunois, hein, on n'oserait pas le dire. […] Oui. Ici c'est chez nous quand même, hein ! d'abord on a quand même pas mal travaillé dans la maison et puis y'a vraiment.. c'est ici qu'on a.. y'a.. toutes les choses qu'on aime on les a mises là. Donc.. Y'en a plein aussi à Bordeaux, hein, des choses qu'on aime ! mais… ici, y'a pas une chose qu'on a mis là par hasard. »

Le cas des résidents secondaires, logiquement très présents ici, peut révéler un fort décalage entre leur sentiment d'être chez eux – parce qu'ils possèdent une maison dans le village – et ce que, d'après eux, pensent les habitants. Ils parviennent ainsi à se considérer à la fois étranger et chez eux… résidents secondaires, finalement :

Emma : « Parce que moi je me sens vraiment une étrangère à Lescun. Par rapport aux habitants. Moi-même, je me sens de là, parce que.. enfin j'ai l'impression que j'appartiens très bien à l'endroit parce que… on a la maison depuis très longtemps et on y va depuis très longtemps et on y a habité un an et demi. Mais… pour les gens, je pense que je suis pas… je suis une étrangère.. Je suis une touriste, une… je suis ce qu'on appelle une résidence secondaire.. Voilà ! Et ils ont raison, parce que c'est une résidence secondaire. »

Noël : « Oui. même qu'il soit à Hecho, même qu'il soit à Sabiñanigo, je suis déjà un habitant des Pyrénées… Bon, avec deux maisons. C'est tout (rires) ! Une maison ici et une maison à Sabiñanigo, mais… mais un habitant quand même. […] Les natifs hein, ils vont **jamais** me voir comme un habitant non. On va être toujours les touristes. Ouais […] Tu seras toujours un étranger, gens de l'extérieur ou.. tu peux appeler comme tu veux. Ça c'est très, très, très difficile. Tu peux être intégré, il peut te connaître tout le monde, mais, mais.. tu es toujours celui de Saragosse ou celui de.. Ça c'est difficile hein ! »

Tous les visiteurs extérieurs rencontrés n'expriment pas, cependant, cette volonté et/ou sensation d'être chez eux quand ils sont dans les Pyrénées. Ils se disent familiers des lieux parce que, habitués à revenir aux mêmes endroits, ils prennent plaisir « à ressasser toujours les mêmes noms, les mêmes pics » (Quentin) et commencent à bien connaître certains coins :

Inès : « Ah oui ! Ça c'est sûr. Et de se dire : 'On est passé là, on est passé..' Là aussi on revit en imagination des coins, des.. Et je pense que c'est pour ça qu'on va toujours dans les Pyrénées, parce qu'on commence à connaître des coins. Ça nous est familier, et que les Alpes c'est très beau aussi, c'est beaucoup plus grandiose, t'as des glaciers extraordinaires, t'as des… et.. des choses que tu verras pas dans les Pyrénées, mais ! pff ! les noms… nous sont inconnus. […] Oui. oui, je pense… que ça rassure. Que c'est comme des amis qu'on va retrouver. […] Ni touriste, ni étrangère, ni visiteuse… je suis une randonneuse.. une randonneuse. »

Ils ne se sentent « pas étrangers » et/ou aspirent à l'être de moins en moins, vis-à-vis des « autochtones » :

Gaëlle : « Dans les Pyrénées je suis pas étrangère, je suis de moins en moins étrangère (rires).. Je sais pas si… si les autochtones ils seraient d'accord.. (rires) comment ils me jugent… De moins en moins étrangère. J'ai l'impression d'y retrouver des racines. Mais c'est vrai ça, hein ! Je.. oui… »

Quentin : « Alors, moi, qui viens de Bordeaux, qui vais un week-end sur… 3. Ouais, je pense qu'ils me perçoivent quand même comme un… comme quelqu'un d'étranger. Mais après, quand on en vient à discuter des fois, j'sais pas, avec des… des pêcheurs que je croise… qui… quand ils me voient arriver avec mon apparence de touriste… ils me considèrent **vraiment** comme un étranger. Quand on discute et… qu'ils voient, quand même, que je connais quelques trucs, quelques passages secrets, machin, quelques… p'tits codes… après, ouais, je pense qu'ils me… Leur regard change un tout petit peu, quand même… et c'est plutôt gratifiant… »

Ce souci de paraître familier ou « de moins en moins étranger » face aux habitants peut paraître décalé quand on se rend compte que, parmi ceux – les habitants – que nous avons rencontrés à Villelongue, quelques-uns ne se sentent ni se disent « du coin »… Être domicilié

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

quelque part n'empêche pas de s'y sentir étranger et d'y être considéré comme tel, au même titre, par exemple, que les Bordelais (les « Doryphores »). Mais cette distance par rapport aux "vrais" locaux n'empêchent pas non plus de profiter de la montagne et de ses ressources :

> Le mari de Clara : « J'ai dit à la demoiselle qu'on avait le droit à l'appellation de Doryphores en tant que Bordelais[289]. »
> Clara : « Oui, oui, oui, oui, des Doryphores, des envahisseurs en quelque sorte… non mais c'est vrai que Villelongue est un village qui en fait, y avait l'usine à Pierrefitte et en fait cette usine ne tourne presque plus mais il y avait beaucoup de gens qui travaillaient à l'usine, alors beaucoup, disons qu'il y a eu un changement de mentalité. »
>
> Laurent : « On est, on est toujours **l'estranger** au pays, même si ça fait trente ans qu'on est dans le pays. […] »
> *Enquêteur : « Etranger, on vous le dit 'étranger' ? »*
> Laurent : « Ah moi ! on me l'a dit souvent, oui, oh ! plus d'une fois. Du reste, je leur dis : 'j'suis toujours l'étranger mais je vous enquiquine' pour pas dire autre chose. Ça m'empêche pas disons de, d'aller cueillir mes cèpes, d'aller à la chasse et ainsi de suite, et d'aller à la pêche. »

Les "vrais" locaux, ceux, du moins, présentés comme tels, ont quelque chose en plus que tous les autres, c'est le fait d'être nés ici (et pas à côté, même à quelques kilomètres). Ce sont les « natifs », quand tous les autres sont des « étrangers » ; et c'est ce qui, d'après certains, explique un attachement à « leur coin » – leur lieu de naissance (un village, un hameau) – inaccessible aux autres :

> Noël : « Ici, ils sont très fermés pour ça. Même les gens qui habitent ici et qui sont pas d'ici… ils vont pas arriver jamais à être un natif quoi. Bien sûr, un natif, c'est celui qui est né ici… si tu es pas né ici, si tu es pas né ici dans le petit village, tu seras jamais un natif. Tu seras toujours un étranger, gens de l'extérieur ou.. tu peux appeler comme tu veux. »
>
> Romain : « Mais on peut pas avoir l'attachement des gens qui y sont nés, là-bas. »
> Viviane : « Ah non ! »
> Romain : « Y'en a qui sont nés dans des coins encore plus moches et plus… inhospitaliers que ça.. ils ne quitteront pas leur coin. Pourquoi ? parce que **eux** vraiment ils sont attachés. »
> Viviane : « Et y'a l'expression 'il faut y être né'. Mais c'est ça hein ! »
> Romain : « Oui. Nous on n'y est pas attaché à ça. »

Des natifs qui apparaissent finalement comme une "référence", comme ceux qui ont la légitimité de dire qui est étranger, qui est résident secondaire et qui est, comme eux, habitant de souche. Finalement, être étranger ou chez soi est une question de lieu d'origine, de naissance. Se sentir étranger ou se sentir chez soi apparaît comme quelque chose qui relève à la fois de la familiarité et d'un regard posé par les autres sur soi.

Conclusion.

Au terme de ce point, il apparaît que les rites qui instituent les participants en marcheurs-visiteurs en montagne, parfois chevronnés, parfois inconscients, parfois courageux, parfois chez eux, etc., sont nombreux et variés. Il y a celui, commun à tous, qui consiste à dépasser la "portion initiatique" du parcours : à passer la limite de la « foule » et, souvent aussi, de la forêt, autrement dit à aller au delà des personnes qui ne leur "ressemblent" pas. C'est celui qui délimite le groupe social des marcheurs-visiteurs, celui qui rassemblent tous les participants. Il y a d'autres rites, que certains subiront (y compris en dépassant leurs propres limites), d'autres non, parce qu'ils ne sont pas intéressés ou parce qu'ils n'en ont pas les compétences : gravir… ou du moins « faire un 3000 », faire la traversée en une fois, prendre des risques, etc. Ceux-là délimitent des sous-groupes de

[289] Clara, née dans un village à côté de Villelongue, a fait tout sa carrière à Bordeaux et y possède encore une résidence secondaire. Sa résidence principale est à Villelongue.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

marcheurs-visiteurs organisés autour de couples d'oppositions, des sous-groupes qui permettent à certains de se distinguer à l'intérieur de leur propre groupe social sans en être écarté, en faisant (ou en pensant faire) plus que d'autres ou différemment, pour « ne pas voir dans le regard des autres » (Clément) ce qu'ils sont venus chercher.

Cette nécessité de se distinguer conduit parfois à une fluctuation de statuts[290], voire à une certaine confusion. Ainsi, Clément ne se dit pas touriste, mais dit aussi qu'il est « un touriste qu'aime pas les autres touristes […] et puis.. donc je préfère quand y'a personne. Je recherche ça aussi, ici [à Lescun] »… **En fait, pour tous, la question de leur(s) statut(s) est avant tout un jeu de regards**, entre celui qu'ils posent sur eux et sur les autres, celui que d'autres posent sur eux et sur d'autres. Tout est question de points de vue et de symboles. En outre, ce jeu de regards met en avant l'importance d'un critère, celui du lieu de naissance, et d'une distinction, celle des habitants (des locaux) et des visiteurs extérieurs. Il semblerait, en effet, que "ceux qui ne sont pas nés ici" ou, plus largement "ceux qui ne sont pas d'ici", des Pyrénées, de ce village, de ce coin, cherchent à substituer ce "défaut" de naissance en instituant d'autres critères, d'autres statuts. Le lieu de naissance est un critère inaliénable que les visiteurs extérieurs tendraient à compenser en instaurant des codes qui, par le biais de rites (celui qui les distinguent des « touristes » particulièrement), les institueraient aussi en "initiés" de la montagne, mais des "initiés" d'une autre sorte que les "natifs". La création du groupe social des marcheurs-visiteurs – et la variabilité des critères à l'intérieur de ce groupe – répondrait en fait à ce besoin de substitution, une réponse d'autant plus efficace que, en termes de construction d'expérience de l'espace, elle parvient à brouiller la séparation entre habitants-visiteurs et visiteurs extérieurs.

6.2. Des rites de renforcement : renforcer des liens préexistants à l'intérieur du groupe de marche

À l'analyse du matériau recueilli, l'idée d'un groupe de marche, de sa composition et des liens qui se tissent entre les personnes, est apparue de plus en plus présente… pour finir omniprésente. Comme je l'ai montré à travers la dimension sociale de l'expérience des marcheurs, marcher en montagne, c'est à la fois marcher ensemble et rester "entre soi". À l'intérieur d'un groupe de marche, une sociabilité se construit sur des interactions variées mais basées sur trois principes seulement : ne pas marcher seul (sauf conditions exceptionnelles), être en nombre limité et ne pas partir avec "n'importe qui". En club, par agence, en privé ou de façon virtuelle, l'idée du groupe de marche, c'est celle de la « bonne compagnie » adaptée au « partage ». La marche en montagne apparaît ainsi comme un "rite de renforcement" de liens entre des personnes qui ont choisi d'être ensemble, qui savent pourquoi elles sont là et avec qui elles sont. J'ai choisi, pour illustrer cet aspect, de me concentrer sur trois phénomènes qui relèvent de rites parfois collectifs, partagés au même moment par les personnes du groupe de marche, parfois plus individuels. Le premier est la façon dont la marche en montagne apparaît comme une occasion, voire l'occasion, pour un groupe de vivre, pour des personnes déjà liées (c'est-à-dire liées ailleurs et avant) de se retrouver. Le deuxième est centré sur le rôle et les responsabilités de chacun, particulièrement

[290] Particulièrement illustrée par Damien (touriste ou pas touriste) et Jacques (audacieux ou non).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

autour des rites de préparation des sorties. Le troisième est beaucoup plus ciblé puisqu'il est centré sur la réunion du groupe de marche autour d'un ensemble de rituels, autour de la nourriture.

6.2.1. Une occasion privilégiée de se retrouver ensemble

Dire que l'on part et partir marcher avec des amis, des parents, cousins, son époux, sa copine… est une chose ; toujours partir dans ces conditions en est une autre. Or, chez les participants, il existe une immuabilité du groupe (ou de plusieurs groupes), de sa composition, qui sous-tend l'existence de liens forts et/ou renforcés par la marche en montagne.

Marcher en groupe, c'est ne pas être seul(e), c'est être « ensemble » (même si ça n'impose pas d'être exactement au même endroit au même moment). On peut avancer un peu, puis attendre les autres : le principal c'est que le groupe soit « homogène », comme me le disait Viviane, qu'il soit « uni ». Le partage entre personnes du groupe peut alors prendre plusieurs formes, plus ou moins ciblées. C'est, par exemple, le partage de connaissances. Il peut s'agir de connaissances "savantes" (en termes de flore, faune, géologie, histoire, caractéristiques de la vie locale etc.). Ce sont aussi des connaissances plus techniques, pour apprendre à descendre sur certaines surfaces, ou s'aider « des pieds et des mains » pour progresser. C'est parfois aussi le partage d'une beauté de la montagne : emmener les autres voir du beau, celui que l'on a déjà repéré. Le partage de sensations, d'émotions, de jeux,… Bref, c'est partager en groupe : avec des amis, son ou sa conjointe, ses enfants, ses frères et sœurs, ses parents, etc.

Aller marcher en club pour Viviane, Romain et Thomas, par exemple, signifie d'abord retrouver des amis, les quelques « fidèles » de chaque groupe, puis marcher en montagne :

> Romain : « Mais moi je ne sors pas le jeudi pour… je pense que physiquement je peux le faire.. et… mais c'est uniquement par amitié avec les gens avec qui je sors le lundi. […] Ah oui ! je reste le lundi à cause de ça. Autrement moi je viendrais le jeudi hein ! »
> Thomas : « Oui, c'est difficile de quitter son groupe (rires) »
> *Enquêtrice : « Oui c'est ça ? »*
> Viviane : « Chacun est fidèle à son groupe. »

Romain a même trouvé dans la marche en club la possibilité de reconstituer un réseau d'amitié "perdu" lorsqu'il a pris sa retraite (« On s'est refait un tissu d'amitié. On a perdu ceux du travail ») ; une amitié à laquelle il tient plus que le niveau du groupe dans lequel il marche. Quand un groupe se réunit le matin, sur le parking près du club, avant de rejoindre le point de départ du parcours, c'est déjà la sortie qui commence : les discussions qui démarrent, les nouvelles qui s'échangent. Cela se poursuit dans le véhicule qui les emmène sur place, sur le chemin, jusqu'au moment où, finalement, une fois rentrés, chacun repart de son côté. Les gens se connaissent et, une fois par semaine, passent la journée ensemble, à faire la même chose : marcher en montagne. Il s'agit là d'une façon de marcher qu'ils ont choisie, qu'ils aiment, mais qui, d' « activité physique », est devenue « compagnonnage »[291].

On retrouve cette même importance de l'amitié et du compagnonnage à travers le groupe de marche d'Odile. Les séjours qu'ils font ensemble, leurs marches en montagne (dans les Alpes comme dans les Pyrénées), l'ont conduite à une forme de dépendance et, là encore, non pas physique, mais vis-à-vis des gens :

> *Enquêtrice : « Donc c'est vraiment la randonnée pour le tout quoi. Pour le groupe, pour tout ce qu'il peut y avoir.. ? »*

[291] Je l'ai expliqué dans le chapitre 5 (5.3. Le "temps des marches").

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Odile: « Ouais. Oui, parce que quand il y a longtemps que je ne randonne pas avec mon groupe pédestre, ben il me manque ! »
> *Enquêtrice : « Oui ? »*
> Odile: « Ah oui, oui. »
> *Enquêtrice : « Donc les gens. Là, c'est les gens ? »*
> Odile: « Oui, les gens ont beaucoup d'importance aussi oui. »

Quant à Hervé, Héloïse, Jacques, Inès, Gaëlle et Gilles, leurs séjours de marche dans les Pyrénées sont les seules occasions qu'ils ont de se retrouver ensemble, les seules, par ailleurs, où, comme le dit du moins Gaëlle, ils sont certains d'être tous les six sur la même longueur d'onde :

> Gaëlle : « Alors nous sommes devenus un groupe, alors c'est très amical, mais c'est vrai que là, je suis en train de préparer le programme, il faut qu'il y ait tous les jours une randonnée. Parce que je sais pas si on arriverait à avoir un **autre** lien que ça. Enfin, si, on en a d'autres, mais, pas tout le monde. Pas tout le monde. »

Le groupe de marche ne fonctionne pas sur l'amitié uniquement : des liens de parenté sont aussi renforcés[292]. La famille, par exemple, est très présente, particulièrement quand la marche en montagne peut être associée à des réunions familiales, dans un lieu et avec des personnes aimés[293]. Je pense en particulier à Fabienne, Emma, Damien, Clément (et le reste de la famille) pour qui Lescun a toujours été le lieu de rassemblement familial par excellence. Ils s'y sentent chez eux, mais un chez eux marqué par la famille, une famille identifiée en tant que telle dans le village :

> Emma : « Et on a beaucoup de famille qui vient nous voir, et de copains qui viennent nous voir. Et les gens en général, non, ils sont là-bas [à Lescun] en famille. Mais ils amènent pas trop de copains. Ils ont pas les copains, quand ils y sont, c'est vraiment quand ils sont en famille, y'a pas…. Et nous on a toujours été comme ça.. surtout qu'on est très proche de notre famille, donc finalement… les oncles et tantes, tout ça, ils viennent souvent. Et du coup on finit par faire un groupe un petit peu… entre **nous**, qui n'est pas finalement, qui n'est pas mélangeable avec les autres, parce qu'on devient trop… Si c'est une ou deux personnes de notre famille qui se mélangent avec eux, ça va. Mais un grand groupe, familial en plus, donc qui a les mêmes blagues, les mêmes.. enfin ! ça se mélange pas avec un autre groupe comme ça. »

Et quand ils vont marcher, c'est avec ceux qui sont « venus les voir » : le groupe des marches en montagne, c'est le plus souvent la famille. Emma parle des marches « avec les cousins », avec ou « sans les parents » ; Fabienne évoque des rituels typiquement familiaux (j'y reviendrai, avec le pique-nique), raconte surtout des souvenirs en famille[294], avec ses enfants notamment. Une importance de la cellule familiale qui n'est pas contredite par Damien, Clément et Camille, bien au contraire :

> Camille : « Et puis sinon, au niveau des effectifs, ben y'a un effet boule de neige… évident, qui fait que quand, ben y'a le frère qui vient, et ben du coup y'a la sœur, du coup y'a le cousin et c'est comme ça qu'on se retrouve… Et ça part pas forcément au départ avec la volonté de partir à… à 10. »

Un groupe de marche dont la cohésion dépasse le seul lieu de leur résidence secondaire : marcher en famille, en montagne, c'est aussi marcher ailleurs qu'à Lescun. À moins que ce ne soit que marcher en montagne, ailleurs qu'à Lescun, c'est aussi marcher en famille…

> Clément : « Ça a arrivé, y'a 10 ans à peu près, qu'on fasse avec la famille un tour dans le Pays Basque… de 4 ou 5 jours avec.. Donc on dormait dans les hôtels. Un petit voyage dans le Pays Basque en fait. Là c'était pas basé à Lescun. »

---

[292] J'entends par « liens de parenté » à la fois des « liens de filiation (parents / enfants), de germanité (frères / sœurs) ou d'alliance (mari / femme) » (Ferréol G., 1995 : 195).

[293] On retrouve là un phénomène mis en évidence par J. Cloraec et M. de la Soudière (1992) à propos des membres d'une famille qui se retrouvent dans une « maison qu'ils aiment bien » : une famille pour qui « le lieu prime sur la région, le lien social sur l'environnement » (p. 101).

[294] Fabienne : « Et j'ai filmé Damien, son cousin Victor, mon frère et ma belle-sœur qui déboulaient le pierrier. Et ma belle-sœur est tombée, et j'ai filmé toute la chute ! »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Fabienne : « Oh oui ! j'ai un très bon souvenir par exemple dans le Néouvielle. On était… j'avais emmené les enfants. Alors c'était Clément, Damien.. donc des adolescents quoi, hein ! Entre, on va dire, 18.. 18, oui, 18 ans et.. entre 15 et 18 ans. Un petit groupe et on est allé… Il a fait très beau, on est parti 3 jours, et… dans les lacs, on était dans les lacs et les gosses se baignaient. On s'est baigné dans **tous** les lacs ! et alors le plus… un des soirs y'avait Damien qui préparait son examen d'entrée au conservatoire de Bordeaux et donc il avait sa flûte. Et alors comme ça, tous les soirs il sortait sa flûte et il jouait son morceau de flûte. Alors c'était… Y'avait le coucher de soleil, les lacs, là et il jouait de la flûte.. c'était quand même assez étonnant. Ça, ça reste un souvenir un peu surprenant. »

L'importance des liens de parenté, comme d'amitié, on la retrouve aussi chez Bénédicte et Bruno. J'ai déjà parlé de leur plaisir à partager leur bonheur à marcher en montagne avec leurs enfants et, surtout, leurs petits-enfants. Et parmi les rituels qui soudent les liens de leur groupe de marche, les mots sonnent parfois comme l'écho du bonheur qu'ils ont à être ensemble :

> Bénédicte : « Ils [sa sœur et son beau-frère] sont enthousiastes de tout, donc c'est un plaisir de les amener… Mais… »
> Bruno : « 'Qui mieux que nous ?' ... »
> Bénédicte : « (rires)… 'Qui mieux que nous ?' disent-ils. C'est… Oui, ça c'est une phrase souvent, pour résumer le bonheur, là… Les copines elles disent… la fameuse phrase, là… »
> Bruno : « Ça devient un lieu commun… »
> Bénédicte : « C'est quoi déjà ? »
> Bruno : « Euh… 'Elle est pas belle la vie ?' »
> Bénédicte : « 'Elle est pas belle la vie ?' Et mon beau-frère, lui, il dit : 'Qui mieux que nous ?' (rires) »
> *Enquêtrice : « 'Qui mieux que nous ?'… ? »*
> Bénédicte : « 'Qui mieux que nous ?', c'est un peu pied-noir ça. Qui est mieux que nous de ce monde... »
> Bruno : « … en ce moment… »
> Bénédicte : « 'Qui mieux que nous ?', dit-il… (rires). »

Parfois, et à l'inverse, parce que les liens établis tombent parfois dans les non-dits, c'est l'enquête qui a amené les participants à prendre conscience de choses auxquelles ils ne pensaient pas. Ainsi, au terme de notre troisième rencontre, Hervé et Héloïse parlent-ils de nos discussions comme d'une occasion d'exprimer des sous-entendus sur leurs goûts partagés :

> Hervé : « On s'aperçoit, on vit sur des sous-entendus finalement… (rires) C'est marrant !… non mais c'est vrai sur… sur ce qu'on partage, sur les goûts, sur ce qui nous plait… on n'a pas forcément… tout exprimé. C'est des sous-entendus… (rires) »
> Héloïse : « Oui, c'est vrai… non mais c'est bien, c'est très positif… »
> *Enquêtrice : « Ah ! c'est bien alors… (rires)… »*
> Héloïse : « Si, c'est… c'est… une expérience, en fait, qui s'était jamais produite… ni pour toi… Depuis le temps que tu marches, ça aurait pu arriver… »
> Hervé : « Ah non ! Non, j'ai jamais eu l'occasion de participer à une enquête comme ça, non… »

6.2.2. Avoir un rôle et savoir le jouer

À l'intérieur d'un groupe de marche, chacun se connaît, donc, et connaît le rôle qui lui est attribué. J'ai plusieurs fois souligné l'idée d'une homogénéité des personnes. Mais homogène ne signifie pas identique, d'autant plus quand il faut que quelqu'un s'attache à la préparation, d'autant plus quand cette tâche ne se partage pas facilement. Il est donc, dans chaque groupe, possible d'identifier ceux qui prennent les décisions et qui, de façon générale, organisent les sorties. En outre, quel que soit le rôle de chacun, les participants insistent sur un impératif à la cohésion du groupe : que chacun prenne et assume, au mieux, ses responsabilités.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

6.2.2.1. Le décideur, c'est celui ou celle qui prépare et qui mène

La préparation, c'est toute une technique et, au récit des participants qui préparent, toujours un peu la même. On repère un trajet, sur un guide, sur Internet, dans une revue ou, pourquoi pas, à la télévision et on le reporte ensuite sur la carte, pour mieux évaluer les dénivelées, les difficultés, les zones de forêts, les points de vue, etc., etc. Même les guides (repérés par le nom de leur auteur) ou documents divers reviennent d'une personne à l'autre : Guides Audoubert, Guides Ollivier, Guides Véron, Guides Angulo, parfois Pyrénées Magazine et l'indispensable carte IGN au 1/25000 (la Top 25) ou au 1/50000. Ceux qui préparent parviennent ainsi à une connaissance assez minutieuse des divers (topo)guides, des avantages de l'un, des inconvénients de l'autre. Ceux qui préparent, ce sont ceux qui décident de l'endroit où ils iront marcher, eux et leur groupe de marche, arguments cartographiques, descriptifs, contes et légendes, etc., à l'appui.

Il existe un certain nombre de conduites qui fondent la préparation des sorties en rite. Les personnes concernées ont recours à un certain nombre d'objets concrets (qui varient de l'une à l'autre) autour desquels s'organise cette préparation. Tous ont en commun la carte. Guides, dépliants et autres ressources sont propres à chacun et plus ou moins nombreux selon les cas. Cette préparation se fait chez soi ou, du moins, là où tous les documents nécessaires sont disponibles, une fois la décision prise de partir, une fois, aussi, le groupe de marche constitué. Ceux qui préparent se plongent littéralement dans leurs documents, choisissent d'abord une vallée, puis sélectionnent ou construisent un parcours selon la composition du groupe (dénivelée), selon la saison (limite d'enneigement), etc. Quand ils partent à la journée, ils s'assurent des bonnes conditions météorologiques, quand ils prévoient un séjour, ils prévoient aussi des solutions de repli en cas de « mauvais temps ». La question du parcours réglée, ils se chargent alors de préparer les objets, là encore bien concrets, qu'ils emmèneront avec eux, sur place.

J'ai choisi quelques extraits qui illustrent bien l'attention que chacun porte à la préparation. Des extraits longs[295], qui reflètent la précision avec laquelle Bruno et Bénédicte, Gaëlle ou encore Hervé préparent, la précision des choix qu'ils opèrent. Un extrait plus court pour Quentin qui, comme il le dit lui-même, part souvent un peu « à l'arrachée », parce qu'il fait beau, parce qu'il en a envie.

La préparation chez Bruno et Bénédicte : les cartes pour lui, les guides et la littérature pour elle… Les guides Audoubert, pas les Pyrénées Magazine

> *Enquêtrice : « Et est-ce que vous.. quand vous préparez, si vous préparez, vos randonnées, vous vous appuyez sur des documents particuliers ? Comment est-ce que vous préparez ? »*
> Bruno : « On n'a pas toujours la même approche.. »
> Bénédicte : « Moi j'aime beaucoup **rêver** à l'avance. Alors j'ai plein de bouquins. Je fais des photocopies, des petites fiches. Déjà les préparer, les découper, les mettre.. des petites fiches où y'a les itinéraires, je pourrai vous montrer si vous voulez… »
> *Enquêtrice : « Je veux bien, oui. »*
> Bénédicte : « Et, bon c'est assez bien indiqué. Ils mettent le dénivelé, ils mettent les horaires, ils mettent le tracé. Et c'est vrai que ça permet de rêver à l'avance, un petit peu, de ce qu'on va voir. Et d'ailleurs, après, ces fiches je me les mets autour du cou, avec la boussole et le trajet (rires). Pendant le trajet y'a ça.. »
> Bruno : « .. et moi j'ai la carte.. »
> Bénédicte : « Y'a le descriptif. Et lui, il a une approche différente, il fait à la carte. »
> Bruno : « La fiche, mais il me faut la carte ! »
> *Enquêtrice : « La carte au 1/25 ? »*
> Bénédicte : « Voilà. Au 1/25000. »

[295] Ces extraits ne sont tirés que du premier entretien que nous avons eu ensemble.

Bruno : « La carte de rando. Moi si j'ai pas les moyens de prendre.. c'est les cartes de randos qui.. Mais c'est une échelle un peu limite [part chercher ses cartes]… »
Bénédicte : « Toi tu pratiques le 1/50000, moi le 1/25000.. »
Bruno : « .. limite, hein, je devrais changer. Evidemment si on voulait tout détailler, il faudrait avoir plein de cartes… »
Bénédicte : « Je vais aller chercher le dossier de fiches… »
Bruno : « C'est avec ça.. Elle bouquine, elle cherche ses trucs et moi, après, pour me repérer, c'est ce genre de cartes [la déplie]. Alors je sais plus quelle échelle hein ! »
[…]
Bénédicte : « Alors après, avec un lacet, je l'ai là, (rires) et puis toc.. [montre le fait d'accrocher la fiche en collier pour pouvoir la consulter facilement]. »
Enquêtrice : « Vous n'avez pas besoin de la sortir. »
Bénédicte : « Donc y'en a pas mal. Alors celles [les sorties] qui sont faites, j'y mets des points rouges (rires). Celles qui sont à faire, elles n'ont pas encore de points rouges. Y'en a qui sont pas encore faites [fouille dans sa boite en même temps qu'elle parle]. »
Bruno : « Et celles qui sont à refaire… »
Bénédicte : « Et celles qui sont à refaire, de toute façon… »
Bruno : « On les refait ! »
Bénédicte : « Là c'est les lacs.. [enveloppe "lacs"] […] Donc voilà la préparation et.. Mais bon, on en choisit plusieurs, des fois…[…] Donc ben voilà, la préparation c'est… »
Bruno : « Et la météo ! Surtout c'est la météo. Parce qu'on ne veut pas faire 4 heures de voiture, aller-retour, pour arriver là-bas sous la pluie… »
[…]
Bruno : « Bon on sait pas encore. On va potasser ça. Un jour ou deux avant, pas trop à l'avance. »
Bénédicte : « Non ! On le fait des fois le soir.. Vous voyez, y'a de quoi, hein ! On étale des fiches et puis… »
Bruno : « Oui, on en fout partout… enfin c'est pas grave. »
Bénédicte : « On regarde la… En ce moment ce qui est déterminant, c'est l'altitude pour pas avoir de… [neige]. Là c'est 2300, 2300.. [feuillettes ses fiches] »
Bruno : « Oui, et puis il y'a les commentaires aussi, regarde si c'est.. »
Bénédicte : « 2300, 2400, ça c'est trop haut… »
Bruno : « Y'a des phrases malheureuses quelques fois. (rires). C'est dommage. Du style 'y'a beaucoup de cailloux, attention les jambes, les genoux..' Aïe, aïe, aïe, ça il faudrait jamais écrire. »
Bénédicte : « Et c'est là que j'ai mal.. il faut que je me ménage en ce moment.. (rires) »
Bruno : « Parce que c'est très personnel pour celui qui l'a écrit.. Et c'est pas vrai pour les autres. Ça décourage certains. »
Enquêtrice : « Le livre, là, c'est aussi un topoguide ? »
Bruno : « Ça là ? Oui, c'est ce qu'on m'avait offert. Ou c'est le tien non ? »
Bénédicte : « Non c'est pas le mien celui-là. »
Bruno : « Oh, mais c'est un peu ancien. Mais j'aime pas les cartes là, je ne m'y repère pas du tout. »
Bénédicte : « Les cartes comme ça, elles sont très mal faites. Par contre celles là sont bien faites. »
Bruno : « Les descriptifs sont bons. »
Bénédicte : « Les petits guides, là, Audoubert, sont très biens. »
Bruno : « Les cartes sont meilleures »
Bénédicte : « C'est les guides Audoubert, là, alors il a pris l'eau, c'est pour ça qu'il est tout mouillé. Mais ils sont très biens. C'est les guides Audoubert… [*50 balades en Béarn*] »
Bruno : « Ça [un autre guide], les commentaires sont bien mais pas les cartes. »
Bénédicte : « Y'a une petite photo, y'a le trajet qui est bien expliqué.. Non, il est bien fait celui-là. Par contre, ceux qui sont pas bien faits du tout, c'est ceux de… Pyrénées Magazine, là. »
Bruno : « Oohhh ! Pyrénées Magazine, ils plantent hein ! »
Enquêtrice : « Les petites fiches ? »
Bénédicte : « Pyrénées Magazine.. »
Bruno : « On en a, moi j'étais abonné.. Tous les ans.. »
Bénédicte : « Ils s'y sont mis, parce qu'ils ont eu, justement, des retours, ils décrivaient des trucs, ils pouvaient mettre n'importe quoi, parce que… »
Bruno : « Y'a des chemins qui n'existaient plus, hein ! »
Bénédicte : « Ça donne des envies, ça donne… »
Bruno : « Et y'a des photos, alors… ah ! c'est bien présenté hein ! C'est chouette comme revue, mais… pour les rando… »

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La préparation chez Gaëlle : plonger dans une collection de documents divers accumulés et classés… des guides et des cartes, de la documentation touristique

Gaëlle : « Alors en principe, quand je vais quelque part, je ramasse toujours de la documentation. Le dernier jour, je vais à l'office du tourisme, le dernier jour, pour ramasser un maximum de documentation. J'ai tout ça classé dans les… vous voyez, là bas.. »
Enquêtrice : « D'accord. [boites d'archives] »
Gaëlle : « (rires) Y'en a un qui est spécial Pyrénées. Je mets ça dans des poches.. J'ai la vallée d'Ossau, la vallée d'Aspe.. où je ramasse toute la doc que.. d'hébergements, d'animations possibles.. j'ai.. Tout ce qui est documentation sur le Parc aussi, les petits bulletins qu'il distribue gratuitement. Je feuillette ça au retour. Donc ça me permet déjà quand… ça me permet déjà de choisir une vallée plutôt qu'une autre. »
Enquêtrice : « Oui. »
Gaëlle : « J'ai beaucoup de cartes de rando aussi, parce que .. bon je dois avoir fini par couvrir toutes les.. pas toutes les Pyrénées mais presque. Je suis abonnée à Pyrénées Magazine, donc ça, ça me donne des idées aussi. J'ai une copine qui m'en envoie, là, qui m'a envoyé 4 documentaires. Je fais beaucoup de photocopies quand je lis.. les Pyrénées, et puis que je vois des randonnées intéressantes, je les stocke, je les photocopie, voilà, je trie les choses comme ça. Ça c'est des randos proposées par la revue Pyrénées. Donc tout ça je les ai classés par… un peu par vallée, par département. […] Ensuite, j'ai beaucoup de… Je me suis acheté ça la semaine dernière [Michel Record. *Gavarnie-Luz*. Rando Editions]. Je retrouve la même chose que ça, mais ça fait rien, c'est présenté différemment. C'est classé par niveau. Voilà. Il est pas mal. Je l'avais utilisé y'a 4-5 ans pour un séjour, avec un club de rando, mais.. Oh ! c'est pas mal… sur le détail, c'est pas.. je sais pas, ça me donne déjà une idée du circuit et puis ça me rassure. Là ils sont pas très.. c'est pas très risqué quoi. Ils mettent.. y'a beaucoup de mise en garde sur les niveaux, et puis.. par contre y'a mieux que ça, hein. Je préfère… J'ai de la doc par là aussi, si vous voulez voir. »
Enquêtrice : « Je prends la référence. »
Gaëlle : « J'ai des… Voilà, je préfère toute cette collection, ça là, je sais pas si vous connaissez ? »
Enquêtrice : « Oui. La collection… »
Gaëlle : « Rando Editions »
Enquêtrice : « C'est la même édition, en fait… »
Gaëlle : « Ben oui, mais c'est plus complet [Georges Véron. *Randonnées choisies en Béarn*. Rando Editions]. C'est plus détaillé. Je pense.. vous voyez y'a davantage de.. pour suivre.. parce que, en fait, après je photocopie des choses comme ça, et puis je pars avec ça [guide] dans le sac à dos et puis à la main, ça [photocopie] et la carte. Donc y'a davantage d'explications : ruisseaux et bifurcations.. Enfin on situe davantage les… »
Enquêtrice : « Les indices ? »
Gaëlle : « Les indices pour se repérer oui. Je préfère ça.. »
[…]
Enquêtrice : « Je vais prendre les références aussi.. [Gaëlle repart dans l'autre pièce] »
Gaëlle : « Y'a Raymond Ratio aussi, que j'aime bien, parce que j'ai eu l'occasion de le rencontrer. C'est celui là. [Raymond Ratio. *Randonnées à ski en Béarn et Aragon*. Héraclès] »
Enquêtrice : « D'accord. Et qui est ? »
Gaëlle : « Alors Raymond Ratio, c'est un monsieur qui est guide, que je … Qui fait beaucoup de circuit de rando qu'on retrouve là dedans d'ailleurs. Qui est de la région de Pau. Que j'ai rencontré dans une librairie à Pau. Ah oui ! Il m'arrive souvent de m'arrêter à Pau, au retour de randonnée, dans une librairie… dont j'ai les références ici, si vous voulez. Où y'a énormément de documentation là-dessus. »

La préparation chez Hervé : s'inspirer de différents guides, y compris d'anciennes éditions, et des particularités de chacun… Faire des « combinaisons entre différentes descriptions »

Enquêtrice : « Et ces balades alors, comment est-ce que vous les choisissez, les préparez ? »
Hervé : « Ben c'est les guides hein ! »
Héloïse : « Ça c'est Hervé et Gaëlle. »
Hervé : « Moi j'en ai.. enfin j'en ai plusieurs hein ! des guides. Je sais pas si vous voulez les voir.
Enquêtrice : « Oui je veux bien. J'y jetterai un coup d'œil. Je vais même prendre les références je pense. »

Hervé : « Y'en a d'autres, mais bon, que j'utilise moins maintenant, qui sont plus anciens. Des guides comme ça. Ouais.. sinon y'a aussi.. y'a ça.. enfin, j'en ai plein des bouquins [apporte ses guides][296]. »
Enquêtrice : « Je reprendrai les références après. »
Hervé : « Oui. Ça c'était la vieille génération de guides sur les Pyrénées. »
Enquêtrice : « D'accord. »
Hervé : « Bon, depuis ça a beaucoup évolué, depuis une dizaine d'années ou une quinzaine d'années, bon, les guides sont plus… plus illustrés. Y'a des photos, y'a des circuits avec perspectives, disons, par rapport au relief. Voilà. Ça, c'est un peu intermédiaire ça. »
Enquêtrice : « Et donc vous jugez sur le temps, la dénivelée.. »
Hervé : « Oui. Ce qui est bien aussi dans ces guides plus récents, c'est qu'il y a quand même des commentaires sur l'intérêt. Ici c'était plus.. plus technique. Y'avait beaucoup moins de commentaires. Enfin si, d'un sommet on vous disait, on voit tel et tel sommet, on voit ceci, cela, tandis que là, y'a vraiment l'intérêt.. l'intérêt visuel, tout ça. »
Enquêtrice : « Qui explique ce qu'on voit ? »
Hervé : « Oui. C'est ça qui motive finalement. Là on se dit : 'Ah oui ! j'ai envie de découvrir ça !'
Enquêtrice : « Oui. »
Hervé : « Bon là, dans une autre collection j'ai ça. Là, les itinéraires sont beaucoup plus succincts, par contre y'a beaucoup, beaucoup de photos et ça donne.. là aussi beaucoup envie de découvrir les paysages. Par contre là, oui des fois, y'a des illustrations des circuits, y'a aussi par contre, ce qui est particulier, les dénivelées illustrées comme ceci. »
Enquêtrice : « Oui »
Hervé : « Par contre les descriptions sont assez succinctes en général. »
Enquêtrice : « Et c'est un guide ? à l'origine ? [ressemble à un ouvrage : Guide Ollivier] »
Hervé : « Ben c'est une collection en.. 6 tomes je crois.. »
Enquêtrice : « Ah oui.. »
Hervé : « 3-4-5.. oui, 6 tomes. »
Enquêtrice : « D'accord. Et donc vous faites votre choix à partir d'un peu tous les topoguides ? »
Hervé : « Oui et puis on recoupe aussi les informations. Des fois on fait des combinaisons entre différentes descriptions. »
Enquêtrice : « Oui. »
Héloïse : « Et puis à partir de ce que tu as déjà fait. Ou tu as envie de refaire.. »
Hervé : « Oui. Aussi, oui, oui bien sûr. »
Héloïse : « Que tu as fait y'a de nombreuses années. »
Hervé : « Bon y'a aussi des articles dans Pyrénées Magazine par exemple. Quand je trouve.. j'y suis pas abonné mais, quand j'en ai un sous la main et puis qu'il y'a des itinéraires intéressants, je fais des photocopies. »
Enquêtrice : « Oui. »
Hervé : « Et puis bien sûr y'a les cartes. Les cartes du Parc, ou.. enfin ou les cartes IGN en général, au 1/25000 ou au 1/50000 des fois. »
Enquêtrice : « Quand vous êtes… quand vous partez en randonnée, vous emmenez que la carte ou carte et topoguide ? »
Hervé : « La carte et puis la photocopie de l'itinéraire que j'ai pris dans le guide oui. »
[…]
Hervé : « Oh ! les premières éditions de ces livres, de ces guides, à mon avis ça date d'avant la guerre hein. Ça a été réédité, moi je les ai vus se rééditer dans les années 70, peut-être 80, puis je sais pas aujourd'hui si y'a beaucoup de gens qui les utilisent [guides Ollivier].
Enquêtrice : « Moi c'est la première fois en tout cas que j'en vois un.. »
Hervé : « Enfin ça continue à être édité, puisque que là, toujours le Robert Ollivier, y'en a un qui est plus récent… »

[296] Vieux guides : *Guide Bleu. Pyrénées*. Hachette. 1925.
Guides de la « vieille génération » : FFM. *Pyrénées occidentales. II : de la vallée d'Ossau au val d'Azun*. R. Ollivier Editions. 1972 ; FFM. *Pyrénées. Itinéraires skieurs*. Fascicule 3. 1971
Guides « intermédiaires » : Georges Véron. *100 randonnées dans les Hautes Pyrénées. Ordesa, Mont Perdu*. Editions Randonnées Pyrénéennes. 1989
Guides « récents » : Louis Audoubert. *50 balades et randonnées en Bigorre*. Milan. 1994 ; Miguel Angulo. *Pyrénées. 1000 ascensions. I : de Handaye au Somport*. Editions Elkar. 1992.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

La préparation chez Quentin : www.meteo.fr

> *Enquêtrice : « Ah si.. est-ce que tu as une façon particulière de préparer tes randos quand tu pars ? »*
> Quentin : « Euh… Météo.fr … (rires) »
> *Enquêtrice : « D'accord… »*
> Quentin : « C'est.. ouais, c'est très, très souvent des départs comme ça, un peu... un peu à l'arrachée, quoi, voilà. On regarde la météo le jeudi soir et puis, le vendredi soir, s'il fait beau, on y va quoi. »
> *Enquêtrice : « D'accord. »*
> Quentin : « Et beaucoup plus rarement c'est prévu… voilà, comme la rando en Italie là, ben voilà, c'est… t'es obligé de prévoir un petit peu à l'avance quoi. »
> *Enquêtrice : « Hmm »*
> Quentin : « Et sinon c'est ça, et puis après... en fonction de là où il fait beau, je prends des petites cartes et… Allez ! je vais à tel endroit quoi. »
> *Enquêtrice : « Ouais. Tu te fais pas forcément un itinéraire précis ? »*
> Quentin : « Pour plusieurs jours, si, ouais. Ouais. Si, si, il faut gérer un petit peu ça quand même. Oui, parce qu'après il faut acheter un petit peu de nourriture, un petit peu… il faut prévoir quand même un minimum quoi »
> *Enquêtrice : « Mais sinon, le facteur déclenchant, à la limite, c'est plutôt la météo ? »*
> Quentin : « Ben ouais, ouais, ouais. Ouais après, soit on monte dans la voiture et on y est.. en trois heures, quoi, on va dire, un petit peu plus, soit on reste là s'il fait pas beau quoi. »
> *Enquêtrice : « D'accord. »*
> Quentin : « Enfin c'est la météo et puis l'envie aussi quoi, voilà. Quand même. »
> […]
> *Enquêtrice : « Oui. Les guides, c'est.. des topoguides ? »*
> Quentin : « Ouais. Y'a Georges Véron. Les guides Georges Véron, qui sont pas mal faits je trouve. Et sinon, des fois, pour les endroits un peu moins connus, sur Internet on trouve des choses aussi. Y'a des sites qui sont pas mal faits. »

Qu'elle soit minutieuse ou sommaire, la préparation n'est pas un rite collectif et fait rarement intervenir toutes les personnes du groupe de marche. La préparation est même l'affaire d'un comité très restreint : l'affaire d'une personne, de deux au maximum, quand les tâches peuvent être réparties. Bruno et Bénédicte se répartissent cartes et "littérature". Gaëlle est « épaulée » par Hervé, quand ils partent faire des séjours ensemble. Mais c'est souvent une et une seule personne qui s'en occupe, qui regarde ses cartes et que l'on « suit » une fois sur place :

> *Enquêtrice : « Parce que quand vous y allez à 3, y en a… qui prépare, en général… enfin, je sais pas si c'est toi ou… »*
> Quentin : « En général, c'est moi… »
> *Enquêtrice : « C'est toi ? d'accord… »*
> Quentin : « Et donc après… ils suivent (rire)… Non, ils donnent leur avis, quand même… surtout quand y a un petit danger… je sais pas, une… une pente trop raide ou… je sais pas… par rapport aux avalanches, souvent… je me fais engueuler, des fois… »

Je n'ai pas, en effet, observé de cas de marche où préparation de l'itinéraire et tête du groupe étaient dissociées : ce sont les mêmes, en tout cas chez les participants, qui décident de l'itinéraire, le préparent (éventuellement vont le repérer, en club en particulier) et mènent le groupe sur place. Ceux qui n'ont pas préparé la sortie, qui se sont laissés guider dans le choix et le repérage d'un parcours, se laissent aussi mener sur place (ce qui ne les empêche pas de s'intéresser à l'itinéraire)[297]. Mais celui qui prépare, c'est celui qui mène : c'est le décideur.

[297] Suivre le guide n'empêche pas de jeter un œil à la carte, ne serait-ce que par curiosité. Gaëlle m'expliquait ainsi son incapacité à se « mettre derrière quelqu'un », un guide, et le suivre sans plus s'intéresser à l'itinéraire : « Moi je ne sais pas si j'en serais de nouveau capable, de me mettre derrière quelqu'un, tu vois.. ? […] Et d'être là, uniquement, de m'arrêter quand on me dit de m'arrêter, de regarder… Si, on profite, on en prend plein les yeux, certainement, davantage. On doit être plus détendu, donc on doit profiter du… peut-être profiter davantage du paysage, de.. de la végétation et… Mais… Bon, ben même quand je pars avec quelqu'un qui guide, c'est pas pour surveiller, hein ! C'est… c'est pour savoir où j'en suis, moi [que je regarde la carte]. »
Dans le même ordre d'idées, Viviane tâche de repérer les lieux quand elle part avec son club : « Oui. Moi j'aime bien me repérer… savoir quelle route prendre et me repérer d'une vallée à l'autre. Alors j'essaie de regarder un

C'est celui qui tient « la carte et la photocopie de l'itinéraire », deux objets matériels communs à tous, y compris Quentin qui, s'il n'en parle pas, en était équipé lorsque nous sommes partis marcher ensemble. Et, comme le soulignait Viviane, il vaut mieux faire en sorte qu'il n'y ait qu'un décideur ou, au moins, que le(s) décideur(s) soi(en)t bien identifié(s) :

> Viviane : « Ça c'est très… ça je crois que c'est un des points.. Dans tout club, hein, je parle pas forcément de [mon club], je crois que ça devrait être des points qui doivent être mis au point très, très bien. Très clair dès le départ et que ce soit clair et net … Il devrait y en avoir toujours qu'un. »

Le fait de préparer légitimerait en fait celui de mener[298], parce que – et surtout s'il s'agit d'un nouveau parcours – la préparation donne une idée de la configuration des chemins, elle apporte des éléments d'explication de ce que les marcheurs voient, des anecdotes, des contes, des légendes, des indications architecturales, etc., à propos de tel ou tel lieu. Mais mener un groupe de marche, en montagne, ce n'est pas forcément être devant, toujours. C'est surtout savoir indiquer le chemin à prendre quand il y a une intersection, savoir prendre une décision quand elle s'impose. Mener, finalement, demande à peu près les mêmes compétences que préparer : savoir lire une carte (celui qui mène est souvent celui qui a la carte) et comprendre les indications d'un guide, savoir se repérer. Mais il s'agit aussi de savoir rassurer, d'inspirer confiance à ceux que l'on emmène, d'être celui ou celle sur qui les autres se reposent. **C'est ainsi le fait de connaître et de maîtriser toutes les conduites rituelles de la préparation qui, à mon sens, légitime le fait de mener la marche**.

Et si le décideur est souvent la même personne à l'intérieur d'un même groupe de marche, il en est, comme Odile, qui partagent leur plaisir en ouvrant la préparation aux autres personnes du groupe :

> Odile : « Alors, j'avoue que **j'adore**, préparer les balades. J'adore ça, mais bon… comment dire ? Avec mon groupe pédestre, on.. autrefois on était deux à les préparer, moi je disais que j'étais les jambes, et puis ma copine c'était la tête, parce que elle, elle voyait tout ce qui y'avait de, de.. d'artistique ou de culturel, et puis moi je découvrais le sentier, donc avec les cartes ou avec tout ça. On a fait un stage de lecture de cartes, donc, bon… Alors maintenant on propose au groupe pédestre de **préparer** une balade. Alors ben ceux qui veulent préparent une balade. Moi quand je peux, j'en prépare une. »

D'autres changent de rôle en fonction des personnes avec lesquelles ils/elles marchent[299], soulignant ainsi à quel point le rôle de chacun(e) **est inféodé à la composition du groupe**, est plus une question **liée aux conditions d'une marche en montagne qu'à la pratique de la marche en montagne en général**. Ainsi, Jacques était mené lorsque nous avons marché avec Hervé, Héloïse, Gaëlle, Gilles et Inès (Gaëlle et Hervé étaient décideurs). Il était décideur lorsque nous n'étions qu'avec Inès : c'est lui qui a choisi le parcours et qui a mené la marche. Noël, de son côté, distingue les marches où il mène (celles où il apporte des explications à d'autres) et celles où il suit (durant lesquelles il apprend des choses). Les secondes sont difficiles, parce qu'elles lui demandent une concentration importante. Les premières, ils les connaît déjà. Elles sont pour lui moins fatigantes. Quant à Camille, être décideur est pour elle un avantage, celui de ne pas « subir » les décisions des autres :

> Camille : « Non y'avait pas de problème, mais après c'est dans la tête aussi. C'est que toi tu dis : 'On va là ! On va là !' Quand moi, à un moment, je me sens pas bien, j'arrive plus du tout à respirer, tu fais : 'Allez on y va'. Enfin comme c'est toi qui décides.. Le fait d'être **décideur**… quand moi je décide d'aller faire une balade avec des amis, je vais toujours en haut, et la difficulté je la prends pas de la même façon. »

---

petit peu sur la carte quelles sont les vallées autour, pour savoir quand on va y **être**… me dire : 'Oui, tiens, de l'autre côté de ça j'ai'… ».

[298] Il serait intéressant de comprendre ce qu'il en est de cette légitimité chez ceux dont la préparation et l'accompagnement sur place est leur profession.

[299] Et je ne parle pas des sorties organisées.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Clément : « Normalement quand on n'arrive plus à respirer, on n'arrive plus à parler non plus.. (rires) »
> Damien : « C'est vrai ! »
> Camille : « Non, mais c'est aussi que tu te rends pas compte, c'est que quand on devient organisateur, on voit tout différemment. On organise, donc on y va et tout, et c'est pas pareil que quand on... que quand on est là et qu'on a l'impression de subir. »

Pour d'autres, enfin, être décideur est inaccessible, parce qu'ils ne savent pas lire les cartes, parce qu'ils estiment ne pas connaître assez la montagne, parce qu'on ne leur en donne pas l'occasion ou bien parce qu'ils préfèrent ne pas en prendre la responsabilité. Alors, ils suivent. Dans tous les cas. Du moins jusqu'à ce qu'ils se retrouvent obligés de préparer :

> *Enquêtrice : « D'accord. Et alors est-ce que tu es du style à préparer les balades quand tu pars ? »*
> Emma : « Pas du tout ! »
> *Enquêtrice : « Pas du tout ? »*
> Emma : « Je suis du g.. Enfin sauf s'il faut que je le fasse.. S'il faut que je le fasse, je suis du style à le faire, oui. Je suis très organisée, j'aime pas partir comme ça, au pif. Mais comme c'est jamais le cas, enfin ça a jamais été le cas pour l'instant, <u>je suis plutôt du style à laisser les autres. Et moi je suis</u>. […] J'aime pas… Ça fait une grosse responsabilité, y'a toujours des râleurs, y'a toujours des gens qui sont pas contents (rires). Et.. non. Je préfère que… J'étais une très grosse râleuse en montagne, quand j'étais petite… Maintenant je râle pas, mais je… j'ai pas envie de supporter ceux des autres parce que… Non, je laisse, j'aime bien.. j'aime bien suivre, tranquillement. »

<u>6.2.2.2. Prendre ses responsabilités</u>

Le fait d'être responsable d'un groupe ou juste d'une personne moins avisée pousse les marcheurs à prendre le moins de risques possible, du moins à ne pas en prendre plus que ceux qu'ils estiment accessibles à tous. Le principe est donc de proposer une sortie adaptée aux moins performants. Et pour ceux que la charge d'une telle responsabilité inquiète, partager cette dernière est toujours bienvenu :

> Gaëlle : « […] Je suis plus dans le cadre d'un club, mais je me méfie, je peux pas faire prendre trop de risques non plus, avec... Je me sens des responsabilités là. Bon là je me sens épaulée par Hervé. Parce que Hervé a fait beaucoup de montagne, pas en tant que guide, mais il a fait beaucoup de montagne dans le cadre de clubs où il a fait des choses de **haut** niveau. Donc je sais que… **Lui** il veut faire des choses qu'il a déjà faites, il a déjà des bons souvenirs, donc je me sens sécurisée par lui. »

Parfois, quand on devient responsable de quelqu'un, c'est toute une façon de marcher qu'il faut repenser[300]. Anne, habituée à marcher seule, doit ainsi adapter sa pratique au fait de partir avec son fils de cinq ans :

> Anne : « Bon par contre, c'est vrai qu'il y'a des choses que j'aimerais bien faire, mais maintenant que je suis avec lui, c'est différent ! T'as moins envie de prendre de risques. Style, bon, ben tu traces toute seule et puis tu dors, tu fais du camping sauvage quoi. **Là !** C'est différent quoi. […] Là y'a une responsabilité un peu plus et au bout du compte tu changes vite de manière de penser et d'agir. Ça, ça m'a sidérée. J'aurais pas pensé. Ouais, parce qu'avant, j'avais aucune inquiétude. Je m'inquiétais **pas** du tout. Moi, je m'en fiche. Je traçais et puis voilà. Et puis maintenant, Ah ! non ! C'est différent. On change ! J'aurais jamais pensé ça. (rires) »

Se sentir responsable n'est pas, cependant, qu'une question de limiter les risques. Pour les marcheurs qui préparent des sorties, il s'agit aussi de satisfaire ceux qui leur font confiance pour « passer un bon moment » en montagne, parce que la satisfaction des uns fait partie des objectifs des autres :

> Clément : « Moi les objectifs quand je vais en montagne, c'est que les gens que j'emmène soient… soient… passent un bon moment quoi. Alors sur le moment, souvent ils râlent, mais là j'en tiens absolument pas compte parce que c'est normal, moi j'ai fait ça pendant longtemps, mais que après ils soient contents de ce qu'ils ont fait. »

[300] Voir, notamment, le "temps des marches" du chapitre 5.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

6.2.3. Cohésion du groupe autour de la nourriture

Il est un rite qui apparaissait peu à la première analyse des récits, mais auquel l'observation a donné de l'importance, c'est le fait de se nourrir quand on marche en montagne. Quelle que soit la longueur du parcours[301], l'idée est la même : les personnes du groupe se rassemblent au moment de manger, qu'il s'agisse d'un encas, d'un repas ou, parfois, d'un verre partagé sur le trajet du retour. Plus les itinéraires sont courts, moins les occasions de "manger[302] ensemble" sont nombreuses, mais c'est là la seule différence avec des sorties plus longues.

C'est souvent que les marcheurs mangent ensemble, voire la même chose, sur le temps du parcours. Il est même rare (je ne l'ai jamais observé) que le fait de manger relève d'un acte solitaire. C'est juste avant de partir, quand certains mettent leurs chaussures, finissent de se préparer, jettent un œil à leur carte. C'est lors de pauses régulières, sur le parcours, pour reprendre des forces après l'effort : gâteaux énergétiques, barres de céréales, fruits secs, les encas sont variés. C'est ensuite le pique-nique, la grande pause du parcours, la plus longue et la plus symbolique : c'est à la fois manger (et avec plaisir) ce sandwich monté avec soi, terminer la montée, obtenir la « récompense » tant attendue… C'est aussi d'éventuelles pauses lors de la descente avec, le plus souvent, un "goûter final" juste avant de remonter en voiture, comme s'il s'agissait de finir la nourriture emmenée. C'est enfin, mais c'est plus rare, un arrêt dans un café, une fois le parcours terminé, occasion propice à l'échange des premières impressions.

Parmi ces rituels de la nourriture en cours de marche, il en est un sur lequel je voudrais m'attarder, pour sa charge symbolique, parce qu'il rassemble tous les marcheurs avec lesquels je suis partie à la journée et d'autres : c'est celui du pique-nique. Le pique-nique, il est vrai, a un caractère utilitaire en ce qu'il est le moment où le marcheur reprend des forces en se reposant et se nourrissant à la fois. Mais il ne signifie pas que ça, loin de là : le symbolique y serait au moins aussi fort que l'impératif physiologique.

Emmener un pique-nique, déjà, donne du sens à la pratique de la marche : il signifie un parcours assez long, une marche sur la journée.

> Odile : « On faisait jamais de petites randos en fait. On faisait.. on emportait toujours le pique-nique, on partait à 9 heures du matin, on rentrait à 5-6 heures, 7 heures le soir quoi. »
>
> Fabienne : « Ça, tu vois, tu peux le proposer pour… pour deux heures quoi [derrière Lescun]. Tandis que ça [Mouline]… c'est.. on part avec son pique-nique en général, quand même, quand on va là, hein ! C'est… évidemment on peut le faire en deux heures aussi, en courant… mais alors j'en vois vraiment pas l'intérêt quoi… dans la montagne. »

Parfois, même, marcher en montagne et y pique-niquer ne font qu'un. Ils se justifient, se légitiment, les deux pratiques finissant par ne faire qu'une :

> Mathieu : « Ça nous arrive d'aller manger l'été, on va pique-niquer là, on prend le sac à dos et on va marcher… »

[301] Je reste dans le cadre de parcours qui, à l'instar de ceux que j'ai suivis avec les participants, ne dépassent pas la journée.

[302] Je mets, dans l'idée de "manger", l'ensemble des conduites pour lesquelles les participants prennent le temps de s'arrêter et se réunir. Boire en marchant n'en fait pas partie. S'arrêter boire un verre dans un café au retour, si. Profiter d'une soif collective pour faire une pause, aussi. La façon dont les pipettes intégrées aux sacs à dos remplacent les gourdes tend à limiter ces occasions à la fois de s'arrêter et de se regrouper pour boire : quand ils devaient retirer leur sac pour y chercher leur gourde, les marcheurs équipés de pipettes n'ont plus qu'à attraper cette dernière – qui bien souvent pend sur leur épaule – pour se désaltérer. L'acte de boire devient, chez eux, une conduite très personnelle (où ni l'eau ni la pratique ne sont partagées), qui ne doit plus entraver leur progression.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Le pique-nique, c'est aussi un minimum d'organisation, quand ce n'est pas le seul objet d'organisation et/ou la seule certitude de ceux qui ne préparent pas l'itinéraire. En effet, il faut le souligner, si le décideur… décide d'à peu près tout ce qui concerne la marche, il délègue ou partage volontiers quelques aspects pratiques tels que la préparation du pique-nique :

> Camille : « Sinon, juste pour compléter d'un point de vue de l'organisation, on n'est pas du tout fixé sur des objectifs. Puisque hier, Clément, donc, qui est quand même d'une façon générale l'organisateur, décide qu'on pourrait aller à tel endroit, on regarde la météo : bof ! bof ! On se lève le matin, autre chose, et au final, bon ben là moi j'étais même pas au courant. En fait on va aller au lac de Lhurs alors qu'on avait prévu autre chose. Enfin prévu… Et on s'adapte vraiment, enfin, au climat, aux envies.. Même au moment de partir on pourrait.. Là, la seule chose commune c'est le pique-nique et puis après l'endroit où on va c'est très rare que.. »
>
> *Enquêtrice : « Donc vos balades ne sont pas préparées… du tout ? »*
> Sarah… « Si c'est que pour aller là, et si c'est que pour une marche de 3 heures, non. C'est pas programmé, non (rires). Non, sûrement pas, non ! […] Sauf si on va faire une grande balade : si on a prévu d'aller dans un lac, ou d'aller… quelque part, oui, ça c'est prévu. À cause du casse-croûte, toujours ! Au moins ça ! (rires). »

Un minimum d'organisation qu'il faut néanmoins savoir évaluer. Ainsi Damien et Clément me racontaient-ils ce souvenir où ils ont décidé d'abréger le parcours prévu, faute de nourriture… défaut d'organisation. Ils soulignent par la même occasion une différence entre leur père et leur mère, en termes de précision, de « perfection » de l'organisation des sorties :

> Damien : « Non, des fois on redescend hein. Mais on change rarement d'itinéraire en plein milieu quoi. »
> Clément : « C'est arrivé une fois où on était au lac de la Chourique, camper. On devait redescendre de l'autre côté et sur l'Espagne et… en fait, faire une balade avec deux nuits, en fait, deux nuits, trois jours. Et… le premier soir, c'est ma mère qui s'était occupée de tout, elle avait décidé sans doute que c'était une balade slimfast et … »
> Camille : « … elle avait oublié de prendre à manger. »
> Clément : « Y'avait **rien** à manger. Enfin y'avait pas beaucoup. Et on était plus qu'elle avait prévu et tous les c… on était 1, 2, 3, 4 cousins, je crois, quelque chose comme ça. »
> Damien : « On était 5… même.. à être descendu. »
> Clément : « Enfin bon, j'en sais rien, on a dit : 'ça va pas'. On a passé la nuit et le lendemain on a eu un changement de programme, on est redescendu. Donc on a fait quand même une boucle mais plus petite que prévue. Les autres ont continué quand même. Mais bon, ça arrive rarement. »
> Damien : « On est quand même **5** à être redescendu, ils sont restés à 3, ils ont eu juste assez à manger. »
> Clément : « C'est arrivé une autre fois… hmm… »
> Damien : « Donc y'avait quand même pas assez à manger pour tout le monde. »
> Clément : « Oui. Alors c'est pas très bon pour notre image ça.. Mais ça c'est ma mère hein ! C'est elle.. quand c'est elle qui organise… »
> Camille : « C'est la sélection naturelle… »
> Clément : « Quand mon père organise, tout est parfait. »

Mais le pique-nique n'est pas que matériel, ce n'est pas qu'un élément de l'équipement, c'est aussi un moment à part entière, à prendre en compte dans le temps, la durée de marche. C'est le moment qui marque le milieu du parcours et souvent, aussi, la fin de la montée. Un instant où plaisirs mental et gustatif vont de pair. Il faut alors trouver l'endroit approprié, à l'abri du vent et à l'écart des gens. Une quête qui peut prendre du temps, selon les conditions météo, le nombre de personnes alentours, etc. Si d'aventure il fait mauvais, surtout s'il pleut, il s'agit alors de trouver une cabane ou un refuge, en espérant qu'elle soit vide ou qu'il ne soit pas trop plein. S'il y a du soleil, certains cherchent un peu d'ombre, d'autres en profitent pour bronzer. Il est ainsi possible d'assister à des scènes dignes d'après-midi sur une plage. Je pense en particulier à une sortie avec le groupe de Viviane où, à l'heure du pique-nique, quelques marcheuses du groupe étaient à peu de choses près en sous-vêtements, à prendre un bain de soleil.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Quoiqu'il en soit, le pique-nique – et la nourriture de façon générale – est quelque chose que l'on partage, parce que l'on mange en même temps, mais aussi parce que, souvent, on mange la même chose. Ce n'est pas forcément l'ensemble du repas qui est commun. Mais très souvent, l'apéritif, le dessert, le café, le vin, sont des choses que ceux qui les préparent et emmènent font "tourner". Il m'est arrivé, dans certains groupes, de me retrouver invitée à des festins imprévus (et très appréciables) où crêpes, vin, thé à la menthe (groupe de Viviane) ; vin, gâteaux, café (groupe de Thomas) ; pastis à l'apéritif, vin ensuite, pâté, soupe au bivouac (groupe de Timothée) ; vin et gâteaux (Jacques et Inès) ; etc. venaient compléter le repas de chacun. Il semble ainsi – mais je n'ai pas approfondi la question – que beaucoup partagent ce sentiment exprimé par Bruno à propos du vin en montagne : « le rouge, il faut l'emporter. Ça, il est très bon là haut, hein ! je sais pas pourquoi le vin, on le trouve meilleur… » Les pique-niques des participants apparaissent ainsi comme des repas élaborés, composés non seulement d'une multitude de choses, mais de choses préparées, de "bonnes" choses. Ce sont en outre des rites constitués de plusieurs micro rites largement organisés autour de la boisson : apéritif, vin (et pas n'importe lequel), café partagés.

L'idée de partage émerge aussi de récits de pique-niques et, au delà, de marches "ratées", parce que les personnes n'ont pas mangé ensemble. Se séparer à l'heure du déjeuner, c'est laisser penser qu'il existe des conflits à l'intérieur du groupe et, par la même occasion, les renforcer. Quand, avec Inès, nous avons reparlé du séjour où je les ai rejoints, elle, Gaëlle, Gilles, Hervé, Héloïse et Jacques, elle a évoqué son impression de tensions à l'intérieur de leur groupe. Des tensions qu'elle expliquait en partie par une séparation inattendue à l'intérieur du gîte loué (divisé en deux maisons indépendantes), renforcée par l'épisode d'un pique-nique éclaté (lors d'une marche qui a précédé mon arrivée sur place) :

> Inès : « En plus, le premier jour, mais toi tu y étais pas, le premier pique-nique, on a trouvé le moyen, Gaëlle, Gilles et moi, de traverser un espèce de torrent… Ils m'ont aidée, il m'ont tirée.. Et les autres, Héloïse, évidemment Hervé qui est restée avec Héloïse, et puis Jacques qui, je sais pas, n'était pas bien, sont restés de l'autre côté. Et, nous, on a continué à monter. Ce qui fait que le premier jour on a pique-niqué séparément. »
> *Enquêtrice : « Ah bon ! »*
> Inès : « Après j'ai réfléchi à ça, je me suis dit c'était la première gaffe, ou la deuxième… Ça n'a rien arrangé dans les relations dans le groupe. »
> *Enquêtrice : « Hmm. Oui, y'avait cette séparation dès le départ. »*
> Inès : « Moi je m'en suis pas tellement rendu compte, dans le groupe, parce que j'avais envie de marcher, je marchais devant… Et puis je me disais, bon Héloïse, si elle marche pas vite, elle a toujours Hervé avec elle, j'étais pas inquiète, Gaëlle est indépendante, Jacques aussi. C'est que le dernier jour que je me suis aperçue qu'il y avait quelque chose de bizarre (rires). Et je sais pas trop pourquoi. Si… Gaëlle voulait faire certains itinéraires, qu'elle a pas pu réaliser.. J'en sais rien. J'espère que on se retrouvera quand même hein ! »

Pour terminer sur ce point de la nourriture et du pique-nique, je laisserai la parole à Jacques qui met en évidence la façon dont le fait de manger en montagne peut renvoyer aux codes qui instituent le marcheur en "bon" marcheur, celui qui ne laisse pas de traces derrière lui, en tout cas pas de déchets :

> Jacques : « Moi, j'ai eu, une fois… vers 80, 82, par là… j'ai vu… j'étais allé à une journée d'école de neige. Alors on était sur le glacier et pour midi, au pique-nique, on pouvait pas s'asseoir, on était sur la neige… sur le glacier de Gabiétous… on était bien une trentaine… Et bien, quand on est parti, y avait **rien** sur la neige… Ça ! on pouvait s'en rendre compte… y avait **rien**… y avait quelques miettes sans doute mais… »

Conclusion.

Être en montagne, y être ensemble mais ne pas marcher avec n'importe qui. C'est autour de ces quelques principes que la cohésion du groupe de marche prend toute

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

son ampleur dans les récits et pratiques des personnes enquêtées. Marcher en montagne, ce n'est pas « marcher pour marcher », c'est partager des choses, retrouver des gens, pas n'importe lesquels. Pour certains, les séjours de marche en montagne sont même le seul contexte dans lequel leur groupe se forme : groupe de marche et groupe d'amis ne font qu'un, l'un apparaissant et disparaissant avec l'autre. Les conduites rituelles qui composent ces "rites de renforcement" du groupe sont variées, mais signifient toutes l'idée d'être et de faire ensemble, "entre soi", à l'intérieur d'un groupe préconstitué autour de liens de parenté et d'amitié. À travers la marche en montagne, les participants ne cherchent pas à nouer de nouvelles relations durables. Quand ils partent en voyage organisé, ils parlent d'amitié éphémère (une « parenthèse de 8 jours », Gaëlle), qui dure le temps du séjour. Dans tous les autres cas, en club ou « en privé », les liens préexistent et justifient le fait de se retrouver ensemble à marcher en montagne.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion.

Au terme de ce chapitre, qui pose la marche en montagne en rites d'institution et de renforcement, c'est toute l'importance d'un "entre-soi" qui ressort. Un "entre-soi" qui se construit sur les interactions entre personnes du groupe de marche comme sur les rencontres en chemin, sur l'institution des marcheurs à l'intérieur d'un groupe social comme sur le renforcement de liens entre des personnes qui marchent ensemble. Au delà, c'est la cohésion sociale à l'intérieur du groupe des marcheurs-visiteurs en montagne qui est mise en avant. Un groupe qui se traduit par l'expression matérielle et immatérielle d'une culture de la marche en montagne (cet ensemble de conduites corporelles, codifiées et symboliques). De fait, c'est à la fois de manière objective et subjective que les participants se reconnaissent marcheurs-visiteurs en montagne. Objectivement, à travers l'idée de posséder des chaussures de marche, un sac à dos et quelques cartes… ; à travers, aussi, le fait de constituer un groupe de marche. Symboliquement, dans l'idée de partager quelque chose avec des personnes qui leur "ressemblent", des personnes de "bonne" compagnie.

Cette culture de la marche en montagne se définit autour de valeurs, de significations, de pratiques, etc., partagées, échangées au cours d'interactions tantôt directes, tantôt indirectes, entre marcheurs. Quand on marche en montagne, il y a des gens avec qui on veut être, d'autres non ; des gens que l'on veut voir, d'autres pas ; des gens avec qui on parle, d'autres non. Les rites permettent de poser les limites de cette distinction sociale et les principes d'une cohésion renforcée. Cette cohésion est, comme je l'évoquais plus haut, celle qui définit des groupes sociaux, mais aussi un groupe dont l'importance s'impose : c'est le groupe de marche. Un groupe de marche dont la cohésion est basée sur le renforcement de liens existants, dont l'homogénéité des personnes est fondée sur leur complémentarité. Finalement, la marche en rites tempère un peu le grand leitmotiv du marcheur, celui de découvrir le plus possible, de satisfaire sa curiosité. Du moins cadre-t-elle les limites de cette curiosité.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Chapitre 7.
La marche en montagne : cheminements

Cheminer, c'est avancer le long d'un chemin et "faire du chemin". Le cheminement est donc à la fois le chemin suivi et une façon de le suivre, de le "faire".

En m'intéressant à la marche en montagne comme cheminements, c'est donc un peu d'hodologie que je ferai, au sens souligné par J.M. Besse (2004) et G.A. Tiberghien (2004) : en tant qu'étude, théorie, des cheminements[303]. « L'hodologie s'intéresse aux routes, aux rues et aux différentes voies de communication : cela signifie aussi qu'elle tient compte de ceux qui s'en servent, qui les "empruntent" le temps d'un trajet plus ou moins long. Mais "route" n'est peut-être pas le mot le plus adéquat. On peut lui préférer "chemin". Joseph Rykwert note cependant à raison qu' " un individu peut toujours tracer un chemin dans une étendue déserte : s'il n'est pas suivi par ses semblables, son chemin ne deviendra jamais une route ou une rue" » (Tiberghien G. A., 2004 : 3). Et c'est bien en cela que je préfère chemin à tout autre mot. Il ne s'agit pas d'un chemin nécessairement réel, tracé dans la matérialité de l'espace : les chemins et cheminements dont il est question ici peuvent tout autant être imagination ou souvenir, réalité et virtualité, déplacement dans le temps et déplacement dans l'espace. Ce sont des « voies de communication » entre des lieux et d'autres, entre personnes, entre personnes et lieux.

Je l'ai montré plus haut, pour les participants, la diversité d'un parcours (contrastes, alternances, effets de surprise, variété des couleurs, des formes, des ambiances, etc.) prime, par exemple, dans l'esthétique de leur expérience. Ainsi, ils n'apprécient jamais tant les espaces ouverts (les grandes étendues, les trouées, les points de vue, les vues dégagées…) que lorsqu'ils sont mis en valeur par les espaces plus fermés (forêt, feuillages denses, haut de pente, passage dans le brouillard…) avec lesquels ils alternent et contrastent. Le chemin suivi apparaît ainsi comme un parcours, non comme une voie vers un objectif à atteindre. C'est là une idée que l'on retrouve à travers les autres dimensions de l'expérience des marcheurs : l'objectif final, comme n'importe quel événement ponctuel (une descente amusante, un imprévu, de petites choses à grappiller et manger, une prairie particulièrement propice à l'observation scientifique, etc.) comptent, mais c'est le parcours dans son ensemble et sa diversité qui prévalent. À l'inverse, c'est une certaine homogénéité qui émerge de la dimension sociale des expériences des participants : il s'agit, le plus souvent, d'être et de rester avec des personnes qui leur ressemblent. Et si cette homogénéité tient, en partie, aux personnes du groupe de marche, elle relève aussi de rencontres. Il est alors des lieux à fuir et

[303] Dans son ouvrage récemment traduit en français, J.B. Jackson "introduisait" le terme de la façon suivante : « Il provient du grec *hodos*, qui signifie route ou voyage. L'hodologie est donc la science ou l'étude des routes » (Jackson J. B., 2003 : 79), où route a plutôt le sens de chemin, de *way*. Or, comme le souligne G.A Tiberghien (2004) à la suite de J.B. Jackson, « *way* veut dire à la fois direction et manière, et Jackson note que l'on retrouve la racine *hodos* dans " méthode ", " un moyen (*way*) d'action régulier et systématique " pour atteindre un but » (p. 3).

d'autres que les personnes enquêtées fréquentent volontiers. Mais, et puisque c'est au cheminement que je m'intéresse ici, l'expérience sociale des marcheurs dessine aussi des chemins où les "bonnes" rencontres dominent (en altitude) et succèdent (au fil du parcours) à celles dont ils se passeraient et qu'ils tentent de dépasser[304].

C'est bien toute l'importance du cheminement en tant que déplacement qui est mise en évidence ici : il faut être en mouvement – ou bien l'imaginer – pour varier les « plaisirs » visuels, pour dépasser le cap de l'hétérogénéité sociale et, bien évidemment, pour marcher. Les marcheurs-visiteurs en montagne vont quelque part dans la mesure où ce quelque part donne un sens, une mesure, voire un terme, à leur parcours, à leur pratique de la marche. Or, à l'analyse du matériau recueilli, deux idées viennent nourrir la notion de cheminement. La première est que les personnes enquêtées ne suivent pas uniquement un chemin dans la matérialité de l'espace : leur cheminement se construit aussi ailleurs qu'en montagne, à un autre moment. La seconde nous oriente vers le chemin, l'objet chemin, et son importance dans leur expérience de la marche.

7.1. La rêverie et la foulée : deux modes de construction pour faire son chemin

Le chemin suivi est donc celui qui s'offre à nos pieds. Mais il est tout autant un tracé sur une carte ou un guide, un souvenir ou un pur objet de l'imaginaire. « L'espace appelle l'action » a dit G. Bachelard (1994 : 30), « et avant l'action l'imagination travaille. Elle fauche et laboure »[305]. Je rajouterai qu'après l'action, l'imagination, à travers le souvenir, travaille à nouveau mais, cette fois, pour récolter ce que chacun trouve bon de garder et, puisque l'expérience est un processus continu, préparer en même temps le terrain d'une action prochaine. L'expérience, celle de marcheurs en situation de visite en ce qui nous concerne, constitue en elle-même un cheminement et le chemin suivi prend la forme d'une spirale[306].

Mais le cheminement qui nous intéresse ici est celui construit par les participants au cours d'une marche. J'ai montré, dans le chapitre 5, que le "temps de la marche" laissait apparaître trois moments : celui de l'imaginaire, du vécu sur place et du souvenir. C'est autant d'opportunités pour construire son chemin, à travers deux "instruments", la rêverie (en forme d'imaginaire ou de souvenirs) et la foulée, sur place. Autant de cheminements qui jouent entre matérialité et immatérialité de l'expérience des marcheurs, entre temps et espace.

7.1.1. Des cheminements qui font rêver : suivre les tracés sur une carte

Plusieurs personnes l'ont évoqué, qui ont déjà été citées dans les chapitre précédents : regarder une carte, se plonger dans des livres ou des revues, c'est rêver à l'avance à un lieu, à un parcours, c'est laisser son esprit « vagabonder sur la carte » (Hervé). En fait, les participants qui se plongent dans leurs documents pour « rêver » aux Pyrénées, à la montagne, parlent souvent d'un cheminement qu'ils imaginent à partir d'un « tracé » sur une carte[307]. Ils

[304] Cf. la "portion initiatique" d'un parcours présentée plus haut (6.1.1.2 Aller plus haut que les touristes).
[305] On retrouve là la définition du « projet » de A. Schutz, donnée dans le chapitre théorique.
[306] Je renvoie, là encore, à la première partie (Brown D., 1999).
[307] La carte sous toutes ses formes. Pour certains, c'est la carte IGN, la Top 25. Pour d'autres, c'est la carte proposée par les topoguides pour accompagner leurs explications.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

repèrent un « relief », un « itinéraire », un « parcours », etc. Autant d'images et représentations qui les attirent, qui les renvoient à ce qu'ils connaissent déjà et/ou à ce qu'ils voudraient connaître.

Toutes les personnes avec lesquelles j'ai travaillé ne préparent pas leurs sorties en montagne, mais celles qui le font ne sont pas non plus les seules à se plonger dans leurs cartes avant de partir. En fait, la possibilité de visualiser un chemin par image(s) interposée(s) est importante pour la plupart des participants. Et, parmi ces images, il en est une qui est commune à tous, un objet qui est à la fois outil de préparation, matériel de marche et support de représentations : c'est la carte. « J'aime beaucoup tout ce qui est cartes de géo, les cartes », m'expliquait Gaëlle, « et j'essaie toujours d'imaginer, d'après une carte, d'imaginer le paysage : ce que je pourrais voir depuis là, tel endroit, situer. En imaginant sur la carte, j'imagine le relief… » Anticiper une sortie, y penser, mais, surtout, la repérer, font déjà partie du plaisir. Dès qu'ils savent qu'ils vont partir et dans quel coin, les marcheurs se projettent déjà sur un chemin virtuel, qu'ils se représentent à travers le tracé d'une carte et/ou leurs souvenirs de marches antérieures.

Ce tracé, chemin qu'ils suivent sur la carte, est, comme Viviane le souligne, une première étape dans le plaisir de la découverte. Il n'est pas besoin d'être en montagne pour découvrir un chemin :

> Viviane : « C'est quand même plus sympa de trouver… de découvrir autre chose, oui. »
> *Enquêtrice : « Pour.. c'est en quels termes ? est-ce que tu saurais dire si c'est pour **voir** autre chose, ou simplement faire autre chose ? »*
> Viviane : « Non … les deux, oui. Voir de nouveaux paysages, voir… et puis le plaisir de chercher, de découvrir un autre chemin quoi. De, de… le plaisir justement on revient à ça, de chercher sur la carte, de regarder sur les bouquins… de se dire : 'ben tiens faut passer là, par là, par là,'. »

Cheminer à partir d'une carte – ou, à l'occasion, du profil proposé par un guide –, c'est se donner l'impression non pas tant de voir avant d'y être, que de savoir où l'on va. Les intentions varient en fonction du rôle de chacun, entre ceux qui ont la responsabilité de mener un groupe et ceux qui ne veulent pas suivre en étant totalement passifs. Cheminer sur une carte, c'est une possibilité de laisser libre cours à son imagination et/ou de faire appel à des souvenirs, tout en conservant la surprise de la découverte visuelle sur place. La carte n'est pas une image visuelle, comme peut l'être une photographie, une gravure, etc. Elle en est éventuellement un support. Elle est un intermédiaire entre le rêve et la foulée et inversement. Elle est aussi un lien entre l'espace et le temps, la portion d'espace représentée sur la carte et le temps qu'il faudra pour la parcourir. C'est aussi – et de la même façon – un moyen de limiter les risques de la marche en montagne, ceux, particulièrement, liés à la crainte de se perdre ou de s'égarer ou, encore, de faire des choses trop compliquées[308]. Sur une carte, on peut repérer le profil d'un parcours, les crêtes à passer, la force de la pente, les objets que l'on est censé croiser, lacs, cabanes et autres points de repères. On peut aussi se fier à la couleur et au nom du tracé : rouge plein pour des sentiers balisés (balises peintes), rouge en pointillés pour des chemins tracés (matériellement) et, au mieux, balisés par des cairns, bleu en pointillés pour des itinéraires plus sportifs, etc. ; GR10, HRP, Chemin de la Mâture, Tour du Pic du Midi d'Ossau, etc., etc. À moins d'avoir déjà emprunté un chemin et d'être sûr de son immuabilité, tout ce repérage reste dans le domaine de l'idéel, mais il rassure. En fait, le cheminement sur carte, le tracé, est un bon compromis entre l'envie de voir de ses propres yeux, sur place, et la nécessité de préparer, avant de partir :

[308] Puisque, comme je l'ai montré dans le chapitre 6, les participants ne « partent pas à l'aventure » quand ils marchent en montagne. Les plus aventureux, les plus "audacieux", parlent d'imprévus une fois partis, mais ils préparent leurs sorties.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> *Enquêtrice : « Et avant de partir, est-ce que ça te gène, est-ce que ça t'est égal, est-ce que tu* ***veux*** *voir les images, des photos, de ce que tu vas voir ? »*
> Quentin : **«** En général non. Sauf quand… y'a des fois y'a des choses qui sont pas trop mal faites, avec le descriptif, ils mettent une photo, avec le petit tracé.. ça c'est pas mal, quand même, quand on connaît pas, ça peut aider ouais. Mais sinon, ouais, je préfère voir de mes yeux… »

Et c'est un cheminement qui se nourrit, en partie, de souvenirs : la rêverie du marcheur qui anticipe n'est pas qu'imagination pure. Toutes les personnes enquêtées avaient déjà marché dans les Pyrénées quand j'ai débuté mon enquête. Toutes m'ont raconté des souvenirs lors de nos discussions (largement repris dans les chapitres précédents). Leurs récits sont ponctués de références à d'autres marches, dans les Pyrénées, en plaine, en bord de mer, chez eux, dans d'autres montagnes, etc. ; quand ils étaient plus jeunes, quand il faisait moins beau ; etc. La marche à pied est une pratique sociale aux usages tellement vastes que toute situation est susceptible de faire écho à un autre contexte, ailleurs, à un autre moment. Le cheminement qui s'inscrit dans les souvenirs est ainsi à la fois un produit de l'expérience, issu de l'imaginaire et du vécu sur place, et un médium, celui sur lequel se construit un nouvel imaginaire. Il peut, à son tour, prendre une forme matérielle chez ceux qui produisent des comptes-rendus, retraçant des parcours, racontant des itinéraires ou rangeant, dans l'ordre, leurs photos. Mais il peut aussi disparaître, marquant alors la fin d'une marche, la fin du souvenir. Je pense en particulier à Anne qui a « tout cassé » à la naissance de son fils, qui a rompu ses liens d'amitié avec les personnes avec qui elle allait marcher dans les Pyrénées. Une rupture renforcée, voire symbolisée, par l'"oubli" des chemins empruntés :

> *Enquêtrice : « Et on disait [le matin], bon, tu es déjà venue ici il y a quelques temps et tu n'avais pas retrouvé tes souvenirs, c'est ça ? »*
> Anne : « Oui, y'a un certain, y'a certains lieux, quoi, que j'ai repérés, mais refaire un traçage de ce que j'avais fait, non. Tu vois, j'ai pas retrouvé l'endroit où on avait été, et puis on était descendu dans la vallée, et puis on avait fait un bout de chemin. Ça je l'ai pas retrouvé. »
> *Enquêtrice : « En le cherchant ? »*
> Anne : « Bon j'ai pas trop cherché non plus, non. J'ai pas cherché. Mais y'a des trucs comme ça, tiens ! Je… j'aurais pu me rappeler… C'est vrai que c'est rigolo. »

Un oubli qui ne l'empêche pas, au contraire peut-être, de re-chercher « quelque chose » dans les Pyrénées, un réseau de connaissances, d'amitiés. Dans tous les cas et parce que la marche en montagne est, chez les participants, associée à de bons souvenirs, de bons moments passés ou anticipés, la rêverie attire le marcheur sur place. Elle attire la foulée. Rêver au chemin, c'est s'y projeter, avoir envie d'y être, d'y aller, d'y retourner.

7.1.2. La foulée ou l'ancrage du cheminement dans une matérialité

Dans les chapitres précédents, il a été question de ce qui agrémente le parcours, des surprises qu'il ménage, de décalages entre ce à quoi s'attendent les marcheurs et ce qu'ils vivent sur place, de risques pris ou soigneusement évités, de conduites qui ritualisent parcours et marches en montagne, etc., etc. Au delà de la rêverie, les participants font leur chemin en foulant les sentiers, physiquement. Plutôt que de revenir sur ces idées largement développées déjà, je voudrais ici insister sur un aspect symbolique issu de la matérialité du cheminement : c'est l'avancée. Cheminer, c'est avancer à la fois dans le temps et dans l'espace. Une progression qui doit faire face à deux obstacles : perdre et chercher son chemin, ou quand les progressions dans le temps et dans l'espace se dissocient ; faire demi-tour, c'est-à-dire quand les dimensions spatiales et temporelles de l'expérience jouent l'une contre l'autre.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

7.1.2.1. Avancer : ne pas perdre son chemin…

Passer de la carte au terrain, du tracé au sentier : il s'agit là d'un passage qui, souvent, ne se fait pas sans détour. Or, lorsque sur une carte on progresse dans un registre spatial imaginaire, sur place c'est une progression dans le temps qui prend toute son importance, une progression bien réelle. Avancer dans l'espace, c'est avancer dans le temps, mais hésiter, perdre puis chercher son chemin, c'est aussi avancer dans le temps. Et quand ce temps est compté (parce que la nuit va tomber, que l'orage ou le brouillard menace, particulièrement) le principal risque est celui de se perdre, de perdre son chemin : d'arrêter sa progression dans l'espace quand le temps, lui, continue à s'écouler.

L'idée de s'égarer ou de se perdre n'est pas une hantise dans l'esprit des participants. Nombreux sont ceux qui relativisent, parce que s'ils s'égarent ils trouvent toujours le moyen de (re)trouver un chemin, celui suivi initialement ou un autre ; parce que, parfois aussi, ils sont tentés de modifier leur itinéraire en cours, vu que « à droite, y'a un autre [chemin]… y'a quelque chose de sympa à faire » (Anne). En outre, s'égarer un petit peu, sans se perdre complètement, la plupart des marcheurs apprécient, à partir du moment où ils se sentent en sécurité et/ou savent leur groupe en sécurité. En fait, les participants ne parlent pas beaucoup de l'idée de se perdre, pas spontanément du moins. Le principal risque en montagne, le brouillard, ils l'évitent dans la mesure du possible, quitte à s'arrêter le temps qu'il s'estompe. À défaut, ce n'est pas eux qu'ils perdent, c'est leur chemin. Autrement dit, ils évoquent rarement le souvenir de s'être « vraiment perdus », juste d'avoir dû chercher leur chemin :

> Inès : « Du moment que tu es sur le sentier, que tu as des marques, que t'as repéré quand même là où tu vas sur le… Y'a pas de raison de se perdre. »
>
> Quentin : « On s'était un petit peu perdu, un petit peu galéré… mais sinon, **vraiment** perdu, non, jamais quoi. Vraiment en galère.. »
> *Enquêtrice : « Pas de grosse panique ? »*
> Quentin : « Non. Non, non.. »
>
> Thomas : « Je me débrouille quand même pour pas me perdre tout à fait. Maintenant arriver à chercher, se tromper, oui, ça m'est arrivé. »

Mais perdre son chemin, le chercher ou en chercher un autre, sans être des situations angoissantes, peuvent quand même être problématiques, surtout quand il faut faire des heures et des heures de marche supplémentaire :

> *Enquêtrice : « Sur la notion de se perdre et de se repérer… j'ai vu que ça te… ça pouvait te stimuler dans la balade… Enfin quoique on n'était pas totalement perdu… Mais… est-ce que pour toi, ça fait systématiquement partie d'expériences… [de marches] ? »*
> Odile : « Non… surtout quand t'emmènes un groupe, il vaut mieux pas se perdre… surtout qu'en montagne, tu risques, comme on a fait l'année dernière… tu risques de faire 11 heures de marche quoi ! Donc il vaut mieux quand même être bien assuré de l'itinéraire hein ! Se paumer un petit peu, faire ½ heure de plus, c'est pas gênant… mais quand tu fais 3-4 heures de plus, c'est quand même… très embêtant… Donc… Bon ça ne me gêne pas d'être un peu perdue… mais… bien perdue, si…(rires) Quand tu n'as plus de repères, quand tu sais plus où t'es… ça, ça m'embête… »

Quelles que soient les raisons pour perdre son chemin (se tromper à une intersection, ne plus voir à cause du brouillard, ne pas prendre le bon point de départ…), le problème reste toujours le même : il s'agit de prendre le temps de le retrouver et donc de décaler d'autant son arrivée. L'enjeu, quant à lui, est de (re)trouver les repères qui permettent de passer de la carte au terrain, de projeter le tracé dans la matérialité de l'espace. Le cheminement qu'ils se sont construit avant de partir, les participants l'emportent avec eux sur place, dans leur tête et sur la carte. Mais, d'un besoin de savoir où ils vont, ils passent à un besoin de savoir où ils sont, sur place. Or, perdre son chemin renvoie à l'impression (plus ou moins forte) de ne plus

savoir où l'on est, situation parfois déstabilisante, jamais, dans les dires des participants, véritablement « angoissante » ou « paniquante » :

> Bénédicte : « Moi je sais que toute seule, j'aurais l'angoisse perma… Enfin j'aurais même pas l'angoisse, mais je me perds (rires) mais ça m'angoisse pas de me perdre. »
> Bruno : « On y pense quand même, je sais pas… J'y pense parce qu'après y'a une question de temps, de… un effort inutile… Bon c'est vrai que quand on est vers la fin de la balade, quand on est dans un coin qu'on ne connaît pas, que le sentier… bon, on le voit marqué sur la carte, y'avait un pointillé, mais on sait pas trop, à un endroit ce pointillé se perd… et il faut chercher… C'est pas de l'angoisse mais… moi j'aime bien j'aime bien savoir où je suis… »
>
> Armand : « Dans le Néouvielle, effectivement, dans les rochers le chemin n'est pas marqué. »
> *Enquêtrice : « Il faut trouver les cairns qui sont pas forcément… »*
> Armelle : « Ouais, mais là… »
> Armand : « …avec des rochers partout… »
> Armelle : « Et encore, les cairns… Les cairns, c'est vrai que c'est rigolo hein ! Il faut les.. les pister, hein ! Mais là le Néouvielle, c'est vrai qu'on a eu l'impression de… de plus du tout savoir où on était. Et on n'était pas loin pourtant. On n'est pas allé loin, hein ! »
>
> Patricia : « Ben le souvenir c'est… le souvenir ben c'est que c'est quand même.. les.. les petites.. les, les .. ce que tu t'attends pas quoi. Et puis que.. qui t'arrive quoi. La surprise, les, les… que tu cherches ton chemin et puis que t'en vois plus ou tu te dis : 'lequel c'est ?' C'est vrai que c'est… c'est quand même… Un petit peu… surprenant. »

Chemin matériel et tracé sur carte sont en fait deux chemins complémentaires et indispensables :

> *Enquêtrice : « Tu t'es perdue des fois ? »*
> Fabienne : « Oui. Oui.. enfin, trompé de chemin et devoir faire demi-tour… Oui. Oui, oui. Être complètement perdue, perdue, 'je sais pas où je suis'... et pleurer… non. Non, mais parce que aussi, enfin… si c'est moi qui suis responsable… et ben je tiens ma carte, je regarde la carte, je regarde partout, je la regarde toutes les 5 minutes, je lis le descriptif... Oui, oui, à ce moment là je suis sérieuse. »

Que l'un des deux fasse défaut ou soit incomplet et c'est l'incertitude. Les participants ont besoin, pour être rassurés, d'avoir à la fois le tracé sur leur carte et un bon balisage, sur place :

> Viviane : « Mais moi je crois, nous, la principale chose, le groupe du jeudi, c'est que quand on sort entre nous, ce sont quand même toujours des sorties… sur sentier ou bien cairnées ou bien balisées, parce que on se sent pas assez costaud pour… […] Mais… se dire… Dire aux copines et aux copains […] 'Ben écoutez, aujourd'hui c'est moi qui vous emmène là' […] Si, je le fais, sur une rando que je connais bien, ou alors, même si je la connais pas, si je vois que sur la carte c'est tracé, y'aura un **sentier,** y'aura des **balises**, bon… oui, je l'ai déjà fait. »
>
> Bruno : « Seulement maintenant on se rend compte aussi qu'il y'a **beaucoup** d'itinéraires qui sont **balisés**, et qui sont pas… »
> *Enquêtrice : « Et qui sont pas sur cartes. »*
> Bruno : « Et qui sont pas sur cartes. Parce que bon, il faudrait aller dans les syndicats d'initiative, il faudrait aller dans les mairies. Ils ont chacun leur… ce qui est très bien, mais alors en arrivant là, on voit des bornes bleues, jaunes et on sait pas… »

Cette complémentarité est comme l'assurance que progressions dans le temps et dans l'espace filent conjointement : que celle dans l'espace ne s'interrompt pas quand celle dans le temps se poursuit.

7.1.2.2. … ni faire demi-tour

Mais puisqu'il leur arrive de s'égarer, de se tromper, il n'est pas rare que les participants aient aussi à faire demi-tour, à « rebrousser chemin ». Et il n'est plus question ici de progressions dans le temps et dans l'espace qui se dissocient mais, au delà, qui s'opposent.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

En fait, « rebrousser chemin » est, par excellence, l'expression qui consacre une sortie, au mieux, pas complètement réussie, au pire, complètement ratée. Plusieurs cas sont avancés pour justifier d'interrompre une progression. Il y a celui, déjà évoqué à travers les mots de Philippe, où l'absence de vue et de jouissance esthétique pousse à abandonner, par manque d'intérêt[309]. Il y a, bien sûr, celui où les marcheurs ne parviennent pas à continuer et se retrouvent obligés de revenir en arrière, le demi-tour étant la seule alternative qui s'offre à eux :

> Clément : « Enfin on est monté pour faire une petite promenade, et on voulait aller à un endroit que, justement… où y'a pas de sentier et qu'on connaît... où on n'était pas allé quoi. »
> Damien : « Oui, on était sur le plateau de Sanchèse et on a fait : 'Tiens on monte là, tout droit..' »
> Clément : « On est monté tout droit pour aller voir un peu ce qu'il y avait là haut. Et y'avait beaucoup de neige, on s'enfonçait pas mal, donc on n'a pas.. la nuit arrivait et on n'a pas eu le temps de faire la promenade que j'aurais voulu. J'aurais voulu descendre par un autre côté, on n'a pas eu le temps, on a rebroussé chemin. »
> *Enquêtrice : « Rebroussé chemin ? D'accord. »*
> Clément : « Et c'est vrai que ça, c'était la faute de la neige. »
>
> Quentin : « Ça m'est arrivé, même, de rebrousser chemin, quoi… de descendre de l'endroit où j'étais pour rechoper… un endroit plus facile… parce que, vraiment, là, je pouvais pas, quoi… c'était… Mais après, je pense que c'est une question d'habitude ce genre de trucs… on s'y habitue… comme le vertige d'ailleurs, je crois qu'on s'y habitue… »

Mais il y a aussi, et c'est peut-être là la frustration la plus grande à l'idée de rebrousser chemin, le cas où le sentier a disparu entre une marche et la suivante ou entre la carte et le terrain. Les marcheurs se construisent leur cheminement idéel et, une fois sur place, la matérialité du chemin fait mentir la carte ou leur souvenir :

> Odile : « Et puis on a eu aussi l'expérience de vouloir partir vers Saillan et puis de trouver deux sentiers qui étaient fermés, clos, carrément. Alors qu'ils continuent… alors on a dit : 'c'est pas la peine d'acheter la carte [IGN], parce que sur la carte, on serait parti d'office là-dedans !' Et t'es fichu quoi ! »
> *Enquêtrice : « Clos ? »*
> Odile : « Ben le sentier était fermé. »
> *Enquêtrice : « Fermé par quoi ? »*
> Odile : « Par une barrière et puis l'autre, ben je suis pas allée voir mais… »
> Patricia : « Mais dis, sur le topoguide il faut aller jusqu'à Canheille. C'est de Canheille à Saillan… »
> Odile : « Oui, oui. Mais on, on aurait pris une carte IGN, Patricia, le chemin était tracé. Tu prenais ce chemin là et systématiquement… […] Mais on aurait eu ces deux chemins là **sur** le topoguide... sur la carte. Donc... enfin t'es frustrée parce que t'es obligée de revenir quoi ! »
>
> Thomas : « Oh ! y'a des sorties plus ou moins réussies. Je pense à un jour où on a voulu monter au col de la Courade. Pas celui de la vallée d'Aure… de la vallée de Campan, mais de la vallée d'Ossau, là.. au-dessus de… Estaëns. Alors… on était passé par derrière et la forêt était boueuse… et puis y'avait des tas de sentiers forestiers tracés pour l'exploitation forestière, alors la carte… était inutile. Il fallait explorer les sentiers, on avait de la boue jusqu'au milieu des jambes… on savait pas si on allait trouver son chemin, bon… c'était un mauvais moment. On a fini par le trouver mais enfin c'est vrai que… c'est ingrat. »

La connotation négative du demi-tour, on la rencontre en outre dans la façon qu'ont certains marcheurs d'apprécier l'aller-retour. J'ai déjà montré que l'appréciation des différents types de parcours variait d'un participant à l'autre mais que, souvent, les marcheurs évoquaient – ou prenaient conscience au moment des entretiens – d'une diversité tout aussi appréciable entre boucle et aller-retour[310]. Mais quelques marcheurs, au delà de considérations esthétiques, insistent particulièrement sur la charge symbolique du cheminement. Un aller-retour c'est un cheminement puis une répétition ou une régression. Une boucle ou un trajet c'est une progression… du début à la fin, c'est « faire quelque chose », vraiment :

[309] Cf. chapitre 3 (3.3.5.1. Ne rien voir, ni rien ressentir, c'est toujours un peu décevant).
[310] Cf. Chapitre 3 (3.3.2.1. Privilégier la variété, l'alternance, les contrastes et l'effet de surprise).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Viviane : « Je pense que la principale chose c'est que t'as pas l'impression de faire ce que t'as fait le matin quoi. Et puis c'est sympa de se dire, je pense aussi, que t'as fait un parcours, que t'as contourné.. Parce qu'en général, boucle ça veut dire que tu contournes un petit mamelon, c'est à dire que tu… du point de départ on te dit 'ben tu vois, on va passer là, ta, ta, ta…' Non, c'est le fait de pas revenir par le même chemin…. »
Enquêtrice : « Hmm, hmm… »
Viviane : « Je pense que quand on fait une boucle, comme ça, on a moins l'impression de… Le retour, quelques fois est un peu longuet, parce que… Bon, le départ d'une balade, souvent c'est un départ de chemin qui est peut-être un petit peu moins agréable qu'après, quand on commence à grimper quoi. Le **tout** début… Donc, quand tu sais que le retour tu vas te retaper… la fin sur ce chemin qui est peut-être pas forcément joli, bon… Tu le **sais** quoi, à l'avance. »
Enquêtrice : « Oui. Oui. »
Viviane : « Alors que si tu fait une boucle, que tu reviens par un autre chemin, qui est pas plus sympa, mais au moins ça change.. »

Au delà, la boucle et/ou le trajet sont considérés comme « quelque chose de positif ». Et, par opposition, faire un aller-retour c'est « avancer et reculer », cheminer puis revenir :

Philippe : « Moi, dans tous les cas, une boucle, c'est mieux… »
Enquêtrice : « Pourquoi, toi ? »
Philippe : « Ben parce que j'ai l'impression d'avoir fait quelque chose de positif alors que si je fais un aller retour, j'ai l'impression d'avoir… avancé et reculé (rires)… Mais j'aime pas emprunter 2 fois le même… sentier… »

Quand ils font demi-tour, de façon involontaire et contrainte, les marcheurs soulignent l'idée d'une opposition entre une régression spatiale (c'est « reculer », « revenir par le même chemin », « rebrousser chemin ») et une progression temporelle, puisque le temps, lui ne s'arrête jamais. Et il n'y a que ceux qui savent apprécier, dans l'aller-retour, la diversité d'un chemin pris dans un sens, puis dans l'autre, qui ne voient pas, dans ce type de parcours, de signification négative.

Conclusion.

Il est ainsi des participants pour qui cheminement et parcours s'opposent, précisément lorsque ce dernier impose de faire demi-tour. Les marcheurs rebroussent chemin, reculent, et l'idée d'avancée disparaît, s'interrompt, soit un instant, le temps de revenir sur ses pas pour retrouver son chemin, soit jusqu'à la fin du parcours, dans le cas d'allers-retours. Il est aussi des circonstances où les dimensions temporelles et spatiales du cheminement se séparent : quand les marcheurs s'égarent et cherchent leur chemin, quand la progression dans l'espace s'arrête alors que le temps continue à filer. L'enjeu, pour ceux qui tiennent à ne pas s'égarer, est alors de comprendre comment – et de parvenir à – passer sans encombre de la carte au terrain, du tracé au sentier. Cheminer n'est cependant pas réduit au fait d'emprunter physiquement des chemins. Il existe un cheminement en rêve qui prend toute son importance dans la façon dont les participants racontent (imaginent ou se rappellent) leurs marches en montagne sans y être. Et, au delà de leur rêverie, c'est le rôle d'un objet qui est mis en évidence : **le rôle de la carte, image au cœur de l'expérience des marcheurs, triple "objet de plaisir"** :

Fabienne : « Et puis en plus, la carte, c'est bien d'avoir la carte, parce que tu… ça fixe les idées, ça fixe les souvenirs aussi. »
Enquêtrice : « Alors qu'est-ce que tu vois sur une carte justement ? pas uniquement, donc, les signes informatifs, disons, l'altitude par exemple, ou le passage du chemin ? Tu vois aussi.. t'as des images de paysages… ? »
Fabienne : « Ah ben oui ! t'as des images.. ben oui, enfin… T'as des images de paysages… D'abord t'anticipes avec la carte aussi ! Tu dis : 'Tiens on va passer

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> près d'un lac..' Tu fais déjà ton chemin ! tu te fais déjà ta balade sur ta carte avant. »
> *Enquêtrice : « Mhmm. Et après aussi ? donc tu disais 'ça fait des souvenirs, ça fixe les souvenirs'.. »*
> Fabienne : « Après, tu refixes, oui. Ça te refixe. Et ben oui ! 'c'est à cet endroit là qu'on s'est trompé'. 'Dans cet endroit là, rappelle-toi, y'avait un caillou'. 'Rappelle-toi on a campé là'. 'Là tu vois, on voyait ça'. Oui, si, c'est important la carte. On refait deux fois… c'est deux fois le plaisir avec la carte. Trois fois ! Une fois avant, une fois pendant, une fois après. »

Une carte que, à la différence de photographies par exemple, les participants emportent avec eux, déforment et reforment en la pliant de façon à ce que le tracé du parcours soit rapidement accessible quand ils marchent. Ils l'ont toujours à la main ou à portée de main, pour vérifier le parcours ou retrouver leur chemin s'ils s'égarent. C'est véritablement l'objet matériel indispensable à la marche en montagne :

> Fabienne : « Mais autrement, oui, je me suis déjà perdue… des embranchements de sentiers que j'ai pas vus et après je me dis : 'non, non, on est pas sur le bon, c'est pas là…' Donc tu regardes ta carte, tu reréfléchis, tu fais demi-tour et puis tu retrouves le… le sentier que t'as loupé et puis tu repars dans le bon sens. Ah oui, oui, ça m'est arrivé. Mais enfin, de toute façon, si c'est pas à Lescun … j'ai toujours la carte hein ! »
> *Enquêtrice : « Et constamment, quoi. »*
> Fabienne : « Ah ! constamment. »
> *Enquêtrice : « Enfin, elle est ouverte… »*
> Fabienne : « Ah oui, oui ! Oui, elle est dans la main, elle est là.. Oui, oui. Oui, oui. Ben oui, si c'est des coins que je connais pas. Non je suis pas du genre à demander aux passants… (rires) »
>
> Gaëlle : « Ben la carte elle est indispensable hein ! De toute façon, c'est la.. c'est la priorité. Non, il m'est arrivé de partir uniquement avec la carte. »
> *Enquêtrice : « Avec la carte, oui. Pas forcément besoin des précisions du guide ? »*
> Fabienne : « Non, si je les ai je les prends. »

Eventuellement, ils en photocopient un morceau pour n'emporter avec eux que ce dont ils ont besoin et, j'imagine, pour l'épargner un peu, la carte ne sortant jamais indemne d'un séjour "à la main"[311]. À l'occasion, ils la modifient, quand elle sert de support à des comptes-rendus :

> Héloïse : « Moi je l'ai fait au début.. Avant de connaître Hervé, je marquais tout. J'avais une carte, et au Stabilo je notais tous les endroits où je passais. »
> Hervé : « Oui, c'est bien ça aussi. »
> *Enquêtrice : « Ouais ! »*
> Héloïse : « Malheureusement, j'ai prêté la carte à des amis qui me l'ont perdue. Et ça, ça m'a fait énormément de peine, parce que c'était ma première carte que je m'étais achetée et puis j'y tenais parce que… j'y tenais parce que c'était **sentimental** quoi ! j'avais marqué les parcours que j'avais faits avec mes amis du club… »

En d'autres termes, la carte qu'utilise le marcheur est façonnée tout autant qu'elle façonne la pratique de la marche. Elle est, par excellence, l'objet matériel intégré à la pratique de la marche, tout au long de cette pratique, lien entre matérialité et immatérialité de l'expérience de l'espace.

Il est un autre aspect qui intervient dans la façon dont les participants construisent leur cheminement, au delà de l'idée de suivre un fil qui lie rêverie et foulée, temps et espace : c'est la façon dont le cheminement offre une voie d'accès à la montagne, à travers ses usages et usagers.

[311] Voir aussi plus haut, avec les différentes illustrations de la préparation (6.6.2.1. Le décideur, c'est celui ou celle qui prépare et qui mène).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

7.2. « Le chemin manifeste l'usage »[312], le sien et/ou celui des autres

Second point pour aborder la question du cheminement, c'est à la façon dont les chemins mettent le marcheur en contact direct ou indirect avec des personnes que je m'intéresse ici. Le chemin, objet matériel, est porteur de sens matériel, bien sûr, mais aussi immatériel à travers les significations qui se dégagent de sa matérialité : de son profil, des matériaux qui le constituent, des lieux qu'il traverse, de sa largeur, etc., etc. Parmi ces significations, il en est auxquelles les participants accordent une grande importance : celles qui renvoient à l'usage (et aux usagers) des chemins et, au delà, de la montagne.

En montagne, le chemin se fait route, piste, sentier, sente, sentier à vaches voire hors sentier… Autant de termes qui signifient des usages et des usagers particuliers. Marcher sur l'un n'est pas marcher sur l'autre, à bien des égards (en termes de capacités physiques et techniques, de densité humaine, d'accessibilité, etc.). En outre, de nouveaux chemins apparaissent, d'autres disparaissent, signifiant l'apparition et la disparition d'usages de la montagne. Des pistes sont tracées pour permettre au berger de monter un matériel en adéquation avec le renforcement des normes sanitaires des bergeries et pour accélérer ses déplacements ; pour permettre au résident secondaire d'accéder facilement et en véhicule motorisé à sa grange rénovée ; pour assurer l'entretien d'un barrage ou d'une centrale. Des sentiers disparaissent ici, parce que la pression pastorale diminue ou que la piste rend le vieux sentier inutile. Ils se maintiennent, voire apparaissent, là, parce que des troupeaux y pâturent ou pour satisfaire – ou devancer – une demande touristique. C'est tout un ensemble, un réseau de chemins que les participants empruntent, passant souvent de l'un à l'autre. Cheminer en montagne, faire un morceau de chemin, sur place, c'est alors aller à la rencontre des gens, à travers leurs usages, quels qu'ils soient.

7.2.1. Les chemins de montagne : marcher sur des pistes et sur des sentiers

Je n'ai pas sollicité tous les récits de parcours à chaud (deuxième entretien) de la même façon. Parfois je demandais aux participants de me tracer et de me commenter l'itinéraire que nous avions emprunté sur une carte. Ils repéraient, la plupart du temps les différents lieux par des noms, ceux qu'ils avaient sous les yeux :

> Fabienne : « Sur la carte, alors… départ, refuge de Labérouat en voiture, donc on a pris ici dans le bois, avec.. là on s'est arrêté. On descend dans, ici là, c'est le petit pont de la Mouline et ensuite on remonte par ici, mais bon, t'as plus de sentier.. enfin si, il est là quoi. Sentier. Les cabanes c'est là ou j'ai pris de l'eau. Hop ! on tourne, ici. Là, là c'est là qu'on a déjeuné, c'est la belle vue et puis ensuite on descend mais on va pas jusqu'au Cayular.. on va pas jusqu'au Cayular de Lagne. Là.. qui sont ici.. On descend comme ça, Cayular d'Anaye.. En fait on est descendu tout droit là et puis on redescend par ici jusqu'à Sanchèse. Puis bon, nous on a pris la route qui est là, parce qu'ils nous ont laissé… On a pris la route » (cf. Annexe 14.1).

Parfois, je leur demandais simplement de me raconter la journée ou l'après-midi, de me dire ce dont ils se souvenaient, sans leur imposer la carte. Les objets remplaçaient alors les noms : chemins, forêts, flancs, points de vues, lacs, etc. Parmi ce second type de récits à chaud, celui

[312] « La route, et les termes qui lui sont apparentés, sont du côté de la construction et de la surface parcourue ; le chemin du côté du mouvement et du processus. Le chemin manifeste l'usage ; c'est quelque chose qui demande du temps, voire une certaine lenteur. […] L'hodologie alors semble privilégier le cheminement plus que le chemin » (Tiberghien G. A., 2004 : 4).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

d'Odile est une véritable succession et, par la même occasion, un inventaire des chemins que l'on peut emprunter en montagne. Il faut dire que le parcours s'y prêtait :

> Odile : « Ouais. Ben on est parti du petit village de Vignec. On est parti par une route qui montait pas mal. C'était une route goudronnée au départ. Elle grimpait pas mal. Après c'était plus ou moins goudronné, pierreux. Mais toujours assez large, une piste assez large quand même... Alors quand même, dans la forêt, oui, c'était assez agréable.. dans la forêt. Et puis après on a bifurqué pour aller vers les granges de Lias… et ben là, c'était encore du goudron. On a été un peu étonné de trouver du goudron. Les granges, ben elles étaient superbes. Y'avait des fleurs, y'avait des noix.. des noisettes.. et puis ensuite on a filé la petite route jusqu'à… Non, après elle est devenue sentier, après elle est devenue sentier et puis… elle montait même encore pas mal. Après on a bifurqué à gauche.. Oui, on s'en allait quand même vers le Pla d'Adet. On filait vers le Pla d'Adet. Après on a bifurqué à gauche vers les villages… d'Aure. Alors là, le sentier a commencé à… d'abord il montait un petit peu, d'abord, et puis on a aperçu le Pla d'Adet avec le.. le téléphérique. Et puis.. le deltaplane ! à qui on a parlé. Et puis, ben après ça a descendu très fort sur un petit sentier, qui était très joli. Y'avait des petits passages plats mais.. c'était quand même pas mal de descente. Et on est arrivé sur Cadeilhan-Trachère avec un sentier tout **pavé** de grosses pierres rondes… assez dur. Et à Cadeilhan, on a vu un petit peu le village. Et après on est descendu par un petit sentier **super** sympa jusqu'à Vignec. Un petit sentier ombragé, cool parce que ça descendait pas trop. Et à Vignec, on avait la voiture. Ah si, quand même, on a vu les abreuvoirs et puis le.. les halles » (cf. Annexe 14.3).

Piste[313] et sentier : les deux termes les plus couramment employés par les participants pour parler des chemins empruntés, à pied. Deux termes pour décrire des parcours, pour situer les choses, les rappeler avec des mots, et des adjectifs, qui parlent. La piste est souvent « goudronnée », parfois « empierrée » ; elle est aussi « large », « trop large » au goût des marcheurs. Empruntée par des véhicules motorisés, la piste est le chemin de tous les usagers, à moins d'une barrière pour en limiter l'accès. Le sentier est « petit », « à vaches », en « herbe » ou « en pierres », plus ou moins « marqué », « balisé », « cairné », « superbe », « agréable », « magnifique »… Le sentier, c'est le monde du marcheur et du marcheur uniquement, mais pas que du visiteur.

7.2.1.1. La piste : accès simplifié… trop simplifié

La piste, c'est deux objets en montagne : la piste de ski et la piste pour véhicules motorisés, parfois goudronnée, parfois juste empierrée (plus ou moins carrossable). Dans un cas comme dans l'autre elle renvoie souvent à une marque, une empreinte de l'homme, entre 4x4, barrages, centrales hydroélectriques, stations de ski… La première – je n'en parlerai pas ici – relève d'activités (touristiques) hivernales. La seconde est, à travers les récits, un cas particulier : c'est l'une des principales évolutions soulignées par les participants[314], qu'ils soient visiteurs extérieurs ou habitants. Or l'ouverture de pistes, parce qu'elle facilite l'accès à la montagne, est souvent chargée de significations.

Créer des pistes, des pistes « goudronnées » surtout, c'est offrir la possibilité à des résidents de venir s'installer en récupérant et réhabilitant des granges, voire des hameaux de granges. C'est du moins l'interprétation de certains visiteurs : tout comme ils attribuent l'abandon de certaines granges au manque d'accès et à l'absence de pistes, ils estiment que sans piste les granges ne seraient sûrement pas en aussi bon état, ni même habitées :

[313] La nuance entre la piste et la route n'est pas toujours évidente à saisir. La question du revêtement n'est pas seule en cause puisque certains parlent de « piste goudronnée », les deux types de chemins finissant, alors, par ne faire plus qu'un. Et, de fait, certains participants passent d'un mot à l'autre sans que, dans leur récit, il s'agisse d'un objet différent. J'ai donc choisi de rassembler ces deux mots sous le terme de « piste ».

[314] Du moins leur réponse donnée à une question posée sur les évolutions perçues en montagne, avec l'augmentation de la fréquentation des sentiers.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Hervé : « Là y'a une piste qui se termine dans cette zone là. [Pont du Moudang] Donc là, il y a une piste, y'a des granges et qui sont plus ou moins habitées en ce moment. Mais y'a une piste. Je pense que c'est ça l'explication hein ! »

Mais la création de pistes est aussi un événement à la fois polémique et profitable au regard des visiteurs. Profitable parce qu'elle facilite l'accès de tous, y compris des visiteurs qui peuvent alors monter un peu plus haut en voiture et repousser d'autant leur point de départ. Polémique parce que, le plus souvent, ces pistes sont à accès limité et qu'il faut alors soit emprunter des navettes bondées et payantes, soit se résoudre à marcher au milieu des navettes en question. Profitable parce qu'elle simplifie la gestion des troupeaux. Polémique parce qu'elle remet en cause le rôle des bergers… et leurs indemnités. Profitable parce qu'elle facilite le travail en montagne. Polémique parce que ce sont les chasseurs et leurs 4x4 ou bien les touristes qui s'y « engouffrent ». Polémique parce qu'elle signe l'abandon des petits sentiers que plus personne n'emprunte. Etc.

Fabienne : « Il s'ouvre des routes qui se **goudronnent** petit à petit, un peu partout. Tous les ans y'en a un peu plus. […] Moi je suis beaucoup plus sensible à l'ouverture des pistes et des routes, qu'à l'accroissement des forêts. Tous les ans, par contre, moi je constate qu'il y'a des pistes qui s'ouvrent, des pistes de débardage, dans lesquelles s'engouffrent quand même les 4X4 hein ! les chasseurs à l'automne. »
Enquêtrice : « Les chasseurs, principalement ? »
Fabienne : « Et puis des touristes. Ben moi-même hein. Si la piste monte je monte avec ma voiture. Si elle est fermée, non, hein. Mais si y'a une piste… »
Enquêtrice : « Si elle est accessible »
Fabienne : « Si elle est accessible, je monte, hein ! »

Enquêtrice : « Il a été ouvert pour quoi au départ ce sentier ? tu parlais d'un tracteur.. »
Fabienne : « Il a été ouvert… Oui.. y'a eu… parce que les bergers, ils veulent pouvoir descendre. Et les… les propriétaires de troupeaux veulent aussi atteindre leurs troupeaux rapidement. Donc ils voulaient des pistes. Ils voulaient ouvrir des pistes jusqu'aux cabanes. […] Alors l'idée… y'avait plusieurs choses possibles. Soit on… tu sais, les bergers, pour aller à pied ils touchent une indemnité, de 40000 francs par an. Donc.. eux, les bergers, ils voulaient bien soutenir le mouvement d'ouverture de piste mais.. moyennement. Alors y'a celui là, par exemple, qui pleurait sur l'épaule en disant : 'Moi je vais me suicider si on m'ouvre pas une piste, tu comprends, je veux pouvoir rentrer au village le soir et tout et tout et tout'. Bon. On a envie de lui dire : 'Si tu veux pas être berger, ben fais autre chose hein !' […] 'Fais autre chose'. Mais bon, bon, il pleurait. Bon. Alors… parce que la crainte, si tu veux, c'était que la piste serve surtout aux chasseurs, en fait. Et les chasseurs avaient très envie. Y'en a beaucoup d'ailleurs qui ont rouspété, qui ont dit qu'ils voulaient pas ça. Alors y'a eu… c'était un moyen terme. Eux, voulaient pouvoir monter en 4X4. Et… en fait, moi je soupçonne, alors, je soupçonne un peu, si tu veux, que les propriétaires de troupeaux, ce qu'ils voulaient, c'était monter en 4X4, faire leur traite, voir leurs bêtes, redescendre, et qu'il y ait plus personne ! C'est à dire qu'à ce moment-là ça leur permettait de laisser éventuellement les chiens et les moutons. Et puis c'est tout. Tu vois. Et les vaches. Et pas de berger. Parce que le berger, il coûte cher. Et… Mais bon, c'est pas ce qu'on mettait en avant, évidemment. Alors, pour essayer d'arranger un peu tout le monde, et ça a mécontenté d'ailleurs un peu tout le monde, c'est qu'on a fait une piste plus étroite qu'un 4X4, ou un 4X4 ne pouvait pas passer, mais il a fallu payer… alors y'a eu des subventions diverses... je peux pas dire exactement parce que j'ai pas suivi le dossier, mais y'a eu un peu la mairie, un peu le Conseil Général, un peu tout le monde, pour payer deux petits tracteurs, à… empattement assez étroit, tu vois, qui passaient et qui permettaient au berger, donc de ramener ses… par exemple éventuellement y'a une petite remorque, de ramener le lait, de ramener les fromages, de se ramener pas mal d'approvisionnement… »

Clara : « Les chemins ils les ont quand même, justement le SIVOM[315] là quand je suis arrivée à Artalens justement il se perdait le chemin, on pouvait pas rejoindre, et le SIVOM, ce sont eux qui entretiennent les sentiers et on a remis au goût du jour beaucoup de sentiers, avant c'était pas possible, c'était la forêt qui avait tout, tout gagné, on pouvait pas passer. Je disais toujours au maire 'non mais quand même ce chemin, vous devriez...' Il me disait 'ho ! mais tu me fatigues tu as qu'à y aller en voiture', il me disait. C'est sur je pouvais passer par le bas. »

[315] Syndicat intercommunal à vocation multiple.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

En fait, passé l'avantage d'un accès simplifié à certains lieux en montagne, les pistes sont assez peu du goût des participants. Quel qu'en soit le matériau ou revêtement, ciment, pierres ou goudron, elles sont « trop larges » et, finalement, trop accessibles. Pour certains, Noël par exemple, la simple idée d'emprunter à pied un chemin accessible en voiture est repoussante :

> Noël : « Mais jamais ça serait aller au refuge parce que je peux y aller en voiture alors… moi je me… j'aime pas, je le fais pas… C'est pas intéressant, si y'a une piste qui arrive… »

Les pistes, « boulevards » parmi les chemins de montagne, signifient plus qu'elles n'imposent la foule et les véhicules motorisés. Elles sont « trop larges »… tout simplement :

> Patricia : « Qu'est-ce qu'on a fait d'autre ? on a fait le lac de l'Oule, on a fait… le lac de l'Oule, moi ça m'a pas… si, j'ai aimé le tour, mais la montée je l'ai pas.. je l'ai trouvée… »
> Odile : « Monotone. »
> Patricia : « Oui. Et puis c'est un .. une grande.. un grand chemin, là, empierré... »
> Philippe : « C'est trop large oui. »
> Patricia : « J'aime pas trop. »
> Philippe : « C'est trop large pour apprécier. »
> [entretien suivant]
> *Enquêtrice : « J'aimerais que vous me précisiez cette… cette phrase 'trop large pour l'apprécier'… est-ce que… ? »*
> Philippe : « Ça fait boulevard… »
> *Enquêtrice : « Ça fait boulevard ? ça veut dire que ça fait beaucoup de monde ou… »*
> Philippe : « Non…non, non, y avait pas beaucoup de monde… »
> Patricia : « Même pas… c'est large et… »

Mais la piste (ou la route) reste un chemin de basse et moyenne montagne, un chemin d'accès à des bâtiments et infrastructures divers (en dehors des cabanes et refuges). En même temps qu'ils « entrent » véritablement dans la montagne, les participants laissent les pistes derrière et dessous eux pour emprunter des sentiers, petits chemins de pierre, de terre, d'herbe, sinueux, pentus, chemins inaccessibles aux véhicules motorisés.

7.2.1.2. Le sentier : le chemin du marcheur en montagne

Passer sur les sentiers, c'est donc sortir de la portion de montagne accessible à tous et signifiant tous les usages, c'est entrer dans la montagne des « piétons » et des animaux. Et, de fait, distinguer « grand » et « tout petit sentier », et « vrai sentier », c'est distinguer les piétons et ceux qui, par exemple, ont des granges et y accèdent en voiture. Deux usages qui, comme le souligne Odile, ne sont pas toujours compatibles :

> *Enquêtrice : « Et est-ce qu'il y a un moment, je sais pas, ou partie de la balade, que tu as préféré ? Des séquences… »*
> Odile : « Ben j'ai de beaucoup préféré le retour, de toute façon, parce que c'était pas une grande allée.. »
> *Enquêtrice : « Le retour, la descente ou… ? »*
> Odile : « Le retour, tout le retour en fait. Tout le retour à partir du moment où on a bifurqué, où on a pris le vrai sentier. Après avoir fait les granges là, tu sais, quand on a tourné vraiment à gauche. »
> *Enquêtrice : « Quand on a récupéré le sentier ? »*
> Odile : « Voilà, le tout petit sentier. Oui, ça, j'avoue que les grands, ben j'ai un petit peu de mal quoi. C'est, c'est… Je trouve que ça doit être super pour les gens qui y vivent ou qui ont des granges, alors c'est pratique pour y aller, mais c'est sûr que nous les piétons, on apprécie moyennement. »

« Le sentier », me précisait Odile, « ça ne peut être emprunté que par des gens qui marchent à pied ou des animaux, en fait. Enfin pour moi. Sentier, c'est la sente qui a été peut-être, au départ, tracée par des animaux et qu'après l'homme emprunte. Mais bon, c'est une définition à moi hein ! » Et dans l'appréciation du sentier, c'est bien l'idée de sa création et de ses usages qui domine et apparaît dans les termes employés : des « petits sentiers pas larges du

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tout », que seuls piétons et animaux peuvent emprunter ; des « sentiers à vaches », dessinés par le piétinement des troupeaux ovins et bovins.

Et tout, dans le sentier, semble satisfaire les participants : sa configuration comme ce qui s'en dégage, en termes d'ambiance et de significations. Même si la dénivelée est plus raide que sur une piste, la sensation de fatigue est atténuée par la diversité qui s'offre au fil du chemin. Sur les sentiers, les participants peuvent parfois crapahuter, y mettre un peu les mains, les pentes et les courbes du chemin sont irrégulières, ce dernier est étroit, il leur faut chercher le balisage pour être sûr de suivre la bonne route. Chacun trouve (ou non) son explication au fait de moins fatiguer, des explications matérielles et/ou idéelles :

> Patricia : « C'est marrant parce que tu fatigues moins dans ces petits sentiers qui montent autant… »
> Odile : « Ben t'y penses pas ! t'y penses pas que tu marches ! Je trouve que tu penses pas à ta peine. »
> Patricia : « Ben je sais pas. Moi je.. C'est marrant parce que je me disais : 'mais bon sang…' Quand je montais, ça montait autant pourtant, des moments ! »
> Philippe : « Non, mais tu fatigues pas, parce que tu t'arrêtes, tu cherches, tu… tu recules, tu… »
> Patricia : « Oui ! Mais même quand on montait sur les petits sentiers où on pouvait pas.. c'était tout juste là si tu tenais en équilibre, et ben je fatiguais bien moins là, que quand je montais à mon chemin là, tout doucement. »
> Odile : « Ouais, parce qu'il y a de l'imprévu, là… »
> Patricia : « Je sais pas. »
> Odile : « On a l'esprit occupé par autre chose, donc on pense pas à sa peine. »
> Philippe : « Psychologiquement, on n'est pas du tout dans la même situation. »

Sur les sentiers, les marcheurs se sentent vraiment en montagne. Quelle que soit la direction de leur regard, celui-ci ne rencontre que des objets montagnards, entre sommets ou lacs, cabanes, troupeaux et bergers, animaux divers et variés, autres marcheurs comme eux… Au delà, le sentier stimule parfois l'imaginaire quand, à propos d'un chemin en vallée d'Aure, Philippe évoque l'Himalaya et l'assistance d'un âne :

> Philippe : « Ça faisait un peu carte postale de l'Himalaya, tu vois.. un truc comme ça.. »
> *Enquêtrice : « De l'Himalaya ? »*
> Philippe : « Oui… en moins haut, si tu veux… tu te verrais très bien avec un âne dans ce genre de passage. »
> Patricia : « Non, mais c'était vraiment très bien. Et puis le sentier était bien, en plus. Le sentier il était bien, c'était pas une grande piste, c'était… c'était bien. »

Le sentier apparaît ainsi comme la représentation de ce à quoi est censé ressembler un chemin de montagne ou, du moins, de ce à quoi il ne doit pas ressembler (« pas une grande piste »).

Un imaginaire du chemin qui se nourrit aussi d'histoire. Or, dans les Pyrénées, l'histoire dont parlent les participants est le plus souvent récente. Ils évoquent soit la guerre (la guerre civile d'Espagne ou la seconde guerre mondiale) et le passage de réfugiés, soit la contrebande entre la France et l'Espagne. Être sur tel sentier, c'est alors être sur le même sentier que des hommes et des femmes qui tentaient de survivre à la guerre, que des contrebandiers qui faisaient passer leurs produits, ou encore, pourquoi pas, que des Romains, des siècles plus tôt. Être sur le même sentier qu'eux, c'est alors voir la même chose qu'eux :

> Noël : « J'avais.. on peut trouver, je sais pas, quelques pierres gravées ou bon.. Mais non, c'est pas trouver rien [de] matériel. C'est surtout savoir qu'on est… dans le même endroit où il est passé, ça fait 1000 ans, quelqu'un, que le chemin il est le même, que tout est pareil et que tu vois le même paysage que lui… Un peu comme ça. Bon les Romains, après les contrebandistes [contrebandiers], après bon.. tout le monde il a utilisé ce chemin pour… »

Être sur de tels chemins, qui ont si longtemps servi des usages (et usagers) clandestins (et qui restent en dehors des circuits touristiques), renforce peut-être aussi la sensation de marcher, de fait, à l'écart des foules.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Parfois, pourtant, les traces humaines – passées ou présentes – sont absentes. Les marcheurs ne savent plus, alors, s'ils sont sur un chemin véritablement accessible : ils n'ont plus de repères, qu'il s'agisse de balises ou de traces de pas. Une situation qui en inquiète certains et stimulent les autres. Odile, par exemple, exprime son plaisir à « découvrir », non pas des vues mais le chemin :

> Philippe : « Moi ce qui m'inquiète un peu, c'est de voir les pâtés de vaches et pas de pas d'hommes, en fait… c'était… »
> Patricia : « Parce que c'est pas très… fréquent hein ! »
> Odile : « C'est ça, justement, qui est absolument fantastique, c'est que justement, c'est pas trop fréquenté par l'homme. Ben tu découvres un peu ! »

On retrouve, dans ses mots, un enthousiasme qui laisse entrevoir le plaisir qu'elle aurait pu ressentir à l'exploration des chemins, à leur entière découverte (et pas uniquement « un peu »). Un plaisir qui transparaît aussi dans celui exprimé à l'idée de faire, quand elle marche en montagne et en haute montagne en particulier, ce que « tout le monde peut pas faire ». Il existe ainsi des sentiers qui donnent vraiment l'impression d'être là où d'autres marcheurs ne sont jamais allés et n'iront jamais, d'être sur des chemins où seuls les animaux s'aventurent[316]. Une sensation qui, quand elle ne signifie ni le risque ni le danger, renvoie les participants à quelque chose qui, peut-être, se rapproche d'un fantasme, celui de la découverte, de l'invention de la montagne.

Finalement, quand ils sont sur leurs sentiers, les participants se ferment à tous ceux qui n'y ont pas accès, par manque d'intérêt et/ou de capacités physiques. Mais, par la même occasion, ils s'ouvrent à d'autres, aux "bons", ceux du moins sur lesquels ils projettent imaginaire et fantasmes ou en qui ils se reconnaissent. Ne pas ou plus avoir accès aux sentiers est donc logiquement évoqué comme un problème. Dans le meilleur des cas, il s'agit juste de « louper » (ne pas voir) le sentier et, de fait, de « louper » (gâcher) une partie du parcours. À travers cette anecdote (qui s'est déroulée dans les Alpes), Odile souligne à nouveau la différence d'appréciation entre chemins large et étroit, le dernier ayant plus d'intérêt, « sûrement »… :

> Odile : « On était descendu très, très bas et il avait fallu tout remonter sur un… un circuit pas tellement sympa, c'est une route assez large… enfin, un chemin assez large qui n'en finissait pas quoi… qui n'en finissait pas du tout, du tout, du tout… Et… y avait aucun intérêt, si tu veux, dans l'allongement de la balade, y avait pas d'intérêt… On a loupé… on devait faire toutes les crêtes… on devait faire le sentier des crêtes, on a loupé tout ça, en fait… On a loupé sûrement des choses… »

Mais, au delà de ce type d'anecdotes, des sentiers disparaissent et emportent avec eux autant d'accès piétons à la montagne. Je l'ai montré à travers la façon dont les visiteurs parlent de ce qu'ils voient, en termes de déclin de l'activité agricole particulièrement : la disparition des usages traditionnels de la montagne (usages agricoles) signifie pour les participants la disparition de sentiers et l'obligation de marcher sur les pistes.

Les premiers sentiers à disparaître sont ceux qui sont en bas, autour des villages notamment. Ce sont en fait les premiers touchés par l'évolution des pratiques agricoles en montagne et l'enfrichement de certaines zones qui s'ensuit. Parmi les participants, certains habitants de Villelongue sont particulièrement sensibles à cet aspect. Les chemins où ils allaient se promener autrefois sont de moins en moins accessibles à pied. C'est désormais en voiture et par la piste qu'ils atteignent les premières estives :

> *Enquêtrice : « Autour de Villelongue ou d'Ortiac, les chemins où vous allez le plus souvent ? »*
> Mathieu : « Ben, dans un secteur on a… j'ai une bergerie, aménagée pour y faire du feu… […] »
> *Enquêtrice : « Et vous y allez en voiture ? »*

[316] Et on retrouve là un lien entre les rites d'institution, présentés dans le chapitre précédent, et les cheminements.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> Mathieu : « Oui. Par cette fameuse piste. »
> *Enquêtrice : « Et autour de Hiou, vous allez vous promener ? »*
> Mathieu : « Oh non, parce que c'est pas pratique ! C'est pas… Y a plus d'animaux pour… Non non… On se promène, oui, dans les prairies, mais… tout autour c'est abandonné, ce n'est plus praticable. Anciennement, les gens mettaient le feu pour faire de l'herbe nouvelle. Maintenant c'est interdit, mais on ne peut **plus** pratiquer le pays. »
> *Enquêtrice : « Donc vous sentez, quand même, que vous pouvez beaucoup moins vous promener qu'avant ? »*
> Mathieu : « Ah mais c'est sûr ! On ne peut plus se promener dans **certains** secteurs, hein ! Dans certains secteurs, les animaux pacagent, la montagne d'altitude, tout ça. Mais l'environnement du village et des estives, on ne peut plus y aller : c'est envahi de saletés, de broussailles, d'épines, de fougères, d'orties, on ne peut plus y aller. Et c'est interdit d'y mettre le feu, donc plus ça ira et moins on ira se promener là ! »

Comme les agriculteurs à pied se font de plus en plus rares (Simon : « Vous savez, l'agriculture maintenant… on a un tracteur, et puis on abandonne les sentiers »), c'est aux communes de prendre le relais pour assurer l'entretien de chemins qui ne servent qu'aux marcheurs-visiteurs. Et parfois, à travers la disparition et la réouverture des sentiers, on rejoint les polémiques évoquées plus haut à propos des pistes, du point de vue non plus des visiteurs mais des agriculteurs. Aude, agricultrice à Villelongue, marcheuse-visiteuse à ses heures, exprime ainsi sa frustration de voir la priorité donner au tourisme. Le problème qu'elle souligne n'est plus lié à la création de piste, mais au non-entretien des sentiers quand ils signifient le seul usage des agriculteurs[317] :

> Aude : « Maintenant, il faut du tourisme, on nous coince de partout. Même notre maire, quand on lui dit 'tiens, il y a ce chemin qui…' 'T'as qu'à passer par la route si t'es pas contente !' Alors voilà, on se fait envoyer à la pêche comme ça. Il y a que le tourisme, maintenant, il y a que les gens qui peuvent marcher à pied, il y a que eux qui sont rois. On nettoie les chemins… Nous on leur a demandé de faire un chemin aux Escales, défricher un chemin pour amener des bêtes, on nous aurait dit 'vous avez qu'à vous le faire', mais les touristes, ils ont tout le chemin tracé, indiqué… tant mieux pour eux, je suis pas mécontente mais tant qu'on aura un maire comme ça… »

Cette perception d'un accès à la montagne qui disparaît avec les sentiers est néanmoins, parmi les personnes enquêtées, plutôt le fait des habitants[318]. Pour les visiteurs extérieurs[319], le manque d'accès à la montagne, quand il est évoqué, est rarement matériel : il est réglementaire. Les visiteurs extérieurs expriment ainsi la crainte de voir leur liberté d'accéder à la montagne compromise, à l'instar de ce qui se passe en Espagne ou dans les Alpes :

> *Enquêtrice : « Et est-ce que tu as vu, depuis.. je sais pas, depuis que tu randonnes ou depuis que tu connais les Pyrénées, des choses évoluer ? Alors ça peut être à la fois en termes de gens, ou d'espaces, mais des trucs qui t'ont marqué, là aussi. »*
> Quentin : « Hmm ! Une évolution… hmmm.. oh ! par exemple, côté espagnol, on avait été dans le Parc d'Aiguas-tortes ? Ouais voilà.. et je sais que maintenant c'est interdit de bivouaquer[320], y'a une nouvelle loi, j'ai entendu ça. Je trouve ça un petit peu dommage d'ailleurs, mais bon.. **Nous** on y avait été 5 jours avec les toiles de tentes et compagnie quoi et c'était… […] On avait fait une petite rando là-haut quoi. Et… j'ai peur que ça devienne un petit peu comme ça partout quoi. Même dans le Parc, le bivouac est autorisé quoi, mais bon.. Par exemple on a été dans la **zone périphérique** du Parc de la Vanoise, dans les Alpes, et c'est interdit de camper quoi, même de bivouaquer. On l'a fait quand même. Y'en avait pas mal qui le faisaient. »
> *Enquêtrice : « C'est interdit dans tout le Parc ? »*
> Quentin : « En fait c'est interdit dans le **Parc** de la Vanoise, et nous on était dans la zone périphérique, dans la commune de Bonneval-sur-Arc et le.. Je sais pas, ça devait être un arrêté municipal. Et alors, après je sais pas si c'est pour préserver la faune ou quoi que ce soit, parce

[317] On rejoint l'intérêt déjà évoqué de s'intéresser aux personnes dont la marche relève d'un usage professionnel (des "marcheurs-professionnels", en opposition aux marcheurs-visiteurs) de la montagne.
[318] Je renvoie au témoignage de Fabienne (cf. *supra*) qui souligne qu'en prenant le relais des sentiers, les pistes assurent le maintien d'un accès à la montagne.
[319] Qui ont, quant à eux, plutôt tendance à voir les chemins se multiplier, y compris les sentiers (parce que les balisages sont de plus en plus nombreux).
[320] Une interdiction du bivouac qui, selon les sources, fait encourir aux contrevenants une amende allant de 2000 à 3000 euros par personne…

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

> qu'on fait pas **tant** de mal que ça quoi ! ou alors pour inciter les gens à aller au refuge du coin quoi. »

Jusqu'à maintenant, cependant, les restrictions d'accès et d'usage des sentiers sont assez rares côté français. En dehors de la réglementation du Parc National, qui s'applique partout à l'intérieur de la zone centrale (et dont le respect « évite aux gardes moniteurs de dresser procès verbal »[321]), les règles de conduites sont au bon vouloir des marcheurs. Le fait de rester sur le sentier, de ne pas couper les lacets, de ne pas créer de nouveaux chemins qui pourraient accélérer l'érosion du sol, etc., sont cependant des préoccupations que beaucoup ont, par souci naturaliste et/ou sécuritaire. Mais quoiqu'il en soit, de temps à autre et/ou parce qu'ils n'ont pas le choix, les participants ne rechignent pas à l'idée de faire du hors sentier.

7.2.2. Le hors sentier comme au delà des autres et de soi

Marcher hors sentier, c'est quitter les usages et usagers connus pour tomber dans le non balisé, parfois même le non tracé, ni sur la carte, ni sur le terrain. Il s'agit d'une forme de pratique que tous n'acceptent pas. J'ai déjà évoqué le cas de Cyril pour qui « il ne viendrait jamais à l'idée d'essayer de couper en montagne »[322] : trop de risques, pas assez d'assurance. Cette idée du hors sentier comme prise de risques, on la retrouve chez plusieurs, habitants comme visiteurs extérieurs :

> Inès : « J'ai peur qu'on fasse des parcours à travers champs qui sont difficiles à passer, quoi. En dehors des chemins. »

> Joseph : « Chacun prend les risques qu'il veut mais bon si vous restez sur le chemin y a des endroits qui sont plus vilains que d'autres, il faut faire attention mais prendre des risques non. »

Chez Viviane, la pratique hors sentier relève même d'une distinction entre les marches faites en dehors du club et celles faites avec ses amies : avec ces dernières, elle n'ose pas faire des itinéraires du genre de ceux où Hector les emmène (ni même les refaire, de crainte de s'égarer). Leur année de marche est ainsi divisée en deux types de marches, avec des parcours hors sentiers quand elles sont accompagnées et des choses bien balisées quand elles vont seules, pendant les vacances[323] :

> Viviane : « … c'est rare qu'il nous fasse passer par des trucs très balisés en fait. »
> *Enquêtrice : « Oui. Et par des circuits qui sont déjà faits… »*
> Viviane : « Oui. par des circuits déjà enregistrés, tout ça… Alors c'est un bien et c'est un mal. On en discutait, nous, l'autre fois. On disait que nous plus ça allait, moins on pouvait se permettre de refaire **ses** balades après. »
> *Enquêtrice : « Ah oui ? »*
> Viviane : « Ben oui, parce que si tu veux, dans la mesure où nous, quand on part seul… on estime qu'on n'a pas assez.. pourtant on s'y connaît pas mal, mais à plusieurs… on est même plusieurs, on estime <u>qu'on n'a pas assez de **connaissances** de la montagne</u> pour dire que tu pars… nord nord-est, ou bien que tu pars face à tel pic, mais il faut quand même y monter, il faut quand même en redescendre… quand y'a pas du tout de sentier, hein j'entends, quand tu pars… Bon, quelques fois c'est évident, hein. T'es sur un sentier, tu vois un sommet, bon tu peux… Mais souvent il nous fait pas ça. On… On virevolte, donc on n'ose pas les refaire seul après… »

Difficultés, risques et manque de connaissances / compétences sont les trois registres à travers lesquels les participants expriment leur refus de sortir des chemins balisés. À l'inverse, ceux qui prennent plaisir à faire du hors sentier, s'ils ne sont pas forcément très téméraires, ont sûrement davantage confiance en eux et en leurs propres compétences.

---

[321] Phrase, sous forme d'avertissement, présente sur toutes les cartes IGN Top 25 co-éditées par le Parc National des Pyrénées. Les cartes disposent d'un encart qui rappelle la réglementation en vigueur.
[322] Cf. chapitre 6, sur les rites d'institution (6.1.3.2. Associer la prise de risques à un manque de connaissances).
[323] Cf. aussi chapitre 5, Une pratique de la marche à l'année (5.3.2.).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Sortir du sentier consiste parfois simplement à décaler son chemin de quelques mètres, de ne plus voir ce chemin et, par là même, ceux qui l'ont emprunté. Certains parlent alors d'une simple recherche esthétique, celle qui découle de la diversité d'un parcours. Il suffit parfois de s'écarter un tout petit peu du sentier pour voir des choses complètement différentes. On rejoint là l'appréciation des allers-retours en tant que parcours variés, dans un sens comme dans l'autre, avec, en plus, l'idée (exceptionnellement émise) que l'objet chemin ne contribue pas à la beauté de la montagne. Le hors sentier devient alors une possibilité de suivre un chemin différent à l'aller et au retour et de conforter le plaisir esthétique de la marche en montagne :

> Léo : « Moi j'aime bien, même des fois tu sais tu sors à…tu montes à droite du chemin et tu descends à gauche du chemin (soupir), ou à droite du chemin. Enfin, tu changes, t'as tout le paysage qui change quoi, et pour les photos c'est sympa quoi, parce que les photos ou t'as un chemin c'est pas cool quoi, faut essayer de sortir un peu des… [sentiers] »

> Gaëlle : « Bon, en montant on fait pas souvent.. enfin je prends pas.. je prends le sentier, je sais où je vais. Mais c'est très souvent à la descente ou au retour… si vraiment… si on fait pas une boucle, ben j'ai quand même envie de… de sortir de ce que j'ai vu le matin… de ce que j'ai… Donc on fait des petits hors sentiers. »

D'autres évoquent plutôt des choses au delà de leurs capacités techniques et physiques connues. Faire du hors sentier, c'est frôler le risque de se faire mal, de se perdre, sans véritablement prendre de risques ou sans en avoir conscience ou bien en restant dans une idée de « risques contrôlés » (Noël). C'est crapahuter beaucoup plus qu'il n'est nécessaire par le sentier, parfois escalader une crête, sans être certain d'emprunter un chemin que d'autres ont utilisé auparavant :

> Noël : « Au mois d'avril, on a fait un chemin vers Aguas Tuertas, par… par un chemin où y'a pas de sentier, hein ! Un itinéraire où c'est pas… spécifique. Un itinéraire de berger peut-être, bon… On l'a fait pour.. côté Ambert, de la façade... où on est descendu hier, hein, mais.. bon vers la vallée en bas, de Guardinza, bon, on a monté par là. Il n'y a pas de chemin, mais y'a un pas, hein ! le pas c'est une cheminée de 2 mètres et demi, trois mètres, qu'il a fallu monter en escalade. Mais deux mètres et demi en escalade c'est rien, c'est contrôlé.. C'était pas trop difficile. Seulement c'était humide, ce jour là, alors c'est un risque aussi, hein ! Bon si tu tombes, tu tombes de 2 mètres pas plus, c'est pas non plus… et en plus y'a pas un abîme quoi. Bon, c'est contrôlé, ce risque. »

C'est aussi pour cette raison que l'idée de prise de risques est très souvent associée à celle du hors sentier. Quand on sort du sentier, on sort des usages lisibles de la montagne, de la matérialité du chemin. On quitte le domaine de l'humanité et des animaux domestiques pour entre dans celui, réservé, des animaux sauvages[324]. Ces animaux qui, en montagne, accomplissent des prouesses qui laissent toujours rêveurs les marcheurs. Le hors sentier c'est un peu l'aventure que s'autorisent à vivre certains participants. C'est le piment, l'inattendu d'une sortie où il faut explorer les chemins possibles… ou impossibles :

> Thomas : « Je suis pas casse-cou. Bon, peut-être qu'on s'en rend pas toujours compte.. Bon, je pense, par exemple, en allant au Péyère… Mais là, j'étais seul. alors… En allant au Péyère, un moment on suit le chemin et puis le chemin… c'est pentu, c'est herbeux… c'est … Et puis le chemin il disparaît et puis on a l'impression qu'il reprend un peu plus loin et puis… on s'accroche aux mottes d'herbe et puis on s'aperçoit qu'en réalité on est sur une pente dangereuse… On a raté l'épingle et on ne s'en est pas aperçu. C'est plutôt de cet ordre là. Mais prendre des risques volontairement, j'ai pas le tempérament, non. »

[324] Un domaine où, de fait, s'introduisent souvent les chasseurs. Je me souviens d'une sortie où, avec un collègue du Cemagref, nous avons accompagné un groupe de chasseurs pour un comptage d'isards, en vallée d'Aspe. La fin de notre parcours (jusqu'à notre point d'observation) s'est fait hors sentier, mais nous avons suivi des personnes qui savaient parfaitement où elles nous emmenaient, sur un chemin qui n'existait que dans leur tête… et leurs usages.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion.

Si la piste n'est pas le chemin préféré des marcheurs visiteurs, on se rend vite compte qu'ils ne la dénigrent pas tant que ça. Les pistes, en montagne, sont un peu comme une fenêtre ouverte sur ce que les personnes, localement, y font. Tous les usages de la montagne peuvent y être représentés, directement (quand on croise des véhicules d'entretien de barrages, du Parc national, de l'ONF, des résidents etc.) ou simplement suggérés. La piste, c'est aussi un accès facilité à la montagne puisque, quand elle n'est pas barrée, elle permet de stationner plus loin et plus haut pour débuter un parcours à pied. Et puis certaines pistes, en facilitant l'accès à certains sites (les plus touristiques), canalisent et concentrent aussi la fréquentation sur quelques lieux, épargnant les autres (et leurs sentiers) des foules. En outre, la piste n'est qu'un préambule : quand les marcheurs l'empruntent (et c'est loin d'être toujours le cas, de nombreux parcours en montagne se faisant uniquement sur sentiers) ce n'est que sur une portion de parcours (éventuellement confondue avec la "portion initiatique"), généralement de courte durée, au début et/ou à la fin. Au delà, c'est le sentier qui prend le relais et, avec lui, les marcheurs entrent dans leur domaine : celui des chemins exclusivement piétonniers. En quittant les pistes, ils laissent aussi tous ceux qui n'ont pas accès à la montagne autrement qu'en véhicules motorisés[325], parce qu'ils ne le peuvent pas physiquement ou parce que la marche à pied ne les intéressent pas. Finalement les pistes interviennent aussi dans ce à quoi les marcheurs-visiteurs en montagne aspirent : la possibilité d'être et de rester "entre soi", entre marcheurs et marcheurs capables d'emprunter des sentiers de montagne, voire d'en sortir.

[325] Une autre catégorie de personnes dont il serait intéressant de comprendre le rapport sensible à l'espace.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion.

Rien n'est plus propre au marcheur, peut-être, que l'idée de chemin et de cheminement, deux mots où transparaissent et s'imbriquent la matérialité et l'immatérialité de leur expérience. Une expérience indissociable de l'idée de mouvement. Le cheminement est à la fois support et produit de l'expérience. Le marcheur fait son chemin, lui donne du sens tout autant qu'il l'emprunte, en rêve ou en foulée. C'est par le chemin qu'il accède à la montagne, que l'espace s'ouvre à lui. Un chemin qui se ferme, c'est un accès qui disparaît. Et l'on retrouve ici un élément de réponse supplémentaire apporté à la question sur la pertinence de la notion de fermeture des paysages : les marcheurs-visiteurs n'expriment pas, dans leurs récits d'expériences, de sensibilité au phénomène de fermeture des paysages ou, quand ils le perçoivent en ces termes (des habitants de Villelongue uniquement), ils l'acceptent, fatalement[326]. **Leur pratique s'exerce largement, de toute façon, au-dessus des zones concernées, au-dessus des zones de développement spontané de la végétation** (au dessus de 2000 mètres…). En revanche, ils tiennent à leur accès à la montagne, ils tiennent à pouvoir rester à l'écart des zones de forte densité humaine, à pouvoir les dépasser. Leur pratique n'est donc en rien menacée, y compris lorsque des pistes remplacent des sentiers : c'est tout au plus un moment moins agréable à passer, avant de rejoindre les hauteurs et les sentiers.

Suivre son chemin – surtout quand le parcours est mesuré en heures de marches et non en distance – c'est associer progressions dans le temps et dans l'espace à moins que… À moins que les marcheurs ne considèrent l'aller-retour non comme un parcours en soi mais comme un parcours puis un retour / recul. À moins que les marcheurs ne s'égarent et ne doivent alors rechercher le bon chemin, celui qui leur permettra de poursuivre, de reprendre le fil de l'espace et du temps. Suivre son chemin c'est aussi s'ouvrir ou se fermer aux autres, directement ou non. Le cheminement, à travers l'objet chemin, c'est le lien entre soi et les autres, ceux qui ont le même usage de la montagne, ceux qui en ont un usage différent. Ceux de maintenant, ceux d'avant, à une autre époque. Les participants suivent ainsi des chemins qui sont aussi empruntés par des bergers pour surveiller leurs troupeaux, qui sont utilisés pour entretenir telle ou telle infrastructure, qui permettent à des résidents d'atteindre leur grange retapée. Ils suivent ces mêmes chemins que d'autres ont empruntés des décennies ou des siècles auparavant, des petits sentiers bordés de murs de pierres ou de haies de buis par exemple, vestiges d'un usage agricole révolu. Ils suivent des chemins sur lesquels, enfin, ils savent à quoi s'en tenir pour ce qui est des rencontres. Des pistes que tout le monde est susceptible d'emprunter, marcheurs ou non, marcheurs comme eux ou non. Des sentiers grâce auxquels ils entrent – plus ou moins rapidement selon les lieux et l'altitude du point de départ – dans le domaine réservé des marcheurs en montagne.

Au terme de cette quatrième et dernière partie de présentation de l'analyse, c'est, à travers la mise en évidence d'une culture des marcheurs-visiteurs en montagne, sur l'imbrication du matériel et de l'immatériel que je voudrais revenir. **Une imbrication qui, à mon avis, prend toute son importance dans l'identification de deux objets : la carte et le chemin**. Les deux sont supports de rites en ce qu'ils participent à l'institution de marcheurs-visiteurs en montagne, et, indirectement, au renforcement d'une cohésion d'un groupe de marche (la carte identifie le décideur et le chemin, foulé par tous au même instant, est un lieu de partage). Carte et chemin sont aussi au cœur de la notion de cheminement. La première permet de repérer, de suivre et de se remémorer le second. Et, au delà d'une trace matérialisée dans l'espace, ce chemin est la marque d'un usage et de ses usagers.

[326] Pour plus de précisions à ce sujet, voir le rapport de S. Le Floch (2004).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Sans arrêt, dans le récit des participants, carte et chemin font le lien entre l'immatériel et le matériel. La **carte apparaît comme l'image la plus souvent mobilisée, la source de représentations de la montagne la plus prégnante, largement plus que la photographie ou la littérature par exemple**. Un mode de représentations qui n'est d'ailleurs pas anodin dans l'expérience de marcheurs qui **privilégient le plaisir d'une découverte visuelle sur place**. Mais la carte est aussi, comme je l'ai souligné, un outil de marche, l'un des principaux, l'un de ceux qui constituent l'équipement de base du marcheur. Elle est, enfin, l'objet qui permet d'imaginer le chemin, un chemin qui, à ce stade, n'est qu'immatérialité. Dès qu'ils sont sur place, les marcheurs sont confrontés à la matérialité du chemin (et aux surprises, aux imprévus qui peuvent en découler). Mais, à travers cette matérialité, c'est une nouvelle dimension idéelle, symbolique, de leur expérience qui s'ouvre à eux, entre la "portion initiatique" à franchir et les usages de la montagne qui se manifestent, le plus souvent, indirectement.

Une imbrication du matériel et de l'immatériel qui en souligne d'autres : celle du quotidien et de la visite, par exemple. À travers la notion de rite de renforcement et l'idée de la marche en montagne comme occasion de se retrouver ensemble est, en effet, sous-tendue l'idée que la marche en montagne est une pratique qui se joue aussi – et peut-être essentiellement – ailleurs, à un autre moment, que sur place. Partir marcher avec des amis ou des membres de sa famille implique l'existence de liens qui débordent du cadre sinon de la marche, du moins du parcours, sinon de façon concrète, au moins dans l'imaginaire.

Dans tous les cas, ici ou là, maintenant ou à un autre moment, dans l'imaginaire ou sur place, ce que les participants ont mis en évidence à travers leur témoignage, c'est l'importance de la part socialisée de leur pratique de la marche en montagne. Marcher en montagne, du moins en tant que visiteur, c'est construire une relation sensible à l'espace où il est question de soi, des autres, d'un environnement et des relations entre ces trois pôles de son expérience. Une relation socialisante dans le sens où les marcheurs y puisent et expriment les valeurs et les normes d'un groupe social auxquels ils appartiennent ou aspirent appartenir : celui des marcheurs-visiteurs en montagne. Un groupe social, fondateur de leur identité collective, qui, au terme de cette recherche, ne comprend ni les bergers, ni les gardiens de refuges, ni les guides et accompagnateurs, ni les promeneurs de basse altitude, ni les marcheurs à moins de quelques heures de leur véhicule, ni les simples curistes…

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Conclusion générale

La thèse qui a dirigé le propos tenu tout au long de ces chapitres est que la marche en montagne en tant que pratique de loisirs, de visite, n'est pas une simple pratique de consommation d'espace, à travers laquelle des personnes viendraient se divertir à la vue de paysages, à la vue de grandes étendues ouvertes sur la montagne, de panoramas caractéristiques de l'idée que se ferait le visiteur de la montagne. L'expérience du marcheur, ordinaire, ne se limite pas à la simple satisfaction visuelle au contact de ces paysages, au moment et à l'endroit de ce contact. Son expérience de l'espace – processus d'interactions au cours duquel le marcheur attribue des significations à des lieux et des objets de l'espace – est beaucoup plus complexe et par bien des aspects : dans sa diversité, à travers les phénomènes à l'œuvre et dans ce qu'elle sous-tend en termes de définition de soi et d'appartenance à un – ou plusieurs – groupe social. Il s'agit, particulièrement, d'une expérience où les rapports sociaux entre personnes – entre marcheurs notamment – sont fondamentaux. Autrement dit, le visiteur, et précisément le marcheur en montagne, n'est pas à l'image de ce que le sens commun véhicule. C'était du moins une idée à vérifier. Explorer cette thèse recouvrait plusieurs types d'enjeux et a conduit à un certain nombre de résultats, méthodologiques et empiriques, sur lesquels je vais revenir dans cette conclusion, avant d'ouvrir quelques perspectives de recherche.

La production de paroles

Dire que le marcheur en montagne n'est pas celui que l'on croit est une chose, mais il faut, pour le vérifier, lui donner la parole, capter ses propres mots, son expérience. L'un des enjeux de cette recherche, l'un des plus déterminants aussi, était donc **méthodologique**. Il me fallait constituer un matériau d'étude adapté, c'est-à-dire fournir les conditions d'une production de paroles de visiteurs sur leur rapport sensible à l'espace. Des visiteurs qu'il est, justement, difficile de "faire parler", parce qu'ils restent souvent sur des considérations relativement superficielles, et à propos desquels dominent largement, dans la littérature, des sondages d'opinion ou des enquêtes de fréquentation. Or, deux éléments sont ici à prendre en compte : le fait qu'il s'agisse d'une recherche sur le rapport de personnes à l'espace et de personnes en situation de visite.

Pour le premier élément, j'ai choisi de travailler avec des personnes qui marchent à pied, des marcheurs qui se reconnaissent en tant que tels : j'ai posé l'hypothèse que les personnes qui viennent marcher recherchent un contact direct avec l'espace. Pratique dominante des loisirs en montagne, la marche me semblait ainsi particulièrement intéressante dans la perspective de comprendre la façon dont des personnes construisent une relation sensible à l'espace, une relation d'une grande richesse, où tous les sens sont mobilisés. Pour le second élément, il me fallait dépasser deux paradoxes propres aux visiteurs. D'abord, alors que ces derniers sont censés avoir du temps "libre", quels que soient la nature et le lieu de leurs pratiques, parce qu'ils sont dégagés des contraintes quotidiennes, leur témoignage est difficile à recueillir

parce qu'ils sont souvent pressés et peu disponibles quand on les rencontre dans le cadre de leurs activités de visite. Ensuite, alors qu'ils choisissent un lieu de visite qui répond, *a priori* du moins, à leurs attentes, à leurs besoins et envies, il est difficile de les faire parler de leur relation à ce lieu au delà, par exemple, d'appréciations de la beauté des paysages, surtout quand on les rencontre dans le lieu en question. Concrètement, l'idée d'aller à la rencontre des marcheurs sur les sentiers pyrénéens me semblait donc peu adaptée à celle de recueillir des récits approfondis sur leur rapport à l'espace, même si c'est là le meilleur moyen de les observer. En outre, parce que j'avais retenu un concept – l'expérience de l'espace – qui pose la construction d'une relation sensible à l'espace comme un processus qui dépasse à la fois le lieu et le moment où cette relation se noue concrètement, il est rapidement apparu qu'il serait intéressant, d'une part, de multiplier les temps d'entretiens et, d'autre part, de rencontrer les personnes à la fois dans leur cadre de vie quotidien et sur le lieu des pratiques ici prises en compte (autour de la marche à pied dans les Pyrénées). Enfin, parce que je considérais le fait d'aller marcher en montagne, en situation de visite, comme un projet qui se construit d'abord dans l'imaginaire, puis dans les faits (Schutz A., 1994), qui se construit sur une anticipation / préparation, un déroulement, des souvenirs (qui deviennent parfois, à leur tour, une anticipation), il me fallait rencontrer des personnes inscrites dans ce projet et en cours de préparation.

C'est tous ces principes que la méthode mise au point a pris en compte. J'ai ainsi et dans un premier temps pris contact avec des personnes qui avaient le projet d'aller marcher dans les Pyrénées. Je les ai rencontrées chez elles (le plus souvent), avant qu'elles ne partent marcher, lors d'un entretien qui me permettait d'aborder à la fois leur projet et des éléments d'ordre général. Dans un deuxième temps, je suis allée marcher avec elles, ce qui, bien souvent, incluait un temps de parcours en voiture, voire un séjour, ensemble. C'était là l'occasion d'une observation participante et d'un entretien, "à chaud", au retour de la marche. Dans un troisième et dernier temps, j'ai mené un nouvel entretien avec chaque personne ou groupe de personnes quelques mois plus tard, une fois celles-ci "rentrées" dans leur quotidien. C'est donc à une production de paroles et de faits étalée dans le temps et diversifiée dans l'espace, que je suis parvenue. Un mode de production qui, au vu du matériau obtenu, de son analyse et des résultats qui en découlent, me semble particulièrement répondre à l'enjeu méthodologique posé.

La diversité au cœur de l'expérience des marcheurs

Le premier résultat empirique sur lequel je voudrais revenir est celui de **la diversité et de l'interdépendance des registres de qualifications attribués par les marcheurs à des lieux et objets dans le cadre de leur pratique**. Six registres ont été identifiés, qui ne sont pas indépendants les uns des autres et qui ont été organisés en autant de dimensions de l'expérience des marcheurs. La marche en montagne est, ainsi, une expérience sociale, à travers laquelle des personnes se réunissent et/ou se rencontrent. C'est une expérience corporelle qui permet à la fois à des personnes de toucher, concrètement, la montagne – privilège qu'ils n'abandonneraient pas pour le confort d'une ascension motorisée – et d'évaluer leurs capacités physiques, voire de les dépasser. C'est une expérience savante, au cours de laquelle les marcheurs enrichissent des connaissances se rapportant à l'environnement qu'ils parcourent, en termes de flore, de faune et de géologie, mais aussi d'histoire locale. C'est une expérience ludique, les participants ne négligeant pas la possibilité de s'amuser, de rire entre eux et parfois des autres. C'est une expérience à travers laquelle les marcheurs cueillent à l'occasion des « morceaux » de montagne, plus ou moins comestibles…

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

C'est enfin une expérience esthétique, au cours de laquelle les marcheurs veulent voir du « beau », de beaux paysages, de beaux lacs, de belles étendues, etc. À partir du moment où ils sont présents dans un récit, il n'y a pas de hiérarchie évidente entre ces registres, du moins dans la façon dont les marcheurs en parlent : ils coexistent et se nourrissent mutuellement. Certains se posent même la question de savoir à quoi ils attribuent le plus d'importance sans vraiment parvenir à y répondre. Tout au plus un registre peut-il compenser l'excès ou l'absence de l'autre : la qualité des liens avec les personnes avec lesquelles on marche compense des paysages qui ne sont pas très beaux ; la beauté des paysages récompense la difficulté de l'effort ; le jeu, la cueillette ou encore les connaissances savantes atténuent la déception provoquée par l'absence de vues ; etc. Il n'est pas rare, en outre, que ces registres ne soient pas franchement séparés. Ainsi, la cueillette peut-elle relever du jeu et des connaissances savantes ; la composition du groupe de marche entrer en ligne de compte pour la difficulté physique d'une marche ; l'esthétique et les connaissances savantes se mélanger autour de la qualification de la flore et de la faune ; les connaissances de la société locale alimenter l'appréciation esthétique de certains lieux ; etc.

L'identification des différents registres de qualifications de lieux et objets présents dans les témoignages des participants, me permet de conclure quant à un certain nombre d'objectifs et hypothèses émis. D'abord, il apparaît bien que l'expérience vécue par les marcheurs en situation de visite est **à la fois une recherche de divertissement et de connaissances** (Li Y., 2000). Ces connaissances ne concernent pas les seuls lieux visités et les personnes qui y vivent. Il s'agit aussi de connaissances de soi dans ses relations à un environnement (la montagne) et à d'autres personnes. Des personnes que tantôt on connaît, tantôt on rencontre, qui sont physiquement présentes ou dont la présence est juste convoquée, par des mots ou dans l'imaginaire. **La diversité des significations mobilisées par les marcheurs** a aussi largement été montrée **:** une diversité chez une même personne et d'une personne à l'autre. Quels que soient les objets qualifiés (les personnes, comme les éléments matériels de l'espace), les marcheurs opèrent une interprétation de ce qu'ils voient, ressentent, imaginent, etc. Une interprétation qui, bien sûr, peut être très variable d'une personne à l'autre. Tous ne cherchent pas forcément les mêmes réponses et ne cherchent pas, d'ailleurs, à expliquer ce qu'ils ont devant les yeux… Tous ne donnent pas non plus le même contenu aux différents registres identifiés. Une interprétation qui peut aussi évoluer, changer, se construire au fur et à mesure du vécu de chacun. J'y reviendrai, dans le point sur les phénomènes à l'œuvre dans la construction de l'expérience des marcheurs.

Revenons, enfin, sur les discours établis, ceux des élus et des aménageurs notamment, qui véhiculent la croyance d'un "paysage" – au sens visuel et esthétique du terme – fondamental pour les visiteurs. Le paysage serait ce qui permet à la fois d'attirer et de retenir ces derniers, une conception qui légitime en outre l'inquiétude et l'interrogation du Parc national des Pyrénées face au phénomène de "fermeture des paysages". Or, si le **registre du visuel**, et à travers lui la déclinaison esthétique du paysage, est certes important dans l'expérience des marcheurs, il est loin d'être le seul à être convoqué par les participants. **Visuel et esthétique sont fondus dans un ensemble d'éléments à prendre en compte indissociablement**. Par ailleurs, s'il existe une dimension de l'expérience à mettre en avant, et l'analyse plus approfondie des témoignages a montré que c'était le cas, elle ne relève pas de l'esthétique mais du **registre social**. Là encore je reviendrai sur cet aspect. Quoiqu'il en soit, je voudrais revenir sur le contenu du registre esthétique tel qu'il émerge des témoignages des marcheurs, afin de montrer pourquoi et en quoi il apparaît moins fondamental que ne le considèrent institutionnels et aménageurs, voire scientifiques.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Le contenu du registre esthétique

Les termes caractéristiques de l'expression du registre esthétique, le « beau » comme le « laid », n'opèrent pas que dans l'esthétique pure : bien souvent ils renvoient à des jugements de valeurs, en termes de "bon" ou de "mauvais" notamment, qu'il s'agisse de comportements, de parcours, de pratiques, etc.

La montagne est « toujours belle », dans les propos des personnes que j'ai rencontrées. En termes de beauté des choses et des paysages, il n'y a pas, en fait, de demi-mesure. Ce qui est laid, c'est surtout ce qui les empêche de voir la montagne (« sale temps », forêt « moche » ou « rasoir »…). Ce qui est laid, c'est aussi, parfois, ce qui la dénature, du moins dans l'idée que s'en font les participants : la foule, les déchets, l'abandon… ; ce qui n'est ni propre, ni "authentique". Que la montagne soit belle semble donc acquis et c'est d'ailleurs pour cela que les personnes vont là et pas ailleurs, c'est aussi pour cela que, parfois, elles acceptent la difficulté d'un effort qu'elles ne feraient peut-être pas ailleurs (du moins pas dans le cadre d'activités de loisirs). C'est la montagne qu'elles connaissent, une connaissance jamais remise en cause. De fait, dans le déroulement de leurs marches, la beauté de la montagne n'est pas ce sur quoi les participants s'attardent le plus, comme s'il n'était finalement pas utile de revenir sur une telle évidence. **Ce sur quoi ils se concentrent, ce sont les moyens à leur disposition pour que la balade, la randonnée, la sortie… soit belle.** Et là, la beauté des paysages n'est plus au premier plan, n'est plus la seule à entrer en jeu, est même parfois devancée par d'autres registres de leur expérience, celui lié aux relations entre personnes en présence en particulier. On retrouve ce contenu du registre esthétique et sa distance avec le "paysage" dans la façon dont les participants définissent le mot « paysage »[327]. Ce dernier est de l'ordre du visuel mais, étonnamment, ce n'est qu'exceptionnellement que le mot est directement associé à l'idée d'une appréciation esthétique de la vue, aux termes « beau », « beauté » (Le Floch S., 1997), y compris lorsqu'il est employé au fil des discussions, en dehors des réponses données à ma question sur le sens du terme. Le paysage conduit à des émotions, celles qui naissent quand on « en prend plein la vue », lorsque le paysage « chamboule », mais à travers les termes de « vue dégagée », de « panorama », de « tout ce qu'on voit » ou encore de « hauteur », il est plus question de quantité que de beauté : c'est voir "beaucoup", plus que voir du beau… ; ce qui explique que certains n'aiment pas la forêt parce qu'elle « cache le paysage ».

En outre, les participants ne viennent pas « voir » de beaux paysages, ils viennent « découvrir » des paysages, entre autres choses. En effet, à propos de la montagne en particulier, ils insistent beaucoup plus sur la « variété » que sur la « beauté » des paysages. Ils interprètent finalement l'espace qui leur est donné à voir et à parcourir en termes de relief, de chemins et cheminements, en termes, aussi, de « découverte » et de « dépaysement ». « C'est les paysages variés qui m'attirent » … Or, pour atteindre cette variété, il faut parcourir l'espace et non rester immobile. Cette importance du caractère changeant des paysages n'est d'ailleurs pas limitée à la montagne, et c'est véritablement ce qui, dans les récits recueillis, donne de la valeur au « paysage », celui de la marche, quel que soit l'endroit où on la pratique : « c'est le mouvement qui change le paysage »… un paysage qui change sans arrêt…

Ainsi, une belle marche est une marche où les choses sont "mises en spectacle" : quand les paysages surprennent les marcheurs, parce qu'ils ne s'y attendaient pas, parce qu'ils apparaissent de façon inattendue ; quand les choses sont diversifiées, les paysages comme la

[327] En réponse à une question posée sur le sens du terme.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

nature des chemins, les jeux de lumière comme les rencontres, etc. Une belle ou une bonne marche – jugement de valeur positif mais pas uniquement esthétique – est finalement une marche qui se passe bien, où on est bien avec les personnes avec lesquelles on est parti, où les choses se passent au pire comme prévu, au mieux… mieux que prévu. **Finalement, en procédant à une collusion entre le beau, le bon, l'agréable aussi, ce registre esthétique ne s'applique pas tant à la montagne qu'à la marche à pied, ne s'applique pas tant à l'espace qu'au mouvement dans l'espace**.

Les phénomènes à l'œuvre dans le processus de l'expérience de l'espace

Après ce retour sur le contenu des registres identifiés, je voudrais aborder les résultats issus d'un niveau d'analyse plus approfondi et, pour commencer, la façon dont les participants construisent du temps et de l'espace, **construisent une expérience continue** (d'ici à là, d'avant à maintenant et à plus tard) **où des significations sont sans cesse renégociées**. En effet, en m'intéressant aux phénomènes à l'œuvre dans l'attribution de significations à des lieux et objets de l'espace par les participants, je suis parvenue à identifier un certain nombre d'éléments de spatialité et de temporalité que j'ai construits autour des notions de distinction, d'évaluation, de continuité et de changement de ces significations (Gustafson P., 2001). C'est particulièrement l'importance d'une prise en compte de leur "monde" (qui ils sont, d'où ils sont, ce qu'ils font, ont fait, projettent de faire, etc.) et de son rôle dans la construction du rapport sensible des marcheurs à l'espace qui ont été mis en évidence : ce "monde" n'est pas anodin et détermine la construction – plus ou moins progressive – de leur expérience.

Entre un "espace de la marche en montagne" et un "espace de la marche dans les Pyrénées", la spatialité de l'expérience des marcheurs a révélé un attachement des personnes à des lieux à échelle géographique variable : pour certains, c'est la montagne, pour d'autres, les Pyrénées, pour d'autres encore « cette vallée » ou bien « leur coin », *i.e.* les alentours de leur domicile. L'attachement aux lieux des personnes prend donc une forme différente de l'une à l'autre – à la fois dans la nature des lieux et la nature des liens – malgré la similitude des phénomènes. Et c'est là un élément supplémentaire qui vient alimenter la diversité d'expériences de l'espace des visiteurs. Dans tous les cas, quels que soient les lieux identifiés, **la marche en montagne, en tant que pratique de loisirs et de visite et telle que la pratiquent les participants, apparaît comme un voyage suffisant**. Elle leur apporte ce qu'ils recherchent dans les voyages : le dépaysement, la sécurité pour ceux qui sont amateurs de choses organisées, le divertissement et les connaissances évoqués plus haut, etc. C'est aussi, élément non négligeable, un voyage accessible et dans tous les sens du terme : à la fois physiquement (en termes de distance), pécuniairement, symboliquement, etc. Il émerge finalement deux types de marches autour des modes de pratiques des personnes enquêtées. D'une part, des "marches apprêtées", caractéristiques des pratiques de visite citées ci-dessus, des marches qui, pour les habitants comme pour les visiteurs extérieurs, se déroulent en montagne (ou à l'occasion en plaine pour ceux qui visitent la campagne à pied), que les participants préparent et organisent, auxquelles ils réfléchissent et dont ils mesurent les différents aspects (difficulté, conditions météo, etc.). D'autre part, des "marches spontanées", familières, voire rituelles, celles qui se font autour de chez soi, dans son coin… un coin de montagne dans le cas des habitants. Deux types de marches dont la distinction – en matière d'organisation, de déroulement, de personnes présentes et tolérées, etc. – ne se joue pas tant sur les caractéristiques matérielles de l'environnement que sur la relation des marcheurs à cet environnement, en termes d'appropriation, de connaissance ou encore de découverte.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

J'ai aussi pu mettre en évidence l'existence de trois temporalités particulièrement éclairantes pour comprendre la continuité et les changements à l'œuvre dans l'expérience des marcheurs en montagne. Un "temps que dure la marche" correspond au temps consacré au parcours, entre point de départ et point d'arrivée. Un temps qui, s'il permet de distinguer des étapes sur la durée du parcours (autour des dualités montée / descente ou agréable / désagréable, notamment), n'en est pas moins entier. Un "temps de la marche" élargit le précédent au delà du parcours. D'une part, il montre de quelle façon l'expérience des marcheurs se construit à la fois dans l'imaginaire (avant), sur place (pendant) et dans les souvenirs (après) des personnes. D'autre part, il souligne la relation étroite entre le quotidien et la situation de visite. Dans les deux cas, le principal résultat qui émerge est celui d'**une expérience dont la construction dépasse les seuls lieu et moment de la visite pour s'inscrire ailleurs et à d'autres moments** ; dont la construction sous-tend une **imbrication de la visite dans la vie au quotidien**, deux registres qui, dans les récits des marcheurs, ne sont jamais totalement séparés. Un "temps des marches", enfin, souligne la façon dont la pratique de la marche peut être alimentée de marches et/ou d'évènements différents, au cours de périodes plus ou moins longues, entre séjour et vie entière. Il peut s'agir d'une évolution continue ou bien de changements plus brutaux, liés à des évènements de la vie. Il apparaît aussi qu'à refaire un même parcours, les personnes enquêtées ne refont pas les mêmes marches. Elles ne font jamais tomber leur pratique dans une routine, bien au contraire : elles trouvent toujours quelque chose de nouveau à voir, à découvrir, à faire y compris sur un chemin qu'elles connaissent déjà.

L'importance de la spatialité et de la temporalité des expériences recueillies souligne en outre celle du vécu de chacun. Une expérience de marcheur ne se construit pas sur la seule base de représentations sociales et/ou collectives : celles-ci sont déconstruites pour être reconstruites, renégociées, réinterprétées au fur et à mesure d'expériences vécues en montagne ou ailleurs, dans les Pyrénées ou non, en marchant ou pas, au fur et à mesure d'un parcours, d'une marche, de marches successives et d'évènements qui les séparent et, éventuellement, les lient. Toutefois, la mise en évidence d'un groupe social de marcheurs-visiteurs en montagne, à l'intérieur duquel se rassemblent les personnes enquêtées, sous-tend l'existence de normes et de valeurs partagées, sous-tend la production de lien social entre des personnes et autour de la marche en montagne (dans la façon dont des relations sociales peuvent être nouées, en fonction du statut des personnes rencontrées).

L'importance de la dimension sociale de l'expérience des marcheurs

L'analyse des récits des participants a mis en évidence la prédominance d'une dimension de l'expérience des marcheurs : la dimension sociale. Cette prédominance n'émerge pas tant, en effet, de l'importance que lui accordent les participants que de son omniprésence, finalement, derrière nombre de leurs propos : ils n'en parlent pas forcément d'emblée, ils ne font pas forcément de grands développements autour d'un registre social, mais continuellement, pourtant, ce registre apparaît dans leurs récits. L'expérience des marcheurs, telle que je l'ai analysée à travers les témoignages recueillis, est fondamentalement socialisée et socialisante. Elle se joue sur des relations sociales nouées par les marcheurs enquêtés avec d'"autres". Elle participe à la définition de groupes sociaux d'appartenance et de référence. Il s'agit d'une dimension où les interactions entre personnes fonctionnent à une micro-échelle : ce sont plus celles entre visiteurs qu'entre visiteurs et représentants d'autres groupes sociaux (les habitants des lieux par exemple), ce sont plus celles entre personnes d'un même groupe de marche

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

qu'entre marcheurs de groupe différents, amenés à se croiser sur les chemins. **Des interactions qui, finalement, dessinent une dimension sociale entre distinction sociale et partage.** Un partage autour de la marche sans cesse mis en valeur, qu'il s'agisse de transmettre des connaissances savantes ou techniques, de partager des vues, des jeux, des émotions, des sensations du moment, etc., avec des personnes avec lesquelles les participants ont choisi d'être et se sentent "bien", que ce soit sur place et au moment de la marche ou ailleurs… à un autre moment (par le biais de récits de marches, de photos montrées, etc.). Une distinction sociale qui permet aux participants d'identifier le groupe social à l'intérieur duquel ils se reconnaissent et reconnaissent l'"autre" qui lui ressemble, **celui des marcheurs-visiteurs en montagne** ; qui leur permet aussi d'identifier les groupes sociaux auxquels ils n'appartiennent pas, des groupes que parfois ils fuient (les touristes, par exemple) ou dont, parfois aussi, ils cherchent à se rapprocher (les locaux et, plus précisément, les natifs, par exemple). C'est donc un groupe social qui réunit l'ensemble des participants que j'ai mis en évidence, parce que, malgré la diversité du contenu de leur expérience, malgré la variabilité de ce contenu d'une personne à l'autre, tous se rassemblent dans la dimension sociale de leur expérience et dans les conditions de cette dimension.

Avant de revenir sur ces conditions, précisons que **ce groupe social n'apparaît pas construit sur des critères sociologiques classiques**, tels qu'ils ont pu être repris dans d'autres travaux sur les pratiques de loisirs et de visite en milieu rural. À partir de son travail sur les loisirs en forêt, B. Kalaora (1993) montrait ainsi comment il distinguait des groupes d'usagers en fonction de catégories socioculturelles, entre élite, couche moyenne et couche populaire. Or, de la présente recherche, il ressort, par exemple, que des personnes de CSP élevée marchent comme, quand ce n'est pas avec, des agriculteurs, que des plus vieux marchent comme des plus jeunes, parfois aussi avec, que des femmes et des hommes préparent et s'orientent de la même façon, que des gens des villes marchent de la même façon que des gens de la campagne, etc. En d'autres termes, la pratique de la marche en montagne ne se joue pas que sur l'âge, ne se joue pas que sur les catégories socioprofessionnelles, ni sur le genre, ni sur le fait d'habiter en ville ou à la campagne : ce n'est pas la catégorie socioculturelle à laquelle ils appartiennent qui détermine la façon dont les participants se définissent comme marcheurs. La marche en montagne, dans le cadre d'une activité de loisirs, de visite, ne se joue pas non plus exclusivement sur le fait d'habiter ou non en montagne. Bien sûr, les participants ont des récits qui, par certains aspects, ne laissent aucun doute quant à leur statut d'habitants ou de visiteurs extérieurs. Mais en ne spécifiant pas, dans la façon dont j'ai cité les mots des uns et des autres, l'origine géographique de chacun, j'ai aussi voulu souligner un élément intéressant : la similitude des registres de qualifications chez les uns et les autres. Les habitants, quand ils s'expriment depuis un point de vue de visiteurs, et les visiteurs extérieurs peuvent porter des regards identiques sur l'espace de leur pratique et s'exprimer de la même façon. Les habitants peuvent, par exemple, construire et exprimer une relation esthétique à un espace qu'ils vivent au quotidien. Ils peuvent s'exprimer dans un registre social de la même façon que les visiteurs venus d'ailleurs, à travers le souhait de ne pas voir beaucoup de monde sur les sentiers, par exemple. Ce n'est que quand ils s'expriment en tant qu'habitants, en distinguant les « gens du coin » et les autres, en identifiant une « culture » locale, etc., que la dissociation du registre social entre habitants et visiteurs apparaît.

Les conditions de la dimension sociale de l'expérience des marcheurs-visiteurs en montagne, je les ai définies à travers la notion de lien social produit et véhiculé par la marche en montagne, un lien social qui consacre la construction d'un "entre-soi", fondé à la fois sur les personnes du groupe de marche et sur les rencontres de passage, à la fois sur des personnes qui sont présentes et des personnes auxquelles on pense. L'une des idées associées à cette production de lien social est celle **de limite(s), de frontière(s), mise en évidence grâce à la**

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

mobilisation de la notion de "rites" : des "rites d'institution" (Bourdieu P., 2001) et des "rites de renforcement". Les premiers sont, de façon générale, divisés en deux catégories : ceux qui instituent des personnes en marcheurs-visiteurs en montagne (et légitiment de fait leur appartenance au groupe social) et ceux qui délimitent des statuts variables (voire des sous-groupes sociaux) à l'intérieur du groupe social. Dans un cas comme dans l'autre, les frontières sont à la fois matérielles et symboliques. Je m'attarderai sur deux de ces frontières, qui me semblent se dégager et qui interviennent dans les deux catégories de rites d'institution énoncées : la familiarité à l'égard des lieux et l'altitude. La familiarité des lieux est particulièrement centrale en ce qu'elle marque, d'abord, le passage dans le groupe des marcheurs-visiteurs en montagne. Tantôt les participants se sentent familiers, tantôt ils y aspirent, et c'est particulièrement cette aspiration à être familiers des lieux qui les distinguent des touristes. Être familier des lieux intervient ensuite dans la façon dont les participants se positionnent, se reconnaissent à travers un certain nombre de qualités, mises en évidence à l'intérieur du groupe social des marcheurs-visiteurs en montagne : chevronné ou profane ; raisonnable ou inconscient ; timoré ou courageux ; chez soi ou étranger. L'altitude, quant à elle, intervient particulièrement à deux niveaux : les 2000 mètres marquent l'institution des personnes en marcheurs-visiteurs en montagne ; les 3000 mètres instituent, quant à eux, les marcheurs chevronnés. Dans un cas comme dans l'autre – et comme dans le cas des autres frontières mises en évidence : l'accumulation de parcours, les capacités physiques ou encore la prise de risques – les statuts institués sont fluctuants et avant tout le fruit d'un jeu de regards réels et (le plus souvent) imaginaires entre visiteurs extérieurs et locaux, visiteurs extérieurs entre eux, locaux entre eux… C'est, en outre, dans ce jeu de regards que la distinction entre visiteurs extérieurs et habitants s'exprime le plus, particulièrement dans les rites et critères que les premiers mettent en œuvre pour acquérir auprès des seconds la légitimité d'être là. Les visiteurs répondent à ce qu'ils pensent être des caractères propres aux autochtones (connaissance, appartenance…) par l'instauration de codes qui les instituent en initiés. Ainsi, les habitants autochtones sont des initiés de naissance quand les visiteurs extérieurs (ou les habitants allochtones, d'ailleurs) sont des initiés de pratique… Tous, à leur manière (naissance ou institution plus tardive) parviennent pourtant à des modes de pratique de la marche en montagne très similaires, parce que marqués par des limites de même nature : familiarité, capacités, altitude, etc.

Les rites de renforcement marquent quant à eux l'importance du groupe de marche et de la qualité des personnes qui le constituent : des personnes qui se connaissent et dont les liens, souvent préexistants, dépassent le seul cadre de la marche en montagne ; des personnes qui, à partir du moment où elles marchent ensemble, ne sont pas "n'importe qui". Marcher ensemble en montagne, c'est savoir avec qui l'on part, c'est sans cesse partager des choses, des moments, c'est renforcer des liens d'amitié, de parenté, c'est connaître son rôle dans un groupe et l'assumer. **Les rites de renforcement, finalement, définissent et assurent le "compagnonnage" entre les marcheurs**, une condition fondamentale dans le fonctionnement du groupe de marche, puisqu'il s'agit d'être bien entre soi. Ils rassemblent tout un ensemble de pratiques rituelles (autour de la nourriture, de la préparation, de la réunion de personnes…) qui interviennent dans la cohésion de ce groupe de marche et, au delà, du groupe social des marcheurs-visiteurs en montagne.

Ainsi, **alors que la marche en montagne peut conduire ceux qui la pratiquent à éprouver un véritable sentiment de liberté, elle apparaît de façon très différente au regard d'une lecture sociologique : elle n'est plus l'occasion d'un "moment de liberté dans un espace de liberté" et devient une pratique codée, normée**. Un résultat qui rejoint et renforce un décalage entre l'importance du registre social et, d'une part, ce que l'on aurait pu supposer *a priori* (une prédominance de l'esthétique et du physique, notamment) et, d'autre part, le fait

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

que les personnes enquêtées ne sont pas forcément conscientes qu'il s'agit, chez elles, d'un véritable registre d'expression. La marche en montagne est donc une pratique où les codes et les normes sont omniprésents et à travers tous ses aspects. On ne marche pas avec n'importe qui ; on ne marche pas n'importe comment, en prenant des risques inconsidérés notamment ; on n'est pas habillé n'importe comment ; on n'emporte pas n'importe quel matériel ni n'importe quoi à manger ; on ne prépare pas n'importe comment ; on ne parle pas avec n'importe qui… ; on ne marche pas n'importe où, on reste sur les sentiers ; etc. ; etc. Il s'agit d'une pratique radicalement opposée à la marche en ville, telle que R. Thomas (2004) a pu la décrire, une pratique de la marche où « la mobilité participe de la rencontre fortuite entre anonymes ». En montagne, et à travers le récit de ceux qui ont participé à cette recherche, la mobilité participerait plutôt d'une rencontre calculée entre personnes qui se ressemblent et/ou d'une réunion de personnes qui se (re)connaissent. À défaut, l'anonymat des personnes n'est pas de mise : quand on marche en montagne on est vu et on voit les autres, on est observé et on observe les autres.

Il existe donc une forme de contrôle social entre les personnes, à travers les codes de reconnaissance ou de distinction établis, à travers les rapports de pouvoir qui peuvent apparaître entre usagers des chemins de montagne. Cette existence d'un contrôle social m'amène à une réflexion vers laquelle je voudrais orienter mon propos : celle qui s'articule autour du concept d'"espace ouvert". Mais, avant de poursuivre sur cette discussion, je voudrais préciser que j'entends "espace ouvert" dans l'acception de la notion anglaise "*open space*". Suite à une exploration bibliographique menée avec S. Le Floch, nous avons montré comment, à travers un corpus d'articles récents, nous voyions un glissement du concept d'espace public vers celui d'espace ouvert : « "Espace ouvert" enlève la domination de la dimension politique inhérente à "espace public". D'une part, il sous-tend la reconnaissance de l'importance dans nos sociétés d'autres modes de relations entre personnes : non plus seulement celles qui se font sur un pied d'égalité et à propos des affaires publiques, mais aussi celles qui supposent la reconnaissance de l'autre dans sa différence et qui portent sur tout sujet, y compris ayant trait à la vie privée. D'autre part, il sous-tend la reconnaissance de l'importance des relations entre personnes et environnement physique (dont un environnement de « nature », mais pas uniquement), pour l'individu en société (construction de l'autonomie, de la responsabilisation, …). » (Le Floch S. et Devanne A. S., 2004a : 26). L'espace ouvert serait donc un espace libre et gratuit d'accès pour tous. Cette question de la liberté d'accès à l'espace pose en outre la question, centrale dans les travaux sur l'*open space*[328], de l'accessibilité de certains espaces à certaines populations, entre personnes à mobilité réduite et personnes qui, de façon générale, sont socialement exclues. Qu'en est-il de la montagne : espace de pratique des marcheurs-visiteurs, peut-elle être conçue en tant qu'espace ouvert ?

Pourquoi poser cette question ? Notamment parce que, lors de l'exploration bibliographique déjà citée, nous avions évoqué l'idée de l'existence d'un espace ouvert rural et jeté les bases de sa conception. Nous avions posé l'hypothèse que les chemins balisés, aménagés, entretenus, pouvaient être considérés comme un pendant rural aux voies, rues, avenues… urbaines. Que la rue soit un espace ouvert ne fait pas de doute – à condition, bien évidemment, qu'elle reste accessible aux piétons… –, ne serait-ce que par la mixité et la diversité des personnes qui l'habitent et par le caractère souvent fortuit des rencontres qui s'y déroulent (cf. *supra* et les travaux de R. Thomas). Les chemins de montagne – puisqu'il s'agit bien des chemins plus que de la montagne dans son ensemble – sont balisés, sont libres et

[328] Voir, par exemple, les travaux de l'OPENspace, centre de recherches du College of Art de Edimbourg sur l'"accès pour tout" (*inclusive access*) aux espaces extérieurs (http://www.openspace.eca.ac.uk/).

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

gratuits d'accès[329] (je reviendrai sur ces chemins dans le point suivant). De plus en plus de projets tendent à les ouvrir aux personnes soit malades, soit handicapées, soit issues de quartiers défavorisés[330]. Ces chemins relèvent d'un espace ouvert à la fois physiquement et visuellement (j'ai souligné plus haut le lien entre la montagne et une conception de l'espace découvert, ouvert, immense, vaste…). Un espace dont l'ouverture est, en outre, indispensable dans le sentiment qu'ont certains de « se sentir vraiment en montagne » : il leur faut marcher à flanc de versant ou sur crête plutôt qu'en forêt. **Pourtant, espace ouvert et chemins de montagne se dissocient, à mon avis, dès que l'on entre dans les aspects plus socialement codés de la marche en montagne**. En effet, les phénomènes de distinction sociale, de reconnaissance de groupe, qui ont été mis en évidence vont à l'encontre des principes de diversité et de mixité sociale propre à une définition de l'espace ouvert, qu'il soit rural ou urbain. À l'ouverture physique et visuelle s'oppose la "fermeture sociale". Les chemins de montagne, contrairement aux chemins de plaine, répondent à trop d'impératifs en termes de rapport sensible à l'espace pour entrer dans le domaine de l' "ouvert".

Pour être plus précise, il faudrait revenir à la distinction des deux types de marches proposée et reprise plus haut : des marches spontanées et des marches apprêtées. Ne peut-on y voir, dans les chemins empruntés et la relation à l'espace qu'ils permettent de construire, une distinction entre, respectivement, un "espace ouvert" et ce qu'il conviendrait d'appeler un "espace d'initiés" ? Les chemins de proximité, propres à l'espace ouvert, seraient le lieu de rencontres fortuites et variées entre ses usagers, des personnes qui se connaissent ou non et discutent volontiers, des personnes très variées dans leur profil. Les chemins de randonnées, ceux qui donnent accès à l'espace d'initiés, seraient le domaine des marcheurs-visiteurs, ceux qui se reconnaissent et/ou sont reconnus en tant que tels, et des initiés de façon générale (les bergers par exemple). Autrement dit, s'il existe un espace ouvert rural, ce ne serait en tout cas pas l'espace rural de moyenne et haute montagne… et ses chemins.

Chemins et cartes : les « objets » qui consacrent l'imbrication du matériel et de l'immatériel, de l'espace et du temps

C'est particulièrement à partir de la notion de cheminements que j'ai pu montrer la façon dont l'expérience de l'espace des marcheurs lie le matériel et l'immatériel ainsi que l'espace et le temps. Cheminer, c'est avancer en suivant un chemin : celui qui s'inscrit dans la matérialité de l'espace et dans le temps, comme le tracé marqué sur une carte qui renvoie à une temporalité et une matérialité idéelles. Les participants passent du chemin matériel à la carte et inversement, projettent l'un sur l'autre afin de se repérer dans l'espace et dans la durée du parcours. Cartes et chemins se complètent pour assurer au marcheur une progression simultanée dans l'espace et le temps, une progression qui doit faire face à deux obstacles. Quand le marcheur rebrousse chemin et considère cela comme un recul, un retour en arrière, progressions dans le temps et l'espace s'opposent, du moins "régression" dans l'espace et progression dans le temps vont de pair. Quand il se perd et doit, de fait, chercher son chemin,

[329] Dans la mesure où, et c'est là une limite importante, il faut pouvoir atteindre ces sentiers. Quand ils sont éloignés, il faut prévoir le trajet, l'hébergement et leur coût. De plus, l'accès physique aux sentiers n'est pas donné à tous. Il existe donc déjà une sélection des personnes susceptibles de s'y rendre.

[330] L'une des personnes enquêtées m'a parlé de la façon dont des centres où sont accueillies des personnes malades du cancer organisent des sorties en montagne. La Joëlette, fauteuil poussé et tiré par des bras volontaires et valides, permet aux personnes à mobilité réduite de parcourir les sentiers de montagne. En outre, à Pau par exemple, plusieurs opérations pour accompagner des jeunes de quartiers défavorisés ou des détenus de la Maison d'arrêt, sur les sentiers pyrénéens, ont été lancées ces dernières années.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

le temps continue à filer quand la progression dans l'espace s'interrompt. L'enjeu est alors de rapidement retrouver ses repères, de rapidement parvenir à faire le lien entre la carte et la matérialité de l'espace autour de soi. Ces allers-retours continuels entre cheminements matériels et immatériels, sur place comme chez soi (pour ceux qui préparent, pour ceux qui rêvent à partir d'une carte), confèrent un rôle particulier et fondamental à cet objet qu'est la carte, un rôle que l'on aurait pu penser attribué à la photographie, image accessible s'il en est. **La carte est véritablement l'image matérielle au cœur de l'expérience des marcheurs.** La photographie a, certes, une place et un rôle propres dans l'expérience des marcheurs, particulièrement quand ce sont eux qui prennent des photos (des photos de personnes ou de paysages). Mais, comme j'ai pu le montrer, ils sont assez peu tournés vers les photographies que l'on peut rencontrer dans des ouvrages, guides et revues divers. À la limite, ils s'intéressent plus aux sources écrites, aux journaux locaux en particulier, qui les éclairent sur l'actualité de telle ou telle vallée (sa situation économique, les mouvements de l'ours, etc.). L'importance de ces images reste, en outre, très en deçà de celle qui est conférée à la carte, objet totalement intégré à l'expérience des marcheurs (dont elle ne sort pas indemne…). La carte et ses tracés sont sources de rêve, ce qui **replace d'ailleurs le mouvement au cœur de l'expérience**. Ils attirent le marcheur vers des parcours tantôt connus, tantôt inconnus. La photographie n'est pas, quant à elle, image de parcours mais de destination, de lieu ponctuel, or j'ai montré l'importance qu'accordent les participants au parcours dans son ensemble. La photographie, finalement, est une image qui parle moins au marcheur que la carte (à moins, peut-être, qu'on ne lui montre une succession de clichés sur l'ensemble d'un parcours, qu'on ne lui montre ce que lui-même fait en rangeant ses photos en album). Cette très large dominance de la carte parmi les images mentionnées rejoint la façon dont les représentations de la montagne apparaissent au fur et à mesure des récits : à partir de chemins plus que de points de vue. La carte participe, je pense, à la construction de représentations en/d'un mouvement et ce d'autant plus qu'en mouvement, elle l'est effectivement (elle part avec le marcheur…). Des représentations de la montagne telles celles qui émergent d'expressions comme : « C'est plusieurs images qui peuvent défiler, au fur et à mesure de ce qu'on a vu, de ce à quoi on pense »… De plus, la carte est un objet que les participants décryptent, modifient (en l'annotant, la découpant, la pliant, etc.). Ils l'utilisent souvent continuellement au cours des trois phases d'une marche : avant le parcours, pour préparer ; sur le parcours pour se repérer ; une fois le parcours terminé pour retracer, dans leur tête, leur itinéraire. La carte est l'objet qui consacre et matérialise les trois moments clés identifiés, dans le chapitre méthodologique, pour atteindre l'expérience de marcheurs, visiteurs en montagne. Finalement, d'une part le souvenir d'une marche est bien plus souvent associé aux personnes présentes qu'aux seuls paysages perçus et, d'autre part, les représentations de la montagne renvoient plus à ses chemins qu'à ses paysages.

Les cheminements ne peuvent, en outre, être dissociés des usages que les chemins – objets concrets quand on est dessus ou imaginaires quand on les suit sur la carte – autorisent et/ou symbolisent. Deux types de chemins dominent dans le récit des participants : la piste et le sentier. À objets différents, usages et usagers différents. La piste est le chemin que tous peuvent emprunter, quel que soit le moyen de locomotion, motorisé ou non : c'est la voie d'accès la plus ouverte à la montagne et c'est là son principal avantage, parce qu'elle permet de reculer le point de départ d'une marche, parce qu'elle canalise les fortes fréquentations touristiques sur certains sites, parce que, aussi, elle est une façon d'accéder à ce que la vie locale donne à voir au visiteur. Mais la piste n'est pas non plus le chemin le plus couru : trop large, trop goudronnée, trop accessible… C'est le sentier que les marcheurs-visiteurs en montagne préfèrent emprunter. Le petit sentier peu large et parfois peu marqué qui signale l'entrée dans le monde réservé des marcheurs, ceux d'avant et de maintenant,… et des animaux, l'entrée dans l'"espace d'initiés" introduit plus haut.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Et, peut-être parce que la carte et les chemins renvoient à la marche à pied avant de renvoyer à un lieu précis et aux représentations que s'en forgent les participants, il apparaît que les Pyrénées peuvent revêtir un rôle presque anecdotique dans l'expérience de certains. La chaîne peut être reléguée au rôle de "contexte géographique" sans importance déterminante. Un choix de destination que les personnes font parce qu'il est pratique ou qu'il leur est imposé, mais qu'ils apprécient – et font en sorte – de changer de temps à autre (en allant dans les Alpes ou plus loin, parfois très loin). Ce qui importe vraiment c'est d'être et de marcher en montagne. On peut donc imaginer que ce qui a été montré par cette recherche pourrait parfaitement l'être ailleurs : ce n'est pas un travail sur les marcheurs dans les Pyrénées mais bien sur les marcheurs en montagne. C'est, par ailleurs, encore moins un travail sur les marcheurs dans un parc national. Si les participants m'ont quasiment toujours emmenée à l'intérieur des limites du Parc national des Pyrénées (zone centrale ou périphérique), s'ils reconnaissent sa présence lorsqu'ils marchent, à travers des panneaux indicateurs par exemple (tels ceux qui préviennent le visiteur qu'il entre dans la zone centrale et en rappellent les règles de protection), ils n'en parlent pas directement. Ils ont, à de nombreuses reprises, évoqué des endroits qui s'y trouvent, mais jamais spontanément l'institution – sauf quand ils parlent des cartes ou de brochures à l'édition desquelles le Parc participe ou de refuges gérés par le Parc – et ont assez peu de choses à en dire quand on les amène sur ce sujet, comme s'ils connaissaient mal son rôle et ses actions.

Quelques perspectives de recherche

Au terme de ce travail, une perspective de recherche serait de **diversifier les composantes autour desquelles j'ai organisé mon travail : pratiques de l'espace (marche à pied et ses déclinaisons), type d'espace (montagne) et situation des personnes (visite)**. Cette diversification peut être envisagée de trois manières dans l'optique d'apporter des éléments de comparaison. Il pourrait s'agir, d'abord, d'envisager un travail orienté sur **le lien entre l'expérience de l'espace de personnes et leurs pratiques de la montagne** : quel est le rôle des pratiques de l'espace dans la construction de la relation de personnes à l'espace en question ? J'ai travaillé avec des marcheurs, or, en montagne, nombre de touristes ne s'éloignent que de quelques mètres de leur voiture (quand ils en descendent) ou font un tour dans les villages avant de repartir, sans emprunter le moindre chemin de montagne (en dehors des routes, évidemment). Nombreux sont aussi ceux qui pratiquent des activités et des sports variés, entre le parapente, le rafting, le VTT et, bien sûr, les différentes formes de sports d'hiver. Comment ces personnes expriment-elles leur relation à l'espace ?

C'est ensuite le **lien entre l'expérience de l'espace et la situation de visite** qui pourrait être approfondi. En restant, par exemple, sur la pratique de la marche à pied en montagne, il serait alors intéressant de faire varier les catégories de marcheurs prises en compte. J'ai travaillé avec des personnes en situation de visite, qu'en est-il des personnes dont la marche en montagne est inhérente à l'exercice d'une profession, qu'ils soient accompagnateurs en montagne ou bergers (par exemple) ? Une autre voie serait de travailler sur une **comparaison entre le tourisme de proximité (tel que je l'ai abordé ici) et le tourisme international**. Nous avons vu que des personnes qui font quelques dizaines à quelques centaines de kilomètres pour aller marcher dans les Pyrénées y trouvent quelque chose qui rejoint l'idée de voyage, un "voyage suffisant". Or, les personnes qui optent pour des voyages organisés ou partent d'elles-mêmes parcourir les montagnes des Andes ou du Népal, par exemple, sont de plus en plus nombreuses (au même titre que l'offre de séjours, d'ailleurs). Que trouvent-elles de plus dans leur expérience que celles qui marchent dans les Pyrénées ?

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Enfin, en travaillant avec des marcheurs qui visitent d'autres lieux que ceux en montagne, il serait possible de contribuer aux travaux sur **le rôle de l'espace (de ses formes matérielles et de ses représentations) dans l'expérience qu'en ont des personnes**. J'ai souligné que mes résultats semblaient s'appliquer à la montagne plus qu'au cas particulier des Pyrénées. J'ai aussi largement fait référence aux marches que peuvent faire les participants en plaine. Il pourrait, de fait, être intéressant d'explorer le cas de personnes qui visitent d'autres types d'espace à pied (plaine, bord de mer, par exemple). Que recherchent-elles et que mettent-elles en avant dans leur expérience de l'espace ?

Parmi ces quelques pistes, il en est qui me semblent à la fois plus intéressantes et plus novatrices que d'autres. En parcourant les listes bibliographiques de travaux disponibles sur ces différents sujets (la marche à pied, les rapports de l'homme à l'espace en montagne, les pratiques touristiques), il est en effet apparu que, en France notamment, des recherches ont déjà été menées sur les guides de montagne et sur les bergers, dans les Pyrénées comme dans les Alpes. Les différentes pratiques de montagne, les « sports de montagne » plus précisément, ont aussi fait l'objet d'un certain nombre de travaux ces dernières années. En revanche, le **marcheur visiteur, en montagne ou non, et son rapport à l'espace restent en marge des recherches menées**.

Ce sont donc deux des quatre perspectives de recherche énoncées plus haut que je voudrais approfondir. La première est celle de la comparaison entre tourismes de proximité et international. Quand on se penche sur les travaux anglophones, cette fois, sur la marche comme pratique de visite, il apparaît que soit ils n'insistent pas sur la nature du tourisme pris en compte (Chhetri P. *et al.*, 2004 ; Kyle G. *et al.*, 2004), soit ils s'intéressent à des modes de tourisme qui associent longue distance et long séjour, regroupés sous les termes de *backpacking* et, parfois, de *(mountain) adventure tourism* (Beedie P. et Hudson S., 2003 ; Elsrud T., 2001 ; Murphy L., 2001 ; Noy C., 2004 ; Sorensen A., 2003 ; Uriely N. *et al.*, 2002). Les auteurs insistent alors sur plusieurs aspects, récurrents d'une recherche à l'autre : la façon dont ce type de voyages « change » le voyageur, les situations de risques auxquelles ce dernier est confronté, les dangers qu'il « n'oubliera jamais », etc. Deux phénomènes sont aussi mis en évidence, non pas forcément parce que les auteurs les soulignent, mais parce que tous y font référence : *off the beaten tracks* et *by word-of-mouth*… Autrement dit, les marcheurs dont il est question font en sorte de rester en dehors des sentiers battus et une grande partie des informations (notamment celles nécessaires à la préparation) est échangée de bouche à oreille, par le biais de récits (*narratives, tales*) inhérents à la pratique du *backpacking*. En proposant **une recherche sur des visiteurs/touristes français qui décident d'aller marcher loin de chez eux**, dans le cadre de voyages assez longs, et en les rencontrant dans ce contexte (par la méthode mise au point dans la présente recherche) il serait possible, par exemple, de comprendre si la distance parcourue pour aller sur le lieu de visite choisi et le temps que les personnes y passent sont réellement importants dans la façon dont ces dernières construisent leur rapport à l'espace. Comment est-ce que cette distance et cette durée de séjour interviennent-elles, notamment, dans l'attachement des personnes aux lieux (en gardant à l'esprit que de nombreux participants ont évoqué la sensation d'être partis longtemps quand ils ne marchaient que quelques jours, comme si le temps se dilatait) ? Est-ce que ce sont aux lieux les plus proches de chez elles que ces personnes sont le plus attachées (ceux auxquelles elles ont accès facilement) ? Est-ce que ce n'est pas ce qu'elles ont vécu ici ou là qui détermine plutôt leur attachement aux lieux, indépendamment de la distance et de la durée de leur séjour (ce qui fait que des Français pourraient être particulièrement attachés à l'Himalaya, de la même façon que d'autres le sont aux Pyrénées) ? À propos d'Occidentaux qui vont faire des treks ou de l'alpinisme au Népal, P. Beedie et S. Hudson parlent en outre de

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

sociations, c'est-à-dire de groupes de personnes qui sont rassemblées pour un moment, une période déterminée (la durée du séjour), parce qu'elles partagent un intérêt ou un objectif commun. C'est là la particularité de personnes qui participent au même voyage organisé, où qu'il soit. Est-ce que l'on ne retrouve pas aussi l'aspect très sélectif du groupe de marche, mis en évidence ici, dans des situations de tourisme international ? Et qu'en est-il du phénomène de contrôle social ? Est-ce que d'autres groupes sociaux entrent en jeu ?

La seconde perspective à approfondir serait celle d'une recherche sur **la marche comme pratique de visite ailleurs qu'en montagne**. Dans un article sur la marche dans la campagne anglaise (au sens le plus large de la campagne, *i.e.* tout ce qui n'est pas la ville), T. Edensor (Edensor T., 2000) propose un certain nombre d'idées qu'il me semble intéressant d'explorer en travaillant effectivement avec des marcheurs (et en leur donnant la parole). Il évoque la marche à la campagne comme une pratique censée être affranchie d'un certain nombre de codes et valeurs propres à la ville, mais qui, finalement reste assez largement codée (« a host of conventions maximize comfort and safety », p. 96). J'ai montré que la marche en montagne est effectivement soumise à un ensemble de codes et valeurs certainement différents de ceux de la ville, mais néanmoins très présents. Est-ce que c'est aussi le cas de la marche dans d'autres types d'espace et/ou existe-t-il des espaces d'"évasion" où l'on s'écarterait vraiment d'une forme de contrôle social (où tout le monde serait sur un pied d'égalité en matière de pratique de la marche ; où on pourrait s'habiller n'importe comment, par exemple) ? Quand on marche ailleurs qu'en montagne, est-ce que l'importance de la marche pour la marche (et de ses vertus sanitaires, en particulier), de la dimension corporelle de l'expérience des marcheurs, n'est pas plus grande, au dépens, notamment, de sa dimension sociale ? Quelles sont les limites qui interviennent dans la distinction éventuelle de statuts (distances parcourues, durée de marche, ou bien encore vitesse de progression) ?

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Bibliographie

Références citées

Alphandéry P. and Bergues M., 2004. "Territoires en questions : pratiques des lieux, usages d'un mot". *Ethnologie Française*, XXXIV (1), pp. 5-12.

Assunto R., 2002. "Paysage, milieu, territoire : une tentative de mise au point conceptuelles (1976)". *Carnets du Paysage*, 8, pp. 61-63.

Ateljevic I. and Doorne S., 2002. "Representing New Zealand: Tourism Imagery and Ideology". *Annals of Tourism Research*, 29 (3), pp. 648-667.

Atkinson P. and Hammersley M., 1994. "Ethnography and Participant Observation". *Handbook of qualitative research*, **N. K. Denzin and Y. S. Lincoln (eds)**, Thousand Oaks-London-New Delhi, Sage Publications, pp. 248-261.

Augé M. and Colleyn J. P., 2004. *L'anthropologie*. Paris, PUF.

Bachelard G., 1994 (1957). *La poétique de l'espace*. Paris, Presses Universitaires de France.

Bailly A. (ed), 1998. *Les concepts de la géographie humaine*. Paris, Armand Colin.

Bailly A. S. and Scariati R., 1998. "L'humanisme en géographie". *Les concepts de la géographie humaine*, **A. Bailly (ed)**, Paris, Armand Colin, pp. 213-222.

Banos V., 2003. *Reflexion prospective sur les espaces de la citoyenneté : l'exemple du prisme environnemental.* Mémoire de DEA, Université de Géographie, Paris-Sorbonne Paris IV, Paris.

Beaud S. and Weber F., 1997. *Guide de l'enquête de terrain*. Paris, La Découverte.

Beedie P. and Hudson S., 2003. "Emergence of mountain-based adventure tourism". *Annals of Tourism Research*, 30 (3), pp. 625-643.

Bellefon (de) R., 2004. "L'écueil des revues pyrénéistes : la tentation de l'érudition rétrospective".*@mnis*. Accessible sur http://www.univ-brest.fr/amnis/.

Belmont N., 2000. "Temps continu, temps rompu, temps oublié". *Ethnologie Française*, XXX (1), pp. 23-30.

Berger P. and Luckmann T., 1996. *La construction sociale de la réalité*. Paris, Masson/Armand Colin.

Bergues M., 1995. "Des vaches au marais : de l'élevage traditionnel à l'animal comme outil de gestion paysagère". *Paysage au Pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages, Cahier 9*, **C. Voisenat (ed)**, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 151-166.

Berque A., 1995. *Les raisons du paysage. De la Chine antique aux environnements de synthèse*. Paris, Hazan.

Berque A., 1997. "De peuples en pays ou la trajection paysagère". *Les enjeux du paysage*, **M. Collot (ed)**, Bruxelles, Ousia, pp. 320-329.
Berque A., 1999. "Ontologie des milieux humains".*Mots Pluriels*, 11. Accessible sur http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1199ab.html.
Berque A., 2000. *Ecoumène. Introduction à l'étude des milieux humains*. Paris, Belin.
Berque A., 2003. "'Lieu' 1".*EspacesTemps.net*, Il paraît. Accessible sur http://espacestemps.net/document408.html.
Bertho Lavenir C., 1999. *La roue et le stylo. Comment nous sommes devenus touristes*. Paris, Odile Jacob.
Besse J. M., 2004. "Quatre notes sur l'introduction de l'hodologie dans la pensée contemporaine". *Carnets du Paysage*, 11, pp. 26-35.
Bessette J. M. and Péquignot B. (eds), 1996. *UTINAM. Revue de Sociologie et d'Anthropologie. Paysages*. Paris, L'Harmattan.
Bonin S., 2001. "Paysage et représentations dans les guides touristiques. La Loire dans la collection des Guides-Joanne, Guides Bleus (1856 à nos jours)". *L'Espace géographique*, 2, pp. 111-126.
Boudon R. and Bourricaud F., 1994 (1982). *Dictionnaire critique de la sociologie*. Paris, Presses Universitaires de France.
Bourdieu P., 2001. *Langage et pouvoir symbolique*. Paris, Seuil.
Bourguet M., Moreux C. and Piolle X., 1992. *Pratique de la montagne et société urbaine. La construction d'un ailleurs compensatoire*. Grenoble / Pau, Les Dossiers de la revue de Géographie Alpine / Hegoa Cahiers du CRISSA.
Bouvier N., 1992 (1963). *L'usage du monde*. Paris, Payot.
Boyer M., 1999. *Le tourisme de l'an 2000*. Lyon, Presses Universitaires de Lyon.
Bozonnet J. P., 1992. *Des monts et des mythes. L'imaginaire social de la montagne*. Grenoble, Presses Universitaires de Grenoble.
Briffaud S., 1994a. "Découverte et représentation d'un paysage. Les Pyrénées du regard à l'image (XVIIIè- XIXè siècles)". *Pyrénées. Un paysage à la croisée des regards (XVIIIè - XXè siècles)*, **S. Briffaud (ed)**, Toulouse, Ville de Toulouse - Ascode, pp. 5-26.
Briffaud S., 1994b. *Naissance d'un paysage : les montagnes pyrénéennes à la croisée des regards, XVIe-XIXe siècles*. Tarbes, Archives départementales des Hautes-Pyrénées.
Briffaud S. (ed), 1994c. *Pyrénées. Un paysage à la croisée des regards (XVIIIè - XXè siècles)*. Toulouse, Ville de Toulouse - Ascode.
Brown D., 1999. "Des faux authentiques. Tourisme *versus* pèlerinage". *Terrain*, 33, pp. 41-56.
Brun J.-J., Debarbieux B., Ducourtioux S., Petit J. and Lheureux P., 2002. "Une recherche interdisciplinaire et exploratoire avec un Parc naturel régional : descriptions de clairières en Chartreuse". *Natures Sciences Societes*, 10 (1), pp. 42-51.
Brunet R., Ferras R. and Théry H. (eds), 1998. *Les mots de la géographie. Dictionnaire critique*. Montpellier/Paris, RECLUS/La Documentation Française.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Brush R., Chenoweth R. E. and Barman T., 2000. "Group differences in the enjoyability of driving through rural landscapes". *Landscape and Urban Planning*, 47 (1-2), pp. 39-45.
Cadiou N. and Luginbühl Y., 1995. "Modèles paysagers et représentations du paysage en Normandie-Maine". *Paysage au Pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages, Cahier 9*, **C. Voisenat (ed)**, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 19-34.
Chhetri P., Arrowsmith C. and Jackson M., 2004. "Determining hiking experiences in nature-based tourist destinations". *Tourism Management*, 25 (1), pp. 31-43.
Ciolfi L. and Bannon L., 2003. "Space, place and the design of technologically enhanced physical environments".*Workshop on Space, Spatiality and Technologies*. Accessible sur http://richie.idc.ul.ie/luigina/PapersPDFs/space_WS.pdf.
Cloarec J. and La Soudière (de) M., 1992. *Plateau ardéchois, Vivarais cévenol. Etude ethnosociologique de la mise en paysage de l'Ardèche*. Rapport final. Paris, Ministère de la Culture.
Cofremca and Confédération Pyrénéenne du Tourisme, 1996. *Evolutions des attitudes et des comportements des Français en matière de loisirs/tourisme. Conséquences pour le tourisme pyrénéen.* Document de synthèse. Paris.
Cofremca, Dabos P., Etchelecou A. and Hervieu M., 1998. *La fréquentation touristique du Parc National des Pyrénées pendant l'été 1996*. Rapport. Tarbes, Parc National des Pyrénées.
Cohen E., 1979. "A phenomenology of tourism experiences". *Sociology*, 13 (2), pp. 179-201.
Collot M. (ed), 1997. *Les enjeux du paysage*. Bruxelles, Ousia.
Conseil National du Tourisme, 2005. *Le tourisme : outil de revitalisation des territoires ruraux et de développement durable ?* Accessible sur http://www.tourisme.gouv.fr/fr/z3/conseil/publications/liste/att00001264/rural.pdf.
Contini E., 1997. "Un pas en avant, deux pas en arrière : les sans-abri". *La marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*, **A. Rauch (ed)**, Paris, Autrement, pp. 51-71.
Corsin Jimenéz A., 2003. "On Space As A Capacity". *J Royal Anthropological Inst*, 9 (1), pp. 137-153.
Cross J. E., 2001. "What is "Sense of Place"?"*The Twelfth Headwaters Conference. Senses of Place: How we shape and are shaped by where we live*, Western State College, Gunnison, Colorado. Accessible sur http://www.western.edu/headwaters/archives/welcome12th.html.
Dann G., 1999. "Writing out the tourist in space and time". *Annals of Tourism Research*, 26 (1), pp. 159-187.
Dardel E., 1990 (1952). *L'homme et la terre : nature de la réalité géographique*. Paris, Comité des Travaux historiques et scientifiques.
Debarbieux B., 1995a. "Le lieu, le territoire et trois figures de rhétorique". *L'Espace géographique*, 2, pp. 97-112.
Debarbieux B., 1995b. *Tourisme et montagne*. Paris, Economica.
Debarbieux B., 1998. "Les problématiques de l'image et de la représentation en géographie". *Les concepts de la géographie humaine*, **A. Bailly (ed)**, Paris, Armand Colin, pp. 199-211.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Debarbieux B., Tuppen J. N. and Bourdeau P., 2000. *Bilan critique de 50 ans de tourisme à Chamonix*. Rapport. Accessible sur http://www.sommets-tourisme.org/f/region/chamonix/bilan/index.html.

Decrop A., 1999. "Triangulation in qualitative tourism research". *Tourism Management*, 20 (1), pp. 157-161.

DeLucio J. and Mugica M., 1994. "Landscape preferences and behaviour of visitors to Spanish national parks". *Landscape and Urban Planning*, 29 (2-3), pp. 145-160.

Denzin N. K. and Lincoln Y. S. (eds), 1994. *Handbook of qualitative research*. Thousand Oaks-London-New Delhi, Sage Publications.

Devanne A. S., 2000. *La politique "Label paysage de reconquête" dans les coteaux du Layon : quand la reconnaissance d'un terroir passe par la mise en valeur du paysage.* Mémoire de fin d'études d'ingénieur paysagiste, INH, Angers, 109 p.

Devanne A. S., 2001. *Analyse des mesures publiques de paysage. Exemple du volet paysager du plan d'occupation des sols.* Mémoire de DEA en géographie, Université du Mirail, Toulouse, 121 p.

Devanne A. S., 2005. "Le paysage dans l'expérience de l'espace. Une approche sensible des relations entre l'homme et son environnement." *Bulletin de la Conférence Permanente de l'Aménagement et de l'Urbanisme*, 40 (sous presse).

Di Méo G. (ed), 1996. *Les territoires du quotidien*. Paris, L'Harmattan.

Di Méo G., 1998. *Géographie sociale et territoires*. Paris, Nathan.

Direction du Tourisme and SEATM, 2002. *Les chiffres clés du tourisme de montagne en France*. Rapport. Paris / Toulouse, Direction du Tourisme / SEATM.

Donadieu P., 1995. "Pour une conservation inventive du paysage". *La théorie du paysage en France (1974-1994)*, **A. Roger (ed)**, Seyssel, Champvallon, pp. 400-423.

Donadieu P., 2002. *La société paysagiste*. Paris, Actes Sud/ ENSP.

Dulhauste T., 2003. *Les friches en question : Approche sociologique de la dynamique d'enfrichement auprès des habitants de la vallée d'Apse.* Mémoire de Maîtrise, IUP Aménagement et Développement Territorial, Université de l'Adour, Pau, 139 p.

Echtner C. M. and Jamal T. B., 1997. "The disciplinary dilemma of tourism studies". *Annals of Tourism Research*, 24 (4), pp. 868-883.

Edensor T., 2000. "Walking in the British Countryside: Reflexivity, Embodied Practices and Ways to Escape". *Body Society*, 6 (3-4), pp. 81-106.

Elsrud T., 2001. "Risk creation in traveling: Backpacker Adventure Narration". *Annals of Tourism Research*, 28 (3), pp. 597-617.

Etienne J., Bloess F., Noreck J.-P. and Roux J.-P., 1997. *Dictionnaire de sociologie. Les notions, les mécanismes et les auteurs*. Paris, Hatier.

Féménias D., 1999. "Du rite au vertige : l'épaisseur sensible de la réalité sportive".*Corps et Culture.* Accessible sur http://corpsetculture.revues.org.

Ferréol G. (ed), 1995. *Dictionnaire de sociologie*. Paris, Armand Colin/Masson.

Firmin-Didot C., 2005. "Tourisme culturel. Ne suivez pas le guide". *Télérama*, 2894, pp. 10-14.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Galani-Moutafi V., 2000. "The self and the other traveler, ethnographer, tourist". *Annals of Tourism Research*, 27 (1), pp. 203-224.
Ginelli L., 2004. *Des "chasseurs de plumes" aux "chasses de tout poils". Représentations sociales des chasses d'hier et d'aujourd'hui dans les Pyrénées : Le cas de Villelongue (Hautes Pyrénées)*. Mémoire de DEA. Bordeaux, Université Victor Ségalen.
Goffman E., 1974. *Les rites d'interaction*. Paris, Les éditions de minuit.
Graburn N. H. H. and Barthel-Bouchier D., 2001. "Relocating the Tourist". *International Sociology*, 16 (2), pp. 147-158.
Grawitz M., 1996. *Méthodes des sciences sociales*. Paris, Dalloz.
Greider T. and Garkovich L., 1994. "Landscapes : The social construction of nature and the environment". *Rural Sociology*, 59 (1), pp. 1-24.
Groves D. L. and Timothy D. J., 2001. "Photographic Techniques and the Measurement of Impact and Importance Attributes on Trip Design: A case study". *Society and leisure, Montréal*, 24 (1), pp. 311-317.
Gustafson P., 2001. "Meanings of place: Everyday experience and theoretical conceptualizations". *Journal of Environmental Psychology*, 21 (1), pp. 5-16.
Gustafson P., 2002. *Place, place attachment and mobility.* Doctoral Dissertation, Department of Sociology, Göteborg University, 198 p.
Gyimothy S. and Mykletun R. J., 2004. "Play in adventure tourism: The Case of Arctic Trekking". *Annals of Tourism Research*, 31 (4), pp. 855-878.
Hayllar B. and Griffin T., 2005. "The precinct experience: a phenomenological approach". *Tourism Management*, 26 (4), pp. 517-528.
Hell B., 1996. "La question du paysage, un objet majeur de l'anthropologie". *UTINAM. Revue de Sociologie et d'Anthropologie. Paysages*, **J. M. Bessette and B. Péquignot (eds)**, Paris, L'Harmattan, pp. 9-15.
Herbert D., 2001. "Literary places, tourism, and the heritage experience". *Annals of Tourism Research*, 28 (2), pp. 312-333.
Hoyaux A. F., 2002. "Entre construction territoriale et constitution ontologique de l'habitant : introduction épistémologique aux apports de la phénoménologie au concept d'habiter".*Cybergeo*, 216. Accessible sur www.cybergeo.presse.fr/ehgo/hoyaux/article.htm.
Hoyaux A. F., 2003. "Les constructions des mondes de l'habitant : Eclairage pragmatique et herméneutique".*Cybergeo*, 232. Accessible sur www.cybergeo.presse.fr/.
Jackson J. B., 2003. *A la découverte du paysage vernaculaire*. Arles/Versailles, Actes Sud/ENSP.
Jamal T. B. and Hollinshead K., 2001. "Tourism and the forbidden zone : the underserved power of qualitative inquiry". *Tourism Management*, 22 (1), pp. 63-82.
Joseph I., 2000. "Décrire l'espace des interactions". *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, **J. Lévy and M. Lussaults (eds)**, Paris, Belin, pp. 49-55.
Joutard P., 1986. *L'invention du Mont-Blanc*. Paris, Gallimard/Julliard.
Julia D., 1997. "Heureux et malheureux et perclus du chemin". *La marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*, **A. Rauch (ed)**, Paris, Autrement, pp. 30-50.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Kalaora B., 1993. *Le musée vert. Radiographie du loisir en forêt*. Paris, L'Harmattan.
Kyle G., Graefe A., Manning R. and Bacon J., 2004. "Effects of place attachment on users' perceptions of social and environmental conditions in a natural setting". *Journal of Environmental Psychology*, 24 (2), pp. 213-225.
Larrère C., 1997. *Les philosophies de l'environnement*. Paris, Presses Universitaires de France.
Larrère R. and La Soudière (de) M., 1985. *Cueillir la montagne. Plantes, fleurs, champignons en Gévaudan, Auvergne et Limousin*. Lyon, La Manufacture.
Larsson B., 1999. *Le Capitaine et les rêves*. Paris, Grasset.
Le Breton D., 1997. "Les marcheurs d'horizon". *La marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*, **A. Rauch (ed)**, Paris, Autrement, pp. 126-140.
Le Breton D., 2000. *Eloge de la marche*. Paris, Métailié.
Le Floch S., 1997. *Du ketchup au chemin vers Dieu... Ebauche des représentations sociales de l'environnement, du paysage et de l'écologie*. Nogent sur Vernisson, Cemagref.
Le Floch S., 2002. "Les « ramiers » : un espace riverain inaccessible de la Garonne ?" *Ethnologie Française*, 32 (4), pp. 719-726.
Le Floch S., 2004. *Constat d'un "retour à l'ordre naturel" ou malaise de la "fermeture du paysage" : les habitants de territoires ruraux face à la dynamique de la végétation.* Rapport de convention Cemagref-DNP 2003. Bordeaux, Cemagref.
Le Floch S. and Candau J., 2001. "Le Marais Breton de Loire-Atlantique : la qualification paysagère d'un marais oublié". *L'Espace géographique*, 2, pp. 127-139.
Le Floch S. and Devanne A. S., 2003. *Qu'entend-on par "fermeture du paysage"*. Paris, Ministère de l'écologie et du développement durable.
Le Floch S. and Devanne A. S., 2004a. *D'espace public en espaces ouverts.* Exploration bibliographique sur le thème des interrelations entre personnes et entre personnes et environnement physique. Bordeaux, Cemagref.
Le Floch S. and Devanne A. S., 2004b. "La " fermeture du paysage " : au-delà de l'esthétique, les enjeux d'un espace ouvert rural." *Colloque international : De la connaissance des paysages à l'action paysagère (1-4 décembre 2004)*, Bordeaux.
Le Floch S., Devanne A. S. and Deffontaines J. P., 2005. "La " fermeture du paysage " : au-delà du phénomène, petite chronique d'une construction sociale." *L'Espace Géographique*, 34 (1), pp. 49-64.
Lenclud G., 1995. "L'ethnologie et le paysage. Questions sans réponses". *Paysage au Pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages, Cahier 9*, **C. Voisenat (ed)**, Paris, Editions de la Maison des Sciences de l'Homme, pp. 3-17.
Lengkeek J., 2001. "Leisure Experience and Imagination: Rethinking Cohen's Modes of Tourist Experience". *International Sociology*, 16 (2), pp. 173-184.
Lévy J., 2003. "'Lieu' 3".*EspacesTemps.net*, Il paraît. Accessible sur http://espacestemps.net/document414.html.
Lévy J. and Lussaults M. (eds), 2000. *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*. Paris, Belin.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Li Y., 2000. "Geographical consciousness and tourism experience". *Annals of Tourism Research*, 27 (4), pp. 863-883.
Lorimer H. and Lund K., 2003. "Performing facts: finding a way over Scotland's mountains". *Sociological Review*, 51 (2), pp. 130-144.
Luginbühl Y., 1989. *Paysages. Textes et représentations du paysage du siècle des Lumières à nos jours*. Paris, La Manufacture.
Lussault M., 2000. "Action(s) !" *Logiques de l'espace, esprit des lieux. Géographies à Cerisy*, **J. Lévy and M. Lussaults (eds)**, Paris, Belin, pp. 11-36.
Mackay K. J. and Fesenmaier D. R., 1997. "Pictorial element of destination image formation". *Annals of Tourism Research*, 24 (3), pp. 537-565.
Marié M., 2004a. "L'anthropologue et ses territoires". *Ethnologie Française*, XXXIV (1), pp. 89-96.
Marié M., 2004b. "Penser le local comme lieu de l'universel". *Ethnologie Française*, XXXIV (1), pp. 157-160.
Markwell K. W., 1997. "Dimensions of photography in a nature-based tour". *Annals of Tourism Research*, 24 (1), pp. 131-155.
Markwick M., 2001. "Postcards from Malta: Image, Consumption, Context". *Annals of Tourism Research*, 28 (2), pp. 417-438.
Mauz I., 2002. *Gens, cornes et crocs. Relations hommes-animaux et conceptions du monde, en Vanoise, au moment de l'arrivée des loups.* Thèse de doctorat, Sciences de l'environnement, ENGREF, Paris, 511 p.
McKercher B., 1996. "Differences between tourism and recreation in parks". *Annals of Tourism Research*, 23 (3), pp. 563-575.
Micoud A., 2004. "Des patrimoines aux territoires durables. Ethnologie et écologie dans les campagnes françaises". *Ethnologie Française*, XXXIV (1), pp. 13-22.
Monod T., 2002. *Tais-toi et marche... Journal d'exploration El Ghallaouya-Aratane-Chinguetti*. Arles, Actes Sud.
Mugica M. and De Lucio J. V., 1996. "The role of on-site experience on landscape preferences. A case study at Donana National Park (Spain)". *Journal of Environmental Management*, 47 (3), pp. 229-239.
Murphy L., 2001. "Exploring social interactions of backpackers". *Annals of Tourism Research*, 28 (1), pp. 50-67.
Norton A., 1996. "Experiencing Nature: The Reproduction of Environmental Discourse Through Safari Tourism in East Africa". *Geoforum*, 27 (3), pp. 355-373.
Noy C., 2004. "This trip really changed me. Backpackers' Narratives of Self-Change". *Annals of Tourism Research*, 31 (1), pp. 78-102.
Ohta H., 2001. "A phenomenological approach to natural landscape cognition". *Journal of Environmental Psychology*, 21 (4), pp. 387-403.
Ollivier B., 2000. *Longue marche. A pied de la Méditerranée jusqu'en Chine par la Route de la Soie. I- Traverser l'Anatolie*. Paris, Phébus.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Ollivier B., 2001. *Longue marche. A pied de la Méditerranée jusqu'en Chine par la Route de la Soie. II- Vers Samarcande*. Paris, Phébus.
Ollivier B., 2003. *Longue marche. A pied de la Méditerranée jusqu'en Chine par la Route de la Soie. III- Le vent des steppes*. Paris, Phébus.
Oreszczyn S., 2000. "A systems approach to the research of people's relationships with English hedgerows". *Landscape and Urban Planning*, 50 (1-3), pp. 107-117.
O'Rourke E., 1999. "Changing identities, changing landscapes: Human-land relations in transition in the Aspre, Roussillon". *Ecumene*, 6 (1), pp. 29-50.
Parc National des Pyrénées, 2000. *La fréquentation touristique au sein du Parc National des Pyrénées. Saison estivale 2000.* Tarbes, Parc Narional des Pyrénées. Accessible sur http://www.parc-pyrenees.com/.
Parc National des Pyrénées, 2002. *Rapport d'activité.* Tarbes, Parc Narional des Pyrénées. Accessible sur http://www.parc-pyrenees.com/.
Parc National des Pyrénées, 2004. "Dossier "Biodiversité et pastoralisme"". *Empreintes. Journal du Parc national des Pyrénées*, 15, pp. 4-10.
Peissel G., 2002. "Point de vue : L'image du monde". *L'Alpe*, 16, pp. 25-29.
Perrot M., 1997. "Grévistes ! Camarades !" *La marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*, **A. Rauch (ed)**, Paris, Autrement, pp. 76-86.
Perrot M. and Magos I., 1995. "L'Aubrac. Du haut lieu au non-lieu touristique". *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*, **C. Voisenat (ed)**, Paris, Maison des sciences de l'homme, pp. 35-48.
Rauch A. (ed), 1997. *La marche, la vie : solitaire ou solidaire, ce geste fondateur*. Paris, Autrement.
Régent M., 2004. *Approche sensible et perceptive de la fermeture des paysages de moyenne montagne - cas de la commune de Villelongue-Ortiac dans les Hautes-Pyrénées.* Bordeaux / Tour, Cemagref / DESS Dynamique des paysages et Organisation des Espaces Ruraux.
Relph E. C., 1976. *Place and placelessness*. London, Pion Limited.
Richez G., 1992. *Parcs nationaux et tourisme en europe*. Paris, L'Harmattan.
Riley R., Baker D. and Van Doren C. S., 1998. "Movie induced tourism". *Annals of Tourism Research*, 25 (4), pp. 919-935.
Riley R. W., 1995. "Prestige-worthy tourism behavior". *Annals of Tourism Research*, 22 (3), pp. 630-649.
Riley R. W. and Love L. L., 2000. "The state of qualitative tourism research". *Annals of Tourism Research*, 27 (1), pp. 164-187.
Roger A., 1978. *Nus et paysages. Essai sur la fonction de l'art*. Paris, Aubier.
Roger A. (ed), 1995. *La théorie du paysage en France (1974-1994).* Seyssel, Champ Vallon.
Roma i Casanova F., 2002. *La construction médiale des "paysages" montagneux de la Catalogne (XV-XXè siècles).* Thèse pour l'obtention du grade de docteur de l'EHESS, Géographie culturelle, EHESS, Paris, 669 p.
Rousseau J.-J., 1972 (1782). *Les Rêveries du promeneur solitaire*. Paris, Gallimard.
Rousseau J.-J., 1995 (1770). *Les Confessions*. Paris, Gallimard.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Rousseau J.-J., 1999 (1762). *Emile ou de l'éducation*. Paris, Larousse.
Sansot P., 1983. *Variations paysagères. Invitation au paysage*. Paris, Klincksieck.
Sansot P., 1998. *Du bon usage de la lenteur*. Paris, Payot.
Sansot P., 2000. *Chemins aux vents. L'art de voyager*. Paris, Payot & Rivages.
Schelle K. G., 1996 (1802). *L'art de se promener*. Paris, Payot & Rivages.
Schmitz S., 2001. "La recherche de l'environnement pertinent. Contribution à une géographie du sensible". *L'Espace géographique*, 30 (4), pp. 321-332.
Schutz A., 1994. *Le chercheur et le quotidien*. Paris, Méridiens Klincksieck.
Seca J. M., 2001. *Les représentations sociales*. Paris, Armand Colin.
Seckelmann A., 2002. "Domestic tourism--a chance for regional development in Turkey?" *Tourism Management*, 23 (1), pp. 85-92.
Solnit R., 2002. *L'art de marcher*. Arles, Actes Sud.
Sorensen A., 2003. "Backpacker ethnography". *Annals of Tourism Research*, 30 (4), pp. 847-867.
Stake R. E., 1994. "Case Studies". *Handbook of qualitative research*, **N. K. Denzin and Y. S. Lincoln (eds)**, Thousand Oaks-London-New Delhi, Sage Publications, pp. 236-247.
Steele F., 1981. *The Sense of Place*. Boston, CBI Publishing Company, Inc.
Stevenson R. L., 1879. *Travels With A Donkey In The Cevennes*. Charlottesville : University of Virginia Library Electronic Text Center. Accessible sur http://etext.lib.virginia.edu/.
Talja S., 1999. "Analyzing qualitative interview data: the discourse analytic method". *Library and Information Science Research*, 21 (4), pp. 459-477.
Thomas R., 2004. "Quand le pas fait corps et sens avec l'espace. Aspects sensibles et expressifs de la marche en ville".*Cybergeo*, 261. Accessible sur www.cybergeo.presse.fr.
Thoreau H. D., 1854. *Walden, or Life in the woods*. Charlottesville : University of Virginia Library Electronic Text Center. Accessible sur http://etext.lib.virginia.edu/modeng/modeng0.browse.html.
Thoreau H. D., 1862. *Walking*. Iowa State University : The Thoreau Reader. Accessible sur http://eserver.org/thoreau/walking.html.
Tiberghien G. A., 2004. "Hodologique". *Carnets du Paysage*, 11, pp. 7-25.
Tissier J. L., 2004. "Chemins en géographie." *Carnets du Paysage*, 11, pp. 35-53.
Trauer B. and Ryan C., 2005. "Destination image, romance and place experience--an application of intimacy theory in tourism". *Tourism Management*, 26 (4), pp. 481-491.
Tuan Y. F., 2002. *Space and place. The perspective of experience*. Minneapolis, University of Minnesota Press.
Urbain J. D., 2002a. "Le résident secondaire, un touriste à part ?" *Ethnologie Française*, XXXII (3), pp. 515-520.
Urbain J. D., 2002b. *L'idiot du voyage. Histoire de touristes*. Paris, Payot et Rivages.
Uriely N., Yonay Y. and Simchai D., 2002. "Backpacking experiences: A Type and Form Analysis". *Annals of Tourism Research*, 29 (2), pp. 520-538.
Viard J., Potier F. and Urbain J.-D. (eds), 2002. *La France des temps libres et des vacances*. Paris, Datar/éditions de l'Aube.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Voisenat C. (ed), 1995. *Paysage au pluriel. Pour une approche ethnologique des paysages*. Paris, Ministère de la Culture et Editions de la Maison des Sciences de l'Homme.
Ward Thompson C., 2002. "Urban open space in the 21st century." *Landscape and Urban Planning*, 60, pp. 59-72.
Weber K., 2001. "Outdoor adventure tourism a review of research approaches". *Annals of Tourism Research*, 28 (2), pp. 360-377.
Wickens E., 2002. "The sacred and the profane. A Tourist Typology". *Annals of Tourism Research*, 29 (3), pp. 834-851.
Wordsworth W., 1798. *Lyrics Ballads*. Charlottesville, University of Virginia Library Electronic Text Center. Accessible sur http://etext.lib.virginia.edu/toc/modeng/public/Wor2Lyr.html.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Autres références consultées

Amirou R., 2000. *Imaginaire du tourisme culturel*. Paris, Presses Universitaires de France.
Ansart P., 1990. *Les sociologies contemporaines*. Paris, Seuil.
Augé M., 1997. *L'impossible voyage. Le tourisme et ses images*. Paris, Payot et Rivages.
Bachimon P., 2001. "La mise en désir des lieux ou la réinvention du monde par le tourisme".*Café Géographique*. Accessible sur http://www.cafe-geo.net/.
Bahoum C. and Garcia M., 2002. *Le mystère du guide foudroyé. Une histoire de Sherlock Holmes*. Pau, Pin à Crochets.
Becker S. H., 2002. *Les ficelles du métier. Comment conduire sa recherche en sciences sociales*. Paris, La Découverte.
Bellefon (de) P., 1994. "L'image oubliée. La face cachée d'un pyrénéisme (1870-1939)". *Pyrénées. Un paysage à la croisée des regards (XVIII^{è} - XX^{è} siècles)*, **S. Briffaud (ed)**, Toulouse, Ville de Toulouse - Ascode, pp. 51-56.
Bellefon (de) P., 1998. *Destins d'espaces. Paysages en Pyrénées*. Toulouse, Milan.
Berdoulay V. and Saule-Sorbé H., 1999. "Franz Schrader face à Gavarnie, ou le géographe peintre de paysage". *Mappemonde*, 55 (3), pp. 33-37.
Besse J. M., 1997. "Le sens de la nature dans les discours philosophiques". *Environnement, représentations et concepts de la nature*, Harmattan, pp. 32-50.
Bigando E., 2001. "L'autoroute : un évènement producteur de représentations paysagères ?" *Sud-Ouest Européen*, 12, pp. 61-72.
Bourdieu P., 1965. *Un art moyen, essai sur les usages sociaux de la photographie*. Paris, Editions de Minuit.
Bourdieu P., 1979. *La distinction : critique sociale du jugement*. Paris, Editions de Minuit.
Bourdieu P., 2001. "Objectiver le sujet de l'objectivation". *Sociotoile*. Accessible sur http://www.sociotoile.net/article12.html.
Boyer M., 1996. *L'invention du tourisme*. Paris, Découvertes Gallimard.
Boyer M., 2002. "Comment étudier le tourisme". *Ethnologie Française*, XXXII (3), pp. 393-404.
Buffière D. and Métailié J. P., 2000. "Les Pyrénées, nature sauvage, nature aménagée ?" *Café Géographique*. Accessible sur http://www.cafe-geo.net/.
CAUE 64 and DRAE Aquitaine, 1984. *Vallée d'Aspe : études de paysage et d'aménagement*. Rapport. Pau, Région Aquitaine.
CAUE 65, 1991-92. *Plan d'embellissement de la vallée d'Argelès par le lac des Gaves.* Rapport. Tarbes, SIVOM du lac des Gaves.
CAUE 65, 1995. *Commune d'Aspin Aure*. *Etude du paysage de la route et du col*. Synthèse. Tarbes.
Charlier B., 1998. "L'animal et les enjeux historiques contemporains de l'aménagement de l'espace montagnard dans les Pyrénées occidentales". *Sud-Ouest Européen*, 3, pp. 47-54.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Charton F., 1987. *La réhabilitation paysagère des grandes Dames pyrénéennes*. Etude préalable aux contrats de valorisation des stations mixtes pyrénéennes. Volet cadre de vie. Toulouse, SEATM/ DATAR.
Chesneaux J., 1999. *L'art du voyage*. Paris, Bayard.
Coleman S. and Crang M. (eds), 2002. *Tourism : between place and performance*. New York - Oxford, Berghahn Books.
Confédération Pyrénéenne du Tourisme, 1995. *Quelle image pour les Pyrénées ?* Rapport. Toulouse, CPT.
Conseil Général de la Haute-Garonne, 1991. *Pyrénées Paysages. Centenaire Henri Gaussen. Un naturaliste aux Pyrénées (1981-1981)*. Toulouse, ADEMAST.
Corcuff P., 1995. *Les nouvelles sociologies*. Paris, Nathan.
Crang M., 1997. "Picturing practices: research through the tourism gaze". *Progress in Human Geography*, 21 (3), pp. 359-373.
Crouch D., 2002. "Critical Sociologies of Tourism". *Sociology*, 36 (3), pp. 743-749.
Curnier J. P., 2000. *La tentation du paysage. L'avenir d'une origine, l'éternel retour*. Paris, Sens & Tonka.
Dascon J., 2003. *Approche géographique des espaces montagnards : les représentations sociospatiales, un outil pertinent d'analyse en géographie*. Mémoire de DEA, Département de Géographie, Université du Mirail, Toulouse, 221 p.
Demeritt D., 2002. "What is the 'social contruction of nature'? A typlogy and sympathetic critique". *Progress in Human Geography*, 26 (6), pp. 767-790.
Desforges L., 2000. "Traveling the world: Identity and Travel Biography". *Annals of Tourism Research*, 27 (4), pp. 926-945.
Deslandes C., 2002. "Qui veut la peau des derniers ours ?" *Journal des Maires*, pp. 70-71.
Despin L., 1998. "Les mutations des territoires valléens pyrénéens : crises sociales et environnement". *Sud-Ouest Européen*, 3, pp. 67-78.
Despin L., 2003. "Les Pyrénées centrales : de la redéfinition du rapport à l'espace aux enjeux actuels". *Annales de Géographie*, 631, pp. 279-297.
Di Méo G., 1999. "Géographies tranquilles du quotidien. Une analyse de la contribution des sciences sociales et de la géographie à l'étude des pratiques spatiales". *Cahiers de Géographie du Québec*, 43 (118), pp. 75-93.
Dumay E. and Veron F., 1980. *Un tournant pour la vallée d'Aspe. Saura-t-elle réagir ?* Rapport. Parc National des Pyrénées Occidentales.
Edensor T., 2000. "Staging tourism: tourists as performers". *Annals of Tourism Research*, 27 (2), pp. 322-344.
Etienne E., 2002. "Au pays des carnets de voyages". *Le Monde 2*, 20, pp. 71-93.
Fairweather J. R. and Swaffield S. R., 2001. "Visitor experiences of Kaikoura, New Zealand: An interpretative study using photographs of landscapes and Q method". *Tourism Management*, 22 (3), pp. 219-228.
Fedele F., 2002. "La nature n'existe pas". *L'Alpe*, 16, pp. 6-11.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Frenkel S., 2002. "Geographical representations of the 'Other': The landscape of the Panama Canal Zone". *Journal of Historical Geography*, 28 (1), pp. 85-99.
Galloway G. and Lopez K., 1999. "Sensation seeking and attitudes to aspects of national parks: a preliminary empirical investigation". *Tourism Management*, 20 (6), pp. 665-671.
Gaston M., 1994. "La peinture pyrénéenne aujourd'hui. Un sujet insaisissable". *Pyrénées. Un paysage à la croisée des regards (XVIII*è *- XX*è *siècles)*, **S. Briffaud (ed)**, Toulouse, Ville de Toulouse - Ascode, pp. 59-60.
GeoSystème, 2001. *Démarche Qualité Tourisme*. Rapport final. Bedous, Office de tourisme de la Vallée d'Aspe.
Gerbaux F., 1989. "La montagne comme lieu de complexité". *Revue de Géographie Alpine*, 76 (1-2-3), pp. 307-324.
Gomez-Jacinto L., San Martin-Garcia J. and Bertiche-Haud'Huyze C., 1999. "A model of tourism experience and attitude change". *Annals of Tourism Research*, 26 (4), pp. 1024-1027.
Graburn N. and Stern P., 1999. "Ce qui est bien est beau. Un regard sur la beauté chez les Inuit du Canada". *Terrain*, 32, pp. 21-36.
Gravel N., 1998. *Analyse phénoménologique des paysages touristiques balnéaires ; le cas des îles Caraïbes.* Mémoire pour l'obtention du grade de maître ès arts, Département de Géographie, Université Laval, Québec, 151 p.
Gumuchian H., 1989. "Geographie et montagne. D'un terrain à une problematique." *Revue de Géographie Alpine*, 76 (1-2-3), pp. 259-266.
Hamilton-Smith E., 1987. "Four kinds of tourism?" *Annals of Tourism Research*, 14 (3), pp. 332-344.
Harrison J., 2001. "Thinking about Tourists". *International Sociology*, 16 (2), pp. 159-172.
Haven C., Botterill D. and Webb S. (eds), 2002. *Tourism Research 2002- An International interdisciplinary conference in Wales- Cardiff, 4th-7th september 2002*. Cardiff, Welsh School of Hospitality, Tourism and Leisure Management, University of Wales Institute.
Héritier S., 2003. "Tourisme et activités récréatives dans les parcs nationaux des montagnes de l'ouest canadien : impacts et enjeux spatiaux". *Annales de Géographie*, 629, pp. 23-46.
Hunziker M., 1995. "The spontaneous reafforestation in abandoned agricultural lands: perception and aesthetic assessment by locals and tourists". *Landscape and Urban Planning*, 31 (1-3), pp. 399-410.
Hyland K., 2001. "Humble servants of the discipline? Self-mention in research articles". *English for Specific Purposes*, 20 (3), pp. 207-226.
IFEN, 2002. "Les parcs nationaux entre protection et développement". *Les données de l'environnement. Parc nationaux*, 78, pp. 1-4.
IPHB, 1995. *La lettre de l'Institution patrimoniale du Haut-Béarn. Mai 1998*.
IPHB, 2000. *La lettre de l'Institution patrimoniale du Haut-Béarn. Août 2000*.
Kelly C. J., 2000. *"Thrilling and marvellous experiences" : Place and Subjectivity in Canadian Climbing Narratives, 1885 - 1925.* Thesis requirement for the degree of Doctor of Philosophy, Geography, University of Waterloo, 314 p.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Knafou R., 2000. "Scènes de plage dans la peinture hollandaise du XVIIe siècle : l'entrée de la plage dans l'espace des citadins". *Mappemonde*, 58 (2), pp. 1-5.
Knafou R., Bruston M., Despret F., Duhamel P., Gay J.-C. and Sacareau I., 1997. "Une approche géographique du tourisme". *L'espace géographique*, 3, pp. 193-204.
Ladreit de Lacharrière M. (ed), 2002. *Voir le Paysage*. Paris, Revue des Deux Mondes.
Lanquar R., 1994. *Sociologie du tourisme et des voyages*. Paris, Presses Universitaires de France.
Laplace-Treyture D., 2000. "La question de l'Autre en géographie. Approches conceptuelles et discursives". *Sud-Ouest Européen*, 8, pp. 91-96.
Lassale J., 1996. "Des montagnes, des ours et des hommes". *Sol et Civilisation*, pp. 8-10.
Latour B., 1997. *Nous n'avons jamais été modernes. Essai d'anthropologie symétrique*. Paris, La Découverte / Poche.
Le Breton D., 2002 (1992). *La sociologie du corps*. Paris, Presses Universitaires de France.
Le Caro Y., 2002. *Usages récréatifs de l'espace agricole.* Thèse de Doctorat, Géographie et aménagement de l'espace, Université de Rennes 2.
Lyotard J. F., 1988. "Scapeland". *Ecrire le paysage. Revue des Sciences Humaines n°209*, **J. M. Besse (ed)**, Lille, Université de Lille, pp. 39-48.
Lyotard J. F., 2004 (1954). *La Phénoménologie*. Paris, PUF.
Machado de Assis J. M., 2002. *La Théorie du médaillon et autres contes*. Paris, Métailié.
Maresca S., 1996. "La photographie, un miroir des sciences sociales ?" *Champs visuels*, 3, pp. 157-165.
Marié M., 1982. *Un territoire sans nom. Pour une approche des sociétés locales*. Paris, Librairie des Méridiens.
Markwell K., 1998. "Using Personal Diaries to Collect Data". *Annals of Tourism Research*, 25 (1), pp. 228-231.
Markwell K., 2001. "'An intimate rendezvous with nature?' Mediating the tourist-nature experience at three tourist sites in Borneo". *Tourist Studies*, 1 (1), pp. 39-57.
Mathieu N., 1998. "La notion de rural et les rapports ville/campagne en France : les années quatre-vingt-dix". *Economie Rurale*, 247, pp. 11-20.
Mathieu N., 2000. "Des représentations et pratiques de la nature aux cultures de la nature chez les citadins : question générale et étude de cas". *Bulletin de l'Association Géographique Française*, 2, pp. 162-174.
Mermet D., 1999. *Là-bas si j'y suis. Carnets de routes*. Paris, La Découverte & Syros.
Mesini B., Pelen J.-N. and Guilhaumou J., 2004. *Résistances à l'exclusion. Récits de soi et du monde*. Aix-en-Provence, Presses Universitaires de Provence.
Michel F., 2004. "La marche : un art de flâner et de quêter la liberté". *L'Autre Voie*, 0.
Michel F., 2004. "Petits et grandes marches. De la randonnée à la révolution". *Le Monde Diplomatique*, août 2004, pp. 25.
Micoud A. (ed), 1991. *Des Hauts-Lieux. la construction sociale de l'exemplarité*. Paris, Editions du CNRS.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

MIT, 2000. "La mise en tourisme des lieux : un outil de diagnostic". *Mappemonde*, 57 (1), pp. 2-6.
MIT (ed), 2002. *Tourismes 1. Lieux communs*. Montpellier, Belin.
Mondada L., 1995. "L'entretien comme lieu de négociation d'objets de discours". *Cahiers de Linguistique Sociale*, 28-29, pp. 219-224.
Mont-Perdu Patrimoine Mondial, 1992. *Itinéraires transfrontaliers, Actes des rencontres organisées les 3 et 4 octobre 1992*. Torla, MPPM.
Morel et Delaigue paysagistes, 2001. *Paysages des Pyrénées Atlantiques. Les enjeux du paysage*. Pau, Conseil Général des Pyrénées Atlantiques.
Oppermann M., 1995. "Travel life cycle". *Annals of Tourism Research*, 22 (3), pp. 535-552.
Parc National des Pyrénées, GIP-ATEN and EDATER, 2000. *Atlas du Parc national des Pyrénées*. Tarbes, Parc National des Pyrénées. Accessible sur http://pyrenees.atlas.parcsnationaux.org/Default.htm.
Pirsig R. M., 1998. *Traité du zen et de l'entretien des motocyclettes*. Paris, Seuil.
Richelot G., 2000. *Impacts paysagers des aires de stationnement en montagne. L'exemple du Massif Pyrénéen.* Mémoire de DESS. Toulouse, SEATM.
Robic M.-C., 2004. "Chemin faisant". *Carnets du Paysage*, 11, pp. 135-141.
Rose M., 2002. "Landscape and labyrinths". *Geoforum*, 33 (4), pp. 455-467.
Sanguin A. L., 1981. "La géographie humaniste ou l'approche phénoménologique des lieux, des paysages et des espaces". *Annales de Géographie*, 501, pp. 560-587.
Seamon D., 2000. "Phenomenology, Place, Environment and Architecture".*Environmental & Architectural Phenomenology Newsletter*, Research on Place and Space. Accessible sur http://pegasus.cc.ucf.edu/~janzb/place/psychology.htm.
SEATM, 1993. *Le repositionnement de l'offre tourisme-loisirs dans les Alpes françaises.* Note de présentation de la démarche et des principaux résultats. Paris, Ministère de l'équipement, des transports et du tourisme.
Sherlock K., 2001. "Revisiting the concept of hosts and guests". *Tourist Studies*, 1 (3), pp. 271-295.
Stock M., 2004. "L'habiter comme pratique des lieux géographiques."*EspacesTemps.net*, Textuel. Accessible sur http://espacestemps.net/document1061.html.
Thwaites K., 2001. "Experiential landscape place : an exploration of space and experience in neighbourhood landscape architecture". *Landscape Research*, 26 (3), pp. 245-255.
Timothy D. J., 1997. "Tourism and the Personal Heritage Experience". *Annals of Tourism Research*, 24 (3), pp. 751-754.
Tress B., Tress G., Decamps H. and d'Hauteserre A.-M., 2001. "Bridging human and natural sciences in landscape research". *Landscape and Urban Planning*, 57 (3-4), pp. 137-141.
Uriely N., 2005. "The tourist experience: Conceptual Developments". *Annals of Tourism Research*, 32 (1), pp. 199-216.
Viaux H., 2001. *Sur les traces des grands marcheurs de tous les temps*. Rennes, Editions Ouest-France.

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

Liste des sites Internet consultés et cités

Revues et articles scientifiques en ligne
http://www.arts.uwa.edu.au/MotsPluriels/MP1199ab.html
http://www.cafe-geo.net/
http://corpsetculture.revues.org
http://www.cybergeo.presse.fr/
http://espacestemps.net/document408.html
http://www.openspace.eca.ac.uk/
http://pegasus.cc.ucf.edu/~janzb/place/
http://www.revues.org/
http://www.sociotoile.net/article12.html
http://www.univ-brest.fr/amnis/

Sites consacrés au tourisme
http://dicotourisme.ifrance.com/dicotourisme/lettret.htm
http://geotourweb.com
http://www.sommets-tourisme.org/f/region/chamonix/bilan/index.html
http://www.tourisme.gouv.fr/fr/z3/conseil/publications/liste/att00001264/rural.pdf
http://www.world-tourism.org

Sites consacrés à la montagne et à la randonnée
http://www.enseeiht.fr/~queinnec/Rando/
http ://membres.lycos.fr/dupac/RANDO/sommets_pyrenees.htm ;
http://france.mountainwilderness.org/
http://www.parc-pyrenees.com/.
http ://www.pyrenees-passion.info/3000.php
http ://www.pyrenees-team.com/pteam/dossiers/3000/4

Sites généralistes (dictionnaires, encyclopédies)
http://atilf.atilf.fr/
http://fr.wikipedia.org

Ouvrages en ligne
http://etext.lib.virginia.edu/
http://eserver.org

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007

tel-00130902, version 1 - 14 Feb 2007